

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXII — Fasc. IV

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel

1954

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

SOMMAIRE

François HALKIN. Suppléments ambrosiens à la <i>Bibliotheca hagiographica graeca</i>	325
Paul GROSJEAN. Notes d'hagiographie celtique	
23. Les Vies de S. Columba de Tír Dá Glas	343
24. Mention de S. Finnián de Clúain Iraid dans un martyrologe visigotique du début du ix ^e siècle	347
25. Une translation à Nivelles de S. Fursy et de S. Kilian au 25 février?	352
26. La prétendue origine irlandaise du culte de S. Joseph en Occident	357
27. Le roi Idida	362
Paul GROSJEAN. Notes brèves	
1. Sancti Caelibes et non : sancti Caelites	364
2. Les Miracles de S. Cuthbert à Farne	365
3. Un fragment de la <i>Vita Bregwini</i> d'Eadmer	366
4. Thomas de la Hale : supplément	368
Pierre RICHÉ. Note d'hagiographie mérovingienne. La <i>Vita S. Rusticulae</i>	369
Baudouin DE GAIFFIER. <i>Sub Daciano praeside</i> . Étude de quelques Passions espagnoles	378
Maurice COENS. Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond	
II. Après le xii ^e siècle	397
Paul DEVOS. Chronique d'hagiographie slave	
I. La Bohême, plaque tournante	427
Bulletin des publications hagiographiques	439

Ce numéro a paru le 15 novembre.

SEPTIÈME

ANNUAIRE DE L'HISTOIRE

DU MOYEN ÂGE

TOME

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES DE BRUXELLES

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXII — Fasc. I-III

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel

1954

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

SOMMAIRE

Hippolyte DELEHAYE (†). Les Actes inédits de S ^{te} Charitine, martyre à Corycos en Cilicie	5
François HALKIN. Un ménologe de Patmos (ms. 254) et ses légendes inédites	15
Alban DOLD. Ein kleines, aber beachtliches Fragment aus dem Martyrologium Hieronymianum . . .	35
Joseph VAN DER STRAETEN. Sainte Hunégonde d'Homblières. Son culte et sa Vie rythmique . . .	39
Gérard GARITTE. La mort de S. Jean l'Hésychaste d'après un texte géorgien inédit	75
Maurice COENS. Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond, I	85
Baudouin DE GAIFFIER. La lecture des Actes des martyrs dans la prière liturgique en Occident. A propos du passionnaire hispanique	134
Paul GROSJEAN. Thomas de la Hale, moine et martyr à Douvres en 1295	167
Paul GROSJEAN. Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. A propos d'une liste galloise	192
Paul DEVOS. Le dossier hagiographique de S. Jacques l'Intercis. I. La Passion grecque inédite. Recensions γ et δ	213
Bulletin des publications hagiographiques	257

Ce numéro a paru le 15 juin.

ANALECTA
BOLLANDIANA

IMPRIMERIE DE MEESTER A WETTEREN (BELGIQUE)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXII

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel

1954



Property of

Please return to
Graduate Theological
Union Library

ABRÉVIATIONS

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibidem, 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Graec. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Graec. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Graec. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).
- Mir. BVM.* = *Index Miraculorum B. V. Mariae*, ed. A. PONCELET in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LES ACTES INÉDITS DE SAINTE CHARITINE

MARTYRE A CORYCOS EN CILICIE

Dans les papiers du P. Delehaye († 1941), nous avons retrouvé le texte grec inédit des Actes de S^{te} Charitine, copié par lui sur le manuscrit de Gênes et pourvu d'une brève introduction en latin. Il ne sera pas inutile de publier l'un et l'autre, tels qu'ils ont été laissés par l'auteur¹. L'annotation au bas des pages a été ajoutée par nous, sauf une note en latin (p. 6³), qui est du P. Delehaye.

François HALKIN.

1. Ter in Graecorum fastis S. Charitinae commemoratio occurrit : mense octobri 5 vel 4², mense ianuario 12³, 15⁴ vel 20⁵, mense septembri 4⁶. Et ultimo quidem loco, ubi solum eius nomen legitur aliis intermistum, Charitina illa est Nicoclidis filia quae Philippi apostoli vestigiis inhaesit⁷. Ceterae autem commemora-

¹ Le P. Delehaye avait sans doute eu l'intention d'insérer ce texte au tome IV des *Acta Sanctorum* de Novembre (1925).

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 107-111 ; *BHG.*, p. 278 (*Synopsis metaphrastica*).

³ Voir la *Passion* éditée ci-après.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 393-396, parmi les « synaxaria selecta », au bas des pages. Le manuscrit de Patmos a *Χριστίνης* pour *Χαριτίνης* : simple faute de copiste.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 408, n° 7.

⁶ *Ibid.*, col. 15, n° 5.

⁷ *Acta Philippi*, éd. M. BONNET, t. II, 2 (1903), p. 18-20. Il est certain que la Charitine du 4 septembre, commémorée entre Pétrone et Eutychis, immédiatement après S^{te} Hermione, fille de l'apôtre Philippe, et dans le même sanctuaire qu'elle, doit être rattachée aux légendes relatives aux deux Philippe, l'apôtre et le diacre. Les noms de Pétrone et d'Eutychis se rencontrent précisément dans la notice d'Hermione telle qu'on la lit dans les ménées et les synaxaires ; le troisième nom, celui de Charitine, ne proviendrait-il pas de la même source, la *Passion* inédite de S^{te} Hermione ? On pourrait aussi songer aux quatre filles de S. Philippe le diacre, qu'un texte partiellement inédit appelle Hermione, Charitine, Iraïs et Eutychiane (*BHG.* 1528 ; cf. R. A. LIPSIVS, *Die apokryphen Apostelgeschichten*, t. II, 2 [1884], p. 3).

tiones — quod recte perspexerunt Bollandus ¹ et Ghesquière ² — ad alteram spectant Charitinam, de qua nobis agendum est ³.

2. Acta quae edimus, quaeque antiquiora merito dixeris, reperta sunt in solo codice Genuensi 33 ⁴. Praeter illa habemus synaxaria varia ⁵ et Acta metaphrastica ⁶ compluribus in codicibus servata ⁷, quae edidit Ghesquierus noster ⁸. Porro ea ratio inter haec omnia intercedit ut tum metaphrasis tum omnia compendia a Passione pendeant Actis Genuensibus simillima. Quippe si ea neglexeris quae epitomatores vel paraphraetae solent incaute vel mutare vel etiam intrudere, ut cum Claudianum Claudium vocant ⁹, Claudium deinde alium a Claudiano existimant ¹⁰, vel ubi pro unguium evulsionem manuum pedumque amputationem ponunt ¹¹, vel sanctam ex suppliciorum intolerabili dolore ¹², non autem oratione ad Deum fusa placide obiisse, si etiam quae silentio premunt brevitatis vel aedificationis gratia, nihil, ut summatim loquar, in Actis antiquioribus est quod in ceteris non legatur. Vicissim autem, si cetera apte excerpseris, antiquiora componere frustra tentaveris.

3. Attentius tamen consideranti occurrent nonnulla quae ex Actis Genuensibus ceteri scriptores minime decerpserunt. Illa enim Acta de rota ignea, cui Charitina alligata dicitur ¹³, non aperte

¹ *Act. SS.*, Ian. t. I (1643), p. 994.

² *Act. SS.*, Oct. t. III (1770), p. 20-21.

³ Charitinam quandam etiam cum S. Iustino passam esse perperam existimavit Baronius in notis ad Martyrologium romanum, die 5 octobris. *Χαριτώ* illa vocatur Iustini socia. — Dans la traduction latine à laquelle Baronius renvoie son lecteur, cette Charito, compagne de S. Justin, est appelée Charitana ou Charitina, sans doute pour la distinguer du martyr Chariton, nommé dans la phrase précédente (L. SURIUS, *De probatis sanctorum vitis*, au 12 juin).

⁴ Ménologe prémétaphrastique de janvier, copié au XI^e siècle. Cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griech. Kirche*, t. I (1937), p. 544-545.

⁵ Voir ci-dessus, p. 5, notes 2, 4 et 5. Cf. *P. G.*, t. 117, col. 92 (5 octobre) et 260 (15 janvier).

⁶ *BHG.* 300.

⁷ *BHG.*, p. 278; EHRHARD, op. c., t. II (1938), p. 358-392; t. III, 1 (1943), pp. 33-34, 99.

⁸ *Act. SS.*, Oct. t. III, p. 24-27, d'après le ms. Vatic. Reginensis 13. L'édition des Bollandistes a été reproduite par Migne, *P. G.*, t. 115, col. 997-1005.

⁹ « Ménologe de Basile » (*P. G.*, t. 117, col. 92); ménées de Venise, au 5 octobre.

¹⁰ *Synax. Eccl. CP.*, col. 110.

¹¹ *Martyrologium romanum*, au 5 octobre.

¹² *P. G.*, t. 117, col. 260.

¹³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 109, l. 13, et col. 395, l. 51; Passion métaphrastique, § 4 (*Act. SS.*, t. c., p. 26).

loquuntur¹; de capite, postquam abrasum fuerat, illico rursum comato² silent. Verum ex defectu libri Genuensis, ubi nonnulla omissa sunt vel contracta — quod in huiusmodi libellis solemne est — intellegitur, nihilque dubito S. Charitinae Acta exstitisse his nostris simillima, nonnullis in locis paulo fusiora seu aptius concinnata; haec autem Acta et Metaphrastae et synaxaristis praeluxisse atque ab iis solitis artibus tractata fuisse.

4. Acta metaphrastica a Ghesquero minime repudiata fuisse³ nemo non mirabitur. Haec nostra, e quibus solis Metaphrastam hausisse patet, meliora esse nequaquam contendo, cum ex illorum genere sint quae litteris, sermonibus, suppliciorum miraculorumque congerie componantur⁴, nullumque indicium sit aliquam horum partem e genuino fonte haustam esse. His tamen utar ut evertam Ghesqueri coniecturam de loco ubi Charitina passa fuisse censeatur. Putat ille quidem⁵ Domitium, a quo Charitina morti adiudicata est⁶, illum esse de quo in Actis Clementis Ancyрани quique Amisi in Ponto Clementem cum Agathangelo supplicio affecisse legitur⁷, proindeque Charitinae sepulcrum etiam apud Amisenos collocandum existimat. Et Metaphrastes quidem et pleraque synaxaria locum silentio premunt⁸. Acta autem nostra *Κουρικιωτῶν πόλιν* seu *Κώρυκον*, quae est Ciliciae civitas, aperte nuncupant⁹. Porro ex ea lege quod etiam in Actis deterioribus locorum nomina plerumque non temere inducuntur¹⁰, Charitinam quandam marty-

¹ Voir ci-dessous, § 4, vers le milieu : il est d'abord question de charbons ardents sur lesquels la sainte doit être jetée et qu'un ange vient éteindre, puis d'une roue sur laquelle Charitine était liée. Mais il n'est pas dit expressément que la roue était placée sur les charbons ardents.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 109, l. 8; MÉTAPHRASTE, § 3 (*Act. SS.*, p. 25).

³ Ghesquière va jusqu'à prendre la défense de Métaphraste contre les « calomnies » de ses adversaires. *Act. SS.*, p. 23-24.

⁴ Cf. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (1921), chap. III : « Les Passions épiques » (p. 236-315).

⁵ T. c., p. 23, n° 13.

⁶ Le juge est appelé Domitien dans les synaxaires comme dans la Passion ci-après. Cependant le « ménologe de Basile », au 5 octobre, et les ménées de Venise, à la même date, lui donnent le nom de Domitius, qui a passé de là dans le martyrologe romain.

⁷ BHG. 352, § 32 et 59 (*Act. SS.*, Ian. t. II, pp. 466 et 478).

⁸ Voir cependant *Synax. Eccl. CP.*, col. 408, l. 3 et 41 : *Κουρικιωτῶν ου Κουριοκητῶν πόλεως* (au 20 janvier), et col. 393, l. 48 : *Κουρικιωτῶν* (au 15 janvier).

⁹ Ci-dessous, § 1.

¹⁰ Cf. H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 32.

rem a Cilicibus quondam cultam esse haud improbabile existimo¹, dummodo cetera omnia nos ignorare fateamur.

5. Scio equidem non nemini tum nomen tum etiam rotae supplicium consideranti in mentem venisse, Charitinam forsitan eam ipsam dicendam esse quae velut Aecaterina magna celebritate colitur²: minime placet inanis coniectura, nec iuvat incerta incertis cumulare³.

Hippolytus DELEHAYE.

¹ Cette probabilité s'est changée en certitude par la découverte, à Corycos même, de trois inscriptions qui mentionnent S^{te} Charitine comme patronne d'un sanctuaire ou d'un groupement religieux appelé *φιλικόν*: *Θήκη Παύλου πρεσβυτέρου παραμοναρίου τῆς ἁγίας Χαριτήνης*, *Θήκη τοῦ φιλικοῦ τῆς ἁγίας Χαριτίνης* et *Τοῦ φιλικοῦ τῆς ἁγίας Χαριτήνης*. Voir J. KEIL et A. WILHELM, *Denkmäler aus dem rauhen Kilikien* (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, t. III, 1931), nos 638, 788, 580. Ces inscriptions ont été relevées par le P. Delehaye lui-même, d'abord dans *Anal. Boll.*, t. 50 (1932), p. 383, puis dans la 2^e édition de ses *Origines du culte des martyrs* (1933), p. 162, enfin dans le dernier volume paru des *Acta Sanctorum*, le *Comm. marty. rom.* (1940), p. 436. Cf. *Anal. Boll.*, 1953, p. 89.

² E. B. BIRKS, in *Dictionary of Christian Biography*, t. I (1877), p. 454.

³ Dans sa notice sur S^{te} Catherine, insérée au dernier volume des *Acta SS.*, le P. Peeters estimait plutôt que la roue, caractéristique de cette trop fameuse «martyre», avait été empruntée par son biographe à la légende de notre S^{te} Charitine (*Comm. marty. rom.*, p. 544).

Μαρτύριον¹ τῆς ἁγίας μάρτυρος Χαριτήνης
e codice Genuensi Missionis urbanae 33, fol. 195^v-200^v.

1. Προκαθίσαντος οὖν Δομετιανοῦ (1) τοῦ κόμητος ἐπὶ τοῦ βήματος καὶ τῆς στρατιωτικῆς τάξεως ὑψηροτενονμένης αὐτῷ,

Lemma. — ¹ *μηνὶ τῷ αὐτῷ* (i. e. ian.) *ιβ' praemittit cod.*

(1) Le juge Domitien figure dans maintes Passions de martyrs anatoliens. Voir notre édition des Actes de S. Zosime d'Anazarbe, dans *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 254, avec les notes 1-2. Le texte ci-dessous l'appelle, § 1 et 5, Flavius Domitien et lui attribue le titre de *comes sacrarum largitionum per Orientem*. La *Prosopographia imperii romani*², t. III (1943), p. 258, signale un T. Flavius Domitianus, *domo Nicomedia, princeps peregrinorum* sous l'empereur Sévère Alexandre (*CIL.* VI, 36775). Sur l'usurpateur Lucius Domitius Domitianus (vers 294-295), voir J. LALLEMAND, dans *Aegyptus*, 1953, p. 97-104.

Ἐκδίκιος τις (1) τῆς Κουρুকιωτῶν¹ (2) πόλεως ἐσήμηνε δι' ἀναφορᾶς λέγων · « Κατὰ τὸ δόγμα τῆς συγκλήτου καὶ τῆς θείας διατάξεως τῆς προτεθείσης τῶν δεσποτῶν τῆς οἰκουμένης (3), πάντες παραχρῆμα τὰς θυσίας καὶ τὰς σπονδὰς καὶ λίβανον τοῖς θεοῖς προσενεγκόντες εὐσεβοῦσι. Κλαυδιανὸς δὲ ὁ αἰδεσιμωτάτως πολιτευσάμενος (4) οἰκέτιδα ἔχει παρ' ἑαυτοῦ, τοῦνομα Χαριτίνην, οὗσαν ἀείπαιδα (5) καὶ θρησκευούσαν τὴν δυσσεβῆ θρησκείαν τῶν Χριστιανῶν. Γράμματα ἐδεξάμην παρὰ τῆς σῆς μεγαλειότητος, ὥστε πάντας καταναγκάζεσθαι εὐσεβεῖν τοῖς θεοῖς · τοὺς δὲ μὴ βουλομένους, δι' ἀναφορᾶς γνωρίζειν τὸ δικαστήριον ² σου. » Καὶ μετὰ τὸ ἀναγνωσθῆναι τὴν ἀναφορὰν Δομετιανὸς ὁ κόμης πρόσταγμα διεπέμψατο Κλαυδιανῷ περιέχον οὕτως · « Φλάβιος Δομετιανός, κόμης τῶν θείων θησαυρῶν (6) τῆς ἐώας, Κλαυδιανῷ πολитеυτῇ (7) χαίρειν. Δεξάμενος τὸ πρόσταγμα τῆς ἡμετέρας καθοσιότητος (8), τὴν ἐξυπηρετουμένην σοι παιδίσκην, οὗσαν [δὲ] ἀσεβεστάτην καὶ μὴ βουλομένην τοῖς θεοῖς ἐπιθῆσαι, ταύτην παραχρῆμα παράδος, κλοιούς τε ἐπιθελὺς ³ κατὰ παντὸς τοῦ σώματος αὐτῆς, οὕτως παράστησον τῷ δικαστηρίῳ · ἐπεὶ ἐὰν ὀργίλως με διαθῇς διὰ τῆς ἀπειθείας σου, ἀναγκάζεις με ἀμφοτέρους ὑμᾶς δειναῖς κολάσεσιν ἀπολέσαι. » Δεξάμενος δὲ τὸ πρόσταγμα ὁ Κλαυδιανὸς καὶ ἀνελθὼν εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ, ἐνδυσάμενος σάκκον καὶ καταπασάμενος γῆν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς

1. — ¹ Κουρικι//τῶν cod. — ² lege τῷ δικαστηρίῳ. — ³ supple καὶ δέσμά ?

(1) Ce personnage est qualifié de *defensor* au § 2. Voir p. 10, note 5.

(2) Le nom habituel de cette ville de Cilicie est *Κόρυκος*, *Corycus*. Mais on trouve aussi *Κούρικος* dans PROCOPE, *De Aedificiis*, V, 34 (éd. HAURY, t. III, 2, p. 170), dans le *Synax. Eccl. CP.*, col. 393, l. 48, et 408, l. 41, ainsi que dans un fragment de papyrus géographique édité par M^{lle} C. Noordegraaf (*Mnemosyne*, série 3, t. VI, 1938, pp. 275 et 289, n° 41 ; cf. E. HONIGMANN, dans *Byzantion*, t. XIV, 1939, p. 647). La forme latine *Curicus* est attestée par les *Guidonis Geographica*, éd. J. SCHNETZ, dans *Itineraria romana*, t. II (1940), p. 134.

(3) Les empereurs ne sont pas nommés. Dans certains synaxaires on lit cette précision incontrôlable : ἐπὶ Διοκλητιανοῦ βασιλέως (*Synax. Eccl. CP.*, col. 393, l. 48 ; 395, l. 46 ; 408, l. 2 ; *P. G.*, t. 117, col. 92 et 260).

(4) *Πολιτεύεσθαι*, « faire l'office de *πολίτευτῆς* ». Ci-dessous, note 7.

(5) Célibataire, vierge. DU CANGE, i. v., cite deux textes hagiographiques.

(6) Sur l'office du comte des largesses sacrées, voir O. SEECK, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. IV, 1 (1900), col. 671-675.

(7) Décurion, magistrat municipal. Cf. E. HANTON, dans *Byzantion*, t. IV (1927-1928), p. 117-118.

(8) Le mot *καθοσιότης* ne se trouve que dans les glossaires, qui le traduisent *defunctio*. Il équivalait ici à *καθοσίωσις*, *devotio*.

αὐτοῦ (1), ἐπένθει καὶ ἔκλαιε λέγων · « Μίαν παιδίσκην εἶχον, ἣν καὶ ἀνέθρεψα ὡς τέκνον ἀγαπητόν, καὶ αὐτῆς στεροῦμαι. » Προσελθοῦσα δὲ αὐτῷ ἡ ἀγία τοῦ Θεοῦ μάρτυς Χαριτίνη, παρῇνει αὐτῷ λέγουσα · « Μὴ οὕτως, δέσποτα · τὰ γὰρ λείψανά μου τῶν σαρκῶν ἀπαρχὰς δίδωμι ὑπὲρ τῶν κοινῶν παραπτωμάτων (2). » Καὶ λαβὼν ὁ Κλαυδιανὸς παρέδωκεν αὐτὴν μετὰ πένθους παρακαλῶν αὐτὴν καὶ λέγων · « Ἐγὼ μὲν παρέδωκά σε ὡς πρόβατον ἐπὶ σφαγὴν (3) · σὺ δὲ μνήσθητί μου ἐπὶ τοῦ ἐπουρανίου βασιλέως (4). » Καὶ ἀπεχωρίσθησαν ἀπ' ἀλλήλων.

2. Παραστάσης δὲ τῆς ἀγίας Χαριτίνης ¹, προκαθίσας Δομετιανὸς ὁ κόμης ἐπὶ ὑψηλοῦ τόπου καὶ τῆς τάξεως παρεστῶσης εἶπεν · « Τὴν ὑποβληθεῖσάν μοι ὑπὸ Ἐκδικίου τοῦ δηφένσορος (5), ὡς οὖσαν αὐτὴν ἀσεβεστάτην, εἰς τὸ μέσον τοῦ βήματος κάλει. » Ἀστέριος κομентаρήσιος (6) εἶπεν · « Ἔστηκε, δέομαί σου. » Ἰδὼν δὲ αὐτὴν ὁ κόμης εἶπεν πρὸς αὐτὴν · « Τί καλεῖται τὸ ὄνομά σου ; » Χαριτίνη εἶπεν · « Χριστιανή. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Τῶν πρὸ σοῦ μηδὲν ὠφελήσαντων ² ἐκ τοῦ ὀνόματος τούτου, λέγε τὸ ὄνομά σου (7). » Χαριτίνη εἶπεν · « Εἰ ζητεῖς τὸ κοινὸν ὄνομα, Χαριτίνη καλοῦμαι · εἰ δὲ τὸ αἰώνιον, Χριστιανή. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Ἐλευθέρα εἰ ἢ δούλη ; » Χαριτίνη εἶπεν · « Δούλη Χριστοῦ, ᾧ καὶ ἕως τέλους ἐξυπηρετοῦμαι · ἔχω δὲ κατὰ σάρκα κύριον. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Πρὸ ὀφθαλμῶν ἔχουσα τὸν φόβον τοῦ δικαστηρίου καὶ τὰς βασάνους, πρόσελθε καὶ θῦσον τοῖς θεοῖς. » Καὶ ἐκέλευσε τῇ

2. — ¹ Χαριτίνη // *cod.* — ² *sic* ; *an* ὠφελθέντων ?

(1) Cf. *Iob* 1, 20 (leçon du codex Alexandrinus).

(2) La future martyre veut-elle simplement dire : « J'offre ma vie pour l'expiation de nos péchés » — ou bien pense-t-elle à la valeur et à l'efficacité qu'on attachait aux reliques ? Dans les synaxaires la formule est à peine différente : *Τὰ γὰρ λείψανά μου ὑπὲρ τῶν ἐμῶν καὶ τῶν σῶν παραπτωμάτων δίδωμι* (*Synax. Eccl. CP.*, col. 108). Les grands ménées, au contraire, remanient le texte et en font disparaître le mot « reliques » : *ὑπὲρ τε γὰρ τῶν ἐμῶν καὶ σῶν πλημμελημάτων ἱερέϊον τῷ Θεῷ εὐπρόσδεκτον λογισθήσεται* (5 octobre). Quand le cadavre de la sainte aura été jeté à la mer, Claudien attendra sur le rivage, *θαρρῶν ὡς οὐκ ἀπορήσει τοῦ τιμίου αὐτῆς λείψανον* (ci-dessous, § 7).

(3) *Act.* 8, 32, où est cité *Is.* 53, 7.

(4) Cf. *Luc.* 23, 42.

(5) Sur l'office du *defensor*, voir, par exemple, E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, t. II (1949), pp. 212, note 1, et 467-468.

(6) Le greffier du tribunal ou *commentariensis* intervient dans un grand nombre de Passions.

(7) Réponse et réplique banales. Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 255, note 7.

τάξει τεθῆναι εἰς τὸ μέσον τοῦ δικαστηρίου τὰ βασανιστήρια, ὥστε διὰ τοῦ φόβου πεῖσαι αὐτὴν μαροφαγῆσαι. Ἡ δὲ ἁγία, ὁρῶσα τὰ ἐπαγωγὰ καὶ δεινὰ βασανιστήρια, μετὰ παρηρησίας εἶπεν τῷ κόμητι · « Οὐδὲν ἄλλο ἐστὶ τὰ βασανιστήριά σου ἢ μόνον ὅτι δι' αὐτῶν στεφανοῦσθαι μέλλω². Οὐδὲν μου τὸ καύχημα · ὅπου γὰρ μεγάλοι ἀγῶνες, μέγας καὶ ὁ στέφανος. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Ξυρῆσαντες αὐτῆς³ τὴν κεφαλὴν ἐπίθετε ἐπ' αὐτὴν ἀνθρακιὰν ζέουσαν · καὶ ὅξος δριμύτατον καταχέοντες, λέγετε αὐτῇ⁴ · Θῦσον τοῖς θεοῖς. » Οἱ δὲ ὑπουργοὶ τοῦ διαβόλου τὸ κελευσθὲν ἐποίησαν. Ἡ δὲ ἁγία Χαριτίνη ἀναβλέψασα εἰς τὸν οὐρανὸν εἶπεν · « Εὐχαριστῶ σοι, κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, ὅτι αἱ ἀρχαὶ τῶν βασάνων ἰσχυροτέραν με κατέστησαν. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Πυρῶσαντες σούβλας εὐτόνως θέσθε κατὰ τῶν μασθῶν αὐτῆς λέγοντες αὐτῇ · Θῦσον καὶ ἀπαλλάττου. » Χαριτίνη εἶπεν · « Μὰ τὸν Χριστὸν τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ τὸν ἐνδυναμοῦντά με, ὥσπερ σοὺ οὐκ⁵ ἄπτονται αἱ βάσανοι, οὕτως οὔτε ἐμοῦ ἄπτονται τοῦ σώματος. Ἐπινόει τοίνυν πλείονας βασάνους ὥνπερ ἡτοίμασας · οὐ γὰρ πείσεις τὴν τοῦ Θεοῦ δούλην ἐμὲ μιερῶν ἀπογεύσασθαι. »

3. Ὁ κόμης εἶπεν · « Ἀφαντες λαμπάδας πρόσθετε κατὰ τῶν πλευρῶν αὐτῆς. » Χαριτίνη εἶπεν · « Εὐχαριστῶ σοι, κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, ὅτι ἀπὸ τοῦ κρύους ὀλίγον τὰ μέλη μου βλαβέντα (1), νῦν διὰ τῆς θερμῆς εὐτονωτέρα κατέστην. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Ἔως πότε οὐ πείθει; » Χαριτίνη εἶπεν · « Ἔως ἂν καταλύσω τὴν δύναμιν καὶ τὴν ἰσχὴν τοῦ πατρὸς σου τοῦ διαβόλου (2). » Ὁ δὲ κόμης ἐκέλευσε · « Δῆσαντες αὐτῆς τὰς χεῖρας καὶ τοὺς πόδας (3), σκορπίου τρόπον (4) περιῖθετε λίθον τετρημένον περὶ τὸν τράχηλον αὐτῆς · καὶ ῥίψαντες αὐτὴν¹ εἰς τὴν θάλασσαν ἴδωμεν εἰ βοηθεῖ αὐτὴν² ὁ Χριστὸς αὐτῆς. » Ἡ δὲ τάξις τὸ κελευσθὲν αὐτῇ ταχέως ἐξετέλει. Ἡ δὲ ἁγία Χαριτίνη εἶπεν · « Αὐταί εἰσιν αἱ βάσανοί σου; Ἐπινόει τοίνυν χαλεπώτερα βασανιστήρια · ἢ γὰρ θάλασσα οὐ δέχεται με · συνδούλη γὰρ αὐτῆς εἰμι. » Καὶ ῥιπτομένη εἰς τὸ μέσον τῆς θαλάσσης εἶπεν · « Ἐν ὀνόματι τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος σήμερον βαπτίζομαι (5) ἐν ἡμέρᾳ ἀναστάσεως (6). » Αὐθέντων δὲ τῶν δεσμῶν

² μέλλει cod. — ³ αὐτὴν cod. — ⁴ αὐτὴν cod. — ⁵ sic.

3. — ¹ corr., prius αὐτῇ cod. — ² sic.

(1) Nominatif absolu, ou plutôt fautive pour βλαβεῖσα.

(2) Cf. Ioh. 8, 44.

(3) Cf. Matth. 22, 13.

(4) Cf. 3 Reg. 12, 14? (suggestion de H. Grégoire et P. Maas).

(5) Cf. Matth. 28, 19.

(6) Cf. Rom. 6, 3-4.

αὐτῆς ἔδυνε τὸ τρίτον · καὶ ἀναδύσασα προῆγε τὸ σκάφος περιπατοῦσα ἐν τοῖς ὕδασι ὡς ἐπὶ ξηρᾶς.

4. Ἐξεληθούσης ¹ οὖν αὐτῆς τῆς θαλάσσης, οἱ δορυφόροι ἐλεῶν-
τες ^{1*} αὐτὴν ἤθελον ἀπολύειν · αὐτὴ δὲ παλινδρομαία προῆγεν αὐ-
τοὺς ἐπὶ τὸν κόμητα, καταγελῶσα αὐτὸν καὶ λέγουσα · « Ποῦ
εἰσιν ἃ προητοίμασας βασανιστήρια ; » Ὁ κόμης ἰδὼν αὐτὴν εἶ-
πεν · « Ἦκουον αὐτός ² ποτε ὡς ἐν μύθῳ, ὅτι ὁ Ἰσραὴλ διήλθε
διὰ θαλάσσης · νῦν δὲ ἔγνω καὶ ἐλάχιστον γυναικάριον. » Χαρι-
τίνη εἶπεν · « Ὁ πιστεύων εἰς τὸν υἱὸν τοῦ Θεοῦ οὐ μόνον δι'
ὑδατος περιπατεῖ ἀλλὰ καὶ διὰ πυρὸς, καθὼς πληροῦται τὸ γε-
γραμμένον · Διήλθομεν διὰ πυρὸς καὶ ὑδατος καὶ ἐξήγαγες ἡμᾶς
εἰς ἀναψυχὴν (1). » Ὁ κόμης εἶπεν · « Θέλεις οὖν καὶ διὰ πυρὸς
παρελθεῖν ; » Χαριτίνη εἶπεν · « Εἴθε καὶ τοῦτο προσέταξας. »
Ὁ κόμης εἶπεν · « Περιαγκωνίσαντες αὐτὴν καὶ πῦρ ἀνθρώκων
ὑποστρώσαντες ῥίψατε αὐτὴν λέγοντες αὐτῇ · Κἂν νῦν παύει
τῆς μωρίας σου ; » Οἱ δὲ ποιήσαντες τὸ προσταχθὲν αὐτοῖς
ἔλεγον · « Παῦσαι, Χαριτίνη, τῆς μωρίας σου ταύτης, καὶ θύσον
τοῖς θεοῖς. » Χαριτίνη εἶπεν · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, μὴ παρα-
δώῃς με μηδὲ παρίδῃς με, ἵνα νικήσω τὰς ἐπινοίας τοῦ Σατανᾶ
καὶ τῶν ὑπηρετῶν αὐτοῦ. » Κατελθὼν δὲ ὁ ἄγγελος κυρίου
ἔσβεσε τὸν σωρὸν τῶν ἀνθρώκων. Καὶ βιαζόμενοι οἱ ὑπηρέται
στρέφειν τὸν τροχὸν (2) οὐκ ἠδύναντο. Λυθείσης δὲ αὐτῆς ἀπὸ
τῶν δεσμῶν τοῦ τροχοῦ, ὁ κόμης εἶπεν · « Ἐρχέεστε αὐτῇ οἶνον
μετὰ κρεῶν ἐκ τῶν βομῶν. » Χαριτίνη εἶπεν · « Καὶ τοῦτο ποιή-
σας οὐδὲν με βλάβεις τὴν δούλην τοῦ Θεοῦ. Ταῦτα γὰρ βίας ³ συν-
εργούσης ἐστίν (3). » Ὁ κόμης εἶπεν · « Θέλησον λοιπὸν προσκυ-
νῆσαι τοῖς θεοῖς. » Χαριτίνη εἶπεν · « Μιὰρὲ καὶ ἀσεβέστατε, εἰ
τοῦτο ἐποιοῦν, τὰς προτέρας σου βασάνους ⁴ τί ἐκέρδαινον ; »
Ὁ κόμης εἶπεν · « Τοὺς ὄνυχας τῶν ποδῶν αὐτῆς καὶ τῶν χειρῶν
ἐξορύξατε. » Ἡ ἁγία φησὶν ⁵ · « Ἀδρανέστατε καὶ ἐχθρὲ τῆς ἀλη-
θείας, εἴθε καὶ τῶν χειλέων μου τὰ ἄκρα περιεῖλας, ἐφ' ᾧ τῶν
μιαρῶν σου βρωμάτων τινὰ ἠψάμην. » Ὁ κόμης εἶπεν · « Οὐ

4. — ¹ ξεληθούσης cod. — ^{1*} cf. Rom. 9, 16. — ² αὐτῷ cod. — ³ βία cod.
— ⁴ lege ταῖς προτέραις σου βασάνοις. — ⁵ ἡ ἁ. φ. supra lin.

(1) Ps. 65, 12.

(2) Voir ci-dessus, p. 8, avec les notes 2 et 3.

(3) Le passage s'éclaire par une autre réponse de Charitine, au début du § 5. Comparer le canon 3 du concile d'Ancyre, en 314, éd. R. B. RACKHAM, dans *Studia biblica et ecclesiastica*, t. III (Oxford, 1891), p. 144-145. Cf. H. GRÉGOIRE, dans *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 68.

πείθει, παναθλία; Λοιπὸν προσελθοῦσα θῦσον τοῖς θεοῖς.» Χαριτίνη εἶπεν· «Ἄθλιος σὺ ὑπάρχεις τοιοῦτοις θεοῖς πιστεύων.»

5. Ὁ κόμης εἶπεν· «Ὁδοντάγρας ἐνέγκαντες ἐκτινάξατε αὐτῆς τοὺς ὀδόντας.» Χαριτίνη εἶπεν· «Εἴθε ἐκέλευσας καὶ τὴν γλῶττάν μου ἐκτμηθῆναι, ἐφ' ἧς τῇ ἀνάγκῃ ἡψάμην τῶν μαρῶν σου βρωμάτων.» Ὁ κόμης εἶπεν· «Πείσθητι λοιπὸν, παναθλία, ἐπιλογισαμένη ὅτι πλείονές σοι βάσανοι ἀπόκεινται.» Χαριτίνη εἶπεν· «Ἄκουε τοῦ μακαρίου Παύλου τοῦ ἀποστόλου λέγοντος· Οὐδεὶς στεφανοῦται ἐὰν μὴ νομίμως ἀθλήσῃ (1).» Ὁ κόμης εἶπεν· «Ἀνάπηρόν σε οὖσαν δίδωμι εἰς ὕβριν καὶ αἰσχύνην πασῶν τῶν γυναικῶν.» Χαριτίνη εἶπεν· «Καλῶς εἰρηκας εἰς αἰσχύνην τῶν γυναικῶν· εἰς αἰσχύνην γὰρ τῆς γυναικός σου καὶ τῆς τοῦ αὐτοκράτορός σου. Ἐγὼ γὰρ διὰ τὴν δόξαν τοῦ Χριστοῦ ταῦτα πάσχω.» Ὁ κόμης εἶπεν· «Καλέσατέ μοι Λούκιον τὸν πορνοτρόφον.» Οἱ δὲ θᾶττον αὐτὸν καλέσαντες παρέστησαν τῷ δικαστηρίῳ. Ἀστέριος κομενταρήσιος εἶπεν· «Ἔστηκε, δέομαί σου.» Ὁ κόμης εἶπεν· «Λούκιε, παραλαβὼν τὴν παῖδα ταύτην, στήσον αὐτὴν ἐν τῷ δημοσίῳ τόπῳ ἕως ἡμερῶν τριῶν· μὴ ἐπὶ κέρδει χρημάτων ἀκωλύτως ποιήσον πρὸς αὐτὴν εἰσιέναι. Καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας παραστήσεις αὐτὴν πάλιν τῷ δικαστηρίῳ.» Ποιήσας οὖν πρόσταγμα τοῖς κατὰ τὴν πόλιν οἰκοῦσιν καὶ ἐπιδήμοις πᾶσιν προέθηκε περιέχον οὕτως· «Φλάβιος Δομετιανός, κόμης τῶν θείων θησαυρῶν τῆς ἐφας, τοῖς αὐτόθι οἰκοῦσι καὶ ἐπιδήμοις πᾶσι χαίρειν. Χαριτίνην προσενεχθεῖσαν τῷ δικαστηρίῳ, οὖσαν αὐτὴν τῆς ἀσεβεστάτης τῶν χριστιανῶν αἰρέσεως καὶ μὴ βουλομένην αὐτὴν εὐσεβῆσαι τοῖς θεοῖς, πολλάς τε νουθεσίας παρ' ἡμῶν λαβοῦσαν, ἔπειτα καὶ ταῖς πρεπούσαις αὐτῇ¹ τιμωρίαις ὑποβληθεῖσαν, ταύτην γινώσκετε ἐστάναι ἐπὶ δημοσίου τόπου ἐν τῷ θεάτρῳ εἰς ὕβριν τοῖς βουλομένοις ἕως ἡμερῶν τριῶν. Πάντες οὖν οἱ βουλόμενοι ἐμπλησθῆναι τῶν αὐτῆς μελῶν ἄνευ χρημάτων ἐντροφήσατε αὐτῆς· μετὰ γὰρ τὰς τρεῖς ἡμέρας τὰς πρεπούσας αὐτῇ τιμωρίας ὑποστήσεται. Ἐρρωσθε.»

6. Χαριτίνη εἶπεν· «Εὐχαριστῶ τῷ Θεῷ, ὅτι διὰ σοῦ μέλλω σήμερον εἰς οὐρανὸς μετὰ τῶν ἁγίων ἀγγέλων ἀγάλλεσθαι καὶ τῷ αἰωνίῳ καὶ ἀφθάρτῳ παρίστασθαι βασιλεῖ, μετὰ πάντων τῶν ἀπ' αἰῶνος καλῶς εὐαρεστησάντων αὐτῷ. Καταγινώσκω δέ σου τῆς μανίας, ὅτι ἡβουλήθης τὴν ἐλευθερίαν μου τῷ δήμῳ ἐπαγ-

5. — ¹ αὐτὴν cod.

(1) 2 Tim. 2, 5.

γείλασθαι καὶ προδοῦναι εἰς ὕβριν. Ἐμὲ γάρ, καθὼς προεῖπον, τῇ νυκτὶ ταύτῃ παραστῆναι δεῖ τῷ βασιλεῖ τῶν οὐρανῶν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ. » Καὶ ταῦτα εἰποῦσα καὶ τὸ ὄμμα εἰς τὸν οὐρανὸν ἀνατείνασα, προσηύξατο λέγουσα οὕτως· « Ὁ Θεὸς καὶ πατὴρ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὁ τὸ φῶς ἀνθίσας† καὶ τὸ σκότος¹ διαχωρίσας (1), ὁ τὸν ὅσιον Δανιὴλ ὀυσάμενος ἐκ στόματος λεόντων, ὁ ἐξαγαγὼν Πέτρον ἐκ τῆς φυλακῆς τῶν βεβήλων καὶ ἀνόμων χειρῶν τοῦ τυράννου, ἀρίθμησον καὶ ἄξιον ποιήσον καὶ τῆς μερίδος κληρονόμον ἀποκατάστησον τῶν ἁγίων σου (2) καὶ τὸν σὸν δοῦλον Κλαυδιανόν², ὅτι με ἐτήρησεν ἀγνήν, καὶ δὸς αὐτῷ παραστῆναι τῇ δόξῃ σου. Καὶ ἀπόλυσόν με μετ' εἰρήνης τὴν δούλην σου, ἵνα μὴ τις καυχῆσθαι μολύνας τι τῶν μελῶν μου, ὧν ἀπ' ἀρχῆς καὶ ἐκ παιδῶν ποθήσασά σε προσήνεγκά σοι εἰς παρθενίαν. Ναί, δέσποτα κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, δέξαι μετ' εἰρήνης τὸ πνεῦμά μου, ἵνα μὴ καυχῆσθαι ὁ ψυχοφθόρος διάβολος ἐπὶ τῇ σῇ δούλῃ. » Καὶ ταῦτα εἰποῦσα ἀπέδωκε τὸ τίμιον καὶ ἅγιον αὐτῆς πνεῦμα, ἐστῶσα εἰς τὸ μέσον τοῦ βήματος.

7. Ὁ δὲ κόμης, τοῦτο θεασάμενος, ἐκέλευσεν αὐτὴν βληθῆναι εἰς σάκκον καὶ ῥιφῆναι πάλιν εἰς τὸ μέσον τῆς θαλάσσης, ἵνα μὴ τις τῶν χριστιανῶν, εὐρῶν [αὐτὸ] τὸ σῶμα αὐτῆς, θάψῃ αὐτό. Τοῦτου δὲ γενομένου καὶ ῥιφείσης αὐτῆς, ἐποίησε τὸ σῶμα αὐτῆς ἐν τῇ θαλάσῃ ἕως ἡμερῶν τριῶν. Ὁ δὲ Κλαυδιανὸς ἐξεδέχετο ἐπὶ τοῦ αἰγιαλοῦ ἐν ταῖς τρισὶν ἡμέραις κλαίων καὶ προσδεχόμενος καὶ ταῖς εὐχαῖς τῆς ἁγίας μάρτυρος θαρρῶν ὥς οὐκ ἀπορήσει τοῦ τιμίου αὐτῆς λειψάνου, ἀλλὰ τῇ χέρσῳ θάπτων ὁ Κύριος παρέμψει, καὶ ἐντίμως αὐτὸ τῇ ταφῇ παραδῶ¹. Καὶ γὰρ ἦν αὐτῷ οὕτω χρηματισθὲν ὑπὸ τοῦ ἁγίου πνεύματος (3). Καὶ μετὰ τὰς τρεῖς ἡμέρας ἀπεδόθη τῇ ξηρᾷ τὸ ἅγιον σῶμα τῆς μάρτυρος· καὶ λαβὼν αὐτὸ μετὰ πολλοῦ πόθου καὶ φόβου Κλαυδιανὸς ὁ πιστὸς καὶ κοινωνὸς τῆς ἀθλήσεως αὐτῆς, ἔθαψεν ἐντίμως καὶ ἐπιμελῶς μετ' εἰρήνης εὐχαριστῶν καὶ δοξάζων τὸν ὑπεράγαθον Θεόν, τὸν μὴ παρορῶντα τοὺς ἐλπίζοντας ἐπ' αὐτόν.

Ἐτελειώθη δὲ ἡ μακαρία καὶ ἁγία μάρτυς τοῦ Χριστοῦ Χαρίτινη μηνὶ ἰαννουαρίῳ δωδεκάτῃ, εἰς δόξαν τοῦ κυρίου καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, μεθ' οὗ τῷ πατρὶ δόξα ἅμα τῷ ἁγίῳ καὶ ζωοποιῷ πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

6. — ¹ an τοῦ σκότους? P. Maas. — ² τῷ σῷ δούλῳ Κλαυδιανῷ cod.

7. — ¹ ita cod.

(1) Cf. Gen. 1, 4; Is. 45, 7.

(2) Cf. Col. 1, 12.

(3) Luc. 2, 26.

UN MÉNOLOGE DE PATMOS (MS. 254) ET SES LÉGENDES INÉDITES

Le manuscrit n° 254 de la bibliothèque du monastère Saint-Jean dans l'île de Patmos est un ménologe prémétaphrastique d'avril, écrit vers la fin du x^e siècle. Il offre un intérêt tout particulier parce que, des 30 textes qu'il contient, 18 sont entièrement inédits¹, sans parler d'un 19^e dont une quarantaine de folios n'ont jamais été imprimés². De tous ces inédits, un seul se rencontre dans un autre manuscrit³. La plupart des nouveaux textes — exactement 13 sur 18 — concernent de nouveaux saints, je veux dire des saints dont le nom ne figure pas encore dans la *Bibliotheca hagiographica graeca*. Il y en a même un, S. Nikon du Jourdain (n° 27), dont le culte trouve ici sa première et unique attestation, et un autre, S. Nicéphore de Sébazè (n° 29), dont tout le monde, synaxaristes compris, ignorait jusqu'à l'existence.

Le précieux recueil de Patmos n'est plus tout à fait inconnu puisque le P. Peeters en a tiré, il y a vingt ans, la Vie du pape S. Martin I^{er}⁴ et que Mgr Ehrhard en a donné, un peu plus tard, une analyse suivie d'une page de commentaire⁵. Analyse et commentaire laissaient d'ailleurs à désirer, l'auteur n'ayant eu à sa disposition ni le manuscrit lui-même, ni une photocopie, mais seulement quelques notes fournies par des amis obligeants.

Nous n'avons pas plus qu'Ehrhard tenu dans nos mains le vieux codex. Mais le P. Peeters en avait reçu de feu Robert P. Blake,

¹ Le nombre des inédits en hagiographie grecque s'élève encore à plusieurs centaines. Cf. A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen Literatur der griechischen Kirche*, t. I (1937), p. 9, avec la note 4.

² Il s'agit de la Vie de S. Théodore le Sycôte. Voir ci-après, p. 29, n° 22.

³ Passion de S. Théodore de Pergé. Ci-après, n° 20.

⁴ PAUL PEETERS, *Une Vie grecque du pape S. Martin I^{er}*, dans *Anal. Boll.*, t. 51 (1933), p. 225-262 ; texte grec à partir de la p. 253.

⁵ EHRHARD, t. c., p. 611-614.

professeur à Harvard University, une reproduction photographique presque complète ¹, accompagnée de la description que voici :

« MS. PATMOS 254. Hagiographica. *Blot* for April. One column, 31 lines. Saec. ix fin. - x inc. Parchment chalky/ivory white, yellowed here and there. Lined capitals in margin. Headings in same hand and ink, but letters mostly separate. Quat. C 8 ². No signature visible ³. Ink gray brown. Lined capitals at paragraph headings; hollow capitals at incipits. Ruled with blunt point. Page: mm. 344 ⁴ × 260. Writing: 262 × 183. Writing: minuscule fairly well ligatured. Binding: plain brown leather over boards, which are badly worm eaten. 320 folia. Two hands of same date. »

A ces lignes un peu tumultueuses était joint un croquis représentant graphiquement le réglage des feuillets et indiquant la dimension des marges supérieure (40 mm.), inférieure (59), extérieure (60) et intérieure (28).

Blake vieillissait sûrement le manuscrit en le datant de la fin du ix^e ou du commencement du x^e siècle. La minuscule de notre scribe est trop mélangée d'onziales, même de *A* et de *B*, pour remonter au-delà de 950. D'autre part, il semble imprudent d'attribuer le codex au xi^e siècle, comme faisait J. Sakkelion ⁵, suivi sur ce point par les informateurs d'Ehrhard. Un autre ménologe du même fonds, le Patmensis 245, qui est daté de 1057 ⁶, témoigne d'un progrès assez sensible quant à l'ornementation des capitales, à l'enjolivement des séparations entre les différents textes, à la disposition fantaisiste des dernières lignes, etc. Le « style » de notre codex est manifestement plus simple, plus archaïque; il pourrait

¹ Deux feuillets de la Vie de Théodore le Sycéote ont été suppléés par l'obligeance d'un ami dévoué. Il ne nous manque plus que deux textes, les moins rares du volume (Vie de Marie l'Égyptienne et Passion de S. Georges). Une partie des photos de Blake est malheureusement fort difficile à déchiffrer.

² Le copiste qui a transcrit pour les Bollandistes la notice de Blake doit avoir lu de travers. Comme dans ses descriptions des manuscrits géorgiens de Jérusalem et d'Ivion, Blake voulait sans doute dire : « Cahiers de 8 feuillets ».

³ Il s'agit des signatures de cahiers. Voir ci-dessous, p. 17.

⁴ Il faut probablement lire 354 (ou 353, suivant Ehrhard).

⁵ Πατμιακή βιβλιοθήκη (Athènes, 1890), p. 125.

⁶ Cf. EHRHARD, op. c., t. II (1938), p. 537, avec la note 6. Le colophon où le moine Syméon demande des prières pour Pothos, le patrice du sénat qui a payé les frais de copie, ne nous paraît pas suffisant pour démontrer l'origine constantinopolitaine du manuscrit : un copiste de province ne pouvait-il travailler pour un client ou un bienfaiteur habitant la capitale ?

être antérieur d'au moins un demi-siècle. Nous le plaçons donc aux environs de l'an mil, plutôt avant qu'après ¹.

W. Hengstenberg avait noté que les cahiers du manuscrit portent encore leur numérotage original ², d'où il déduisait qu'à côté de quaternions normalement constitués de 8 feuillets, il y a des ternions et des cahiers plus gros. Le cahier 14 comporterait 9 feuillets, de 100 à 108 ; mais un feuillet a été arraché entre 104 et 105 : c'était donc un quinion. Le cahier 20 se composerait de 11 feuillets (144-154) ; mais il y a une lacune (apparemment d'1 feuillet) après le folio 150, et les folios 153-154 (pour autant qu'on peut en juger par la photographie) sont formés par une feuille de parchemin pliée en deux et intercalée entre les cahiers 20 et 21 ; le cahier 20 était donc lui aussi un quinion. Mais si le fragment de feuillet, large de 2 ou 3 cm., qui subsiste après le folio 154, est en réalité le prolongement du folio 152, il faut supposer une lacune de 2 feuillets après le folio 150 et admettre que le cahier 20, un quinion, était suivi d'un binion supplémentaire ³.

Les textes nos 14, 21 et 30 semblent écrits par une autre main ⁴. Ils ont été ajoutés après coup, non comme des interpolations arbitraires, mais comme des additions prévues, pour lesquelles le premier copiste avait réservé un peu de place : près de trois feuillets pour le n° 14, trois et demi (ou quatre et demi) pour le n° 21, et la seconde moitié du dernier cahier pour le n° 30. Le deuxième scribe, contemporain du premier (à moins qu'il ne lui soit identique), n'a pas réussi à faire tenir tout le n° 21 dans l'espace laissé libre ; force lui fut donc d'insérer une ou deux feuilles « hors cahier » (ce sont les folios 153-154 ou 152-154, dont le dernier verso est resté vide).

La caractéristique la plus évidente du ménologe de Patmos, c'est qu'il marque une fête pour chaque jour du mois et n'a qu'un texte pour chaque fête : avril ayant 30 jours, notre ménologe comporte exactement 30 fêtes et 30 textes, soit un par jour, sans aucune exception. C'est là un phénomène rarissime, dont nous ne connaissons

¹ L'absence de colophon ne permet pas de garantir avec certitude la date du codex ni de préciser sa provenance.

² EHRHARD, *op. c.*, t. I, p. 611, note 2. Les numéros des cahiers ne sont pas visibles sur les photographies dont nous disposons, et Blake ne les a pas aperçus dans le manuscrit lui-même. Voir ci-dessus, p. 16.

³ Il faudrait avoir le codex dans les mains pour examiner à loisir la composition de chaque cahier.

⁴ C'est au début de chacun de ces trois textes que la différence d'écriture paraît la plus manifeste, pour aller s'amenuisant de plus en plus dans la suite. On a l'impression que le copiste serrait d'abord ses lettres autant qu'il pouvait, comme s'il craignait de n'avoir pas assez de place, et qu'ensuite il reprenait peu à peu son écriture habituelle.

pas un seul autre exemple en dehors du « ménologe impérial ». On sait que, de cette collection de Vies de saints abrégées, composée sous Michel IV le Paphlagonien (1034-1041), il subsiste deux trimestres : cinq mois publiés par V. Latyšev ¹ et un sixième que nous avons retrouvé à Baltimore ². Or quatre de ces six mois ont, tout comme notre ménologe, autant de fêtes qu'il y a de jours dans le mois et pour chaque fête un seul texte ; et les deux autres mois ne s'écartent en tout que deux ou trois fois de cette règle ³.

Ehrhard, qui ne connaissait guère de notre codex que la série des incipit de ses 30 textes, inclinait à le ranger dans la catégorie la plus récente des ménologes prémétaphrastiques. On sait qu'il ne nous est resté qu'un petit nombre de témoins de ce « jüngere Typus », à peine antérieur à Syméon Métaphraste et caractérisé par les particularités suivantes : 1) remplacement des vieux textes par des remaniements littéraires appelés parfois *μεταφράσεις*, par des encomia d'auteurs récents tels que Léon VI et Nicéas le Paphlagonien, ou par des abrégés (*βίοι ἐν συντόμῳ*, etc.) ; 2) insertion des notices de Théodoret sur les prophètes ; 3) habitude de présenter comme des Vies ou des Passions anonymes certains panégyriques dont les auteurs étaient connus ; 4) souci de ne laisser aucun jour du mois vacant et de pourvoir de plusieurs textes les fêtes principales ⁴.

On accordera volontiers à Ehrhard que 6 textes sur 30 sont qualifiés d'*ἐγκώμιον*, que l'un d'eux (n° 28) est appelé *ἐγκώμιον σύντομον*, que les n°s 13 et 19 sont le résumé de Passions perdues et que les n°s 20 et 25 sont mis au nombre des abrégés par le Parisinus 1534, où ils se lisent également ⁵. On accordera aussi que le n° 2, transcrit sans nom d'auteur, est en réalité une œuvre d'Eusèbe de Césarée et que le n° 3 est une métaphore d'un autre texte d'Eusèbe. Mais pour tout le reste, il nous semble que les déduc-

¹ *Menologii anonymi byzantini* fasc. 1 et 2 (Saint-Petersbourg, 1911-1912), contenant l'un février-mars, l'autre juin-juillet-août.

² *Le mois de janvier du ménologe impérial byzantin*, dans *Anal. Boll.*, t. 57 (1939), p. 225-236.

³ On trouvera une analyse détaillée du « ménologe impérial » dans EHRHARD, op. c., t. III, fasc. 3 (1940), p. 342-407.

⁴ Cf. EHRHARD, op. c., t. I, pp. 466-467 (octobre), 483 et 498-499 (nov.), 524-525 (déc.), 546-547 (janv.), 580 (févr.), 628 (mai), 648-655 (juin), 687-688 (août).

⁵ *Catal. Graec. Paris.*, p. 231.

tions ou hypothèses d'Ehrhard ne sont pas justifiées par la réalité ; sans doute y aurait-il renoncé lui-même s'il avait pu parcourir le codex ou disposer d'une photocopie. Le terme de *μετάφρασις* n'est employé dans aucun des 30 titres pour désigner la pièce qui suit ; le n° 3 pourtant eût mérité cette appellation. Aucune notice n'est empruntée à Théodoret, pas même celle du prophète Michée, qu'on s'attendrait à trouver au 22 avril. Les auteurs de quatre Vies, qui sont précisément les plus longues de tout le volume (nos 1, 6, 18 et 22), sont indiqués en toutes lettres. Rien ne prouve que le n° 9 soit de Nicétas le Paphlagonien, ni que les nos 3, 7, 8, 9 et 27 soient plutôt des encomia que des légendes proprement dites.

Le recueil ne peut d'ailleurs passer pour une collection de pièces abrégées puisqu'on y trouve, à côté de documents très courts¹, la Vie du patriarche Eutychius (n° 6), qui s'étend sur 50 folios, et celle de S. Théodore le Sycéote (n° 22), qui n'en couvre pas moins de 123.

Ehrhard croyait que le plus récent des textes sûrement datables contenus dans le Patmensis était le discours funèbre composé par S. Théodore Studite en l'honneur de son maître S. Platon († 814). En réalité, la Vie de S. Nicéphore (n° 29) est certainement postérieure, puisque cette victime des iconoclastes ne fonda son monastère *της Σεβαστης* en Bithynie qu'après l'assassinat de Léon l'Arménien (820) et que son éloge fut rédigé, de l'aveu même de l'auteur, longtemps après sa mort édifiante. D'autre part, la Vie de S. Georges de Mytilène (n° 7) se termine par le récit de sa translation sous le patriarche Méthode (843-847).

Voici maintenant l'analyse du vénérable ménologe². Nous avons pris soin d'indiquer, pour chaque texte, les autres manuscrits connus, quand il en existe³.

L'astérisque * désigne les 18 documents que le Patmensis est seul à nous avoir conservés.

¹ L'éloge des SS. Hérodon, Agabus et Rufus (n° 28) ne remplit même pas un recto et un verso.

² Cette analyse repose sur un premier examen des photographies. La transcription des textes et la préparation de l'édition, quand nous pourrons l'entreprendre, nous permettront sûrement de préciser plus d'un point.

³ Nous réduisons la bibliographie au minimum en renvoyant le lecteur à trois ouvrages de référence : la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 2^e éd. (= BHG.), le *Synax. Eccl. CP.* du P. Delehaye et le *Comm. martyr. rom.* (1940). On y trouvera indiquées les autres publications utiles à consulter.

CODEX PATMENSIS 254

1. (Fol. 1-18^v) *Σωφρονίου ἀρχιεπισκόπου Ἱεροσολύμων εἰς τὸν βίον τῆς ὁσίας Μαρίας τῆς Αἰγυπτίας* = *BHG.* 1042. April. 1.

L'édition des *Acta Sanctorum*, reproduite par Migne, a été faite d'après un codex de Paris et un de Munich ¹. Il y a d'autres témoins anciens, par exemple le Marcianus 359, du x^e siècle ², et le Vaticanus 1660, daté de 916 ³. Voir, en outre, les nombreux manuscrits du tome IX du ménologe de Syméon Métaphraste ⁴.

2. (Fol. 18^v-22) *Μαρτύριον τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἀφφριανοῦ καὶ Ἐδεσίου* (lire *Αἰδεσίου*), *ὁμομητρίων ἀδελφῶν* = *BHG.* 161. April. 2.

Ce récit d'Eusèbe de Césarée est un des rares fragments qui nous soient parvenus de la recension longue du *De martyribus Palaestinae* ⁵. Il a été publié par le P. Delehay, puis par Ed. Schwartz, d'après les deux seuls manuscrits connus jusqu'à présent, le Marcianus 359 et le Vaticanus 1660, que nous venons de citer.

*3. (Fol. 22-23) *Μαρτύριον τῆς ὁσίας μάρτυρος Θεοδοσίας.*

April. 3.

Inc. Ἐμελλεν ἄρα τῇ τοῦ Χριστοῦ δυνάμει καὶ τὸ θῆλύ ποτε γένος ῥωννόμενον τῷ ἐχθρῷ γενναίως καὶ ἰσχυρῶς ἀντιπαρατάξασθαι — Des. ἡμέρα δὲ κυριακὴ ἦν καθ' ἣν ταῦτα ἐπὶ τῆς Καισαρέων... ἐπράχθη · ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ... ἀμήν.

Passion inédite. Métaphore de celle d'Eusèbe ⁶.

*4. (Fol. 23^v-25) *Μαρτύριον τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων ἐννεὰ μαρτύρων Ῥούφου, Φιλήμονος, Ἀντιπάτρου, Μάγνου, Θεοδότου, Θεοστυχοῦς, Ἀρτεμῆ, Θανμασίου καὶ Θεόγνη* (sic), *μαρτυρησάντων ἐν Κυζίκῳ τῇ πόλει.*

April. 4.

¹ Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 122, au 2 avril.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. 24 (1905), p. 188-191; EHRHARD, op. c., t. I, p. 426-430.

³ *Catal. Graec. Vatic.*, p. 153-155; EHRHARD, t. c., p. 608-611; C. GIANNELLI, *Codices Vaticani graeci 1485-1683* (1950), p. 396-398.

⁴ Consulter la *Synopsis metaphrastica* ajoutée par le P. Delehay à la 2^e édition de la *BHG.* (1909), p. 290. Cf. EHRHARD, t. II, p. 592-614.

⁵ Cf. *Comm. martyr. rom.*, pp. 122 et 130 (2 et 8 avril).

⁶ *BHG.* 1775; cf. *Comm. martyr. rom.*, pp. 122 (2 avril) et 214-215 (29 mai).

Inc. Ἐν τοῖς καιροῖς ἐκεῖνοις διώξεως γενομένης τοῖς Χριστιανοῖς ἐπὶ τῷ θύειν καὶ μιαιοφαγεῖν, προσηνέχθησαν τῷ ἡγεμόνι ἄνδρες τὸν ἀριθμὸν θ' — Des. ἄλλοι πολλοὶ ἐν διαφόροις νόσοις... τῇ ἀγίᾳ σορῶ τῶν ἀγίων ἀναμένοντες τὴν ὑγίαν ἀπολαμβάνουσιν εἰς δόξαν τῆς ὁμοουσίου καὶ ζωοποιοῦ Τριάδος... εὐροίμεν ἔλεος ἐπὶ τοῦ βήματος τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ... ἀμήν.

Passion inédite d'un groupe de neuf martyrs de Cyzique connus seulement par la notice du synaxaire au 29 avril ¹.

*5. (Fol. 25-27) Ἀθλησις τῶν ἀγίων καὶ ἐνδόξων τοῦ Χριστοῦ ζ' μαρτύρων Κλανδίου, Διοδώρου καὶ τοῖς (l. τῶν) σὺν αὐτοῖς.

April. 5.

Inc. Κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν βασιλεύοντος Δεκίου καὶ ἡγεμονεύοντος Ποπλίου τῆς Παμφυλίας, ἀπεστάλη αὐτῷ βασιλικὸν γράμμα πάντας τοὺς ἐπικαλουμένους τὸν Χριστὸν ἀναγκάζειν (l. ἀναγκάζον) τοῦ μιαιοφαγεῖν — Des. καὶ παραλαβόντες αὐτοὺς εὐθέως οἱ σπεκουλάτορες τοὺς τοῦ Χριστοῦ μάρτυρας ἐξέβαλον ἔξω τῆς πόλεως καὶ ἀπέτεμον τοὺς τιμίους αὐτῶν αὐχένας τῷ ξίφει · εἰς δόξαν... ἀμήν.

Passion inédite des SS. Claude (ou Claudien), Diodore, Victor, Victorin, Papias, Nicéphore et Sérapion, dont le martyr est placé tantôt à Attaleia de Pamphylie ², tantôt à Corinthe ³, quand ce n'est pas à Nicomédie ou en Égypte ⁴. A ce texte nouveau il y aura lieu de comparer un autre inédit, le martyr des SS. Papias, Diodore et Claudien, signalé dans trois recueils pré-métaphrastiques (Halki mon. 95, Barocc. 238 et Paris 1452 ⁵) et dont un remaniement se lit dans le ménologe impérial, au 4 février ⁶.

6. (Fol. 27^v-77^v) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ μακαρίου καὶ τρισμακαρίου Εὐτυχίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως, συγγρα-

¹ Synax. Eccl. CP., col. 637-638 : le chef de file est Théognis (gén. Θεόγνιδος) et Théostychès est appelé Θεόστιχος, Θεόστυχος ou Θεόστοιχος.

² C'est le cas dans notre ménologe et dans la notice du synaxaire au 4 février (col. 443). Cf. H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs* ² (1933), p. 168, avec la note 8.

³ Synax. Eccl. CP., col. 435-436 (31 janvier) ; cf. 984-985.

⁴ BHL. 8596 d ; Anal. Boll., t. 40 (1922), p. 51-54 ; Comm. marty. hieron., p. 130-131 (au 6 mars).

⁵ EHRHARD, t. I, p. 573-581.

⁶ LATYŠEV, fasc. I, p. 12-14.

φέν (sic) παρὰ Εὐστρατίου πρεσβυτέρου ταπεινοῦ = BHG. 657.
April. 6.

L'édition des *Acta SS.*, reprise par Migne, est basée sur le Vaticanus 1660 et le Marcianus 359. La fête du patriarche Eutychius († 582) est parfois indiquée la veille, 5 avril ¹, ou le lendemain, 7 avril ².

*7. (Fol. 77^v-81^v) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Γεωργίου ἀρχιεπισκόπου Μυτιλήνης. April. 7.

Inc. Ἀεὶ μὲν προσήκει τιμᾶν τὴν ἀρετὴν, ἀεὶ δὲ ἐκθειάζειν τὰ τῶν εὐσεβῶν ἀρμόδιον κατορθώματα — Des. κατετέθη δὲ τὸ τίμιον αὐτοῦ σῶμα ἐκεῖσε χρόνοις πολλοῖς · Μεθοδίου δὲ τὸν πατριαρχικὸν θρόνον κοσμοῦντος, πανσαμένον δηλονότι τοῦ διωγμοῦ, πάντες οἱ τῆς νήσου Μυτιλήνης οἰκήτορες... ἀπεκόμισαν αὐτὸ εἰς τὴν ἰδίαν νῆσον καὶ κατέθεντο αὐτὸ μετὰ καὶ τῶν λοιπῶν πατέρων, δόξαν ἀναπέμποντες... ἀμήν.

Cette Vie inédite de l'évêque Georges de Lesbos nous le présente comme un contemporain de l'empereur Michel Rangabé (811-813), sous le règne duquel il se rend à Constantinople. Retenu par le patriarche S. Nicéphore, il résiste à l'iconoclaste Léon l'Arménien (813-820). Exilé dans une île proche de la capitale, il y reprend ses austérités d'anachorète et y meurt, le 7 avril d'une année qui n'est pas précisée. Son corps est ramené à Mytilène durant le patriarcat de S. Méthode (843-847).

Ehrhard, qui n'avait pas lu le texte, croyait qu'il concernait un confesseur exilé par Léon l'Isaurien et mort vers 735. Il ajoutait qu'un autre évêque du même siècle, S. Georges le Jeune, également confesseur du culte des images, mais sous Léon l'Arménien vers 816, était honoré le 16 mai ³. Pour justifier cette distinction entre les deux homonymes, il se bornait à renvoyer au *Kalendarium manuale* de N. Nilles ⁴; or ce dernier s'inspirait à son tour de J. S. Assemani ⁵, qu'il avait lu trop vite.

En réalité, les notices du 16 mai, dans le synaxaire et dans les

¹ Méné manuscript de Jérusalem, Sabaiticus 72, du XII^e siècle; cf. A. PΑΡΑΔΟΥΠΟΛΟΣ-KΕΡΑΜΕΥΣ, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. II (1894), p. 129.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 592.

³ T. I, p. 612, note 1.

⁴ 2^e éd., t. I (1896), p. 134.

⁵ *Kalendaria Ecclesiae universae*, t. VI (1755), p. 239-243.

ménées, sont substantiellement identiques à celles du 7 avril¹; le persécuteur n'y est pas nommé. Les unes comme les autres proviennent d'une même Vie perdue, où se trouvaient plusieurs épisodes qui ne se lisent pas dans le ménologe de Patmos.

Si Papebroch, Assemani, Nilles et Ehrhard font mention de Léon l'Isaurien, c'est à cause d'un autre récit hagiographique, la Vie des trois saints frères David, Syméon et Georges de Mytilène². Mais ce texte, conservé dans une acolouthie du xiv^e siècle, ne mérite guère de confiance : il a emprunté plusieurs traits à des légendes connues³ et ses indications chronologiques sont impossibles à concilier entre elles⁴. S'il fallait en croire l'auteur, notre S. Georges, confesseur sous Léon l'Isaurien, aurait été relégué à Cherson par Léon l'Arménien⁵, soit environ quatre-vingts ans plus tard : imagine-t-on un évêque centenaire banni à vie (*μέχρι θανάτου*) et déporté en Crimée ? Les deux noms de l'Isaurien et de Cherson nous paraissent aussi déplacés l'un que l'autre dans le contexte, et la Vie fantaisiste des trois frères doit être corrigée par la biographie inédite de S. Georges de Mytilène⁶.

*8. (Fol. 82-83) Ἀθλησις τοῦ ἁγίου Συμεὼν ἀρχιεπισκόπου Ἱεροσολύμων, τοῦ συγγενοῦς τοῦ Κυρίου. April. 8.

Inc. Ἐφέστηκεν ἡμῖν ἑορτὴ σήμερον πάσης θυμηδίας καὶ εὐφροσύνης πεπληρωμένη — Des. τοῖς σταυροῦσιν αὐτὸν ἐπενξάμενος, εἰς χεῖρας Θεοῦ τὸ πνεῦμα παρέθηκεν, καλὴν τὴν μαρτυρίαν ἐπιδειξάμενος τῷ χρόνῳ ἀείμνηστον· οὗ ταῖς πρεσβείαις... ἀμήν.

Une autre Passion brève du même saint⁷, inédite comme celle-ci,

¹ La fête a été transportée d'avril en mai pour éviter qu'elle ne tombe en carême ou dans la semaine sainte. C'est du moins ce qu'affirme un manuscrit de Lesbos, cité par le P. Delehaye, *Synax. Eccl. CP.*, col. 1003.

² BHG. 494.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. 62 (1944), p. 200, avec la note 4.

⁴ Après s'être évertué à reconstituer une chronologie cohérente (*Anal. Boll.*, t. 18, 1899, p. 210-211), le P. Van den Gheyn finit par y renoncer (*ibid.*, p. 231, note 2).

⁵ *Ibid.*, pp. 220, 227, 229.

⁶ Notre saint « confesseur » est qualifié de martyr dans le canon composé par le mélode Étienne pour la fête du 7 avril. Ce morceau de poésie liturgique a été publié par Mgr S. Eustratiadès, d'après les manuscrits A 5 et A 19 de Lavra, dans la revue *Néa Σιών*, t. 28 (1933), pp. 670-673, 722-726. On remarquera, dès la seconde strophe, cette expression claire à souhait : *θεῖαν ἱερωσύνης στολὴν βάψας ἐν αἵματι τοῦ μαρτυρίου*.

⁷ Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 68.

se lit dans le codex 8 de Philothéou, à la date du 23 juin ¹. Dans le synaxaire, Syméon est marqué au 18 septembre et au 27 avril ².

*9. (Fol. 83-86^v) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Εὐφυνχίου*.
 April. 9.

Inc. *Τὸ φιλομαθὲς καὶ σπουδαῖον ἰδόμενος* (sic) *τῆς σῆς ἀγάπης, πᾶτερ τιμιώτατε, αἰδοῖ τε καὶ πειθῶ εἰκὼν στενωπῶ τινι τῇ παρεισδύσει τῆς ἱστορίας ἐμμαντὸν ἐπαφῆκα τόνδε τὸν πρόλογον... συγγράφας* — Des. *ἀπέθεντο αὐτὸ ἐν προαστείῳ ἐν τόπῳ ἐπισήμῳ, ἔνθα καὶ ἰάσεις πολλαὶ γίνονται · ἐτελειώθη δὲ... βασιλεύοντος Ἀδριανοῦ... καθ' ἡμᾶς δὲ... Ἰησοῦ Χριστοῦ... ἀμήν*.

Passion inédite et seule Passion connue de cet authentique martyr de Césarée en Cappadoce ³. En attendant que le texte soit publié, on en trouvera un résumé succinct dans la notice du synaxaire, au 7 septembre ⁴.

10. (Fol. 86^v-91) *Μαρτύριον τῶν ἁγίων μαρτύρων τοῦ Χριστοῦ Τερεντίου, Ἀφρικανοῦ καὶ τῆς συνοδίας αὐτῶν* = BHG. 1700.
 April. 10.

L'édition de Migne reproduit le texte du Parisinus 1534, sans tenir compte du Vaticanus 1660 et du Marcianus 359. Le synaxaire consacre deux notices à ce groupe de martyrs : une plus courte le 28 octobre et une plus développée le 10 avril ⁵.

11. (Fol. 91-94) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Ἀντίπα, τοῦ μυρορροοῦντος ἐν Περγάμῳ τῆς Ἀσίας* = BHG. 138. April. 11.

Le Vaticanus 1660 a servi de base à l'édition des *Acta* ⁶. Une autre Passion de S. Antipas, encore inédite, est conservée à Gênes dans le manuscrit 34 de la Missione urbana ⁷, et un panégyrique inédit, malheureusement acéphale, se trouve dans le Perizonianus Fol. 10 de l'université de Leyde ⁸.

¹ EHRHARD, t. I, p. 647.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 55 et 631-634.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. 49 (1931), p. 41-44 ; t. 54 (1936), p. 176 ; *Comm. martyr. rom.*, pp. 131 (au 5 avril) et 384 (au 7 septembre).

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 23-24.

⁵ Ibid., col. 169-170 et 595-596. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 133. Dans un calendrier du ix^e siècle, Térrence et ses compagnons sont inscrits au 12 avril (ms. Sabaiticus 360 : PAPADOPOULOS-KERAMEUS, t. c., p. 472). Le Vaticanus 1660 marque leur Passion au 6 avril.

⁶ Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 134.

⁷ EHRHARD, t. II, p. 648.

⁸ *Catal. Graec. Germ.*, p. 250 ; EHRHARD, t. III, p. 143, avec la note 2.

*12. (Fol. 94^v-97) *Μαρτύριον τῆς ἁγίας Τρυφένης* (l. *Τρυφαίνης*) *τῆς ἐν Κυζίκῳ*. April. 12.

Inc. *Ἐν τοῖς καιροῖς ἐκείνοις μέγιστος ἀνήφθη διωγμὸς τοῖς τηνικαῦτα οὖσι χριστιανοῖς · ἀνηγγέλθη δὲ τῷ τότε τυράννῳ ὅτι τίς ἐστι γυνή ἐν Κυζίκῳ* — Des. *ἀγιάζει πάντας τοὺς εἰσιόντας εἰς αὐτό · τοῖς γὰρ πᾶσι τὰ πάντα γινομένη ἡ ἁγία μάρτυς πρεσβεύει ὑπὲρ ἡμῶν, ὅπως καὶ ἡμεῖς κληρονόμοι γενώμεθα... ἀμήν.*

Seul témoin connu de la seule Passion qui nous soit parvenue de cette martyre de Cyzique. Tryphène figure à deux dates dans le synaxaire : au 31 janvier, avec une notice, et au 11 ou 12 avril, sans notice ¹.

*13. (Fol. 97-103) *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγιοτάτου καὶ μακαριωτάτου Μαρτίνου ἀρχιεπισκόπου γεγονότος τῆς τῶν Ῥωμαίων ἁγίας τοῦ Θεοῦ καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς ἐκκλησίας*. April. 13.

Le P. Peeters a montré l'intérêt de ce texte qu'il a publié d'après notre manuscrit, témoin unique ². Le synaxaire a deux notices différentes du pape S. Martin, l'une au 16 septembre, l'autre au 13 avril ³.

*14. (Fol. 103-104^v) *Ἐγκώμιον εἰς τοὺς ἁγίους ἀποστόλους Ἀρίσταρχον, Πούδην καὶ Τρόφιμον*. April. 14.

Inc. *Ἐλαμψεν ὡς ἀληθῶς ἡ χάρις τοῦ παναγίου πνεύματος πανταχόθεν τὸν φωτισμὸν καταπέμπουσα* -- Des. mutil. *Ἀρίσταρχος ὁ κατὰ τοῦ διαβόλου ἀριστεύσας ὡς ἀληθῶς καὶ Πούδης ὁ τὴν κατὰ Θεὸν ἀληθῆ πορείαν διηυνκῶς καὶ Τρόφιμος ὁ τῆς μακαρίας καὶ |*

Ce groupe de trois disciples du Seigneur est mentionné aujourd'hui dans le synaxaire ⁴, avec une notice tirée des *Indices apostolorum* du pseudo-Dorothee (BHG. 151-152). Mais le panégyrique de Patmos, malheureusement incomplet de la fin, est à notre connaissance le seul texte un peu développé qui les concerne.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 436 et 598. En avril, elle est qualifiée de *δόξα*, épithète habituellement réservée aux saintes non martyres. Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 43, au 31 janvier.

² *Anal. Boll.*, t. 51 (1933), p. 225-262 ; cf. *Comm. marty. rom.*, p. 513-514, au 12 novembre.

³ Cf. EHRHARD, t. I, p. 615, note 3.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 601-603. Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 322, au 4 août.

*15. (Fol. 105-107) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου τοῦ Χριστοῦ μάρτυρος Κρίσκεντος* (l. *Κρήσκεντος*) τοῦ ἐν Μύροις.

April. 15.

Inc. *Τῆς εἰδωλικῆς μανίας κατακρατούσης καὶ τῶν εὐσεβῶς ζώντων χριστιανῶν διὰ τὴν εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν πίστιν ἐλαννομένων* — Des. *καὶ ὅσους εἶχον ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων ἐνοχλουμένους προσήνεγκαν τῷ λειψάνῳ τοῦ ἁγίου · καὶ παραχρῆμα πάντες ἐθεραπεύθησαν. Ἐτελειώθη δὲ ὁ ἅγιος μάρτυς καὶ θανματουργὸς Κρισκέντιος ὁ ἐν Μύροις τῆς Λυκίας μηνὶ ἀπριλλίῳ ιε' εἰς δόξαν... ἀμήν.*

La notice du synaxaire se lit au 15 avril, parfois au 12, 13 ou 14 ¹. Elle résume une Passion de S. Crescent (ou Crescentius) dont on ne possède pas d'autre témoin que dans notre ménologe ².

16. (Fol. 107-111) *Μαρτύριον τῶν ἁγίων Ἀγάπης, Εἰρήνης καὶ Χιονίας μαρτυρησάντων* (sic) ἐν Θεσσαλονίκῃ = BHG. 34.

April. 16.

C'est « une des bonnes Passions que nous a léguées l'antiquité ³ ». Elle n'a été publiée qu'en 1902. L'édition de Pio Franchi de' Cavalieri repose sur le seul Vaticanus 1660, où la fête est marquée au 5 avril ⁴.

*17. (Fol. 111-124^v) *Ἐγκώμιον εἰς τὸν ἐν ἁγίοις πατέρα ἡμῶν Ἀκάκιον ἀρχιεπίσκοπον Μελιτηνῆς.*

April. 17.

Inc. *Ὅταν αἱ μητέρες ἐπ' αὐτάς που τὰς τῶν τοκετῶν προόδους ὑπὸ τῆς ἅπαντα τελεσφορούσης εἰσάγωνται φύσεως, τότε δὴ τότε τὰς ὀξυτέρας λοιπὸν τῶν ὠδίνων φροντίδας εἰσδέχονται* — Des. *προστρέχουσι γὰρ τῷ τάφῳ πολλοὶ καὶ τῶν ἐνοχλούντων ἀπαλλάττεται* (l. -ονται) *νόσων. Ὡ τοῦ θαύματος · καὶ μεταστάς τῶν τῆδε, τῶν τῆδε προΐστασθαι* (l. *προΐσταται*). *Μέχρι τοῦτῳ ὁ λόγος τὸν δρόμον ποιούμενος, ἐπὶ τὰ τῆς σιωπῆς μεταφοιτήσας ἐνδάσματα τὴν ἀκίνδυνον ἡρεμίαν ἐχέτω, μήπως τὸ τῆς προθυ-*

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 598-606. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 139.

² Il faudrait cependant voir le canon anonyme et inédit signalé dans un ménée de Jérusalem, le Sabaiticus 241, du XI^e siècle, fol. 113 (PAPADOPOULOS-KERAMEUS, t. c., p. 371).

³ H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 163.

⁴ Comparer *Synax. Eccl. CP.*, col. 605-606 (16 avril), 582 (3 avril) et 590 (6 avril). Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 123, au 3 avril.

μίας ἀκόρεστον ἀπειροκαλίας ἡμῖν προσάφειεν ὄνειδος · ἐν Χριστῷ... ἀμήν.

Les *Acta disputationis Acacii*¹, admis par Ruinart, en 1689, et par O. von Gebhardt, en 1902, dans leurs recueils d'Actes authentiques, ont toujours intrigué les historiens. L'abrégé grec, publié en 1911 par Latyšev² et en 1913 par Weber³, correspond dans les grandes lignes au texte latin ; mais il s'en distingue par l'intitulé, qui fait de S. Acace un évêque de Mélitène et un confesseur. Cette particularité est en contradiction évidente avec la teneur du récit ; elle se retrouve pourtant aussi bien dans les deux notices du synaxaire⁴ que dans le résumé d'Oxford⁵. Le P. Delehayé avait conjecturé que l'erreur provenait d'une confusion entre l'Acace du temps de Dèce, héros de la *Disputatio*, fêté le 31 mars, et un personnage historique du v^e siècle, l'évêque Acace de Mélitène, qui prit part au concile d'Éphèse et dont Cyrille de Scythopolis vante l'orthodoxie. Du culte rendu jadis à ce saint prélat, aucune preuve directe ne nous était parvenue ; mais le P. Delehayé en discernait deux traces : l'intitulé fautif des Actes de l'autre Acace et l'inscription de ce dernier à une seconde date du calendrier, le 17 ou le 18 avril. Cette date devait, pensait-il, appartenir primitivement à S. Acace de Mélitène⁶.

La conjecture du P. Delehayé reçoit de notre ménologe une confirmation décisive. Le panégyrique qu'on y lit au 17 avril ne concerne pas l'Acace contemporain de Dèce, comme tous les textes connus jusqu'à présent, mais bien l'évêque de Mélitène au v^e siècle. C'est un discours d'une certaine ampleur, où l'on trouvera maints détails intéressants : le nom d'un prédécesseur d'Acace, Héraclius, qui ne figurait pas encore dans la liste épiscopale de Mélitène ; plusieurs noms de villages de la région, etc.⁷.

¹ BHL. 25.

² *Menologii anonymi...* fasc. I, p. 298-300.

³ Jos. WEBER, *De Actis S. Acacii*, p. 52-54.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 564-566 (au 27 mars) et 609-611 (au 18 avril).

⁵ Tiré par Weber, op. c., p. 54-55, du Baroccianus 148, fol. 314-314^v, où il est placé au 31 mars.

⁶ H. DELEHAYÉ, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), p. 347-349.

⁷ L'acolouthie et le canon de Joseph l'hymnographe en l'honneur de S. Acace de Mélitène (17 ou 18 avril) ont été publiés par S. Eustratiadès dans sa revue *Ῥωμανὸς ὁ Μελωδός*, t. I (Paris, 1932-1933), p. 413-421. On trouvera

18. (Fol. 125-144) *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Θεοδώρου, ἡγουμένου τῶν Στουδίου, ἐπιτάφιος εἰς Πλάτωνα τὸν ἑαυτοῦ πνευματικὸν πατέρα* = BHG. 1553. April. 18.

L'édition des *Acta SS.*, reproduite par Migne, a été tirée du manuscrit Vatican 1660, où la date de la fête n'est pas marquée, bien que le texte qui précède et celui qui suit soient attribués l'un et l'autre au 6 avril. Dans le Parisinus 1197 l'oraison funèbre est appelée *ἐγκώμιον* et assignée au 9 avril. S. Platon, l'oncle de Théodore Studite, n'est inscrit au calendrier que dans deux des synaxaires examinés par le P. Delehay et des deux côtés au 4 avril¹.

*19. (Fol. 144-147) *Μαρτύριον τῶν ἁγίων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων Λεωνίδους καὶ τῶν ἐπὶ παρθένων Νίκης, Χαρίεσσης, Νουνεχής (sic), Βασιλίσσης, Γαλήνης, Καλλίδης (l. Καλλίδος) καὶ Θεοδώρας*. April. 19.

Inc. Ἐὖ μὲν ἐπανθοῦσαν τὴν περὶ τὸν Θεὸν εὐσέβειαν ὑποτρέχων ὁ διάβολος μετατρέπειν ἐπὶ τὸ πονηρότερον βούλεται — Des. ἀπέθεντο ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ ναὸν ἁγίον δομησάμενοι, ἐνθα... τὰς ἰάσεις ἐκβλύζουσιν (sic) ἐκάστοτε. Ἐτελειώθησαν δὲ τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι μὲν ἀπριλλίῳ 19^ῳ Λεωνίδης, Χαρίεσσα καὶ αἱ λοιπαὶ παρθένοι (sic) · ἐν Χριστῷ... ἀμήν.

Passion inédite de S. Léonide, martyr à Corinthe, et de ses sept compagnes. On en trouvera le texte dans le tome 23 (1953) de l'*Ἐπετηρὶς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, où nous le publions en hommage au professeur Phédon Coucoulés, fondateur et directeur très méritant de cet annuaire de la byzantinologie hellénique.

Le principal intérêt de la pièce — un abrégé, hélas ! et non la rédaction originale — réside en ce qu'elle laisse au chef de ce groupe de martyrs sa qualité de simple chrétien, sans le transformer, comme on fera plus tard, en évêque d'Athènes².

aussi le canon de Joseph et un autre, inédit, de Théophane dans deux manuscrits de Saint-Sabas, le n° 72, du XII^e siècle, fol. 28, et le n° 241, du XI^e siècle, fol. 117^v (PAPADOPOULOS-KERAMEUS, t. c., pp. 130 et 371). Le même canon de Joseph se lit dans le Vaticanus 1510 et le Cryptensis A. a. VIII.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 586, l. 31 et 36. Cf. *Comm. marty. rom.*, p. 125, au 4 avril.

² Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 609-610 (au 17 avril), 605-606 (au 16) et 1005 ; *Comm. marty. hieron.*, pp. 193-194 et 203. S. Léonide est appelé *ἐπίσκοπος Ἀθηνῶν* dans les ménées et dans certains synaxaires au 15 avril : *Synax. Eccl. CP.*, col. 604, lignes 51 et suivantes.

20. (Fol. 147-149) **Ἀθλησις τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Θεοδώρου τοῦ ἐν Πέργῃ τῆς Παμφυλίας μαρτυρήσαντος* = BHG. 1747. April. 20.

Texte inédit, signalé par le P. Delehaye ¹ d'après le Parisinus 1534, où il est intitulé *μαρτύριον ἐν συντόμῳ* et placé au 19 avril. Sur le même martyr, Ehrhard mentionne deux autres textes, également inédits ². Le synaxaire répète deux fois la notice de S. Théodore de Pergé, le 19 avril et le 21 septembre ³.

*21. (Fol. 149v-154) **Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον πατέρα ἡμῶν καὶ ἱερομάρτυρα Ἰαννουάριον*. April. 21.

Inc. *Μαρτύρων ἄθλησις μέγα τῷ βίῳ εἰς μνήμην ἰοῦσα καθέστηκεν ὄφελος · οὕτω γὰρ τοὺς ἀκούοντας διατίθησι καὶ τοῦ καλοῦ ποιεῖ ζηλωτὰς ὥς τοὺς μὲν αὐτῶν καὶ καιρὸν μαρτυρίας ἐπιζητεῖν — Des. φντὰ δὲ πάντα τῷ καρπῷ μᾶλλον ἢ τοῖς φύλλοις ὀρῶνται κατάκομα, νόσος δὲ δραπετεύει καὶ ψυχὰι τῶν πονηρῶν παθῶν καθαρεύουσι καὶ πολλὰ ἔτι καὶ νῦν ἐπιτελεῖται τεράστια · εἰς δόξαν... ἀμήν.*

Panégérique inédit et attesté par ce seul codex. Il y a malheureusement une lacune entre les folios 150 et 151. On comparera ce nouveau texte, non point à la Passion BHG. 774, qui est un faux de l'époque moderne ⁴, mais à celle que Pio Franchi de' Cavalieri publia, en 1912, d'après deux manuscrits de la Vaticane ⁵.

La fête de S. Janvier est marquée au 19 septembre dans le synaxaire byzantin comme dans les calendriers latins. Mais une seconde commémoration (sans notice) est inscrite au synaxaire au 20 ou au 21 avril, c'est-à-dire à la même date que dans notre ménologe de Patmos.

22. (Fol. 155-278) *Βίος καὶ πολιτεία καὶ ἄσκησις τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Θεοδώρου ἡγουμένου καὶ ἀρχιμανδρίτου μονῆς Σικαίων, συγγραφεὶς παρὰ Γεωργίου μαθητοῦ αὐτοῦ, πρεσβυτέρου καὶ ἡγουμένου τῆς αὐτῆς μονῆς* = BHG. 1748. April. 22.

¹ *Légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 43.

² T. I, p. 460, avec les notes 1 et 2.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 613-615 et 65-66. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 408, au 20 septembre. ⁴ Cf. *Anal. Boll.*, 1913, p. 297; 1941, p. 2, note.

⁵ *Note agiografiche*, fasc. 4 (= *Studi e testi*, 24), p. 105-114. Il y a un troisième témoin à La Haye, au musée Meerman-Westreenen, ms. Fol. 5, du x^e siècle (*Catal. Graec. Germ.*, p. 255).

La Vie de S. Théodore le Sycôte, tirée par Théophilos Joannou du Marcianus 359, remplissait déjà 135 pages de l'édition, ce qui en faisait une des plus longues parmi toutes les productions de l'hagiographie byzantine. Or le manuscrit de Venise présentait deux lacunes, formant un total de 42 folios, soit plus du tiers de l'ouvrage. Grâce au ménologe de Patmos, il sera enfin possible de donner une édition complète de ce très curieux document, un des plus riches en détails concrets sur l'Asie Mineure à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle ¹.

23. (Fol. 278^v-289) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου* ² = BHG. 671-672. April. 23.

C'est la Passion anonyme de S. Georges, que Krumbacher appelle le « reine Normaltext » et dont il énumère 25 manuscrits ³.

***24.** (Fol. 289-291^v) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου Σάβα τοῦ στρατηλάτου.* April. 24.

Inc. Ἐν εἰρήνῃ τῶν ἐκκλησιῶν ἔτι διαγουσῶν καὶ τῶν θεσμῶν ὡς συνήθως ἡμῖν ἐπιτελουμένων, ἀρχὴν δὲ λαβόντος καὶ ὑποκαίουμένου τοῦ διωγμοῦ - Des. ἄνδρες δὲ εὐλαβεῖς λαβόντες συνέστειλαν τὸ τίμιον καὶ ἅγιον σῶμα τοῦ μάρτυρος, δοξάζοντες τὸν Κύριον τὸν ἐκλογὰς ποιούμενον τῶν δούλων αὐτοῦ ὅτι αὐτῷ πρέπει ἡ δόξα... ἀμήν.

Ce S. Sabas, officier, martyr sous Aurélien, est l'objet d'une notice dans le synaxaire, au 24 avril, où il est qualifié de Goth, sans doute par confusion avec un homonyme bien connu ⁴. La Passion inédite que nous signalons ci-dessus ne prête pas au stratiote une origine germanique ⁵.

¹ Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 619-622 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 152. La Vie du Sycôte a été traduite naguère en anglais par M^{lle} E. Dawes sous la direction du prof. N. Baynes ; cf. *Anal. Boll.*, 1951, p. 163-164. Un canon inédit du mélode Joseph se lit dans le Sabaiticus 241, fol. 128^v.

² A défaut d'une photocopie du fol. 278^v, nous transcrivons le titre tel qu'il est donné par le Vaticanus 1660 et le Marcianus 359.

³ *Der hl. Georg in der griechischen Überlieferung* (Munich, 1911), p. 41-51 : édition du texte d'après le Vaticanus 1660 et le Parisinus 499 ; p. 165-168 : liste des manuscrits, à laquelle on peut ajouter le Marcianus 359, ainsi que notre Patmensis 254.

⁴ Cf. H. DELEHAYE, dans *Anal. Boll.*, t. 31 (1912), p. 291 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 153-154.

⁵ Comparer l'annonce du 29 octobre dans certains synaxaires : *Synax. Eccl.*

25. (Fol. 291^v-295) *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου ἀποστόλου καὶ εὐ-
αγγελιστοῦ Μάρκου* = BHG. 1036. April. 25.

L'édition de Migne ¹ reproduit le Parisinus 881. Il y aurait lieu d'examiner plusieurs autres manuscrits, par exemple les Vaticani 1660 et 1190, le Palatinus 269, l'Ottobonianus 411, le Monacensis 524, le Parisinus 1534 et le Perizonianus Fol. 10 de Leyde. Une Passion inédite de S. Marc se lit dans le Vaticanus 1664 et le Messanensis 29 ².

26. (Fol. 295-303). *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Βασιλέως ἐπισκόπου γενομένου πόλεως Ἀμασίας* = BHG. 239, § 1-20. April. 26.

Des. *εἰσέτι καὶ νῦν ἐπίσκοπον καὶ ποιμένα καὶ φύλακα ἄγρουπον ἔχοντες τῆς ἐαντῶν ποιμνῆς · ὅτι αὐτῷ πρέπει ἡ δόξα... ἀμήν.*

On ne trouvera donc dans le ménologe de Patmos ni les § 23-26, qui sont une addition manifeste du pseudo-Jean de Nicomédie ³, ni les deux paragraphes précédents (21-22), où sont rapportées la fin misérable de Licinius et les libéralités de Constantin pour les églises ⁴.

Le texte des *Acta SS.* provient du Vaticanus 1660. Il y a d'autres témoins, notamment le Vaticanus 1595, le Parisinus 1534, l'Additional 19457 du Musée britannique ⁵, le Chalcensis mon. 100 ⁶ et le n° 135 du monastère athonite de Xéropotamou ⁷.

*27. (Fol. 303-308^v) *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Νίκωνος.* April. 27.

Inc. *Πολλῶν ὄντων ᾧ πρὸς ἀρετῆς μίμησιν διανιστᾷ τὸν ἀν-*

CP., col. 174, ligne 15. Deux canons inédits, l'un de Joseph, l'autre anonyme, célèbrent notre Sabas le stratélate au 24 avril: mss. 72 et 241 de Saint-Sabas, déjà cités plus d'une fois.

¹ P. G., t. 115, col. 163-169.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. 69 (1951), p. 250.

³ Cette addition manque aussi dans le Parisinus 1534.

⁴ Cf. E. HONIGMANN, *Patristic Studies* (= *Studi e testi*, 173, 1953), p. 6-27 : *Basileus of Amasea*.

⁵ Copie acéphale, à laquelle il ne manque que le titre et le § 1. L'épilogue de Jean de Nicomédie semble avoir été abrégé; cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 266.

⁶ Cf. *Anal. Boll.*, t. 44 (1926), p. 31-35; EHRHARD, t. I, p. 327-331. Depuis 1937, les manuscrits de Halki sont conservés au patriarcat grec du Phanar, à Istanbul.

⁷ Dans cette copie du xvi^e siècle, la fête est fixée au lendemain, 27 avril; cf. EHRHARD, t. III, p. 48-50.

θρώπινον βίον — Des. ὥς δὲ ἠκούσθη ἡ ἁγία αὐτοῦ κοιμήσις, συν-
ήχθησαν τὰ μοναστήρια τὰ πέριξ τοῦ Ἱεροδάνου · καὶ ποιήσαντες
εἰς αὐτὸν τὰ ἐξ ἔθους, κατέθηκαν αὐτὸν ἐν ἰδίῳ μνημείῳ · εἰς δό-
ξαν... ἀμήν.

Ce S. Nikon, qu'Ehrhard n'avait pu identifier faute de renseigne-
ments suffisants, n'est autre que l'abbé de Saint-Gérasime, près
du Jourdain, qui accueillit comme novice dans son monastère le
futur S. Syméon Salos d'Émèse¹. Aucun synaxaire connu ne
mentionne la fête de S. Nikon²; aucun ménologe en dehors du
nôtre ne présente le texte de sa Vie, encore inédite³.

*28. (Fol. 309-309^v) Ἐγκώμιον σύντομον εἰς τοὺς ἁγίους ἀπο-
στόλους Ἰεροδία (l. Ἡρωδία), Ἀγαβον, Ροῦφον καὶ τῶν
(l. τοὺς) σὺν αὐτοῖς. April. 28.

Inc. Οὐρανοῦ μὲν κάλλος τίς ἐπαινεῖ τὴν τῶν ἀστέρων ὁρῶν
λαμπρότητά τε καὶ ὠραιότητα — Des. καὶ τὰς τιμωρίας τῷ ἀπο-
στολικῷ σώματι προεδήλου σαφέστατα. Τύχοιμεν οὖν ταῖς
ἀπάντων πρεσβείαις τῆς τῶν οὐρανῶν βασιλείας καὶ πρὸς τὰς
αἰωνίους σκηνὰς καταστήσωμεν εἰς δόξαν... ἀμήν.

Ce très court panégyrique inédit correspond assez exactement à
la notice que le synaxaire consacre, le 8 avril, au même groupe
de personnages apostoliques⁴. Il attribue par erreur à S. Ruf ce
que le synaxaire rapporte d'Agabus⁵.

*29. (Fol. 309^v-317) Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὁσιον πατέρα ἡμῶν
καὶ ὁμολογητὴν Νικηφόρον ἡγούμενον τῆς Σεβαστῆς. April. 29.

Inc. Ἔστι μὲν χαλεπὸν καὶ τὰ μάλιστα δυσχερὲς ἀνδρῶν βίους
ἐπαινεῖν ἐγχειρεῖν — Des. ὁσίως καὶ βιώσας καὶ μεταστάς. Ἀλλ'

¹ Voir dans la Vie de ce dernier, *BHG.* 1677, les § 7-20.

² Elle n'est inscrite ni dans le *Synax. Eccl. CP.* du P. Delehaye, ni dans les
trois synaxaires de Troyes (ou de Chifflet), de Christ Church et de la Bodléienne
que nous avons analysés au tome II des *Mélanges H. Grégoire* (Bruxelles, 1950),
p. 313-328.

³ On est donc en droit de se demander si cette Vie édifiante n'a pas été « com-
posée en vue d'amorcer un culte qui n'est jamais entré dans la pratique » (H.
DELEHAYE, *Sanctus*, 1927, p. 158). La même question se pose pour S. Nicé-
phore de Sébaze, que nous allons rencontrer, le 29 avril.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 591-592, d'après les *Indices apostolorum* d'Épiphanie
et de Dorothee (*BHG.* 150-151). Une seconde notice, provenant d'une autre
source, se lit au 27 mars (col. 564) ; elle ne concerne qu'Hérodion. Cf. EHRHARD,
t. I, pp. 614 et 606.

⁵ D'après les *Actes des Apôtres*, 21, 11.

ὃ θεία καὶ ἱερὰ κεφαλὴ, δέχοιο τὸν παρ' ἡμῶν λόγον... παρὰσθσαι τῇ ἀκηράτῳ Τριάδι... γινώσκοντας αὐτὴν κατὰ τὸ μέτρον τῆς καθαρότητος · ὅτι αὐτῇ πρέπει πᾶσα δόξα... ἀμήν.

Confesseur sous Léon l'Arménien, Nicéphore fonda après 820 le monastère de Sébazè en Bithynie¹. C'est du moins ce que raconte son biographe, lequel avoue franchement la pénurie de son information et ne cherche pas à y suppléer par des inventions de son cru. Aucun autre document, que nous sachions, ne mentionne S. Nicéphore ou Sébazè. Le culte, s'il a jamais été organisé, n'aura pas franchi les limites du monastère².

Nous publions le texte dans *Byzantion*, t. XXIII (1953), p. 18-30.

*30. (Fol. 317-320^v) Ἐγκώμιον εἰς τὸν μακάριον ἀπόστολον Ἰάκωβον τὸν τοῦ Ζεβεδαίου³. April. 30.

Inc. Καὶ πάντας μὲν ὅσοι τὸν ὑπὲρ Χριστοῦ εἴλοντο θάνατον ἄξιον ὥς οἶόν τε ταῖς εὐφημίαις καταγεραίρειν — Des. ἐν καλῷ καταλύσας τὸν βίον καὶ τὴν ἀκήρατον πλουτήσας ἐν οὐρανοῖς ἀγαλλίασιν. Ἀλλ' ὃ ἱερὰ κεφαλὴ καὶ τῶν πρώτων ἀποστόλων σύνθρονε καὶ συνόμιλε, δέχοιο τούσδε τοὺς λόγους... μεταδιδόνς ἡμῖν τῆς λαμπρότητος ἣν παρὰ Χριστοῦ τῶν πόνων γέρας ἀπέληφας · ᾧ πρέπει... ἀμήν.

Cet encomion inédit n'ajoute aux données de l'Évangile et des Actes des Apôtres qu'un seul épisode, emprunté à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe⁴ : la conversion du bourreau qui conduisait le saint au dernier supplice et qui devint son compagnon de martyr⁵.

¹ Cette localité inconnue était située dans la montagne, tout près du village d'Ἀνθιμαῦραι, où l'on prétendait que S. Jean Chrysostome avait séjourné lors de son premier exil (§ 8). Pour concilier cette tradition locale avec les affirmations de Pallade et de Sozomène, il faut supposer qu'Anthimaurai dépendait de la ville de Prénète sur le golfe de Nicomédie.

² S. Nicéphore de Sébazè n'est pas mentionné dans le *Synax. Eccl. CP.*, ni dans les trois synaxaires que nous avons étudiés récemment ; voir ci-dessus, p. 32, note 2.

³ D'après Blake, les mots Ἰάκωβον τ. τ. Ζ. sont écrits *in rasura*.

⁴ II, 9, 2-3. Eusèbe cite un passage perdu des Hypotyposes de Clément d'Alexandrie (voir l'édition d'O. Stählin, t. III, p. 200).

⁵ Fol. 320. Le panégyriste ne désigne pas Eusèbe par son nom, bien qu'il lui ait repris textuellement les mots *ἱστορίαν τινὰ μνήμης ἁγίαν*, par lesquels il introduit l'épisode. Il le qualifie correctement d'homme dont il faut faire grand cas : *τῶν ἐλλογίμων ἀνδρῶν τις*.

L'auteur doit être le même qui a rédigé le panégyrique précédent ; on retrouve de part et d'autre plusieurs tournures identiques : invocation introduite par les mots ἀλλ' ὃ ἱερὰ κεφαλὴ¹, comparaison finale précédée d'une interrogation oratoire, etc.

Le synaxaire consacre à l'apôtre Jacques, frère de Jean, deux notices puisées à des sources différentes. La première est au 15 novembre, la seconde au 30 avril².

*
* *

Témoin unique pour 18 textes sur les 30 qu'il contient, seul témoin complet pour la Vie de S. Théodore le Sycéote, qui est de loin la plus longue du recueil et sans doute aussi la plus intéressante, le ménologe de Patmos serait utile à consulter pour établir 7 autres textes, dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'un, deux ou trois manuscrits. Et même pour les 4 pièces restantes, les seules qui se rencontrent plus ou moins fréquemment (Vie de Marie l'Égyptienne, Passions de S. Georges, de S. Marc et de S. Basileus d'Amasée), son témoignage pourrait venir à point, puisque deux d'entre elles ont été publiées d'après un manuscrit seulement et les deux autres d'après deux.

On pourrait donc envisager l'édition intégrale du codex Patmen-sis 254³. Cette collection de Vies de saints inédites ou peu accessibles ou insuffisamment collationnées trouverait naturellement sa place dans nos *Subsidia hagiographica*. Comparée au *Menologium byzantinum* de Latyšev, elle présenterait moins d'unité, puisqu'elle n'a pas été, comme le ménologe impérial, retouchée d'un bout à l'autre par un seul compilateur ; mais elle l'emporterait incontestablement par son caractère prémétaphrastique. Elle servirait en quelque manière de complément aux *Acta Sanctorum* d'avril, publiés dès 1675 et relativement pauvres en textes grecs.

François HALKIN.

¹ Syméon Métaphraste emploie la même formule pour invoquer S. Basileus d'Amasée : BHG. 240, § 20 (fin).

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 225-226 et 639-642. Cf. EHRHARD, p. 618, note 3.

³ La plus grosse difficulté proviendrait de l'incroyable négligence du copiste. Son texte fourmille de fautes de toute espèce, qu'il est parfois impossible de corriger autrement que par des conjectures plus ou moins téméraires.

EIN KLEINES, ABER BEACHTLICHES FRAGMENT AUS DEM MARTYROLOGIUM HIERONYMIANUM

Im Jahre 1952 sandte mir Herr Professor Dr. Gerhard E i s (Freising) zur Inhaltsbestimmung ein kleines Pergamentfragment zu, über das hier berichtet werden soll. Es wurde von dem heutigen Besitzer, in dessen Sammlung es die Nummer 88 trägt, im Jahre 1944 in Pressburg (Bratislava, Slowakei) bei dem Antiquar Steiner erworben und stammt von einem lateinischen Druckwerk des 16. Jahrhunderts, aus dem es durch Herrn Eis losgelöst wurde. Das Pergament ist dünn und von gelblicher Farbe; es war gefaltet zusammengeklebt und an der Faltlinie mit Zwirn übernäht, diente also als « Borde » am oberen Ende des Buchrückens. Diesem Umstand ist es zuzuschreiben, dass auf der Versoseite die 2. Zeile nicht mehr vollständig sicher zu entziffern ist.

Nur ein Ausschnitt von einem einstigen Blatte liegt also heute in unserem Fragmente noch vor, dessen Masze der Höhe nach mit 42 mm und dessen Breite mit 114 mm angegeben werden können. Nun ist zwar durch die Textfolge, wie wir sehen werden, feststellbar, was Recto- und was Versoseite war, doch lässt sich, da auf jeder Seite des Fragments nur immer 4 Zeilen vollständig und Spuren einer weiteren Zeile sichtbar sind, kaum bestimmen, wieviel Zeilen Text vom Schluss unserer letzt sichtbaren Zeile der Rectoseite, deren zweite Spalte wir vor uns haben, verlorengegangen sind, bis auf der Versoseite, die dann Teile der ersten Spalte enthält, wieder Text einsetzt. Eine Berechnung über den Textausfall aber lässt sich, obgleich wir uns über den einstigen wahrscheinlichen Text an und für sich unterrichten könnten, deshalb nicht anstellen, weil die vermutbaren Texte, wenn auch streckenweise ziemlich einheitlich überliefert, doch auch wieder Textausfälle und Anderslesungen aufweisen, deren Vorhanden- oder Nichtvorhandensein wir natürlich nicht mit Sicherheit ermitteln können.

Was für Texte liegen nun auf unserem Fragment vor?

Unzweifelhaft war mir alsbald nach Erhalt der Fragmente, da

sich darin Heiligennamen an Heiligennamen, teilweise mit Ortsbestimmungen untermischt, aneinanderreihen, dass wir es mit Martyrologien-Einträgen zu tun haben. Eine Nachschau im *Martyrologium Romanum* liess auch gleich feststellen, dass dort einzelne Namen, wie z. B. Zeno und Apollonius am 14. Febr. und Ioseph diac. am 15. Febr. nachweisbar waren.

Für den Augenblick zu sehr mit anderer Arbeit beschäftigt und gerade im Begriffe, mir in einer anderen Sache von den RR. PP. Bollandisten in Brüssel eine Auskunft zu erbitten, teilte ich diesen, was ich in Eile von den übrigen Namen lesen zu können glaubte, mit, in der Überzeugung, dass sie mittels ihres Nachschlagematerials die Identifikation leicht bewerkstelligen könnten. Dies war auch wirklich der Fall, denn sie benachrichtigten mich alsbald, dass Namen aus dem *Martyrologium Hieronymianum* vorlägen, und baten zugleich, den ganzen Text der Fragmente in einem Aufsatz für die *Analecta Bollandiana* bekannt zu geben. Dieser Wunsch möge nun endlich seine Erfüllung finden, nachdem Herr Prof. Eis mir die Veröffentlichung überlassen hat.

Sowohl was die paläographische Seite anlangt als auch in Bezug auf die Auswahl der Namen der vorhandenen Heiligen und ihre Schreibungen verdienen die Texte diese Beachtung.

Das Schriftbild führt uns wohl sicher noch an die Grenze vom 8. zum 9. Jahrhundert. Es zeigt auf eingeritzter Liniatur eine nicht sehr breit gehaltene karolingische Minuskel mit hochgezogenen, vielfach verdickten Oberlängen der Buchstaben b, d, l, bringt unciale wie cc-artige a-Formen, nach unten spitze p und r, letztere mit dem Schulterstrich stets in Ligatur mit dem nachfolgenden Buchstaben, s zeigt im fein angesetzten Schlussstrich starke Abbiegung, jedoch mit schöner Rundung, die aber nur wenig über die Höhe der Mittelbuchstaben hinausgeht; nur die Ligatur st wird etwas erhöht, aber nur etwa zur Hälfte der Buchstaben mit Oberlängen. Charakteristisch ist das z geformt aus zwei einander entgegengesetzten, nach oben und unten offenen Bogen, die durch einen sehr kurzen Schrägstrich verbunden werden. c mit nachfolgendem l gleichen völlig einem d. Bei b und l wird nach Erreichung der Grundlinie stark eckig abgebogen, ebenso auch nach dem ersten Ductus von u, nicht aber bei c und e. Leider sind keine g zu beobachten.

Seinem Inhalt nach haben wir in unserem Fragment Einträge für den 14.II. (auf der Recto-) und für den 15.II. (auf der Verso-seite) vor uns. — Zu ihrer Untersuchung benützte ich nun die ausgezeichnete kritische Ausgabe von Hippolyte Delehaye und Henri Quentin in den *Acta Sanctorum*, Novembris Tomus II, Pars 2.

Wie man aus dieser Ausgabe ersehen kann, ist es notwendig, sich jeweils für den Namen-Bestand an den einzelnen Tagen darüber zu verlässigen, wie die Folge und die Schreibweisen der einzelnen Namen sich daselbst zu dem im Corpus der Textdarbietung gebotenen Druck verhalten. Zu diesem Zweck wurde die dortige Textdarbietung immer in Teilen von fünf durchgezählten Worten besorgt, so dass auf übersichtliche Weise etwaige Varianten registriert werden können.

Wir werden also nun zunächst den Text unseres Fragments nach Recto- und Versoseite bzw. nach den vorhandenen Stücken für den 14. Febr. (= XVI. Kal. Mart.) auf S. 92 und den 15. Febr. (= XV. Kal. Mart.) auf S. 97 der besagten Ausgabe bieten, versehen aber jedes einzelne Textwort mit der zugehörigen Zahl der dortigen Textdarbietung.

Es folgen nun die Texte unseres Fragments

1) von der Rectoseite :

- (1) basion⁶⁰ . dionisius⁷⁸ (aeḗs?)⁷⁹ . orus⁸⁰ . paulus⁸¹
- (2) leui⁸² . orus . orfasius⁸³ . blebius⁸⁴ . Itē⁸⁵
- (3) dionius⁸⁶ eḗs⁸⁷ . amandus⁸⁸ . In⁹¹ melitina⁹²
- (4) ciū⁹³ natl⁹⁴ sci⁹⁵ polisti⁹⁶ . In⁹⁷ heraclea⁹⁸
- (5) (nat)l⁹⁹ (.....)¹⁰⁰ f(e)l(icis)¹⁰¹

Dieser Teil des Textes deckt sich Wort für Wort genau mit dem Text des Vollmanuskripts W (= Codex Wissenburgensis, der aus Fontenelle stammt und für das ausgehende 8. Jahrhundert anzusetzen ist) bis auf die Auslassung von fünf Worten in unserem Fragment nach dem an zweiter Stelle befindlichen *dionisius*, wo selbst W noch *et arimonius arphasi item dionisius* beigefügt hat. Diese Worte sind in unserem Fragment augenscheinlich durch Homoeoteleuton ausgefallen.

Wir bieten, um dies ganz klar zu veranschaulichen, die Umschrift des Textes von W: bassion⁶⁰ dionisius⁷⁰ et⁷¹ arimonius⁷² arphasi⁷⁷ Item⁷⁶ dionisius⁷⁸ episcopus⁷⁹ orus⁸⁰ paulus⁸¹ levi orus⁸² orfasius⁸³ plebius⁸⁴ Item⁸⁵ dionisius⁸⁶ episcopus⁸⁷ amandus⁸⁸ In⁹¹ militana⁹² civitate⁹³ Natale⁹⁴ sancti⁹⁵ policti⁹⁶ In⁹⁷ heraclea⁹⁸ Natale⁹⁹ sanctorum¹⁰⁰ felicis¹⁰¹.

Die Abweichungen — ohne Rechenschaft zu geben über solche, die nur Kürzungen betreffen — sind in beiden Texten rein orthographische: *basion*⁶⁰ Fragm., *bassion* W; *leui* . *orus*⁸² Fragm. (in zwei Worten, die durch einen Punkt getrennt sind), *leviorus* W (in diesem Fall bestätigt unser Fragment die Vermutung des P. Delehaye, der in *leviorus* eine Vermengung von *Λεῦει* und *ῥωρος* sieht); *blebius*⁸⁴ Fragm., *plebius* W; *dionius*⁸⁶ Fragm., *dionisius* W; *melitina*⁹² Fragm., *militana* W; *natale sancti polisti* Fragm., *policti* W.

2) von der Versoseite :

Hier sind von den Worten 17-20 nur noch einige Oberlängen von Buchstaben erhalten. Zu lesen ist Folgendes :

- (1) natl² ioseph⁴ diac⁵ . zenonis⁶
- (2) apollonii⁷ (phaebi ?)⁸ . romani⁹
- (3) zosimi¹⁰ . paralae¹¹ . zotici¹² pr̄bi¹³
- (4) & rufini¹⁴ . Interānae¹⁵ natl¹⁶
- (5) sce¹⁷ (.....)¹⁸ (....)¹⁹ s(.....)²⁰

Auch für die Texte dieser Versoseite sei nun die Vergleichung mit W durchgeführt, dessen Text lautet : Natale² sancti iusippi diac.⁵ zenonis appoloni . poebi romani . zosimi¹⁰ barode zocii pr̄bi . rufini . Interamne¹⁵ Natale sanctę agapi virginis saturnini²⁰.

Hier ist als einzige Abweichung von Bedeutung die im 11. Wort zu nennen : *paralae* Fragm., *barode* W. Die übrigen Vollmanuskripte nähern sich hier unserem Fragment, nämlich : *barali* E, *barale* B, *parale* S. Der Rest der feststellbaren Abweichungen bezieht sich nur oder fast nur auf orthographische Verschiedenheiten, als da sind : *ioseph*⁴ Fragm., *sancti iusippi* W ; *apollonii*⁷ Fragm., *appoloni* W ; *zotici*¹² Fragm., *zocii* W ; und schliesslich ist in unserem Fragment ein *et* vor *rufini* eingefügt. — Ob statt des von mir als einst vorhanden wahrscheinlich gemachten Namens *phaebi* vielleicht *poebi* gelesen werden könnte, wage ich bei den an dieser Stelle so stark zerstörten Textresten nicht zu entscheiden.

Wie die angestellten Erhebungen über unsere Textstücke zeigen, stimmen sie also weitgehend mit den ältesten und besten Textzeugen des *Martyrologium Hieronymianum* überein, und es ist nur zu bedauern, dass die Vergleichsbasis durch ihren geringen Umfang so sehr beeinträchtigt ist. Immerhin konnte wenigstens neben dem paläographischen Gewinn auch textlich in einem Punkte — bei der Stelle 82 *leui . orus* —, die bisher nur vermutete bessere Textüberlieferung durch den bei uns stringent vorliegenden Befund geklärt werden.

Beuron, in Hohenzollern.

P. DDr. Alban DOLD, O.S.B.

SAINTE HUNÉGONDE D'HOMBLIÈRES

SON CULTE ET SA VIE RYTHMIQUE

Hunégonde, vierge franque, est une sainte de renommée plutôt modeste. S'il faut en croire son biographe, elle naquit à Lambais en Vermandois et se sanctifia à l'abbaye d'Homblières, distante d'une lieue environ de Saint-Quentin. On assure qu'elle fut une des premières abbesses de ce monastère, où ses restes furent inhumés et vénérés fort tôt après sa mort, qu'on s'accorde en général à placer dans la seconde moitié du ^{vii}^e siècle.

Ses Actes ont été publiés et commentés par le bollandiste Jean Stilling, à la date du 25 août ¹. Nous voudrions revenir, dans les pages qui suivent, d'abord sur les vestiges du culte dont elle fut l'objet, afin d'en préciser la date et l'extension géographique. Nous étudierons ensuite plus spécialement une Vie rythmique de la sainte. Le continuateur de Bollandus en avait, il est vrai, déjà dit un mot et même cité quelques passages ², sans toutefois la publier intégralement. Cette Vie offre assurément quelque intérêt tant par l'influence qu'elle exerça sur l'office liturgique de la sainte que par son âge, qui se rapproche de l'époque où s'épanouit plus largement le culte de la vierge d'Homblières.

I. — LE CULTE DE SAINTE HUNÉGONDE

Nous ne possédons malheureusement pas de pièces liturgiques provenant d'Homblières. D'après les documents qui ont survécu ailleurs, S^{te} Hunégonde nous apparaît pour la première fois dans

¹ *Act. SS.*, Aug. t. V (1741), p. 223-240.

² *Ibid.*, p. 225-226. Qu'à l'époque de Stilling on n'ait pas jugé nécessaire de publier cette Vie, qui pour le fond n'apportait rien de bien neuf, on le comprend. De nos jours, cependant, l'intérêt s'est porté sur des domaines peu défrichés autrefois, tels que, par exemple, l'évolution d'un genre littéraire, la parenté des textes hagiographiques, etc.

un calendrier dont l'original provient d'Arras ou des environs, mais qui fut ensuite, à peine un siècle plus tard, adapté à l'usage de l'abbaye Saint-Pierre de Corbie ¹. Dom Luc d'Achery eut ce calendrier sous les yeux et le publia en 1671 ², avec, toutefois, certaines négligences ³. Il le datait de 826 ⁴. J. Stilting, sans reprendre à son compte la thèse du savant bénédictin, n'y contredit néanmoins pas ⁵. Parmi les éditeurs modernes, Dom Staerk date le parchemin du x^e siècle, se référant uniquement à la paléographie ⁶. L. Delisle se montre plutôt enclin à le faire remonter au ix^e siè-

¹ La preuve de l'origine artésienne se trouve dans ces mots qu'on lit au 2 janvier et de première main : *dedicatio ecclesie beate Marie in Atrabatis*. Les mentions adaptant le calendrier à l'usage de Corbie sont toutes de seconde main. Voir P.-N. GRENIER, *Histoire de la ville et du comté de Corbie, des origines à 1400* (Paris-Amiens, 1910), p. 217 (= *Documents inédits sur l'abbaye, le comté et la ville de Corbie*, t. I); A. WILMART, *Corbie*, dans *Dict. d'archéol. chrétienne et de liturgie*, t. III, 2 (1914), col. 2930. — Le manuscrit de ce calendrier faisait partie de la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg sous la cote Q.I.56. Il avait été détaché d'un manuscrit plus complet, dont il formait les feuillets 145-156. L. Delisle, qui remarqua cette anomalie, réussit à reconstituer le volume, dont les éléments se trouvaient également à Saint-Petersbourg (Q.v.I.34). L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* (Paris, 1886), p. 395-6 (= *Mém. Acad. Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXII, 1); A. STAERK, *Les manuscrits latins du V^e au XIII^e siècle, conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg*, t. I (Saint-Petersbourg, 1910), p. 173, note 3. — Dès le moyen âge on peut retrouver la trace de ces précieux feuillets. De Corbie ils passèrent à Saint-Germain-des-Prés, d'où, à la Révolution, ils furent emportés en Russie. Voir L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. II (Paris, 1874), p. 438; A. WILMART, *Dict. d'archéol. chrét.*, t. c., col. 2913 et suiv.

² *Spicilegium*, t. X, p. 130-142. Dans l'édition DE LA BARRE, t. II (1723), p. 64-68.

³ Il y a quelques erreurs de lecture ou de transcription. De plus, 18 jours sont laissés en blanc, alors que dans le manuscrit ces dates portaient une ou plusieurs mentions.

⁴ Pourquoi précisément cette année-là? Voici son raisonnement : « ... quod scriptum sive concinnatum fuisse anno DCCC.XXVI. plusquam verisimile est. Etenim solent qui ejusmodi tabulas Ecclesiasticas ordinant, illisque adfigunt annos, ad (sic) ipso initium ducere quo scribunt : mense autem Decembri, ubi annos indicat Auctor, octingentesimus vicesimus sextus priorem obtinet ordinem, ultimum vero annus DCCCLIV... » (*Spicilegium*, t. c., p. 64).

⁵ *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 223 c.

⁶ A. STAERK, *Les manuscrits de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 205. De même A. WILMART, *Dict. d'archéol. chrét.*, t. III, 2, col. 2929.

cle¹ ; il suit en cela d'autres historiens².

Déjà Dom Wilmart avait remarqué que « la première rédaction s'éloigne très peu, pour le fond, du *sanctorale* romano-franc du VIII^e siècle et », ajoutait-il, « ce point est important³ ». Il ne semble pas téméraire de reporter l'original du calendrier vers la fin du IX^e siècle. Parmi les additions de mains différentes, aucune n'est postérieure au X^e⁴, à l'exception des indications du rite de chaque fête, placées à gauche des feuillets par une main du XI^e⁵. Mais ces accroissements ne changent en aucune façon l'aspect fondamental du calendrier.

Nous lisons donc au 25 août, et inscrits de première main⁶, ces trois mots : *natale sancte Hunegundis*. Par la notation du XI^e siècle nous savons qu'on n'en faisait que la mémoire⁷. Inutile d'insister

¹ *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 392.

² K. GILLERT, *Lateinische Handschriften in St. Petersburg*, dans *Neues Archiv*, t. V (1880), p. 255. Cet auteur n'imprime pas le texte du calendrier.

³ *Dict. d'archéol. chrét.*, t. III, 2, col. 2930.

⁴ Voici les deux additions datant du X^e siècle : *II Idus Martii*. † *Ratold obiit*. Cet abbé de Corbie mourut en 986, non pas le 14, mais le 15 mars (cf. L. DELISLE, op. c., pp. 189 et 393). — *Nonis Iunii. Translatio sancti Precordii confessoris*. Cette translation eut lieu le 5 juin 940 (A. WILMART, t. c., col. 2926). Voir aussi P.-N. GRENIER, *Hist. de Corbie*, pp. 215 et 210. — Aux ides de juillet on lit encore : *Exceptio reliquiarum sancti Dionisi cum sociis suis*. D'après A. Wilmart cet événement serait à placer après 1050 (*Dict. d'archéol. chrét.*, l. c. ; cf. P.-N. GRENIER, op. c., p. 217, note 5). Cette addition serait donc la seule à être, exceptionnellement, postérieure au X^e siècle.

⁵ Ce sont les abréviations suivantes : *M*, *R.III*, *R.N.*, *R.XII*, qui signifient : *Memoria*, *Responsoria tria*, *Responsoria novem*, *Responsoria duodecim*. C'est L. Delisle qui indique la date de ces additions marginales (*Mém. sur d'anc. sacram.*, p. 393).

⁶ D'après l'édition donnée par STAERK (*Les manuscrits de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 205-212), il est impossible de distinguer ce qui dans le calendrier de Corbie est de première main et ce qui ne l'est pas. Le savant bénédictin n'indique pas le sens qu'il donne aux différents caractères typographiques dont il se sert. De plus, ce qu'il imprime en italique ne l'est pas toujours chez Delisle qui marque ainsi « les notes ajoutées après coup » (*Mém. sur d'anc. sacram.*, p. 393). Notons cependant que Delisle n'a pas mentionné toutes les additions, probablement parce que « ces articles faisaient double emploi avec les calendriers carlovingiens » (l. c.), tel S. Gentien, qui fut certainement ajouté par une autre main au III^e des ides de décembre, comme le témoigne la planche XXV d'A. STAERK, op. c., t. I, vis-à-vis de la p. 211. Quoi qu'il en soit, les mots *natale sancte Hunegundis* appartiennent sans conteste au fonds original du manuscrit.

⁷ C'est-à-dire que dans la marge de droite nous lisons un grand *M*.

ici sur le rite de la fête, car nous apprendrons par la suite qu'ailleurs on célébrait notre sainte par des offices de trois et neuf leçons. L'important, c'est que la mention appartient au fond primitif du document. A défaut du sanctoral correspondant à ce calendrier, on ne saurait dire sous quelle forme, avant le ^x^e siècle, S^{te} Hunégonde jouissait, à Arras, d'un culte liturgique. Il faut pour le moment nous contenter d'apprendre qu'elle y était au moins connue.

Dans ces conditions, il serait assez normal de la voir mentionnée au calendrier ou au sanctoral des sacramentaires et missels de la même époque. On verra tout de suite ce qu'il en est. Nous donnons ci-dessous la liste de toutes les mentions de la sainte dans les missels, sacramentaires, psautiers et bréviaires manuscrits conservés en France ¹. Cette vue d'ensemble permettra d'embrasser d'un seul coup d'œil sinon l'apparition, du moins la diffusion, assez rapide, du culte de S^{te} Hunégonde, ainsi que son aire géographique ².

ABBAYES, etc.	DATE	MENTION
Saint-Germain-des-Prés (P.II.107)	XI	lit.
Arras, Saint-Vaast (P.I.176)	fin XI	cal. ³
Saint-Amand ⁴ (B.IV.281)	déb. XII	lit. ⁵
Marchiennes (B.II.44)	¹ XII	sanct.
ibid. (B.II.46)	XII	—

¹ Comme on le verra par la suite, seuls les manuscrits provenant d'une zone bien délimitée entrent ici en ligne de compte. Cette zone est française. Y a-t-il des manuscrits de ce genre en dépôt à l'étranger? Le nier serait évidemment téméraire. Mais ils doivent être peu nombreux.

² Dans le tableau ci-dessus nous indiquons entre parenthèses les références aux répertoires du chanoine Leroquais au moyen des sigles B., M. et P., renvoyant respectivement aux différents tomes des *Bréviaires*, des *Sacramentaires et Missels*, et des *Psautiers manuscrits conservés dans les bibliothèques publiques de France*. — L'exposant 1 ou 2 devant un millésime : ¹XII, ²XII, signifie : première ou seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, etc.

³ A côté de la mention, le calendrier ajoute : *III Resp.* A cette abbaye on fêtait donc S^{te} Hunégonde par un office de trois leçons. — Il n'est pas totalement exclu que la sainte figure aussi dans le calendrier d'un ou de plusieurs des manuscrits ci-dessous mentionnés. Le chanoine Leroquais, en effet, s'est souvent contenté d'indiquer : « folio un tel à un tel, Calendrier », sans en donner le détail.

⁴ Saint-Amand-les-Eaux ou, comme on disait autrefois, en Pévèle, dans l'ancien diocèse de Tournai, aujourd'hui dans celui de Cambrai.

⁵ Bréviaire d'hiver. S^{te} Hunégonde ne pouvait donc figurer au sanctoral.

ABBAYES, etc.	DATE	MENTION
Cambrai, cathédrale ¹ (P.I.125)	mil. XII	cal.
Saint-Amand (M.I.259)	² XII	sanct.
ibid. [Sacram.] (M.I.271)	—	—
Corbie (B.I.20)	—	—
Liessies [Sacram.] (M.I.262)	—	—
Marchiennes (M.I.267)	—	—
ibid. (B.II.47)	—	—
Saint-Amand (M.I.356)	fin XII	—
ibid. (B.IV.278)	—	—
Anchin (M.I.353)	—	—
Marchiennes (M.I.357)	—	—
Reims, Saint-Remi (M.I.362)	—	— ²
Saint-Thierry (B.IV.57)	—	lit. ³
Marchiennes (M.II.12)	déb. XIII	sanct.
ibid. (B.II.50)	¹ XIII	—
Saint-Amand (B.II.61)	—	— ⁴
Arras, Saint-Vaast (B.I.54)	XIII	—
Marchiennes (M.II.117)	mil. XIII	—
Saint-Quentin, collégiale (P.II.4)	—	cal. ⁵ , lit.
Saint-Amand (M.II.143)	² XIII	sanct.
ibid. (B.IV.279)	—	lit. ⁶
Cambrai, cathédrale (B.I.168)	—	sanct.
Saint-Sépulcre (B.I.175)	—	—
Marchiennes (B.II.51)	—	—
ibid. (B.II.53)	—	—

¹ C'est un « psautier, hymnaire, rituel et martyrologe (d'Adon) » à l'usage de la cathédrale de Cambrai. Même indication qu'au psautier de Saint-Vaast (mentionné ci-dessus en second lieu) d'un office de trois leçons marqué dans la marge à gauche : *III Resp.*

² Comme on le verra également par un bréviaire, c'est le 26 août qu'on fêtait (ou commémorait) S^{te} Hunégonde à Saint-Remi de Reims. Le 25 était pourtant libre à cette époque. Un léger décalage dans les dates de saints n'était pas chose fort rare au moyen âge. Voici quelques exemples, en nous tenant au seul répertoire des bréviaires de V. Leroquais : S. Ouen, le 26 au lieu du 24 août (I, 116) ; S. Louis, évêque et conf., le 23 au lieu du 19 août (I, 158) ; S. Bernard, le 27 au lieu du 20 août (I, 201) ; S. Christophe, le 26 au lieu du 25 juillet (II, 457) ; S. Bernard, le 23 au lieu du 20 août (III, 447) ; S. Bernard, le 26 au lieu du 20 août (IV, 317).

³ Bréviaire d'hiver.

⁴ Indication du rite : *com. (commemoratio)*.

⁵ Aucune indication de rite. Nous savons par ailleurs, et nous verrons plus bas au calendrier d'un bréviaire, que S^{te} Hunégonde avait à Saint-Quentin un office de neuf leçons.

⁶ Bréviaire d'hiver.

ABBAYES, etc.	DATE	MENTION
Saint-Quentin, collégiale (B.IV.140)	—	cal. ¹
Reims, Saint-Remi (B.IV.61,63)	—	sanct. ² , lit.
Cambrai, Saint-Sépulcre (B.I.195,196)	fin XIII	sanct., lit.
La Sauve-Majeure ³ (P.II.49)	XIII-XIV	cal.
Anchin (B.II.56,58)	déb. XIV	cal., sanct.
Arras, Saint-Vaast (B.I.67)	—	sanct.
Mont-Saint-Éloi (B.I.55)	¹ XIV	— ⁴
Saint-Vaast (B.I.40)	—	—
ibid. (B.I.64,65)	—	—
ibid. (B.I.65,66)	—	—
Cambrai, cathédrale (B.I.182,183)	—	sanct., lit.
Maubeuge ⁵ (B.I.210)	—	lit.
Mons, Sainte-Waudru ⁶ (B.II.72)	—	sanct.
Corbie (B.I.22,23)	XIV	—
ibid. (B.I.23)	—	—
ibid. (B.I.21)	1394	—
Anchin (B.II.63)	XV	—
Cambrai, cathédrale (B.I.180)	—	— ⁷
ibid. (B.II.147)	—	—
Saint-Géry (B.I.216)	—	— ⁸

¹ Fête de neuf leçons, et, notons-le, au 25 août, donc à la date traditionnelle. Cf. ci-dessous, p. 45, note 1. Ce manuscrit est à placer entre 1257 (V. LEROQUAIS, op. c., t. IV, p. 142) et 1297 (date de la canonisation de S. Louis), car la fête du saint roi est ajoutée de seconde main. — Ce bréviaire, étant une partie d'hiver, ne peut faire mention d'Hunégonde au sanctoral.

² La fête est mentionnée au 26 août. Cf. ci-dessus, p. 43, note 2.

³ Cette abbaye, située au diocèse de Bordeaux, « se rattachait à Corbie par des liens étroits... Elle avait été fondée en 1079 par Gérard, ancien moine de Corbie » (V. LEROQUAIS, op. c., p. 50). Cf. L.-H. COTTINEAU, *Répertoire*, t. I, col. 1324. — Il s'agit d'un psautier anglais adapté à l'usage de ce monastère français. Le nom de S^{te} Hunégonde y est donc ajouté de main postérieure (xiv?).

⁴ Le scribe a été distrait. Il qualifie Hunégonde de *virginis et martyris* (Arras, Biblioth. municipale, ms. 509 (903), fol. 203).

⁵ Bréviaire d'été à l'usage du Chapitre noble de Sainte-Aldegonde. Probablement S^{te} Hunégonde aura été inscrite au sanctoral de ce bréviaire, mais les mois d'août à novembre manquent.

⁶ Église collégiale de Sainte-Waudru, à Mons, ancien diocèse de Cambrai. « Ce n'est pas un bréviaire romain... Ce bréviaire est apparenté à celui de Cambrai ; mais il garde sa physionomie propre et représente un usage local bien déterminé » (V. LEROQUAIS, *Brév. manuscrits*, t. II, p. 72). Il témoigne d'autant plus nettement que le culte de S^{te} Hunégonde s'est répandu dans l'ancien diocèse de Cambrai.

⁷ Il ne s'agit que d'une mémoire : *memoria Hunegundis*.

⁸ Simple mémoire.

ABBAYES, etc.	DATE	MENTION
Saint-Sépulcre (B.I.193)	—	sanct., lit.
ibid. (P.I.123)	—	lit.
Saint-Quentin, collégiale (B.III.97)	—	sanct. ¹
France, Nord ² (P.II.325)	² XV	lit.
Hasnon (B.IV.315-317)	fin XV	cal. ³ , sanct., lit.
Marchiennes (M.III.257)	déb. XVI	sanct.
ibid. (B.II.55)	1576-79	—
Anchin (B.II.65,66)	1593, 1594	—

Une première constatation se dégage de ce tableau, qui est pour le moins paradoxale. Dans aucun missel ou sacramentaire du ix^e, x^e ou xi^e siècle, le nom de la vierge d'Homblières ne se trouve inséré, ni aux litanies, ni au sanctoral. Non point que de tels manuscrits n'existent pas ⁴, ni que la sainte ait été, à cette époque, totalement ignorée. Car nous trouvons la mention recherchée, mais seulement au xi^e siècle, dans le calendrier mis en tête d'un psautier de Saint-Vaast d'Arras ⁵ et dans les litanies d'un psautier-hymnaire de Saint-Germain-des-Prés ⁶.

Pour expliquer ce silence, on songera sans doute à certaine allusion qu'on trouve chez Bernier, l'auteur de la première Vie et des

¹ Fête au 26 août. Elle fut, en effet, reportée au lendemain du 25, quand ce jour fut pris par la fête de S. Louis (canonisé en 1297) : « ob festum S. Ludovici eius officium a Canonicis Augustae Viromanduorum in diem sequentem transfertur » (MABILLON, *Acta SS. O.S.B.*, t. II, p. 1015).

² « Le calendrier et surtout les litanies désignent le nord de la France, sans qu'il soit possible de préciser » (V. LEROQUAIS, *Les Psautiers manuscrits*, t. II, p. 326).

³ Indication du rite de la fête : *com.* C'est le seul bréviaire mentionnant S^{te} Hunégonde à la fois au calendrier, au sanctoral et dans les litanies. — Hasnon est dans le canton de Saint-Amand-les-Eaux (Nord) ; l'abbaye faisait partie de l'ancien diocèse d'Arras, aujourd'hui de Cambrai.

⁴ Il y a dans les répertoires du chanoine Leroquais plusieurs manuscrits antérieurs au xi^e siècle, d'où la mention de S^{te} Hunégonde est absente, du moins d'après les indications de l'auteur. Tels deux sacramentaires de Cambrai du début et de la seconde moitié du ix^e (*Sacram. et missels*, t. I, pp. 9 et 36), un sacramentaire de Corbie (deuxième moitié du ix^e ; *ibid.*, p. 25), un de Saint-Amand (fin du ix^e ; *ibid.*, p. 56) et un de Saint-Vaast (seconde moitié du x^e ; *ibid.*, p. 79).

⁵ Dijon, Bibl. municipale, ms. 30, fol. 1^v à 8. V. LEROQUAIS, *Les Psautiers manuscrits*, t. I, p. 176.

⁶ Paris, ms. lat. 11550, fol. 311. *Ibid.*, t. II, p. 107. — Fait curieux, mais auquel il ne semble pas qu'il faille attacher grande importance : ces mentions du xi^e siècle proviennent, toutes deux, d'un psautier.

Miracles de S^{te} Hunégonde (*BHL*. 4046, 4048-49). Racontant un miracle survenu en 964, Bernier note l'étonnement d'un curé, nommé Lantfrid, qui, à la vue de glaneurs au travail un jour de la fête de S^{te} Hunégonde, s'écria : « Comment osez-vous travailler en ce jour, alors que j'ai été moi-même présent à un concile de Noyon où il fut décrété par l'évêque Rodolphe qu'on chômerait cette fête ¹ ? » Baronius ², suivi par quelques historiens ³, précise que ce concile de Noyon eut lieu en 954. En vain en avons-nous cherché quelque trace ⁴. D'autre part, si l'on ne connaît pas avec certitude la date du décès de l'évêque Rodolphe ⁵, il n'est pas contesté que son successeur Fulcher siégeait en 954. Peut-être ne s'est-il pas agi, somme toute, d'un véritable concile, même provincial, mais d'un simple synode diocésain. Toujours est-il que cette reviviscence du culte de S^{te} Hunégonde, telle que le témoignage des livres liturgiques la met en relief, peut également s'expliquer comme un effet de la translation de 946 et des miracles qu'on prétend s'être accomplis à cette occasion. Nous aurons à revenir sur ces événements.

Une autre conséquence de cette translation et de ces miracles est fort probablement le fait suivant qu'on peut aisément constater

¹ *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 236 DE. Cf. A. RASSET, *La sainte abbesse d'Homblières* (Paris-Leipzig-Tournai, 1898), p. 36 et suiv. — Comme en témoigne le récit de Bernier (*BHL*. 4049), la fête de la sainte n'était réellement chômée qu'à Homblières. Les gens du terroir de Sénancourt enfreignaient le décret du « concile » de Noyon, précisément parce que *cunctos suos vicinos videre necessitates suas operando implere* (*Act. SS.*, l. c.).

² « Eodem anno [954] celebrata est a Rodolpho Noviomensi Episcopo Synodus, et inter alia in ea stabilitum de feriendo die sanctae Hunegundis virginis, cuius corpus haud pridem inventum fuerat. In non servantes autem sanctae Synodi decretum, divina sunt ostensa prodigia... » (BARONIUS, *Annales ecclesiastici*, t. X, Anvers, 1603, p. 746). L'annaliste cite ensuite le résumé que fit Surius de *BHL*. 4049. C'est sa seule référence. Nous ignorons sur quoi il s'est basé pour placer ce concile de Noyon en 954.

³ Cl. HEMERAEUS, *Augusta Viromanduorum* (Paris, 1643), p. 97 (sans l'indication de l'année 954). J. STILTING, *Act. SS.*, t. c., p. 224 c.

⁴ Les grandes collections conciliaires de Sirmond, Labbe, Mansi, Heffele-Leclercq ignorent ce concile de Noyon.

⁵ D'après le *Gallia Christiana* des frères de Sainte-Marthe, il serait mort le 9 janvier 954 (t. III, 1656, p. 814). L'édition des Bénédictins de Saint-Maur donne par contre le 9 janvier 951, ou 952, n. st. (t. IX, 1751, col. 991-992). Ceux-ci admettent toutefois la possibilité que Rodolphe fût encore vivant en 953. Bref, l'année 954 pour un concile à Noyon, tenu par Rodolphe, n'a aucune chance d'être exacte.

dans le tableau ci-dessus : à partir du ^{xii}e siècle, nombreux sont les manuscrits où nous voyons Ste Hunégonde invoquée aux litanies, inscrite au calendrier et au sanctoral de plusieurs abbayes ¹. Ces établissements religieux — ceci est une dernière constatation — appartiennent tous à une région bien déterminée. Pointons sur une carte les sanctuaires où Ste Hunégonde était honorée. Voici à peu près comment se dessinerait la frange extérieure de cette zone. A l'est se trouvent les abbayes de Saint-Remi et de Saint-Thierry à Reims ; au nord se situe la zone de Cambrai (abbayes de Saint-Géry, du Saint-Sépulcre ; cathédrale), on peut y ajouter les abbayes de Marchiennes et d'Arras (Saint-Vaast) ; à l'ouest viennent les abbayes d'Anchin, de Saint-Pierre de Corbie, et au sud, celle de Saint-Germain-des-Prés. Évidemment il ne s'agit pas d'une limite nette, à interpréter d'une façon stricte. Mais il est permis d'affirmer qu'elle englobait *grosso modo* toute la partie méridionale de l'ancienne province ecclésiastique de Reims ².

*
* * *

Le témoignage des martyrologes est en parfaite concordance avec celui des autres livres liturgiques. N'allons donc pas chercher le nom de notre sainte dans le fonds commun des martyrologes ; il n'a pas davantage été repris par le martyrologe Romain. Rares sont les martyrologes historiques qui le mentionnent. Il faut d'abord écarter le *martyrologium Bedae cum auctario Flori et aliorum*, publié sous ce titre par Henschenius et Papebroch au début du tome II de mars ³. Ste Hunégonde y est annoncée, mais non pas dans le texte original, ni dans ce que les éditeurs ⁴, et Du Sollier après eux ⁵,

¹ Peut-être objectera-t-on qu'entre la translation de 946 et cette extension du culte au ^{xii}e siècle, un bon siècle et demi s'est écoulé. — Il est vrai que pour le ^{xi}e siècle nous ne comptons que deux mentions. Mais nous ignorons ce qui a été détruit ou perdu. Quant aux bréviaires, on se souviendra « qu'il n'existe pas de bréviaire manuscrit antérieur au ^{xi}e siècle. Encore est-il que ceux qui datent de cette époque sont peu nombreux » (V. LEROQUAIS, *Brév. manusc.*, t. I, pp. xxv et xxxvii).

² A. MIROT, *Manuel de géographie historique de la France*, t. II (Paris, 1950), p. 314, Carte II. Cf. Carte III, p. 320.

³ *Act. SS.*, Mart. t. II, p. v-xlii.

⁴ *Op. c.*, p. vii B.

⁵ J.-B. SOLLERUS, *Martyrologium Usuardi* (1714), Introduction, art. II, p. xiii-xvi.

tinrent pour les additions de Florus, enfin retrouvé, supposaient-ils ; on ne lit son nom que dans des accroissements postérieurs et provenant de manuscrits adaptés aux usages locaux, notamment à ceux d'Arras et de Tournai¹. Remarquons, au demeurant, que « cette compilation, dont le rattachement à Bède n'est pas douteux,... n'a aucun rapport avec Florus de Lyon, (mais) provient en réalité de Saint-Quentin² ».

Exception faite du cas dont nous venons de parler, les annonces martyrologiques de la sainte d'Homblières se rencontrent toutes parmi les *auctaria* du martyrologe d'Usuard. Ainsi le manuscrit d'Hérinnes, qui remonte au XI^e siècle et qui, comme on sait, avait la préférence des Bollandistes sur celui de Saint-Germain-des-Prés³, présente au 25 août un texte « pur », excepté précisément la mention : *in pago Viromandensi, natale sancte Hunegundis virginis*⁴. Tout aussi digne d'attention est l'*auctarium* de l'*Aquicinctinus*, ou manuscrit d'Anchin, qui n'est guère postérieur au XIII^e siècle. La notice du jour s'ouvre ici par les mots : *Humularias*⁵, *natale sancte Hunegundis virginis*⁶. Comme dans le manuscrit provenant de la cathédrale d'Arras, on précise le lieu où reposait la sainte et d'où son culte s'était propagé.

Le *Centulensis*, martyrologe composé au début du XIII^e siècle par un moine de Saint-Riquier, vraisemblablement à l'usage de son abbaye, présente une notice qui, en substance, reproduit Usuard, non sans avoir subi toutefois d'assez fortes retouches. Le rédacteur a d'abord résumé l'éloge des saints habituellement cités dans

¹ Voici l'éloge d'après le ms. de la cathédrale d'Arras : *Humularias* (sic dans les *Acta*, il faut lire *Humularias*), *depositio S. Hunegundis, virginis* ; et d'après celui de Saint-Martin de Tournai : *In pago Viromandensi, natale S. Hunegundis, virginis* (*Act. SS.*, Martii t. II, p. xxx A).

² R. AIGRAIN, *L'Hagiographie* (Paris, 1953), p. 55 ; voir aussi p. 53. Cf. H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 133 ; *id.*, dans *Dict. d'archéol. chrét.*, t. II, 1, col. 636. La compilation dont il est ici question dérive du martyrologe de Bède, d'après les manuscrits de la deuxième famille.

³ Le *Pratensis* date du IX^e siècle, mais il présente des accroissements qui ne se trouvent pas dans l'*Herinensis*. La notice de ce dernier sur S^{te} Hunégonde figure encore dans le *Grevenus*, compilation du XV^e siècle, imprimée à Cologne en 1515 et en 1521 et dont Molanus a fait ample usage. Cf. *Anal. Boll.*, LIV, 1936, 327-328.

⁴ SOLLERIUS, op. c., p. 489.

⁵ La graphie *Humularias*, si elle n'était pas celle du manuscrit, est néanmoins plus correcte.

⁶ *Ibid.*, p. 490.

les exemplaires d'Usuard au 25 août (Eusèbe, Pontien, Pérégrin, Vincent ; Genès de Rome et Genès d'Arles), puis en a supprimé un (Gerontius) ; il semble bien que ce fut pour intercaler à la quatrième place la mention : *in territorio Vermandensi, sancte Hunegundis virginis Christi* ¹. Le *Bruxellensis*, datant du début du x^v^e siècle, n'apporte rien de neuf en ce qui regarde notre sainte ². J.-B. Du Sollier cite encore quatre autres compilations comprenant S^{te} Hunégonde dans leurs additions : l'*Antwerpiensis-maximus*, l'*Ultraiectensis*, le *Leydensis*, le *Lovaniensis* ³. Tous datent du x^v^e siècle et les trois derniers, s'ils ne dérivent pas directement de l'*Antwerpiensis-maximus*, s'y rattachent en tout cas de quelque façon.

Il n'est pas indispensable de continuer notre enquête dans les martyrologes imprimés. Ceux-ci ne font que reprendre, en les amplifiant parfois, les éléments contenus dans les manuscrits ⁴. Nous pouvons de même nous arrêter au x^v^e siècle dans l'étude du culte de la vierge d'Homblières. Celui-ci resta vivace, populaire, et survécut à la tourmente révolutionnaire, qui fut cependant fatale à l'antique fondation. Son histoire ne présente plus de difficultés ⁵.

¹ SOLLERIUS, op. c., p. 490.

² Ibid., pp. 490 et LX. Il est difficile de savoir d'où provient ce manuscrit.

³ Sur ces manuscrits, voir l'introduction de SOLLERIUS, op. c., p. LIX. L'annonce y est libellée de la sorte : *in pago Viromandensi, natale sancti (sic Du Sollier) Hunegundis, preciosae virginis Christi* (op. c., p. 489). On la retrouve chez H. MÉNARD, *Martyrologium sanctorum Ordinis divi Benedicti* (Paris, 1629), p. 72.

⁴ Aux ouvrages déjà cités ajoutons : J. MOLANUS, *Usuardi martyrologium* (Louvain, 1573), p. 143. Sur les éditions de l'Usuard par Molanus, voir *Anal. Boll.*, LXX, 1952, 327-333. A. WION, *Lignum Vitae, Ornamentum et Decus ecclesiae*, t. II (Venise, 1595), livre III, p. 284 (= Molanus). Ph. FERRARIUS, *Catalogus generalis sanctorum qui in martyrologio Romano non sunt* (Venise, 1625), p. 335-336 (= Molanus). A. DU SAUSSAY, *Martyrologium Gallicanum* (Paris, 1637), p. 554-555 (résume Bernier). A. DU MONSTIER, O. F. M., *Sacrum Gyneceum* (Paris, 1657), p. 334-335 (copie Hemeri). A. RANBECK, *Calendarium annale benedictinum*, t. III (Augsbourg, 1675), p. 533-544 (= Surius et Bernier). [CHASTELAIN], *Martyrologe universel contenant le texte du martyrologe romain traduit en français et deux additions à chaque jour* (Paris, 1709), p. 426.

⁵ On peut consulter, mais en contrôlant leurs affirmations, la plaquette déjà citée de A. RASSET, p. 45-52 ; et l'article de Ch. JOURNEL, *Sainte Hunégonde et l'abbaye d'Homblières*, dans *Mém. de la Soc. académ. de Saint-Quentin*, t. LI

II. — LES VIES DE SAINTÉ HUNÉGONDE

Depuis l'époque de la mort de celle qui en fut la gloire, jusqu'au milieu du x^e siècle, un long silence laisse tout ignorer de l'abbaye d'Homblières¹. Quand nous retrouvons les filles de St^e Hunégonde, c'est pour les voir aux prises avec les épouvantes des invasions normandes² et des guerres qui ravageaient le Vermandois³. La situation religieuse était, on le devine, plus que misérable. Désireux de remédier à ce triste état de choses, l'archevêque de Reims⁴ envoya à Notre-Dame d'Homblières une sainte veuve, à

(1935), p. 437 et suiv. D'après M. Journal, « il existait en 1914, à la Bibliothèque de Saint-Quentin, des procès-verbaux et relations des miracles de St^e Hunégonde en 1478, 1620, 1626, 1664, 1673. Mais l'armée allemande est passée, il n'en reste rien » (p. 466). Il ne faut pas faire grand cas de la *Vie de St^e Hunégonde* publiée à Saint-Quentin, en 1847, par l'abbé Laugier.

¹ Nous ne nous occupons de l'histoire de l'abbaye que pour autant qu'elle est nécessaire à l'intelligence de la tradition littéraire des Vies de St^e Hunégonde. Cette histoire, à proprement parler, reste encore à faire. Ch. Journal, dans son article déjà cité, s'y essaya, mais, d'après son propre aveu, « sans avoir eu le temps ni l'ardeur de s'étendre et d'approfondir le sujet » (p. 419, note). Pour ce travail, où beaucoup est à élaguer et à rectifier, l'auteur utilisa des documents inédits, en particulier une histoire manuscrite de l'abbaye, rédigée au xviii^e siècle (1715 ?) par « un bénédictin anonyme ». Cette histoire et d'autres copies, de la même époque, d'un cartulaire d'Homblières, reposent aux Archives de l'Aisne à Laon, sous les cotes H. 589 et H. 588. D'après une note anonyme jointe au dossier, elle serait l'œuvre d'Antoine Thuret, prieur à Homblières de 1666 à 1716. (Ce renseignement nous a été aimablement communiqué par l'archiviste en chef, M. J. Queguiner.)

² Le Vermandois et Saint-Quentin en particulier eurent à subir plus d'une incursion de la part de ces pirates. Voir L.-P. COLLIETTE, *Mémoires pour servir à l'histoire du Vermandois*, t. I (1771), pp. 355, 364, 419, etc. ; W. VOGEL, *Die Normannen und das Fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie (799-911)*, Heidelberg, 1906.

³ Spécialement sous Héribert II, comte de Vermandois (903-943), qui guerroya contre ses voisins et contre le roi de France, sans parler des Normands. L.-P. COLLIETTE, op. c., t. I, livre VI et VII. Ch. JOURNAL, *St^e Hunégonde et l'abbaye d'Homblières*, p. 431-432. Cet auteur fait remarquer par exemple que « de 931 à 935, en quatre ans, le château de Saint-Quentin subit quatre sièges et quatre prises d'assaut, bien près d'Homblières ».

⁴ D'après Ch. Journal (op. c., p. 434), ce fut Hugues de Vermandois, fils d'Héribert II. Pour qui connaît ce personnage, maniant le glaive plus que la houlette, ce zèle est peu vraisemblable. D'ailleurs il semble qu'en 945-946,

l'idéal élevé et à la main ferme, Berthe, moniale de Saint-Pierre de Reims ¹. Afin de réussir plus efficacement dans son œuvre de réforme, Berthe se proposa de remonter à la source, de rallumer les énergies aux exemples de St^e Hunégonde. La tradition n'affirmait-elle pas que l'abbaye conservait les reliques de celle-ci ? Mais où se trouvaient-elles ? Les avait-on, devant le danger normand, enfouies dans le sol ? Après bien des prières et, disent les documents, grâce à une révélation divine, la sépulture jusqu'alors introuvable fut enfin repérée ².

Hélas, le renouvellement spirituel des moniales se fit vainement attendre. Bien plutôt, elles s'endurcirent dans le mal. Quand un arbre ne donne plus que des fruits amers, il ne reste qu'à porter la cognée à sa racine. Sur l'intervention de l'autorité supérieure ³, elles furent chassées. Un peu plus de deux ans s'étaient écoulés depuis l'invention des reliques. Dans ces bâtiments trop souvent profanés on installa des moines venant de l'abbaye bénédictine

il était en guerre contre le roi de France, Louis d'Outremer, et contre Otton, roi de Germanie. Cf. *Gallia Christiana*, t. IX, col. 52. D'autre part, on verra par la suite que le courant en faveur de la réforme venait bien de Reims (voir ci-dessous, note 3), sous l'impulsion d'Artalde, rival puis remplaçant d'Hugues sur le siège illustré par S. Remi.

¹ Sur Berthe († 948) on peut consulter *Gallia Christiana*, t. IX, col. 1705, et Cl. HEMERAEUS, *Augusta Viromanduorum*, p. 94-95.

² Telles sont du moins les circonstances dans lesquelles la première translation eut lieu d'après le récit de Bernier (*BHL*. 4047). Inutile d'ajouter qu'il ne faut pas prendre tout cela au pied de la lettre.

³ Le comte Albert de Vermandois, son vassal Ybert et l'épouse de ce dernier, Hersent, firent la requête au roi Louis IV d'Outremer (936-954), qui l'autorisa (acte du 1^{er} oct. 949). Le changement fut ratifié par le pape Agapet II (acte non daté). Voir, pour le premier document et la justification de la date, Ph. LAUER, *Recueil des actes de Louis IV* (Paris, 1914), p. 76, n° xxxii. Les deux actes se trouvent également chez MABILLON, *Acta SS. O.S.B.*, t. II, p. 1025-1026, et L.-P. COLLIETTE, op. c., t. I, p. 562-564. — On remarquera la clause de l'acte de Louis IV : *Favente igitur... venerabili archiepiscopo Artaldo cum episcopis... et clarissimo abbate Hincmaro* (de Saint-Remi)... *Actum Rhemis civitate, in monasterio S. Remigii, kal. Octobris*, etc. Il ressort de ces termes que c'est Artalde et non Hugues (voir ci-dessus, p. 50, note 4) qui fut à l'origine des démarches et que tout se passe comme si Homblières devenait une filiale des Bénédictins rémois. Les auteurs du *Gallia Christiana* notent toutefois qu'à leur époque « *coenobium... perseverat nulli congregationi addictum* » (t. IX, col. 1074).

Saint-Remi à Reims. Bernier, originaire du même monastère, fut leur premier abbé (octobre 949)¹.

Gardien et dépositaire de ces reliques, il veillerait bien à ne plus les laisser tomber dans l'oubli ; il les mettrait, au contraire, en valeur. Fort probablement, c'est à cette fin qu'il prit la plume pour fixer par écrit ce que la tradition populaire² rapportait encore sur l'héroïne décédée depuis trois siècles et pour immortaliser les événements récemment survenus lors de la translation dont il avait été témoin³. Ainsi naquit la *Vita Hunegundis auctore Bernero abbate* (BHL. 4046)⁴, œuvre en prose, éditée et commentée par Stilting dans les *Acta Sanctorum*⁵. Elle date de peu après 948⁶. La *Translatio*, du même auteur (BHL. 4047), fut composée aussitôt après la Vie⁷.

¹ L'ouvrage d'Hémeré est, à notre connaissance, le premier imprimé à faire mention de ces transformations (*Augusta Viromanduorum*, p. 94-97). L'auteur eut-il accès aux archives de l'abbaye ? Ses citations, en appendice, de chartes entières seraient un argument en faveur de l'affirmative.

² *Gloriosa virgo Hunegundis... cuius aggredior vitae gestorumque pauca describere, prout comperi a fidelibus enarrari* (Prologue. *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 227 c). L'auteur ne fait mention d'aucune autre source.

³ Cela ressort à l'évidence de la lecture du récit.

⁴ En fait, l'auteur de la *Vita* ne se nomme pas. Encore au xvii^e siècle une main de cette époque notait sur le manuscrit conservé à Reims : *Huius vitae auctor anonymus...* (fol. 70^v ; cf. H. LORQUET, *Catalogue général*, t. XXXVIII, p. 534). Cependant Hémeré écrivait, en 1643, avant Mabillon : *scripsit eius vitam Bernerus abbas* (op. c., p. 65). Dans une notice introduisant la *Vita*, Mabillon prouva cette identification. Il ne s'avança néanmoins qu'avec grande prudence (*Acta SS. O.S.B.*, t. II, 1669, p. 1018). Cf. M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. II, 2 (Munich, 1923), p. 418.

⁵ *Act. SS.*, t. c., p. 227-232.

⁶ L'abbesse Berthe mourut en 948. Au cours de l'année 949, les Bénédictins arrivèrent à Homblières. Voir ci-dessus, p. 51, note 3.

⁷ Il n'est pas douteux que Bernier ait composé d'affilée la Vie et la Translation, à en juger d'après sa façon de passer au récit des miracles opérés par l'intervention de la sainte : *His praemissis de vita et actibus saepedictae virginis Hunegundis, ratum duximus pauca subsequendo describi miraculorum insignia, quae...* (*Act. SS.*, t. c., p. 235 c). Les auteurs de l'*Hist. littér. de la France* firent la même remarque (t. VI, p. 403). — M. MANITIUS, op. c., t. II, 2, p. 418, date la Vie d'avant 946. En ce cas il faut supposer que Bernier l'a composée avant la découverte des reliques, quand il était encore moine à Saint-Remi, et sur la demande de l'abbesse Berthe. Comment n'aurait-il pas dit cela dans son prologue ? De plus, entre la composition de la *Vita* et celle de la *Translatio* il y aurait eu solution de continuité. Cette dernière hypothèse semble contredite par le passage que nous venons de citer.

Comme nous le disions au début de ces pages¹, il existe, outre cette Vie en prose par Bernier, une Vie rythmique, que Stilling connaissait puisqu'il y fait plusieurs allusions et lui emprunte quelques courts passages. Le texte que le bollandiste avait sous les yeux faisait partie des *collectanea* rassemblés par nos prédécesseurs en vue de la préparation des *Acta*. C'était une copie, reçue en 1638, au temps de Bollandus et d'Henschenius, et procurée par l'infatigable Gamans *ex manuscripto perantiquo*, conservé à la chartreuse de Cologne². Que représentait cette « vénérable antiquité » ? Le jésuite rhénan n'en a pas fait part à ses correspondants ; on n'ignore pas toutefois qu'au xvii^e siècle les érudits dispensaient fort généreusement les épithètes *antiquus*, *vetustus*, *perantiquus*, *vetustissimus* et autres à des manuscrits d'une époque relativement peu reculée.

Nous n'en sommes heureusement pas réduits aux seuls expédients de la conjecture quant à l'antiquité de la Vie rythmique elle-même. Une bonne fortune nous a fait découvrir à la bibliothèque municipale de Reims un témoin qui peut servir utilement de *terminus ante quem*. Il s'agit du manuscrit n° 395, provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Thierry (Reims) et dont on ne semble pas, jusqu'à présent, avoir tiré parti³. Ce volume en parchemin, de 156 feuillets et de 270 mm. sur 175, présente un contenu assez hétéroclite. Outre deux sermons d'Odon, abbé de Cluny, outre certaines œuvres de S. Augustin, de S. Léon, de S. Ambroise, outre une Vie de St^e Marie-Madeleine (*BHL.* 5439), suivie d'autres documents sur cette pénitente, il contient (fol. 65 à 89^v) ce qui actuellement constitue tout le dossier hagiographique de St^e Hunégonde : d'abord une *Vita rythmice composita beatissime Hunegundis virginis* ; ensuite les différents textes imprimés par Stilling dans les *Acta* au 25 août (*BHL.* 4046-4050). Loriquet, qui dressa le

¹ Ci-dessus, p. 39.

² Voici les indications notées en haut du premier feuillet de la copie. De la main d'Henschenius : *Accepimus a P. Ioanne Gamans, Colonia, 1638*. De la main de Gamans, dans la marge en haut, à droite : *ex ms. perantiquo Carthus(iae) Colon(iensis), in-4°, N. 20 C.IX*. — Ces *Collectanea* font partie de notre fonds de manuscrits, sous la cote 132.

³ *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XXXVIII (Paris, 1904), Reims, par H. LORIQUET, p. 529-534. C'est l'ancien n° 86 de Saint-Thierry. Notons que le catalogue des manuscrits hagiographiques de ce fonds est encore à faire.

catalogue général de ce fonds rémois, date les folios en question du commencement du ^{xii}^e siècle¹. Nous y retrouvons bien le texte que Gamans, de son côté, a lu dans un manuscrit de Cologne (BHL. 4051). En voici la teneur générale.

Hunégonde² était née d'une famille noble et riche. Parée comme elle l'était de toutes les grâces de la nature, ses parents n'avaient eu aucune peine à la fiancer à un jeune noble, nommé Eudalde. Mais la jeune fille s'était déjà donnée à un Époux meilleur. N'ayant aucun espoir d'obtenir le consentement de ses parents pour suivre sa vocation religieuse, cherchant d'autre part à éconduire le jeune homme pendant qu'il en était encore temps, elle eut recours à la ruse. Elle proposa à son fiancé un pèlerinage à Rome, afin, disait-elle, d'y demander au pape qu'il bénît leur mariage³.

Eudalde ne pouvait pas refuser. Mais aussi bien durant le voyage qu'à Rome, il ne songeait qu'à se distraire. Hunégonde, elle, méditait... et préparait son coup. Quand le pape, qu'on appelle ici Martin I^{er}, la vit à ses genoux, il lui demanda, un peu étonné, son nom, son pays d'origine, l'objet de sa supplique. La jeune Franque débuta par une longue profession de foi et termina en priant le pontife de lui imposer le voile consacrant sa virginité. Celui-ci ne fit aucune difficulté pour accéder à cette requête, dont le caractère un peu trop pressé aurait cependant dû le mettre en garde. Mais notre narrateur ne prête guère attention à la vertu de prudence, non plus d'ailleurs qu'à la vraisemblance.

Quand Eudalde apprit comment il avait été joué par sa fiancée, il songea d'abord à l'occire, puis crut plus avisé de ruser à son tour. Il priva sa compagne de tout ravitaillement ainsi que de ses bagages, et se hâta sur le chemin du retour : il comptait, une fois revenu, faire main basse sur la dot de son épouse avant qu'elle eût le temps de la céder au monastère où elle rêvait d'entrer. Dieu déjoua ses plans.

¹ Certains folios remontent jusqu'au ^x^e siècle, mais aucun n'est postérieur au ^{xiii}^e. Voir ce *Catalogue*, p. 534. Nous ignorons si l'auteur du catalogue se base sur d'autres indications que celles de la paléographie.

² La signification exacte de ce nom propre n'est pas tout à fait certaine. On connaît un cas où *gundis* est employé absolument pour désigner une femme franque (CIL., t. XIII, n° 10024, 319). Cependant *gundis*, *gundi*, *gund* est plus fréquent comme suffixe, avec valeur de désinence féminine. Les noms ainsi formés apparaissent à partir du ^{vi}^e siècle. *Huni*, peut-être dérivé de *Hun*, connu en Europe, à ce qu'il paraît, même avant l'invasion des Huns, signifierait : grand, géant. Hunégonde aurait de la sorte le sens de « la grande, la géante ». Cf. E. FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, t. I (Bonn, 1900), col. 693-694, 929 et 933 ; M. SCHÖNFELD, *Wörterbuch der altgermanischen Personen- und Völkernamen* (Heidelberg, 1911), p. 116-117.

³ L'auteur les suppose-t-il mariés ou seulement fiancés ? Certains en discutent. La question ne revêt pas une bien grande importance.

Hunégonde — par quel miracle? — le prévint à Homblières. Ce nouveau coup de la Providence retourna complètement les dispositions du jeune homme.

Et voici le dénouement, où les rôles furent assez curieusement changés. Ne pouvant être le mari de celle qu'on lui avait promise, Eudalde supplia de pouvoir au moins être son serviteur. Hunégonde accepta. Enfin, après bien des années de fidèle dévouement, il fut, sur sa demande, enseveli à Homblières même. Celle qui, quelques années plus tard, allait y reposer et y être glorifiée par ses vertus, lui rendit cet hommage funèbre.

Des deux Vies de S^{te} Hunégonde qui nous ont été transmises, l'une en prose, l'autre en vers, quelle est la plus ancienne? Comme, en substance, elles retracent, et dans le même ordre, d'identiques péripéties, un lien de dépendance s'impose sans conteste. Pour résoudre le problème de leurs rapports réciproques, il faudra tenir compte d'un double fait : 1. les similitudes verbales ; 2. la présence, chez le poète, de certaines données qu'on ne lit pas dans l'œuvre de Bernier.

Quelques exemples permettront au lecteur de juger des ressemblances verbales :

BERNIER

§ 3¹ sancta virgo Hunegundis generosa est nata *prosapia*

4 Postquam vero *coepit* sancta virgo *esse* *adolescens corpore*

5 Deinde cum... propositum ad effectum... vellet perducere, *sapienti usa consilio*

Non decet nos coinquinari ac libidinis commixtionibus pollui, *velut gentes quae ignorant Deum*

ut saltem fusa super nos benedictione apostolica, *fiat nobis vita longa, salus continua, in rebus opulencia, foecunditas* in propagine

7 Adveniente denuo *die stationis apostolicae*

VIE RYTHMIQUE

V. 14 Hunegundis nominata alta de *prosapia*

34 At ubi *coepit* iam *esse* *adolescens corpore*

60 *Sapienti* prudens virgo *usa* iam *consilio*

74 Turpe est *sicuti gentes quæ ignorant Dominum*

75 Ut simul conveniamus in tale commercium.

80 ... ut percepta tanti doni gratia

81 *Fiat nobis vita longa salus et continua*

82 *Opulencia in rebus in prole fecunditas*

115 Iam instabat *stationis dies apostolicæ*

¹ Ces numéros renvoient à la division en paragraphes des Act. SS., Aug. t. V, p. 227 et suiv.

- | | | | |
|----|--|-----|---|
| 8 | <i>sponso tradita sum iuvenulo,
quem postpono et devito Chris-
ti devincta charitate</i> | 151 | <i>Propriis sum parentibus
promissa iuvenulo</i> |
| 14 | <i>utens pane solo et aqua par-
cissima ; reliquis (diebus) pane
cineribus commixto</i> | 152 | <i>Quem devito et postpono
Christi nexa vinculo</i> |
| 20 | <i>roseo vultu et decora facie,
velut praesentanda Regi regum
in caelesti thalamo.</i> | 196 | <i>Cinere pane commixto
utens aqua modica</i> |
| | | 314 | <i>Facie fit clara virgo
atque vultu roseo</i> |
| | | 315 | <i>Velut regi praesentanda
in caelesti thalamo.</i> |

L'évidence de nombreux emprunts caractérisés s'impose d'emblée. En outre, on admettra une présomption en faveur de la priorité de Bernier. Ce que nous allons exposer maintenant ne fera que la confirmer.

Dans son histoire de la littérature latine au moyen âge, M. Manitius est d'avis que la prose de Bernier trahit sa dépendance d'une espèce de cantilène populaire, *volkstümlichen Versen*¹. Le balancement des phrases, la présence quasi transparente de vers² entiers ou partiels dans la prose de l'hagiographe démarqueur l'ont amené à cette conviction. A vrai dire, l'hypothèse d'un texte « poétique » antérieur se heurte, dès l'abord, à des difficultés. On ne voit en aucune manière pourquoi Bernier n'aurait pas mentionné cette source dans son Prologue. L'usage général parmi les hagiographes témoigne de l'empressement avec lequel ils cherchaient à étayer leurs dires en se référant à des écrits dont ils vantent la valeur. Ou serait-ce précisément cette cantilène populaire que notre auteur désigne par *enarratio a fidelibus*³? On a peine à le croire.

Les constatations dont fait état Manitius ne s'expliquent-elles pas suffisamment par l'usage de la prose rimée, qui en ce début

¹ « Berner hat nun vor 946 das Leben der Heiligen dargestellt und zwar in wortreichem und salbungsvollem Stil. Er beschrieb es... nach der Kunde, die er von sicheren Zeugen einzog; das heisst doch jedenfalls, dass er ein altes Leben in gefälligerem Stil überarbeitete... Liest man nun das Leben der Heiligen, so drängen sich einem alsbald eine Menge Reste von volkstümlichen Versen auf, wie auch nicht wenige ganze Verse in der kleinen Schrift enthalten sind... Der Gedanke liegt daher nahe genug, dass Berner einen alten Rhythmus über die Heilige zu deren Biographie in Prosa verwendet hat. » (M. MANITIUS, op. c., p. 418).

² Notamment le *Fünftehn Silber*, mode choisi par l'auteur de la Vie rythmique.

³ *Vita Hunegundis*, Prologue. Mabillon note pertinemment : « Verum eo loquendi genere auctor se aliorum relatione seu traditione potius quam scripto hanc historiam didicisse satis innuit » (*Act. SS. O.S.B.*, t. II, p. 1018).

du ^x^e siècle va atteindre son apogée¹? Dans cette prose, la phrase est coupée en sections plus ou moins longues, cadencées et rimées. Ces exercices littéraires ont été pratiqués avec prédilection par les hagiographes. Il fallait s'y attendre². Bernier est un de ces virtuoses de la plume; sa *Vita Hunegundis*, tout comme son récit de la *Translatio* de 946, en est un exemple. On s'en rendra compte par les courts extraits ci-après.

Vita Hunegundis. 1. PROLOGUE. — Beatorum ac venerandorum patrum memoranda descriptio, | qui membra et versutias callidi hostis evangelico perculerunt gladio, | interiorum nostrum hominem divino perflat alloquio; | nec minus exteriorem et corruptibilem nostrum gravi affectum elogio, | materna ac virginalis inclita vegetat collatio.

2. CHAP. 1, N° 2. — Tali igitur ordine mundi sceptra crudelissima immutantur, | omnisque portio tenebrarum cum suis satellitibus tanto iubare restinguitur, |

oriturque per pagella,	nova lux et gaudium
submittentibus colla	regi regum
et paulatim a solis ortu	usque ad occasum
Christi divulgatum	est imperium ³ .

3. CHAP. 2, N° 6.

Sponsus eam aestimabat repausare
prae nimia viae lassitudine,
illa velut mente renovata
ac robustior effecta,
omnia foris et intus urbis Romae
circuibat oratoria.

Ille ergo ruitura	oculo corporeo
mirabatur aedificia	urbis Hiericontinae,
haec in perpetuum mansura	mentis intuitu
invisibat clara moenia	caelestis Hierosolimae.

¹ K. POLHEIM, *Die lateinische Reimprosa* (Berlin, 1925), p. ix et suiv.

² Polheim donne de nombreux exemples dans l'ouvrage que nous venons de citer. Ainsi la reine Mathilde († 968) fut célébrée par une Vie de la fin du ^x^e s. (*BHL*. 5683) et par une autre du début du ^{xi}^e (*BHL*. 5684). Celle-ci ne fit que mettre celle-là en prose rimée (p. 41 et suiv.). — Renier composa au ^{xi}^e siècle une Vie de S. Ghislain en prose rimée (*BHL*. 3555). Sur cette Vie, voir *Anal. Boll.*, VI, 1887, p. 209 et suiv. Autres exemples : *BHL*. 1964, 2305, 2687-89, 3351, 4007-9, 4812, 5551, 7247, 8059, etc. Cf. K. POLHEIM, pp. 373 et suiv., 411-420.

³ Ce système nous semble plus en harmonie avec le style de Bernier que les vers de quinze syllabes que Manitius proposerait d'y chercher (op. c., p. 419) :

Oriturque per pagella	nova lux et gaudium
Submittentes colla regi	regum et paulatim a
Solis ortu (usque) ad occasum	Christi divulgatum est (imperium).

4. CHAP. 2, N° 7.

Sicque monacha efficitur,
 quae sponsa putabatur ;
 et terrestres copula
 cum omni pompa deicitur,
 cum a superis castitas virtutum
 regina diffunditur.

Il n'est donc pas nécessaire pour comprendre les particularités du style de l'abbé d'Homblières de postuler l'existence d'un texte rythmique antérieur. On ne supposera pas non plus qu'il ait connu notre *Vita rythmice composita*. Celle-ci lui est certainement postérieure¹. Déjà les similitudes verbales nous orientaient vers cette solution ; on peut y ajouter d'autres arguments.

Après un prologue (vv. 1 à 16), tout en généralités, ne mentionnant rien sur ses sources ni sur ses intentions, notre versificateur relate un petit événement insolite, qui se produisit à la naissance de son héroïne : le jaillissement d'une source, *iuxta portam*, traduisons : près de la maison natale. Au moment où il écrit, ajoute-t-il, cette source coule toujours, attirant de nombreux pèlerins, causant maintes guérisons (vv. 17-24). Par ces constatations on peut dire qu'il se qualifie comme témoin oculaire. Au sujet de cette source, M. Ch. JOURNAL note que « dans le jardin d'une ferme, à Lambais, on montre encore une petite source, qui perce entre des rochers et qui alimente un étang. On l'appelle la fontaine de sainte Hunégonde. Les malades des yeux y venaient chercher la guérison. On connaissait dans la contrée deux autres fontaines du même nom, taries à présent, l'une à Homblières et l'autre près de Gricourt² ». A ce propos, l'historien ajoute : « Aux premiers siècles, on dédiait fréquemment aux saints les arbres et les fontaines pour en chasser les dieux³ ». Nous ignorons à quelle époque remonte le pèlerinage dont on nous vante les effets curatifs. Il est étonnant que Bernier passe ce détail sous silence. Voilà bien un fait qu'il se serait plu à exploiter et à magnifier.

Il ne nomme pas non plus le pontife à qui la jeune pèlerine de Rome s'adressa en vue d'obtenir le voile. La Vie rythmique,

¹ Même en supposant que Bernier ait cherché à démarquer quelques *Fünftehn Silber* d'un poète antérieur, celui-ci ne pouvait être l'auteur de notre Vie rythmique. Des 327 vers dont se compose cette dernière, on n'en retrouve aucun parmi les vers de quinze syllabes relevés par Manitius.

² Ch. JOURNAL, op. c., p. 420.

³ Ibidem.

elle, le désigne : Martin (I^{er}) ; elle s'attarde ensuite à une digression, empruntée au *Liber Pontificalis*, auquel d'ailleurs, en toute honnêteté, on nous renvoie ¹. Malheureusement les renseignements ainsi fournis sont nuls. Hunégonde n'aurait pu rencontrer le pape qu'avant 653, car en cette année-là il fut enlevé et exilé à Cherson (Sébastopol), où il mourut peu après son arrivée (654-656) ². D'autre part, aussi bien l'abbé d'Homblières que le poète anonyme ont rapporté que S. Éloi baptisa (et confirma) l'enfant de Lambais ³. Nous connaissons avec certitude la date de consécration de l'évêque de Saint-Quentin-Noyon : le 13 mai 641 ⁴. Avant ce jour-là, il n'était nullement revêtu du caractère sacerdotal ⁵. Si donc St^e Hunégonde fut baptisée par Éloi, elle ne pouvait avoir que douze ans au maximum quand elle se rendit à Rome, ce qui dépasse toutes les limites du vraisemblable ; ou bien il faut supposer que son baptême aurait été différé de plusieurs années, hypothèse gratuite et, au surplus, assez improbable.

Or, à ce moment, *tunc*, écrit notre versificateur (d'après le contexte il faut comprendre : tandis qu'à Rome se déroulaient, autour de la personne du pape, les péripéties auxquelles nous venons de faire allusion), l'empire des Francs était gouverné par le roi Clotaire, père du « grand roi Dagobert », *magni Dagoberti principis* ; il s'agit de Clotaire II (584-629) ⁶. Cette fois, l'incohérence est

¹ *Sicut scriptum invenitur in Gestis pontificum* (v. 93). C'est le *Liber Pontificalis* qu'on désigne de la sorte. Voir L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I (Paris, 1886), p. 336-338. Cf. *BHL*. 5595 ; *Act. SS., Comm. marty. rom.*, 12 nov., p. 513-514.

² L. DUCHESNE, op. c., p. 340.

³ *Act. SS.*, Aug. t. V, p. 227 f, et ci-après, p. 65, v. 25-31. La première leçon du second nocturne dans l'office en neuf leçons célébré à la collégiale de Saint-Quentin (ci-dessus, p. 44, note 1 et ci-dessous, p. 63, note 2) donne la même indication. Notons cependant que Bernier, tout comme le poète, ne prétend pas être fort affirmatif : *fertur*, des dires, voilà leur source. Et peut-être ne cherchent-ils au fond qu'à mettre en évidence le rang élevé qu'occupait l'enfant dans l'échelle sociale, cédant à la tendance générale des hagiographes d'anoblir leur héros.

⁴ L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III (1915), p. 103. B. KRUSCH dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. IV (1902), pp. 638 et 696.

⁵ Voir l'introduction de B. KRUSCH à la *Vita Eligii episcopi Noviomagensis* dans *M. G.*, t. c., p. 638. On y trouvera le *curriculum vitae* du saint évêque.

⁶ B. KRUSCH, *Chronologia regum francorum stirpis merovingicae*, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VII (1920), pp. 483 et 491. Dagobert régna de 623 à 639.

totale et il appert que les données chronologiques, à supposer qu'elles ne soient pas purement fictives, ont tout au moins été fort brouillées ¹.

Quoi qu'il en soit, tous ces détails sont absents chez Bernier. Ne disons pas qu'il les supprima à cause de leur inconsistance. Ce serait supposer chez les auteurs de cette époque un souci d'exactitude là où ils ne songeaient guère à en avoir. Nous y voyons plutôt la preuve que l'auteur de la première Vie d'Hunégonde n'a point connu les vers anonymes, car il n'est pas douteux que de pareilles précisions lui auraient été bienvenues. D'autres petites divergences dans son récit témoignent également de son ignorance de la Vie rythmique ².

Cette œuvre est donc postérieure à la composition du premier abbé d'Homblières ³. Celle-ci datant d'après 948, et celle-là figurant dans un manuscrit du début du xii^e siècle, la Vie que nous publions fut par conséquent composée entre ces deux dates extrêmes. On peut sans témérité la placer au xi^e siècle ⁴. Les similitudes verbales

¹ Les dates seraient même impossibles dans l'hypothèse où il s'agirait de Clotaire III (657-673). B. KRUSCH, op. c., pp. 484 et 495. En fait, l'exil et la mort de S. Martin I^{er} eurent lieu sous Clovis II, successeur de Dagobert en Neustrie et en Bourgogne.

² En voici quelques exemples : 1. Bernier raconte comment la sainte, abandonnée par Eudalde, *coepit sola proficisci* (pour le retour). La Vie rythmique, à deux reprises, lui donne une compagne (vv. 182, 191). A propos de ce voyage que fit Hunégonde toute seule et encore si jeune, Stilling remarque « non esse verisimile » (*Act. SS.*, t. c., p. 232, note a). Ch. Journal trouve que le bollandiste exagère la difficulté (op. c., p. 463-4). Les données de cette Vie ne valent pas une discussion sur ce détail. — 2. Bernier : Eudalde, une fois rentré, veut faire main basse sur tous les biens d'Hunégonde, quand il apprend que c'est trop tard. La Vie rythmique : c'est un compagnon de voyage qui le met au courant (v. 213). — 3. La donation à l'abbaye, dit ce *conviator*, a été faite *per kartam stipulatam legibus* (v. 217). Bernier ignore cet acte. — 4. Bernier : Eudalde, prosterné devant l'autel, demande pardon de ses fautes, puis supplie S^{te} Hunégonde de pouvoir au moins la servir. Vie rythmique : *sternitur pro foribus Sancte Matris ecclesie* (v. 242-243). — Voir de même les vers 225-226, 246, 273-274, 308.

³ Puisque Bernier n'a pas utilisé une cantilène populaire antérieure, ni connu la *Vita rhythmicè composita*, on peut se demander quelles ont été ses sources. Assurément, elles furent bien pauvres, car notre auteur s'épuise en développements creux pour édifier ses lecteurs. Déjà l'*Histoire littéraire de la France* le notait (t. VI, 1742, p. 404).

⁴ Le *Pange, lector* du début et un peu plus loin le *miro fluens ordine* (v. 19) auraient d'abord pu faire croire que la Vie était du xiii^e siècle au plus tôt,

de part et d'autre ne présentent aucune difficulté. Il était aisé de prévoir que la prose cadencée de Bernier faciliterait l'inspiration du poète anonyme, au point d'amener parfois les mots mêmes du styliste sous la plume du versificateur.

La forme adoptée est le vers double de quinze syllabes, le premier verset en comptant huit, le second sept. Fréquemment le rythme est renforcé par une rime, généralement à la fin, parfois aussi au milieu ¹. Ce vers connu, durant le moyen âge, une grande vogue. On s'en servait aussi bien pour des hymnes liturgiques que pour des récits hagiographiques ou même apocalyptiques, telle « la venue de l'Antéchrist ² ». On sait d'ailleurs qu'au moment où fut composée notre Vie rythmique, les narrations métriques des hauts faits accomplis par les saints étaient un genre tout à fait à la mode ³.

*
* *

Connaissant l'époque de ce poème, est-il possible de savoir par qui et où il fut composé? Les chances d'identifier l'auteur sont minimes, mais on en a quelques-unes de découvrir le lieu de sa

à cause des consonances avec le *Pange lingua* de l'office du Saint-Sacrement, que semblent trahir ces expressions. La date du manuscrit de Reims dissipe toute velléité de doute. Au surplus, le nombre d'hymnes commençant par un *Pange, pangat, pangite*, etc. est fort grand à travers les âges, comme chacun peut aisément s'en convaincre en consultant le *Repertorium hymnologium* d'U. CHEVALIER ou les tables des *Analecta hymnica* de G. M. DREVES et C. BLUME.

¹ Pour en avoir un bel échantillon, qu'on lise par exemple les derniers vers de la Vie rythmique.

² Ainsi dans l'hymnaire de Moissac, publié par G. M. DREVES (*Analecta hymnica*, t. II, Leipzig, 1888) et datant du x^e siècle, les numéros suivants sont rédigés d'après ce type de vers : 32 (in Septuagesima), 40 et 41 (de Passione Domini), 77 (ad Nocturnas), 93 (in Dedicatione Ecclesiae), 111 (de S. Iohanne Evangelista), 122 (de Decollatione S. Iohannis), 128 (de Antichristo). — Dans l'office de S. Ghislain il y a des hymnes analogues ; cf. *Anal. Boll.*, V, 1886, p. 289 et suiv. Il serait aisé, mais superflu, d'allonger cette liste. Voir aussi note suivante.

³ R. AIGRAIN, *L'Hagiographie*, p. 165. — Il suffira de feuilleter le t. IV, 1 des *M. G.*, Poet. lat. (Berlin, 1899), pour constater et l'ancienneté du genre et sa luxuriance. Ainsi p. 124-136 : Vie, Miracles et Translation de S. Germain en vers de quinze pieds (*BHL.* 3470-71, 3477) ; p. 237-241, Translation de S. Corneille, en vers identiques (*BHL.* 1964) ; dans le t. V, 1 (Leipzig, 1937) de la même série des *M. G.*, Vie de S^{te} Liutruide (*BHL.* 4952), aussi en vers de quinze pieds, etc.

résidence. Celui qui a relaté l'existence d'une fontaine de S^{te} Hunégonde, fontaine qui, nous assure-t-il, coulait encore quand il composait ses vers, attirait beaucoup de monde, était ornée de cierges apportés par les pèlerins et servait de piscine « miraculeuse » aux infirmes — celui-là se présente, sans le moindre doute, comme un témoin oculaire, voire comme un habitué de ces lieux. Il écrit à la gloire de la moniale d'Homblières et de l'abbaye qu'elle dota et illustra par sa sainteté. On songera donc tout naturellement à quelqu'un des moines qui vinrent à Homblières à la suite de Bernier, ou à un de leurs successeurs. A moins que ce ne soit un chanoine de la collégiale de Saint-Quentin, où la fête de S^{te} Hunégonde revêtait, on l'a vu, une certaine solennité¹. Aucun indice ne recommande de nous éloigner du pays natal de la vierge d'Homblières pour localiser son poète.

Ce serait d'ailleurs rendre encore plus difficile la recherche de ses sources. Pas plus que Bernier, il ne les explicite. Nous savons déjà qu'il eut sous les yeux le texte du premier abbé d'Homblières. Ajoutons-y ce qu'il aura vu et entendu, les rares ouvrages qu'il aura lus, parmi lesquels nous pouvons mentionner le *Liber Pontificalis*, connu directement ou au moyen d'un intermédiaire². Enfin, il n'est pas interdit de croire que notre auteur alimenta son inspiration par des renseignements tirés de quelque hymne, séquence, ou de leçons provenant de l'office de la sainte³. Cela deviendrait

¹ Uniquement à la collégiale de Saint-Quentin, la fête de S^{te} Hunégonde se célébrait par un office de neuf leçons. Ailleurs on ne récitait que trois leçons ou on ne faisait que la mémoire. Voir ci-dessus, p. 43-45.

² Le *Liber Pontificalis* avait été utilisé pour l'histoire du pape Martin I^{er}. Bien qu'il soit également question de ce pontife dans la *Vita Eligii* attribuée à S. Ouen (*BHL.* 2474) et dans un récit d'Anastase le bibliothécaire (*BHL.* 5592), il est peu probable que l'auteur anonyme ait recouru à ces textes. En effet, le second ne traite que de la « passion » du pape, non du concile à Rome ; le premier place ce concile sous le successeur du roi Dagobert, Clovis II, roi de Neustrie et de Bourgogne, 639-657 (B. KRUSCH, *Chronologia regum francorum*, pp. 484 et 495). Il est, d'autre part, incontestable que notre poète dépend du *Liber Pontificalis* (voir ci-dessous, p. 67, note 2). Mais a-t-il connu l'ouvrage en entier, ou seulement des extraits ? On ne peut le déterminer.

³ Dans son petit livre sur *La sainte abbesse d'Homblières*, A. Rasset fait observer en note : « L'auteur de la séquence rimée dit que (le pape qui imposa le voile à Hunégonde) fut saint Martin I^{er} (649-654) » (p. 15). Il ajoute ensuite cette référence : « V(oir) *Breviarium Eccles. reg. S. Quintini.* » — De quelle « séquence » est-il question ? Dans l'exemplaire du Bréviaire de Saint-Quentin

même certain s'il était possible d'établir que notre homme composa son œuvre à Saint-Quentin ou à Homblières ¹.

Ni la Vie de Bernier, ni le poème anonyme n'ont connu une bien large diffusion. Le contraire aurait été plutôt étonnant. Le culte de S^{te} Hunégonde se bornait, en effet, aux limites de la Picardie, de l'Artois et aux environs de Reims. L'intérêt de ces deux textes réside en ce qu'ils sont restés le document de base sur la sainte d'Homblières. Les auteurs postérieurs se sont contentés de faire écho à la tradition ; de même les leçons du second nocturne de l'office de la sainte, célébré à la collégiale de Saint-Quentin, en dérivent directement ². Au xvii^e siècle, le chanoine de Saint-Quentin et docteur en Sorbonne, Hémeré ³, le bénédictin Mabillon ⁴ ; au xviii^e, le bollandiste Stilting ⁵ en font l'objet de leurs recherches et de leurs publications. On peut dire que les ouvrages de ces trois historiens représentent la somme des connaissances que l'histoire nous a laissées sur la sainte du Vermandois.

Que tout dans cette tradition n'ait pas égale valeur, nous l'avons déjà fait observer. Mabillon notait avec sagesse que la Vie, écrite plus de trois siècles après la mort de l'héroïne, ne pouvait présenter les mêmes garanties que la *Translatio* de 946, œuvre d'un témoin oculaire ⁶. Stilting, passant au crible de la critique quelques détails de la Vie, y découvrait, on ne s'en étonnera guère, maintes incerti-

conservé à Lyon (voir note 2, ci-dessous), on nous a assuré que l'office de neuf leçons de la sainte ne contient aucune séquence, aucune hymne, ni rien de pareil. L'autre exemplaire du *Breviarium ecclesiae reg. S. Quintini*, conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles (sous la cote VH 658), ne comporte que le tome d'hiver. S^{te} Hunégonde n'y figure donc pas.

¹ On a peine à croire qu'au lieu même de sa sépulture, la fête de S^{te} Hunégonde n'aurait pas été célébrée avant la translation de 946.

² Ces leçons, telles qu'elles ont été imprimées dans le bréviaire de Saint-Quentin conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon, datent de la fin du xv^e siècle, car, à la fin de la 6^e leçon, il y est fait mention de la Translation du 21 août 1478. *Breviarium regalis et insignis ecclesiae S. Quintini Veromandensis*, Pars Aestivalis (Paris, 1642), p. 576-577 ; H. BOHATTA, *Bibliographie der Breviere, 1501-1850* (Leipzig, 1937), n° 2666.

³ Dans son ouvrage déjà souvent cité, *Augusta Viromanduorum*, Paris, chez Jean Bessin (le même éditeur que celui du Bréviaire cité à la note précédente), 1643.

⁴ *Acta SS. O.S.B.*, saec. II (1669), p. 1018-1030 ; saec. V (1685), p. 213-214 ; *Annales O.S.B.*, t. III (1706), pp. 484-485, 489-490.

⁵ *Act. SS.*, Aug. t. V, l. c.

⁶ *Act. SS. O.S.B.*, saec. V, p. 213, n° 1.

tudes, des invraisemblances, voire des extravagances¹. Il peut paraître néanmoins exagéré de n'y voir qu'une « ganz fabelhafte² », ou encore une « wertlose und fabelreiche » *Vita*³.

Plus proche de la réalité nous semble être le canevas suivant. *St*e Hunégonde, vierge mérovingienne, naquit à Lambais de parents fortunés. Elle se sanctifia à Homblières, abbaye qu'elle enrichit et dont elle aurait été abbesse. C'est là qu'elle mourut et fut ensevelie. Telles sont les données recueillies au cours de notre enquête. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'histoire ne permet pas d'être plus circonstancié.

J. VAN DER STRAETEN.

¹ *Act. SS.*, t. c., p. 224, n° 8.

² A. M. ZIMMERMANN, dans *Lexikon für Theol. und Kirche*, t. V, col. 200.

³ A. M. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum*, t. II (1934), p. 620.

VITA S. HUNEGUNDIS

Ex codice Remensi 395, fol. 65-70^v, collato cum apographo codicis Coloniensis deperditi, in Museo nostro 132 (= G), fol. 320-323; de quibus superius, p. 53.

Incipit Vita rythmice composita Beatissimę Hunegundis virginis.

fol. 65

Pange, lector, concrepantem	dulciter melodiam,
Qua Deo ¹ per orbem terre	cuncti dicunt gloriam.
Olim mundus implicatus	errore fanatico,
In asyilis atque lucis	colebat demonia.
5 Nunc ad te, Deus, conversus	magnas agit gratias,
Semetipsum atque sua	deplorans facinora.
Cernit sibi solam fidem	non posse sufficere,
Quę in ore, non in corde	est, et sine opere
Iam culmen perfectionis	conatur ascendere (1).
10 Inde totus ille sanctus	chorus apostolicus,
Martyrum precluis turma,	pontificum agmina,

¹ (Q.D.) quando G.

(1) Cf. *Iac.* 2, 17-18.

- | | | |
|---|---|----------------------|
| Monachorum fortis pugna,
Ex quarum insignis virgo
Hunegundis nominata, | virginum certamina.
extat contubernio,
alta de prosapia, | |
| 15 Vermandensi nata pago
Quod Lembaidis (1) vocat turba | sui iuris prædio,
populorum rustica. | |
| In exortu cuius sacro
Nascitur fons iuxta portam,
Et adhuc ubertim scatet, | magnum fit miraculum :
aquam vomens optimam (2),
miro fluens ordine (3), | |
| 20 Ubi ante nullus umquam
Qui fons nimis frequentatur
Et candelis illustratur
Quo devote abluuntur
Atque ita perfruuntur | sperare posset aquam.
rusticorum populo
virginis pro merito,
infirmorum corpora
sanitatis gratia. | |
| 25 Sanctus præsul Eligius (4),
Consolator miserorum,
Ipse pater et maritus
Totiusque bonitatis
Hanc, ut fertur, baptizatam | pietate profluus,
dulcis spes egentium,
viduis et orphanis,
clarum fulgens speculum, | fol. 65 ^v |
| 30 Et levatam insignivit
Sponsam Christi subarrando ² ,
Crescit infans iam honeste
Pulchra vultu atque forma,
At ubi iam coepit esse | sacrosancto crismate ¹ (5),
dato vitæ pignore.
educata tenere,
sed fide pulcherrima.
adolescens corpore, | |
| 35 Inclito ³ atque potenti
Sed a Christo plus dilecta
Qui divinitatis nutu
Clauditur et expiravit | desponsatur iuveni ;
tollitur tirunculo,
vitæ huius termino
flatu fungens ultimo. | |
| Inter hæc formosa virgo,
40 Nobile iam incrementum | vultu candens niveo,
sumebat corporeum. | |

¹ chrismate G. — ² *post corr.* ; subarravit *cod. prius*, G. — ³ inclyto G.

(1) Commune d'Urvillers, Aisne, cant. de Moy, arr. de Saint-Quentin (8 km.).

(2) Au sujet de cette source, voir ci-dessus, p. 58.

(3) Sur la ressemblance fortuite avec trois mots du *Pange Lingua* : *miro clausit ordine*, voir ci-dessus, p. 60, note 4.

(4) Évêque de Noyon de 641 à 660. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II², p. 103-104.

(5) Voir ci-dessus, p. 59.

- fol. 66
- | | |
|--|--|
| <p>Rursus nimis adamatur
 Eudaldus nominabatur
 Nobilis et valde celsus
 Ope plenus atque rebus
 45 Gazis datis et villulis
 Hanc sibi sponsam poposcit,
 Virgo sancta ut audivit
 Talia valde pro posse
 Sed suis, imitans Christum,
 50 Superbire recusavit,
 Profundens preces ad Deum,
 Poscit sibi custodiri
 Atque mentem impollutam
 Quo possit digna coniungi
 55 Præsentem vitam finire
 Et in cælo læta frui
 Superbum et mundi vana
 Festinanter expetentem
 Ad quæ nimis anhelabat,
 60 Sapienti prudens virgo
 Dulciter hunc et suavi
 « Sponse nimis amplectende
 Tu virorum omne decus
 Tu dulcedo et suavis
 65 Quem gratanter iam amplector
 Namque felix inter omnes
 Dum fuero sublimata
 Et diu desiderato
 Unum restat meis credas
 70 Ne nos vile quisquam putet
 Indecenter convenire
 Sumus alto de parentum
 Imbuti religionis
 Turpe est, sicuti gentes
 75 Ut simul conveniamus</p> | <p>a quodam iuvenculo,
 nomine qui proprio,
 dignis pro natalibus,
 locuples in omnibus.
 virginis parentibus,
 futurorum nescius.
 iuvenis conamina,
 respuuit molimina,
 subdita parentibus (1),
 mitis atque humilis.
 altis cum suspiriis
 puritatem corporis
 a mundi illecebris,
 virginum consortio,
 in Christi servitio
 sanctorum tripudio.
 tumentem iactantia,
 sibi iungi dulcia,
 virginis conubia ¹,
 usa iam consilio,
 affatur alloquio :
 atque amantissime,
 splendes decentissime,
 meis odor sensibus,
 intimis visceribus,
 semper ero virgines,
 tanto matrimonio
 dum perfruar thalamo.
 quatinus ² consiliis,
 utpote mancipium
 nostrum in coniugium.
 procreati sanguine,
 sacrosancto dogmate.
 quæ ignorant Dominum (2),
 in tale commercium.</p> |
|--|--|

¹ connubia G. — ² quatenus G.

(1) Cf. *Luc.* 2, 51.

(2) Cf. *Tob.* 8, 5 ; 1 *Thess.* 4, 5.

Nunc decet adire Romam, Flagitare supplicibus A pastore tantę sedis Benedictionis grata	Sedem apostolicam ac submissis p̄cibus, verbis apostolicis super nos carismata tanti doni gratia, salus et continua, in prole fecunditas, amplius adversitas. »
80 Effundantur ut, percepta ¹ Fiat nobis vita longa, Opulentia in rebus, Nulla nobis iam resistat His auditis sponsus verbis,	amore pro virginis, auctor iam itineris. plurima vehicula, agentes itinera.
85 Cępit esse non amati Parantur sumptus habunde ² , Quibus possent sustentari	fol. 66 ^v
Venitur ad urbem Romę, Meritis et illustratam	Petri claram somate, dignanter ęcclesiam.
90 Extitit vir gloriosus, Romane sedis Martinus (1) Qui Martinus papa sanctus Sicut scriptum invenitur Centum quinque episcoporum	his prope temporibus, pontifex eximius. et martyr egregius, in Gestis pontificum (2), congregavit synodum ³ convocat Eligium) (3), crudeles heretici :
95 (Inter quos, ut lectu liquet, In qua sunt iure dampnati ⁴ Pirrus, Paulus et Sergius Ob hoc presul exulatur, Pro dolor! pius iniuste,	et Cirus ⁵ episcopus. a sede deicitur, Constantino principe (4).

¹ praecepta G. — ² abunde G. — ³ synodum G. — ⁴ damnati G. —

⁵ Cyrus G.

(1) Martin I^{er}, pape de 649 à 653, mort en exil (654-656?). Voir ci-dessus, p. 59.

(2) Cf. L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. 336-338. En général le poète résume assez fidèlement la notice consacrée au pontife ; parfois même il copie. A titre de comparaison : « Tunc Martinus... misit et congregavit episcopos in urbe Roma numero CV et fecit synodum secundum instituta Patrum orthodoxorum in ecclesia Salvatoris, iuxta episcopio Lateranense... Et condemnauerunt Cyrum Alexandrinum, Sergium, Pyrrum et Paulum patriarchas Constantinopolitanos... » (t. c., p. 336-337).

(3) Cela est peu probable. On possède encore la liste des évêques présents à ce concile du Latran (MANSI, *Sacr. conc. ampl. coll.*, t. X, col. 866-867). Aucun évêque du nord-ouest de l'Europe n'y figure.

(4) L'empereur, non pas Constantin, mais Constant II (641-668).

- 100 Ad locum pergens de loco,
 Cersonę (1) decessit vita,
 Tunc Francorum gubernabat
 Sicut scriptum est in karta ²
 Hlotharius ⁴ (3), pater magni
 105 His omissis, percurramus
 ceptę rei ordinem.
- Inter hęc, dum sponsus cuncta
 Letus et gaudens cum suis
 Virgo sancta Hunegundis
 Expetebat indefessa
 110 In beati Petri iacens
 Ut pro ipsa imploraret
 Ut ipsi virginitatem
 A mortalis viri thoro
 Inter castas hanc et puras
 fol. 67 115 Iam instabat stationis
 Parabantur ornamenta
 Quibus erant peragenda
 Iamiam sunt incipienda
 Adest virgo cum devota
 120 Prosternens se cum lacrimis
 Petit sibi misereri,
 Cui papa, vultu claro,
 « Quid est, inquit, o puella,
 Nobis gentem et patriam,
 125 Replica petitionem,
 et voce perspicua :
 inquit, et de patria,
- Ad hęc virgo mente clara
 « Si de gente, pater, quęris,

¹ exilium G. — ² (in k.) *in ras.* ; charta G. — ³ *in ras.* — ⁴ Chlotharius G.
 — ⁵ lacrymis G.

(1) Cherson, Chersonèse (= Crimée), ou sa capitale Cherson, Kherson, actuellement Sébastopol.

(2) Cette vague indication ne peut suffire à identifier le document visé, si toutefois l'auteur a prétendu désigner un diplôme existant.

(3) Clotaire II (584-629). Voir ci-dessus, p. 59, note 6.

(4) Dagobert fut roi de 623 à 639. Voir ci-dessus, p. 59, note 6.

- Nobilis gens est Francorum,
 Triumphis multis adaucta
 130 Hinc longe lateque nimis
 Horum sum de stirpe nata,
 Antiqua quorum propago
 Gratia Dei pręventa
 Ad veram fidem conversa
 135 Quę nobis ab ista fluxit
 Confitemur namque Deum,
 Trinitatem in personis,
 Pater semper manet ¹ pater,
 Filius nec non est Deus
 140 Cum ambobus semper regnat
 Caritas dictus amborum
 Sed novissimis diebus,
 Subvenire volens Deus,
 Sacrę virginis Marię
 145 Qui sumsit ³ formam humanam,
 Sic pro nobis natus, passus,
 Unde rursus est venturus
 Hęc est fides quam tenemus
 Nunc exaudi supplicantem,
 150 Retexam cur expetivi
 Propriis sum parentibus
 Quem devito et postpono,
 Obsecro sed me sacrari
 Quo possim, domnę ⁴ Marię
 155 Humilis Deo servire,

incolit quę Galliam,
 pro belli frequentia,
 extat famosissima.
 serie non infima,
 colebat demonia,
 sed iam sprevit idola,
 mente servat integra
 sancta Matre Ecclesia.
 voce fantes publica
 unum in essentia.
 est qui immutabilis,
 semper Patre genitus,
 Spiritus paraclytus ²,
 a sanctis doctoribus.
 perditis hominibus
 misit Unigenitum,
 castis in visceribus
 corpus atque animam.
 surrexit et abiit,
 iudicare sæculum.
 traditam a patribus.
 o pater piissime.
 sedem apostolicam.
 promissa iuenculo,
 Christi nexa vinculo.
 capitis velamine,
 semper sub tutamine,
 mundi spreto culmine. »

fol. 67^v

- His haustis, papa verendus
 « Audite, patres et fratres ⁵,
 Quę Deus per orbem terrę
 Conservans virginitatem
 160 Laudemus hinc Conditorem
 Cuncti clamant : « Benedictus
 Propagans religionem
 Sic ad virginem conversus
- magnis infit vocibus :
 hęc Dei magnalia,
 multis dat mortalibus,
 in utrisque sexibus.
 cum devotis cordibus. »
 omnipotens Dominus,
 in diversis gentibus ! »
 Domnus apostolicus

¹ (s. m.) m. s. G. — ² paraclitus G. — ³ sumpsit G. — ⁴ donae G. — ⁵ sorores G.

fol. 68

- Inponit¹ diu optata
 165 Benedicit hanc et firmat
 Monens eam et exhortans
 Donec casta sortiatur
 Sic dimisit eam signans
 capiti velamina.
 virtus apostolica,
 servare propositum,
 huius vitę terminum.
 et caput exosculans.
- His auditis, vir Eudaldus,
 170 Iratus et furibundus,
 Qualiter se ulciscatur
 Cogitat ense necare;
 Protegit, et hunc repellit
 Ab his mentem revocatam
 175 Tollit cuncta quę habebat
 Sine quibus non valebant
 Equos, cuncta instrumenta,
 Sumptus, vestes, ornamenta
 Turgidus et effrenatus,
 180 Putabat virginis cuncta
 Hęc perpressa sacra virgo
 Uni sola Deo iuncta,
 Linquitur pauper, pedestris,
 Sicque funditus humano
 185 Deum cęli precabatur
 Ex scripturis mentem fovens⁴,
 « Dominus me regit, inquit,
 Propter nomen suum iustam
 Umbram mortis non timebo,
 190 In Dei virtute fidens
 Exivit Romam pedestris,
 Flebilis et delicata,
 Querit callem atque viam
 Velut errans non quiescit
 195 Perque montes et convalles
 Cinere⁷ pane commixto
 Cuius Deitatis nutu
 spretus et posthabitus,
 mente tractat impia
 pro tanta iniuria.
 sed hanc virtus Domini
 ab actu² nefario.
 convertit ad alia.
 virgo necessaria,
 perfici itinera :
 virorum solatia³,
 et cunctas sarcinulas.
 venturus in patriam
 dissipare prędia.
 nil terretur animo.
 unica cum famula,
 quę dives advenerat.
 fraudata pręsidio,
 omni mentis studio.
 hoc usa Davitico :
 nihil michi deerit.
 me ducet⁵ per semitam.
 si per hanc cucurrero (1). »
 et⁶ consignans pectora,
 una cum puellula,
 consurgit ad fortia,
 quę ducit ad patriam,
 sed percurrit avia,
 dirigit itinera,
 utens aqua modica.
 regente vestigia,

¹ imponit G. — ² hactu, *expunxit h cod.* — ³ (v. s.) *in ras.* — ⁴ fovet G.
 — ⁵ deducet G. — ⁶ ei G. — ⁷ *cod. prius, G ; cineri (post corr.) cod.*

(1) Cf. Ps. 22, 1, 3, 4.

- Prevenit iam revertentes
 Prior transmeavit fluctus
 200 Regressa domum cum pace,
 Sicque servos et ancillas
 Villas, agros atque silvas,
 Tradidit Sanctę Marię
 Cellę Humolariensis (1)
 205 Sanctę Virginis Marię
 equos velocissimos,
 atque montes ninguidos,
 fulta Christi dextera.
 omni cum familia,
 cuncta patrimonia
 seque ipsam famulam,
 iam devota incola,
 humilis clientula.
- fol. 68^v
- Post emensos paucos dies
 Rigidus, profana volvens
 Scilicet ut vim inferret
 Possideret et vastaret
 210 Quę ad horum pertinebat
 At ubi tumens ructavit
 Intimans suis quid vellet
 Forte quidam conviator
 Rediisse Hunegundim,
 215 Exceptam ab omni plebe
 Et suam hereditatem,
 Tradidisse iam per kartam ¹
 Domine suę Marię
 Seque ipsam subdidisse
 220 Atque Deo servituram
 Hęc ut audit stupefactus,
 Quid esset, quid sibi vellet
 Qualiter se preveniret
 Cum pro certo honerosa
 225 Tardiora retro linquens
 Velut volans adventasset ³
 Eudaldus repatriat,
 in cordis recessibus,
 virginis parentibus,
 cunctam suppellectilem,
 legale dominium.
 furoris vesaniam,
 quidve furens cuperet,
 extitit qui diceret
 sacrosanctam virginem,
 optime incolumem
 omnibus cum famulis,
 stipulatam legibus
 virginum in usibus
 regulari vinculo
 in ipso cęnobio.
 revolvit in animo
 puellaris actio,
 vel cuius auxilio,
 ipse iam distraxerit ²,
 paucis cum velocibus
 a romanis arcibus.
- Tunc prius vir sećularis
 Quod esset beata virgo
 advertit negotium,
 vere Dei famula,

¹ chartam G. — ² sic G; distraxerat *cod.* — ³ adventasse G.

(1) Homblières, Aisne, cant. et arrond. de Saint-Quentin (7 km). Abbaye de moniales, fondée vers le début du VII^e siècle; Bénédictins à partir de 949 jusqu'à la Révolution. Voir L.-H. COTTINEAU, *Répertoire*, t. I, p. 1427, et ci-dessus, p. 50, note 1.

- 230 Et seipsam subiugasset, cuncta mundi gaudia,
 fol. 69 Penitens et pertimescens, sub tam arta regula,
 Quę in Christi perpetrare, transacta molimina,
 Videt namque operantem, conabatur famula,
 Et hoc factum quod constabat, Deum in puellula,
 235 Non humano perpetratum, omnibus mirabile,
 Sicque poenitus deiecto, fuisse conamine.
 Divini timoris fausto, mentis supercilio,
 Omnis furor effugatur, perculsus aculeo,
 Iamque preces meditantur, mentis domicilio,
 240 Quibus posset vicem dare, atque satisfactio,
 Quam ignorans interrogavit ¹, tantę contumelię,
 Humilis et verecundus ², virgini castissime.
 Sanctę Matris Ecclesię, sternitur pro foribus
 Qua degebat virgo cęlebs, plorans cum gemitibus,
 245 Postulans sibi dimitti, una cum sororibus,
 Vix et nimis reluctando, quod patravit facinus.
 Consensit beata virgo, plurimis cogentibus,
 Quem semel sprexit cum mundo, ut videret amplius
 At ille, semet provolvens, cunctis cum honoribus.
 250 Deinceps se profitetur, mox illius pedibus,
 Et in cunctis serviturum, huius esse famulum
 Qui licet foret indignus, commodis forensibus.
 Tradit illi tamen cuncta, virginis amplexibus,
 Ut essent Sanctę Marię, quę promisit prędia,
 255 Et conscriptum testamentum, postmodum in sęcula
 Iamque a culparum diro, firmat in perpetuum ³.
 Vitam suam insignivit, absolutus vinculo,
 Procurans et administrans, castitatis titulo,
 Quicquid ⁴ noverat fuisse, eidem coenobio
 fol. 69 260 Arte mira virgo sacra, necesse sororibus.
 Meritis et sanctitate, Dei casta famula,
 Fęcit lupum custodire, ipsius eximia,
 Prudens vir semper instabat, agnorum ovilia.
 Donec vita fruebatur, tali exercitio,
 265 Ad extremum bene curso, in pręsenti sęculo.
 Meruit audire Christum, huius vitę stadio,
 promittentem talia :

¹ irrogavit G. — ² reverendus G. — ³ (i. p.) imperpetuum *cod.* — ⁴ quicquid G.

- « Serve bone et fidelis,
In paucis eras fidelis,
Decem princeps civitatum
270 His relatis, indicavit
Se statim finire vitam
Et in cēlis fruiturum
Quod, ut fit, digne conditur ²
Digno loco sepelitur,
- 275 Post hęc virgo supervixit
Semetipsam plus exercens
Vigilans semper et vacans
Parabat iter ad cēlos,
At ubi iam fit longeva
280 Cupiens humanos artus
Et ad cēlos pervolare
Causabatur, dicens Deo
« Sitio et concupisco
Quando iam fessa deponam
285 Veniens et apparebo
His et huiusmodi verbis
Operis boni cum fructu
Lampadem tenens flammantem
Expectabat repromissum
290 Tandem Christus miseratus
Qui nulli negavit unquam
Virgini statim daturus
Hanc vocavit ut transferret
Leni tacta febre virgo
295 Confluunt undique multi,
Divites et mediocres,
- lētare cum angelis.
eris nunc in pluribus ¹.
esto in perpetuum (1). »
cunctis circumstantibus,
cum votis felicibus
gaudiis perennibus.
multis aromatibus,
psalmis concrepantibus ³.
- plurimis temporibus,
in divinis cultibus,
obsecrationibus.
miris fulgens actibus.
virgo prudentissima,
exui feliciter
et esse perenniter (2),
mentis cum suspirio :
Te, fons vive, Domine.
aegre carnis sarcinam,
ante vultum Domini (3) ? »
sepius sermocinans,
et flore virgineo,
caritatis oleo (4),
sibi vitę bravium (5). fol. 70
- labores acerrimos,
pietatem solitam,
coronam perpetuam,
ad cēlestem patriam.
egrotavit subito.
nobiles et infimi,
ēgeni et pauperes,

¹ (i. p.) impluribus *cod.* — ² *cod. prius*, G ; conditus (*post corr.*) *cod.* —

³ (*post corr.*) *cod.* ; cum crep. *cod. prius*.

(1) Cf. *Matth.* 25, 21, 23 ; *Luc.* 19, 17.

(2) Cf. *Phil.* 1, 23.

(3) Cf. *Ps.* 41, 3.

(4) Cf. *Matth.* 25, 13-14.

(5) Cf. *Matth.* 25, 21 ; *Phil.* 3, 13-14.

- | | | |
|----------------------|--|--------------------------------|
| | Levitę et sacerdotes, | clerus atque virgines, |
| | Tantę matris ad decessum | ut essent unanimes, |
| | Se suosque commendantes | eius patrocínio, |
| 300 | Ut pro ipsis intercedat | in perenni sæculo. |
| | Reverenter circa lectum | multis adsistentibus, |
| | Psalmos atque letanias ¹ | devote canentibus, |
| | Mox terribilis auditur | vox emissa cęlitus, |
| | Quę tantum terrorem infert | adstantium cordibus |
| 305 | Quatinus ² ad plenum posset | hanc nemo percipere, |
| | Nisi ipsa cuius causa | visa est descendere, |
| | Sola virgo recognovit | quod in voce sonuit. |
| | Erigit caput e lecto, | sedens in cilitio, |
| | Protendit manus ad cęlum | cum ingenti gaudio : |
| 310 | « Assum ³ , inquit, Christe, læta | assum ³ tua famula. |
| | Te desidero videre, | veni, rex piissime. » |
| | Tota domus illustratur | a fulgore nimio, |
| | Omnium nares replentur | odore mirifico. |
| | Facie fit clara virgo | atque vultu roseo, |
| 315 | Velut regi pręsentanda | in cęlesti thalamo. |
| | Linquit membra fatigata | labore multimodo, |
| | Petit cęlos constipata | angelorum cuneo. |
| fol. 70 ^v | Bis ante quaterno sole | kalendas septembrium (1) |
| | Hoc natale celebratur | plurimis proficuum. |
| 320 | Virtutes et signa multa | quę per ipsam Dominus |
| | Operari est dignatus | in multis temporibus |
| | Vendicant sibi privatam | operis industriam. |
| | Veneremur cuncti, fratres, | Salvatoris gratiam, |
| | Adorantes et laudantes | ipsius potentiam, |
| 325 | Generi talem humano | qui facit clementiam, |
| | Ut post artam ruris viam ⁴ | cęli scandat patriam |
| | Atque felix obtineat | sempiternam gloriam. |
| | Amen. | |

¹ litanias G. — ² quatenus G. — ³ adsum G. — ⁴ itane legendum ? urnam cod.

(1) VIII Kal. Sept. = 25 août.

LA MORT DE S. JEAN L'HÉSYCHASTE

D'APRÈS UN TEXTE GÉORGIEN INÉDIT

La Vie de S. Jean, évêque de Colonia en Arménie (481/2-490/1), puis moine et reclus à Saint-Sabas en Palestine (BHG. 897-898), a été écrite par Cyrille de Scythopolis avant la mort de l'Hésychaste ; l'auteur termine en effet son ouvrage en ces termes :

Καὶ ἰδοὺ ἔφθασεν τὸν ἑκατοστὸν τέταρτον τῆς ἑαυτοῦ ἡλικίας χρόνον καὶ ἔστιν λίαν πρεσβύτης καὶ παιδρὸς τῷ προσώπῳ καὶ τῇ ψυχῇ προθυμότατος καὶ θείας χάριτος ἐμπεπλησμένος· εὐχόμεθα δὲ ἡμεῖς οἱ ταπεινοὶ ἵνα ὁ θεὸς ἔτι μᾶλλον καὶ μᾶλλον ἐνδυναμώσῃ αὐτὸν καὶ τὸν δρόμον αὐτοῦ ἐν εἰρήνῃ τελειώσῃ. εὐχαῖς αὐτοῦ ἐλεήσει καὶ ἡμᾶς τοὺς ταπεινοὺς καὶ ἀμαρτωλοὺς τοὺς συγγραφάμενους. εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. ἀμήν¹.

Jean étant né, comme le note Cyrille d'après les indications de l'Hésychaste lui-même, « le 8 janvier en la 4^e année de Marcien, 7^e indiction ² », c'est-à-dire en 454, la 104^e année de son âge s'étendait du 8 janvier 557 au 7 janvier 558 ; c'est donc entre ces deux dates que Cyrille écrivit les lignes qu'on vient de lire. L'extrême vieillesse atteinte dès lors par l'Hésychaste permet de croire qu'il est mort peu de temps après ; mais la Vie grecque ne nous fournit aucun renseignement sur la date de son décès ; « das Jahr ist nirgends überliefert », remarque Schwartz ³.

La tradition manuscrite grecque de la Vie de Jean l'Hésychaste n'est pas très riche ; on n'en signale, à notre connaissance, que les manuscrits suivants, tous utilisés, directement ou indirectement, par Schwartz, sauf le dernier :

Octob. gr. 373 (IX^e siècle), fol. 198^r-212^v (la fin de la Vie manque) ; Vies de moines (Chariton, Antoine, Euthyme, Sabas, Jean l'Hésychaste) et Vie de S. Grégoire d'Arménie (*des. mutil.*) ; manuscrit

¹ *Vita Ioh.*, § 28, éd. E. SCHWARTZ, *Kyrrillos von Skythopolis* (= *Texte und Untersuchungen*, t. XLIX, 2, Leipzig, 1939), p. 222, l. 9-12 ; comparer § 27, p. 221, l. 23 ss.

² *Vita Ioh.*, § 1, p. 201, l. 16-18.

³ *Kyrrillos*, p. 414, note 1.

d'origine certainement orientale, et très vraisemblablement paléstinienne ¹ ;

Sin. gr. 494 (IX^e siècle), en onciale, fol. 136^v-164^v ; manuscrit mutilé en tête et en queue ; tous les textes conservés sont de Cyrille de Scythopolis ² ;

Vat. gr. 1589 (X^e siècle), fol. 161^v-168^v ; recueil de Vies de saints, surtout de moines, avec quelques textes patristiques et ascétiques ; manuscrit d'origine italo-grecque ³ ;

Laurent. XI, 9 (copié en 1020/1), fol. 56^v-62^r (pour le 7 déc.) ; recueil de textes hagiographiques et ascétiques ; le contenu hagiographique est apparenté à celui du *Vat. gr.* 1589 ; écrit pour le monastère Saint-Jean d'Apiro en Italie méridionale ⁴ ;

Vat. gr. 819 (XI^e siècle), fol. 46^v-58^v (pour le 13 mai) ; « Métaphraste mêlé » pour les mois de mai à août ⁵ ;

¹ Voir E. FERON et F. BATTAGLINI, *Codices ms. gr. Ottob. Bibl. Vat.* (Rome, 1893), p. 191 ; A. EHRHARD, dans *Römische Quartalschrift*, t. XI (1897), p. 191 ; *Catal. Graec. Vatic.*, p. 273-274 ; W. HENGSTENBERG, *Das griechische Januar-menologium* (diss., Freising, 1910), p. 38 ; SCHWARTZ, *Kyrrillos*, pp. 317-318 et 334-336 ; G. GARITTE, dans *Revue d'hist. eccl.*, t. XXXVII (1941), p. 201-204, et dans *Studi e Testi*, 127 (1946), p. 388-390 ; A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand*, t. III (= *Texte und Unters.*, t. LII, 1952), p. 917-918. — Le manuscrit n'est certainement pas italo-grec ; les initiales qui paraissent à Mgr Ehrhard (t. c., p. 917, note 1) révéler une telle origine sont des additions postérieures, ainsi que nous l'avons montré dans *Studi e Testi*, 127, p. 389-390 ; comme le note avec raison Hengstenberg (ouv. cité, p. 38), le contenu du volume indique une origine paléstinienne.

² Voir V. GARDTHAUSEN, *Catalogus codd. gr. Sinaiticorum* (Oxford, 1886), p. 120 ; H. GRÉGOIRE, dans *Revue Instr. publ. en Belg.*, t. XLIX (1906), p. 281-283 ; SCHWARTZ, *Kyrrillos*, pp. 250-253, 319-327 ; EHRHARD, *Ueberl.*, t. III, p. 916-917. — Schwartz n'a pas vu ce manuscrit ; il n'en connaît le texte de la Vie de l'Hésychaste que par l'édition de Kléopas Koikylidès, dans *Néa Sióon*, 1906, suppl., p. 14-32 ; voir E. STEIN, dans *Anal. Boll.*, t. LXII (1944), p. 170.

³ *Catal. Graec. Vatic.*, p. 130-132 ; SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 318-319 ; G. GARITTE, dans *Bull. Inst. hist. belge de Rome*, t. XXI (1941), p. 12-13 (avec bibliographie, p. 12, note 6) ; C. GIANNELLI, *Codices Vatic. graeci 1485-1683* (Vatican, 1950), p. 211-215 ; EHRHARD, *Ueberl.*, t. III, p. 918-920. — C'est à tort, croyons-nous, que Mgr Ehrhard doute de l'origine italo-grecque de ce manuscrit ; voir GIANNELLI, p. 214.

⁴ A. M. BANDINI, *Catalogus codd. ms. Bibl. Mediceae Laurent.*, t. I (Florence, 1764), p. 502-507 ; SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 318 ; EHRHARD, *Ueberl.*, t. III, p. 938-940 ; P. VAN DEN VEN, *La légende de S. Spyridon, évêque de Trimithonte* (= *Bibl. du Muséon*, 33, Louvain, 1953), p. 46*, notes 1 et 2 (bibliogr.) ; K. et Silva LAKE, *Dated Greek Minuscule Mss. to the Year 1200*, fasc. X (Boston, 1939), n° 369, pl. 690-696.

⁵ Voir *Catal. Graec. Vatic.*, p. 67-68 ; EHRHARD, *Ueberl.*, t. III, 1 (1940), p. 167-168 ; SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 329, note 1 ; R. DEVRESSE, *Codices*

Vat. gr. 2022 (xii^e siècle), fol. 206^r-223^v; les fol. 206-235 sont un fragment d'un manuscrit italo-grec et contiennent la Vie de Jean, celle de Paul de Thèbes et des apophtegmes¹.

Dans tous ces manuscrits, sauf dans l'Ottobonianus (où la fin de la Vie manque par mutilation du manuscrit) et le Sinaiticus, on lit, après le texte cité plus haut, la note finale suivante :

Ἐτελειώθη δὲ ὁ ἅγιος οὗτος γέρον Ἰωάννης καὶ ἐπίσκοπος μὴνὶ Δεκεμβρίῳ ἐβδόμῃ βασιλεύοντος τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα κτλ.².

Comme l'ont noté Usener³ et Schwartz après lui⁴, cette apostille n'est évidemment pas de Cyrille.

Le Sin. gr. 494⁵ ajoute après ἐν εἰρήνῃ τελειώση :

† Ταῦτα μὲν ἐγράφησαν ὡς προεῖρηται ἔτι ἐν σαρκὶ περιόντος αὐτοῦ τοῦ μακαρίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ ἐπισκόπου καὶ ἡσυχαστοῦ· οἷς ὀλίγον χρόνον ἐπιβιώσας εἰς τὴν ἄλυσιν καὶ ἄγῃον μετηνέχθη ζωὴν, τὸ τέλος τοῦ βίου δεξάμενος κατὰ τὴν ὁγδόην τοῦ Ἰανου | (fol. 164^v) αἰρίου μηνὸς τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ τῶν ἁγίων θεοφανείων· οὗ ταῖς εὐπροσδέκτοις εὐχαῖς κτλ.⁶.

Schwartz estime que cette notice est également inauthentique, probablement plus récente que la note Ἐτελειώθη, et que la date

Vatic. graeci, t. III (Vatican, 1950), p. 354-355. C'est de ce manuscrit que doit provenir l'édition de la Vie dans les *Act. SS.*, Maii t. III (1680), p. 16*-21* ; le codex *Vat. gr.* 866, qui est indiqué (p. 232 c) comme source de l'édition ne contient pas la Vie de Jean (voir SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 329). Schwartz ne connaît ce manuscrit que par l'édition des *Act. SS.*

¹ *Catal. Graec. Vatic.*, p. 183-184 ; SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 329, note 1 ; EHRHARD, *Ueberl.*, t. III, p. 923. — Le codex Marc. VII 34 (x^e s.) a contenu le texte de la Vie de l'Hésychaste ; mais elle ne s'y trouve plus, le manuscrit étant mutilé ; voir EHRHARD, *Ueberl.*, t. III, p. 920-921. — Le R. P. Fr. Halkin nous signale encore le codex Petropol. gr. 28, un demi-feuillet en onciale, vraisemblablement du viii^e siècle, qui porte le début de la Vie de S. Jean (identifié par EHRHARD, *Ueberl.*, t. I, 1937, p. 77-78, avec la note 1 de la p. 78).

² SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 222, l. 17-19.

³ H. USENER, *Der heilige Theodosios* (Leipzig, 1890), p. xix : « Die jetzige schlussbemerkung über den todestag des heiligen ist ein späterer fremder zusatz ».

⁴ *Kyrrillos*, p. 222, dans l'apparat ; p. 328.

⁵ Voir ci-dessus, note 2 de la p. 76.

⁶ Comp. SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 253 (d'après l'édition de Kléopas KOIKYLIDÈS, dans *Néa Siwón*, 1906, suppl., p. 14-32). Nous avons vu le manuscrit au Sinaï en 1950 (voir G. GARITTE, *Expédition paléographique au Sinaï*, dans *Le Muséon*, t. LXIII, 1950, p. 119-121) et nous transcrivons le texte directement sur une photographie. L'édition de Kléopas reproduite par Schwartz (p. 253) omet ἐγράφησαν, lit παρόντος au lieu de περιόντος, et ἀγῆρω au lieu de ἄγῃον.

du 8 janvier n'y est qu'un écho de la date de naissance de Jean¹. Nous pensons, comme Schwartz, que l'addition du Sinaiticus ne peut être de Cyrille ; nulle part, en effet, dans la Vie, Jean n'est appelé *Ἰωάννης ὁ ἐπίσκοπος καὶ ἡσυχαστής* ; dans le titre, au contraire (et aussi dans la souscription du Sinaiticus), son nom reçoit ces deux épithètes, destinées évidemment à distinguer l'Hésychaste des autres saints homonymes. De plus, le verbe *ἐγράφησαν* (omis dans l'édition reproduite par Schwartz) est plus naturel si on le suppose écrit par un tiers. Enfin, l'examen direct du manuscrit montre que le copiste lui-même a distingué nettement la note finale de la Vie proprement dite ; en effet, non seulement cette note constitue un alinéa nouveau, la ligne précédente ne portant que les lettres *-λειώση*, suivies de quatre points en croix (c'est la disposition ordinaire des alinéas dans le codex), mais en plus, après les quatre points, le scribe a dessiné une ligne ondulée et ornée, et dans la marge gauche, en face de *Ταῦτα μὲν*, il a tracé une croix : aucun de ces deux ornements n'est utilisé aux autres alinéas.

Une ancienne version géorgienne de la Vie de l'Hésychaste est conservée dans le précieux manuscrit géorgien 1 (Add. 11.281) du British Museum, copié au début du x^e siècle au monastère de Sainte-Croix près de Jérusalem². Cette version a été publiée par M. K. Kékélidzé au tome premier de ses *Monumenta Hagiographica Georgica*³, p. 15-27. La fin de la Vie grecque telle que nous l'avons

¹ SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 328-329 : « Dagegen steht in dem Schluss der Vita im Sinaiticus 494, der ebenfalls unecht, vermutlich später als der gewöhnliche ist, der 8. Januar, d. h. sein Geburtstag ».

² Sur ce manuscrit, un des joyaux du British Museum, voir J. O. WARDROP, *A Catalogue of Georgian Manuscripts in the British Museum* (en appendice à F. C. CONYBEARE, *A Catalogue of the Armenian Manuscripts in the British Museum*, Londres, 1913), p. 397-405 ; K. KÉKÉLIDZÉ, dans *Hrist. Vostok*, t. II, 3 (1914), p. 307-310 ; IDEM, *Monumenta Hagiographica Georgica*, t. I (Tiflis, 1918), p. xxxvii ; t. II (Tiflis, 1946), p. 119-120. — On ne connaît pas d'autres manuscrits de la Vie géorgienne de S. Jean l'Hésychaste ; voir K. KÉKÉLIDZÉ, *Auteurs étrangers dans l'ancienne littérature géorgienne* (en géorgien), n° 106, 6, p. 181, dans *Moambe*, *Bulletin de l'université de Tiflis*, t. VIII (1928), p. 99-202 ; G. PÉRADZÉ, dans *Oriens christianus*, t. VIII (1933), p. 91.

³ C. KÉKÉLIDZÉ, *Monumenta Hagiographica Georgica, pars prima, Keimena. T. I Ianuarius, Februarium, Martium, Aprilem et Majum menses continens* (en géorgien), Tiflis, 1918. Nous avons pu utiliser cet ouvrage rarissime grâce à l'obligeance du R. P. Halkin, bollandiste.

citée plus haut y est reproduite fidèlement jusqu'aux mots *ἐν εἰρήνῃ τελευῶση* :

Et pervenit ille ad centesimum quartum annum, et senex valde et facie splendidus est et animā fortis et plenus gratiae Dei. Et nos pauperes petimus a Deo ut confortet eum et in pace perficiat cursum suum ¹.

Après cela, le géorgien continue par un récit de la mort de Jean qui manque dans le grec et dont M. Kékélidzé n'a pu donner dans son édition que la première moitié, ses photographies du manuscrit étant incomplètes ². En voici le texte entier, reproduit d'après des photos de l'Add. 11.281, que nous devons à l'obligeante servabilité de M. C. Moss, le savant orientaliste du British Museum.

Brit. Mus., Add. 11.281, fol. 333r-v

1 და ყოველთა დღეთა მოელოდა იგი ქამსა განსლვისა მისისასა, **2** და გული უთქუმიდა მოღებად გვრგვინსა სიძარ-თლისასა რომელი განმზადებულ იყო მის თვს, რომელი აღუთქუა ღმერთმან მოყუარეთა თვსთა. **3** და ვითარ მოე-ხლა სიკუდილი მისი, მიუვლინა პატრიაქმან (1) და მოიყვანა ამბა კონონ მამასახლისი, **4** კაცი ღმრთისმოყუარეს და ხავსს განკითხვითა და სრული სიყუარულითა ღმრთისადთა, **5** და წარავლინა იგი ასკალონდ ; **6** და თანაჰყვანდა მოწაფეს წმიდისა მის ბერისაჲ. **7** და ვითარ მოიწია ქაში სიკუდი-ლისა მისისაჲ, მირბოდეს მამანი და ჰგონებდეს ვითარმედ აღსრულებულ არს იგი ; **8** ხოლო იყო (2) დღეს კვრიაკეს და სულთა ოდენ ჰბრძოდა. **9** და გამოიდეს იგი ხენაკით, და ჰრქუა მან მამათა : **10** « გევედრები თქუენ, მამანო ჩემნო, ნუ მწუხარე ხართ, რადმეტუ ნებითა ღმრთისადთა მამანი ჩუენნი (3) რომელნი უცხოებასა არიან მოვიდენ დღესა ოთხ-შაბათსა, **11** და შემდგომად სამისა დღისა შეჰკრბეთ და ნებაჲ ღმრთისაჲ აღესრულოს ჩემ ზედა ». **12** და ესრეტა

(1) Sic cod. — (2) Fin du fol. 333r et de l'éd. Kékélidzé. — (3) ჩნნი, premier ნ ajouté après coup, au-dessus de la ligne.

¹ Éd. KÉKÉLIDZÉ, p. 27, l. 19-22.

² Le texte de Kékélidzé s'arrête (p. 27, l. 29) aux mots ხოლო იყო, derniers du fol. 333r de l'Add. 11.281 ; le texte se poursuit au verso de ce feuillet. Dans son introduction, p. XL, n° IV, Kékélidzé note que son édition

იყო ; უკმოიქცეს რომელნი იგი უცხოებასა იყვნეს ოთხმაბათსა შოვა სამხრის ; **13** და მივიდეს ყოველნი და ღოგვაჲ მისი მოიღეს, **14** და მუნთქუესვე შეჰვედრა სული თჳსი გელთა ღმრთისათა რვასა იანვარისასა. **15** და აწ წმიდისა მის თჳს და თავთა ჩუენთა თჳს მივსცეთ პატივი და დიდებაჲ და თაყუანისცემაჲ მამისა და მისა და სულისა წმიდისა უკუნითი უკუნისამდე. ამენ.

1 Et omnibus diebus exspectabat ille tempus exitus sui, **2** et desiderabat accipere coronam iustitiae (cf. 2 Tim. 4, 8) quae parata erat pro eo, quam promisit Deus amantibus Se (Iac. 1, 12). **3** Et ut appropinquavit mors eius, misit patriarcha et arcessivit abbatem Cononem (amba konon) hegumenum, **4** hominem Deum amantem et plenum discretione et perfectum amore Dei, **5** et misit eum Ascalonem ; **6** et (se)cum ducebat discipulum sancti senis. **7** Et ut advenit tempus mortis eius, accurrebant patres, et putabant eum defunctum esse ; **8** erat autem dies dominica, et in agonia tantum erat. **9** Et abstulerunt eum e cella, et dixit ille patribus : **10** « Rogo vos, patres mei, nolite tristes esse, quia per voluntatem Dei fratres nostri qui in peregrinatione sunt advenient feria quarta, **11** et post tres dies congregabimini, et voluntas Dei perficietur super me. » **12** Et ita etiam fuit ; reversi sunt qui in peregrinatione erant feria quarta inter cenam ; **13** et adierunt (eum) omnes, et orationem eius acceperunt, **14** et statim tradidit spiritum suum manibus Dei (cf. Ps. 30, 6 ; Luc. 23, 46), octava (die) Ianuarii. **15** Et nunc pro sancto et pro nobis ipsis tribuamus honorem et gloriam et adorationem Patri et Filio et Spiritui sancto, a saeculo in saeculum. Amen.

L'authenticité cyrillienne de ce morceau n'est pas douteuse ; tant dans la forme que dans le fond, on y trouve de multiples traits qui trahissent la main, si caractéristique, de Cyrille de Scythopolis.

1 *exitus (ganslvay) sui*, au sens de « mort » : comp. *Vita Euthym.*, § 35, éd. SCHWARTZ, p. 53, l. 22 *τὴν ἔξοδον*, même sens ; *Vita Ioh.*, § 25, p. 220, l. 26 *ἐτοιμάζετο πρὸς τὴν ἔξοδον* (Jean l'Hés.).

2 *coronam iustitiae* (cf. 2 Tim. 4, 8) : comp. *Vita Sabae*, § 77, p. 183, l. 4-5 *τῷ τῆς δικαιοσύνης... στεφάνῳ* ; *Vita Cyriaci*, § 5, p. 225, l. 19-20 *item* ; § 21, p. 235, l. 19-20 *κομισάμενος παρ' αὐτοῦ τὸν τῆς δικαιοσύνης στέφανον*.

2 *quam promisit Deus amantibus Se* (Iac. 1, 12) : comp. *Vita Cyr.*, § 21, p. 235, l. 20-21 *ὃν ἐπηγγείλατο τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτόν*.

3 *patriarcha (patriak'i)* : Cyrille appelle ainsi couramment l'évêque

est incomplète parce que quelques lignes (*ramdenime strik'oni*) manquent à la fin de ses photographies. Le texte du fol. 333^v comporte 17 lignes dans le manuscrit.

de Jérusalem : voir par exemple *Vita Sabae*, § 68, p. 170, l. 19, 21 ; § 71, p. 173, l. 12 ; § 83, p. 188, l. 2 ; *Vita Ioh.*, § 10, p. 209, l. 3 ; comp. SCHWARTZ, p. 285, l. 9.

3 *abbatem Cononem* (*amba konon*) : Conon succéda, comme higoumène de Saint-Sabas, à Cassien, mort le 20 juillet 548 (*Vita Sabae*, § 88-89, p. 196 ; voir Ern. STEIN, dans *Anal. Boll.*, t. LXII, 1944, p. 179). Cyrille l'appelle toujours ἀββᾶς Κόνων (ainsi p. 196, l. 20 ; p. 197, l. 1 ; p. 198, l. 2, 7, 14). Remarquons que son nom ne figure pas dans le reste de la Vie de Jean l'Hésychaste.

4 *hominem* : comp. les éloges introduits par ἀνὴρ apposé au nom propre : *Vita Sabae*, § 89, p. 196, l. 20 (il s'agit de Conon lui-même) ; *Vita Ioh.*, § 15, p. 213, l. 14 ; § 22, p. 218, l. 12.

4 *plenum discretionis* : comp. *Vita Sabae* § 65, p. 166, l. 4-5 πλήρης... διακρίσεως ; § 89, p. 196, l. 28 διακρίσεως (précisément dans l'éloge de Conon).

6 *discipulum*. La Vie parle de deux disciples de Jean l'Hésychaste, nommés Théodore et Jean : § 18, p. 215, l. 8-9, 24 ; § 23, p. 219, l. 7 ; § 25, p. 220, l. 10.

6 *sancti senis* : désignation courante de Jean dans Cyrille ; voir par exemple *Vita Ioh.*, § 20, p. 216, l. 8 τοῦ ὁσίου τούτου γέροντος ; § 21, p. 217, l. 25 τούτω τῷ ἁγίῳ γέροντι ; § 23, p. 219, l. 4 τῷ ἁγίῳ γέροντι ; l. 20 τὸν ἅγιον γέροντα ; § 25, p. 220, l. 5 ὁ ἅγιος οὗτος γέρον ; l. 9 item.

7 *patres*, **9** *patribus* : Cyrille appelle πατέρες les « moines d'un monastère » ; le mot est souvent employé seul, comme ici : *Vita Sabae*, § 84, p. 189, l. 25 ; p. 190, l. 1 ; § 87, p. 194, l. 16, 17, 27 ; § 88, p. 196, l. 8 ; *Vita Ioh.*, § 7, p. 206, l. 16 ; p. 207, l. 1 ; § 14, p. 212, l. 22 ; § 15, p. 214, l. 1, 2 etc.

10 *nolite tristes esse quia* : comp. *Vita Cyr.*, fin, p. 241, l. 4 μὴ λυποῦ, τέκνον, ὅτι (dans un contexte semblable).

11 *post tres dies* : Euthyme et Sabas prédisent de même leur mort quelques jours à l'avance : *Vita Euthym.*, § 39, p. 57, l. 21-26 (3 jours à l'avance) ; *Vita Sabae*, § 76, p. 182, l. 12-15 (οὐ μετὰ πολλὰς ἔσσεσθαι ἡμέρας) ; comp. *Vita Theognii*, fin, p. 243, l. 17.

12 *et ita etiam fuit* : comp. *Vita Theod.*, fin, p. 241, l. 6 ὁ καὶ γέγονεν (après une prophétie du même genre).

12 *feria quarta* : Cyrille indique le jour de la semaine où moururent Euthyme (*Vita Euthym.*, § 39, p. 59, l. 13) et Sabas (*Vita Sabae*, § 76, p. 182, l. 24-25).

14 *tradidit spiritum suum manibus Dei* (cf. *Ps.* 30, 6 ; *Luc.* 23, 46) : formule familière à Cyrille ; voir *Vita Euthym.*, § 35, p. 54, l. 9 εἰς χεῖρας θεοῦ τὸ πνεῦμα παρέθετο ; *Vita Sabae*, § 76, p. 183, l. 1-2 εἰπὼν τελευταῖον κύριε εἰς χεῖράς σου παραθήσομαι τὸ πνεῦμά μου ; *Vita Cyr.*, § 21, p. 235, l. 19 παραδόνς τὸ πνεῦμα τῷ κυρίῳ ; *Vita Theod.*, p. 239, l. 25-26 εἰς χεῖρας θεοῦ τὸ πνεῦμα παρέθετο.

La teneur même du morceau est tout aussi probante, car on y reconnaît la manière, si personnelle et si rare, de l'honnête et

exact Cyrille. Quelque temps avant la mort de Jean, nous est-il raconté, l'higoumène Conon est mandé par le patriarche¹ et chargé par lui d'une mission à Ascalon ; il part avec un disciple de l'Hésychaste ; un dimanche, Jean commence à se sentir mal : grand émoi parmi les « pères » à cause de l'absence de l'higoumène ; le malade les rassure en leur prédisant que les voyageurs rentreront le mercredi suivant et que lui-même mourra ce jour-là ; *ὁ καὶ γέγονεν*. Ce n'est certes pas un récit de ce genre qu'aurait inventé un hagiographe quelconque réduit aux seules ressources de son imagination. Les détails concrets fournis par le narrateur (tels que l'absence de l'higoumène envoyé à Ascalon par le patriarche, l'absence d'un disciple du saint, le retour des voyageurs à l'heure du dîner, l'indication du jour de la semaine) sont autant de traits qu'il ne viendrait à l'idée de personne d'inventer ; seule cette scrupuleuse conscience historique qui donne à Cyrille une place hors de pair parmi les hagiographes byzantins peut expliquer la notation de ces détails précis qui n'ont pas d'autre importance que celle d'être vrais².

Aussi tenons-nous pour sûr que le récit de la mort de Jean connu seulement par la version géorgienne est un post-scriptum ajouté par Cyrille lui-même à la Vie terminée en 557/8.

Étant donné que le manuscrit du British Museum a été copié au monastère de Sainte-Croix, près de Jérusalem, non loin de Saint-Sabas, il n'est pas étonnant qu'il ait pu nous conserver un élément authentique inconnu des autres témoins³. D'autre part,

¹ C'est Eustochius, évêque de Jérusalem à partir de décembre 552, déposé en 563,4 ; voir SCHWARTZ, *Kyrrillos*, p. 263 ; E. STEIN, dans *Anal. Boll.*, t. LXII (1944), pp. 176-177, 179 ; IDEM, *Histoire du Bas-Empire*, t. II (Bruxelles, 1949), pp. 655-656, 685-686.

² On objectera peut-être que Cyrille n'aurait pas manqué de préciser l'année de la mort de l'Hésychaste, au moins par la notation de l'indiction. Mais on remarquera qu'il n'indique pas non plus la date exacte de la mort de Cyrillaque, ni celle du décès de Théognios (éd. SCHWARTZ, pp. 234-235 et 243) ; au surplus, l'absence de la date de la mort de Jean peut être due à une infidélité du traducteur géorgien, qui à plusieurs reprises omet des notations chronologiques du texte grec ; ainsi *Vita Ioh.*, § 5, p. 204, l. 23 (comp. éd. KÉKÉLIDZÉ, p. 17, l. 24) ; § 7, p. 207, l. 7 (comp. géo. p. 19, l. 1) ; § 9, p. 208, l. 26-27 (comp. géo. p. 20, l. 6).

³ M. Kékélidzé (*Monumenta Hagiographica Georgica*, t. II, 1946, p. 123-124 ; comp. résumé russe p. 229) estime que la Vie géorgienne de S. Sabas (conservée également dans l'Add. 11.281) a été rédigée par un moine de Saint-Sabas à la fin du VII^e ou au début du VIII^e siècle. La Vie de l'Hésychaste aura sans aucun doute été traduite en même temps que celle de S. Sabas.

l'absence du morceau dans la tradition grecque n'est pas une objection sérieuse contre son authenticité¹. Les manuscrits grecs de la Vie ne sont pas nombreux, on l'a vu ; des six qui sont connus, trois sont originaires d'Italie, et un (le Vat. gr. 819) byzantin ; deux seulement sont d'origine orientale, l'Ottob. gr. 373 et le Sin. gr. 494 ; dans le premier, la fin de la Vie est perdue, mais une particularité de la lacune prouve que la Vie y était plus longue que dans les autres manuscrits grecs² ; dans le second, se lit un appen-

¹ La Vie de Jean l'Hésychaste existe en arabe. Mgr G. Graf signale trois manuscrits de la version arabe (*Geschichte der christl. arab. Lit.*, t. I [= *Studi e Testi*, 118, Vatican, 1944], p. 408, n° 5) : Leipzig Univ. Or. 1063, I (Tisch. 36) et les Sin. ar. 398 et 400. Le Sin. ar. 400 ne contient pas la Vie de l'Hésychaste (c'est un ménologe de janvier, 5^e vol. du *dūlāb*, comme l'indique le titre, fol. 1^v, et il contient, fol. 209^r et ss., non la Vie de l'Hésychaste, mais une Vie de Jean le Calybite, pour le 15 janvier, inc. *Erat in urbe Constantia homo qui vocabatur Eutropius*). Quant au Sin. ar. 398 (ménologe pour déc., 4^e vol. du *dūlāb*), il contient bien la Vie de l'Hésychaste (titre : *Vita sancti Iohannis silentis episcopi 'ls'kt* [= hésychaste ?]) ; le texte se trouve encadré par une Vie de S. Nicolas et une Passion des SS. Ménaas, Hermogène et Eugraphos) ; mais nous n'avons pas pu en vérifier le texte, le film dont nous disposons étant malheureusement illisible. Reste le codex de Leipzig, dont le catalogue (K. VOLLERS, *Katalog der Hss. der Univ.-bibl. zu Leipzig*, t. II, Leipzig, 1906, p. 375) ne donne, pour la Vie de Jean, que le titre, sans incipit ni desinit. — Une version vieux-slave de la Vie de l'Hésychaste est contenue dans le Codex Suprasliensis (pour le 31 mars) ; voir EHRHARD, *Ueberl.*, t. I, p. 598. M. C. Giannelli, scrittore de la Biblioteca Vaticane, a bien voulu nous faire savoir que le texte vieux-slave (éd. F. MIKLOSISCH, *Monumenta linguae palaeoslovenicae e codice Suprasliensi*, Vienne, 1851, p. 204-222, édition que nous n'avons pas pu voir) se termine comme le grec de l'éd. SCHWARTZ (mais sans la note *Ἐτελειώθη*).

² Par suite d'une lacune dans le manuscrit, la Vie de Jean y est amputée de sa fin, le folio 212^v se terminant sur les mots *αὐτοῦ ἀποβίω* [= éd. SCHWARTZ, p. 221, l. 24] ; Schwartz a remarqué que la partie manquante d'après le grec ne suffit pas pour remplir un feuillet et a supposé que sur les feuillets perdus la Vie de Cyriaque faisait suite à celle de l'Hésychaste (*Kyrillos*, p. 318). Mais en examinant le manuscrit, nous avons pu constater que les fol. 207-212, qui appartiennent à un même quaternion (le 28^e ; le 29^e commence avec le fol. 213), comprennent deux feuillets simples (fol. 207-208) et deux feuillets doubles (fol. 209-212 et 210-211) ; la lacune est donc de deux feuillets simples (voir *Revue d'hist. eccl.*, t. XXXVII, 1941, p. 203 ; *Studi e Testi*, 127, p. 389). Comme la fin de la Vie, telle qu'elle est connue par les autres manuscrits grecs, ne peut guère remplir plus d'une page dans le codex Ottob., nous avons naguère envisagé plusieurs hypothèses sur le contenu des deux feuillets perdus (ouv. cités). Désormais, on tiendra pour au moins vraisemblable que la Vie grecque de l'Ottob. gr. 373 ait possédé, comme la version géorgienne, le récit de

dice qui n'est pas cyrillien, nous l'avons montré plus haut, mais qui date la mort de Jean du 8 janvier, comme notre texte géorgien : sur ce point, le Sinaiticus a conservé la tradition authentique, attestée par la version géorgienne¹. On voit que les deux seuls manuscrits grecs proches par leur origine du centre de la tradition cyrillienne apportent, chacun à sa façon, un certain témoignage en faveur de l'appendice géorgien.

En précisant que le 8 janvier où mourut l'Hésychaste tombait un mercredi, le texte nouveau permet de déterminer en quelle année l'événement a eu lieu ; après 557, cette rencontre s'est produite en 559 ; Jean l'Hésychaste est donc mort le 8 janvier 559, le jour même où il entrait dans la 106^e année de son âge.

On reculera par conséquent jusqu'en 559 au moins la date de la mort de Cyrille de Scythopolis, que l'on place d'ordinaire vers 558 parce que la date extrême attestée dans ses écrits est celle-là (la 104^e année de Jean l'Hésychaste, 557/8). Au demeurant, comme dit Schwartz (p. 415), « wie sein Leben weiter verlief,... meldet keine Kunde ».

Louvain.

Gérard GARITTE.

la mort de l'Hésychaste. On tiendrait là, enfin, l'explication d'une particularité difficilement explicable autrement, ainsi qu'une attestation, malheureusement muette, du récit de la mort dans la tradition grecque.

¹ Notons en outre que le Sinaiticus s'accorde avec la version géorgienne pour omettre les mots *εὐχαῖς αὐτοῦ* — *ἀμήν*. — La date du 8 janvier dans le Sinaiticus n'est donc pas amenée par le souvenir de la date de naissance de Jean, comme le suppose Schwartz (p. 329) ; l'identité des deux dates est une pure coïncidence. Dans les synaxaires grecs, la fête de Jean l'Hésychaste est marquée au 7 déc. (avec notice résumant la Vie), parfois aussi au 3, au 8 ou au 9 déc. (*Synax. Eccl. CP.*, col. 285-288 et les références col. 1106) ; certains manuscrits grecs de la Vie indiquent également, on l'a vu, le 7 déc. comme jour de la mort de Jean (éd. SCHWARTZ, p. 222, l. 18) ; ces dates gravitant autour du 5 déc., date bien authentique de la mort et de la commémoration liturgique de S. Sabas, il est vraisemblable que ce voisinage est leur seule justification (S. Nicolas, au 6 déc., n'a guère de concurrent ; dans 4 manuscrits sur 6, la Vie de Jean fait suite à celle de Sabas, dont elle est une sorte de complément). Quant aux dates du 13 mai, donnée par le Vat. gr. 819 (et qui a passé de là, à travers Lippomani, dans le Martyrologe romain ; voir *Comm. marty. rom.*, p. 187, n° 6), et du 31 mars dans le Codex Suprasliensis, nous renonçons à les expliquer. (Quant à cette dernière date, le R. P. Halkin nous fait remarquer à juste titre que, le Synaxaire plaçant au 29 mars Jean moine en Arménie, et au 30 mars Jean Climaque, c'est, selon toute vraisemblance, l'attraction de ces homonymes qui a fait mettre l'Hésychaste au 31 mars.)

LES SAINTS PARTICULIÈREMENT HONORÉS

A L'ABBAYE DE SAINT-TROND

I. JUSQU'À LA FIN DU XII^e SIÈCLE.

Ce serait chose aisée de suivre, tout au long des siècles, l'évolution du sanctoral d'une Église ou d'un monastère, si nous avions gardé, plus ou moins complète, la série des livres liturgiques qui y furent en usage. Dans un grand nombre de cas, hélas, et pour de multiples raisons, il n'en va pas ainsi. Plus que d'autres, en effet, les recueils de ce genre se fatiguent par un continuel emploi ou viennent, quelque jour, à retarder sur l'époque : à part les manuscrits d'une exécution plus somptueuse, conservés comme des *cimelia* dans les bibliothèques, ils disparaissent alors souvent pour tout de bon et font place à d'autres. Ajoutez-y la dent rongeuse du Temps—*tempus edax*¹—qui, à travers les troubles et les guerres, les pillages et les incendies, n'a laissé dans nos trésors d'églises ou dans nos cabinets de manuscrits que des lambeaux épars de la tradition.

C'est ainsi que notre pays, au passé pourtant si religieux, n'est pas aujourd'hui particulièrement riche, du moins sur son propre territoire, en témoins anciens de la liturgie. Il convient d'étudier d'autant plus diligemment les recueils qui nous restent, tout en recherchant dans les bibliothèques étrangères ceux qui, de gré ou de force, y ont émigré².

¹ Ce n'est pas sans motif que Bollandus a fait figurer cet emblème dans le beau frontispice gravé qui orne les premiers volumes des *Acta Sanctorum*.

² Parmi ces exilés, il en est dont les pérégrinations ne sont pas finies. Nous avons noté tout récemment plusieurs manuscrits belges dans une riche collection mise en vente par l'antiquariat Jacques Seligmann et C^o de New-York. Le catalogue, rédigé par le professeur Meyer Schapiro, de l'Université Columbia, porte le titre : *Illuminated Manuscripts from the Bibliothèque of Their Highnesses the Dukes d'Arenberg* (New-York, 1952). Dans ce volume, muni

L'abbaye de Saint-Trond, fondée au ^{vii}^e siècle à Sarchinium ¹, en Hesbaye, et qui acquit bientôt, sous le vocable de son fondateur S. Trudon, une large renommée, posséda dès l'origine, cela va sans dire, les sacramentaires, les évangélistes, les psautiers indispensables au culte et, dans la suite, ses missels, ses bréviaires et autres livres de chœur. A regret, on constate qu'il n'en est point parvenu jusqu'à nous qui soient antérieurs au ^{xii}^e siècle. Nous aurons à nous servir de trois documents liturgiques datant de ce siècle, à savoir : les litanies d'un psautier de Saint-Trond qui est devenu le manuscrit 267 de l'Université de Liège ²; le sanctoral d'un lectionnaire enluminé qui a fait récemment l'objet d'une luxueuse publication de la part de M. Eric George Millar, son propriétaire actuel ³; et un office propre de S. Trudon, édité jadis ici même, en annexe au Catalogue des manuscrits hagiographiques de Liège ⁴. Pour les âges suivants, nous sommes à peine mieux outillés, comme on le verra dans la seconde partie de notre étude.

C'est dire qu'au cours de nos recherches sur les divers cultes qui s'établirent à Saint-Trond, il nous a fallu puiser aussi à d'autres sources d'information. Celles-ci, heureusement, ne manquent pas. Nous mentionnerons ici, en observant assez strictement l'ordre chronologique, les principales d'entre elles : chartes, chroniques, productions hagiographiques, etc., où l'on peut glaner d'utiles indications sur les saints dont les noms se trouvèrent mêlés plus spécialement aux fastes liturgiques du célèbre monastère. Qu'on nous comprenne bien ! Nous n'entendons nullement affirmer que tous les saints figurant dans ces textes entrèrent dans le sanctoral de Saint-Trond. Les documents que nous analysons feront appa-

d'excellents fac-similés, on trouve décrits une centaine de manuscrits. Pour nous borner ici aux recueils liturgiques, signalons un missel mayençais du ^{xi}^e siècle (n° 1), qui fut à l'usage de l'église Saint-Aubain à Namur ; un psautier du ^{xiii}^e (n° 84), avec calendrier et litanies, originaire de Huy ; et un antiphonaire enluminé (n° 74), provenant de Saint-Trond, où il fut exécuté en 1540, sous l'abbé Georges Sarens, par le prieur Th. Bredzipp, calligraphe expert au témoignage de Moringus (*Chronique de l'abbaye de Saint-Trond*, éditée par C. DE BORMAN, t. II, Liège, 1877, p. 361).

¹ Sur les bords de la Cisindria, un petit affluent de la Gette, appelé plus tard Melterbeek et Molenbeek. *Sarchinium* a survécu dans le toponyme Serckingen (Zerkingen), qui désigne un quartier extérieur de Saint-Trond.

² Voir ci-dessous, p. 118.

³ Voir ci-dessous, p. 123.

⁴ T. V (1886), p. 365-372 ; voir ci-dessous, p. 98.

raître à la fois les motifs pour lesquels certains de ces saints furent particulièrement désignés aux honneurs du culte local et les circonstances qui, à travers les âges, influèrent sur la célébration de leur gloire posthume.

1. *Acte de donation de 741 (ou 742) en faveur de Saint-Trond.* —

Il s'agit du plus ancien document de ce genre conservé dans les archives belges. Un comte Robert, fils de Lambert, déclare donner à la basilique de Sarchinium l'église qu'il a construite lui-même à Donck ¹ et d'autres biens y attenants. Cet acte, daté de Kortessem, 8 avril 741 (ou 742), n'existe plus en original, mais dans une copie du ^x^e siècle en forme de pseudo-original, celle dont le texte a été reproduit par C. Piot ². Feu H. Nélis en a établi la parfaite authenticité ³, tout en montrant qu'une recension du même texte, qui circulait au ^{xiii}^e siècle et qu'on trouve citée partiellement dans la *Continuatio III^a* de la chronique de Saint-Trond ⁴, est le produit d'un remaniement tardif.

Nous empruntons à la réédition récente de MM. Gijsseling et Koch ⁵ les passages du diplôme qui intéressent notre étude.

In Dei nomine Rotbertus, comes, filius quondam Lantberti, donator, anno v post defunctum Theuderici regis sub die vii post kalendas aprilis... dono ac deputo, pro mercede et remedio anime meę, ad basilicam sancti Petri et sancti Trudonis quę est in villa Sarchinnio constructa, ubi ipse sanctus Dei in corpore requiescere videtur vel venerabilis Grimo abba regulariter deservire videtur, hoc est quod dono in pago Hasbaniensę in loco cognominantis quod dicitur Dungo, illam basilicam quam ego proprio labore aedificavi in honore sanctę Marię et sancti Petri, sancti Iohannis, sancti Servatii, sancti Lantberti, et sub curione sanctę Marię et sancti Petri et sancti Trudonis resistat, tam ipse Dungus quam reliquas villas vel loca cogno-

¹ Prov. de Limbourg, arr. de Hasselt, canton de Herck-la-Ville.

² *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Trond*, t. I (Bruxelles, 1870), p. 1-4. Voir J. COENEN, *Limburgsche Oorkonden*, t. I (Maaseik, 1932), p. 44-45, n^o 36.

³ Dans la seconde de ses *Études de diplomatique médiévale*, publiée en 1909 (*Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. XXXV, p. 5-15). On y trouvera un fac-similé du document.

⁴ Éd. DE BORMAN, t. II, p. 108-109; le texte complet avait été publié par M. Raymaekers dans *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, sér. III, t. II (1860), p. 445-446.

⁵ *Diplomata belgica ante annum millesimum centesimum scripta* (Bruxelles, 1950), p. 360-361.

minantes de mea possessione ad iam dictum locum videlicet Dungo vel ipsa basilica pro meo testamento condonavi, hoc sunt Halon, Scafnis, Felepa et Mareolt... Sic tamen ut a die presenti memorata basilica sanctę Marię et sancti Petri et sancti Trudonis hoc habeat, teneat atque possideat.

Dans cet acte nous trouvons l'église de Sarchinium — celle du monastère du Saint-Trond — mentionnée à trois reprises. La première fois, elle est appelée « la basilique de S. Pierre et de S. Trudon ». Le patronage du prince des Apôtres est fréquent, sous les Mérovingiens, dans le cas d'églises monastiques. Quant à S. Trudon, il est cité moins en patron d'église, au sens propre du terme, que comme le fondateur, dont le corps reposait dans le sanctuaire et dont le nom servit tout naturellement à désigner l'abbaye hesbignonne¹. Mais la *basilica* est nommée une deuxième et une troisième fois par le donateur et à ces deux endroits le vocable de Notre-Dame se trouve ajouté en tête. En était-il ainsi dans le diplôme du VIII^e siècle? Bornons-nous à constater l'anomalie dans le pseudo-original du XI^e. On notera, au surplus, que le nom de Marie précède, de même, ceux des SS. Pierre, Jean, Servais et Lambert, comme patronne de l'église édifiée à Donck par le comte Robert. Nous aurons à reparler, plus loin, du patronage de la Vierge à Saint-Trond.

De plus, quand nous étudierons la *Vita Trudonis*², appuyée par la tradition constante de l'abbaye, nous verrons que le vocable de S. Pierre ne fut pas choisi par le fondateur. Trudon, ordonné prêtre, édifia la *basilica* de Sarchinium en l'honneur des SS. Quentin et Remi, puis il y réunit des clercs. On ne saurait préciser à quelle date s'organisa dans la congrégation une vie monastique proprement dite. Est-ce alors que S. Pierre y devint patron? Dans la donation du comte Robert, nous lisons : *ubi... venerabilis Grimo abba regulariter deservire videtur*. Ceci rend un son bien monastique. Un jour, Rodulfe, le premier chroniqueur de Saint-

¹ Ainsi, dans le langage des chartes. Par exemple, en 938 : *ad monasterium Sancti Trudonis, quod est constructum in loco nuncupante Sarcinio, super flumen Cysindriam, in pago Hasbaniensi, ubi ipse etiam preciosus Christi confessor corpore requiescit* (Pior, t. I, p. 7); en 956 : *ad monasterium Sancti Trudonis, ubi ipse sanctus in corpore requiescit* (ibid., p. 8). Cf. pp. 9, 11, 13, 14, etc.

² Voir ci-dessous, p. 92.

Trond, regrettera le manque d'information sur les premiers temps de son abbaye :

Domnum autem nostrum et piissimae memoriae sanctum Trudonem clericum fuisse et sacerdotem et coenobii nostri primum aedificatorem, vita ipsius docet, necnon et beati Remacii, Tungrorum episcopi... Sed hoc manifeste neque ibi neque alias usquam datur intelligi utrum per eum ipsum regetur primo aedificatum coenobium nostrum sive per alium, clerici quoque sive monachi fuerint quos in eo constituerit, et quando monachi in eo esse inceperunt ¹.

2. *Vita Eucherii ep. Aurelianensis*. — Poursuivi par la rancune tenace de Charles Martel, à qui sa trop grande influence portait ombrage, l'évêque Eucher d'Orléans ² avait été envoyé en exil à Cologne, l'an 732. Mais bientôt, pour plus de sûreté, le même comte de Hesbaye, Robert, que nous avons déjà nommé ci-dessus, reçut de Charles Martel la mission de maintenir le prélat sous sa stricte surveillance. Eucher obtint de séjourner au monastère de Saint-Trond. C'est là qu'il mourut et fut inhumé, après six années de réclusion (738) ; les religieux ne tardèrent pas à l'honorer comme un de leurs saints locaux.

La Vie d'Eucher (*BHL*. 2660) fut composée peu de temps après sa mort, dans une langue assez barbare ³. Elle mérite créance, à part, bien entendu, l'anecdote, interpolée dans quelques manuscrits, de la « vision » fameuse qui aurait permis à l'évêque d'Orléans de contempler son persécuteur défunt en proie aux supplices de l'enfer ⁴.

Des chapitres 9 et 10 de la *Vita*, nous extrayons les lignes suivantes :

(Carolus) eum (Eucherium) capere praecepit eumque in exilio cum reliquis propinquis ad urbem Coloniam perducere fecit... Quod cum hoc ageretur,... clam tutiori eum loco vocabulo

¹ *Gesta*, praefatio ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 2-3.

² Voir L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II², p. 462-463.

³ Éditée en dernier lieu, avec une introduction à laquelle nous renvoyons, par W. Levison dans *M. G.*, *Script. rer. merov.*, t. VII, p. 40-53.

⁴ Éd. LEVISON, p. 51, hors du texte. Ce conte, fait pour effrayer, apparaît d'abord dans la lettre que le synode de Kierzy (858) adressa, par la plume d'Hincmar, au roi Louis le Germanique (*M.G.*, *Leges, Capitularia*, t. II, p. 432). On le trouve reproduit au chap. 13 de la *Vita Rigoberti* (*BHL*. 7253) et inséré, plus tardivement, dans la Vie de S. Eucher.

Hasbanio Chrodeberto duce ¹ eum tradidit custodiendum... Beatus enim vir postolans ei ut in ecclesia beati confessoris Trudonis pro se et pro fidelibus ipsius facultatem tribueret deprecandi. Quod obtentu,... (c. 9).

Sexto igitur exilii sui anno, glorioso excessu luminis claritate diffusus, corpus integrae conversationis intactus, carnis vinculis absolutus, emigrans ex hoc mundo, victor intravit in caelum... Sepultus est autem in ecclesia beati confessoris Trudonis et cum magno decore, ut dignum est, ab omnibus tumulatus (c. 10).

Les deux confesseurs, Trudon et Eucher, dont le monastère gardait les restes, seront désormais nommés fréquemment ensemble et bénéficieront à deux reprises, comme on le verra ², d'une translation commune.

3. *Vita Trudonis*, auct. Donato. — Du VIII^e siècle aussi, mais déjà déclinant, la première Vie de S. Trudon (*BHL*. 8321) ³, nous a transmis plusieurs renseignements précieux sur l'antiquité de certains cultes qui s'établirent à l'abbaye de Hesbaye. L'auteur, un diacre appelé Donat, dédia son œuvre à S. Angelramne, évêque de Metz, à qui il s'adresse comme un disciple à son maître (*alme praeceptor*). Clerc messin, d'après cette donnée, l'hagiographe rédigea son récit entre 784, date à partir de laquelle Angelramne porta le titre d'archevêque qui lui est ici donné, et 791, année de la mort du pontife. Donat semble avoir fait, avant d'écrire, un séjour à Saint-Trond. Ce monastère, comme on sait, bien que situé au diocèse de Liège, dépendait au temporel du siège de Metz, et Angelramne le gouvernait de loin. Aussi bien la Vie s'étend-elle assez longuement sur les épisodes qui doivent expliquer l'origine de ce lien d'ordre économique. Nous présenterons ici les passages où l'auteur évoque successivement, *more hagiographorum*, le rôle joué par divers saints personnages dans la carrière de son héros.

Trudon était né en Hesbaye, « de la très noble race des Francs ». Il était riche en biens fonds, principalement dans sa région natale, mais aussi, semble-t-il, entre Meuse et Moselle, par

¹ Le comte Robert reçoit ici le titre de *dux*.

² Ci-dessous, pp. 108, 131.

³ Éd. W. LEVISON, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI, p. 264-298. Nous ne pensons pas qu'on puisse démontrer par des arguments solides l'existence d'une Vie antérieure, écrite dans la langue du pays, comme on l'a supposé parfois ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter.

exemple à Dugny, non loin de Verdun ¹. On incline même, de nos jours, à le rattacher, comme faisait déjà Thierry de Saint-Trond, à une branche de la famille carolingienne, ce qui rendrait mieux compte, estime-t-on, de divers aspects de l'histoire ancienne de l'abbaye, non moins que de la vie de son fondateur ². Quoi qu'il en soit, celui-ci fut orienté, pour sa formation, vers la capitale austrasienne, où S. Chlodulfe, fils et successeur de S. Arnulfe, l'ancêtre des Carolingiens, était alors évêque. Et c'est au siège de Metz qu'entré dans les ordres, Trudon cédera son patrimoine.

Avec la tradition, Donat présente ainsi les choses. Dans sa jeunesse, raconte-t-il, le saint préférerait à la chasse et aux plaisirs de ceux de son rang les exercices d'une piété austère. Un jour, il eut une vision et s'entendit rappeler un vœu qu'il avait fait, enfant, d'édifier une église sur les terres de sa famille. A présent, il avait à prendre conseil, sur ce point, de son évêque, S. Remacle ³, qui se trouvait précisément dans les environs, à Zepperen ⁴.

Surge, inquit, et vade ad beatum Rimagium Tungrensis urbis pontificem ; ipse enim est haud longe hinc in villa quae nuncupatur Septimburias (c. 5).

Remacle accueillit Trudon avec joie ; il le traitera désormais en « fils spirituel ». Ceci, note un commentateur, correspond d'avance aux droits de l'autorité spirituelle que les évêques de Tongres-Maastricht, puis de Liège, exerceront sur Saint-Trond ⁵. Averti des

¹ Voir *Gesta abbatum Trudonensium*, éd. DE BORMAN, t. I, p. 103, et t. II, p. 134.

² *Vita Trudonis*, auct. Theoderico, lib. I, c. 1. Même assertion dans l'*Epistula Rodulfi abbatis ad Waleramnum ducem*, éd. DE BORMAN, *Chronique*, t. I, p. 264. Il est vrai qu'à cette époque, on rattachait volontiers les saints aux familles des dynastes. Néanmoins, dans le cas de S. Trudon, tout comme dans celui de S. Hubert, on peut faire valoir des raisons assez pertinentes. On les trouvera réunies par feu Mgr G. Boes dans un article de la revue *Ons geestelijk Erf* (t. XXI, 1947, p. 66-73), sous le titre : *De abdij van Sint-Truiden tijdens de eerste eeuwen van haar bestaan*. Donat, le premier biographe de S. Trudon, écrivant un siècle après la mort du saint, use, sans autre précision, de l'expression *nobilissima Francorum prosapia ortus*, laquelle peut être traduite de plus d'une manière.

³ S. Remacle était *episcopus-abba*. Donat le présente ici comme occupant le siège de Tongres. Le biographe du saint, au ix^e siècle, se servira du récit de Donat.

⁴ Prov. de Limbourg, arr. de Hasselt, cant. de Saint-Trond.

⁵ LEVISON, t. c., p. 266.

aspirations du jeune homme et de son vœu, Remacle l'adresse aussitôt à Chlodulfe de Metz, tant pour son éducation cléricale que pour la renonciation à ses biens ; cette conduite lui a été révélée d'en-Haut.

Perge igitur, fili mi, feliciter ad Chlodulfum Metensis urbis episcopum omnemque possessionem tuam et cuncta quae habere visus es in his partibus per manus ipsius trade sancto Stephano prothomartyri Christi facque illum heredem tuae terrenae possessionis ut, ipsius suffragantibus meritis, cohereditarius eius sis in gaudio regni caelestis... Postula a praefato pontifice eiusdem urbis ut studio sacrorum apicum erudiat te, dabitque tibi Dominus gratiam in conspectu omnium videntium te (c. 7).

Tout cela s'accomplit, grâce à la protection de S. Étienne, et Chlodulfe ayant admis Trudon parmi ses clercs le conduisit jusqu'au sacerdoce¹. Après quelques années, le saint retourna dans son pays natal. A Tongres², il revit S. Remacle, qui lui octroya libéralement l'autorisation de prêcher, de célébrer le saint sacrifice et de construire une église sur la terre de son héritage, qui appartenait maintenant à Metz. Le sanctuaire s'éleva, en effet, à Sarchinium ; il fut dédié à S. Quentin et à S. Remi, deux patrons chers aux Francs.

Pervenit igitur beatissimus Trudo ad domum suam et ad hereditatem parentum suorum, quam olim lege inviolabili sub cartarum descriptione Deo et sancto Stephano tradiderat... Igitur venerabilis Trudo memor verbi sui et voti quod Deo in sua pueritia voverat, ecclesiam in sua hereditate construxit in honore beati Quintini martyris et sancti Remigii confessoris in loco qui vocatur Sarchinnio, sito super fluvio Cysindria (c. 16).

C'est là aussi que les disciples qui s'étaient réunis autour du saint donnèrent plus tard la sépulture à leur maître.

¹ S. Chlodulfe est honoré le 8 juin. L'auteur de sa Vie (*BHL*. 1735), assez tardive, n'a pas manqué de reproduire largement ce qu'il avait lu dans la *Vita Trudonis* sur les relations de son héros avec S. Trudon. Il cite d'ailleurs sa source.

² Voir ci-dessus, p. 91, note 2. On aurait attendu plutôt Maastricht, dans ce passage. C'est ici le lieu de signaler une récente publication qui est de nature à susciter quelque surprise : *Is de stad Tongeren ooit bisschopsstad geweest?* (dans *Limburg*, t. XXXII, 1953, 51 pp.). L'auteur, le chanoine J. Coenen, répond négativement à la question qu'il s'est posée et dont nous espérons reparler ailleurs.

Tulerunt autem discipuli corpus venerabilis patris, feretro inponentes cum canticis et hymnis spiritualibus turibulisque et timiamatibus in aecclesiam quam ipse aedificaverat in honore sancti Quintini martyris et sancti Remigii confessoris, in qua illi honorificae locum sepulturae paraverant (c. 21).

Le tombeau de S. Trudon, par ses miracles, attira bientôt les pèlerins. Le maire du palais, Pépin de Herstal († 714), y vint prier et fit à l'église des donations importantes. Plectrude, sa femme, offrit un autel richement orné.

Pippinus igitur inclitissimus maior domus, filius Ansigisi, cum crebrescentem famam de sancti Trudonis virtutibus audisset, ut erat religiosissimus princeps, ad tumultum ipsius orationis causa venit. Qui statim... ilico devotissimo mentis affectu tradidit ad tumultum ipsius quicquid habere visus est in villa quae cognominatur Ochinsala¹ et in altera villa quae dicitur Ham²... Inclitissima quoque coniux ipsius Plectrudis pro aeternae vitae commertio altare in honore sancti patris argento et auro fabricare praecepit (c. 23).

Dans la *Vita Trudonis*, Donat mentionne encore S. Martin, patron de l'église de Velm³, où S. Trudon avait l'habitude d'aller prier de nuit, ainsi que S^{te} Geneviève, patronne à Zepperen.

Habebat enim in consuetudinem cunctis diebus vitae suae ut solus in obscuro noctis silentio ad vicum qui nuncupatur Falmio pergeret, in quo aeclesia in honore sancti Martini constructa esse dinoscitur, in qua sanctis psalmorum hymnis Domino decantatis, ad propriam remeabat cellam. Distat vero illa aeclesia a Sarchinnio, ubi nunc idem confessor Christi in corpore requiescit, tertio miliario. Altera vero nocte⁴, pergebat ad villam quae Septimburias dicitur, in qua aedificata est basilica in honore sanctae Genovefae virginis... (c. 20).

Enfin, au ch. 28, il est question d'un miracle qui s'accomplit lors d'une visite de S. Chrodegang, évêque de Metz (742-766), à l'abbaye de Saint-Trond⁵.

¹ Eksel (Exel), prov. de Limbourg, arr. de Maaseik, cant. de Peer. Cf. J. SIMENON, *Notes pour servir à l'histoire des paroisses qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Trond*, dans *Bulletin de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XVII (1908), p. 70-76.

² Oostham, prov. de Limbourg, arr. de Hasselt, cant. de Beringen. Cf. H. PIRENNE, *Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel* (Bruxelles, 1896), p. 209.

³ Prov. de Limbourg, arr. de Hasselt, cant. de Saint-Trond.

⁴ Malaisément conciliable avec les mots *cunctis diebus vitae suae*, qui précèdent, du moins si l'on prend les expressions au pied de la lettre.

⁵ On sait que S. Chrodegang était natif de Hesbaye (*ex pago Hasbaniensi*

... miraculum quod temporibus venerabilis patris Chrodegangi archiepiscopi ¹ gestum est. Nam quadam die, dum idem venerandus episcopus in monasterio sancti Trudonis fuisset, quod proprium est ad regendum, ut diximus, Metensis urbis episcopis... Tunc religiosissimus summus sacerdos Chrodegangus cum festinatione ad ecclesiam perrexit seque ante sepulchrum beatissimi patris in oratione prostravit... (c. 28).

4. En raison de son âge vénérable, nous citerons ici la mention que l'exemplaire du martyrologe hiéronymien écrit vers la fin du VIII^e siècle à Wissembourg, a insérée, le 23 novembre, en faisant précéder le nom de S. Trudon du lieu de sa sépulture.

In villa Sarchynio depositio beati Trudoni presbyteri et confessoris ².

Quant à S. Eucher, le manuscrit de Berne, de même époque et originaire de Metz, indique en marge du 20 février l'annonce suivante, écrite avant le milieu du IX^e siècle :

In Galliis vico Sardinio (*lisez* : Sarchinio) natale sancti Eucherii episcopi et confessoris ³.

Ces deux annonces témoignent déjà d'une certaine propagation de la renommée des deux saints de Sarchinium. A défaut d'une étude systématique de la diffusion de leur culte — elle n'a pas sa place ici —, il peut être utile de rappeler qu'une invocation à S. Trudon se rencontre dans plusieurs litanies du IX^e et du X^e siècles. Pour nous borner à celles que nous avons analysées naguère dans cette revue, mentionnons des litanies de Corbie ⁴ et de Cologne ⁵ (début du IX^e siècle), de Saint-Amand, en usage à Tournai ⁶, et de Mayence ⁷ (IX^e siècle), de Cologne ⁸ encore et de Münsteriefel ⁹ (X^e siècle).

5. *Vita Faronis*.—La Vie de cet évêque de Meaux (*BHL*. 2825) fut composée en 869 par un de ses successeurs, Hildegaire ¹⁰. Un épi-

oriundus, patre Sigramno, matre Landrada, Francorum ex genere primae nobilitatis progenitus, écrit Paul Warnefrid dans ses *Gesta epp. Mettensium* (*M. G.*, Script. t. II, p. 267).

¹ En 754, le *pallium* lui avait été remis par le pape Étienne II.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 615.

³ *Ibid.*, p. 106.

⁴ *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 157.

⁵ *Ibid.*, t. LIV, p. 12.

⁶ *Ibid.*, t. LV, p. 51.

⁷ *Ibid.*, t. LIV, p. 19.

⁸ *Ibid.*, t. LV, p. 69.

⁹ *Ibid.*, t. LIX, p. 295.

¹⁰ L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II², p. 477. S. Faron, ou *Burgundo-*

sode miraculeux met en scène le moine et futur abbé de Ferrières, *Lupus*, qui sert de compagnon à son supérieur, Odon, lors d'un voyage de celui-ci à Francfort. Sur le chemin du retour, Loup tomba malade et on l'hébergea au monastère de Saint-Trond : *in loco sacro qui dicitur de nomine sancti Trudonis* (c. 118)¹. Servat Loup succéda à Odon en novembre 840 ; l'incident de son voyage, qu'il raconta lui-même à Hildegare, pourrait se placer, croit-on, au début de l'année précédente.

6. *Inventaire du trésor de Saint-Trond en 870.* — Parmi les rares documents anciens que Rodulfe, le premier chroniqueur du monastère, a insérés au cours de son récit, il en est un que sa date nous invite à détacher des *Gesta abbatum Trudonensium*² (voir plus loin, n° 11), pour lui donner ici sa place chronologique. Il s'agit d'un inventaire des objets de valeur de l'église abbatiale, dressé le 15 août 870 par Frédelon et Hérigaud, délégués à cet effet par l'évêque de Metz, Adventius. Cette liste peut paraître opulente pour l'époque ; elle dénote, en tout cas, une aisance que la sollicitude particulière des gouvernants carolingiens à l'égard de l'abbaye où reposait S. Trudon semble avoir mise à l'abri des mauvais coups de l'ingérence sécularisatrice, si fatale à d'autres monastères. En 870, au surplus, on ne tremblait pas encore, à Saint-Trond, devant la menace normande ; celle-ci allait bientôt s'affirmer dange-reusement pour la Hesbaye.

Voici, dans l'inventaire, quelques éléments utiles à notre enquête.

Repperimus de thesauro aecclesiae sancti Trudonis reham ipsius corporis auro argentoque fabricatam.

Item, reham sancti Eucherii argento nobilitatam.

Item, in dextera parte sancti Trudonis similiter.

Item, altare in honore sanctae Mariae et sancti Petri auro argentoque imaginatum cum cyborio desuper ; in medio cyborio pendentem coronam aeream deauratam.

Item, altare in honore Sancti Stephani argento paratum...

Altaria parva argento parata 5...

Vitam sancti Trudonis argenteam cum imaginibus decoratam³...

faro, est honoré le 28 octobre. Son nom se rencontre dans plusieurs chartes qui vont de 637 à 667 ; il mourut peu après 668.

¹ Éd. B. KRUSCH, dans *M. G.*, Script. rer. merov., t. V, p. 198.

² RODULFE, lib. I, c. 3.

³ Éd. DE BORMAN, t. I, p. 7-9.

Les autres articles, fort nombreux, de ce relevé énumèrent surtout les ustensiles du culte, croix, candélabres, vases sacrés, linges d'autel et vêtements liturgiques. Avant d'extraire de ce document les indications qu'il renferme sur les saints honorés à Saint-Trond vers la fin du ix^e siècle, il convient de remarquer qu'on y a répertorié surtout les objets qui constituent la richesse, le « trésor » de l'église. Si une Vie de S. Trudon y est signalée, comme seul manuscrit, c'est parce que le livre était revêtu de plaques d'argent ciselé, avec figures. Les autels qui se trouvent spécifiés ont tous des ornements de métal précieux ; parmi eux les cinq *altaria parva, argento parata*, pourraient bien être des autels portatifs. Il est assez probable qu'il existait dans le monastère d'autres autels, dont il n'a pas été fait mention par les délégués lorrains. Ainsi, les saints Quentin et Remi n'auraient-ils plus été en honneur à Saint-Trond, eux qui par le choix du fondateur lui-même exercèrent le premier patronage à la *basilica* de Sarchinium ? Notons à ce propos qu'en l'année 1117, l'évêque Otbert de Liège, consacrant dans l'église restaurée l'autel principal, le dédia à la Vierge et aux SS. Quentin et Remi ¹. De même, dans la seconde moitié du xii^e siècle, nous verrons reconstruire le maître-autel *in medio sanctuarii in honore beate Marie et sanctorum Quintini et Remigii* ².

Ceci dit, nous relevons, sans qu'il soit nécessaire de les commenter, les articles 1 et 2 (ornements qui revêtent respectivement la sépulture de S. Trudon et de S. Eucher). Le n^o 5 concerne l'autel de S. Étienne ; ce culte du premier martyr s'explique par l'étroite dépendance de la fondation de S. Trudon vis-à-vis de Metz. L'article 3, par contre, est obscur et aucune *varia lectio* ne vient éclairer le passage dans les manuscrits. Il semble bien qu'il faille sous-entendre, comme substantif-régime, le mot *reban* devant *sancti Trudonis*, avec ce sens : « De même, du côté droit, un (autre) reliquaire de S. Trudon pareillement orné ». Mais ceci est-il compatible avec la signification du terme *reba*, qui, dans le 1^{er} article, désigne plus qu'un simple reliquaire ³ ? Quant au double vocable énoncé dans l'article 4 (*altare in honore sanctae Mariae et sancti Petri*), il semble bien faire écho à la mention de la basilique de Sarchinium qu'on trouve dans l'acte de donation du comte Robert,

¹ *Gesta*, lib. IX, 17 ; éd. DE BORMAN, p. 187.

² *Gesta*, Continuatio III, pars II, lib. I, c. 21 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 148.

³ Voir les emplois du mot cités par DUCANGE, i. v. *repa*. On pourrait supposer aussi que l'article 3 désigne un autel et, dans l'original, suivait l'article 5.

en 741-742. Il y aurait donc là une confirmation du patronage marial. Mais le critique sourcilleux sera-t-il convaincu? Nous avons fait observer, ci-dessus ¹, que l'acte du comte Robert, authentique en son fond, n'est conservé que dans un pseudo-original du XI^e siècle. Or, tout en désignant Notre-Dame comme copatronne, à deux endroits du texte, il ne nomme que S. Pierre et S. Trudon au début du diplôme. D'autre part, le titre marial n'était guère fréquent, dans nos régions ², aux temps mérovingiens et carolingiens, tandis qu'aux XI^e et XII^e siècles, il y reprit un large et rapide essor. C'est ainsi que le sanctuaire paroissial de Saint-Trond sera dédié à la Vierge. Pour l'église abbatiale, un nouveau témoignage, ancien et hors de conteste, serait, évidemment, le bienvenu, si l'on veut écarter, à coup sûr, la suspicion d'une retouche par laquelle on aurait adapté certains documents à une situation postérieure.

7. *Vita Berégisi*. — Cette production hagiographique de l'abbaye de Saint-Hubert (*BHL*. 1180) est de la première moitié du X^e siècle (vers 937) ³. Nous y apprenons, au § 6, que S. Bérége, né en Condroz, fut envoyé à Saint-Trond pour s'y instruire. Il s'y forma aux disciplines ecclésiastiques et fut ordonné prêtre.

... ipsum Hasbania intra monasterium sancti Trudonis parentum traditione sub religionis habitu educatum, litterarum-

¹ P. 87.

² Comme l'a souligné récemment M. É. Sabbe : *Le culte marial et la genèse de la sculpture médiévale*, dans la *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. XX (1951), p. 101-125. On aurait tort, cependant, de défendre, en cette matière, des vues trop systématiques. Voir G. COOLEN, *Sithiu et les origines de la dévotion mariale dans la Gaule septentrionale*, dans le *Bulletin trimestriel de la Soc. acad. des Antiquaires de la Morinie*, t. XVIII (1952), p. 46-49. Le patron titulaire de l'abbaye de Sithiu (plus tard Saint-Bertin) fut, à l'origine, S. Pierre : *in honorem sancti Petri, principis apostolorum* (charte de fondation du 6 septembre 649 ; éd. GISSSELING et KOCH, *Diplomata belgica*, p. 6). Mais déjà dans un acte du 1^{er} février 663 il est dit du même Sithiu : *et est in honore sancte Marie, genetricis Domini nostri Iesu Christi, necnon et sancti (sic) Petri et Pauli apostolorum vel ceterorum sanctorum sanctorum constructus* (ibid., p. 8).

³ L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 112-120 ; S. BALAU, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge* (Bruxelles, 1902), p. 96-99 ; bonne notice, avec une bibliographie étendue, par F. Baix dans le *Dict. d'hist. et de géogr. ecclésiastiques*, t. VIII (1935), col. 355-358.

que eruditione simul et divina lege eruditum adeo salutaribus incrementis profecisse, ut pontificali auctoritate sacris ordinibus consequenter assistendus quam cito summo veretur hincque ad meliora ipso semper studente, reverendo sacerdotii gradu vitae merito sublimaretur ¹.

Clerc séculier, il suivit la cour de Pépin II et fonda, avec l'aide de celui-ci et de Plectrude, un établissement religieux à Andage, dans la forêt d'Ardenne. Il y mourut vers 750. Sa fête tombe le 2 octobre. Nous verrons que les moines de Saint-Trond se souviendront plus tard que S. Béréglise avait été élevé à Sarchinium.

8. *Vita Trudonis*, auct. Theoderico. — C'est lors de son séjour prolongé à Gand, d'où il fut rappelé, peu avant janvier 1099, pour prendre la crosse abbatiale, que Thierry, féru de belles-lettres, écrivit un remaniement de la Vie de S. Trudon (*BHL.* 8323). Il l'adressa au prieur Gérard. En relisant dans Surius cette biographie, qui pour le fond ne s'écarte guère de Donat, il nous suffira de noter ici que l'auteur mentionne à deux reprises S. Théodard ², comme successeur de S. Remacle, lequel s'était retiré à Stavelot.

Theodardum, postea Christi martyrem futurum, in episcopatu habuit successorem (lib. I, c. 17).

Il attribue ensuite au ministère de l'évêque Théodard la consécration de l'église de Sarchinium ³.

Dedicata ad votum ecclesia per beatum Theodardum, sanctissimi martyris Quintini necnon et gloriosi archipraesulis Remigii memoriae titulatur, reliquiis honoratur (lib. II, c. 2).

A la mort du fondateur, ajoute encore l'hagiographe, le pape Serge gouvernait l'Église, S. Lambert était évêque à Maastricht (*Traiecti praesidente sancto Lamberto*), Thierry, fils de l'illustre reine Bathilde (*illustris reginae Bathildis filio*), régnait sur les Francs (lib. II, c. 6).

9. *Sermo de translatione SS. Trudonis et Eucherii*, auct. Theoderico. — *Officium in festivitate S. Trudonis et in translatione SS. Trudonis et Eucherii*. — Nous réunissons ici ces pièces qui se rapportent au culte des SS. Trudon et Eucher. La première (*BHL.* 8324), qui ne

¹ *Act. SS.*, Oct. t. I, p. 524 E.

² Honoré le 10 septembre.

³ Les Vies de S. Théodard (*BHL.* 8046-8049) ignorent cet épisode.

fut imprimée que par Surius, à la suite de la *Vita*¹, est une homélie sans portée historique, composée par Thierry pour donner du lustre à la fête de la Translation des SS. Trudon et Eucher, laquelle se célébrait le 11 août. Il sera question plus loin des translations de ces deux saints. L'office, en partie métrique, en partie rythmique, a été publié ici même, en appendice au Catalogue des manuscrits hagiographiques de l'université de Liège, en 1886²; il n'a malheureusement pas retenu l'attention des érudits qui ont étudié les productions poétiques de l'abbaye de Saint-Trond³. Que la main de Thierry s'y retrouve et que celle de Rodulfe y ait appliqué la notation musicale, nous est pourtant attesté par un des continuateurs des *Gesta abbatum*, dont le témoignage attend d'être confirmé par des critères internes.

Iste dominus Theodericus, inter plurima gratiarum dona, divina et humana preditus scientia, precipuus erat in prosarum, ritmorum et metrorum dictamine. Qui Vitam sancti patris nostri Trudonis... urbaniori dictamine eliquavit, cuius principium est : *In exaltando igitur*, etc. Sermonem insuper qui legitur in Translatione sanctorum Trudonis et Eucherii, cuius initium est : *Gloriosum est hodierna*, etc., cum quibusdam ibidem responsoriis, scilicet *Hec duo* et *O viri misericordie* et alia *Urbis eterne* et *Trudo virtutum*, cum antiphonis, responsoriis et versibus, qui in Depositione sancti Trudonis decantantur, dictavit. Quos tunc prior Rodulphus, vir litteratissimus, in musica Guidonis Aretini expertus, ipso iubente, modulanter centonavit⁴.

Ces données précises, notamment les *initia* des antiennes et des répons pour la Translation des SS. Trudon et Eucher, s'accordent, en effet, avec le texte publié dans les *Analecta* d'après les manuscrits 12 et 278 de l'Université de Liège⁵, dont le premier remonte

¹ Au 23 novembre.

² *Anal. Boll.*, t. V, p. 365-372.

³ En dernier lieu J.-G. PRÉAUX, *Thierry de Saint-Trond, auteur du poème pseudo-ovidien « de Mirabilibus Mundi »*, dans *Latomus*, t. VI (1947), p. 353-366; et A. BOUTEMY, *Carmina Trudonensia*, dans *Mélanges Joseph de Ghelincx*, t. II (Gembloux; 1951), p. 583-601. Seul, W. Levison a fait allusion aux poèmes liturgiques de Saint-Trond dans son article *A Rhythmical Poem of about 1100 (by Rodulf of Saint-Trond?) against Abuses, in particular Simony and Dancing in Churchyards*, p. 14 du tirage à part de *Medievalia et Humanistica*, n° 4, 1946.

⁴ *Gesta*, Contin. III, pars II, lib. VI, c. 14; éd. DE BORMAN, t. II, p. 161.

⁵ Voir *Anal. Boll.*, t. c., pp. 317 e 359.

au siècle de Thierry et de Rodulfe ; de plus, l'office y est précédé de la *Vita Trudonis* et du *Sermo in Translatione* cités plus haut. Sans connaître l'édition des Bollandistes, un musicologue distingué, M. Antoine Auda, découvrit encore dans le manuscrit 24 du même fonds liégeois¹ un texte noté de l'office. Il communiqua celui-ci au public — un public malheureusement restreint — dans une étude publiée à Paris, en 1911, sous les auspices de la « Schola cantorum » : *L'école liégeoise au XII^e siècle. L'office de S. Trudon*². M. Auda rattache la notation musicale au « mouvement novateur » de l'école messine, qui fut l'une des premières à adopter les usages de Guy d'Arezzo.

10. *Vita Rumoldi*, auct. Theoderico ; *Vita Landradae*, auct. eodem. — Est-ce lors d'un passage à Malines, soit en partant pour son exil gantois, soit au retour, que Thierry s'entendit raconter la légende de S. Rombaut ? Toujours est-il qu'elle lui parut digne d'être codifiée — et agrémentée — par ses soins, d'autant plus qu'à Saint-Trond une tradition avait, paraît-il, conservé le souvenir d'un disciple de Rombaut, appelé Libert, lequel, fuyant devant les hordes barbares, serait tombé en martyr et aurait été inhumé dans l'église même de l'abbaye, devant l'autel de S. Trudon.

De la Vie de S. Rombaut (*BHL*. 7381), l'histoire, on le sait, n'a pas grand-chose à retenir. Et ce résidu est noyé dans des clichés hagiographiques par Thierry, dont la narration, demeurée vague sur plus d'un point, ne manquera pas d'être encore ornée d'inventions nouvelles par la surenchère des âges suivants³. Il est heureux que des témoignages de culte, notablement plus anciens que la légende et indépendants de cette gloire douteuse, assurent à nos yeux l'existence historique du patron de Malines⁴. Il n'en va pas de même, il faut le dire, de S. Libert.

¹ Un *cantatorium* de grand format, daté de 1539.

² Dans la *Tribune de Saint-Gervais*. Nous avons sous les yeux le tirage à part, qui compte 36 pages.

³ Sa descendance royale, son caractère épiscopal, son élévation au siège de Dublin, etc. Lire J. LAENEN, *Histoire de l'Église métropolitaine de Saint-Rombaut*, t. I (Malines, 1919), livre I^{er} : *S. Rombaut, ses reliques et son culte*. Nous ne disposons pas encore d'une édition critique de la *Vita* composée par Thierry de Saint-Trond. Le texte partiel, tel qu'on le trouve imprimé chez Laenen d'après Sollerius, n'est pas exempt de fautes.

⁴ Ainsi, l'invocation *Sancte Rumolde* dans des litanies de Cologne datant

Libert occupe une assez grande place dans la *Vita Rumoldi* ¹. Et pourtant, il ne fut honoré que fort tardivement par les Malinois. Ceux-ci ne semblent pas l'avoir distingué avant 1631, date où des reliques du martyr leur furent envoyées de Saint-Trond ². La fin glorieuse de Libert en Heshaye, que Thierry intercale, assez maladroitement d'ailleurs, dans son récit, où elle précède la mort de Rombaut lui-même, n'aurait-elle eu que peu d'écho à Malines? La tradition de ce martyre — on se demande sous les coups de quels envahisseurs, puisque la chronologie exclut les Normands ³ — s'affirmera, on le conçoit, avec un nouvel accent, lorsque les religieux de Saint-Trond se persuadèrent, en 1169, d'avoir retrouvé les restes ensanglantés de Libert dans le sous-sol de leur église. Mais de ceci, il sera question plus loin.

Thierry raconte donc que l'Irlandais Rombaut, après être passé sur le continent et avoir visité Rome, vint s'installer à Malines,

de la première moitié du ix^e siècle, que nous avons publiées ici même (t. LIV, 1936, pp. 12 et 17). Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 264-265.

¹ Ceux qui, au xiv^e siècle, composeront le grand légendier de Saint-Trond, détacheront de la Vie de S. Rombaut une *Passio sancti Liberti*, pour l'insérer à la date propre de S. Libert (manuscrit 57 de l'Université de Liège, fol. 43v-44v; cf. *Anal. Boll.*, t. V, p. 325). Dans le manuscrit 278 du même fonds et de même origine, l'œuvre de Thierry est appelée *Passio sanctorum Rumoldi et Liberti martyrum* (fol. 33-46; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 359). D'autres copistes font précéder les paragraphes consacrés à S. Libert d'un *lemma* particulier, afin de les signaler à l'attention des lecteurs.

² *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 707 B-E. Bientôt après, parut, à l'usage des Malinois, un opuscule spécialement consacré à S. Libert par l'oratorien Jean-Antoine A GURNEZ : *Vita et martyrium S. Liberti Malinatis et Mechliniensium principum Adonis et Elisae filii. Mechliniae*, apud Henricum Iaye, 1639. Dans l'épître dédicatoire au Magistrat de la ville, l'auteur déplore que S. Libert soit presque un inconnu pour ses concitoyens. Et il l'exalte ensuite, par un curieux illogisme, jusqu'à faire de lui un des plus grands saints que la Belgique ait produits.

³ Entre la date traditionnelle de la mort de S. Rombaut, l'année 775, et l'époque où les Normands dévastèrent Saint-Trond, tout un siècle s'écoulera. Or Thierry nous raconte que Rombaut, de son vivant, plaça Libert à la tête du *grex dominicus* de Malines. Du Sollier a longuement traité de ce « nœud gordien » chronologique, au 14 juillet, dans son commentaire sur S. Libert. Nous craignons qu'en raison de l'inconsistance historique des prémisses, il n'y ait là qu'un faux problème. Thierry, au reste, n'évoque pas précisément les Normands, quand il écrit : *Ea tempestate qua Scytharum furor excanduit et de vagina Daciae Getharum gladius erepsit* (c. 8). Ce sont là des expressions clichées qui trahissent la fiction. L'hagiographe a seulement voulu mettre en scène des Barbares ou, comme nous dirions, des Huns.

où il fut accueilli fort obligeamment par le comte Ado ¹ et sa femme. A cette dernière, qui était demeurée stérile, le saint homme reconnaissant annonça la prompte naissance d'un fils. Cet enfant fut appelé Libert. Notons ici que les meilleurs manuscrits portent *Litbertus*, Lietbert, nom germanique ²; c'est la forme *Libertus* qui devait prévaloir. A Saint-Trond, ce prénom, d'ailleurs commun, se rencontre non seulement après l'*inventio* du martyr, mais du temps même de Thierry : ainsi, le prieur *Liebertus*, loué par Rodulfe ³.

Le petit Libert, fruit d'une prophétie, fut par deux fois « l'enfant du miracle ». S'ébattant un jour au bord de la rivière, il y tomba et fut noyé. Mais Rombaut, sans tarder, le rendit, plein de vie, à ses parents en émoi. Par gratitude, ceux-ci dotèrent alors l'établissement religieux que leur bienfaiteur, nous dit-on, entreprit à Malines. Leur fils serait plus tard placé à la tête de cette communauté naissante. Sa destinée, toutefois, s'accomplirait ailleurs. C'est le moment de citer le texte même de l'hagiographe :

Ille ipse posthumus Libertus inibi adolescit et eruditur. Postremo, sub tanto patre dominico gregi preficitur, postea persequendus et proprii cruoris laurea coronandus. Etenim tempestate, qua Scytharum furor excanduit et de vagina Daciae Getharum gladius erepsit, omnibus ab ipsa maritima ora usque ad Agrippinensem Coloniam vastatis et incensis, hic homo Dei occasione evadendi periculi in Hasbaniam se transtulit; quem persecutum et captum effera gens ante ipsam sancti Trudonis aram fecerunt Deo victimam. Corpus eius, ut aiunt — *verì enim periculum ad me non recipio* —, illic sepultum. De loco autem sepulcri non ambigua sententia est ⁴.

¹ L'histoire ignore ce personnage. Le nom (*Atto*, *Addo*, *Ado*) qu'on lui donne n'est pas rare. On le rencontre notamment dans la *Vita Eligii*, lib. I, c. 8 (éd. KRUSCH, p. 675). Le beau-père de S. Bavon (natif de Hesbaye et dont Thierry a récrit la Vie) était le comte *Adilio*.

² Ainsi, le manuscrit 353 de la Bibliothèque hollandienne, fol. 106^v-107, que nous avons sous les yeux. Sur le nom, voir FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, Personennamen, t. I, col. 1036-1037.

³ *Gesta*, lib. III, c. 10; éd. DE BORMAN, t. I, p. 45. Vers 1230, ce fut un abbé du même nom qui institua la fête de S. Libert sous le rite double (*Gesta*, Contin. III, pars IV, *de gestis Liberti abbatis*, c. 3; éd. DE BORMAN, t. II, p. 189). On peut consulter aussi les Tables du *Cartulaire* de l'abbaye, publié par C. Piot.

⁴ *Vita Rumoldi*, c. 8; *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 242.

Nous avons souligné, dans l'avant-dernière phrase, une déclaration plutôt surprenante chez un hagiographe aussi peu porté à la critique ; elle renforce encore le *ut aiunt*, déjà significatif, qui précède. Mais cette réserve personnelle n'empêche pas Thierry d'affirmer que, sur le lieu de la sépulture de Libert, l'opinion de ses contemporains à Saint-Trond est formelle : *non ambigua sententia est*. En dépit de cette tradition à laquelle l'écrivain local prête sa voix, Libert n'est pas qualifié de saint sous sa plume, et il n'existe aucun signe d'un culte qui lui aurait été rendu. Dès lors, on ne peut s'empêcher de se poser le dilemme suivant. Ou bien la tradition remonte à l'événement lui-même, et, dans ce cas, pourquoi le martyr de Libert n'a-t-il pas été célébré, pourquoi son corps ne fut-il pas associé dès l'origine à ceux des SS. Trudon et Euchier dans les honneurs qui leur échurent à l'abbaye ? Ou bien la tradition concernant le disciple de S. Rombaut s'est formée tardivement ; mais alors, que vaut-elle ?

Après la *Vita Rumoldi*, qui nous intéressait surtout par le chapitre qu'elle consacre à S. Libert, nous ne mentionnerons ici que pour mémoire une autre production hagiographique de Thierry, la Vie de S^{te} Landrade, abbesse de Munsterbilsen ¹ (*BHL*. 4711). Bien que cette vierge mérovingienne, qu'on nous présente comme fille spirituelle de S. Lambert, ait vécu et soit morte dans une région limitrophe, il n'apparaît pas qu'elle ait été particulièrement vénérée à Saint-Trond. C'est sous l'influence gantoise que Thierry a traité de son histoire, sans d'ailleurs savoir grand-chose de précis sur elle ². Les reliques de S^{te} Landrade étaient arrivées à Saint-Bavon après avoir été réunies d'abord miraculeusement, disait-on, aux restes des martyrs de Wintershoven, S. Landoald et ses compagnons ³. Une seule phrase de la *Vita Landradae* évoque le souvenir de S. Trudon. Parlant des jeunes années de l'abbesse, l'auteur établit un synchronisme :

Martinus eo tempore Romae, Remaclus Traiecti verbo et opere pervigilabant in cura sacerdotali ; Trudo in Hasbania

¹ *Belisia*. Prov. de Limbourg, arr. de Tongres, cant. de Bilsen. S^{te} Landrade est honorée le 8 juillet.

² Voir L. VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 173-177.

³ Nous rencontrerons, ci-dessous, p. 114, le nom de S. Landoald, dont un autel à Saint-Trond possédait une relique. Wintershoven est situé dans la prov. de Limbourg, arr. de Tongres, cant. de Looz.

in tyronem Christi coalescebat. Horum accensa virtutibus... (c. 3) ¹.

11. *Gesta abbatum Trudonensium*. Rodulfe et ses premiers continuateurs. — L'ordre chronologique que nous suivons met à présent sous nos yeux une des sources principales de notre information sur l'histoire de Saint-Trond : l'importante chronique du monastère, inaugurée par Rodulfe ². Celui-ci fut abbé du 30 janvier 1108 au 6 mars 1138. Il rédigea les livres I-VII des *Gesta abbatum* ; un moine qui vivait à ses côtés y ajouta six autres livres (VIII-XIII), lesquels furent rédigés entre 1136 et 1138. Il faut ensuite attendre plus de quarante années avant qu'un nouveau chroniqueur se mette à l'œuvre pour relater les événements qui vont de 1138 à 1180. Les copieuses continuations et refontes subséquentes datent du xiv^e siècle et de plus tard.

La pénurie des documents anciens, dont il se plaint, a empêché Rodulfe de traiter avec quelque détail de la plupart des abbés qui ont gouverné le monastère avant lui. Nous y perdons beaucoup. Très rapidement le chroniqueur arrive au xi^e siècle ; encore son récit ne devient-il un peu circonstancié qu'avec l'abbatiate d'Adélard II (1055-1082). A partir de là, le témoignage des vieillards de sa maison, puis bientôt ses propres souvenirs le servaient abondamment.

Relisant les *Gesta* la plume à la main, nous avons noté dès le début que Rodulfe se présente lui-même en ces termes :

Rodulfus, gratia Dei sanctorumque Trudonis et Eucherii abbas eorum coenobii, omnibus posteris meis tam abbatibus quam monachis... ³.

Pour l'auteur comme pour ses contemporains, S. Trudon et S. Eucher étaient donc bien, dans cet ordre, les deux grands saints de l'abbaye ; présents de corps, ils étaient comme les seigneurs du lieu et les gardiens du domaine.

Sous Gontran, prédécesseur d'Adélard II, de nombreux miracles avaient illustré la tombe du saint fondateur, écrit Rodulfe.

¹ *Act. SS.*, Iulii t. II, p. 626 A.

² Bon aperçu général : *Les chroniqueurs de l'abbaye de Saint-Trond*, par G. SIMENON, dans les *Mélanges Godefroid Kurth*, t. I (Liège, 1908), p. 61-71. Nous continuerons à citer les *Gesta abbatum* d'après l'édition de C. de Borman, qui l'emporte sur celle de R. Koepke (*M. G.*, Script. t. X, p. 213-448).

³ Prologue ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 1.

Mais, avec la haute sagesse qui le caractérisait, cet abbé fit le silence sur ces prodiges et les cacha de son mieux, *sagaci enim pectore concipiens quod futurum erat, signa data esse infidelibus, non fidelibus*¹. Entendez : c'est aux mauvais jours, qui ne manqueraient pas, de déchéance morale et de déclin spirituel, que les actions stimulantes de S. Trudon devraient alerter l'esprit de foi et ramener la ferveur. La circonspection de l'abbé Gontran peut paraître assez insolite, au moyen âge, en pareille matière. Rodulfe n'a-t-il pas exagéré cette réserve ? Vers 1050, nous voyons le moine Stepelin dédier à l'abbé Gontran un recueil des Miracles de S. Trudon (*BHL*. 8327)². Le chroniqueur se tait là-dessus. Quant au successeur de Gontran, il vit de fort bon œil le sépulchre de S. Trudon devenir un centre de pèlerinage et le rendez-vous des foules. Attirés par les faveurs qu'y dispensait le saint thaumaturge, les pèlerins comblaient de présents et de donations la grande abbaye hesbignonne, que Gontran avait d'ailleurs laissée dans un état prospère.

La sécurité régnait. Adélard mit à profit ses richesses pour rebâtir somptueusement l'église et fortifier le monastère par de solides murailles. Au dehors, pour nous borner à l'agglomération de Saint-Trond, l'abbé édifia encore l'église de Notre-Dame et celle de Saint-Gangulphe³, dont nous noterons les vocables, en passant, dans le texte de la chronique.

Aecclesiae quas per abbatiam novas edificavit, seu quas reedificari ex parte iuvit, sunt hec tam numero quam nomine : prima, maior nostra ecclesia ; secunda, sanctae Mariae semper virginis in oppido nostro ; tertia, sancti Gengulfi martyris in eodem ; quarta in Albarg ...⁴.

¹ Lib. I, c. 8 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 15.

² Cf. S. BALAU, *Étude critique*, p. 229-230.

³ La cité de Liège compta, elle aussi, une église dédiée à S. Gangulphe. Voir L. LAHAYE, *Les paroisses de Liège*, p. 47 (dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XLVI, 1921) ; cf. G. KURTH, *Recherches sur l'origine des paroisses de Liège*, p. 233-234 (dans le *Bulletin de la Soc. d'art et d'hist. du diocèse de Liège*, t. XVI, 1907). Le culte du martyr de Varennes se répandit assez tôt dans nos régions, notamment à Florennes, où l'on vénérât ses reliques. Le moine Gonzon, futur abbé du lieu, consigna par écrit les *Miracula S. Gengulfi* dans la première moitié du XI^e siècle (*BHL*. 3330). Cf. S. BALAU, *Étude critique*, p. 190-192.

⁴ *Gesta*, lib. I, c. 12 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 20.

Rodulfe énumère ainsi quatorze églises ; mais à partir de la 4^e, il omet le nom des patrons. Non sans complaisance, on nous décrit alors l'opulent abbatiat d'Adélard II, qui devait avoir de si tristes lendemains. Au livre II, le chroniqueur y revient encore, mais c'est pour montrer que l'afflux des pèlerins et la présence de tant de séculiers dans l'enceinte du bourg ne produisirent pas seulement des effets salutaires. La discipline régulière et le sens religieux des moines eurent beaucoup à en souffrir. Adélard ne sut pas s'opposer courageusement à cette décadence et, nous dit-on, Dieu le frappa. L'esprit troublé, il dut être soigné à Liège dans l'abbaye de Saint-Laurent. Là, près du tombeau de S. Wolbodon, Adélard obtint du soulagement, mais il ne put dans la suite retrouver l'énergie nécessaire pour s'élever à une plus juste conception de ses devoirs d'abbé.

A sa mort, en août 1082, s'ouvrit une difficile succession. Les évêques de Liège et de Metz — *domini nostri*, écrit Rodulfe, — conscients du désordre créé à Saint-Trond, s'étaient promis d'intervenir avec vigueur. Ils voulaient un candidat qui ne fût pas membre de la communauté atteinte par le mal. Aussi, récusant l'élection, judicieuse pourtant, du moine Gérard, introduisirent-ils au monastère Lanzo, un religieux de Saint-Vincent de Metz. Cet acte d'autorité provoqua une grave sédition, suivie de divers malheurs, notamment l'incendie, en 1085, des bâtiments claustraux qui venaient d'être si remarquablement restaurés.

Au cours de la lutte armée qui, sur ces entrefaites, s'engagea contre les menées de Luipo, autre prétendant, protégé par l'empereur, on dut assister, pendant le fameux siège de Saint-Trond de 1086, à maints excès sacrilèges.

Miserabile erat videre a fenestris turris sanctam imaginem Domini, sanctum scilicet crucifixum, pendere et in expositum sancti Eucherii feretrum congrementem multitudinem sagittas iacere... Fit, proh dolor ! in domo Domini cedes cruentissima, humani sanguinis libatio profluentissima, ita ut membratim concisorum hostium hac illacque plurima facta congerie, visceribusque effusis, insaciabili furentis gladii mucrone, non solum parietes, pavimenta humano aspergerentur sanguine, sed ipsa quoque altaria sanctorumque Trudonis et Eucherii sepulchra avulsarum intestinalium, heu, heu ! polluerentur stercore... Hoccine portendebant, beate Trudo, tua miracula, quae tantis prius temporibus fiebant ad sepulchrum tuum, tam crebra, tam stupenda, tam gloriosa ¹ ?

¹ *Gesta*, lib. III, c. 9 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 43-44.

Et Rodulfe rappelle ici la prévoyante sagesse de l'abbé Gontran.

Tandis qu'après le siège on réparait vaille que vaille — *utcumque* — les murs de l'abbaye, un modeste enclos — *qualiscumque capellula* — fut construit pour abriter la sépulture de S. Trudon et de S. Eucher. Les moines, peu à peu, rentrèrent au bercail. Lanzo y revint le dernier ; c'était, fait observer Rodulfe, le 20 février, *die natalis S. Eucherii*¹. Vers 1089, après s'être largement servi, au temporel, il résigna sa charge.

Mais l'ère des tribulations n'était pas close. L'attitude de Bruno de Calw, qui par la volonté de l'empereur Henri IV supplantait à Metz l'évêque Herman, conduisit à de nouveaux démêlés et à des exactions de caractère simoniaque au détriment du domaine de Saint-Trond (*ea quae apud nos habere videtur beatus prothomartyr Stephanus sibi usurpans*)². Pour soutenir le bon droit des religieux, l'évêque de Liège leur conseilla un jour de venir le trouver à Halen avec la châsse de S. Trudon. On se rendit ensuite processionnellement à Webbekom, où devant l'autel l'évêque s'éleva de toute son autorité contre un détenteur injuste de plusieurs biens de l'abbaye. Voici cette mise en scène où S. Trudon et d'autres saints de l'abbaye eurent un rôle.

Mandante igitur episcopo nobis, fratres nostri et multa familia aecclesiae tam militum quam peditum cum feretro et reliquiis sancti Trudonis Hales ad eum veniunt. Qui vero ad Guebechem et ad alias villas nostras pertinebant, quas Otto sibi usurpaverat, nudati pedes laneisque induti, miserabili cultu maximoque eiulatu ex altera parte fluminis sanctis nostris occurrerunt, ita ut ipsum etiam episcopum compungerent ad lamentum. Itaque cum grandi suorum nostrorumque processione introduxit episcopus sanctos nostros in Guebechem, celebratoque ibi in aecclesia divino sacramento, interdixit ante altare Ottoni episcopali auctoritate villas nostras, satisfaciens omnibus qui astabant ratione, quod non posset stare legitime illa venditio quam fecisset non episcopus sed fur et latro ; habuitque de presenti inde sermonem ad populum, initians ibi : *Vae homini illi per quem scandalum venit*. Sicque nostris in pace et leticia magna dimissis, ipse ibi prope ad sua pernoctaturus pertransiit³.

Quelques années se passent encore dans la situation la plus confuse, Luipo et deux autres prétendants à l'abbatiate, du nom d'Her-

¹ *Gesta*, lib. III, c. 14 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 48.

² *Gesta*, lib. III, c. 16 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 49.

³ *Gesta*, lib. IV, c. 5 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 55-56.

man, menant leur jeu. Nous ne signalerons ici qu'un seul passage de la chronique pour cette période, parce qu'il risque d'être mal interprété.

Dies vero qua, hoc Herimanno eiecto, Luipo intravit, fuit Translatio sanctorum Trudonis et Eucherii, 3. scilicet idus augusti, defuncto eodem anno in diebus Pentecosten episcopo Heynrico ¹.

Une lecture trop rapide pourrait faire croire qu'une translation des SS. Trudon et Eucher s'opéra en 1091, le 11 août. Rodulfe entend seulement nous rappeler que le 11 août, jour où Luipo se représenta comme abbé au monastère, était celui où le calendrier de Saint-Trond ramenait la fête de la Translation des deux saints ; le chroniqueur a écrit *dies* et non *die*. Sur l'époque précise où se fit cette translation, commémorée le 11 août, les premiers auteurs des *Gesta abbatum* ne nous apprennent rien. Il faut attendre le continuateur du xiv^e siècle et sa refonte rétrospective ; mais l'année 880 qu'il indique, tout en hésitant, prête à discussion ². Elle paraît un peu trop tardive. C'est l'évêque Francon qui procéda à l'élévation des reliques, lesquelles, devant l'insécurité croissante des temps, furent bientôt transférées de l'église dans la crypte et soigneusement cachées. Elles échappèrent ainsi au pillage des Normands (883). Après quelques tentatives de l'abbé Gontran pour les retrouver, on ne les découvrirait qu'en 1169, sous Wiric. Celui-ci choisit la date du 11 août pour faire procéder à leur nouvelle translation au chœur par l'évêque de Liège Raoul de Zaehringen. Désormais, la fête d'août commémorerait les deux translations, celle du ix^e et celle du xii^e siècle ³.

Après cette brève anticipation, revenons à l'ordre chronologique et passons à l'abbatiate de Thierry, qui s'ouvre en mars 1099. C'est à Gand, où il s'était retiré dix-sept ans plus tôt, que les moines de Saint-Trond vinrent chercher leur nouvel abbé. Celui-ci se mit résolument à l'œuvre pour relever, après tant de secousses, les bâtiments en ruines et l'observance religieuse ébranlée. Nous l'avons vu déjà s'intéresser, par la plume, au culte des saints. Écoutons Rodulfe nous parler de quelques travaux matériels qui contribuèrent à les remettre en honneur.

¹ *Gesta*, lib. IV, c. 10 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 62.

² *Gesta*, Contin. III, pars I, lib. II, c. 17 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 119.

³ Sur tout ceci, voir ci-dessous, p. 131.

Domnus abbas Theodericus... totam illam partem monasterii quae est ab arcu supra sepulchrum sancti Trudonis ad partem orientis, caemento plasmavit, calce dealbavit, fenestris vitreis decoravit, caelatura continuavit tectamque superius pavimento linivit inferius. Similiter et criptam quam volutam tantum invenit, caeteris omnibus quae deerant consummavit, atque in honore beati prothomartyris Stephani principale in ea altare dedicari fecit. Anno ab incarnatione Domini 1102, de vilissima capella supra sepulchra beatorum Trudonis et Eucherii introduxit nos in eam criptam cantare. Quae dies visa est nobis et fuit immensae laeticiae... ¹.

Laissant aux archéologues compétents le soin de décrire en détail ces restaurations, et d'autres, entreprises par Thierry ², nous noterons, dans la crypte, l'autel principal, dédié à S. Étienne. Le premier martyr jouissait, on l'a déjà vu, d'un culte particulier à l'abbaye, en raison des attaches de celle-ci avec l'Église de Metz. Parmi les additions faites aux parties anciennes de la chronique par le continuateur du xiv^e siècle, nous pourrions lire la relation d'un miracle qui, à Saint-Trond, était venu illustrer aux yeux des moines la vertu d'une relique du Sang de S. Étienne, laquelle leur avait été apportée de Metz par l'abbé Adélard l'ancien ³. Le grand légendier de Saint-Trond, conservé aujourd'hui à l'Université de Liège, renferme, en son tome II (cod. 58, fol. 235v-236v), un récit de ce prodige (*BHL*. 7890). Il a été publié dans nos *Analecta* ⁴.

Thierry se préoccupa aussi de rehausser l'éclat du culte, en garnissant plus abondamment la sacristie des objets nécessaires : calices, croix, encensoirs, ornements sacerdotaux. Aux grandes fêtes, il se rendait de sa personne à l'église paroissiale Notre-Dame pour y exhorter le peuple fidèle.

Mais ce renouveau de l'abbaye fut troublé par les agissements intéressés de seigneurs laïques, trop sensibles aux convoitises d'ar-

¹ *Gesta*, lib. VI, c. 2 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 73-74.

² Sur les plus récentes recherches archéologiques à Saint-Trond on lira avec profit l'étude du chanoine G. Boes : *De archeologische opgravingen in de voormalige abdij (thans Seminarie) te Sint-Truiden*, parue dans les *Verzamelde Opstellen* du cercle historique et archéologique de Hasselt (t. XVI, 1941), p. 33-54.

³ *Gesta*, Contin. III, pars II, lib. I, c. 7 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 141-142.

⁴ T. V, p. 343-345 : *De miraculo sanguinis S. Stephani quod accidit in monasterio Sancti Trudonis*.

gent, et notamment de Gislebert, comte de Duras, qui soutint contre l'abbé la mauvaise cause d'un prétendant évincé, Herman, second du nom. Ce Gislebert était le fils d'Otton et, après son père, l'avoué — ou plus exactement le sous-avoué — du monastère¹. Rodulfe, comme prieur, avait été témoin des pénibles et parfois dramatiques épisodes de cette lutte. A la mort de Thierry, qui survint le 25 avril 1107, c'est lui qui porta le poids de la querelle ; non sans encourir des risques graves, comme au cours d'un voyage assez mouvementé qu'il fit à Metz, où il serait le porteparole des religieux de Saint-Trond. Nous ne citons ce passage de sa chronique — il y est à la fois narrateur et acteur — que pour y épinglez deux détails qui touchent à notre propos. Ayant à remettre aux mains de l'évêque de Metz une supplique des siens, il alla trouver le prélat à la *villa* de Dugny, non loin de Verdun ; sur place, on rappela au voyageur que Dugny avait fait partie, jadis, de l'héritage du patron de son abbaye.

Villa autem haec, scilicet Dongei, quae versus austrum Verduno miliario parvo adiacet, sicut a Metensibus et indigenis tunc ibi didici, una fuit ex illis quas dominus noster sanctus Trudo cum cetero allodio suo beato prothomartyri Stephano in pueritia sua Mettis tradidit. Quae ad mensam episcoporum Metensium usque ad tempus episcopi Theoderici permansit, qui coenobium monachorum sub titulo beati Vincentii martyris Mettis aedificans, fratribus Deo et beato Vincentio inibi famulantibus ad stipendium proprium eam in perpetuum tradidit².

Sur le chemin du retour, après avoir subi plus d'une alerte dans la forêt hostile, Rodulfe put respirer un moment au prieuré récemment fondé par les Clunisiens près de l'église Saint-Symphorien et qui prendrait le nom de Saint-Séverin-en-Condroz³.

Habent Cluniacenses cellulam in silva inter Hoium et Leodium ubi dicitur Ad Sanctum Symphorianum ; ad eam cum venissem, humanissime ab illis susceptus sum nocte illa⁴.

¹ Voir la thèse de doctorat de C. LECLÈRE, *Les avoués de Saint-Trond*, Louvain, 1902. En appendice, p. 110-113, on trouvera la liste des avoués supérieurs et des sous-avoués de l'abbaye.

² *Gesta*, lib. VII, c. 6 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 103-104.

³ Sur ce prieuré, lire J. HALKIN, *Les prieurés clunisiens de l'ancien diocèse de Liège*, p. 175-185, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. X, 1896.

⁴ *Gesta*, lib. VII, c. 7 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 106.

Rappelons que c'est sur les instances de Rodulfe que les usages clunisiens avaient été introduits à Saint-Trond, le 1^{er} mars 1107, quelques semaines seulement avant le décès de l'abbé Thierry. On remarquera, sans établir nécessairement un lien entre les faits, qu'au sanctoral de Saint-Trond, à la fin du XII^e siècle, figurent S. Symphorien, le martyr d'Autun (22 août) — notons qu'il était aussi patron à Metz —, et S. Séverin, l'évêque de Cologne (23 octobre) ¹.

A partir du VIII^e livre des *Gesta abbatum*, un autre rédacteur a pris la plume. C'est qu'en février 1108, Rodulfe a reçu la consécration abbatiale, et il ne lui appartenait pas d'être l'historiographe de son propre gouvernement. Néanmoins, plusieurs documents annexés sont de lui.

Stigmatisant certains abus qui nuisaient à l'esprit religieux et que Rodulfe s'était efforcé d'extirper durant son priorat, l'auteur anonyme en signale plusieurs qui se manifestaient lors de la célébration des fêtes. Il introduit ce chapitre par les mots :

Quid dicam de diebus solempnibus festivitatum sanctorum Trudonis et Eucherii atque sancti Remigii? Quidam clericorum nostrorum... ²

Plus loin, d'autres fêtes sont énumérées à propos de la cession du bois de Bruderholt, près de Saint-Trond, à deux frères, Lambert et Gérard de Brusthem, de qui l'abbaye recevra une redevance annuelle en nature.

... ut singulis annis tantum lignorum afferrent in curia nostra, quantum sufficeret ad 4 cervisias coquendas, unam ad festivitatem sancti Remigii, aliam ad festivitatem sancti Trudonis, tertiam in natale Domini, quartam mense martio ad caminatum abbatis ³.

Ailleurs encore, on apprend que l'abbé dispose d'un revenu de 30 deniers pour rehausser la solennité de la fête de S^{te} Marie Magdeleine.

... et 30 illos denarios in festivitate sancti Iohannis solvendo priori constituit fratribus ad servitium eorum in festivitate sanctae Mariae Magdalenae, ut facerent festivitatem illam in albis, quam prius vix in tribus lectionibus faciebant ⁴.

¹ Voir ci-dessous, pp. 125, 126.

² *Gesta*, lib. VIII, c. 11 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 131.

³ *Gesta*, lib. IX, c. 21 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 159.

⁴ *Gesta*, lib. X, c. 7 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 177.

Ce souci de relever le culte de divers saints inspira d'autres décisions à Rodulfe. Nous notons, en effet, dans le même chapitre :

Cumque legisset in libro de vita beati Trudonis, quia vivens adhuc monasterium suum primum in honore sanctorum Quintini et Remigii fecisset Deo consecrari, et ante aram ipsorum se sepeliri, videretque usque hodie et a populo exterius et a fratribus interius festivitatem sancti Remigii celebrari, et de sancto Quintino unam tantum collectam fieri, miratus quae negligentia hoc de tanto martyre contigisset, gratum existimavit fore beato Trudoni qui se et sua sub nomine eius Deo dedicaverat, si solempnitas eius celebraretur in loco qui esset, ut dixi, Deo ex nomine eius dedicatus. Composito ergo ex passione eius pulcherrimo cantu, cum antyphonis et responsoriis hymnisque dulcisonis solempniter celebrari eius festivitatem apud nos instituit, statuto fratribus die illa reditu in refectorio ultra commune refectionis ¹.

Le zèle de l'abbé s'ingénia aussi à embellir la sépulture des SS. Trudon et Eucher. Le médiocre édicule provisoire qui l'abritait depuis une trentaine d'années fut démoli et remplacé par une enceinte nouvelle dont on nous décrit en détail la construction.

Le monastère enfin sous toit, Othbert, évêque de Liège, vint procéder à la dédicace. Cet événement est, pour le chroniqueur, l'occasion d'établir la liste des reliques conservées dans les autels de l'église abbatiale. Nous reproduisons intégralement ce passage, dont certains éléments, et tout particulièrement l'énumération des autels, nous seront utiles dans l'examen des témoignages liturgiques d'époque postérieure.

Reliquiae vero quae in altaribus, et in quibus altaribus, positae sunt, ita habentur.

Principale altare, post beatam et gloriosam semperque virginem Dei genitricem Mariam, est consecratum in honore sanctorum Quintini et Remigii, quibus beatus Trudo primum a se factum monasterium dedicavit, in quo continentur reliquiae istae :

De corpore sancti Adriani martyris, de sepulchro Domini, de columna Domini, de spinea corona Domini, de oliva Domini, de sancto Theodoro martyre, de sancto Apollinare martyre et episcopo, de sancto Nazario, de sancto Georgio, de sancta Maxelende, de sancto Christoforo, de vestimentis sancti Stephani prothomartyris et aliorum multorum.

¹ Ibid., p. 178.

Altare quod est retro maius altare est consecratum in honore sanctorum Martini episcopi et Christophori martyris, in quo continentur reliquiae istae :

De vestimentis sanctorum Trudonis et Eucherii, de lecto sancti Othalrici episcopi, de reliquiis sanctorum Christophori, Pancratii, Victoris, Rumoldi martyrum, Bavonis confessoris et aliorum multorum.

Altare in dextera parte est consecratum in honore sanctorum Iohannis Baptistae et Iohannis evangelistae, in quo continentur reliquiae istae :

De lecto sancti Iohannis Baptistae et de spelunca ipsius et [de] aliorum multorum.

Altare in sinistra parte est consecratum in honore sanctorum apostolorum Petri et Pauli et aliorum omnium ; in eo continentur reliquiae istae :

De corpore sancti Amandi confessoris et sancti Valentini martyris et sancti Landoaldi confessoris, sancti Firmini martyris et aliorum multorum.

Altare ad sepulchrum beatorum Trudonis et Eucherii in minori choro est consecratum in eorum honore ; in eo continentur reliquiae istae :

De capillis sanctae Mariae, de vestimentis sancti Iacobi apostoli Domini, de reliquiis sanctarum undecim milium Virginum, de vestimentis sancti Rumoldi martyris, de reliquiis sanctorum apostolorum Petri et Pauli et Thomae et aliorum multorum.

Altare in dextera parte ad introitum monasterii est consecratum in honore sancti Leonardi et sanctae Gertrudis virginis ; in eo continentur reliquiae istae :

De corpore sanctae Gertrudis et aliorum multorum.

Aliud contra istud altare in sinistra parte est consecratum in honore sancti Lamberti martyris ; in eo continentur reliquiae istae :

De capillis sancti Lamberti episcopi et martyris, de sancto Georgio martyre, de corpore sancti Germani episcopi et confessoris, de corpore sanctae Gertrudis virginis, de sancto Vincentio episcopo et martyre, de sancto Mauritio martyre, de capite sancti Ypoliti martyris, de sancto Innocentio martyre, de sanctis Marcellino et Petro, de sanctis Innocentibus ¹.

Ce tableau comporte sept autels, qui ont généralement deux patrons, si l'on excepte le premier, qui en compte trois, et le der-

¹ *Gesta*, lib. X, c. 17 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 187-189.

nier, consacré en l'honneur d'un seul. Parmi ces patrons, on relève ici pour la première fois : S. Martin, avec S. Christophe ; S. Jean Baptiste, avec S. Jean l'apôtre ; S. Léonard, avec S^{te} Gertrude ; enfin, S. Lambert. Les reliques paraissent abondantes et d'origine variée. Notons, comme provenant de régions limitrophes, des reliques de S^{te} Maxellende (Caudry, Nord), de S. Rombaut (Malines), de S. Bavon (Gand), de S. Amand (Elnone), de S. Landoald (Wintershoven), de S. Firmin (Amiens), de S^{te} Gertrude (Nivelles), de S. Lambert (Liège). On remarquera aussi celles de S. Maurice et de S. Innocent, de la légion des Thébéens, celles des Onze Mille Vierges de Cologne, celles de S. Ulric, évêque d'Augsbourg († 973). Ni S. Benoît, ni aucun saint des premiers temps de l'Ordre ne figurent dans le tableau.

A celui-ci succède, dans les *Gesta abbatum*, une énumération de cloches, le plus souvent avec leur nom et leur poids. Nous apprenons ainsi que l'une d'elles s'appelait *Aurelia*, en souvenir de S. Eucher, qui fut évêque d'Orléans, et une autre *Druda, in honore S. Trudonis*. D'autres encore : *Quintiana, Remigia, Nicholaia, Stephania*, dont les vocables sont assez transparents. Et, enfin, une *Benedicta, ad honorem S. Benedicti*¹.

Avant de clore cette période, marquée par l'activité de Rodulfe, nous ne pouvons manquer de rappeler le séjour de deux ans (1121-1123) qu'il fit à Cologne. Les tristes circonstances qui marquèrent la succession d'Otbert, évêque de Liège, avaient relégué l'abbé loin de son monastère. Les religieux de Saint-Pantaléon en profitèrent pour l'appeler au gouvernement de leur maison. A cette époque se rattache une œuvre hagiographique où Rodulfe, comme témoin oculaire des faits, a consigné l'invention des restes d'un soldat thébéen dans le monastère de Saint-Géréon (*BHL*. 5764). De ce martyr anonyme, l'abbé se fit donner quelques reliques. S'adressant aux moines de Saint-Trond, il écrit :

Eas vobis per eundem fratrem (Echebertum) misi transferendas in ecclesiam beatae Mariae in Dunc... Hortamur ergo et rogamus atque precipimus ut fratres nostri qui morantur in Dunc diem festum martyrii eorum (Thebaeorum) in die sancti Gereonis cum duodecim lectionibus ammodo agant et diem adventus istarum ad eos reliquiarum².

¹ *Gesta*, lib. X, c. 18 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 189.

² Dans l'*Epistola Rodulfi abbatis de inventione corporis unius Thebeorum martyrum*, éd. DE BORMAN, t. I, p. 285. La localité nommée *Dunc* (auj. Donck)

Rodulfe termine sa longue missive en y ajoutant une sorte de post-scriptum, où l'on notera, en passant, une curieuse poussée de scepticisme.

Haec ego peccator Rodulfus, fratres mei et filii karissimi, qui estis in coenobio sancti Trudonis in Hasbania, scripsi vobis de coenobio beati Pantaleonis iuxta Coloniam. Ceteras reliquias quae subnotatae sunt supradictus frater suo studio collegit; earum aliam ego certitudinem non habeo nisi quod a Dei ancilla apud nos inclusa et a fidelibus Christi eas accepit: de sanctis Virginibus (Coloniensibus), de sanctis Mauris, de pilleo sancti Thomae apostoli et eius cingulo, de cera ab igne dominico liquefacta, de sancto Pancratio, de sepulchro Domini. Datum 18 kalendas octobris (1121) ¹.

12. *Confrérie de S. Eucher*. — Une association religieuse fort ancienne que nous ne pouvons passer sous silence est celle qui, à Saint-Trond, fut placée sous l'invocation de S. Eucher. On ne sait à quelle date précise et dans quelles circonstances elle fut érigée. Si on l'évoque ici, c'est parce qu'au ^{xii}^e siècle, par un acte de 1192, l'abbé Nicolas la renouela, tout en rappelant qu'elle existait déjà sous ses prédécesseurs Gontran, Adélarde II et Gérard. Le premier de ces abbés, qui paraît bien avoir institué la confrérie, nous ramène au siècle précédent.

In Dei nomine. Ego Nicolaus abbas sancti Trudonis et conventus fratrum, pia fidelium nostrorum devotione commoniti, societatem et fraternitatem in memoriam et honorem beati Eucherii, Aurelianorum antistitis, a Deo nobis constituti patroni, in remedium animarum nostrarum (sicut predecessorum nostrorum beate memorie Guntramni, Alardi et Gerardi, abbatum loci huius, concessione et constitutione olim habitam veraciter comperimus) renovare et memorie tradere volumus et conditione<m> eiusdem societatis et tenorem subternotamus et scripto firmamus... ².

Ce diplôme, conservé en original, est muni d'un sceau en cire vierge à double queue de parchemin. Profitons de l'occasion pour considérer le sceau de l'abbaye. S. Trudon y est figuré debout,

est celle dont il a été question ci-dessus, p. 87, dans la donation du comte Robert.

¹ Ibid.; t. c., p. 285-286.

² C. Piot, *Cartulaire de Saint-Trond*, t. I, p. 152-153. Les statuts de la confrérie se lisent p. 154-155.

vu de face, tenant de la main droite un court bâton dont le haut bout se termine en fleur de lis¹, et un livre de la main gauche, avec la légende : (san)CT(us) TRVDO CONFESSOR XP(i). On représentera aussi S. Trudon portant une palme ou une maquette d'église².

13. *Quelques manuscrits hagiographiques de Saint-Trond, au XII^e siècle.* — Sous cette rubrique nous groupons des recueils de Vies de saints qu'on lisait à l'abbaye dans le courant du siècle où nous a conduit notre enquête.

Parmi les manuscrits plus anciens, nous avons bien rencontré, ci-dessus³, une *Vita Trudonis* dans l'inventaire de l'église qui se fit en 870, mais cette pièce du trésor dut disparaître ou s'égarer quelques années plus tard, lors du sac de Saint-Trond par les Normands. Sa riche reliure revêtait sans doute le seul *libellus* de la Vie du fondateur. De même, nous ne signalons ici que pour mémoire le codex 257 de l'Université de Liège, où se trouve transcrite, aux fol. 69-74^v, par une main du x^e siècle, la Passion des 40 martyrs de Sébaste ; elle est sans intérêt particulier pour notre étude⁴. Les plus anciens recueils hagiographiques de Saint-Trond qui aient survécu aux nombreux incendies du monastère, notamment à celui de 1538, ne remontent pas plus haut que le xii^e siècle⁵. Ils sont conservés à la Bibliothèque de l'Université de Liège, sauf un, qui est aujourd'hui le manuscrit Addit. 24914 du Musée britannique.

C'est de ce dernier codex que G. Kurth a tiré jadis la Vie en vers de S. Frédéric, évêque de Liège (*BHL.* 3155). En la publiant dans nos *Analecta*⁶, en 1883, l'éminent érudit l'attribuait à un

¹ Faut-il déceler une allusion à cet emblème dans une des premières phrases de Rodulfe, introduisant sa chronique ? A propos du fondateur, il écrit : *quorum temporibus hoc nostrum sanctissimae puritatis lilium effloruit* (*Gesta*, praef. ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 3).

² Voir les illustrations du petit ouvrage *Sint Trudo's Leven en Vereering*, par A. et J. PAQUAY, Tongres, 1933.

³ P. 96.

⁴ *Anal. Boll.*, t. V, p. 355-356.

⁵ Signalons ici le *Catalogus librorum manuscriptorum bibliothecae monasterii Sancti Trudonis, qui post conflagrationem eiusdem bibliothecae anno 1538 mense iunio, supersunt*, publié, malheureusement sans annotation, par St. Bormans : *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Trond en 1538*, dans le *Bulletin de la Société des Bibliophiles liégeois* (t. IV, 1888-1889, p. 33-40).

⁶ T. II, p. 259-269.

disciple de Rodulfe, qui l'aurait composée vers le milieu du ^{xii}^e siècle. D'autres critiques, après K. Hampe, estiment à bon droit que cette *Vita metrica*, avec l'épitaque qui la précède, est de Rodulfe lui-même. Tout comme, d'ailleurs, le Miracle de S. Trudon à Seny en Condroz (BHL. 8327 b), publié par J. Brassinne, dans les *Mélanges Godefroid Kurth*¹, d'après le manuscrit 79 de Liège. Ce manuscrit 79 est un recueil composite de textes théologiques et historiques²; il a échappé à nos prédécesseurs qui ont rédigé le *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Leodiensium*, le court poème sur le miracle de Seny n'occupant qu'une partie du feuillet demeuré libre en tête du volume.

A défaut du grand *Passionale* (actuellement manuscrits 57 et 58 de l'Université de Liège)³, dont la communauté de Saint-Trond disposerait au ^{xiv}^e siècle pour ses lectures, les moines qui vivaient deux siècles plus tôt possédaient quelques recueils hagiographiques, dont les suivants sont parvenus jusqu'à nous.

Le codex Leodiensis n° 12 (*Liber monasterii sancti Trudonis F. 5*)⁴ contient, en tête, les pièces habituelles sur S. Martin, y compris la Vie de S. Brice; puis la Passion des Onze Mille Vierges *Regnante Domino*, le *Sermo de Passione SS. Gereonis, Victoris, Cassii atque Florentii sociorumque eorum* d'Hélinand, la Vie de S. Séverin, évêque de Cologne, et la *Relatio corporis eiusdem apud Coloniam*, la *Translatio unius martyris sanctorum Thebeorum martyrum* (c'est la lettre de Rodulfe dont nous avons parlé ci-dessus); enfin, la Vie de S. Trudon par Thierry, le *Sermo* du même pour la Translation des SS. Trudon et Eucher, suivi de l'Office de ces saints. Par le choix des textes qui, dans cet ensemble, se rapportent à Cologne, notamment le récit de l'invention du corps d'un Thébéen anonyme, ce recueil a gardé comme un écho du séjour de Rodulfe dans la cité rhénane. La présence des productions hagiographiques de l'abbé Thierry à la fin du volume tendrait

¹ T. II (Liège, 1908), p. 113-119: *Un poème de Rodulf de Saint-Trond*.

² *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Liège* (Liège, 1875), pp. 19 (n° 18), 98 (n° 152), 278 (n° 505), 357 (n° 735). Ce répertoire a bien vieilli.

³ Un troisième volume a péri; nous comptons le décrire, dans la seconde partie de cette étude, d'après les archives des anciens bollandistes.

⁴ Sur le contenu détaillé de ce manuscrit et des suivants, consulter le Catalogue des manuscrits hagiographiques de Liège, dans *Anal. Boll.*, t. V, p. 313 et suiv.

plutôt à confirmer que celui-ci fut exécuté sous l'influence de Rodulfe ; on se rappelle que la notation musicale de l'office des saints patrons du monastère qu'on y rencontre, fut un fruit de la collaboration de Rodulfe à l'œuvre de son prédécesseur et maître vénéré.

Le codex Leodiensis n° 36 (*Liber monasterii Sancti Trudonis*) renferme, dans sa dernière partie, trois textes hagiographiques qui ont respectivement pour objet l'arrivée des reliques de S. Laurent à Liège en 1056 (*BHL.* 4778) et les translations de S. Étienne à Rome et à Constantinople (*BHL.* 7883 et 7857-58). On ne s'étonnera pas de l'intérêt manifesté à Saint-Trond pour les deux diacres martyrs, dont l'un exerçait un patronage spécial à Liège, l'autre à Metz.

Le codex Leodiensis n° 256 (*Liber monasterii sancti Trudonis M. 5*) comporte aussi une section hagiographique. Elle n'a rien de spécifiquement saint-trudonien, on en conviendra. Les textes sur les SS. Nicaise, Quirin et Scuvicule, martyrs du Vexin, avec la *Translatio S. Quirini Malmundarium* (*BHL.* 7040), la Passion de S. Juste, enfant-martyr de Beauvais, dont Malmédy possédait aussi des reliques, nous orientent assez nettement vers ce dernier monastère¹, d'où les documents que nous venons d'énumérer ont pu être transmis à Saint-Trond.

Enfin, le codex Leodiensis n° 260 se compose de divers *libelli* groupés en un seul recueil. On y trouve notamment la Vie et les Miracles de S. Servais, évêque de Tongres, et de S. Héribert, évêque de Cologne. La Vie de Marie d'Oignies († 1213), qui se lit à la fin du volume, ne date évidemment que du XIII^e siècle.

14. *Litanies de Saint-Trond dans le psautier manuscrit de Liège n° 267.*—Voici enfin le premier document de nature liturgique, qui nous permet de pénétrer plus directement au cœur de notre sujet. Encore ne s'agit-il que de litanies, relativement peu abondantes, qui s'ajoutent ici, comme de coutume, aux psaumes et aux cantiques, à la fin d'un psautier glosé.

Le manuscrit, de petit format (0,205 × 0,135 m), appartient, lui aussi, à la Bibliothèque de l'Université de Liège², où il porte

¹ Voir F. BAIX, *Étude sur l'abbaye et principauté de Stavelot-Malmédy*, t. I (Charleroi, 1924), pp. 98, 119, 185-186.

² *Catalogue des manuscrits*, p. 11-12 (n° 9).

la cote n° 267. Au fol. 1, on lit : *Liber monasterii sancti Trudonis* Q. 5. Il est du XII^e siècle ; mais deux mains du XIII^e ont inséré entre les lignes une dizaine de noms dans les litanies. Nous imprimerons en caractères espacés la 2^e main et en italiques la 3^e.

Après les invocations habituelles aux personnes de la S^{te} Trinité, à la S^{te} Vierge, à S. Jean Baptiste, aux apôtres et aux SS. Innocents, nous lisons :

S. Stephane ora.	S. Nicholae
Quintine	Servati
Clemens	Remacle
Alexander	Huberte
Marcelle	Amande
Corneli	Benedicte
Cypriane	Maure
Laurenti	Philiberte
Vincenti	Severine
Georgi	Columbane
Dyonisi cum sociis tuis	Francisce
<i>Eustachii cum sociis tuis</i>	Egidi
Maurici cum sociis tuis	D o m i n i c e
Theodarde	Omnes sancti confessores
Lantberte	S. Maria Magdalena
Leodegari	Felicitas
Foillane	Agatha
Christophore	Lucia
Apollinaris	Agnes
Sebastiane	Cecilia
<i>Pantaleon</i>	Scolastica
Pancrati	Barbara
<i>Liberte</i>	Margareta
Omnes sancti Martyres	<i>Katharina</i>
S. Trudo. II.	Eugenia
Eucheri. II.	<i>Christina</i>
Remigi	Aldegundis
Silvester	Gertrudis
Hylari	Walburgis
Martine	Columba
Germane	Fides
Gregori	Odrada (<i>add. 1^a man.</i>)
Ambrosi	<i>Elyzabeth</i>
Augustine	Omnes sancte virgines
Hieronime	Omnes sancti. II.

Que ces litanies, demeurées inédites, aient été composées pour l'usage de Saint-Trond ne laisse place à aucun doute. S. Trudon et S. Eucher, les deux saints locaux, ont leur invocation, redou-

blée, en tête des confesseurs. S. Remi et S. Quentin, premiers patrons de l'antique église de Sarchinium, ont, eux aussi, une place d'honneur, l'un parmi les confesseurs, le second parmi les martyrs. S. Étienne, autre saint spécialement honoré à l'abbaye, est en tête des martyrs ; mais c'est là sa place normale dans la plupart des litanies, et l'on ne peut en tirer argument.

Notons ensuite les saints évêques du diocèse de Tongres-Maastricht-Liège, dont Saint-Trond dépendait au spirituel : les SS. Lambert et Théodard, martyrs ; les SS. Servais, Amand, Remacle et Hubert, confesseurs. Citons aussi les saints patrons de la vie monastique : S. Benoît et S^{te} Scholastique, les SS. Maur, Philibert, Colomban. S. Nicolas et S^{te} Marie Madeleine, de renommée universelle, étaient, de plus, patrons d'églises dans l'agglomération de Saint-Trond ; ces sanctuaires sont nommés dans la charte du 19 février 1216 par laquelle Innocent III prend sous sa protection l'abbaye et ses biens¹. Voici, ensuite, quelques saints honorés dans nos régions mais dont le lien avec Saint-Trond est moins étroit : S. Foillan, S. Léger, S^{te} Aldegonde, S^{te} Gertrude, S^{te} Walburge.

Un cas particulier est celui de S^{te} Odrade. Ce nom, *Odrada*, a été ajouté après coup, mais de première main, sur la même ligne que *Fides*. Il s'agit d'une vierge honorée le 3 novembre à Balen (Scheps), en Campine, d'où on la dit originaire, et à Alem, dans le Brabant septentrional, où fut transporté son corps². Voyons comment s'explique la présence de son nom dans des litanies du XII^e siècle à Saint-Trond. Un diplôme de Pascal II en faveur de l'abbaye hesbignonne³ nous apprend qu'en 1107 celle-ci possédait l'*altare de Aleym*. L'acquisition était de date assez récente, semble-t-il, puisque le pape, en confirmant la possession de l'autel d'Alem, accorde en même temps à l'abbé le droit suivant : *in eadem ecclesia decedentibus clericis liceat abbatem substituere monachos*. Environ quarante ans plus tard, en 1146, une charte de l'évêque de Liège Henri II⁴ approuve une donation du comte Otton de Duras qui

¹ POTTHAST, *Regesta pontif. Roman.*, n° 5081 ; éd. C. PIOT, *Cartulaire de Saint-Trond*, t. I, p. 171.

² Le P. Ch. De Smedt en a traité dans les *Act. SS.*, Nov. t. II, p. 57-69.

³ Troyes, 24 mai 1107 (JAFFÉ-LOEWENFELD, n° 6138) ; éd. C. PIOT, *Cartulaire*, t. c., p. 29-33.

⁴ Éd. C. PIOT, *Cartulaire*, t. c., p. 68-69. Par inadvertance, le P. De Smedt attribue ce diplôme à l'empereur Henri II (*Act. SS.*, t. c., p. 58 D, F).

cède à Saint-Trond la seigneurie d'Alem avec toutes ses dépendances :

Nostris itaque temporibus illustris comes Otto Durachiensis, consensu fratrum suorum Theoderici et Brunonis et nepotum suorum Alexandri prepositi et Arnulfi, ecclesie beati Trudonis in usus fratrum inibi Deo servientium fondum possessionis sue Aleym, cum ecclesia dotata et familia et universis eius pertinentiis et terminis in terris et aquis, pro suis universeque domus sue peccatorum remissione sic tradidit...

Ce donateur Otton que la maladie venait alors de conduire aux portes du tombeau, ainsi qu'on l'apprend par les *Gesta abbatum*¹, appartenait à la famille des avoués de Saint-Trond dont nous avons déjà rencontré des membres au siècle précédent, notamment un autre Otton et son fils Gislebert², qui, le premier, porta le titre de comte de Duras. A noter aussi que le moribond qui céda Alem à l'abbaye était le frère de l'abbé Gérard de Duras, qui gouverna le monastère de 1145 à 1155. Ceci d'après le témoignage d'une charte établie par Gérard lui-même en 1150, par laquelle il défend la possession d'Alem contre les empiètements d'Arnulf, neveu du donateur et son propre neveu³. Ce n'est qu'en 1304 qu'un moine de Saint-Trond se chargera de composer d'après les traditions orales une Vie de S^{te} Odrade (*BHL*. 6317), qui prendra place dans le grand *Passionale* de l'abbaye⁴. On la retrouve aussi, sans le prologue et divisée en neuf leçons, dans un Office qui se récitait à l'église d'Alem⁵. La légende et le culte de S^{te} Odrade posent au critique plus d'un problème épineux⁶ ;

¹ Contin. II, lib. II, c. 4 : *Eodem anno (1146), cum ingravescente languore comes Otto, frater eiusdem domni Gerardi abbatis, ad extrema venisset et de vita desperatus esset, in redemptionem anime sue et heredum suorum contulit ecclesie villam quandam Aleym nomine, et non multo post defunctus in claustrum iuxta matrem secus introitum monasterii ad aquilonarem partem iacet sepultus* (éd. DE BORMAN, t. II, p. 30).

² Voir ces noms dans l'ouvrage, cité ci-dessus, de C. LECLÈRE, p. 111.

³ Éd. C. PIOT, *Cartulaire*, t. c., p. 79-80 (où par une erreur manifeste de lecture, ou d'impression, Otto est qualifié par l'abbé Gérard de *pater meus* au lieu de *frater meus* ; cf. MIRAEUS-FOPPENS, *Opera diplomatica*, II, 824).

⁴ Manuscrit 58 de l'Université de Liège, fol. 65-68 ; cf. *Anal. Boll.*, t. V, p. 337. La Vie a été éditée dans les *Act. SS.*, t. c., p. 62-67.

⁵ Ces leçons ont été imprimées par L. H. C. Schutjes dans sa *Geschiedenis van het bisdom 's Hertogenbosch*, t. I (Sint-Michiels-Gestel, 1870), p. 345-352.

⁶ Ainsi, on n'a pu décider jusqu'à ce jour à quelle époque aurait vécu S^{te}

nous ne pouvons songer à en dissenter dans le cadre de notre présente étude.

La deuxième main que nous avons signalée dans nos litanies n'est responsable que de deux insertions : l'invocation *Omnes patriarche et prophete* qui avait été omise et *S. Dominice*. *S. Dominique* est mort en 1221 ; il fut canonisé en 1234.

A la troisième main on doit les additions suivantes : Eustache et ses compagnons, Pantaléon, Libert, Séverin, François, Barbe, Catherine, Christine, Élisabeth. De *S. Pantaléon* et de *S. Séverin* de Cologne, il a déjà été question ci-dessus, ainsi que de *S. Libert*, dont nous verrons le culte s'instaurer à l'abbaye, sous le rite double, vers 1230. *S. François d'Assise* est mort en 1226 et fut canonisé deux ans plus tard. *St^e Élisabeth* de Thuringe a été élevée sur les autels en 1235, quatre ans après son décès. *St^e Christine* est la martyre qu'on fête le 24 juillet. Elle nous remet assez naturellement en mémoire une mystique homonyme dont la réputation fut grande à Saint-Trond, à savoir *Christine l'Admirable*, qui mourut vers 1224, un 23 juin. *Thomas de Cantimpré* rédigea sa biographie (*BHL*. 1746), et on commémorera parfois son souvenir le même jour que la martyre de Bolsena. Mais à l'époque où la troisième main compléta nos litanies, on ne se serait pas avisé de rendre à la pieuse visionnaire des honneurs officiels¹.

Odrade : « adhuc sub iudice lis est », écrit le P. De Smedt (*Act. SS.*, t. c., p. 59 A), bien qu'il incline, dans son commentaire, à rejeter le VIII^e siècle, adopté par certains, pour la fin du XI^e. L'historien qui s'est exprimé le plus nettement en faveur du VIII^e siècle est M. H. Van de Weerd : *Wanneer leefde de heilige Odrada van Baelen ?*, dans *Ons geestelijk Erf*, t. II (1928), p. 77-99 ; mais son argumentation contient plusieurs éléments pour le moins discutables. Assez récemment, le chanoine Milo Koyen, O. Praem., se prononçait, lui, sans réticence pour le XI^e siècle : *Sinte Odrada van Scheps* (dans *De Zuiderkempén*, t. XVI, 1947, p. 29-37). Nous estimons que l'étude du problème pourrait s'orienter autrement et ne pas chercher nécessairement la solution dans l'une des deux thèses en présence.

¹ Le martyrologe de Saint-Trond composé en 1361 sur l'ordre de l'abbé Robert de Craenwyck (manuscrit 326 de l'Université de Liège) et le calendrier par lequel s'ouvre le « directoire » de l'abbaye au XV^e siècle (manuscrit 315) n'annoncent au 24 juillet que la vierge martyre de Bolsena. M. L. Indestege, publiant dans *De Gulden Passer* (t. XX, 1942, p. 59-98) un intéressant calendrier du XVI^e, originaire de Saint-Trond, a identifié d'emblée avec *Christine l'Admirable* la sainte qui s'y trouve commémorée au 24 juillet (p. 63-64) ; mais il n'a pas pris garde que le nom *Christine* était suivi de la qualification *virg. et martyris*.

Il n'est pas exclu, toutefois, que l'invocation à sa sainte patronne ait été insérée à cause d'elle. Enfin, le nom de *St^e Catherine* évoque un couvent de femmes, fondé à Saint-Trond, celui précisément où mourut Christine l'Admirable et qui, en 1231, fut transféré, hors de la ville, à Mielen (Nonnemielen).

15. *Lectionnaire de Saint-Trond, vers 1170*. — Le second document liturgique du *xiii^e* siècle, et le plus précieux pour connaître le sanctoral de Saint-Trond à cette époque, est un beau lectionnaire de la messe, qui se trouve aujourd'hui en la possession de M. Eric George Millar à Londres. Au début du siècle dernier, ce manuscrit enluminé était parvenu, on ne sait par quelles voies, à Lille en France. Son propriétaire, M. Castiaux, le vendit à Sir Thomas Phillipps. Près de cent ans plus tard, en janvier 1921, le lectionnaire passa dans les collections d'A. Chester Beatty, autre grand bibliophile ; il n'y demeura qu'une dizaine d'années. Mis en vente par la maison Quaritch, il fut acquis par l'érudit anglais précité, qui vient de le décrire dans une publication somptueuse à l'intention des membres du « Roxburghe Club » ¹. Signalons, enfin, que plus récemment encore M. Jacques Stiennon, bibliothécaire à Liège, a suppléé aux déficiences de l'information de M. Millar, en confrontant le lectionnaire avec un groupe de manuscrits de la même période qui lui sont nettement apparentés ². De la sorte, il a pu fixer à une date proche de 1170 l'exécution de ce beau livre de chœur.

Comme le manuscrit lui-même est malaisément accessible, c'est à la description de M. Millar que nous emprunterons les éléments du texte qui nous sont utiles, à savoir la liste des fêtes du sanctoral de l'abbaye. Ce *Proprium* se trouve, pour la section des évangiles, du fol. 94 au fol. 107, et dans la section des épîtres, du fol. 220^v au fol. 238^v. Nous ne reproduirons ici que les dates et les noms dans l'ordre où ils se présentent ³.

¹ *The St. Trond Lectionary. A MS. from the Abbey of St. Trond*, described by Eric George MILLAR, with an Account of the Abbey to 1180, based on its monastic Chronicle. Oxford, printed for presentation to the Members of *The Roxburghe Club*, 1949, in-4°, 120 pp., frontispice, 12 pl.

² *Du lectionnaire de Saint-Trond aux Évangiles d'Averbode*, dans *Scriptorium*, t. VII (1953), p. 37-50 et pl. 1-7.

³ On corrigera deux coquilles chez M. Millar : *Agnes secunda* (p. 111, pour *A. secundo*) et *Laurentii archileucte* (p. 113, pour *L. archilevite*).

31 décembre :	Silvestri.
12 janvier :	Hilarii et Remigii.
14 » :	Felicis in Pincis.
15 » :	Mauri abb.
16 » :	Marcelli pape et mart.
18 » :	Prisce virg.
20 » :	Fabiani et Sebastiani.
21 » :	Agnētis virg.
22 » :	Vincentii mart.
23 » :	Emerentiane virg. et mart.
25 » :	Conversio S. Pauli.
28 » :	Agnētis secundo.
2 février :	Purificatio S. Marie.
5 » :	Agathe virg.
10 » :	Zotici, Hyrenei, Iacinthi et Amanti.
11 » :	Scolastice virg.
14 » :	Valentini mart.
20 » :	Eucherii ep. et conf.
22 » :	Cathedra S. Petri.
24 » :	Mathie apostoli.
12 mars :	Gregorii pape.
21 » :	Depositio S. Benedicti ab.
25 » :	Annunciatio S. Marie.
4 avril :	Ambrosii ep. et conf.
14 » :	Tiburtii et Valeriani.
23 » :	Georgii mart.
25 » :	Marci evang.
28 » :	Vitalis mart.
1 ^{er} mai :	Philippi et Iacobi.
3 » :	Alexandri, Eventii et Theodoli.
3 » :	Inventio S. Crucis.
6 » :	Iohannis ante portam latinam.
10 » :	Gordiani et Epimachi.
11 » :	Nerei, Achillei et Pancratii.
13 » :	Servatii ep. et conf.
13 » :	S. Marie ad Martires.
19 » :	Potentiane virg.
25 » :	Urbani pape et mart.
1 ^{er} juin :	Nicomedis mart.
2 » :	Marcellini et Petri.
8 » :	Medardi et Glodulfi.
9 » :	Primi et Feliciani.
11 » :	Barnabe apost.
12 » :	Basilidis, Cirini, Naboris et Nazarii.
18 » :	Marci et Marcelliani.
19 » :	Gervasii et Prothasii.
23 » :	Vigilia S. Iohannis Bapt.
24 » :	S. Iohannis Baptiste.

26	juin	:	Iohannis et Pauli.
28	»	:	Leonis pape.
29	»	:	Petri et Pauli.
30	»	:	Item S. Pauli.
1 ^{er}	juillet	:	Octave S. Iohannis Bapt.
2	»	:	Processi et Martiniani.
4	»	:	Translatio S. Martini ep.
6	»	:	Octave apostolorum Petri et Pauli.
10	»	:	Septem Fratrum.
11	»	:	Translatio S. Benedicti.
13	»	:	Margarete virg.
21	»	:	Praxedis virg.
22	»	:	Guandragesili ab.
22	»	:	S. Marie Magdalene.
23	»	:	Apollinaris mart.
25	»	:	Iacobi apostoli.
29	»	:	Felicis, Simplicii, Fausti et Beatricis.
30	»	:	Abdon et Sennes.
1 ^{er}	août	:	Ad Vincula Petri.
1 ^{er}	»	:	Sanctorum Machabeorum.
2	»	:	Stephani pape et mart.
3	»	:	Inventio S. Stephani.
3	»	:	Eadem die inventio Nichomedi, Gamalielis et Abibonis.
6	»	:	Sixti, Felicissimi et Agapiti.
8	»	:	Ciriaci sociorumque eius.
9	»	:	Vigilia S. Laurentii.
10	»	:	S. Laurentii archilevite.
11	»	:	Translatio SS. Trudonis et Eucherii.
11	»	:	Eodem die S. Tiburtii mart.
13	»	:	Ypoliti sociorumque eius.
14	»	:	Eusebii presb.
14	»	:	Eodem die Vigilia S. Marie.
15	»	:	Assumptio S. Marie.
16	»	:	Arnulfi ep.
17	»	:	Octave S. Laurentii.
18	»	:	Agapiti mart.
22	»	:	Timothei et Simphoriani.
24	»	:	Bartolomei apostoli.
28	»	:	Augustini ep. et conf.
28	»	:	Eodem die Hermetis.
29	»	:	Sabine virg. et mart.
29	»	:	Eodem die S. Iohannis Bapt.
30	»	:	Felicis et Adaucti.
1 ^{er}	septembre	:	Prisci mart.
3	»	:	Remacli ep.
8	»	:	Adriani mart.
8	»	:	Nativitas S. Dei genetricis Marie.

9 septembre	:	Gorgonii mart.
11 »	:	Proti et Iacincti.
14 »	:	Cornelii et Cypriani.
14 »	:	Exaltatio S. Crucis.
15 »	:	Nicomedis mart.
16 »	:	Eufemie virg.
17 »	:	Lantberti ep. et mart.
20 »	:	Vigilia Mathei apostoli.
21 »	:	Mathei evang.
22 »	:	Mauricii sociorumque eius.
27 »	:	Cosme et Damiani.
29 »	:	S. Michaelis.
30 »	:	Ieronimi presb.
1 ^{er} octobre	:	Remigii ep. (translatio).
1 ^{er} »	:	Ipo die Germani, Vedasti, Bavonis, Piat, Nicetii.
7 »	:	Marci pape et mart.
8 »	:	Dionysii sociorumque eius.
10 »	:	Gereonis sociorumque eius.
14 »	:	Calixti pape.
18 »	:	Luce evang.
21 »	:	Undecim M. virginum.
23 »	:	Severini ep.
25 »	:	Crispini et Crispiniani.
27 »	:	Vigilia apostolorum Symonis et Iude.
28 »	:	In die sancto.
31 »	:	Quintini mart.
31 »	:	Eodem die vigilia Omnium Sanctorum.
1 ^{er} novembre	:	In die sancto.
2 »	:	Cesarii, Eustachii sociorumque eius.
3 »	:	Huberti ep.
7 »	:	Claudii Nicostrati Simproniani et Castorii.
9 »	:	Theodori mart.
11 »	:	Martini ep.
11 »	:	Ipo die Menne mart.
13 »	:	Bricii ep.
22 »	:	Cecilie virg.
23 »	:	Trudonis conf.
23 »	:	Eodem die Clementis mart.
24 »	:	Crisogoni mart.
29 »	:	Vigilia Andree apostoli.
29 »	:	Ipo die Saturnini et Saturnini, Mauri et Crisanti et Darie.
30 »	:	In die sancto (Andree).
4 décembre	:	Barbare virg.
6 »	:	Nicolai ep. et conf.
13 »	:	Lucie virg.
21 »	:	Thome apostoli.

Ce lectionnaire, en usage dans l'église d'une abbaye, est relativement peu fourni en fêtes ou commémoraisons de saints, surtout pour les mois de mars et d'avril (comprenant les semaines du carême) et de décembre (avent). Il présente, dans l'ensemble, le fond commun du sanctoral romain. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ces saints, dont le culte était quasi universel. Quels sont, parmi les autres, ceux qui doivent particulièrement retenir notre attention ?

Outre quatre fêtes célébrées dans tout monastère bénédictin (Benoît, deux fois ; Maur et Scolastique), on notera tout d'abord celles de plusieurs saints que nous avons eu l'occasion de mentionner à maintes reprises ci-dessus, comme spécialement liés à l'histoire de l'abbaye, soit directement, soit par les influences respectives de Metz, de Liège ou de Cologne : Trudon et Euchèr ; Quentin et Remi ; l'Invention de S. Étienne, Chlodulfe ; Servais, Remacle, Lambert, Hubert (Amand et Théodard sont absents) ; Séverin, Géréon et ses compagnons, les Onze Mille Vierges. Nous pointerons ensuite dans la liste divers saints dont le culte rayonna en de nombreux pays d'Occident depuis les temps mérovingiens : Médard, Wandrille, Germain d'Auxerre, Vaast, Piat, Bavon, Nizier, Denys et ses compagnons, Martin et Brice, Maurice et ses compagnons. Il ne reste à nommer que les SS. Hilaire, Nicolas et Eustache, ainsi que les S^{tes} Marie Magdeleine et Marguerite, qui tous avaient acquis leur place, au XII^e siècle, dans les calendriers de nos régions. On constatera, enfin, que ni S. Libert ni S^{te} Odrade ne figurent encore dans le sanctoral de Saint-Trond à cette époque.

16. *Gesta abbatum Trudonensium*, Continuatio secunda (1138-1180). — Cette période de l'histoire de Saint-Trond couvre les abbatiats de Folcard († 1145), de Gérard, qui résigna sa charge en 1155, et de Wiric († 1180).

A l'actif du premier, le chroniqueur retient notamment qu'il solennisa certaines fêtes et fit brûler une lampe devant l'autel de S. Nicolas.

Diem praeterèa Transfigurationis Domini et memoriam beati Laurentii martiris et sancti Lamberti nec non et sancti Nycholai, Marie quoque Magdalene¹ sollempnem agi instituit

¹ Cf. ci-dessus, p. 111, où la solennisation de la fête de S^{te} Marie Magdeleine est attribuée à l'abbé Rodulfe.

et in honorem eorundem sanctorum singulis ipsarum sollempnitatum diebus duos fratribus solidos dari precepit. Ad auctaque pie devotionis reverentia, lumen ante altare sancti Nycholai constituit ¹.

Nous avons nommé ci-dessus l'abbé Gérard, de la famille de Duras, à propos de l'acquisition du domaine d'Alem, où était honorée St^e Odrade. De cette patronne locale, dont le culte s'introduisit alors au monastère, comme en témoigne l'insertion de son nom aux litanies du XII^e siècle, le continuateur des *Gesta* ne dit mot là où il relate la cession d'Alem, en 1146, par Otton de Duras ². On peut le regretter, car notre information sur la personnalité de St^e Odrade et sur l'éclosion de son culte est, nous l'avons dit, tardive et fort peu sûre.

C'est la longue carrière de l'abbé Wiric que le chroniqueur anonyme a le plus complaisamment racontée, en témoin averti qui a été mêlé à la plupart des faits. Consacré le 15 janvier 1156, le nouveau prélat s'ingéniait à restaurer le cloître de sa maison, lorsque, le 22 septembre de la même année, un violent incendie, qui mit en cendres la ville de Saint-Trond, se propagea par des flammèches jusqu'à l'abbaye et y fit d'affreux ravages. Wiric, quelques jours auparavant, s'était mis en route pour affaires à Utrecht. Lorsqu'à son retour il contempla l'étendue du désastre, il gémit sous le poids de sa douleur. Mais il se ressaisit aussitôt :

Nec tamen de adiutorio Dei et patroni sancti sui diffidens, quin potiora exustis construere posset, ilico ad reparationem monasterii se viriliter accinxit. Intra paucos itaque dies ligneam fabricam, parvam quidem sed tempori congruentem, super corpora beatorum Trudonis et Eucherii erexit, fratresque ibi die noctuque solitas Deo laudes psallere fecit ³.

Le zèle de l'abbé Wiric n'eut d'égale que sa persévérance.

Processu deinde temporis, monasterium ipsum a cancello usque ad sepulchrum sanctorum Trudonis et Eucherii forti et mirifico opere consummavit eaque qua manicam cooperuerat tectura decorabile reddidit ⁴.

En 1169, disposant de quelques fonds, Wiric se résolut à mieux mettre en honneur la sépulture des SS. Trudon et Eucher. Il fit

¹ *Gesta*, Contin. II, lib. I, c. 18 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 27.

² Lib. II, c. 4 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 30.

³ Lib. III, c. 6 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 37.

⁴ Ibid.

donc creuser le sol pour y établir les fondements d'une nouvelle construction, destinée à remplacer le léger abri de bois dont, après l'incendie, il avait recouvert le lieu des anciens tombeaux. On se souvient que les corps eux-mêmes des saints patrons avaient été enfouis depuis fort longtemps et demeuraient cachés.

Mais à peine les ouvriers eurent-ils fouillé la terre qu'un sarcophage apparut *secus ipsum ostii introitum*. On l'examina, et bien vite on fut persuadé qu'il contenait les restes du martyr S. Libert, dont une tradition fixait le glorieux trépas devant l'autel du fondateur de l'abbaye.

Fama autem vetus apud nos erat, quod sanctus Libertus martyr ibi humatus erat. Aperto ergo sarcophago, ossa martyris inventa sunt. Ne autem de eius martyrio aut loco sepulture dubitarem, estimationem nostram rei eventus affirmavit, quod sanguis eius conglobatus ibidem in sarcophago inventus est. Caro prorsus tota cum ossibus fere omnibus, exceptis paucis de maioribus, in cineres absumpta erat, de capite vero nichil preter cerebrum inventum est. Collecto igitur sancto pulvere et in palla munda cum ossibus reverenter recondito, signis pulsantibus nobisque Deum et eius martyrem in voce iubilationis collaudantibus, populus admiratione subita excitus accurrit, et in laudem Dei eiusque sancti devotus et ipse subito erupit. Sumptis ergo de ossibus eius et sacro cinere necessariis reliquiis, reliqua omnia in scriniolo ad hoc opus preparato cum reverentia sunt reposita ¹.

Sur la droite, deux corps furent ensuite découverts, que les religieux les mieux informés de l'histoire de leur maison identifièrent comme étant ceux du comte Robert — celui-là même qui, au VIII^e siècle, avait eu mission de confiner en Hesbaye l'évêque Eucher d'Orléans — et de son épouse ². Continuant de creuser *ante capelle introitum*, on déterra un autre sarcophage, qu'en raison du site honorable qui lui avait été réservé et du « sang coagulé » qui s'y trouvait, on estima devoir être celui d'un martyr, compagnon de S. Libert. C'était plus que la *Passio Rumoldi* ne permettait d'espérer ³. Du moins laissa-t-on ce défunt dans son anonymat. Si par la suite on donna une place à ses « reliques » parmi celles qu'on vénérât au monastère, aucune fête spéciale ne lui fut assignée

¹ Lib. IV, c. 1 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 53.

² Voir ci-dessus, p. 89.

³ Thierry n'y fait pas mention expresse de compagnons lorsqu'il raconte la mort violente de S. Libert.

pour commémorer son martyre prétendu, pas même le 14 juillet, jour de la Saint-Libert.

Ici nous devons interrompre un instant le récit des *Gesta* et signaler au lecteur certaines observations que l'on fit lors des fouilles exécutées à Saint-Trond en 1939-1940. Le chanoine G. Boes, qui dirigea les recherches, s'en est fait le judicieux rapporteur dans un article des *Verzamelde Opstellen*, publiés à Hasselt¹. Il relate notamment que parmi les sépultures anciennes qui furent mises au jour, il s'en trouva plusieurs, de forme trapézoïdale, fort rapprochées les unes des autres et orientées. Des blocs de pierre assemblés avec de la chaux leur servaient de parois ; elles n'avaient ni fond ni couvercle proprement dits. Les squelettes reposaient à même le sol, recouvert d'une simple couche de mortier. Une caractéristique particulière de certaines de ces tombes était la suivante : à l'intérieur, tout à l'entour des ossements, elles avaient été peintes avec un enduit rouge, lequel tranchait vivement sur la couleur jaune du mortier. M. Boes fait observer que la présence de cette peinture a fort bien pu tromper les fouilleurs du ^{xiii}e siècle, lorsque, d'après le témoignage du chroniqueur contemporain, ils crurent de bonne foi retrouver, à deux reprises, le sang séché d'un martyr. L'archéologue ajoute, à propos de la découverte du compagnon de S. Libert en 1169 — il se tait sur le cas de S. Libert lui-même —, que si l'Église nous engage à ne pas multiplier à la légère les faits miraculeux, il convient de ne pas créer non plus des martyrs nouveaux sans nécessité².

Reprenons à présent la suite des événements qui marquèrent les travaux de restauration entrepris par l'abbé Wiric à l'endroit où devaient se trouver sous la terre les restes des SS. Trudon et Eucher. A la grande joie de la communauté et du peuple de Saint-Trond, une cuve de pierre contenant les deux précieux *scriniola* fut dégagée à son tour par la pioche, creusant cette fois derrière l'autel.

Retro vero altare ipsius capelle spissa admodum et firmi operis cemento compacta vola erat, in qua sanctos Trudonem et Eucherium contineri vulgaris opinio ferebat. Hanc eorum opinionem et seniorum preterea nostrorum assertionem rei eventus fefellit, qui dicebant et in scriptis etiam reliquerant,

¹ Nous avons déjà signalé ce rapport, p. 109, note 2.

² Op. c., p. 47-48.

eos in cripta duplici vola cooperta haberi. Sed vola quidem inventa est et in ea sanctorum corpora, cripte vero nulla inveniri vestigia potuerunt. Aperto ergo a posteriori parte ipsius vole modico foramine, invenimus sarcophagum, et in eo in singulis scriniolis corpora singulorum, adhibitisque luminaribus et inspectis diligenter locellis — nox enim erat —, pre magnitudine leticie, abbate auctore, in vocem confessionis et laudis omnes subito erupimus, concinentes vocibus altisonis *Te Deum laudamus* ¹.

On songea dès lors à une translation solennelle, et Wiric se rendit à Liège afin de solliciter la présence de l'évêque, qui alors était Raoul de Zaehringen. Celui-ci accepta de présider la cérémonie, qui fut fixée au jour où traditionnellement on commémorait à Saint-Trond la première translation des deux saints, à savoir le 11 août, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Anno ergo inc. Dom. M^oC^oLX^oIX^o, imperii Frederici primi anno XVI<II>^o, ordinationis autem domni Wirici abbatis anno XIII^o, episcopatus vero Rodulfi Leodiensis episcopi III^o, ipso die Translationis eorum facta est solempniter corporum eorumdem sanctorum elevatio, et translata sunt secundo ².

Nous omettons la longue description que le chroniqueur, témoin oculaire, nous fait ensuite des fastes liturgiques de cette mémorable journée. Un miracle ne tarda pas à se produire, dont le récit présente quelques détails qui intéressent notre sujet.

Cumque adhuc necdum consummato opere in quo locandi erant, in scrinio, ut prelibatum est, positi in medio monasterii starent, et multi longe lateque ad adorandum eos venirent, miles quidam penitens de partibus Normannie, ferro brachium ligatus, audita eorum fama ad nos divertit, et eorum intercessionem lacrimosis suspiriis sedulus orator fideliter expetivit. Nec fidei sue petitione frustratus est. Sanctorum enim apud Omnipotentem efficax potentia fideliter petentis ea quibus astrictus erat hoc modo dissolvit ferri ligamina. Tertio kal. octobris dominicus dies, quo, omnibus exoccupatis, populus ad ecclesiam venire solet, ex more festivus illuxerat, et ob memoriam dedicationis ecclesie nostre, que sequenti die futura erat, major solito plebis turba confluxerat... ³

Retenons une indication que ce passage fournit incidemment sur la Dédicace de l'église abbatiale. L'analyse du lectionnaire

¹ Lib. IV, c. 2; éd. DE BORMAN, t. II, p. 54.

² Lib. IV, c. 3; éd. DE BORMAN, t. II, p. 55.

³ Lib. IV, c. 4; éd. DE BORMAN, t. II, p. 56.

de Saint-Trond par son propriétaire, M. Millar, ne nous ayant pas révélé la date de cette fête, nous l'avons cherchée d'abord dans deux recueils liturgiques d'âge postérieur conservés à la bibliothèque de l'Université de Liège, que nous comptons mettre à profit dans la seconde partie de notre étude. Un martyrologe composé à Saint-Trond en 1361 par l'ordre de l'abbé Robert de Craenwyck (manuscrit 326)¹ marque au 29 septembre :

III KL. OCT. In monte Gargano venerabilis memoria beati archangelī Michaelis toto orbe veneranda. Eodem die in Sarchinio dedicatio ecclesie sancti Trudonis.

De même, un calendrier du xv^e siècle (manuscrit 315)² indique, à la même date et sur une seule ligne :

Michaelis archangelī. Dedicatio ecclesie.

En 1169, le 29 septembre tombait un lundi. Ceci cadre fort bien avec le membre de phrase : *ob memoriam dedicationis ecclesie nostre, que sequenti die futura erat*, le *sequens dies* étant, en effet, le lendemain du *dominicus dies*, le jour du Seigneur, où les gens étaient de loisir. Il s'ensuit logiquement qu'une erreur s'est glissée dans le début de la phrase, telle que nous la lisons. Un copiste — à moins que ce ne soit le chroniqueur lui-même, victime d'une distraction — a écrit *III^o*, que nous lisons dans le manuscrit de base, au lieu de *IIII^o*, et il nous faut rétablir : *Quarto kalendas octobris* (le 28 septembre) à la place du *Tertio kalendas octobris* de l'édition, qui ne saurait convenir.

L'abbé Wiric mit à la fois beaucoup d'empressement et de soin à la rénovation du sanctuaire. Il semble qu'il n'épargna rien pour décorer somptueusement la chapelle des SS. Trudon et Eucher. Outre des scènes de la vie du patron de l'abbaye, évoquées par des peintures murales, on put admirer bientôt une statue *ex albo lapide*, représentant le Christ en majesté, ayant à sa droite celle de S. Trudon et à sa gauche celle de S. Eucher, inclinés tous deux dans une attitude adorante et recevant chacun une couronne. D'autres saints, particulièrement honorés au monastère, étaient disposés à l'entour.

In medio autem operis maiestatis effigiem collocans, ad dexteram eius sancti Trudonis, ad levam vero beati Eucherii yma-

¹ Déjà signalé ci-dessus, p. 122, note 1.

² Même remarque.

ginem statuit, quasi genua curvantes, eamque capitibus eorum singulas coronas imponentem manibus eorum suppliciter protensis adorantes. Supra quos, id est citra ipsam maiestatis ymaginem, gemellos angelos oblique iacentes collocavit, singula thuribula in manibus tenentes et intenta oculorum acie ipsam ymaginem inspicientes. A dextris autem beati prothomartyris Stephani, specialis huius domus post Deum provisoris, et beati Quintini martyris ymagine statuit, a sinistris vero beati Remigii Remorum archiepiscopi et ipsius abbatis, breviculum in manu tenentis : *Domine, dilexi decorem domus tue*. Quatuor nichilominus alias ymagine longiori de lapide sculptas operi ipsi inseruit, a dexteris videlicet David et Moysem, a sinistris Salomonem et Ysayam, singula breviorum sanctorum meritis testimonium perhibentia in manibus habentes et extenso ad eos indice intente in eos respicientes ¹.

Avant de quitter l'abbé Wiric, mêlé de la sorte à l'apothéose des saints de son abbaye, nous signalerons encore une série de fêtes que son zèle à servir les saints dota d'une solennité spéciale, tant à l'église qu'au réfectoire.

Ipsa vero ob reverentiam devotionis, quam erga sanctos habebat, eas celebrius agi volens, in gratiam eorundem sanctorum in singulis eorum festivitibus singulas refectiones deputavit fratribus. In mense Ianuario festum sancti Vincentii martyris et conversionem sancti Pauli sollempnem in albis agi constituit, in Februario sancti Mathie et Cathedre sancti Petri apostoli, in Marcio sancti Benedicti abbatis, in kal. Maii apostolorum Philippi et Iacobi, in Iulio sancti Iacobi apostoli, in Augusto ad Vincula sancti Petri, in medio eiusdem Bartholomei apostoli, in Septembri Mathei ewangeliste, in Octobri apostolorum Symonis et Iude, in Decembri eque Thome apostoli ².

(à suivre)

Maurice COENS.

¹ Lib. IV, c. 5 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 58.

² Lib. IV, c. 13 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 64.

LA LECTURE DES ACTES DES MARTYRS DANS LA PRIÈRE LITURGIQUE EN OCCIDENT A PROPOS DU PASSIONNAIRE HISPANIQUE

Sous le titre : *Le passionnaire hispanique, du VII^e au XI^e siècle*, M. l'abbé Angel Fábrega Grau vient de publier la thèse qu'il avait présentée en 1950 à l'Université Grégorienne de Rome¹. Disons tout de suite que c'est une contribution importante qui prendra place parmi les meilleurs travaux sur l'hagiographie hispanique.

En voici brièvement le contenu. L'auteur décrit d'abord les anciens Passionnaires hispaniques, antérieurs au XI^e siècle. Ils sont malheureusement fort peu nombreux ; il n'en reste que quatre, dont deux du X^e siècle :

1^o Passionnaire de Cardena (British Museum, Add. 25600)², contenant 52 textes distribués dans l'ordre du calendrier, à partir de la fête de S. Aciscle, qui coïncidait avec le début de l'avent (17 novembre), jusqu'à la fête des martyrs de Saragosse (3 novembre). Il est précédé d'une préface³ et se termine par ces mots : *Explicit pars prima in libro Passionum. Deo gratias. Amen.* Au XI^e siècle, trois textes ont été transcrits sur les derniers folios⁴.

2^o Passionnaire de Silos (Paris, Bibl. nat., nouv. acq. lat. 2180)⁵.

¹ *Pasionario Hispánico (siglos VII-XI)*. T. I : Estudio. Madrid-Barcelona, 1953, 303 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, Serie litúrgica, vol. VI).

² Dom Quentin a attiré l'attention sur ce recueil dans *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), p. 140-148. M. Fábrega se rallie à ce que nous avons jadis exposé, à savoir que ce recueil n'a pas été écrit à Cordoue en 919, mais à Saint-Pierre de Cardena, vers le milieu du X^e siècle, par le scribe Endura (*Anal. Boll.*, t. LV, 1937, p. 271-272).

³ Publiée par Dom QUENTIN, op. c., p. 141.

⁴ Nous en avons publié deux : *l'Inventio corporis beatissimi martiris Zoili* (*Anal. Boll.*, t. LVI, 1938, p. 364-366) et la *Passio SS. Ciriaci et Paulae* (ibid., t. LX, 1942, p. 10-15).

⁵ *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 506-512.

Malgré la perte de quelques feuillets, on peut dire que ce codex est presque identique à celui de Cardaña. M. Fábrega a pu découvrir dans le manuscrit 494 de la Bibliothèque nationale de Madrid quelques-uns des folios disparus. En tenant compte des lacunes, il semble bien que le Passionnaire de Silos contenait dix textes qui ne figuraient pas dans celui de Cardaña.

Le troisième Passionnaire forme un complément au recueil de Cardaña¹. Il comprend 49 pièces, copiées au XI^e siècle sans tenir compte de l'ordre liturgique².

La quatrième compilation provient de Silos où elle a été transcrite au XI^e siècle³. On y trouve, rangées suivant les dates anniversaires, 89 *Passiones* ou *Vitae*, qui coïncident à peu de choses près avec celles du Passionnaire de Cardaña et de son complément.

M. Fábrega analyse ensuite, une à une, les Passions des deux plus anciens manuscrits, s'efforçant de préciser à quelle époque elles ont été rédigées et d'identifier les sources dont elles dérivent. Il répartit son enquête en deux grandes séries : saints espagnols, saints étrangers.

Dans une dernière partie, intitulée « Synthèse et conclusion », il retrace l'histoire du Passionnaire hispanique depuis le III^e siècle (Actes de S. Fructueux de Tarragone) jusqu'au XI^e siècle, époque à laquelle fut supprimé le rit mozarabe.

Un second volume est en préparation ; il comprendra l'édition des textes.

Comme on le voit, ce travail embrasse toute l'hagiographie hispanique des dix premiers siècles et soulève de nombreux problèmes,

¹ Escorial, b. I. 4.

² M. Fábrega écrit : « La razón del desorden cronológico con que les propone nuestro ms., no está, ciertamente, en que se transcribieran en el códice a medida que iba entrando su culto en España, sino por alguna razón que se nos escapa » (p. 242). Le cas n'est pas si rare, comme l'ont noté A. PONCELET, *Le légendier de Pierre Calo*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 5 ; W. LEVISON, *M.G.*, *Script. rer. merov.*, t. VII, p. 529-531 ; A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, t. III, 2 (1952), p. 725-726. Ce dernier fait une réflexion qui n'est pas sans intérêt pour notre sujet : « Eines darf aber aus der auffallenden Unordnung, in der die Texte in sehr zahlreichen Sammlungen stehen, gefolgert werden, dass diese Texte, wenigstens der Regel nach, nicht für den offiziellen Gottesdienst bestimmt waren ; denn sie hätten seinen Zwecken denkbar schlecht entsprochen. Sie waren vielmehr für die Privatlektüre bestimmt ».

³ Nouv. acq. 2179 ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. c., p. 476-487.

parfois fort difficiles¹. Il les affronte tous avec une parfaite probité et indépendance d'esprit. Un seul retiendra aujourd'hui notre attention.

A plusieurs reprises, M. Fábrega insiste sur le caractère liturgique du Passionnaire : « El Pasionario es un libro esencialmente litúrgico » (p. 12), et un peu plus loin : « Salta a la vista que el Pasionario de por sí estaba destinado a contener las Actas o Pasiones de mártires que se leían en la ocurrencia de su aniversario dentro del Oficio nocturno, o alguna vez dentro de la misa ». A la fin du livre, il réserve un paragraphe spécial à l'« Indole litúrgica del Pasionario Hispánico ». Concentrant ses recherches sur l'Espagne, il n'a pas examiné si, dans les pays voisins de la péninsule, le recueil des Actes des martyrs avait été utilisé dans les cérémonies du culte ; il ne fait qu'une brève allusion à la Gaule (p. 282).

Nous voudrions examiner la question suivante. Les Passions des martyrs ont-elles été lues soit à la messe, soit à l'office en Occident entre le iv^e et le x^e siècle² ? Nous aurons ainsi l'occasion de voir dans quelle mesure le Passionnaire peut être considéré comme un livre liturgique.

Des différents volumes qui servaient au culte divin, le Passionnaire est le seul qui n'ait pas fait l'objet d'une étude méthodique. En 1877, J.-B. De Rossi souhaitait qu'un historien se consacrat à cette tâche : « Un trattato generale intorno alla letteratura dei *passionarii*, e intorno alle varie antiche raccolte degli atti dei martiri e dei santi, alle loro famiglie ed età ... è una delle maggiori lacune nella critica agiografica ; e la addito all' attenzione ed alle ricerche degli studiosi³. »

Le souhait du savant archéologue n'a pas encore été réalisé, et M. Fábrega n'hésite pas à écrire : « El unico trabajo que salió digno

¹ Nous espérons pouvoir en étudier quelques-uns dans les volumes suivants des *Analecta*.

² Pour la période antérieure, on peut consulter : H. URNER, *Die ausser-biblische Lesung im christlichen Gottesdienst. Ihre Vorgeschichte und Geschichte bis zur Zeit Augustins*, Göttingue, 1952 (= *Veröffentlichungen der Evangelischen Gesellschaft für Liturgieforschung*, fasc. 6). Le P. H. Delehaye a consacré quelques pages à ce sujet dans *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 191-193.

³ *Roma sotterranea*, t. III (Rome, 1877), p. xxii. Le savant archéologue ne cite pas les *Études sur la collection des Actes des saints*, de Dom Pitra, qui étaient précédées d'une *Dissertation sur les anciennes collections hagiographiques* (Paris, 1850). Peut-être n'y trouvait-il pas l'exposé méthodique et approfondi qu'il souhaitait. Cf. A. PONCELET, t. c., p. 8-9.

de ser tenido en consideración fué el del bolandista P. A. Poncelet, *Le légendier de Pierre Calo* » (p. 9). Cet article, paru en 1910, visait avant tout à décrire les principaux « légendiers abrégés » qui se multiplièrent à partir du ^{xiii}^e siècle. En guise d'introduction, le P. Poncelet donnait quelques renseignements sur les Passionnaires antérieurs au ^{xiii}^e siècle. Il clôturait ces pages par cette remarque : « L'histoire littéraire des recueils hagiographiques est à refaire en très grande partie. Ce n'est pas ici notre dessein ; nous concentrons notre attention sur l'hagiographie latine, et il nous suffit d'avoir posé quelques jalons dans la partie la plus ancienne et la moins claire de son histoire. Aussi bien, il reste encore beaucoup à faire, non seulement pour classer, mais même pour inventorier les légendiers parvenus jusqu'à nous ; que serait-ce si l'on voulait établir leur filiation et leur dépendance mutuelle ? Le nombre, en effet, de ces volumes est très considérable et leur variété, nous l'avons dit, infinie ¹. »

Il n'est pas tout à fait exact de dire avec M. Fábrega qu'en dehors du travail du P. Poncelet, il n'y a rien à signaler. Au cours des cinquante dernières années, quelques ouvrages ont fait progresser l'étude des Passionnaires ². Rappelons d'abord les travaux d'Albert Dufourcq ³. Malgré les justes critiques dont ils ont été l'objet, ils contiennent d'utiles informations ⁴. Mais ne convient-

¹ T. c., p. 9.

² Le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* a omis le mot *Passionnaire* ; au mot *Légendier*, on trouvera un résumé de l'article du P. Poncelet. Le P. A. Bugnini a réuni quelques indications intéressantes dans l'*Enciclopedia Cattolica*, t. IX (1952), col. 915-917, i. v. *Passionario*. Toutefois, sur deux points particuliers, voir plus bas p. 137 et p. 154. Au sujet de la lecture des Passions durant les assemblées du culte, il suffira de citer trois ouvrages, dont dépendent la plupart de ceux qui se sont intéressés à ce point d'histoire : J. MABILLON, *De liturgia gallicana* (P. L., t. LXXII, col. 132-134) ; E. MARTÈNE, *Tractatus de antiqua ecclesiae disciplina* (Lyon, 1706), p. 30-31 ; *id.*, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, l. I, art. IV (t. I, Rouen, 1700, p. 368) ; Th. RUINART, *Acta primorum martyrum sincera et selecta* (Amsterdam, 1713), p. IV-VIII.

³ *Études sur les Gesta martyrum romains*, 4 vol., 1900-1907 (= *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 83). L'ouvrage devait comprendre 6 volumes ; les deux derniers, t. V : *La légende romaine et la légende grecque*, et t. VI : *Les collections*, n'ont pas paru.

⁴ Voir les recensions du P. Delehaye dans les *Anal. Boll.*, t. XIX (1900), p. 444 ; XXV (1906), p. 201 ; XXVII (1908), p. 215 ; XXVIII (1909), p. 218 ; de Dom Quentin dans *Revue Bénédictine*, t. XXIV (1907), p. 537-546.

il pas de souligner l'effort d'inventaire des manuscrits poursuivi depuis la fin du siècle dernier? Que de grands Passionnaires ont été analysés et parfois étudiés en détail! Si tous les dépôts n'ont pas été visités méthodiquement, on peut dire que les principaux centres ont livré leur secret. De ce travail de dépouillement, W. Levison a donné un *Conspectus* partiel groupant tous les manuscrits qui ont servi à l'édition des sept volumes des *Scriptores rerum merovingicarum*. L'introduction générale et les descriptions des codices combleront en partie la lacune signalée par le P. Poncelet ¹.

Si le Passionnaire est devenu un livre liturgique, c'est que peu à peu les Actes des martyrs ont été introduits dans les lectures de la messe et de l'office. Aussi longtemps que le culte des martyrs fut célébré près de la tombe et conserva des attaches locales, il n'y eut pas de recueils. Ceux-ci se sont formés lentement, au fur et à mesure que se développait le sanctoral. Toute proportion gardée, le passionnaire évolua comme le sacramentaire. De même qu'il y eut d'abord des *libelli missarum*, petits livrets ou cahiers qui ne contenaient que quelques messes ², de même durent exister des *libelli* où se lisaient seulement les Actes d'un ou de quelques martyrs, honorés dans un sanctuaire.

Aucun exemplaire n'est parvenu jusqu'à nous. Pour nous rendre compte de l'usage des Églises, nous sommes réduits à recueillir les allusions des écrivains ecclésiastiques relatives à la lecture des Passions au cours des cérémonies du culte. Sans prétendre les avoir toutes réunies, nous énumérons ci-dessous les plus caractéristiques pour les Églises d'Occident.

I. ROME.

La coutume de lire les Actes des saints, soit à la messe soit à l'office, n'a pas été universellement répandue. Pendant longtemps, Rome n'a pas autorisé la récitation de ce genre littéraire au cours de la prière liturgique. Il faut, en effet, distinguer nettement les

¹ T. VII, p. 529-706. Voir plus bas, p. 165. Dans son introduction aux *Bréviaires manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, le chanoine V. Leroquais a consacré quelques pages « à l'origine et à la raison d'être du *lectionnaire hagiographique* » (t. I, 1934, p. XLVIII-LII).

² Cf. E. BOURQUE, *Étude sur les sacramentaires romains. Les textes primitifs* (Cité du Vatican, 1949), p. 41-62.

deux pratiques suivantes : célébration de la fête annuelle d'un martyr et lecture de ses *Gesta* durant la célébration des mystères. A Rome, la première pratique est bien attestée, tandis que la seconde non seulement n'a pas laissé de trace, mais était interdite, comme nous l'apprend le *Decretum Gelasianum*: *Item gesta sanctorum martyrum, quae multiplicibus tormentorum cruciatibus et mirabilibus confessionum triumphis inradiant. Quis catholicorum dubitet maiora eos in agonibus fuisse perpessos nec suis viribus sed Dei gratia et adiutorio universa tolerasse? Sed ideo secundum antiquam consuetudinem singulari cautela in sancta Romana ecclesia non leguntur, quia et eorum qui conscribere nomina penitus ignorantur et ab infidelibus et idiotis superflua aut minus apta quam rei ordo fuerit esse putantur*¹.

Grégoire le Grand, dans sa lettre à Euloge d'Alexandrie (juillet 598), avoue qu'il ignore l'existence d'un recueil de Passions : *Praeter illa enim quae in eiusdem Eusebii libris de gestis sanctorum martyrum continentur, nulla in archivo huius nostrae ecclesiae vel in Romanae urbis bibliothecis esse cognovi, nisi pauca quaedam in unius codicis volumine collecta*².

Par ces derniers mots, le pape désignait un recueil assez insignifiant et non une collection importante des Actes des martyrs de Rome. A. Dufourcq interprétait le texte d'une manière abusive quand il écrivait : « Pour comprendre la lettre reproduite plus haut, on doit donc admettre comme probable qu'à la fin du VI^e siècle les gestes des martyrs romains étaient réunis en un *liber* ³. »

¹ Éd. E. VON DOBSCHÜTZ, p. 39-41 ; cf. p. 271-279. Sur la provenance du *Decretum*, voir aussi E. SCHWARTZ, dans *Zeitschrift für neustamentliche Wissenschaft*, t. XXIX (1930), p. 161-168, et dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, kanonistische Abt., t. LVI (1936), p. 63. L. Duchesne remarque à propos du texte que nous venons de citer : « Cette discipline se maintint longtemps ; on peut même dire qu'elle se maintient encore, car les leçons de la messe sont empruntées exclusivement à l'Écriture sainte » (*Le Liber Pontificalis*, t. I, p. CI).

² M. G., *Epistolae*, t. II, p. 28-29.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. XIX (1900), p. 445 ; t. XXIX (1910), p. 7-8 ; H. DE LEHAYE, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 192. En outre, dans un article sur *Le Passonnaire occidental au VII^e siècle* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXVI, 1906, p. 27-65), A. Dufourcq commençait par ces mots : « Je crois avoir retrouvé le passionnaire dont on faisait usage à Rome au VII^e siècle » (p. 27). « Encore bien moins pouvons-nous le suivre (M. Dufourcq) dans les efforts qu'il tente, avec une conviction profonde, mais franchement sans

On sait l'intérêt que le *Liber Pontificalis* porte aux *gesta martyrum*, cherchant à leur conférer l'autorité qui s'attache à des documents officiels ; mais nulle part il ne dit qu'ils avaient l'honneur d'être lus dans les assemblées liturgiques¹.

On peut trouver dans quelques *Ordines romani* la preuve que les Passions des martyrs n'étaient pas admises à l'office. L'*Ordo XIII*², sous ses différentes formes, indique les livres bibliques d'où les leçons de l'office nocturne seront tirées au cours de l'année liturgique ; il n'y est fait aucune allusion aux Actes des martyrs³. Mais outre cet argument *ex silentio*, l'*Ordo lectionum in ecclesia sancti Petri* (= *Ordo XIV*) nous offre une contre-épreuve manifeste. Dans la recension la plus ancienne, reflet de l'usage romain, il n'est pas question des *Passiones* ; d'autres recensions, provenant de Gaule, ont introduit quelques mots qui trahissent d'autres usages. Nous plaçons sous les yeux du lecteur les divers états du texte :

RV ⁴	GHP	M
Tractatus vero sancti Hieronimi, Ambrosii, ceterorum patrum, prout ordo poscit, leguntur.	Similiter tractatus, prout ordo poscit, passionem martyrum et vitae patrum catholicorum leguntur.	Similiter tractatus patrum, prout ordo possit, passio martyrum, vitas patrum catholicorum legendas. Explicit.

preuves palpables, pour faire retrouver dans tels ou tels manuscrits encore subsistants des copies ou des dérivés du « passionnaire grégorien » et du « passionnaire occidental du VII^e siècle » (A. PONCELET, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 8). La notice du P. Bugnini (voir plus haut, p. 137) pourrait laisser croire que la thèse de Dufourcq était acceptable. Le passage de Cassiodore : *Vitas Patrum, confessiones fidelium, passionem martyrum legite constanter, quas inter alia in epistula sancti Hieronymi ad Chromatium et Heliodorum destinata procul dubio reperitis* (*Institutiones*, I, xxxii) peut être invoqué en faveur de l'existence d'un passionnaire (cf. dans *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, pp. xi et XLVII, les opinions différentes de J.-B. De Rossi et de L. Duchesne), mais il se réfère à la lecture privée.

¹ « Sans avoir contre les *Gesta martyrum* les préventions dont témoignent ces paroles (du *Decretum Gelasianum*), l'auteur du *Liber pontificalis* ne dit nulle part qu'ils fussent l'objet d'une lecture officielle à l'église. C'eût été se mettre en contradiction avec un usage public, facile à constater » (L. DUCHESNE, l. c.).

² Dans sa rédaction originale, il remonte à la première moitié du VIII^e siècle. Cf. M. ANDRIEU, *Les Ordines romani du haut moyen âge*, t. II (Louvain, 1948), p. 478.

³ Ibid., p. 478-526.

⁴ Voici l'explication des sigles : R = Vatic. Reg. lat. 49 (X^e siècle) ; V =

Mgr M. Andrieu dit très à propos : « Un propagateur avisé de la liturgie romaine pouvait estimer plus sage, pour le succès de sa cause, de transiger avec les traditions locales (franques). C'est ce que fit l'auteur de notre recension β (c'est-à-dire l'ancêtre des groupes GHP et M). A côté des *tractatus* patristiques, commentaires ou homélies, il admit les *passiones martyrum* et les *vitae patrum catholicorum*. Par sa gaucherie, la nouvelle phrase trahit la retouche. Mais, auprès des clercs ou moines auxquels elle était destinée, la rédaction ainsi remaniée trouverait un accueil plus favorable ¹. » Ces quelques mots interpolés révèlent très clairement la différence qui existait au VIII^e siècle entre le rit romain et le rit gallican, comme nous le verrons plus loin.

Cet ostracisme n'a pas empêché la prolifération des *Passiones* consacrées aux martyrs de Rome ; à la fin du VI^e siècle, le « légendier romain » ² était un des plus riches de la chrétienté. Pour avoir été bannis de la lecture publique, les actes authentiques des martyrs romains ont disparu, s'ils ont jamais existé ³, et, privés du contrôle qu'ils auraient dû subir s'ils avaient été lus dans les assemblées, ils ont versé dans la légende ⁴. Ce que nous aurons à dire des chrétientés d'Afrique montrera la vérité de cette constatation.

A partir du VIII^e siècle, l'Église romaine se départit de sa réserve ⁵ et, peu à peu, les *Passiones* furent lues à l'office. L'*Ordo*

Vatic. Palat. lat. 277 (VIII^e siècle) ; G = Saint-Gall 349 (fin du VIII^e siècle) ; H = Saint-Gall 11 (VIII^e siècle) ; P = Paris, lat. 3836 (VIII^e siècle) ; M = Metz 134 (VIII^e siècle) ; cf. *ibid.*, t. III (Louvain, 1951), p. 25. On remarquera que tous ces manuscrits, sauf un, sont du VIII^e siècle.

¹ *Ibid.*, p. 29-30.

² Sur le sens qu'il faut donner à cette expression, voir H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 7-8.

³ Cf. L. DUCHESNE, l. c.

⁴ Cf. H. DELEHAYE, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 193, et plus loin, p. 145.

⁵ Dans son article : *Culte des saints*, du *Dictionnaire de Théologie catholique* (t. XIV, col. 918-919), le P. Séjourné écrit imprudemment : « A cette froide liste de noms (de saints) et à ces chants presque impersonnels, on ajouta très vite, en certains pays, la lecture de leurs Actes au début de l'avant-messe... Au V^e siècle, Rome adopta la même coutume (S. Léon, *Serm. in Machabaeos*, n. 1 ; in *S. Laurentium* ; S. Grégoire, *Hom. in Evangel.*, III, 1 ; XI, 3 ; XXVIII, 3), mais on tint à écarter les *Gesta martyrum* qui multipliaient les tourments et les confessions retentissantes, tels que ceux de saint Quiricus, de sainte Julitte et de saint Georges, qui ne sont pas lus dans l'Église romaine ». Ces derniers mots reprennent le *Decretum Gelasianum*. Quant aux sermons cités

XII, qui date du dernier quart du VIII^e siècle ou du début du IX^e, décrit comment il faut célébrer les fêtes des saints : *De festis sanctorum, qualiter apud romanos celebrentur*, et termine par ce paragraphe : *Passiones sanctorum vel gesta ipsorum usque Adriani tempora tantummodo ibi legebantur ubi ecclesia ipsius sancti vel titulus erat. Ipse vero tempore suo renovare (rennuere al.) iussit et in ecclesia sancti Petri legendas esse instituit*¹. Commentant ce passage, Mgr Andrieu remarque : l'auteur « donne quelques renseignements, qui semblent bien d'un témoin oculaire, sur la manière différente dont à Rome, avant et après le pape Hadrien, on a employé aux lectures des vigiles les *Passiones sanctorum* »².

Le même pape Hadrien I^{er}, dans sa lettre à Charlemagne au sujet des *Libri Carolini*, touche incidemment à la lecture des Passions : *Vitas enim patrum sine probabilibus auctoribus minime in ecclesia leguntur. Nam ab orthodoxis titulatas et suscipiuntur et leguntur. Magis enim passionες sanctorum martyrum sacri canones censuentes (consent, consentur al.), ut liceat etiam eas legi, cum anniversarii dies eorum celebrantur*³. On retrouve dans ces derniers mots les décisions ou *canones* des conciles d'Afrique dont nous parlons plus bas⁴.

pour prouver que les Passions étaient lues à l'avant-messe dans la ville de Rome, notons d'abord que le sermon sur S. Laurent, qui est bien de S. Léon, n'en parle pas ; le sermon sur les Macchabées, d'après ce que me communique Dom Lambot, n'est ni de S. Léon, ni de S. Augustin, mais a sans doute été prononcé en Afrique avant l'invasion vandale ; enfin, les trois sermons de S. Grégoire font allusion à la fête des martyrs, mais ne contiennent aucun indice que leur *Passio* venait d'être récitée.

¹ ANDRIEU, *Les Ordines Romani*, t. II, p. 465-466.

² Ibid., p. 454.

³ M. G., *Epistolae*, t. V, p. 49. Ces derniers mots sont ceux du Concile d'Hippone ; cf. plus bas, p. 143. Von Dobschütz écrit : « Auch in Rom wurden die Märtyrerakten an den bestimmten Tagen bei den dem betreffenden Heiligen gewidmeten Stätten verlesen : aber eben nur hier, nicht auch in anderen Kirchen » (op. c., p. 271). Cette remarque s'appuie uniquement, croyons-nous, sur le texte de l'Ordo XII.

⁴ Voir plus loin, p. 143. Cf. Th. RUINART, op. c., p. IV-V ; L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. CI. Comme le remarque Mgr Andrieu, l'usage décrit par Hadrien I^{er} devait être récent et « postérieur sans doute à la rédaction première de l'Ordo XIV ». Op. c., t. III, p. 30 ; voir plus haut, p. 140.

II. L'AFRIQUE, LA GAULE ET MILAN.

En Afrique, en Gaule, à Milan, en Espagne, la lecture des Actes des saints, durant les fonctions sacrées, était pratiquée au ^v^e siècle. Pour l'Afrique, c'est au travers des décisions conciliaires et de nombreux passages des œuvres de S. Augustin, que nous apercevons l'usage de lire les Passions des martyrs au peuple réuni dans les basiliques.

Le concile d'Hippone (8 octobre 393) rappelle quels sont les livres canoniques qui peuvent être lus à l'église ; après les avoir énumérés, le canon se termine par ces mots : *Liceat etiam legi passionem martyrum, cum anniversarii dies eorum celebrantur* (c. 36). Quatre ans plus tard, le troisième concile de Carthage (août 397) fit siennes les décisions du concile d'Hippone (c. 47)¹. Les écrits de S. Augustin montrent que celles-ci ne restèrent pas lettre morte. Il y aurait intérêt à réunir toutes ces allusions disséminées dans la prédication du grand évêque, car elles évoquent d'une manière très concrète l'importance que le culte des martyrs avait prise dans ces communautés chrétiennes ; on trouvera l'essentiel dans trois études parues durant les dernières années. Le P. Wunibald Roetzer, dans son livre : *Des heiligen Augustinus Schriften als liturgie-geschichtliche Quelle*², a quelques pages intitulées : *Art und Weise der Märtyrerverehrung* (60-65) ; il n'y a pas exploité le sujet comme on l'eût souhaité et il suffit de confronter son exposé avec les travaux de M. H. Urner et du P. C. Lambot pour se rendre compte qu'il était possible de mieux mettre en valeur les témoignages de S. Augustin.

H. Urner³, sans vouloir présenter une liste complète des passages où S. Augustin se réfère à la lecture des Actes que vient

¹ MANSI, t. III, col. 924. Cf. H. URNER, op. c., pp. 24, 39. E. von Dobschütz écrit avec trop d'assurance : « Die seit langem übliche Verlesung der Martyrien am Jahrestage der betreffenden Passion war durch afrikanische, gallische, spanische Synoden des 4. und 5. Jahrhunderts anerkannt und geregelt » (op. c., p. 271), et il renvoie à la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche* (t. XI, p. 347), art. *Legende*, rédigé par lui-même. Le savant auteur a dû être distrait, car, parmi les diverses références indiquées dans cet article, on chercherait en vain les conciles de Gaule et d'Espagne.

² Munich, 1930 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLIX (1931), p. 150 ; t. LXVII (1949), p. 250.

³ Op. c., p. 41-42.

d'entendre la communauté, a choisi les plus caractéristiques. Mais désormais c'est surtout à l'article de Dom C. Lambot qu'il faut recourir : *Les sermons de saint Augustin pour les fêtes des martyrs*¹. Il a dressé, en suivant l'ordre du calendrier, la liste des martyrs dont les noms figurent dans les œuvres de S. Augustin. Chaque fois que l'homélie fait allusion aux Actes, le P. Lambot a pris soin de le noter.

Il semble bien que la lecture solennelle de la *Passio* avait sa place marquée dans la messe des catéchumènes entre la lecture de l'Écriture et le sermon².

Nous avons glané dans les réflexions de l'évêque d'Hippone quelques informations qui éclairent l'histoire du culte des martyrs à la fin du iv^e et au début du v^e siècle. Nous ne retiendrons que celles-ci. Dans le sermon sur S. Laurent, 'il fait remarquer à ses auditeurs que désormais les témoins de la foi ne sont plus honorés seulement par ceux qui ont le privilège de garder leur tombe, mais par les fidèles de toute l'Église. *Illuxit dies Romae sollemnissimus, qui magna frequentia populi celebratur: adiungimur nos, quamvis absentes corpore, praesentes tamen spiritu, fratribus nostris in uno corpore, sub uno capite. Neque enim ubi sepulcrum corporis eius est, ibi tantum memoria meriti eius: devotio ubique debetur; caro uno loco ponitur, sed spiritus victor cum illo est qui ubique est*³. On ne pouvait expliquer en termes plus élevés comment la vénération des principaux héros du christianisme perdait son caractère local pour devenir universelle. *Et non omnium martyrum ubique possunt esse ferventes sollemnitates*, continue le saint évêque, *nam cotidie non deessent: non enim vel unus dies inveniri in anni cursu potest, quo non per diversa martyres coronati sunt*⁴. La liste des anniversaires connus par Augustin comprenait donc une série imposante de *Natales martyrum*. Mais pour commémorer ces *Natales*, les textes faisaient parfois — peut-être souvent — défaut. Au début d'un sermon en l'honneur de S. Étienne, le grand docteur constate : *Quia cum aliorum martyrum vix gesta inveniamus, quae in sollemnitatibus eorum recitare possimus, huius*

¹ *Anal. Boll.*, t. LXVII, p. 249-266.

² « Nicht wenig trug zur Hebung der Verehrung der Blutzegen die Verlesung der Märtyrerakten bei. Diese erfolgte im ersten Teil der heiligen Messe » (W. ROETZER, op. c., p. 62; cf. H. URNER, op. c., p. 42).

³ *Miscellanea Agostiniana*, t. I (Rome, 1930), p. 55-56.

⁴ *Ibid.*

*passio in canonico libro est*¹. Si nous rapprochons ces trois phrases d'Augustin, nous y découvrons quelques-unes des causes qui peu à peu vont donner naissance au Passionnaire. Quand chaque église aura inscrit dans son ferial de nombreux anniversaires, elle s'efforcera de réunir les *Passiones* qui illustrent la confession de foi de ces glorieux témoins.

La ruine presque totale de la chrétienté africaine n'a laissé subsister aucun livre liturgique, mais, ainsi qu'on la fait remarquer à plusieurs reprises, c'est parce que l'Église d'Afrique a accordé aux martyrs une place d'honneur dans la célébration liturgique, que des textes vénérables ont échappé à la destruction. Mgr Duchesne², le premier, croyons-nous, a noté la chose, et son jugement a été ratifié par le P. Delehaye³.

En Gaule, nous rencontrons des indices certains de la lecture publique des Actes des martyrs à partir du VI^e siècle⁴.

S. Avit, le 22 septembre 515, prononça une homélie dans la basilique de Saint-Maurice d'Agaune, *in novatione monasterii ipsius*. Au début de son discours, il évoque l'usage de lire la geste des martyrs avant l'homélie : *ex consuetudine sollemni series lectae passionis explicuit*⁵.

¹ Sermo CCCXV, § 1 (P. L., t. XXXIX, col. 1426). Dom Pitra (op. c., p. LXVIII) avait faussement interprété *Canonicus liber* comme s'il s'agissait d'un passionnaire ; S. Augustin visait l'Écriture, en l'occurrence les Actes des apôtres ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 8.

² *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. CI.

³ *Les origines du culte des martyrs*, 2^e éd. (Bruxelles, 1933), p. 372 : « Mais nous ferons remarquer que l'on attribue généralement la bonne qualité de l'hagiographie africaine à l'usage de lire les Passions dans les réunions liturgiques, circonstance qui leur assurait, du moins dans une certaine mesure, la stabilité propre aux textes consacrés par l'usage ecclésiastique. » Cf. V. L. KENNEDY, *The Saints of the Canon of the Mass* (Cité du Vatican, 1938), p. 87 (= *Studi di Antichità cristiana*, t. XIV).

⁴ M. l'abbé É. Griffe croit pouvoir apporter un témoignage antérieur au VI^e siècle : « On sait que dès le V^e siècle on rédigea en Gaule des *historiae passionis* qu'on utilisait dans les cérémonies liturgiques. Ainsi la *Passio Saturnini* était lue, à Toulouse, le jour de la fête de saint Saturnin » (*Aux origines de la liturgie gallicane*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. LII, 1951, p. 34). Le texte du prologue ne permet peut-être pas d'être aussi affirmatif ; c'est seulement vraisemblable.

⁵ M. G., Auct. antiq., t. VI, 2, p. 145. « L'Homélie que saint Avit prononça lors de l'inauguration de la *laus perennis* à Agaune en 515 est un document

S. Césaire d'Arles († 542) parle incidemment de la lecture des *Passiones*. Celles-ci étaient parfois longues et bien des fidèles, surtout des femmes, éprouvaient de la fatigue à écouter debout ces récitaions. L'évêque, condescendant, les avait invitées à s'asseoir ; abusant de cette autorisation, quelques-unes avaient pris des poses trop nonchalantes : *Ante aliquot dies propter eos qui aut pedes dolent, aut aliqua corporis inaequalitate laborant, paterna pietate sollicitus consilium dedi et quodam modo supplicavi, ut quando aut passiones prolixae, aut certe aliquae lectiones longiores leguntur, qui stare non possunt, humiliter et cum silentio sedentes adtentis auribus audiant quae leguntur. Nunc vero aliquae de filiabus nostris putant quod hoc aut omnes aut certe plures, quae sanae sunt corpore, frequenter debeant facere. Nam ubi verbum Dei coeperit recitari, quasi in lectulis suis ita iacere volunt ; atque utinam vel iacerent tantummodo et tacentes verbum Dei sitienti corde susciperent*¹.

Au cours de la messe des catéchumènes, il y avait trois lectures, tirées la première de l'ancien testament, la seconde des épîtres, la troisième de l'évangile ; quand survenait une fête de martyr, les deux premières étaient remplacées par la *Passio* : *Quando festivitates martyrum celebrantur, prima missa de evangelis legatur, reliquae de passionibus martyrum*².

Le même texte se retrouve dans la règle de S. Aurélien († 551), évêque d'Arles, qui, comme on le sait, s'inspire de S. Césaire³. La règle de S. Ferréol d'Uzès († 581) prescrit de lire les Actes des martyrs : *Gesta martyrum, id est passiones sanctorum fidelium, quaedam*⁴ *compaginata studio et sermone digesta sunt, tempore quo nobis*

d'une valeur exceptionnelle, puisqu'il est l'œuvre d'un témoin oculaire et nous est conservé par un papyrus du VI^e siècle » (J.-M. THEURILLAT, *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, des origines à la réforme canoniale*, dans *Positions des Thèses de l'École nationale des chartes*, 1952, p. 99).

¹ *Sancti Caesarii opera omnia*, éd. G. MORIN, t. I (Maredsous, 1937), p. 309 ; cf. pp. 233, 294. En Gaule, durant l'office, on ne s'asseyait pas, mais on s'appuyait sur des *baculi*. Cf. M. ANDRIEU, op. c., t. II, p. 184-185 ; P. SALMON, *Le Lectionnaire de Luxeuil*, t. II (Rome, 1953), p. 57 (= *Collectanea biblica latina*, vol. IX).

² Op. c., t. II, p. 122. Sur le sens de *missa*, voir plus bas, p. 157.

³ P. L., t. LXVIII, col. 396 ; cf. col. 406 : *In martyrum festivitibus tres aut quattuor missae fiant : primam missam de evangelio legite ; reliquas de passionibus martyrum.*

⁴ Ita ed. ; an quae quidem ?

*diem migrationis eorum anni meta cursus sui legibus repraesentat, recenseri in oratorio audientibus cunctis omnino decernimus, ut non otiose praetereat dies atque ut reliquis similis habeatur, quem sicut tunc illustravit constantia martyris, ita nunc commendet memoria passionis*¹. La première partie de la phrase suggère peut-être l'existence d'un passionnaire, dont les différentes pièces auraient été rangées selon l'ordre du calendrier. Qu'il s'agit ici d'une lecture publique et non privée est bien marqué par les mots : *recenseri in oratorio audientibus cunctis*.

C'est surtout Grégoire de Tours qui, au travers de ses récits vivants et concrets, laisse le mieux apercevoir quelques pratiques liturgiques. Relatant un miracle qui eut lieu le jour de la fête de S. Martin, il décrit l'instant où se produisit la guérison : *Venerat dies festus solemnitis beatae, in qua catervae populorum multae convenerant, et ecce debilis quidam contracto brachio adjuit... sacerdotibus qui adveniant ad agenda solemnita procedentibus, cum lector, cui legendi erat officium, advenisset et, arrepto libro, vitam sancti coepisset legere confessoris, protinus hic directo brachio sanus erigitur, spectantibus cunctis, praesidia, qua fideliter petiit, impetravit*². On lisait donc pendant les cérémonies sacrées (*ad agenda solemnita*) la Vie du saint évêque. Dans un autre passage du *Liber in gloria martyrum*, Grégoire de Tours consigne un souvenir personnel : *Nam recolo, quae in adolescentia mea gestum audiui. Dies passionis erat Policarpi martyris magni et in Ricomagensi vico civitatis Arvernae eius solemnita celebrabantur. Lecta igitur passione cum reliquis lectionibus, quas canon sacerdotalis invenil, tempus ad sacrificium offerendum advenit*³. Le diacre venait de prendre la pyxide, contenant le corps du Christ, pour la déposer sur l'autel, quand soudain, elle s'échappe de ses mains et, sans aucun soutien,

¹ P. L., t. LXVI, col. 965.

² *De virtutibus S. Martini*, l. II, c. 49. Au c. 29 du même livre, il rapporte la guérison de deux aveugles de Bourges : *Factum est autem in die festivitatis suae, adstante populo, dum virtutes de vita illius legerentur, factus est super illos splendor corusco similis*. Le comte Becco est puni de sa méchanceté au moment où se faisait la lecture de la Passion de S. Julien : *Nam ipsius anni transacto curriculo, veniens (Becco) ad sancti festivitatem cum caterva satellitum, ingressus est limen sanctum. Procedente vero lectore, qui beatae passionis recenset historiam, ut revolvit librum et in principio lectionis sancti Iuliani protulit nomen, confestim Becco voce nescio qua teterrima ad terram corruit...* (*De virtutibus S. Iuliani*, c. 16).

³ *In gloria martyrum*, c. 85.

gagne l'endroit désigné. Tout le monde ne vit pas le prodige ; seul le prêtre et trois pieuses femmes, parmi lesquelles la mère du narrateur, le perçurent. Modestement Grégoire ajoute : *Aderam, fa-teor, et ego tunc temporis huic festivitati, sed haec videre non merui*. Il s'agit bien de la lecture d'une Passion durant l'avant-messe, lecture prescrite par le *canon sacerdotalis*¹.

Ailleurs, le saint évêque constate que, si le texte de la Passion fait défaut, les fidèles vénèrent le martyr avec moins de ferveur. Dans un oratoire, près de Troyes, était honoré un obscur martyr Patrocle : *Loci enim homines parvum exhibebant martyri famulatum, pro eo quod historia passionis eius non haberetur in promptu. Mos namque erat hominum rusticorum, ut sanctos Dei, quorum agones relegunt, attentius venerentur*². Un jour, un étranger apporte au prêtre, qui desservait l'humble sanctuaire, le récit du martyre de Patrocle. Il le copie hâtivement et va le présenter à son évêque. Celui-ci le reçut fort mal et lui reprocha d'avoir lui-même composé cette *Vita*. Longtemps après, des soldats guerroyant en Italie y découvrirent un texte en tout semblable³. Laissons de côté ces détails ; ce qui importe, c'est la réflexion de Grégoire de Tours. Que de Vies de saints ont été composées pour satisfaire la curiosité des fidèles, venus nombreux au jour anniversaire !

Des deux lettres attribuées à S. Germain de Paris, la première décrit les rites de la messe. Au sujet des lectures, elle fournit les renseignements suivants : *Lectio prophetica ; apocalipsis Iohannis pro novitate gaudii paschalis ; historia veteris testamenti in quinquagesimo vel gesta sanctorum confessorum ac martyrum in solempnitatibus eorum*⁴. Après avoir retiré à Germain de Paris la pater-

¹ Dans le *Liber Vitae Patrum*, c. XVII, 2, Grégoire de Tours emploie une expression presque identique : *Lectis igitur lectionibus quas canon sanxit antiquus*. A ce propos, Dom Wilmart tient à noter : « Grégoire assure que le choix des lectures de la Bible était déterminé une fois pour toutes en vertu d'une coutume ecclésiastique immémoriale... On croira du moins qu'il en était ainsi à Tours à la fin du vi^e siècle ; car nos livres, si peu nombreux, témoignent au contraire d'une grande diversité » (*Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VI, col. 1070).

² *In gloria martyrum*, c. 63.

³ La Vie de S. Bénigne aurait été aussi rapportée d'Italie (*In gloria martyrum*, c. 50). Cf. H. GRÉGOIRE, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1952, p. 204-205.

⁴ *P. L.*, t. LXXIII, col. 90 ; cf. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VI, col. 1069.

nité de ces textes pour les placer au ^{vii}^e siècle, Dom Wilmart tient cependant à noter : « L'Église dont la liturgie est ainsi révélée peut être Autun, et le milieu plus large la Bourgogne. L'influence wisigothique est notable sur les rites attestés ; les traits d'importation byzantine ne manquent pas non plus. L'ensemble est sans aucun doute gallican. La tradition des Églises de Gaule aux ^v^e et ^{vi}^e siècles s'y trouve donc représentée en quelque manière ¹. » Pour notre dessein, les lettres du pseudo-Germain peuvent donc être appelées comme témoins des usages gallicans vers le ^{vi}^e siècle.

Il nous reste à interroger un document célèbre, le lectionnaire de Luxeuil, dont le texte a été transcrit à la fin du ^{vii}^e siècle. Parmi les lectures, presque toutes empruntées à la Bible, se détachent, à la veille de l'Épiphanie, la longue Passion des SS. Julien et Basilisse et, au 29 juin, celle des SS. Pierre et Paul (pseudo-Marcellus, *BHL*. 6657) ². « Dans notre Lectionnaire, chose curieuse, écrit Dom P. Salmon, la *Passio S. Iuliani* est mentionnée aux vigiles, tandis que la *Passio SS. Apost. Petri et Pauli* figure à la messe en place de la leçon de l'A. T., et il n'y en a pas d'autre ; ce qui ne veut pas dire, je pense, qu'on n'en lisait pas d'autres, mais seulement que celles-ci étaient renfermées dans un recueil différent, le passionnaire ³. » Et plus loin : « Il faut donc conclure que le lectionnaire de l'office de nuit n'est pas complet dans notre manuscrit : il devait y avoir, en plus de la Bible pour la *lectio continua*, un sermonnaire et un passionnaire ⁴. »

L'importance de ce passionnaire ne devait pas être considérable à cette époque, si nous en jugeons d'après les offices des saints qui sont mentionnés dans les lectionnaires gallicans. Le lectionnaire de Luxeuil en contient neuf ; le missel de Bobbio, douze ; le manuscrit 5755 du Vatican (liste de péricopes et notes marginales, provenant de Bobbio), huit ; l'évangélaire de Trèves (ms. 134 de la cathédrale), six ⁵. Le sanctoral est donc encore très

¹ Ibid., col. 1102.

² Dom P. Salmon a republié le texte avec une importante introduction dans les *Collectanea biblica latina*, t. VII (Rome, 1944) ; il a donné ensuite, dans le t. IX de la même collection (1953), une étude paléographique et liturgique suivie d'un choix de planches.

³ T. II, p. 56.

⁴ Ibid., p. 60.

⁵ Dom P. Salmon a dressé un tableau comparatif pour montrer quelles sont les fêtes de saints habituellement célébrées dans les Gaules à cette époque (ibid., p. 48-49).

réduit. « La raison doit en être cherchée dans l'ancienneté du principe liturgique concernant les fêtes de saints, dont ces livres sont encore tributaires : peu de fêtes de saints, parmi lesquelles un tout petit nombre a un office propre. Par ailleurs le culte des saints est encore tout local, à part quelques rares fêtes communes à la plupart des églises ¹. »

Il ne faut pas oublier que, lorsque l'office propre faisait défaut, on recourait aux communs. Ceux-ci présentaient une série déjà très fournie.

L'évêque de Paris, Ceraunus, au début du ^{vii}^e siècle, s'efforçait de constituer un passionnaire. Dans la lettre qu'il lui adresse, Warnachaire, clerc de Langres, y fait allusion en ces termes : *Nunc sanctorum martyrum gesta ad laudis tuae cumulum pro amore religionis congregare in urbe Parisiaca devotus intendis. Unde sancto Eusebio Caesariensi in aemulationis studio coaequandus es et pari gloriae dono perpetualiter memorandus* ². Il envoyait à son correspondant deux textes, la Passion des SS. Speusippe, Éleusippe, Méleusippe (*BHL*. 7829) et celle de S. Didier, évêque de Langres (*BHL*. 2145), dont il était l'auteur.

Comme exemple de ces anciens passionnaires, nous pouvons signaler le vénérable « codex Velseri » de Munich (Cm 3514) qui remonte à la deuxième moitié du ^{vii}^e siècle ou au début du ^{viii}^e ³. Il groupe 25 textes, disposés suivant le cycle de l'année liturgique. On n'a pu, jusqu'ici, découvrir l'église ou le monastère pour lequel il a été écrit, mais il appartient certainement à la Gaule ; les deux *Vitae* de S. Médard, évêque de Noyon, qui sont, avec celle de S. Silvestre, les seules biographies consacrées à des confesseurs, suffisent à le prouver.

Nous clôturerons ce rapide aperçu de la lecture liturgique des *Passiones* en Gaule, par un extrait de l'*Ordo XVI*, publié par

¹ Ibid.

² M. G., Epist. t. III, p. 457. Au sujet de Warnachaire et de son œuvre, cf. A. SIEGMUND, *Die Ueberlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert* (Munich, 1949), pp. 210, 224, 274.

³ Sur ce manuscrit, voir L. TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen*, éd. P. BOLL, t. I (Munich, 1909), p. 203 ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, dans *Studi e Testi*, t. LXV (1935), p. 171. A. Siegmund (op. c., p. 200-213) a réuni des indications utiles sur les plus anciens passionnaires.

Mgr M. Andrieu. Il a été rédigé par un moine franc vers le troisième quart du VIII^e siècle : 10. *In vigiliis omnium apostolorum vel citerorum principalium, omnes ieiunium faciunt et hora nona natalitia eorum prevenientis, absque Gloria in excelsis Deo et Alleluia, missarum solemnitis (sic) celebrantur et ipsa nocte, ad vigiliis, eorum passionis vel gesta leguntur.*

11. *Quod si in die dominica eorum natalitia evenerint, tam in adventum domini quam et in omni tempore, psalmi cum eorum passionibus vel gestis cum responsuriis et antephonis de ipsis pertinentis canuntur.*

12. *Si au[tem] gesta eorum minor fuerit, ut in novem leccionibus sufficere non possit, in tribus tantum posterioribus leccionibus leguntur¹.*

Ainsi que le remarque le savant éditeur des *Ordines*, le rédacteur de notre *Instructio* s'inspire des usages romains, mais parfois il s'en écarte : « La lecture des *passiones* aux vigiles des saints est également un usage franc, aussi étranger à la Règle bénédictine qu'à la pratique romaine, lesquelles cependant, d'après le titre de l'*Instructio*, devaient être les seuls guides du rédacteur². »

Le rit ambrosien a, lui aussi, introduit la lecture des Passions pendant les fonctions religieuses. Dans son *Iter italicum*, Mabillon a publié la correspondance de Paul de Bernried († vers 1150) avec le clergé de Saint-Ambroise de Milan. La troisième lettre, après avoir rappelé l'usage des trois lectures prophétique, apostolique

¹ Op. c., t. III (1951), p. 148.

² Ibid., p. 135. Comme témoin de l'usage gallican, on peut encore citer la lettre qu'Hilduin de Saint-Denis écrivit en 835 à Louis le Pieux : *Cui (légende de S. Denys) adstipulari videntur antiquissimi et nimia pene vetustate consumpti missales libri continentes missae ordinem more gallico, qui ab initio receptae fidei usu in hac occidentali plaga est habitus, usque quo tenorem, quo nunc utitur, romanum suscepit. In quibus voluminibus habentur duae missae, quae sic inter celebrandum ad provocandam divinae miserationis clementiam et corda populi ad devotionis studium excitanda, tormenta martyris sociorumque eius succincte commemorant, sicut et reliquae missae ibidem scriptae aliorumque apostolorum vel martyrum, quorum passionis habentur notissimae, decantant* (M. G., Epist. aevi Karol., t. III, p. 330). Dans cette lettre, Hilduin se réfère peut-être non au texte de la Passion, mais à la préface ou *Contestatio*, qui, comme dans les liturgies ambrosienne et mozarabe, décrit parfois longuement les supplices (cf. M. ANDRIEU, op. c., t. II, p. XL-XLI ; t. III, p. 29-30).

et évangélique dans l'Église de Milan, ajoute : *Mitte, ergo, nobis Antiphonarium cum notulis et Sacramentarium cum solis orationibus et praefationibus Ambrosianis. Nam gestis sanctorum, quae missarum celebrationibus apud vos interponi solent, non indigemus, quoniam his abundamus*¹. Nous retrouvons donc dans le Milan du XII^e siècle les mêmes coutumes que dans le rit gallican ; elles se sont maintenues à Milan jusqu'à nos jours. Dom Cagin a évoqué en termes émus et quelque peu grandiloquents l'impression qu'il éprouva en assistant à la messe dans la cathédrale milanaise. Au lieu de la lecture scripturaire habituelle, il entendit soudain « la voix du lecteur s'élever éclatante à l'ambon des vieux jours... et prononcer solennellement ce début absolument inopiné : *Passio beatissimae virginis et martyris Teclae* »². »

Depuis quand l'Église de S. Ambroise avait-elle conféré aux *Passiones* l'honneur d'être récitées pendant la messe ? Le missel ambrosien a été constitué, semble-t-il, dans ses éléments essentiels, au V^e siècle. On sait quelle place il a réservée dans ses préfaces aux Actes des martyrs³. Il est vraisemblable que c'est à la même époque qu'il faut faire remonter la pratique de remplacer la leçon prophétique par les *Gesta martyrum* aux fêtes des saints⁴.

¹ T. I, 2^e partie, p. 97.

² *Paléographie musicale*, t. V (Solesmes, 1896), p. 186-187.

³ Sur ces préfaces, on consultera surtout A. PAREDI, *I prefazi Ambrosiani*, Milan, 1937 (= *Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore*, ser. IV, vol. XXV) : « Le passioni entrano anche nella liturgia, almeno nel senso che divengono una fonte ricca, cui attingono senza scrupolo molti compositori liturgici » (p. 214) ; « Quanto all' età delle passioni singole... basti dire che buona parte delle passioni interessanti i prefazi milanesi sono del secolo V » (p. 215).

⁴ Dans son article sur le Rit Ambrosien, Paul Lejay n'a pas précisé à partir de quelle époque les Passions étaient lues à la messe : « Aux fêtes des saints, on remplaçait la première (leçon prophétique) par une lecture des *Gesta* et cet usage existe encore au XI^e siècle » (*Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 1402). Giovanni Dozio († 1863), docteur de l'Ambrosienne, affirme : « Notissima è l'usanza (de la liturgie Ambrosienne) di cantare sull' ambone le Passioni dei martiri e le Deposizioni dei confessori nelle chiese ad essi dedicate correndo le loro festività : usanza che dai tempi nostri via via risale fin presso ai tempi di S. Ambrogio come potrebbe mostrarsi per lunga serie di documenti » (*Esposizione delle ceremonie della Messa privata giusta il rito ambrosiano*, Milan, 1853, p. 128). On aurait souhaité qu'il fit cette démonstration. En 1857, il est revenu sur le sujet, sans rien ajouter : « Questa pratica (lezione degli Atti dei martiri) risale fino ai primi tempi della

III. L'ESPAGNE.

Pour mettre en valeur les trop rares documents que nous possédons sur le Passionnaire et la lecture des Actes des martyrs en Espagne, il n'était pas inutile de décrire, comme nous venons de le faire, les usages des pays voisins de la péninsule.

Quiconque s'est intéressé à l'histoire de la lecture des Vies de saints au cours de la messe, sait que, pour l'Espagne, on allègue en premier lieu un passage particulièrement explicite de S. Braulio de Saragosse. On ne peut, en effet, souhaiter un témoignage plus circonstancié. Dans sa lettre-prologue à son frère Fronimien, placée en tête de la *Vita S. Aemiliani*¹, le saint évêque écrit : *brevem (vitam) conscripsi, ut possit in missae eius celebritate quantocius legi, et tibi, domino meo, destinatum missi (sic) et hanc ipsam epistolam meam capiti eius praeponere curavi*. Plus bas, il ajoute qu'il a aussi composé une hymne : *Ymnum quoque de festivitate ipsius sancti, ut iussisti, iambico senario metro compositum, transmisi*². Il n'a pas, continue-t-il, écrit un sermon, puisque la *Vita* en tiendra lieu, et il ne faut point, par de trop longues cérémonies, lasser les fidèles. Mais le fervent admirateur de S. Émilien ne se juge pas encore quitte ; il faut aussi, en harmonie avec la *Vita*, rédiger une messe propre ; c'est son ami Eugène de Tolède qui s'en chargera. Elle nous a été conservée et s'inspire de la Vie, lui empruntant non seulement le fond mais aussi des expressions³. Voilà, saisies sur le vif, les circonstances qui ont entouré la naissance du dossier liturgique de S. Millan.

Avant de glaner dans les vestiges du passé les renseignements qui éclairent les pratiques liturgiques révélées par Braulio, il vaut la peine de souligner l'importance qu'une *Passio* ou *Vita* revêt dans les cérémonies de la messe. Outre la lecture des *Gesta* en tout ou en partie, ce sont des échos, parfois très fidèles, de ceux-ci que nous retrouvons dans l'homélie et dans les diverses prières

Chiesa » et il se contente de renvoyer à Dom Martène (*Secunda appendice alla prima parte del cerimoniale ambrosiano*, Milan, 1857, p. 122-123).

¹ *BHL*. 100. Nous nous servons de l'édition de L. Vázquez de Parga, Madrid, 1943 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXII, p. 278.

² L. PÉREZ DE URBEL, *Origen de los himnos mozárabes*, dans *Bulletin hispanique*, t. XXVIII (1928), p. 232-234.

³ M. FÉROTIN, *Le Liber mozarabicus sacramentorum* (Paris, 1912), col.603-608.

qui s'échelonnent au cours du sacrifice. Chaque messe comprend neuf formules particulières, parfois très longues, surtout la Préface ou *Illatio*. Celle de la messe de S. Vincent s'étend sur quatre colonnes et prend les proportions d'un véritable panégyrique. Il n'est pas exagéré de dire que l'*historia* compénétrait toute la célébration des saints mystères¹.

Groupons maintenant les principaux indices que nous avons pu recueillir au sujet de la lecture des *Gesta* dans la liturgie hispanique.

Jusqu'au VII^e siècle, les anniversaires des martyrs indigènes et étrangers sont peu nombreux. Deux livres surtout nous permettent d'en établir la liste : le *Liber Orationum* de Vérone² et le *Liber commicus*³ ou lectionnaire ; dans l'ensemble, ils nous transmettent des formules et des usages de l'Église d'Espagne antérieurs aux invasions arabes.

Aux fêtes des saints, le *Liber commicus* fournit, suivant la coutume, trois leçons, empruntées à l'Ancien Testament, aux épîtres ou aux Actes des apôtres, à l'Évangile. Elles ont été choisies de manière à s'harmoniser avec l'histoire du saint et c'est dans ce sens qu'il faut comprendre les expressions du P. Pérez de Urbel, « lecciones especiales » ou « propias »⁴. Voici un exemple : pour

¹ Il y aurait lieu de faire au sujet de ces prières et particulièrement de l'*Illatio* un travail similaire à celui d'A. Paredi sur les préfaces du rit ambrosien. Parlant des préfaces (*Contestationes*), Dom Cagin soulignait que plusieurs de ces textes « ne sont que des réductions ou des adaptations au genre euchologique exigé par la *Contestatio*, des actes ou de la vie du saint dont on célèbre la fête » (*Te Deum ou Illatio*, Solesmes, 1906, p. 42). Cf. plus bas, ce que nous disons au sujet de la « centonisation », p. 165.

² Éd. J. VIVES (Barcelone, 1946) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, p. 300.

³ Dom Morin avait publié le *Liber comicus* en 1893 d'après le manuscrit de Paris, nouv. acq. lat. 2171, provenant de Silos (*Anecdota Maredsolana*, t. I). J. Pérez de Urbel, aidé par A. Gonzalez y Ruiz-Zorrilla, publie une nouvelle édition d'après tous les manuscrits : *Liber Commicus*, t. I, Madrid, 1950 (= *Monumenta Hispaniae sacra*, ser. liturgica, t. II). L'édition comprendra trois volumes, dont le second paraîtra incessamment.

⁴ Op. c., pp. LXXXIV, XCI. Au sujet de ces « leçons spéciales », rappelons ce que notait Mgr M. Andrieu à propos d'un passage de la règle bénédictine relatif aux fêtes des saints : *lectiones ad ipsum diem pertinentes dicantur* (c. 14). « Rien n'indique que ces leçons propres fussent d'autre nature que celles des autres jours, lesquelles ne devaient être tirées que de la Bible ou des écrits des Pères » (op. c., t. III, p. 135). Nous croyons donc qu'on ne peut dire avec le P. Bugnini : « La rigidità gelasiana sembra dovesse limitarsi alla sinassi eucaristica ; nell' Ufficio si fu più remissivi. Se ne trova traccia nella Regola di s. Benedetto (cap. 14) » (op. c., col. 916).

S. Étienne, la première leçon est extraite du 3^e livre des Rois (1, 29, lapidation de Naboth à l'instigation de Jézabel); la seconde, du livre des Actes, où est raconté le martyre du saint; la troisième de l'évangile de S. Matthieu 23, 34-39, où le Christ reproche aux Juifs de lapider les prophètes. Mais avant de transcrire ces périopes, le *Liber comes* donne ce qu'il appelle *lectio ecclesiastica*, à savoir les miracles opérés par les reliques du protomartyr et que S. Augustin a consignés dans la *Cité de Dieu* (BHL. 7865). A propos de l'insertion de ce long passage dans le lectionnaire, Dom Morin notait : « Recepta erat in Ecclesia Gallicana et in Mediolanensi consuetudo recitandi in missa passionis seu vitas sanctorum, quorum festa agebantur. Cuius rei exemplum habes in Lectionario Gallicano, ubi passio apostolorum Petri et Pauli die eorum natali Epistolae praemittitur. Ecce nunc tibi alterum ex quo intelligas eundem morem in Toletana quoque provincia olim viguisse ¹. » Ces chapitres devaient-ils être lus à la messe? On aura remarqué que le lectionnaire renferme déjà les trois leçons spéciales pour S. Étienne. Deux hypothèses peuvent être formulées : on aurait eu le choix entre les Miracles et les chapitres du Livre des Rois; ou bien les premiers ne constituent-ils pas la lecture *ad Matutinum*? Nous laisserons aux spécialistes des études liturgiques le soin d'en décider. A notre point de vue, ce qu'il faut mettre en évidence, c'est la présence d'un texte hagiographique dans la série des périopes destinées soit à la messe, soit à l'office.

Outre les Miracles de S. Étienne, Dom Pérez de Urbel mentionne d'autres cas analogues. Le codex de la cathédrale de León présente le récit de l'Invention de la sainte Croix ². Jadis, le P. Burriel a eu sous les yeux une copie d'un lectionnaire où avait été transcrite la *Passio sancti Genesii* ³.

Parmi les manuscrits mozarabes, quelques-uns, où sont réunis des *Officia et missae*, offrent des exemples de lectures hagiographiques durant les fonctions sacrées.

Le *Codex Silensis secundus* (écrit en 1039) contient, dans sa seconde partie, le commun des saints, l'Office de *cotidiano* et celui de l'Assomption. Sous la rubrique *Ad Missa* (sic) et après la *lectio Sapientie Salomonis*, figure le récit de la mort de la Vierge ⁴.

¹ T. c., p. 20.

² Op. c., p. 25.

³ Ibid.

⁴ M. FÉROTIN, op. c., col. 786.

Le *codex Silensis quartus*, qui date du ^x^e siècle (1059), contient un office de S. Martin. Outre la partie *ad Vesperum*, où se lit la Vie écrite par Sulpice Sévère, divisée en quatre leçons, et la partie *ad Matutinum*, il donne la messe et une nouvelle lecture : l'épître *ad Bassulam* (BHL. 5613) ¹.

Le *codex Silensis sextus* (British Museum, Add. 30845, ^x^e-^x^e siècle) transcrit un *Officium in diem sancti Micael arcangeli*. Après la rubrique *ad Missa*, il ajoute : *Lectio ex inventionem* (sic) *ecclesie sancti Micaelis arcangeli Domini nostri Ihesu Christi in Garganorope in die III Kalendas octubres* ². Cette *lectio* semble occuper la place de la première lecture, empruntée à l'Ancien Testament, car elle est suivie d'une péricope de S. Paul et d'une de S. Matthieu.

Le *codex Silensis duodecimus* (Paris, Bibliothèque nationale, nouv. acq. lat. 239, ^x^e-^x^e siècle) ³ se compose de deux parties bien distinctes ; la seconde renferme l'Office fragmentaire de S. Pélage, martyr à Cordoue en 925. Après la rubrique *ad Matutinum*, on y lit la *Vita vel passio sancti Pelagii martyris* (BHL. 6617). Au ^{xvii}^e siècle, Prudencio de Sandoval a publié d'après un manuscrit du ^x^e siècle, aujourd'hui perdu, l'*Officium sancti Pelagii*. La Passion y est transcrite aussi *ad Matutinum* et les trois leçons traditionnelles de la messe sont mentionnées ⁴.

Le manuscrit 60 de l'Académie d'histoire de Madrid provient de San Millán de la Cogolla et date du ^x^e siècle. Ce petit volume, incomplet au commencement et à la fin, contient, parmi des œuvres diverses, un office des SS. Cosme et Damien. La Passion y est transcrite avant la *Missa* ⁵.

Le manuscrit 35. 6 de Tolède, du ^x^e siècle, est lacuneux au début et à la fin. Parmi divers *officia et missae*, il contient un *Ordo psallendi in diem sancte Crucis*. Au fol. 70, on lit : *Ad Missam*.

¹ Ibid., col. 803. Le même manuscrit contient un office de S. Michel (fol. 83), qui comporte l'*Inventio vel dedicatio sancti Micaelis archangeli, quod est III^o Kalendas octubres* (BHL. 5948) ; voir le *codex Silensis sextus*.

² Ibid., col. 835. D'après l'*incipit*, il s'agit du texte BHL. 5948.

³ *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 448.

⁴ M. FÉROTIN, op. c., col. 961-962.

⁵ Ibid., col. 898. Dom Férotin donne l'*incipit* et le *desinit* : *Passio beatissimorum martirum Cosme et Damiani, Antemi, Leonti et Euprepi, qui passi sunt in Egea civitate, die XI Kalendas novembris. In diebus illis sub Diocletiano... coronas victorie, ut sit nomen Domini benedictum in secula seculorum. Amen* ; cf. BHL. 1967.

Perlegendum : Tollite hostias. Ensuite : *Lectio ex Istoria eglesias-tica de inventione sancte Crucis quam reperit Elena Augusta die V^o nonas Maias (= BHL. 4169)*¹. Ce texte occupe quinze pages et est suivi des trois leçons traditionnelles.

Ces quelques exemples prouvent que parfois, soit parce qu'on ne disposait pas d'un Passionnaire, soit parce que les Actes du saint ne s'y rencontraient pas, les *Gesta* étaient transcrits dans des recueils où se trouvaient réunies toutes les parties de l'Office.

L'usage liturgique du Passionnaire dans la Péninsule ressort aussi d'un certain nombre d'annotations qui figurent dans le vénérable manuscrit du British Museum, Add. 25600. Le scribe Endura y a intercalé quelques rubriques qui sont du plus vif intérêt. En voici les principales. Vers le milieu de la Passion des SS. Valérien, Tiburce, Cécile (BHL. 8483), il a noté : *Omnes gloriosissimos martyrum triumphos, matutinis horis qui adfuerunt, audierunt. Nunc vero quod residuum est de eorum gestis, auribus intimabo vestris*². Une remarque identique se retrouve dans la Passion des SS. Adrien et Nathalie (BHL. 3744). Une main, un peu postérieure à celle d'Endura, a inscrit le même avertissement à propos de la Passion des SS. Julien et Basilisse.

Ailleurs apparaît la rubrique : *ad Missam, legendum ad Missam*³. Enfin, des 55 Passions réunies dans le volume de Cardena, 24 sont divisées en leçons ; le nombre de celles-ci est variable : 6, 7, 8, 9, 12, 14.

L'antiphonaire de León a conservé une indication qui mérite d'être relevée. Entre les offices *Ad Vesperum* et *Ad Matutinum* est inséré un office relativement long, précédé de la rubrique : *Item ad Vigilias quando Vita sancti Martini legitur*⁴.

¹ Ibid., col. 743-744.

² M. FÉROTIN, op. c., col. 939 ; FÁBREGA, op. c., p. 280. Au sujet de la lecture des Vies de saints dans les monastères, nous avons réuni quelques indications dans *L'hagiographe et son public au XI^e siècle*, paru dans *Miscellanea L. Van der Essen* (Bruxelles, 1947), t. I, p. 135-166 ; cf. R. AIGRAIN, *L'Hagiographie* (Paris, 1953), p. 240-246.

³ M. Fábrega est porté à croire que *Ad missam* signifierait la messe des catéchumènes, tandis que *Missa* signifierait la messe des fidèles (p. 284). Comme nous le notons plus bas, seul un examen méthodique des livres liturgiques mozarabes pourra apporter la solution de ce problème.

⁴ *Antiphonarium mozarabicum de la catedral de León* (Léon, 1928), p. 191. A côté des Vies de saints, il y aurait lieu de signaler des textes tels que le *Liber*

De tous les renseignements réunis ici, il est permis de conclure que l'Église wisigothique et mozarabe autorisait la lecture des Actes de martyrs pendant les assemblées du culte. Il resterait à préciser à quel moment se faisait cette lecture : durant la messe, ou durant l'office ? les textes proviennent-ils d'églises séculières ou de communautés monastiques ? M. Fábrega n'hésite pas à écrire : « Por lo que toca al empleo del Pasionario dentro de la misa no dudamos en afirmar que como en la misa galicana, las Pasiones se leían también en la misa mozárabe en los días aniversarios de los mártires ¹. »

Et plus loin, il s'efforce de préciser à quel moment se lisait la *Passio* : « Estrechando más la investigación para conocer en qué punto de la misa, en las conmemoraciones de los mártires, se leería la Pasión correspondiente, tampoco dudamos en afirmar que se hacía en la parte llamada hoy día Misa de los Catecúmenos, y, dentro de ésta, en la parte llamada ' Legendum ' ². »

D'après Dom Férotin le mot *Legendus* ou *Legendum* des manuscrits mozarabes « désigne les deux premières lectures de la messe (prophétie, épître), rarement l'évangile ³. » S'appuyant sur un exemple, M. Fábrega écrit : « Parece que en la liturgia hispana se sustituiría, no la Epistola, sino más bien la lección del Antiguo Testamento o ' Prophetia ' ⁴. »

Nous n'oserions peut-être pas entériner ces conclusions, formulées d'une manière très catégorique, sans faire quelques réserves, surtout au sujet des lectures durant la messe ⁵. Quand on par-

de Virginitate beatae Mariae de S. Ildephonse, qui fut divisé en leçons ou *missae* pour être lu à l'office. Le mot *missa* a été parfois compris erronément dans le sens habituel de messe et non de lectures ; cf. M. FÉROTIN, op. c., pp. 683-684, 754-756, 802-804 ; sur les différents sens de *missa*, voir p. xxxviii-xxxix.

¹ Op. c., p. 283-284.

² Ibid.

³ M. FÉROTIN, op. c., p. xxxvii. M. Fábrega écrit : « La palabra *Legendum*, con que empieza una de aquellas citadas rúbricas, por la manera de estar escrita en el ms., parece que debe interpretarse, no como si fuera el gerundio de *legere*, sino como el nombre propio de esta parte de la misa de los catecúmenos » (p. 284).

⁴ Op. c., p. 285. M. Fábrega se réfère à l'office de S. Michel, cité plus haut ; par erreur, il renvoie à la col. 803 du livre de Dom Férotin ; il faut lire : col. 835.

⁵ H. Leclercq s'exprime en des termes réservés au sujet des lectures des Actes des martyrs au cours de la messe dans le rit mozarabe : « La liturgie mozarabe se rattachait particulièrement sur ce point à l'usage romain en

court la série des manuscrits analysés par Dom Férotin, on constate que les anniversaires des saints ont d'une manière générale les trois leçons traditionnelles et que la *Passio* n'est pas signalée. N'est-il pas prudent de redire ici ce que Dom Wilmart notait à propos de la lecture des Passions dans la liturgie gallicane : « Cependant, nous ignorons dans quelle mesure cette pratique était observée »¹? Ne faudra-t-il pas attendre la publication ou l'étude attentive de tous les manuscrits liturgiques mozarabes pour porter un jugement définitif?

En terminant, nous voudrions examiner un dernier point : à partir de quelle époque trouve-t-on des traces d'un Passionnaire hispanique?

Ainsi que nous le rappelions plus haut, jusqu'au VII^e siècle, les anniversaires des martyrs étaient assez rares dans le cycle liturgique. Il est donc peu probable qu'on éprouva la nécessité de transcrire les Passions dans un livre spécial, d'autant moins que de nombreux saints, avant d'être honorés par un office propre, furent vénérés d'une manière plus anonyme par les offices et messes « de communi ».

Les livres mozarabes contiennent de nombreuses messes de ce genre. *Missa omnimoda vel de sanctis; item missa unius sancti, de sanctis, de uno iusto, de virginibus*. « On groupait dans le commun des saints, écrit le P. Pérez de Urbel, une riche série de messes,

excluant, quoique d'une manière moins absolue peut-être, les *Actes des martyrs* des lectures de la messe. Il ne serait pas impossible que sur ce point et sur plusieurs autres les Églises d'Espagne aient suivi plusieurs usages enchevêtrés tant bien que mal les uns dans les autres, comme une phrase de saint Braulio de Saragosse nous invite à le penser; cependant, en règle générale, les *Actes* des saints n'étaient pas lus à l'autel. C'est donc dans l'office canonical qu'il faut chercher les diverses fortunes que coururent les *Actes des martyrs* » (*Dict. d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VIII, col. 2444-2445).

¹ *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VI, col. 1070. Le P. L. Brou, O. S. B., auquel nous devons déjà de nombreuses contributions de valeur sur la liturgie mozarabe, donnera sans doute bientôt un travail d'ensemble sur le sujet. Il a bien voulu nous communiquer le manuscrit d'un article qui doit paraître incessamment : *Le joyau des antiphonaires latins*, dans lequel il étudie la question de l'Office de nuit dans les églises séculières d'Espagne. Il conclut : « La règle normale ancienne en Espagne paraît avoir consisté dans l'absence complète d'office de nuit dans les églises séculières ». Les liturgistes reprocheront peut-être à M. Fábrega de ne pas avoir assez distingué l'usage monastique et l'usage des églises séculières.

où chaque église venait puiser ce qui lui paraissait le plus convenable, quand elle devait célébrer une solennité pour laquelle faisaient défaut les leçons propres¹. »

D'après le docte bénédictin, le lectionnaire mozarabe aurait conservé du VII^e au XI^e siècle une certaine fixité et homogénéité à cause de ce riche complément de formules *de communi*, qui permettait à chacun de choisir la lecture qui lui plaisait². Le sacramentaire et l'hymnaire ont subi des additions et des transformations nombreuses. Mais ne faudrait-il pas ajouter une autre cause à cette stabilité du lectionnaire d'une part, et à l'évolution du sacramentaire et de l'hymnaire d'autre part : l'accroissement des textes hagiographiques et la formation du Passionnaire ? Les trois livres que nous venons de citer : Sacramentaires, Hymnaires, Passionnaires ont progressivement accueilli des offices propres pour les fêtes des saints.

Fixer avec précision l'apparition de ces productions liturgiques et hagiographiques est malaisé ; il n'est guère possible que de relever quelques indices de restauration et d'organisation de la prière dans l'Église d'Espagne. Après la conversion de Reccarède (587), la Péninsule conquiert l'unité de la foi ; de nombreux conciles, très soutenus par le pouvoir civil, s'efforcent de restaurer partout l'ordre et la discipline. Le IV^e concile de Tolède (633) revêt, pour le sujet qui nous occupe, une importance particulière. Le canon II marque nettement la volonté d'établir une certaine uniformité dans les formules du culte divin : *Post rectae fidei confessionem, quae in sancta Dei ecclesia praedicatur, placuit ut omnes sacerdotes, qui catholicae fidei unitate complectimur, nihil ultra diversum aut dissonum in ecclesiasticis sacramentis agamus, ne quaelibet nostra diversitas apud ignotos seu carnales schismatis errorem videatur ostendere, et multis existat in scandalum varietas ecclesiarum. Unus igitur ordo orandi atque psallendi a nobis per omnem Hispaniam atque Galliam conservetur, unus modus in missarum solemnitatibus, unus in vespertinis matutinisque officiis, nec diversa sit ultra in nobis ecclesiastica consuetudo, qui una fide continemur ut regno ; hoc enim et antiqui canones decreverunt, ut unaquaeque provincia et psallendi et ministrandi parem consuetudinem teneat*³. Les Pères qui ont libellé ce décret manifestent avant

¹ *Liber commicus*, p. xci.

² *Ibid.*, p. xcii.

³ H. Th. BRUNS, *Canones apostolorum et conciliorum saeculorum IV, V, VI, VII*, t. I, 1 (Berlin, 1839), p. 221-222.

tout leur volonté d'unifier : la règle de foi étant désormais identique pour tous, dans un royaume qui a reconquis sa cohésion politique et administrative (*una fide continemur ut regno*), il faut veiller à ce que le culte s'exprime en des textes semblables. Pour réaliser ce programme, l'Église wisigothique disposait d'hommes instruits et pieux, parmi lesquels il suffit de nommer : Jean de Saragosse († 631), Isidore de Séville († 636), Conant de Palencia († 639), Braulio de Saragosse († 651), Eugène de Tolède († 657), Ildephonse de Tolède († 667), Julien de Tolède († 690). Ce sont eux qui ont amorcé ce travail de révision et surtout d'enrichissement des textes euchologiques. Des messes de martyrs, qui jusqu'alors étaient demeurées l'apanage du sanctuaire ou de la région qui gardait leur tombeau, ont été introduites dans des formulaires qui dorénavant seront utilisés dans toutes les églises du royaume¹. Ainsi rassemblées, il devenait facile d'en confronter les textes et de constater que, si quelques privilégiés possédaient des « messes propres », où à chaque phrase on percevait l'écho d'une Passion, riche en péripéties dramatiques, d'autres, assez nombreux, ne pouvaient être célébrés que par des offices et des messes « de communi », nantis de formules « passe-partout ».

La richesse des uns faisait sentir d'autant plus la pauvreté des autres ; aussi la tentation de suppléer à tout prix au silence du passé fut-elle bien forte. Ne serait-il pas possible de composer une Passion qui, à son tour, alimenterait les prières de l'office et de la messe et leur fournirait des éléments plus concrets ? N'était-il pas vraisemblable d'admettre que ce qui s'était passé lors de l'arrestation, du jugement et du supplice d'un Fructueux de Tarra-gone, d'une Eulalie de Merida, d'un Vincent de Saragosse, avait dû se reproduire, *mutatis mutandis*, lors du martyre de chrétiens dont on ignorait les *Gesta* ? Ce fut surtout la Passion de S. Vin-

¹ « Plusieurs messes de martyrs ont été empruntées aux églises particulières qu'ils avaient honorées en donnant leur sang pour le Christ et qui leur vouaient en retour un culte local très solennel » (FÉROTIN, op. c., p. XXVIII, qui cite quelques exemples). Dom Lambert, se référant à ce passage de Férotin, écrivait de son côté : « Lorsque, au VII^e siècle, le formulaire de l'église wisigothique semble avoir été unifié — peut-être sous l'influence du roi Wamba — on emprunta aux églises particulières nombre de messes « locales » dont le texte porte encore, au sacramentaire de Tolède, la trace de leur origine » (*Revue Mabillon*, t. XXVI, 1936, p. 6).

cent¹, si haute en couleurs, qui servit de modèle. Plus ou moins habilement démarquée, elle fournit les éléments principaux d'une *historia passionis* à des martyrs, qui, pensait-on, étaient probablement morts dans des circonstances à peu près analogues. Les Passions des SS. Cucuphat, Félix de Gérone, Juste et Pastor, des martyrs de Saragosse, des S^{tes} Léocadie et Eulalie de Barcelone ont été composées d'après ce procédé peu critique². Dans sa préface au *Liber pontificalis*, L. Duchesne fait une remarque qui éclaire notre sujet : « Déjà la popularité des martyrs et de leurs sanctuaires suburbains avait mis la plume à la main à plus d'un hagiographe. Les *Gesta martyrum* s'écrivaient peu à peu ou s'embellissaient de détails nouveaux ; l'opinion populaire réclamait qu'on écrivît aussi les *Gesta episcoporum* ; le livre laurentien fut sans doute une première et passagère satisfaction donnée à ce besoin de lire et d'apprendre. Le *Liber pontificalis* vint bientôt lui en donner une autre, plus complète et plus durable³. » Il suffit de transposer et de dire : l'opinion populaire et les besoins de la liturgie réclamaient, pour les martyrs sans histoire, un récit circonstancié ; on leur donna satisfaction en rédigeant des Passions sur des modèles universellement appréciés.

La présence de ces nouveaux documents nous est surtout attestée par le Martyrologe lyonnais, qui a résumé un passionnaire abondamment fourni de pièces hispaniques⁴. L'accroissement du nombre des *Gesta martyrum*, tant indigènes qu'étrangers, a facilité la compilation d'un passionnaire. Celui qu'eut sous les yeux l'auteur du Martyrologe lyonnais remonte au VIII^e siècle. Mais nous

¹ Cette Passion, qui est antérieure à la fin du IV^e siècle, a été très lue (cf. *Anal. Boll.*, t. LVII, p. 267). Elle appartient déjà au genre « épique ». Le P. Delehaye a remarqué qu'avant 400, il existait déjà un bon nombre de Passions de ce genre. « Il ne fallut donc pas plusieurs siècles, comme on aimerait à se l'imaginer, pour franchir l'abîme qui sépare les émouvants récits créés dans le feu de la persécution de la littérature insipide et prétentieuse qui les a fait trop souvent oublier. D'où nous vient-elle ? Encore un problème qui attend sa solution et que l'état actuel de la recherche permet à peine d'aborder » (*Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 313).

² M. Fábrega, après Dom Quentin (*Les martyrologes historiques*, Paris, 1908, p. 145-147), a bien mis en lumière l'importance de ce groupe, qui gravite autour du *Praeses Dacianus*. Nous espérons revenir sur ce sujet.

³ P. xxxi.

⁴ H. QUENTIN, op. c., p. 136-148.

avons une autre preuve qu'à cette époque, ce livre liturgique figurait parmi les divers volumes utilisés par le clergé.

Les archives d'Espagne ont conservé, en effet, soit parmi des chartes de fondation, soit parmi les legs et donations, des inventaires concernant le mobilier ecclésiastique. Dom Pérez de Urbel a pris soin de grouper ces documents, relativement nombreux, qui s'échelonnent du VIII^e au XII^e siècle¹. Assez souvent, à côté du psautier, de l'antiphonaire, du *liber comes*, du *liber orationum*, apparaît le *liber passionum* ou *passionarium*. Parfois l'inventaire prend soin de noter que le passionnaire comprend deux tomes ou, au contraire, qu'il n'est qu'*inquoatum*. Une donation de 1021 précise que le *liber passionum* contient les Passions depuis S. Aciscle (17 novembre) jusqu'à S. Sébastien (19 janvier).

Presque toutes ces richesses sont maintenant anéanties. Les rares manuscrits qu'a étudiés si soigneusement M. Fábrega sont les seuls exemplaires qui ont échappé à la destruction. Le codex de Cardena, du X^e siècle, est d'autant plus important qu'il semble représenter un état du Passionnaire au VIII^e siècle. C'est ce qui ressort de l'étude simultanée du Martyrologe lyonnais du VIII^e-IX^e siècle et du manuscrit de Cardena. Dom Quentin a pu établir une étroite relation entre ces deux compilations².

Dès le début de son étude, M. Fábrega affirme qu'il faut nettement distinguer le Passionnaire du Légendier, du moins en Espagne : « El Pasionario y el Legendario, por lo menos en la literatura hagiográfico-litúrgica de España, constituyen dos unidades substancialmente diversas. Al paso que el Pasionario es un libro esencialmente litúrgico, el Legendario no pasa de ser un libro exclusivamente destinado a la lectura piadosa » (p. 12).

Et tout d'abord, disposons-nous encore d'un nombre suffisant

¹ *Liber commicus*, p. xvi-xxxii ; Fábrega (op. c., p. 11) donne, lui aussi, une liste, mais plus succincte, sans se référer au livre du P. Pérez de Urbel.

² « Selon toute vraisemblance, l'auteur de notre martyrologe (martyrologe lyonnais, Paris, Bibliothèque nationale, ms. lat. 3879) aura eu sous les yeux un exemplaire du passionnaire espagnol antérieur aux retouches » (op. c., p. 148). Le savant bénédictin croyait avoir découvert, grâce au martyrologe lyonnais, l'existence d'un passionnaire hispanique, dont les textes auraient été à la fois plus brefs et meilleurs que ceux du manuscrit de Cardena. Avec raison, croyons-nous, M. Fábrega, à la suite de M. J. Vives, écarte cette hypothèse ; cf. pp. 126-136, 270 ; *Anal. Boll.*, t. LVI (1938), p. 362-363.

de témoins pour établir une distinction aussi rigide ¹? D'un côté, quatre Passionnaires, de l'autre, une dizaine de recueils de *Vitae Patrum* ou *Vitae Sanctorum* ². Il est bien certain que longtemps les martyrs constituèrent la grande majorité des saints honorés d'un culte liturgique. Dans les compilations étudiées par M. Fábrega, il y a 115 textes consacrés aux martyrs, et 5 qui commémorent des confesseurs et, parmi ceux-ci, S^{te} Léocadie, qui mourut en prison. Mais il n'y a pas lieu, croyons-nous, d'opposer trop nettement les deux genres de recueils.

Sans vouloir étudier ce sujet avec tous les développements qu'il comporterait, nous ferons seulement quelques remarques. Le «codex Velséri» ³ contient, outre une trentaine de Passions, deux Vies de confesseurs : S. Silvestre et S. Médard. M. Fábrega range parmi les légendiers le ms. 47 de l'Académie d'histoire de Madrid, où sont transcrites uniquement des Vies de confesseurs ; mais ce recueil était certainement destiné à un usage liturgique. Enfin, l'Église wisigothique a célébré assez tôt des fêtes de confesseurs, tels S. Martin et S. Millan, et leurs *Vitae* ont dû figurer dans des Passionnaires. D'après les éléments dont nous disposons, on devine une grande diversité : ici un *libellus* contenant l'office, y compris la Passion ou la *Vita* ; là un Passionnaire où les saints martyrs sont presque uniquement représentés ; ailleurs un recueil où *Passiones* et *Vitae* voisinent ⁴.

¹ Au XII^e siècle, Jean Belet distingué assez nettement le Passionnaire du Légendier : *Secundus vero liber est passionarius, qui tamen plures sunt. Tertius est legendarius (Rationale divinorum officiorum, c. LX : P. L., t. CCII, col. 66), et un peu plus loin : Proinde vero libri passionarii leguntur in ipsis diebus martyrum. Sed horum aliqui, teste Gelasio, apocryphi sunt, ut de B. Gregorio (sic, lege Georgio), de Quirico et Iulitta martyribus, ac qui omnino eiusmodi sunt, ut eos composuisse ferantur heretici, ob quorum infamiam ab Ecclesia interdicuntur... Breviter ergo passiones legi debent in festis martyrum... At vero legendarius appellatur liber, qui vitas et obitus tradit confessorum, cuiusmodi sunt Hilarii, Martini et aliorum quos sacrosancta Ecclesia confirmavit, ita ut in eorum festis istiusmodi liber necessario legatur (ibid., c. LXII).*

² M. Fábrega les énumère à la p. 12 de son livre.

³ Voir plus haut, p. 150.

⁴ Le chanoine V. Leroquais s'était posé la question : « Tous les lectionnaires hagiographiques ont-ils été utilisés pour la célébration de l'office ? Autrement dit : tous ces lectionnaires sont-ils des manuscrits liturgiques ? C'est possible, mais je n'oserais l'affirmer. Cela semble probable quand les vies des saints et les passions s'y succèdent dans l'ordre de l'année liturgique » (op. c., t. I, p. L).

Nous croyons que M. Fábrega aurait eu intérêt à étendre son champ d'investigation et à confronter quelques passionnaires du Midi de la France. Voici, par exemple, un groupe de manuscrits qui offrent plusieurs traits de parenté avec les passionnaires hispaniques : Paris, Bibliothèque nationale, lat. 17002, provenant de Moissac et datant du x^e siècle. Très proches de ce codex sont les deux passionnaires de Paris, Bibl. nat., lat. 5306 et 3809 A. A leur propos W. Levison notait : « Per Galliam meridianam Vitas e partibus septentrionalibus in Hispaniam et Italiam migrasse et vice versa, vix demonstratu opus est ¹. »

Dans son livre sur *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, le P. Delehaye a classé les Actes des martyrs sous trois grandes divisions : les Passions historiques, les panégyriques, les Passions épiques. Dans la seconde, il analyse principalement les œuvres des grands orateurs cappadociens et expose combien ils sont tributaires des disciplines littéraires de l'époque. N'y aurait-il pas lieu d'ajouter à ce chapitre quelques pages où serait étudiée l'influence de la liturgie sur la formation et la rédaction de nombreuses Passions ² ?

Cette influence s'est exercée de diverses manières. Et tout d'abord les nécessités du culte ont parfois donné naissance à des *Gesta* : clergé et fidèles ont souhaité avoir un récit qui évoquât la vie du martyr, même quand l'histoire était presque muette ³. En outre, la récitation publique a ses lois et ses exigences. Il fallait garder au style, à la forme et même au contenu la dignité des textes destinés à l'office et à la messe. Dans ceux-ci, ce qui est trop personnel est banni et le récit prend une allure solennelle qui écarte le détail concret, l'allusion trop individualisée. Enfin, il faudrait compléter le travail du P. Havard : *Centonisations patristiques dans les formules liturgiques*, qui n'était guère qu'un essai préliminaire ⁴.

¹ M. G., Script. rer. merov., t. VII, p. 550.

² Dans son livre le P. Delehaye ne fait guère qu'une allusion à la liturgie, à propos des divers facteurs qui expliquent la transformation des Vies de saints. Ces facteurs sont l'esthétique, l'histoire, l'orthodoxie, l'édification, la liturgie : « Des modifications très importantes ont pour principe des faits liturgiques... C'est tantôt la liturgie, tantôt l'usage monastique qui ont conduit à réduire à des proportions déterminées les morceaux qui devaient servir à la lecture et à leur donner une longueur uniforme » (p. 380-381).

³ Voir plus haut, pp. 148, 161-162.

⁴ Paru en appendice au livre de F. CABROL, *Les origines liturgiques* (Paris, 1906), p. 281-316.

Reprenant une constatation de Mgr Duchesne au sujet de la ressemblance de plusieurs formules gallicanes et des allocutions de S. Zénon de Vérone, Dom Havard ajoutait : « Il nous semble même qu'on peut aller plus loin et dire qu'un grand nombre, sinon toutes ces formules, rappellent le style homilétique et l'éloquence de nos sermonnaires du iv^e au ix^e siècle. Qu'on ouvre au hasard les livres qui nous ont conservé l'ancien usage gallican, mais surtout le missel mozarabe, et l'on se rendra compte que notre hypothèse n'est pas sans fondement¹. » Mais, comme souvent les écrivains qui rédigeaient les formules liturgiques et les homélies des saints étaient aussi ceux qui composaient les *Passiones* et les *Vitae*, ils développaient la matière hagiographique suivant des procédés littéraires identiques, et cela d'autant plus naturellement qu'il s'agissait de textes destinés à être lus dans les cérémonies du culte. Notre modeste contribution a voulu simplement attirer l'attention sur ce vaste domaine des études hagiographiques.

B. DE GAIFFIER.

¹ Ibid., p. 282. A. Paredi (op. c., p. 209) estime qu'il ne faut parler de centonisation dans les préfaces ambrosiennes qu'avec réserve : « Per i lunghissimi testi mozarabici non discuto, ma per queste composizioni milanesi ci voleva gusto e intelligenza per scegliere prima, poi per ridurre in poche linee e infine per rendere il più possibile sonoro un brano tratto dalle molte pagine di un biografo o dalla leggenda epica di un martire. »

THOMAS DE LA HALE

MOINE ET MARTYR A DOUVRES EN 1295

M. le Chanoine A. Viaene étudiait récemment une fiction hagiographique de la Contre-Réforme, celle d'un prétendu moine de l'abbaye des Dunes, nommé Thomas, qui aurait été mis à mort en Angleterre¹. La source originelle, il l'a fort bien démontré, est un tableau de la série des martyrs anglais peinte par Nicolas Circignani² en l'église du Collège Anglais de Rome, qui n'est connu aujourd'hui que grâce à une planche de J.-B. Cavalieri³. On y voit un moine percé par un soldat d'une lance ou d'un épieu, et l'inscription porte : « Thomas monachus Dounae a Gallis occisus post mortem miraculis coruscat. » De longues recherches n'ont pas permis à M. Viaene d'identifier le moins du monde le personnage ainsi représenté⁴. Il fallait se souvenir que ces images rappelaient tous les martyrs de l'Angleterre, et non seulement ceux du xvi^e siècle en faveur desquels on les a souvent invoquées comme témoignage de

¹ *Thomas Dunensis Martyr*. Een hagiographische legende uit de tijd van de Contra-Reformatie. Dans l'*Album English* (Bruges, 1952), p. 433-452. Il en a été rendu compte dans notre précédent volume, *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 498. Signalons à M. Viaene un témoignage relativement ancien qui lui a échappé, où la fiction apparaît déjà complètement formée. Il se cache dans l'*Auctuarium de quibusdam Sanctis recentioribus* d'Hugues Ménard, *Martyrologium Sanctorum Ordinis Divi Benedicti* (Paris, 1629), p. 825-826. En voici le texte, qui a pu servir de source intermédiaire à plus d'un hagiographe moderne : « Venerabilis Thomas monachus Dunensis in Belgio ordinis Cisterciensis in Angliam missus, sub Henrico octavo suspensus est, et semianimis in partes divisus, et eius cor immaniter a pectore extractum est, ut refert Barnabas de Montalvo in Annalibus libro secundo capite 37. »

² Celui-ci s'inspire très probablement de Nicolas Harpsfield, comme nous tentons de l'établir ci-dessous, p. 190. Sur Circignani, voir A. VENTURI, *Storia dell' arte italiana*, IX. *La Pittura del Cinquecento*, t. VII (Milan, 1934), p. 782-786.

³ Dans ses *Ecclesiae Anglicanae Trophaea* (Rome, 1584), n° 26 c.

⁴ Voir sa note 1, p. 444.

culte, motivant même ainsi des décisions de la Congrégation des Rites. En effet, et sans le moindre doute, il s'agit ici de Thomas de la Hale, moine bénédictin du prieuré de Saint-Martin de Douvres, mis à mort par des Français débarqués au cours d'un raid, le mardi 2 août 1295, sur le coup de midi¹. Le graveur a simplement écrit « Dounae » au lieu de « Doueriae »².

C'est chez Hugues Ménard que nos prédécesseurs ont rencontré Thomas de Douvres. Ils lui consacrent quelques lignes, au 6 août, parmi les *Praetermissi*, et regrettent de n'avoir pu découvrir aucune trace de culte³. Les notes qui vont suivre remplaceront de leur mieux la notice due par les *Acta Sanctorum* à Thomas de la Hale et que la difficulté d'accès des archives anglaises a laissée en suspens depuis plus de deux siècles.

LES VIES. — On connaît deux textes narratifs sur Thomas de la Hale : une Vie, ou plus exactement une Vie et Passion (*BHL*. 8248 b), et un abrégé de celle-ci, suivi d'un abrégé de Miracles perdus (*BHL*. 8249). Tous deux sont accessibles dans l'excellente édition de Carl Horstman⁴ et tous deux sortent des collections de

¹ Identification faite avec une précision suffisante, dès 1912, par John B. Wainwright, dans *The Catholic Encyclopedia*, t. XIV, p. 694, col. 2.

² Nous observerons en passant que le diligent éditeur du nouveau *Ménologe* cistercien, le P. Séraphin Lenssen, a rayé de cet ouvrage le dernier avatar de Thomas Dunensis, ce Thomas Gabytus qui figurait chez Henriquez comme « monachus Dunensis » (*Menologium Cisterciense a Monachis Ordinis Cisterciensis Strictioris Observantiae compositum et a Capitulo Generali anno 1951 approbatum*, Westmalle, 1952). Cette édition officielle et anonyme est dépourvue d'annotation, mais le P. Lenssen a consacré un paragraphe critique à Thomas Gabytus dans un de ses travaux préparatoires, reproduit à quelques exemplaires seulement et hors commerce (*Supplementum ad Hagiologium Cisterciense*, auctore P. Seraphino LENSSEN, O.C.S.O., monacho B. M. de Villa Regis prope Tilburg in Hollandia, [1951], p. 149-150).

³ « Thomam monachum a Gallis occisum Capgravius Doroberniae, seu, ut ipse loquitur, Donoriae » (cette faute d'impression est, en effet, dans l'édition princeps de la *Nova Legenda Anglie*, Londres, 1516) « Legendae suae Anglicae, tamquam martyrem inseruit, virtutes et miracula aliqua recensens, unde et ex Nicolao Harpsfeldio sua accepit Menardus in suo Martyrologio. Merita eius elogia lubens admitto, id solum reliquum, ut de cultu ei unquam exhibito edocear » (*Act. SS.*, Aug. t. II, 1735, p. 122 E).

⁴ *Nova Legenda Anglie* (Oxford, 1901), t. II, pp. 555-558 (*BHL*. 8248 b) et 403 (*BHL*. 8249) ; dans l'édition princeps de la *Nova Legenda Anglie*, imprimée par Wynkyn de Worde et couramment citée sous le nom de Capgrave,

Jean de Tynemouth : le premier est pris à son *Historia Aurea*, le second à son *Sanctilogium*.

L'introduction de Horstman¹ reste une précieuse mine de renseignements sur Jean de Tynemouth et ses œuvres, bien que la question ait été entièrement renouvelée par M. Vivian Hunter Galbraith dans une étude remarquable², qui s'occupe surtout du chroniqueur, mais dénoue l'argumentation de Horstman et rend raisonnablement certain que Jean de Tynemouth ne fut pas moine de St. Albans³. Toujours est-il que ce diligent compilateur, vers le milieu du xiv^e siècle, réunit ou récrivit, sous le titre de *Sanctilogium*, une abondante série de Vies des saints de Grande-Bretagne, généralement abrégées, qui subsiste encore, quoique fort abîmée par le feu, dans le manuscrit Tiberius E. 1, du fonds Cottonien, au Musée Britannique⁴. Jean de Tynemouth composa aussi une histoire universelle, très développée, son *Historia Aurea*, où se lisent beaucoup des mêmes Vies, réunies entre elles par des chapitres qui les placent dans leur contexte. De ce second ouvrage, les trois principaux manuscrits sont les suivants :

1. Lambeth 10, 11 et 12 (allant jusqu'à 1347) ; provenant du prieuré de Durham et copié peu avant 1395 ;

2. Oxford, Bodley 240 (allant jusqu'à 1347 également, mais ne renfermant que la seconde partie de l'ouvrage) ; provenant de l'abbaye de Bury St. Edmunds, où il fut copié, vers 1377, aux frais de Dom Roger de Hunte-done⁵ ;

ce dernier texte figure seul, aux fol. 292^v-293^r. Deux amendements semblent s'imposer au texte de Horstman : corriger d'abord *verba* en *vera* (p. 553, ligne 35) ; ensuite, là où le manuscrit porte *perungeretur* (554, 38), nous suggérons *perurgeretur*, au lieu d'*iniungeretur*, conjecture de Horstman ; celle-ci est inacceptable : il n'appartient pas à un moine, quand il se fait remplacer à son tour de rôle, d'ordonner à un confrère de se substituer à lui, mais plutôt il l'en prie instamment. — Les deux textes ont été traduits en anglais par Charles Reginald Haines, *Dover Priory, A History of the Priory of St Mary the Virgin, and St Martin of the New Work* (Cambridge, 1930), p. 469-476. Pour BHL. 8248 b, Haines a recouru au manuscrit, mais s'il s'écarte de Horstman, c'est par de fausses leçons qui le mènent à des conjectures hasardeuses.

¹ Op. c., t. I, p. ix-lxvi.

² *The Historia Aurea of John, Vicar of Tynemouth, and the Sources of the St. Albans Chronicle (1327-1377)*, dans *Essays in History presented to Reginald Lane Poole*, éd. H. W. C. DAVIS (Oxford, 1927), p. 379-398.

³ Op. c., p. 384.

⁴ Cet exemplaire, provenant de Saint-Amphibalus de Redburn, fut donné à cette « celle » de son monastère par Thomas de la Mare, abbé de St. Albans de 1349 à 1396.

⁵ Voir aussi William Abel PANTIN, *Some Medieval English Treatises on the Origins of Monasticism*, dans *Medieval Studies presented to Rose Graham*, éd. V. RUFFER et A. J. TAYLOR (Oxford, 1950), p. 194.

3. Cambridge, Corpus Christi College, 5 et 6 (s'arrêtant avant la fin, à 1343) ; provenant de l'abbaye de St. Albans et copié par Guillaume Wyntershulle, peu après 1420 ¹.

Les manuscrits sont inédits, à peu près tous, et fort imparfaitement connus. On peut se demander si quelques-uns d'entre eux contiendraient un texte narratif sur Thomas de la Hale. Le seul signalé jusqu'ici est le Bodley 240, où la Vie et Passion *BHL*. 8248 b se lit à la page 798 et qui en reste l'unique témoin, imprimé par Horstman. Lequel de ces exemplaires fort divers représente le texte authentique de l'*Historia Aurea* ? M. Galbraith répond : Aucun, car tous sont incomplets et remontent à une compilation plus vaste encore. Les passages qui ne se rencontrent que dans la Continuation de Gautier de Hemingburgh et dans le Bodley 240 ne sont pas des interpolations d'une autre source : tout indique qu'ils sont de la même main que le reste de l'*Historia Aurea*. La Continuation de Gautier et Bodley 240 ne dépendent pas l'un de l'autre, et tous deux sont indépendants des exemplaires de Cambridge et de Lambeth ².

Passons à l'examen de la Vie et Passion ancienne (*BHL*. 8248 b). Elle est rubriquée : *Incipit Vita Sancti Thome monachi martiris Dovorrie*. L'épithète de saint ne figure que là. Le rédacteur de la Vie est fort prudent sur ce point et appelle Thomas seulement : *huius ecclesie monachus, prefatus monachus, iste monachus* ou *monachus iste*. Le seul endroit qui ressemble à une tentative de culte est une sorte de prière d'action de grâces mise dans la bouche des pèlerins, tout à la fin ³, bien que la division de la Vie ancienne en vertus théologiques et morales ⁴ puisse paraître aussi une ébauche

¹ Outre ces manuscrits, décrits amplement par Horstman, M. Galbraith indique d'autres recueils à consulter par le futur éditeur de l'*Historia Aurea* : 4. Musée Britannique, Harley 655 (fondé sur l'*Historia Aurea* à partir de 1327), écrit au milieu du xiv^e siècle et pris autrefois à tort pour un texte du *Polychronicon* et pour la source de l'*Historia Anglicana* de Thomas Walsingham ; 5. Cambridge, Université, Dd. X. 22 (donnant la seconde partie seulement de l'*Historia Aurea* jusqu'à 1342) ; peu différent de l'exemplaire de Lambeth, il omet les lettres et autres documents que renferme celui-ci ; 6 et 7. Musée Britannique, Cotton Roll xiii. 2 et Royal 13. E. ix, fol. 138-150, tous deux du xiv^e siècle, qui renferment un abrégé très poussé de la seconde partie, jusqu'à 1347. Enfin, les nombreux exemplaires de la Continuation de Gautier de Hemingburgh pour les années 1327 à 1347.

² Op. c., p. 387, note.

³ *Propicius Deus meritis beati servi sui fratris Thome de la Hale monachi Dovorrie de tribulacionibus et angustis, periculis et infirmitatibus nostris, in virtute Domini nostri Iesu Christi nos misericorditer sanavit et liberavit* (HORSTMAN, 558, 3-6).

⁴ Ci-dessous, p. 172.

d'argumentation en vue d'obtenir la canonisation. L'expression en est théologiquement mesurée, et l'on comparera les précautions de parfaite orthodoxie dans le culte et l'invocation du pieux moine qui se font jour aussi dans l'introduction¹.

Une caractéristique digne d'attention, c'est que le début du texte marque on ne peut plus clairement qu'il s'agit d'une Vie destinée à être affichée au lieu même du pèlerinage². On dirait même que cette introduction transcrit l'affiche³, mais le reste tourne en développements plus ou moins oratoires et très latins, y compris des citations de l'Écriture⁴ et de S. Grégoire le Grand, qui ne s'accordent guère avec le début. Il est, au demeurant, assez probable que l'affiche était rédigée en langue vulgaire, et non en latin : en anglais, ou peut-être en français, malgré les remarques injurieuses pour cette nation que les voyageurs y pouvaient déchiffrer (si celles-ci ne sont pas le fait de notre amplificateur latin). Un avis destiné aux pèlerins, sur place, ne se terminait certes pas, comme la Vie et Passion, par la description des ex-voto, que chacun n'avait qu'à regarder. Notons aussi qu'aucune mention n'est faite d'indulgences accordées aux pieux visiteurs⁵. L'indication de pareilles faveurs avait sa place marquée dans une affiche. Elle a pu figurer, pourtant, sur un autre panneau : c'étaient souvent des diptyques ou des triptyques.

¹ HORSTMAN, 553, 12-36.

² *Ad laudem, gloriam et honorem nominis Domini nostri Iesu Christi, omnes qui credentes estis in illo hunc locum frequentantes seu per hunc locum trans-euntes, si hanc qualemcumque scripturam legere decreveritis...* (553, 11-14); et, un peu plus bas : *meritis dilecti servi sui fratris Thome de la Hale, quondam huius ecclesie monachi, hoc in loco tumulati* (553, 16-18); puis : *hunc prefati monachi tumulum* (553, 20). Tous ces exemples sont pris à la première phrase. Dans la suite entière, on n'en rencontre plus qu'un : *hoc in loco* (557, 37), et qui est douteux, parce qu'il peut signifier l'endroit que viennent de décrire les mots qui précèdent immédiatement. En outre, mais moins précis : *in hoc monasterio* (555, 26), et : *hoc monasterium spoliaverunt* (556, 45).

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 397, où nous relevons une série d'exemples de ces affiches dans des documents anglais du moyen âge.

⁴ Une phrase est citée comme scripturaire, qui ne l'est pas : *Sacre scripture non immemor, dicentis : Cum silencio et oracione age quod agis in veritate* (555, 22-23). D'où est-elle prise ? L'*Age quod agis*, dont l'histoire n'a pas été faite, semble-t-il, a droit de cité parmi les apophtegmes spirituels surtout depuis l'*Imitation* (III, 47, 13). L'idée est classique : *Quod agas, id agas* (PLAUTE, *Epidicus*, 1100, cité par le *Thesaurus*); *Agere quod agas... decet* (CICÉRON, *De Officiis*, I, 94). Mais notre hagiographe la situe dans un contexte déterminé, peut-être quelque commentaire de la Règle bénédictine, que nous n'avons pas réussi à identifier.

⁵ Une première indulgence fut accordée six mois à peine après la mort de Thomas de la Hale; voir ci-dessous, p. 181.

Parmi les ex-voto ainsi signalés, l'hagiographe relève déjà plusieurs petits bateaux en cire, offerts par des marins sauvés du naufrage. N'est-ce pas beaucoup de supposer que plus d'un accident de cette sorte ait été évité dans les tout premiers mois du pèlerinage? Nous sommes ainsi amené à conclure que quelque temps s'est écoulé entre le début du culte populaire et l'apposition d'une affiche sur la tombe; quelque temps encore entre la rédaction de cette affiche et son utilisation par notre texte. Mais assez peu d'années en tout, cependant: l'abrégé *BHL*. 8249 se lit dans un manuscrit de la seconde moitié du xiv^e siècle, il est l'œuvre de Jean de Tynemouth, vers 1350, et nous y trouvons déjà le résumé d'une liste de miracles bien plus fournie. D'autre part, dans le récit du raid contre Douvres, le roi de France reste anonyme. Il est question simplement de la guerre *inter reges Anglie et Francie*. Serait-il trop audacieux de conclure que les deux adversaires vivaient encore? Édouard I^{er} précéda dans la tombe son ennemi Philippe le Bel, en 1307. Moins d'une douzaine d'années après la mort violente de Thomas de la Hale, c'est une date qui s'accorde bien avec le petit nombre de miracles signalé à la fin de la Vie ancienne.

Celle-ci peut se diviser comme suit :

I. Introduction (jusqu'à 553, 36).

II. Vie édifiante du moine Thomas¹ (jusqu'à 555, 23), avec des subdivisions assez scolastiques: 1^o sa foi (jusqu'à 554, 2); 2^o son espérance (jusqu'à 554, 9); 3^o sa charité (jusqu'à 554, 40), mentionnant notamment les veillées de prières du pieux moine devant l'autel de Sainte-Marie-et-Sainte-Catherine (554, 21-22); 4^o sa sobriété (*quomodo, qualiter et ubi*, 554, 41) et ses aumônes de vivres et de vêtements (jusqu'à 555, 8); 5^o son observance du silence (jusqu'à 555, 23), développement adressé spécialement aux religieux; et une conclusion où nous apprenons que Thomas vécut trente ans dans ce monastère, *in hoc monasterio* (jusqu'à 555, 27).

III. Passion (jusqu'à 557, 38).

IV. Pèlerinage et miracles (jusqu'à la fin, 558, 7).

On notera, omission assez étrange dans un morceau de ce genre, qu'aucune indication n'est fournie sur le lieu d'origine ou de naissance de Thomas, non plus que sur sa famille.

¹ *Gesta commendabilia que monachus iste, dum in hac vita temporali conversatus est, strenue gessit* (553, 37-38).

Quand il rapporte la découverte du cadavre par les moines (p. 557 presque entière), l'auteur se garde de parler à la première personne, et pourtant les détails qu'il relève semblent bien d'un témoin oculaire¹. Un peu plus haut, à propos de la fuite de la communauté devant l'ennemi, il s'était astreint à la même règle². Quelle remarquable discrétion en toutes choses et combien louable chez un hagiographe ! Nous ne voyons qu'un passage où il se serait oublié : c'est quand il parle des gens de Calais, « nos ennemis », qui servent de guides aux envahisseurs du monastère³. Les mêmes Calaisiens conduisent les soldats au dortoir⁴. Ils semblent avoir détenu le secret de la cachette où les moines avaient mis en sûreté leurs vases sacrés et leurs chartes, dans un petit réduit que fermait une porte, assurément dissimulée, juste en face du lit de Thomas de la Hale. Les pillards vont droit dessus et fouillent les lits⁵. On excusera un oubli momentané chez le narrateur, dont le pécule fut enlevé en d'aussi pénibles circonstances.

Le plus étrange, c'est que, si nous ne disposions d'autres sources d'information⁶, nous ignorerions complètement que bataille fut livrée et l'ennemi rejeté à la mer. Nul, d'après l'hagiographe, n'oppose la moindre résistance. Le roi de France avait armé une grande flotte de pirates, comptant cinq cents gros navires, plus une multitude de barques et de galées⁷. Cet immense convoi pénètre dans le port de Douvres, le mardi 2 août 1295, à la troisième heure, c'est-à-dire au milieu de la matinée⁸. Des bâtiments et des embarcations, 15.000 hommes bien armés se ruent à terre et mettent le feu à beaucoup de maisons dans la ville. Tout cela sans coup férir. Alors, « ils se hâtent vers notre monastère, guidés par nos ennemis les Calaisiens »⁹. Ils brisent les portes et y mettent le feu, envahissent le cloître, mettent à mort les familiers qu'ils trouvent dans l'enceinte, vouent aux flammes un grand nombre d'édifices et parcourent, pour les dépouiller, les diverses officines ou ateliers monastiques¹⁰. Il est midi. Thomas de la Hale monte au dortoir afin d'observer exactement la Règle. C'est le martyr de la sieste. L'ennemi se rue sur ses talons. Le temps de discuter un peu, d'assassiner le

¹ Voir ci-dessous, p. 175.

² *Monachi omnes* (556, 1).

³ Ci-dessous, note 9.

⁴ *Praecedentibus Caleisiensibus* (556, 8-9).

⁵ *Ad quem locum maledicti predones [s]celerius accedentes* (556, 16) ; cf. 556, 39-41.

⁶ Elles sont assez nombreuses ; voir ci-dessous, p. 176-180.

⁷ *Magnam classem piraticam numero grandium navium quingentarum cum magna multitudine scapharum et galearum eis consociatarum* (555, 31-33).

⁸ Voir ci-dessous, p. 174, note 1.

⁹ *Sed nullam ibidem invenientes resistenciam, ducentibus inimicis nostris Caleisiensibus, ad hoc monasterium festinanter pervenerunt* (555, 40-42).

¹⁰ *Domibus multis flammis inibi traditis, per omnes et singulas officinas velocius discurrentes, quicquid in eis evellere vel manu movere poterant rapiiebant* (555, 46 - 556, 1).

moine, de fouiller les lits de ceux qui avaient pris la fuite, et tout le monde se rembarque à la hâte avec le butin. Point de bataille livrée par les Anglais : les pirates ont seulement craint l'arrivée sur place des milices locales et un changement dans l'état de la mer¹. Ils s'en retournent, dirait-on, sans laisser personne sur le carreau².

Les chroniques, pourtant, relatent un combat violent, en fin de journée, où les Français perdent quinze ou vingt mille hommes, chiffres d'ailleurs exagérés³. Rien de pareil chez notre hagiographe. Philippe le Bel a-t-il armé un demi-millier de gros vaisseaux, plus d'innombrables embarcations, et débarqué quinze mille hommes pour incendier des maisons dans la ville de Douvres et piller le prieuré, dont la perte se monte à 1560 livres⁴? Le déroulement de l'opération est d'autant plus imprévu qu'elle avait pour but exprès la conquête de l'Angleterre, ni plus ni moins⁵. Le raid devait ouvrir une campagne. La flotte française, transports, marchands armés en guerre et pillards d'aventure, profitait de ce qu'en plein été, à la meilleure saison, les garde-côtes des Cinque Ports croisaient dans d'autres parages, vers l'Écosse, où Édouard I^{er} était engagé. Au lieu d'un débarquement en force, c'est un simple raid de quelques heures. Il n'est question nulle part d'attaque et encore moins de prise du château de Douvres, qui était formidable⁶ et couvrait la route de Londres. L'hagiographe ne nous persuadera pas non plus

¹ *Quibus [s]celeriter perpetratis, timentes populum patrie in subsidium undique concurrentem et ipsi maris temperiem (sic cod. ; intemperiem, HORSTMAN) prevenire volentes, spoliis et rapinis suis simul collectis, manu sacrilega secum ad naves deportaverunt* (556, 41-44). Qu'est-ce exactement que cette *maris temperies* (ou *intemperies*) que craignent les Français et qui les pousse à se rembarquer? L'hagiographe n'a pas parlé de mauvais temps. Il faisait beau le matin (voir ci-dessous, p. 175, note 2). S'agirait-il du renversement des courants, après la moitié de l'intervalle entre deux marées? Ces gens de Douvres et de Calais connaissent les particularités de la navigation dans la Manche. Le soleil s'était levé, le 2 août 1295 (calendrier julien), un peu avant 4 h. 30 du matin pour se coucher vers 19 h. 15 ; midi vrai à 11 h. 48. La troisième heure du jour tombait donc un peu après 8 heures du matin.

² *Erectis igitur malis et velis expansis, classis ipsa pestifera Francie ad patriam de qua venerat [s]celerius est reversa* (557, 3-5).

³ Ci-dessous, p. 177, note 6.

⁴ Sans parler des reliques et des archives, de valeur inestimable, sans doute, pour les moines, mais de nul prix pour le roi de France ou leurs ennemis de Calais et d'autres lieux : *Ad summam mille quingentarum sexaginta librarum, preter reliquias et munimenta monasterii, quorum precium nullo modo potuit estimari* (557, 1-3).

⁵ *Terram Anglie hostiliter invasuri, ut eandem terram Anglie regis Francie dominio subiugarent* (555, 34-35).

⁶ Voir ci-dessous, p. 181, les observations du pèlerin Simon Semeonis, vers l'an 1322.

que 15.000 hommes de troupe ont envahi son petit prieuré. A le prendre au pied de la lettre, il semble le dire, mais on soupçonne qu'il s'est agi plutôt d'une bande de pillards, guidés par quelques gens de Calais, ennemis particuliers des moines de Douvres. Ce silence sur leur défaite n'est pourtant pas inspiré par le souci de ne faire nulle peine aux Français dont un bon nombre, en temps de paix, passaient par Douvres et visitaient l'église, s'ils étaient pieux ou de loisir. Notre auteur ne leur épargne pas les injures.

Enfin, les moines redescendent de la cachette où ils s'étaient réfugiés, en haut de l'église. Ils se sont assurés que les ennemis sont bien partis et les vaisseaux sortis du port (557, 5-7). Le détail de ce qu'ils aperçoivent en pénétrant au dortoir prouve qu'il faisait encore clair. La nuit tombante ne sert pas d'excuse pour la remise au lendemain de l'enterrement de leur confrère tué : ils se la reprochent, au contraire, comme un manquement à la coutume, sinon à la Règle, mais l'expliquent autrement ¹.

L'hagiographe, presque certainement témoin oculaire, note l'éclat des armes au soleil du matin (il faisait donc beau ²) ; il décrit la blessure de Thomas de la Hale ³ ; il consigne, de la façon la plus vivante, les mouvements divers des moines rentrant au dortoir et que la vue du cadavre de leur confrère ⁴ n'empêche pas de couler, de côté, un regard vers la cachette de leur trésor ⁵ et aussi (surtout, peut-être) vers leurs lits, bouleversés brutalement, d'où avait disparu leur pécule ⁶.

Le lendemain, 3 août 1295, Thomas est enterré devant l'autel de Sainte-Marie-et-Sainte-Catherine ⁷, en souvenir de ses pieuses veillées nocturnes à cet endroit de l'église.

Le texte du *Sanctilogium* (BHL. 8249) est bien différent du curieux récit que nous venons d'examiner. C'en est un résumé, sec et bref, assez négligé, après une lecture très rapide, mais pourvu d'une préface et d'un sommaire de Miracles qui semblent perdus. Le titre, dans le manuscrit unique, est simplement : *De Thoma monacho a Gallis occiso*. L'imprimeur Wynkyn de Worde (ou son éditeur,

¹ *Tot et tantis doloribus, angustiis et dampnorum miseriis undique fatigati* (557, 32-33).

² *Ex omni genere armorum et precipue ferreis preclare radiantibus fortiter munitorum* (555, 38-39).

³ *Ita ut cerebrum capitis patenter videretur* (556, 35-36).

⁴ Thomas n'avait eu le temps de retirer qu'un soulier : *altero pede discalciatum* (557, 11).

⁵ *In obliquo prospicientes, ostium loci illius in quo thesaurus ecclesie reconditus fuit violenter dirutum et confractum... repperierunt* (sic ; 557, 25-29).

⁶ *Una cum lectis eorum simul omnibus rebus exspoliatis* (557, 28-29).

⁷ *Coram altari quod in honore gloriose virginis Marie et sancte Katerine dedicatum est* (557, 35-36).

Jean Capgrave) prendra la liberté d'ajouter *sancto* avant *Thoma*. Mais Jean de Tynemouth est fort scrupuleux dans le choix des épithètes conférées aux différents personnages dont il abrège la Vie. Le cas de Thomas de Douvres est l'un des deux où il n'emploie ni *sanctus*, ni *beatus*, ni *servus Dei*¹. Il suffit de lire la Vie ancienne un peu trop vite pour en tirer que les pillards ont voulu forcer Thomas à leur désigner la cachette du trésor et à leur livrer les vases sacrés. Qu'une version si différente des événements ait existé paraît fort peu probable. Même négligence dans la transcription de la date du jour, qui est donné comme *nonis augusti*, mais non dans celle de l'année 1295, écrite en toutes lettres². Enfin, résumé d'une vingtaine de Miracles, d'une façon qui suppose des récits circonstanciés³; nous n'en avons pas retrouvé d'autres traces⁴.

LES CHRONIQUES. — Le raid sur Douvres, épisode militaire sans grandeur et sans lendemain, n'a guère retenu l'attention. Il doit suffire ici de citer quelques-uns des chroniqueurs qui en ont conservé le récit, sans nous évertuer, pour des détails aussi minimes, à une longue analyse de leurs rapports mutuels. Ils ne font, du reste, que corroborer, dans l'ensemble, la Vie ancienne de Thomas de la Hale, document rédigé sur place et qui, en dépit d'omissions assez déconcertantes, paraît fondé, à tout le moins, sur les souvenirs encore récents de témoins oculaires.

Gautier de Hemingburgh était chanoine régulier de Gisburn, au comté d'York, éloigné, certes, dans l'espace, mais contemporain (il mourut sans doute après 1313). Pour cette période, les critiques s'accordent à penser qu'il rédigea ses annales soit de connaissance

¹ Le second est Hugues l'Enfant, de Lincoln, prétendue victime d'un meurtre rituel en 1255 (*BHL*. 4031). Voir les remarques de HORSTMAN, op. c., t. I, p. xiv.

² Le texte ancien (*BHL*. 3248 b) était on ne peut plus précis : *Anno igitur incarnationis dominice millesimo ducentesimo nonagesimo quinto, secunda die mensis augusti, per diem Martis, in crastino scilicet beati Petri ad Vincula* (HORSTMAN, t. II, p. 555, 27-30); mais il est resté inédit jusqu'en 1901, tandis que la Passion abrégée, imprimée dès 1516, donnait cours à la fausse date du 5 août. Le 2 août 1295 était bien un mardi; Haines en fait un lundi (op. c., p. 243).

³ HORSTMAN, t. c., p. 403, 19-27.

⁴ Haines (op. c., p. 247) renvoie au manuscrit 59 de Corpus Christi College, à Cambridge, fol. 27. C'est une erreur de référence, quoique ce volume renferme en effet des documents en provenance du Kent; lire: article 27 de l'ancien Index, fol. 132^v (ci-dessous, p. 180). Une autre référence de Haines est également fautive: Lambeth MS. 240, fol. 718; il s'agit assurément du manuscrit Bodley 240, où la Vie et Passion ancienne commence à la page 798; c'est celui-là même que reproduit HORSTMAN, t. c., p. 553-558.

personnelle soit d'après ce qu'il avait entendu de gens bien informés. Il ne doit pas être tenu pour un témoin de l'existence de la Vie et Passion ancienne (*BHL*. 8248 b), mais son récit est parfaitement logique et intelligible : il place antérieurement au raid une petite affaire, à Hythe, où un bâtiment français, parmi cinq galées envoyées à la découverte, s'échoua et fut pris ¹. Gautier situe l'événement en 1295 ², mais, comme il lui arrive parfois, le jour n'est pas marqué avec précision ³. Après avoir décrit la ville prise et les ennemis repoussés, vers le soir, il revient en arrière pour énumérer les pertes du côté anglais :

In ipso autem introitu hostium in villa de Dover, ceciderunt ex nostris XIII viri ⁴ et unus monachus ; hic quidem monachus, ceteris suis fratribus in campanili ecclesiae se receptantibus, cum orationi vacaret in ecclesia Dei, coram ipso altari trucidatus est, et obtulerunt eum Deo sacrificium matutinum ⁵.

Cette version dramatisée ne doit pas être préférée à celle que présente la Vie ancienne de Thomas de la Hale ; elle montre un honnête annaliste, à l'autre bout du royaume, consignait les rapports quelque peu embellis qui lui étaient parvenus ⁶.

Les annales de Worcester ont été écrites par un moine du prieuré de cette ville jusqu'à 1303. Ce récit d'un contemporain est bref :

Gallici portum de Dovere invaserunt et partem combusserunt, multa asportaverunt, feminas rapuerunt, monachum infirmum occiderunt, et recesserunt. Sed iterum redierunt, ut

¹ *Chronicon domini Walteri de Hemingburgh*, éd. H. C. HAMILTON, t. II (Londres, 1849), p. 60-63.

² Un manuscrit a : 1296, date à rejeter, ne fût-ce qu'à cause de celle que portent les lettres de Boniface VIII citées immédiatement après dans la même chronique comme *eodem anno* et qui sont du mois de mars de la première année du pontificat ; or, le pape, élu la veille de Noël 1294, avait été consacré le 2 janvier suivant.

³ *Circa festum beati Petri ad Vincula magna pars eiusdem classis applicuit apud Doverniam* (éd. HAMILTON, t. c., p. 61).

⁴ Ce petit nombre s'explique par la fuite générale de la population, au début de l'action. La Vie ancienne (HORSTMAN, 555, 45-46) signale la mise à mort de tous les familiers du prieuré rencontrés par les Français dans l'enceinte monastique. Peut-être, sauf Thomas, n'y eut-il pas d'autres tués.

⁵ Henri Knighton, chanoine de Sainte-Marie de Leicester, transcrit Gautier de Hemingburgh (*Chronicon Henrici Knighton*, éd. J. B. LUMBY, Londres, 1889, t. I, p. 352).

⁶ Les Français auraient perdu 15.000 hommes, d'après Gautier, chiffre certainement exagéré. Haines (op. c., p. 243, note 3) cite les *Litterae Cantuarienses*, t. II, p. 311, avec 20.000 tués ; sa référence est fausse.

facinus ampliarent, et sic ducentos de sociis suis amiserunt, praeter eos quos absorbit aqua maris ¹.

Une addition marginale, mutilée par le relieur, place les mots suivants après *infirmum* : *nomine Thomam, innocentis et purae conversationis ab infantia, pro quo Deus miracula...*

La chronique du prieuré de Dunstable, commencée par Richard de Morins, qui mourut en 1242, fut continuée d'année en année, à ce qu'il semble, jusqu'en 1297. Son témoignage est donc aussi contemporain, sous 1295 :

Eodem anno, rex tenuit parliamentum suum Lundoniis, kalendis augusti, in praesentia legatorum papae. Et Franci cum navigio grandi irruerunt in villam de Dovere repente meridie, per negligentiam burgensium, et villam in parte combusserunt ; et, depredata ipsa villa, nobiliores ex ea mulieres captivas abduxerunt. Sed statim villata ipsa, associata sibi patria, insecuti sunt eos usque ad naves et multitudinem maximam ex eis interfecerunt. Et quidam ex eis, dispersi super terram prae timore, similiter sunt occisi. Ubi, ut dicitur, filius comitis de Artoys occisus est, eo quod nulli Anglico reddere se volebat. Ex Anglis autem in ipso conflictu pauci perierunt ².

Ce texte, très sobre, on le voit, ne mentionne aucun chiffre de pertes, ni la mise à mort de Thomas de la Hale.

Pierre Langtoft, chanoine de Bridlington, au comté d'York, est également un contemporain et sa chronique, en vers français, est tenue pour originale de 1272 à 1307. Il mentionne l'assassinat de Thomas de la Hale, sans le nommer, mais le passage semble corrompu : *Un moyne de la celle, a ky vynt enclinaynt / Et cyl les asolt, mot plus ne sonaynt* ³.

Le récit des *Flores Historiarum* est important. On sait maintenant que cette chronique, longtemps attribuée à un personnage mythique, Mathieu de Westminster, est en réalité une édition mise à

¹ *Annales Monastici*, éd. H. R. LUARD, t. IV (Londres, 1869), p. 522.

² *Ibid.*, t. III (1866), p. 398.

³ *The Chronicle of Pierre de Langtoft*, éd. T. WRIGHT, t. II (Londres, 1868), p. 224. L'éditeur indique en note la variante de trois manuscrits : *Un moigne y fut pur veir, à qi vint enclinecent*. Ce texte, comme celui de base, paraît corrompu. Wright remarque que Robert Mannyng de Brunne, qui mit Pierre de Langtoft en vers anglais et termina son travail en 1338, ne semble pas avoir compris ce passage. Mais Robert Mannyng avait-il sous les yeux exactement le même texte français ? Il faudrait pour en décider recourir à une édition qui nous est inaccessible, celle de Thomas Hearne, *Peter Langtoft's Chronicle, as improved by Robert of Brunne* (Oxford, 1725 ; également dans les œuvres complètes de Hearne [Londres, 1810], t. III et IV). Ce passage, en effet, ne figure pas dans la portion de la chronique de Robert Mannyng éditée par F. J. Furnival (Londres, 1887).

jour des *Chronica Maiora* de Mathieu Paris. Le plus ancien témoin des *Flores Historiarum* (le manuscrit Chetham, à Manchester), commencé à St. Albans et poursuivi jusqu'en 1265, fut continué à Westminster jusqu'à la fin de 1306, date où s'arrêtent la plupart des recensions. De notre point de vue, la plus intéressante est celle du Cottonien, Nero D. 2 : provenant du prieuré de Rochester, dans le Kent et à quelque 40 milles de Douvres, sur la route de Londres, elle a toutes les chances d'avoir été rédigée d'après l'information de messagers de passage. Un autre exemplaire, aujourd'hui à Eton, vient du prieuré de Merton, au diocèse de Rochester, dans le Surrey, non loin de Wimbledon et donc tout près de Londres. Les notices s'y font plus explicites à partir de l'année 1293. Conforme pour le fond au manuscrit Chetham, il le complète, jusqu'en 1307, à l'aide d'une autre source. Le raid sur Douvres, de 1295, appartient donc à cette section où le témoin de Merton est le meilleur, non seulement à cause de sa proximité relative du lieu de l'événement, mais parce que ces annales (de 1294 à 1306) sont écrites de diverses mains contemporaines.

Ecce, intempestae noctis silentio, piratica gens Francorum, Dovoriam sibi (Anglis) dans assultum, quandam domum religiosorum et quamplures domos littori vicinas facibus succenderunt. Peremerunt quidem ibi quendam monachum, nomine Thomam, innocentis ac bonae vitae, pro quo Dominus miracula operatur¹. Mutata tamen substantia pro accidente, decapitatis his qui ascenderant et prae timore contrabellantis populi, in hortis se absconderunt et in antris, paucis e multis exceptis suas naves clandestine reingressis. Qui tergiversantes in patria sua adeptos se fuisse claves castris Dovoriam falsiloqui ventilarunt. Alias miserunt galeyam, trecentis pugnantibus munitam, ad explorandum locum habilem applicandi, quam, apud la Hethe minus caute in sabulo defixam, circumdabant maris vigiles, repertosque homines et quendam velut de stirpe Achym iugulantes², acephalorum corpora madidis pelagi sarcophagus proiecerunt³.

¹ Les mots *Peremerunt - operatur* sont une addition du manuscrit Cottonien Nero D. 2, où un dessin, reproduit par Haines (op. c., p. 245), représente l'assassinat de Thomas. Cf. ci-dessus, p. 178, addition de Worcester.

² Le manuscrit Chetham a les mots et lettres : *de stirpe Achym iugulantes acepha* sur grattage.

³ *Flores Historiarum*, éd. H. R. LUARD (Londres, 1890), t. III, p. 94. Dans son appendice, t. c., p. 280, Luard donne le texte du manuscrit d'Eton : *Rursum petierunt sperandae pacis treugas, nec eas optinuerunt. Tertio, ut tempore medio manus nautarum procellosa sileret. Neque super hoc effectum aliquem sunt consecuti, quoniam, ipsis pro pace laborantibus, ecce, intempestae noctis silentio, piratica gens Francorum Doveriam assilientes, quandam domum*

La chronique attribuée à Guillaume Rishanger fut composée, pour les années 1272-1306, après 1327. Voici son témoignage. Il se place immédiatement après la mention du parlement tenu en présence des cardinaux légats :

Qui circa festum Pentecostes venientes Londonias, ibidem ex mandato regis, adhuc in Wallia existentis, eius prestolabantur adventum, qui fuit circa festum Sancti Petri ad Vincula.

Un sous-titre marque ici l'importance attachée à l'aspect qui précisément nous intéresse, plutôt qu'au raid même contre Douvres :

GALLICI OCCIDUNT MONACHUM DOVERIAE. Circa praesens tempus, classis gallicana Doveriam veniens emisit predones qui, spoliato prioratu et uno monacho sene occiso, partem magnam oppidi incenderunt; quorum aliqui ante reditum ad naves interfecti sunt, sed plurimi evaserunt ¹.

Guillaume Rishanger mentionne ensuite, et non auparavant, l'affaire de Hythe.

Enfin, une continuation de la chronique de Martinus Polonus, écrite avant 1307 dans le sud de l'Angleterre, signale le martyre de Thomas de la Hale et les miracles à sa tombe ².

Ce ne sont pas là des événements qui laissent des traces bien profondes. Prenons la dernière parue des histoires d'Angleterre :

religiosorum, etc. jusqu'à: ventilarunt. Proinde cardinales, imperfecto negotio pro quo venerant, ad Galliam remearunt, praeexhausta pecunia multa nimis, <et> a viris religiosis duplam pecuniam extorserunt. His ergo divulgatis in regione Francorum, mox indurati corde, quorum pedes proni fuerunt ad effundendum sanguinem, plebem convocant, classem parant et ut regnum Angliae acciperent consiliati sunt. Sed spe (sic legendum) sunt frustrati. Praemittentes enim galeam electissimam, ut infirmiora terrae, nescio, vel ut ad applicandum locum habilem explorarent, et quaerentes praelium, obstaculum reppererunt. Appropinquantibus vero temere prope, occurrerunt maris vigiles, vallantes galeam, et homines repertos velut oves in caulis iugulantes azephalorum corpora madidis pelagi sarcofagis proiecerunt. Ibi enim ceciderunt qui operantur iniquitatem; expulsi sunt, nec resistere potuerunt.

¹ *Willelmi Rishanger... Chronica et Annales*, éd. H. T. RILEY (Londres, 1865), p. 150. Une insertion plus récente dans le manuscrit Royal 13. E. xi de l'*Historia Anglicana* de Thomas Walsingham (éd. H. T. RILEY, Londres, 1863, t. I, p. 52), faite à la fin du xiv^e siècle, reproduit l'annale de Guillaume Rishanger: *Circa praesens tempus - incenderunt*.

² Manuscrit 59 de Corpus Christi College, à Cambridge, fol. 132^v (M. R. JAMES, *Catalogue*, t. I, p. 123). Ce codex pourrait provenir des Prémontrés de West Langdon, dans le Kent, mais les liens qu'on lui a supposés avec le prieuré de Merton (cf. ci-dessus, p. 179) semblent imaginaires.

une note rapide, en bas de page, chez Sir Maurice Powicke¹. Mais un quart de siècle à peine s'était passé depuis la mort de Thomas de la Hale que sa tombe était devenue une des curiosités de l'endroit. On la montrait aux pieux pèlerins de passage. Se rendant en Terre Sainte, en 1322, l'Irlandais Simon Semeonis en témoigne².

INDULGENCES. — Vers la fin du xiv^e siècle, comme nous le verrons, on demandera la canonisation de Thomas au titre du martyr. Il est bien, croyons-nous, le seul candidat à cet honneur dont la mort ait été attestée officiellement, pour la première fois, par la collation d'une indulgence aux fidèles qui prieront pour le repos de son âme. Le registre de l'évêque de Winchester Jean de Pontoise renferme une lettre d'indulgence donnée à Douvres par ce prélat, le 11 janvier 1295 (ancien style, donc 1296), cinq mois et quelques jours après la mort de Thomas. Excellente preuve documentaire, elle ne saurait évidemment établir un culte à proprement parler. L'Avocat du Diable en tirerait plutôt argument contre la réputation de martyr. C'est pourtant la plus ancienne manifestation datée de l'empressement des fidèles sur la tombe du moine assassiné au cours de l'été précédent³.

¹ Dans le texte : « No serious raids were made upon English or French soil » (The Oxford History of England. *The Thirteenth Century, 1216-1307*, Oxford, 1953, p. 655). Et en note : « Cf. the attack on Dover by a great galley in 1294 (Flores Historiarum, iii. 94, 280), and the grant of four French ships to their captors, the bailiffs of Yarmouth (Rôles gascons, iii, no. 3047). » Ce n'est pas contre Douvres qu'il ne se présenta qu'une seule galée, mais dans la petite affaire de Hythe. L'attaque de Douvres fut certainement menée avec un plus grand nombre de bâtiments. L'année, du reste, était 1295 et non 1294.

² Il vient de voir Cantorbéry et poursuit son voyage : *Et inde reverenter sanctorum visitatis reliquiis pergentes venimus castrum nomine Dovariam famosissimum, tribus fossatis, precipitiis terribilibus ac aliis bellicis apparatibus excellenter bene munitum et in cacumine montis situm. Ad cuius pedes est monasterium nigrorum monachorum ubi iacet corpus beati Thomae monachi et martiris, gallicis manibus martirizati*. Texte édité, du manuscrit 407 de Corpus Christi College, à Cambridge, par Jacques Nasmith. *Itineraria Symonis Simeonis et Willelmi de Worcestre* (Cambridge, 1778), p. 7. Sur le manuscrit, voir M. R. JAMES, *Catalogue*, t. II, p. 291-293 ; il provient du prieuré cathédral de Norwich et appartient à Simon Bozoun, prieur de 1344 à 1352.

³ INDULGENCIA WYNTONIENSIS EPISCOPI DE QUADRAGINTA DIEBUS AD TUMBAM. *Universis presentes litteras inspecturis Iohannes, permissione divina Wyntoniensis episcopus, salutem in Domino sempiternam. Quoniam, sacre*

Étant au prieuré de Douvres, en octobre 1370, l'archevêque de Cantorbéry Guillaume Whittlesey aurait accordé une indulgence identique à celle du 11 janvier 1296¹. Dans le Registre du prieuré, une addition concerne les indulgences à gagner dans l'église. Une série d'autels y sont mentionnés, ainsi que la *Tumba fratris Thome de la Hale*. On notera que l'épithète de saint ou de bienheureux n'y est pas donnée et qu'il s'agit expressément de la tombe, non d'un autel².

CULTE LOCAL. — Le concours des fidèles à la tombe est signalé très tôt³. Le prieuré même fournit fort peu de preuves documentaires. En 1389, on y dressa le catalogue de la bibliothèque et un

<scripture> eloquio attestante, sancta et salubris est cogitacio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur, nos, de Dei omnipotentis misericordia, beate et gloriose semperque virginis Marie genitricis eiusdem, beatissimorum apostolorum Petri et Pauli, sanctorum quoque confessorum Swithuni, Birini, Athelwoldi et Hedde, patronorum nostrorum, omniumque sanctorum meritis et precibus confidentes, omnibus parochianis nostris et aliis quorum diocesani hanc nostram indulgenciam ratam habuerint, de peccatis suis vere penitentibus et confessis, qui pro anima fratris Thome de la Hale, quondam monachi, in ecclesia conventuali beati Martini Dovorr', cuius corpus in predicta ecclesia requiescit humatum, et pro animabus omnium fidelium defunctorum orationem dominicam cum salutatione angelica dixerint pia mente, quadraginta dies de iniuncta sibi penitencia misericorditer relaxamus. In cuius rei testimonium sigillum nostrum presentibus est appensum. Datum Dovorr', iiii. idus ianuarii, anno millesimo ccc^{mo} nonagesimo quinto, consecracionis nostre quarto decimo (Registrum Iohannis de Pontissara episcopi Wyntoniensis, éd. C. DEEDES, t. II, Oxford, 1924, p. 845, Appendix iv ; = *The Canterbury and York Society*, t. XXX). A la suite, sans doute, du pillage de 1295, le prieuré se trouvait en difficulté financière. Deedes imprime aussitôt après (p. 845-846), selon le même Registre de Douvres (manuscrit 241 de Lambeth, fol. 52 et 53), une indulgence du même évêque de Winchester, du 2 octobre 1302, accordant 40 jours aux fidèles qui visiteraient l'église conventuelle ou lui feraient des aumônes.

¹ Arthur HUSSEY, *Testamenta Cantiana*, East Kent (Londres, 1907), p. 104, note (= *Archaeologia Cantiana*, Extra Volume, 1907). Hussey renvoie au *Journal of the British Archaeological Association* de septembre 1884.

² Manuscrit cité de Lambeth, fol. 52, addition (du xv^e siècle, semble-t-il) concernant les indulgences à gagner dans l'église du prieuré de Douvres ; M. R. JAMES et C. JENKINS, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace* (Cambridge, 1930), p. 396.

³ Indulgence de 1296, mention de miracles dans la Vie ancienne (avant 1307?) et dans le manuscrit 59 de Corpus Christi, visite de Simon Semeonis (1322), recueil de Miracles utilisé par la Vie abrégée (avant le milieu du xiv^e siècle?), indulgence de 1370, enfin démarches pour la canonisation (1380-1382).

inventaire de la sacristie. Dans le premier, un manuscrit s'intitule *Metra* (lire sans doute : *Metrica*) de *Thoma Dovorienne*, et l'incipit en est : *Expirat caritas*¹. C'est la seule mention du héros de la maison, quoique assurément la Vie et Passion de celui-ci ait figuré, à sa place ou en supplément, dans quelques-unes des collections hagiographiques qui n'y sont que désignées sommairement et non dépouillées.

L'inventaire fourni par le sacriste Thomas Stake, dans la semaine qui suivit le 29 septembre 1389, mentionne : *Item super altare de petra super quam martirizatus est beatuss. Item vexillum de lintheam<ine> beati Thome*². Fort probablement, il s'agit ici de S. Thomas Becket et son nom doit être suppléé à la fin de la première mention : <Thoma>s. Il n'est pas exclu, toutefois, que ce puisse être Thomas de la Hale³.

Thomas Riche, *vicar* de Bokeland⁴, qui fut enterré au prieuré de Douvres en 1500, près de Humphrey, ancien prieur du lieu⁵, laisse par testament au maître-autel 12 deniers, à l'autel de la Bienheureuse Marie 8 deniers, à l'autel du Bienheureux Thomas de Halys, 8 deniers⁶. A notre avis, il n'est pas permis d'en conclure, comme on l'a fait généralement, qu'il existait, en l'église du prieuré, un autel consacré sous l'invocation de Thomas de la Hale, car rien n'autorise à croire qu'il eût été canonisé⁷. Très probablement, la chapelle de Sainte-Marie-et-Sainte-Catherine, devant l'autel de laquelle était sa tombe⁸, avait fini par recevoir

¹ Catalogue dressé par Jean Whytefelde en 1389, qui porte maintenant la cote Bodley 920. M. R. JAMES, *The Ancient Libraries of Canterbury and Dover* (Cambridge, 1903), p. 453.

² Lire peut-être : *lintheam<inibus>*. Feuille de garde du manuscrit 87 de St. John's College, à Cambridge. L'Inventaire est imprimé par M. R. James, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of St. John's College, Cambridge* (Cambridge, 1913), p. 116-117.

³ HAINES, op. c., p. 123.

⁴ Buckland, tout près de Douvres et aujourd'hui dans la ville, à ne pas confondre avec un autre Buckland du Kent, non loin de Faversham. L'église Saint-André de Buckland était appropriée au prieuré. Elle contenait une chapelle de S. Thomas (probablement Thomas Becket) et une lumière y brûlait, « the Light of St Thomas », d'après un testament de 1514 (HUSSEY, t. c., p. 104).

⁵ Maître Humphrey Tutbury, mort vraisemblablement en 1498 ou 1499 (HAINES, op. c., p. 296).

⁶ HUSSEY, l. c.

⁷ Voir ci-dessous, p. 186.

⁸ Ci-dessus, p. 175, note 7.

son nom¹. Cet autel était sans doute différent de celui de Sainte-Marie *sub volta*², qui serait l'autel de la Bienheureuse Marie gratifié de 8 deniers par le même testament.

Le 2 août était marqué, au réfectoire du prieuré, par un plat spécial, et la mention qui en est faite, quatre ans avant la suppression, sous Henry VIII, est peut-être la seule, en provenance de Douvres même, qui donne à Thomas de la Hale le titre de saint³.

On connaît l'habitude monastique de prendre en religion le nom d'un saint ou d'un autre personnage vénéré. Celui de Thomas de la Hale fut ainsi adopté par un des derniers occupants du prieuré de Douvres, qui s'appelait dans le monde Thomas Cristun (à lire sans doute : Christun)⁴.

DÉMARCHES EN VUE D'UNE CANONISATION. — Jean Whytefelde, préchantre du prieuré⁵, était à Rome en 1380-1381⁶. Il est probable qu'entre autres affaires il avait été chargé par son prieur, Jean Newenham, de promouvoir la canonisation de Thomas de la Hale, car c'est lui qui, en qualité de procureur des prieur et couvent, présentera à l'archevêque de Cantorbéry, Guillaume Courtenay, la bulle obtenue d'Urbain VI et datée du 20 décembre 1380⁷.

¹ C'est aussi la conclusion de E. W. Kemp, *Canonization and Authority in the Western Church* (Oxford, 1948), p. 124.

² Souvent mentionné dans l'histoire de la maison et objet d'indulgences spéciales (HAINES, op. c., passim).

³ Manuscrit Add. 25107 du Musée Britannique (comptes du prieur Thomas Lenham, du 29 septembre 1530 au 29 septembre 1531). Traduit en anglais par Haines (op. c., p. 453) : « And for vi^d for freshwater fish taken, namely « *troughtes* » and other kinds against the day of St Thomas de la Hale. »

⁴ *Per me... Thomam Delehale* (liste des moines qui, en novembre 1534, ont signé la reconnaissance de la suprématie royale, d'après *Historical Manuscripts Commission, Deputy Keeper Report VIII*, Appendix II, p. 285 ; HAINES, op. c., p. 319). *Per me Thomam Cristun alias Hayles* (signature apposée à l'Acte de reddition, 16 novembre 1535 ; HAINES, op. c., p. 321, avec fac-similé du document, planche XI).

⁵ C'était le futur auteur du catalogue de la bibliothèque ; ci-dessus, p. 182.

⁶ D'après le colophon d'un commentaire d'Hildemar sur la Règle de S. Benoît, qu'il y transcrivit de sa main, aujourd'hui à Cantorbéry (HAINES, op. c., p. 358).

⁷ Haines, op. c., p. 477, écrit par erreur : 19 décembre 1381, et David Wilkins la place en 1382, dans le titre, quoique sa note *b* montre qu'il la date correctement (*Concilia Magnae Britanniae et Hiberniae*, Londres, 1737, t. III, p. 174 ; texte intégral pris au Registre de Guillaume Courtenay, fol. 50 a). La bulle n'est accessible que chez Wilkins ; Haines, l. c., en fournit une tra-

Celle-ci s'intitule : *Bulla ad inquirendum de vita et miraculis fr. Thomae de la Hale, quondam monachi monasterii Dovorr'*¹. Le pape incline une oreille favorable aux prières du roi d'Angleterre Richard et de sa mère Jeanne, princesse de Galles², ainsi que de plusieurs nobles anglais ; il loue, en termes généraux, la vie exemplaire de Thomas, s'exprime prudemment sur son martyre et rappelle les miracles obtenus par ses mérites, tout en laissant aux impétrants la responsabilité de ces informations³ ; il charge de l'enquête les destinataires de sa lettre⁴ : l'archevêque de Cantorbéry et les évêques de Londres et de Rochester, qui lui en feront rapport.

En exécution de cette charge, au palais royal de Westminster, le 28 octobre 1382, des lettres de commission furent rédigées⁵, au nom de Guillaume, archevêque de Cantorbéry, et de Robert, évêque de Londres, conjointement avec l'évêque de Rochester, dont le prénom n'est pas cité. Ces prélats ont reçu intacte la bulle d'Ur-

duction anglaise partielle. La bulle, ainsi que la commission de Guillaume Courtenay, du 28 octobre 1382, et l'instruction aux commissaires sur l'interrogatoire des témoins, qui la suivent dans le Registre, avaient été signalées par Dugdale, *Monasticon Anglicanum*², t. IV, p. 531-532, en note. Celui-ci mentionne aussi, d'après le Registre de Douvres (manuscrit 241 de Lambeth ; cf. JAMES et JENKINS, *Catalogue*, p. 393-397), deux autres bulles du même Urbain VI en faveur du prieuré.

¹ Dans l'édition Wilkins, sinon dans le Registre même.

² Il s'agit de Richard II et de Jeanne, « the Fair Maid of Kent », fille d'Edmond Woodstock, comte de Kent, qui avait épousé Édouard, le Prince Noir, le 10 octobre 1361. On voit les rapports d'origine de la princesse de Galles avec le comté où florissait le culte populaire de Thomas de la Hale.

³ *In consistorio publico fuit propositum... quod..., vitae suae terminum consummando, pro monasterii ipsius iuribus defendendis ac etiam conservandis, martyrii laurea meruit coronari, et quod omnipotens Dominus per ipsius Thomae merita, in loco ubi corpus requiescit eiusdem et alibi, plura miracula dignatus est operari, honorans in terris quem, ut pie creditur, martyrio laureatum coronavit in caelis* (WILKINS, t. c., p. 174).

⁴ *De vita et meritis dicti Thomae ac eius miraculis et caeteris circumstantiis iuxta interrogatoria quae vobis sub bulla nostra transmittimus interclusa* (ibid.).

⁵ Le notaire était *Walterus Comam de Aerde, clericus, Traiectensis dioecesis* ; les témoins : Thomas (Arundel), évêque d'Ely, Jean Cobham, chevalier et sire de Cobham, et Jean Prophet, recteur d'Adesham, secrétaire de l'archevêque, avec plusieurs autres non nommés. Le titre est, chez Wilkins : *Archiepiscopi Cant. commissio ad cognoscendum in negotio huius modi et inquirendum super contentis in dicta bulla*. L'évêque de Rochester, qui était Thomas de Brintone, n'est sans doute mentionné que pour la forme ; il semble qu'il ait été absent : seuls les sceaux de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Londres furent appendus.

bain VI, des mains de Jean Whytefelde, procureur des prieur et couvent de Douvres. Ils s'adressent aux personnes suivantes, qu'ils chargent de l'enquête : le prieur de Christ Church, à Cantorbéry, et celui de Saint-Grégoire, dans la même ville ; Thomas Southam, archidiacre d'Oxford, du diocèse de Lincoln ; Robert Bradgar, chanoine de Londres ; et Robert Bourne, recteur de Southfleet et *inceptor legum*, du diocèse de Rochester.

Enfin, le Registre de Guillaume Courtenay transcrit, à la suite, des instructions sur la façon de procéder aux interrogatoires concernant les miracles ¹.

Aucun autre document n'a été signalé, ni en Angleterre ni à Rome, ni aucun autre souvenir à ce sujet ². Nous avons noté ci-dessus ³ que les moines de Douvres restèrent très prudents, presque jusqu'à la fin, et que le culte de Thomas ne fut guère encouragé par eux. Il est assez vraisemblable que l'enquête, si elle eut lieu, n'aboutit pas ⁴.

¹ Il n'est pas possible de déterminer si ces dispositions sont celles mêmes auxquelles fait allusion la bulle d'Urbain VI (ci-dessus, p. 185, note 4). En voici le texte, pris à Wilkins, t. c., p. 175 : *Forma iuxta quam testes examinabitur super miraculis recolendae memoriae Thomae de Hale, monachi monasterii de Dovor', Ordinis S. Benedicti, Cantuariensis dioecesis. Testes legitimos, quos super miraculis dicti Thomae debetis recipere, prius ab eis praestito iuramento, diligenter examinare curetis, et de omnibus quae dixerint interrogetis eos quomodo sciunt, quo tempore, quo mense, qua die, quibus praesentibus, quo loco, ad cuius invocationem et quibus verbis interpositis, et de nominibus illorum circa quos miracula facta dicuntur, et si eos antea cognoscebant, et quot diebus ante eos viderunt infirmos, et quanto tempore fuerunt infirmi, et quanto tempore visi sunt sani, et de quo loco sunt oriundi. Et interrogentur de omnibus circumstantiis diligenter, et ad singula capitula, ut expedit, fiant quaestiones praedictae, ac series testimonii et verba testium quorumlibet singillatim et explicite redigantur in scriptis.*

² Toutes ces démarches en vue d'une canonisation ont échappé à l'excellent travail de Margaret R. Toynbee, *S. Louis of Toulouse and the Process of Canonization in the Fourteenth Century* (Manchester, 1929), qui forme le tome XV de la *British Society of Franciscan Studies* et le tome LV des *Publications of the University of Manchester, Historical Series*. E. W. Kemp y consacre une page, op. c., p. 123-124.

³ P. 182.

⁴ C'est tout à fait gratuitement que Haines (op. c., p. 248) accuse d'obstruction les deux prieurs de Christ Church et de Saint-Grégoire, surtout le premier. Ni l'un ni l'autre, écrit-il, ne devait être favorable à un nouveau saint, rival et dangereux voisin de leur propre Thomas, qui leur rapportait gros. Un S. Thomas de la Hale, dit-il, « aurait intercepté la dévotion des pèlerins » débarquant à Douvres. En outre, Haines suggère que le prieuré manqua

CALENDRIERS ET MARTYROLOGES. — Aucun calendrier ou martyrologe manuscrit, que nous sachions, ne commémore Thomas de la Hale¹. Celui du prieuré de Douvres ne paraît pas avoir été retrouvé². Rien dans les collections d'Hermann Greven, au début d'août, non plus que dans les deux éditions de l'Usuard augmenté par les Chartreux de Cologne d'après ses papiers³, ou que dans le *Lignum Vitae* d'Arnold Wion, pour autant qu'il y ait moyen de dépouiller un tel fouillis⁴.

Il n'y a pas lieu, du reste, de s'étonner devant un silence quasi unanime : aucun indice de l'existence, même à Douvres, d'une célébration liturgique, mais simplement, nous l'avons noté, d'un culte populaire et d'un anniversaire domestique⁵. La seule exception

d'argent pour les frais. Mais s'il est indéniable que Douvres était le port tout indiqué pour les pèlerins de Cantorbéry, ceux qui venaient d'outre-mer n'étaient certes pas aussi nombreux que ceux qui faisaient le chemin par voie de terre, et l'expérience enseigne qu'il est expédient de combiner les itinéraires de façon à permettre la visite de plus d'un sanctuaire, sans que le principal y perde quoi que ce soit.

¹ Pour les bibliothèques de France, rien chez Leroquais ; quant au bas moyen âge anglais, on peut faire confiance au dépouillement général de Richard Stanton, *A Menology of England and Wales* (Londres, 1887), et celui-ci n'a rencontré nulle part le nom de notre Thomas, comme il est permis de le conclure du fait qu'il lui assigne arbitrairement la date du 20 décembre, faute d'avoir rien trouvé (ci-dessous, p. 189, note 3).

² Au xvr^e siècle, les moines en possédaient un, qui servait en même temps d'obituaire et où les aumônes fondées étaient inscrites à chaque anniversaire. Celui de Thomas de la Hale ne figure pas parmi les extraits qu'en a conservés le *Valor Ecclesiasticus*, dressé par les commissaires d'Henry VIII, sous le titre : *Resolutions of perpetuall Alms of Duty yerely charged by their Marlege*, document imprimé par Haines, op. c., p. 420-421 ; le dernier mot du titre, que Haines n'a pas compris, est une forme de *Martiloge*. — Le calendrier de Douvres (avec, au 19 octobre, la dédicace de l'église du prieuré, qui eut lieu en 1180), du manuscrit Egerton 2867, fol. 423-424, au Musée Britannique, n'entre pas en ligne de compte : il est antérieur à 1247, car il y manque la fête de S. Edmond Rich, archevêque de Cantorbéry, canonisé en cette année-là (*Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years MDCCCCVI-MDCCCCX*, Londres, 1912, p. 244-245).

³ Voir B. DE GAFFIER, *Le martyrologe et le légendier d'Hermann Greven*, dans *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 316-358.

⁴ *Lignum Vitae, Ornamentum et Decus Ecclesiae*, in quinque libros divisum..., auctore D. Arnolde WION, Belga, Duacensi (Venise, 1595, deux tomes et une feuille d'*Adiuncta et Errata*).

⁵ Une remarque du nouveau Butler à ce sujet paraît peu justifiée : « From the fact that he was represented among the paintings of saints in the English

n'est qu'apparente et purement livresque ; c'est le martyrologe des Brigittins de Sion, non loin de Londres, œuvre de Richard Whytforde, imprimée en 1526 par Wynkyn de Worde, le même typographe qui avait donné, dix ans auparavant, l'édition princeps de la *Nova Legenda Anglie*. La notice de Whytforde comporte la même erreur de date (le 5 août au lieu du 2), et n'a pas d'autre source ¹.

Les mentions de notre Thomas dans les martyrologes ou ménologes composés par des érudits modernes ne sont guère nombreuses non plus. Citons les principales de ces compilations, en commençant par Jean Wilson ² et Hugues Ménard ³. Bucelinus emboîte le pas à Ménard ⁴. Richard Challoner est revenu deux fois sur Thomas de Douvres, auquel il accorde le titre de saint dans sa

College of Rome it may be judged that his *cultus* was considerable » (*The Lives of the Saints*, by Alban BUTLER, éd. H. THURSTON et D. ATTWATER, t. VIII, Londres, 1933, p. 68). En effet, pour la période antérieure à la Réforme, la liste des images du Collège Anglais est tout à fait livresque et sans lien avec une tradition vivante ; il en va autrement, on le sait, pour les martyrs du xvi^e siècle. Toute la notice, du reste, devrait être révisée et placée au 2 août.

¹ *The Martiloge in Englysshe after the use of the chirche of Salisbury and as it is redde in Syon, with addicions* (éd. F. PROCTER et E. S. DEWICK, Londres, 1893, p. 123 ; = *Henry Bradshaw Society*, t. III), au 5 août, parmi les *Addicions* : « In englonde at douer the feest of saynt Thomas a monke, that for the ryght of the chirche was there put to deth by frensshemen that came to inuade the realme or kyngdom, at whose sepulcre ben shewed many myracles. »

² *The English Martyrologe...*, by a Catholick Priest, [Douai], 1608 (prologue signé : I. W. Priest) ; seconde édition en 1640.

³ *Martyrologium Sanctorum Ordinis Divi Benedicti*, duobus Observationum libris illustratum (Paris, 1629), dans le Martyrologe proprement dit, p. 67 (« Doueriae in Anglia, passio sancti Thomae martyris miraculis clari »), et dans la seconde série ou second livre d'*Observationes*, p. 654-655. Ménard a placé Thomas de Douvres au 6 août, sans en indiquer de motif. Il rapporte pourtant les expressions mêmes de Nicolas Harpsfield (ci-dessous, p. 190), qui, lui, trompé par la *Nova Legenda Anglie*, marque le 5 août, au lieu du 2, date correcte. Voir encore, ci-dessus, p. 167, note 1.

⁴ *Menologium Benedictinum...* opera et studio R. P. F. Gabrielis BUCELINI (Feldkirch, 1655, ou Augsburg, 1656), p. 547-548, au 6 août également, bien que son texte porte que Thomas mourut à Douvres le 5 août 1295. Notice plutôt oratoire, citant Harpsfield, Capgrave et Ménard. Bucelinus, d'ailleurs (plus haut, au 13 mai, p. 351), avait pourvu d'une trentaine de lignes le faux Thomas des Dunes : « Dunis in Flandria Beati Thomae Monachi et Martyris. » Il s'y réfère aux auteurs courants à son époque et déjà connus de nous par l'étude de M. Viaene citée au début de cet article.

*Britannia Sancta*¹ ; il corrige cette erreur dans son Martyrologe britannique, en l'appelant simplement : un saint moine, mais adopte ici la fausse date du 6 août². Une troisième date à rejeter, c'est le 20 décembre, que marque Richard Stanton dans son Ménologe³. Thomas de Douvres, aussi bien que Thomas des Dunes, ont échappé aux diligentes recherches du chanoine Guillaume Fleming, qui a dressé la liste sans doute la plus satisfaisante d'hagiographie anglaise, sans se limiter aux personnages béatifiés ou canonisés⁴. Le P. Zimmermann fournit une bonne notice sur Thomas de la Hale ; il s'est permis une fantaisie inexplicquée dans le choix du jour : 12 août, quatrième date fausse⁵. Enfin, les Bénédictins de Paris lui ont consacré quelques lignes⁶.

¹ « St. Thomas of Dover, Martyr, » au 5 août, citant Capgrave, c'est-à-dire l'édition princeps de la *Nova Legenda Anglie*, qui porte en effet au titre *Vita Sancti Thome. Britannia Sancta*, par R. C. (c'est-à-dire Richard Challoner), t. II (Londres, 1745), p. 72-73.

² « August 6. At Dover, the passion of Thomas a holy monk ; slain by the French, when they plundered that town, anno 1295, because he would not discover to them the sacred vessels, Capgrave. » (*A Memorial of Ancient British Piety ; or, a British Martyrology*, [anonyme], Londres, 1761, p. 113).

³ *A Menology of England and Wales* (Londres, 1887). L'erreur a été dûment corrigée par Edmond Bishop, auteur anonyme de l'excellent (second) *Supplement* (Londres, 1892), p. 665 ; le nom de famille est pourtant écrit Hales, forme corrompue, et la date d'année, 1295, est ornée d'un *circiter* qu'elle ne mérite pas. La notice originale de Stanton vaut d'être transcrite pour son étrangeté et pour les erreurs auxquelles elle a conduit. Cet auteur indique explicitement dans ses références la Vie ancienne, où la mort de Thomas est marquée au mardi 2 août 1295 : « At Dover, the holy memory of Thomas, Monk, who suffered martyrdom at the hands of certain French pirates, in defence of the treasures of the Church committed to his care. It is said that his innocence and the sanctity of the cause for which he suffered were attested by many miracles. The passion of this faithful servant of God took place about the year 1295, but the day is not known. »

⁴ *A Complete Calendar of the English Saints and Martyrs for every day of the year* (Londres, 1902).

⁵ Alfons-M. ZIMMERMANN, *Kalendarium Benedictinum*, t. II (Metten, 1934), pp. 562, 574. Le même auteur fixe d'ailleurs au 5 août la passion du martyr contrairement à l'indication expresse de la Vie ancienne. On trouvera également chez lui une notice bibliographique et critique fort exacte du pseudo-martyr Thomas Gabyte, des Dunes, parmi les *Praetermissi* du 13 mai (t. II, p. 180) ; il n'a pas réussi plus que d'autres à percer l'identité du personnage.

⁶ *Vies des Saints et des Bienheureux...*, par les RR. PP. Bénédictins de Paris, t. VIII (Paris, 1950), p. 99-100, au 5 août, avec la même erreur de date, pour l'événement, sous le titre : « Saint Thomas de Douvres, martyr ».

Un des auteurs le plus souvent allégués par les compilateurs modernes est Nicolas Harpsfield, qui fut archidiacre de Cantorbéry avant de composer, en prison, son *Histoire ecclésiastique*¹. Le paragraphe qui traite de Thomas de la Hale est assez correct², sauf la date du jour (5 août au lieu du 2). C'est très probablement ce passage, emprunté au manuscrit du Collège Anglais, qui fournit au peintre Nicolas Circignani les indications utiles pour son tableau dans l'église du même Collège, point de départ de notre enquête³. La toile, en effet, montrait le martyr percé, par un soldat, d'une lance ou d'un long épieu, dans une prairie, près d'une galerie ouverte. Si l'on était remonté à la *Nova Legenda Anglie* (BHL. 8249), on y aurait trouvé que Thomas de la Hale avait été mis à mort dans le dortoir du prieuré. Mais Harpsfield ne donne aucune indication de lieu, et l'artiste s'est inspiré de son imagination sur ce point, comme pour le costume militaire des bourreaux, qui est vaguement romain, non médiéval⁴.

¹ Nicolas Harpsfield mourut le dimanche 18 décembre 1575, et non en 1583, comme on l'a cru longtemps. Il faut consulter maintenant sur ce point, comme pour tout ce qui concerne l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, les excellentes pages de R. W. Chambers, en introduction à l'édition de *The life and death of St Thomas More*, par N. Harpsfield, préparée par M^{lle} E. V. Hitchcock pour l'*Early English Text Society* (Original Series, t. 186, Londres, 1932, pour l'année 1931). La date du 18 décembre 1575 provient d'une annotation manuscrite du propre frère de Nicolas (op. c., p. cxci). L'*Histoire ecclésiastique* ne parut que près d'un demi-siècle plus tard, par les soins du P. Richard Gibbons, S. J., mais on sait par le bibliographe Jean Pitts (Pit-seus) qu'il en existait un exemplaire manuscrit au Collège Anglais de Rome (Ioannis PITSEL... *Relationum Historicarum de Rebus Anglicis* t. I, seul publié, Paris, 1619, p. 781). C'est à tort évidemment que Joseph Gillow (*A Literary and Biographical History or Bibliographical Dictionary of the English Catholics*, t. III, Londres, s. d. [1887], p. 136) écrit que, d'après Pitts, ce manuscrit du Collège Anglais aurait servi à l'impression. Très probablement, le P. Gibbons n'avait pas encore remis son texte au typographe quand parut l'ouvrage de Pitts : voir l'avertissement de Gibbons, intitulé « Candido Lectori », au début, sur l'impatience de l'imprimeur, qui ne lui laisse même pas le temps de composer ses index, et sur les deux manuscrits employés par lui, l'un en sa possession (annoté, croyait-il, par Harpsfield lui-même, mais mutilé), l'autre copié d'un exemplaire qui était conservé à la Vaticane. On notera aussi comment Gibbons supprime, deux pages plus loin, en reproduisant la notice de Pitts, la référence au manuscrit du Collège Anglais de Rome.

² *Historia Anglicana Ecclesiastica* (Douai, 1622), Saec. XIII, cap. xi, p. 452-453.

³ Ci-dessus, p. 167.

⁴ Ce passage, source probable de la peinture, doit être transcrit : « Est in hac dioecesi (Cantuariensi) extremum omnium ad orientem Doueriae oppidum,

En fait, sinon en droit, et à ne considérer que les compilateurs modernes, la réflexion de J. B. Wainewright est justifiée par la négligence universelle : « He is very generally given the title of saint ¹. » Cependant, nous ne pouvons que confirmer le jugement de notre prédécesseur : « Merita eius elogia lubens admitto, id solum reliquum, ut de cultu ei unquam exhibito edocear ². »

P. GROSJEAN.

insigni portu et arce atque coenobio Benedictinorum celebre. Quod Galli, ardente inter illos et nos bello, spoliarent et vastarent. Monachi vero omnes, ut saluti suae consularent, alii alio diffugere. Solus Thomas, vir pius et infrecto ad mortem animo, ne pedem quidem ullis persuasionibus e monasterio movere voluit. Hunc igitur Galli magnis minis terroribusque urgebant ut thesaurum ornamentaque ecclesiae proderet. Qui cum adeo illis non acquiesceret ut severis praeterea eos verbis, ob sacrilegos ipsorum ausus castigaret, ab illis, vehementi ira inflammatis, iugulatus est, Nonis Augusti. Quem Deus variis et insignibus post obitum miraculis nobilitavit. » Pour références, en marge : « Ioan. Lond. in chron. et Flor. 1292. » On notera la forme *Doueriae*, assez proche du *Dounae* qui se lit sur la gravure de J.-B. Cavalieri et qui conduisit, par une fausse interprétation, à l'abbaye des Dunes, en Flandre (ci-dessus, p. 167).

¹ Dans *The Catholic Encyclopedia*, t. XIV (New-York, 1912), p. 694, col. 2.

² Ci-dessus, p. 168, note 3. Il nous reste, en terminant, à signaler notre dette envers un ouvrage mal digéré, mal rédigé, mal indexé, plein de fausses références et de préjugés, qui nous a mis pourtant sur le chemin de bien des découvertes, celui de C. R. Haines, *Dover Priory*, dont nous avons rendu compte en son temps (*Anal. Boll.*, t. XLIX, 1931, p. 199-203).

LES VINGT-QUATRE VIEILLARDS DE L'APOCALYPSE

A PROPOS D'UNE LISTE GALLOISE

Llyma enweu y pedwar hyneif ar hugeint a vydant geyr bronn yr Arglwyd Duw yn wastat, a phwy bynnac a vo heb pechwat marwawl arnaw ac a alwo arnunt, a'e nerthant. Kyntaf onadunt yw Iarun, Bidea, Balea, Maria, Thoreu, Secobi, Isba, Abia, Miche, Banne, Phaner, Heruier, Affessor, Chezir, Thobra, Choos, Iesu, Iechomor, Ezechiél, Inasib, Iachib, Maxima, Samuel, Beniamin.

TRADUCTION : Voici les noms des vingt-quatre vieillards qui sont éternellement devant la face du Seigneur, et quiconque sera sans péché mortel et les invoquera, ils le fortifieront. Le premier d'entre eux est Iarun, Bidea, Balea, etc.

Cette liste, qui se lit dans le manuscrit Hafod 16, de la Bibliothèque publique de Cardiff, p. 106 ou 107, a été imprimée naguère par M. Melville Richards¹. Elle est suivie immédiatement d'une pratique de dévotion contre la faiblesse de tête, à accomplir à la messe, au moment du *Pax Domini*, et qui n'a rien de commun avec l'invocation des Vieillards.

Sauf variantes orthographiques, nous retrouvons les deux mêmes pièces dans le même ordre au fol. XLIV^v du manuscrit Peniarth 5 : celui-ci n'est autre que le Livre Blanc de Rhydderch, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale du Pays de Galles, à Aberystwyth, et date du premier quart du XIV^e siècle². En voici le texte soigneusement transcrit pour nous par M. Hywel D. Emanuel, en

¹ *Hafod 16, tt. 101-9*, dans *The Bulletin of the Board of Celtic Studies* de l'Université Nationale du Pays de Galles, à Cardiff, t. XIV (1951), p. 189. L'abréviation *ihu*, au dix-septième nom, a été mal lue *mun* dans la copie de M. Richards.

² Dans le même *Bulletin*, t. IX, p. 144.

dépît du mauvais état de cette page, abîmée par l'application au recto d'acide gallique :

Llyma enweu y petwar hynyeif ar hugeint a vydant ger vronn yr Arglwyd Duw yn wastat. A phwy bynnac a uo hep pechaut marwaul arnaw ac a alhwo arnunt, hwynt a'e nerthant. Kynntaf o honunt yw Iarun, Bidea, Balea, Maria, Chorem, Serobi, Isba, Abia, Miche, Banne, Phaner, Hermet, Affessor, Cherir, Chobra, Choos, Iesu, Iechomoi, Ezechiel, Enasib, Lachip, Maxima, Samuel, Beniamin.

Le Livre Blanc de Rhydderch (Peniarth 5) renferme des opuscles de piété, fort orthodoxes, mais où se manifeste un goût prononcé des apocryphes, ainsi qu'il est fréquent en pays celtiques. Comme les quelques autres spécimens du genre qui ont survécu, il mériterait une étude sérieuse. On se souviendra que, sur l'autre rive de la mer d'Irlande, plus d'un récit a été découvert ou redécouvert en une recension qui, partout ailleurs en Occident, avait si bien disparu que les érudits s'étaient persuadés de son inexistence. Ce fut le cas, notamment, pour le *Transitus Mariae*.

Quant au manuscrit Hafod 16, il est formé de deux parties bien distinctes : 1^o (fol. 1-100) un traité de médecine ou plutôt un recueil d'extraits, de formules et de recettes, pour la plupart médicaux, transcrit vers 1400 ; 2^o (fol. 101-110) des textes religieux du même genre que ceux du Livre Blanc de Rhydderch. Or, cette seconde partie¹ serait de la même main que les *Mabinogion* du Livre Rouge de Hergest (aujourd'hui le manuscrit 1 de Jesus College, à Oxford), ce qui en placerait la transcription vers 1400 également.

La liste des vingt-quatre Vieillards que présentent ces deux témoins brythoniques n'est galloise que de langue. Elle dérive assurément de quelque original en latin. Voici ceux que nous avons réussi à découvrir.

I. Dans certains exemplaires du *Liber Floridus*, collection d'extraits divers réunie en 1120 par Lambert de Saint-Omer, on rencontre parfois une ou deux pages enluminées qui représentent les visions apocalyptiques². Nous devons à l'obligeance de M. H. E.

¹ D'après J. G. Evans, dans son catalogue des manuscrits gallois, t. II, p. 319.

² L. DELISLE, *Notice sur les manuscrits du Liber Floridus*, dans *Notices et ANAL. BOLL. LXXII. — 13.*

Kästner, directeur de la bibliothèque Herzog August, à Wolfenbüttel, un compte rendu détaillé des peintures que contient le meilleur des témoins, à ce point de vue, le Guelferbytanus Gudianus latinus 1. Au fol. 10^v, autour du Christ en majesté, et de nouveau au fol. 11^r, autour de l'Agneau, sont dessinés douze petits cadres dans chacun desquels est une figure en pied accompagnée d'un double nom, soit au total 48 noms ¹ :

(Fol. 10^v) 1. Arim, Noe. — 2. Bidea, Abraham. — 3. Balea, Ysaac. — 4. Mazia, Iacob. — 5. Ffessor, Moyses. — 6. Aaron, Codra. — 7. Ioos, Iosue. — 8. Ezechiel. — 9. Iehib, Ysaïas. — 10. Mazim, Iheremias. — 11. Choreb, Ioseph. — 12. Seroib, David. — (Fol. 11^r) 13. Hisba, Petrus. — 14. Abia, Andreas. — 15. Miche, Iacobus. — 16. Iohannes, Banne. — 17. Phaner, Thomas. — 18. Iacobus, Hesmer. — 19. Iesim, Philippus. — 20. Iechener, Bartolomeus. — 21. Enasib, Matteus. — 22. Samuel, Iudas. — 23. Beniamin, Symon. — 24. Mattias, Chezir ².

II. Le manuscrit 15024 de Vienne, du x^v^e siècle, fol. 132^v, donne les noms que voici :

Adam, Noe, Zacharias, Ieremias, Daniel, Ioachim, Ioseph, Abacuk, Ysaïas, Iosue, Moses, Iacob, David, Abraham, Galaad, Ezechias, Amos, Iosep, Ionas, Ennoch, Menias, Ysaac, Tobias, Elias ³.

III. Une addition, du xiv^e ou du xv^e siècle sans doute, au manuscrit 339 de Saint-Gall, du x^e siècle, fol. 1^v, comporte 22 noms seulement :

Ioarim, Bidea, Delea, Mazia, Chore, Seraib, Ischa, Abia,

Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et d'autres bibliothèques, t. XXXVIII, 2 (Paris, 1906), p. 621-624.

¹ En comptant pour deux *Ezechiel*, qui n'est pas redoublé, 1 2 3 4
mais vaut pour les deux séries. — Nous donnons à chaque 5 6
cadre un numéro, dans l'ordre suivant, qui est indiqué par la 7 8
liste des apôtres : 9 10 11 12

² Le manuscrit du Musée Condé, à Chantilly, n° 724 (1596), est frère ou cousin de celui de Wolfenbüttel. Tous deux représentent pour nous le manuscrit 92 de l'Université de Gand, exemplaire original du *Liber Floridus*, où les feuillets contenant l'Apocalypse ont été arrachés. M. E. Goblet, de la bibliothèque du Musée Condé, a bien voulu transcrire pour nous les 24 noms qui figurent dans les petits cadres des fol. 10^r et 11^r : cette liste, comme il fallait s'y attendre, coïncide parfaitement avec celle de Wolfenbüttel ; à Chantilly aussi, Ézéchiël ne figure qu'une seule fois (voir la note précédente).

³ Adolph FRANZ, *Die Messe im deutschen Mittelalter* (Fribourg-en-Brisgau, 1902), p. 174.

Iubebea, Phanes, Isba, Samuhel, Ezechiel, Assesor, Gezir, Cobra, Cahos, Isse, Iachib, Anasib, Achibi, Benjamin ¹.

IV. Une addition marginale, du xiv^e ou du xv^e siècle, à ce qu'il semble, au manuscrit 281 de l'Université de Gratz, fol. 195^v, fournit ceci :

Iarim, Bedea, Dalea, Mathia, Corehus, Eroib, Isba, Abia, Miche, Faner, Esmel, Assesor, Ghezir, Chobra, Choes, Iesu, Zechen., Iachib, Acnasib, Ezechiel, Benjamin, Bane, Mahim, Samuel ².

V. Le 2 février 1386, Othon de Passau, lecteur chez les Conventuels de Bâle, achevait une collection d'extraits, qu'il empruntait à plus de cent auteurs divers, ascétiques et mystiques. Elle comporte vingt-quatre divisions ou discours, dont chacun est mis sur les lèvres d'un des Vieillards de l'Apocalypse ³; elle s'intitule : *Les Vingt-quatre Vieillards ou le Trône d'Or de l'âme aimante*. Cet ouvrage, en haut allemand, était destiné à une certaine célébrité. On en connaît 81 manuscrits en haut allemand, 11 en moyen allemand, 3 en bas allemand et 5 en néerlandais, plus 13 perdus ou égarés, 6 incunables en allemand et 2 en néerlandais, avec une demi-douzaine d'éditions de 1508 à 1836. Il a été utilisé et cité maintes fois par des auteurs spirituels. Or, dans une série d'exemplaires manuscrits des *Vingt-quatre Vieillards*, des noms, qui ne figuraient pas dans le texte original, ont été ajoutés aux titres des vingt-quatre discours dont l'ouvrage est formé ⁴. Voici la liste que fournit le manuscrit Prov. fol. 157 de la Bibliothèque de l'Université d'Iéna (du premier quart du xv^e siècle, en dialecte franconien oriental), avec, entre parenthèses, les variantes des autres témoins ⁵ :

Harym (Barym, Iarim), Bydea, Talea (Dalea, Salea, Valea), Maria (Mazia), [manque au manuscrit d'Iéna et dans beau-

¹ Id., *ibid.*, note 3.

² Johann Köck, *Handschriftliche Missalien in Steiermark* (Gratz et Vienne, 1916), p. 29.

³ Cette œuvre a été étudiée dans le plus grand détail par M. Wieland Schmidt, *Die vierundzwanzig Alten Ottos von Passau* (Leipzig, 1938 ; = *Palaestra*, 212), dont nous ne faisons que résumer les conclusions.

⁴ Schmidt (*op. c.*, p. 363) relève quinze manuscrits en tout. Il y joint deux incunables en haut allemand, imprimés à Augsbourg par Antoine Sorg, le premier en 1480 (HAIN 12128), le second en 1483 (HAIN 12129).

⁵ D'après Schmidt, *op. c.*, p. 364.

coup d'autres] (Korep, Rorep, Dya), Seroy, Yslaia (Yssba), Abya, Miche, Dame (Danie), Gene (Iene, Sene, Garie), Phone, Esner, Ephysur (Ephesier), Chaesur (Chaesier, Echaesier, Ephisut), Robra (Robia, Obin), Roos (Boos, Vos), Lamech, Ethiel (Esechiel, Echyel, Echil), Anasyp, Lasyn, Samuel, Beniamin, Manasse.

VI. Les incunables néerlandais des *Vingt-quatre Vieillards* d'Othon de Passau, imprimés à Utrecht en 1480 (HAIN 12131) et à Haarlem en 1484 (HAIN 12132), auxquels se rattachent les manuscrits de La Haye, Bibliothèque royale, 129 C 23 (daté de 1486), et de Gand, Bibliothèque de l'Université, 1271 (copie de HAIN 12131, datée d'avant 1544), ainsi que celui de Vienne, Bibliothèque nationale, 311-77 ou 9384 (copie du même incunable, terminée à Louvain en 1545¹), fournissent une liste dont le début diffère de la précédente. Nous la prenons à l'incunable d'Utrecht² :

Moyses, Aaron, Iob, Ysayas, Iheremias, Daniel, Zacharias, Abia, Mycheas, Dama, Same, Phone, Esnar, Ephecier, Chasier, Robia, Boos, Lamech, Ezechiel, Anasep, Lesyn, Samuel, Benyamin, Manasse.

VII. Le manuscrit de Berlin, germ. 8° 39 (du dernier quart du xv^e siècle), en dialecte bas allemand, donne un seul nom, le dix-huitième de la liste de l'incunable d'Utrecht : *Lamech*³.

VIII. Une prière aux vingt-quatre Vieillards, dans un manuscrit du début du xvi^e siècle, d'origine brunswickoise, aujourd'hui à la Bibliothèque de l'université de Göttingue, Theol. 242 f, fol. 50v, énumère leurs noms comme suit (en latin dans le texte allemand) :

Iohannes Baptista, Abel, Noe, Melchisedech, Abraham, Ysaac, Iacob, Moises, Aaron, Iosue, David, Ihermyas, Isayas, Ezechias, Danyel, Ananyas, Asarias, Mysael, Ionas, Iob, Abacuk, Sacharias, Ioachym, Ioseph⁴.

IX. Un manuscrit du xviii^e siècle, conservé (en 1938) à la bibliothèque du château de Westerwinkel, près de Herbern, en

¹ Ajoutons que le manuscrit Theol. 1056 de la Bibliothèque de l'État, à Hambourg, copié en 1448, porte les noms des Vieillards, ajoutés d'une main postérieure, vraisemblablement d'après l'incunable HAIN 12131 (SCHMIDT, *ibid.*).

² *Ibid.*

³ *Op. c.*, pp. 210, 364.

⁴ *Op. c.*, p. 369.

Westphalie, B 12 276, renferme aussi une prière aux Vieillards, qui y sont nommés :

Iohannes Baptista, Zacharias, Adam, Seth, Abel, Noe, Melchisedech, Abraham, Isaack, Mathan, Iacob, Moyses, Aron, Iosue, David, Iheremias, Ysayas, Ezechiel, Daniel, Ionas, Ananias, Abbacuck, Ioachim, Ioseph ¹.

X. Il existe une liste, toute différente des précédentes, qui consiste en une série d'épithètes attribuées aux vingt-quatre Vieillards. Ce ne sont pas leurs noms à proprement parler, en dépit du titre que porte, par exemple, le manuscrit de la Bibliothèque de l'État, à Munich, Clm. 5954 (du premier quart du xve siècle), provenant des Bénédictins d'Ebersberg :

Haec sunt nomina viginti quatuor seniorum. A dextra : Iucundus, Carissimus, Laudabilis, Locupletabilis, Modestus, Prudens, Perseverabilis, Pervigil, Placidus, Placabilis, Victor, Viator. A sinistra : Amicabilis, Affabilis, Benignus, Constans, Commendabilis, Custos, Donator, Dominabilis, Excelsus, Felix, Grattiosus, Honorabilis ².

XI. On recouvre une liste d'épithètes très semblable dans un exemplaire des *Vingt-quatre Vieillards* d'Othon de Passau, où les onze premiers de ces personnages sont caractérisés comme suit, dans le manuscrit Cod. theol. et philos. fol. 286 de la Bibliothèque de Stuttgart, en dialecte souabe (entre 1440 et 1460) :

Honorabilis, Gloriosus, Felix, Excelsus, Dominabilis, Pacificus, Custos, Commendabilis, Constans, Benignus, Affabilis ³.

XII. Le manuscrit, sans cote, de la Bibliothèque de la ville, à Francfort-sur-le-Main, en dialecte souabe également, écrit en 1447, fournit la liste d'épithètes que voici dans les titres des vingt-quatre discours qui forment l'œuvre d'Othon de Passau. La plupart sont traduits en allemand, à côté du mot latin. Nous ne donnons que la forme latine, qui conserve quelques traces d'un arrangement alphabétique :

Honorabilis, Gloriosus, Felix, Excelsus, Dominabilis, Pacificus, Custos, Comendabilis, Constans, Benignus, Affabilis, Amicabilis, Iocundus, Karissimus, Laudabilis, Locupletabilis, Modestus, Prudens, Perseverabilis, Pervigil, Blandus, Placabilis, Victor, Viator ⁴.

¹ Op. c., p. 372.

² Op. c., p. 365.

³ Op. c., p. 367.

⁴ Op. c., p. 366-367. Le manuscrit Car D 62 de la Bibliothèque centrale

XIII. Les deux systèmes sont combinés dans un manuscrit de la Bibliothèque épiscopale de Klagenfurt, XXX d 6 (première moitié du ^{xv}^e siècle), en dialecte bavarois ou autrichien, fol. 23^v : à chacun des Vieillards est assigné d'abord un nom d'origine scripturaire, généralement fort corrompu, et ensuite l'épithète latine :

Roya Amicabilis, Sobebps Pacificus, Eoch Commendabilis, Alta Benignus, Soomiel Iocundus, Yospa Custos, Ezechiel Karissimus, Eo Iab Prudens, Elea Affabilis, Pannor Honorabilis, Assessor Laudabilis, Achyen Victor, Gesir Locupletabilis, Gobbb Modestus, Abiab Dilectus, Ysgrudo Minabilis, Gyosip Placidus, Gechendel Pu[p]gil, Mathea Constans, Gesy Perseverabilis, Myae Felix, Ioachim Placidus, Beniamyn[n] Viator, Litine Gloriosus. Hec sunt nomina viginti quatuor Seniorum ¹.

Les érudits curieux de ces sortes de recherches retrouveront certes encore quelques exemplaires latins du bas moyen âge ². In-

de Zurich, en dialecte suisse, daté de 1462, renferme, également dans les titres des discours, une liste à peu près exactement semblable à celle de l'exemplaire de Francfort, mais la première épithète y manque : Gloriosus, Felix, Excelsus, Dominabilis, Pacificus, Custos, Commendabilis, Constan[t]s, Benignus, Affabilis, Amicabilis, Iocundus, Karissimus, Laudabilis, Locupletabilis, Modestus, Prudens, Perseverabilis, Pervigil, Blan[n]dus, Placabilis, Victor, Viator (SCHMIDT, op. c., p. 367).

¹ Op. c., p. 366.

² L'article très rapide de Dom H. Leclercq dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XV (1953), col. 3123-3125, au mot « Vingt-quatre vieillards », n'entre même pas dans la question des noms et du culte de ces personnages. Le chanoine Leroquais, au cours de ses descriptions de sacramentaires, de missels, de bréviaires et de livres d'heures, semble n'avoir pas rencontré de ces listes ou ne pas les avoir reconnues : rien dans ses index. Quant à la liste que signale S. Gaselee (*Parerga Coptica. I. De XXIV Senioribus Apocalypticis et Nominibus eorum*, Cambridge, 1912, p. 11, note 5), d'après une communication de M. R. James, comme figurant dans le *Textus Roffensis*, ce manuscrit, jalousement conservé à la cathédrale de Rochester, est inaccessible aux chercheurs : le détail restera donc invérifiable jusqu'à ce qu'il plaise aux autorités capitulaires de laisser regarder de près leur trésor. Il y a eu peut-être erreur de James dans sa lettre de 1912 à Gaselee : on ne trouve aucune mention de Rochester dans l'opuscule postérieur du même M. R. James, *The Apocalypse in Art* (Londres, 1931 ; = *The Schweich Lecture of the British Academy*, t. XX, pour 1927), p. 114-115, dans la liste, par bibliothèques, des manuscrits cités. Nous ne trouvons pas la moindre indication concernant une liste des Vieillards dans la seule description un peu étendue qui nous soit accessible, les *Notes on the Textus Roffensis* de F. Liebermann, dans *Archaeologia Cantiana*, t. XXIII (1898), p. 101-112, non plus que dans l'introduction dont A. A. Arnold avait pourvu cet article (ibid., p. 94-100).

diquons plutôt rapidement l'existence d'autres listes, coptes et grecques.

La tradition copte a été étudiée par S. Gaselee¹. Elle offre cette particularité que les vingt-quatre Vieillards y reçoivent des noms dont les initiales sont fournies par la succession régulière des lettres de l'alphabet grec². Ainsi, une inscription à l'abside de l'église du monastère de Saint-Syméon, près d'Assouan : ce sont Aaèl, Baèl, Gaèl, Daèl, Eaèl, et ainsi de suite jusqu'à φ , χ , ψ et ω ³. Une forme un peu moins régulière se rencontre dans un papyrus de Berlin⁴. L'ordre est légèrement dérangé et des lettres manquent çà et là. La voici : Amièl, Bamièl, [.....], Emièl, Z[...]èl, Èunièl, Iamièl, Thamièl, Kathaèl, Lamièl, Oalamouèl, Eamilamithièl, Ano[.....]èl, Sarithièl, T[...]mièl, Sos[.....]maèl, Patouèl, Chirièl, Maèl, Ôamièl.

Gaselee en tire une troisième du manuscrit 42 b 4, fol. 4v, col. 2, de la Clarendon Press, à Oxford, et la transcrit comme suit : Achaèl, Banouèl, Ganaèl, Dathièl, Ebdeèl, Zardièl, Èeleèl, Thidaèl, Iochaèl, Kardièl, Labdaèl. Il la complète en note grâce à un témoin mutilé, le papyrus magique Or. 5899 (1) du Musée britannique : Kar-dièl, Labdièl, Murophaèl, N....., Ochaèl, Pithièl, Rouèl, Seroaèl, Taurièl, U....., Phanouèl, Christouèl, Pserathaèl, Ôlithièl.

Les listes grecques que l'on a retrouvées sont établies sur un tout autre principe que la succession alphabétique, mais ce n'est pas une simple coïncidence qui met en relation l'étude des lettres,

¹ Opusculé cité dans notre note précédente ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII (1914), p. 230. Les vingt-quatre Vieillards ont leur fête marquée, dans le calendrier copte, au 24 hatour (20 novembre), comme les quatre animaux de l'Apocalypse au 8 du même mois (4 novembre). Voir *Le Synaxaire arabe jacobite*, éd. R. BASSET, dans *P. O.*, t. III (1909), pp. 335-336, 263-264 ; *Synaxarium alexandrinum*, éd. I. FORGET, dans *C.S.C.O.*, *Scr. arab.*, ser. 3, t. XVIII, textus (1905), pp. 119, 96-97 ; versio (1921), pp. 151-152, 105-106.

² Voir ci-dessous le texte d'André de Césarée, p. 207.

³ S. Gaselee, qui a vu l'inscription et y consacre quelques lignes (op. c., p. 12, note 1), montre qu'il s'agit des vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse et renvoie à DE MORGAN, *Catalogue des monuments et inscriptions de l'Égypte antique*, t. I (Vienne, 1894), p. 135 ; voir aussi U. BOURIANT, dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XV (1893), p. 179.

⁴ A. ERMAN, *Aegyptische Urkunden aus den königlichen Museen zu Berlin, Koptische Urkunden*, t. I (Berlin, 1904), n° 17.

ou plutôt l'apprentissage de la lecture, avec une formule trouvée par Athanase Vassiliev dans un manuscrit du xvi^e siècle, le Vindobonensis philolog. 108 (Lamb. 141), fol. 32. Il s'agit, en effet, d'une incantation *εἰς παιδίον ὅπου νὰ μαθη γράμματα*, pour laquelle il est recommandé d'écrire les noms des vingt-quatre Vieillards. Ce sont les suivants : *Σιλουάνος, Ἰωδημέλαος, Κορυφοβλέπων, Διδάκτικος, Δομαξίλεος, Σύνιππος, Συναδολίτης, Μιχάδων, Κυβοκόματος, Σημακένεος, Σηδεκένεος, Κεσαπόλιτος, Ἦδυμος, Ἐχήμεων, Μέτριος, Σοφώτατος, Ψαλ<λ>υματικὸς καὶ Κοσμιανός*¹.

Le même érudit reproduit une liste incomplète prise au Barberianus III, 3, de l'an 1497. C'est une prière qui commence ainsi : *Κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν, ὁ νικήσας καὶ φωτίσας τῶν κδ' πρεσβυτέρων τὰ ὀνόματα καὶ τὰς καρδίας Μελχισεδέκ, Δημητρίου, Σπεκουλάτορα, Φλούρου, Μερμητίου, Μετάρου, Χουσή, Βηλτίου, Μνήστη, Ἰησοῦς, Ὑληθοῦρ, Θελδαίου, Ἀδατιβαώθ*. Il s'agit d'une pratique superstitieuse à laquelle on recourait *εἰς παιδὶν κακόσκοπον*².

Ces formules sont des accrétions extra-liturgiques auxquelles ont donné occasion et prétexte deux prières de l'Eucologe : dans une oraison pour obtenir la grâce de bien apprendre les saintes lettres, nous trouvons une invocation au Christ qui habita et illumina les cœurs des vingt-quatre Vieillards, et la même expression se rencontre dans l'acoulouthie en faveur des enfants frappés du mauvais œil, car tel est bien le sens de *κακόσκοπος*³. Déjà André de Césarée (vers 564-614) citait d'anciens exégètes pour qui les vingt-quatre Vieillards n'étaient autres que les vingt-quatre lettres de l'alphabet⁴.

*
* *

En pays de liturgie latine, la dévotion aux vingt-quatre Vieillards, connue peut-être dès le ix^e siècle, prit son essor au xiii^e, pour fleurir surtout au xiv^e et au xv^e⁵. L'exemple le plus signi-

¹ A. VASSILIEV, *Anecdota graeco-byzantina*, pars I, éd. S. SOBOLEWSKI (Moscou, 1893), p. 342 ; c'est par erreur que, dans la préface, p. LXIX, ce manuscrit est assigné au vi^e siècle ; Gaselee s'est laissé tromper par cette coquille.

² VASSILIEV, p. 342.

³ *Ευχολόγιον sive Rituale Graecorum*, éd. GOAR (Paris, 1647), pp. 720, 723.

⁴ Ci-dessous, p. 207.

⁵ FRANZ, op. c., p. 172-177 ; KÖCK, op. c., pp. 12, 21, 28, 68, 85 et 91.

ficatif de culte est la dévotion superstitieuse pratiquée dans l'archidiaconé de Judenburg, en Styrie, vers 1415. Il ne nous est, du reste, connu qu'indirectement par la condamnation fort explicite que porta l'université de Vienne, en date du 17 octobre 1419. Le décret de la Faculté de théologie à ce sujet est l'œuvre de Nicolas de Dinkelsbühl, parmi les écrits duquel on la rencontre dans une vingtaine de manuscrits ¹. Promulgué à l'intervention de l'archidiacre et curé de Judenburg, il est accompagné d'une lettre adressée à ce dignitaire par maître Pierre de Pulka.

Voici, d'après ce texte, en quoi consistait cette superstition. On croyait que, le jeudi des Quatre-Temps de chaque trimestre, Dieu tenait conseil avec les vingt-quatre Vieillards et décidait alors, pour la première fois, ce qui se passerait pendant les trois mois suivants, quels hommes vivraient et mourraient, ce qui leur adviendrait en bien ou en mal ². De là une sorte de statut spécial qui élevait les Vingt-quatre au-dessus des autres saints et en faisait un ordre à part, différent des apôtres, des prophètes, etc. En leur honneur, on célébrait des messes selon un formulaire spécial. Ils étaient figurés sur des images et honorés sous des noms inventés. On leur brûlait aussi des cierges, à un moment déterminé, en un certain nombre prescrit et d'une certaine manière ³.

¹ SCHMIDT, op. c., pp. 8-10, 352-353. On trouvera chez cet auteur le texte complet du décret, en appendice, p. 353-363, d'après les manuscrits latins de Munich 14884 et 15543, tous deux du xv^e siècle.

² Le célèbre prédicateur franciscain Berthold de Ratisbonne (mort en 1272), dans son sermon sur le Temple de Salomon, se réfère déjà à la croyance populaire sur ce point, sans l'approuver et sans souffler mot des Vieillards. Dieu réglerait le sort du monde pour le trimestre suivant, chaque samedi des Quatre-Temps, et non chaque jeudi, comme on le dira plus tard (*Predigten*, t. II, éd. Joseph STROBL, Vienne, 1880).

³ *Et quia homines credant antedictos viginti quatuor seniores fore quosdam speciales sanctos constituentes quemdam sanctorum ordinem ab apostolorum, prophetarum et aliorum sanctorum ordinibus distinctum, et insuper, occasione horum, aliqui simplices et indocti praedictos viginti quatuor seniores pingi faciunt sub certis imaginibus et cum nominibus ignotis, ipsis in nulla scriptura appropriatis, ac per speciales missas, quas de ipsis, nescimus per quos aut cuius auctoritate, compositas habent, et per quasdam ceremonias speciales colunt aut coli faciunt, credentes se ex hoc per eorum suffragia in suis negotiis certitudinaliter prosperari* (SCHMIDT, op. c., p. 354-355). *Tertio, propter superstitiosa, quae communiter huiusmodi cultui immiscent, ut de certo numero candelarum certo modo accensarum et certo tempore, etiam de similibus, ad divinam reverentiam pertinentibus, in quibus non solum spem suam ponunt, sed etiam certos se reputant, quod per talem modum colendi, scilicet numero sub certo candelarum certo modo accensarum et cum certis orationibus et missis, ab eis*

Un sermon de Thomas Ebendorfer de Haselbach, professeur à Vienne, pour le dimanche de la Trinité, prononcé vers 1420, réproouve par-dessus tout l'invocation nominative ¹. Ce morceau d'éloquence fait partie du même mouvement d'opposition que le décret de 1419.

Aucun document n'a été signalé qui indique si le décret des théologiens viennois réussit à mettre un frein ou un terme aux pratiques condamnées à Judenburg et ailleurs.

Un signe de l'affaiblissement graduel des pratiques en question est l'absence presque entière de formulaire spécial en l'honneur des vingt-quatre Vieillards dans les missels imprimés, c'est-à-dire dans les publications liturgiques quasi officiellement approuvées de la seconde moitié du xve siècle ².

Une représentation de donateurs avec les vingt-quatre Vieillards, datant de 1380, dans le transept sud de la cathédrale de Gurk, en Carinthie, à dix lieues de Judenburg, porte encore les traces des cierges que les fidèles y allumaient ³.

obtineant quod petant, et credunt se non sic certitudinaliter obtinere si essent plures candelae aut pauciores aut aliter vel alio tempore accensae, etiam de aliis ceremoniis voluntarie confictis, quod... est peccatum quia superstitiosum (ibid., p. 360-361). *Item propter praedictas causas credimus expedire ut non pingantur certis imaginibus, quibus pingi consueverant apud nonnullos simplices, qui dimittunt certos et ab Ecclesia probatos sanctos et assumunt sibi propria voluntate confictos, de quibus non sciunt nec rationabiliter dicere possunt, an sint angeli aut homines, aut sint Novi aut Veteris Testamenti sancti. Et maxime credimus expedire ut non pingantur propter ultimam causam supra positam, scilicet ut, nullo habito eorum memoriali, citius obliviscantur homines erroris supradicti de Dei immutabilitate et eius infinita sapientia, et ut a cordibus simplicium penitus deleatur. Et immo non est licitum eos pingere cum nominibus fictis et ignotis, quae eis in nulla scriptura appropriantur, et de quibus nescitur quid significant, et sub quibus posset aliquid ad cultum daemonum pertinens aut aliud illicitum latere* (ibid., p. 361-362).

¹ *Immo ipsos designant sub specialibus occultis, timeo, dyabolicis nominibus, eis serviunt, in eorum nominibus elemosinas faciunt... Tales etiam venerantur quos nesciunt et incautissime sub obscuris nominibus non intellectis, quae forte, ut dixi, sunt demonum nomina, et sic sub specie seniorum venerantur dyabolum et committunt ydolatriam* (FRANZ, op. c., p. 175, note 3, d'après un extrait d'un manuscrit de Vienne pris par Xystus Schier, l'érudit du xviii^e siècle). Il s'agit du quatrième sermon de Thomas Ebendorfer de Haselbach pour la Trinité. On en cite deux autres du même théologien, le premier et le second pour la même fête, au tome II de ses *Sermones dominicales super epistolas Pauli*, imprimés (en 1478, sans doute) à Strasbourg, et il convient d'y ajouter le sermon allemand de Nicolas de Dinkelsbühl en personne sur la pureté du cœur.

² Voir le décret de 1419, ci-dessus, p. 201, note 3.

³ La dernière mention que Franz ait exhumée de ce culte superstitieux des Vieillards (op. c., p. 177) s'étend sur la prohibition de ces pratiques;

Une messe votive en l'honneur des vingt-quatre Vieillards jouit d'une particulière faveur, à travers toute l'Allemagne, au ^{xv}^e siècle ¹. Elle se substitue graduellement, le mardi, à la messe de *Prophetis*, dans la semaine de messes à célébrer contre les tribulations. On la rencontre, avec des formulaires variés ², dans des missels manuscrits provenant de presque tous les diocèses ³. Aucun calendrier n'a été signalé qui assigne une date de fête. La messe resta donc votive. On ne trouve pas non plus d'office complet ⁴, mais seulement un office rimé, assurément votif et laissé à la dévotion personnelle ⁵. Comme autres poésies liturgiques, citons une séquence dans un missel de Lubeck ⁶ et une prose dans un missel du ^{xv}^e siècle conservé à Olmutz ⁷.

Tenant compte d'une fresque du ^{xiv}^e siècle à Karlstein, en Bohême, et de celle de Gurk, ainsi que de la tradition littéraire des listes et des prières, M. Schmidt délimitait comme suit l'époque

elle se rencontre dans un manuscrit de Vienne, ancienne Bibliothèque impériale, 9530, du ^{xvi}^e siècle, fol. 61^v.

¹ Et même déjà au ^{xiv}^e, d'après Franz (op. c., p. 172), qui ne cite pourtant aucun exemple d'aussi ancienne date. Il eût été fort intéressant de fixer plus exactement l'époque et la région où cette messe apparaît d'abord.

² Le manuscrit 229 de l'abbaye de Zwettl (^{xv}^e siècle), dans une addition marginale, attribue un de ces formulaires à Jean Peckham, archevêque de Cantorbéry de 1279 à 1292 (*Frater Iohannes de Pysano archiepiscopus Cantuariensis*) ; cette paternité est certainement controuvée.

³ FRANZ, op. c., p. 176-177. Aucun n'est antérieur au ^{xv}^e siècle et le plus récent paraît être le *Missale ad notulam Dominorum Teutonicorum* imprimé à Haguenau en 1519.

⁴ Franz (op. c., p. 177) semble dans l'erreur sur ce point. Il ne paraît pas avoir vu autre chose que l'office votif rimé de Lebus (voir note suivante), mais parle d'un office complet de Lubeck.

⁵ Dans un bréviaire incunable, sans lieu d'impression ni date, mais antérieur à 1491 (*GK.* 5376), à l'usage de Lebus, dans le Brandebourg (et non de Lubeck). L'office commence par les mots *Gratuletur plebs fidelis* (U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n° 7457). On trouve encore dans le même incunable une autre pièce, *Caeli porta reseratur* (ibid., n° 24745).

⁶ Imprimé sans lieu ni date et qui peut être soit le *Missale Lubicense* incunable, des environs de l'an 1484, décrit par H. Bohatta, dans son édition du *Catalogus Missalium* de W. H. I. Weale (Londres, 1928), p. 95, sous le n° 541, soit les *Missæ peculiare et ritus ecclesie Lubicensis* de l'an 1506 environ (ibid., n° 543). Inc. *Omnis homo laudes pangat* (CHEVALIER, n° 14124).

⁷ Manuscrit L. III. 9. Inc. *Colletemur venerantes* (CHEVALIER, n° 24807). La belle composition de Notker le Bègue, *Omnes sancti, Seraphim, Cherubim, Throni quoque, Dominationes* (CHEVALIER, n° 14061), a parfois été utilisée pour invoquer les vingt-quatre Vieillards, que pourtant elle ne mentionne même pas.

du culte et son aire : du milieu du xiv^e siècle à la fin du xvi^e, avec une floraison remarquable au xv^e, depuis la Carinthie, la Styrie et la Bohême jusqu'à la Westphalie et aux Pays-Bas¹. Nos deux manuscrits gallois viennent montrer, de façon assez inattendue, que la frontière géographique doit se reporter presque à l'extrême occident.

*
* *

La liste galloise du manuscrit Hafod 16 et du Livre Blanc de Rhydderch se rapproche fort, on le voit, de celles du *Liber Floridus* (I) et des manuscrits de Saint-Gall (III) et de Gratz (IV), ainsi que des manuscrits allemands d'Othon de Passau (V) et des incunables néerlandais (VI), auxquels il faut joindre le texte, presque méconnaissable, de Klagenfurt (XIII).

La phrase d'introduction, dans le texte gallois, requiert l'état de grâce chez le fidèle qui souhaite obtenir le secours des personnages qu'elle énumère : concession faite à l'orthodoxie par un copiste ou un rédacteur qui n'ignorait pas les attaques dirigées contre la pratique de dévotion qu'il allait transcrire. Dans le même sens, l'auteur de la liste du Vindobonensis 15024 (II), plus prudent encore, préfère aux vingt-quatre noms singulièrement suspects, ceux de personnages vénérables de l'Ancien Testament, auxquels il ajoute, pour faire nombre, un Menias, dont l'origine nous échappe (peut-être Nehemias ou Menna² ou S. Ménas), et un Galaad, qui pourrait être une réminiscence de la légende arthurienne du Graal, mais aussi le nom d'homme que la Vulgate transcrit ainsi.

Cependant, l'assimilation des vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse à des patriarches et à des prophètes remonte beaucoup plus haut. Si nous analysons l'exemplaire latin le plus complet, celui du *Liber Floridus*, et que nous comparions les autres listes latines et les galloises, en rapprochant les noms qui se correspondent là où l'ordre n'est pas le même, nous obtenons le résultat que voici :

1^o Le premier coup d'œil permet d'identifier les douze apôtres, en une liste qui n'est conforme à celle d'aucun des Évangiles ni à celle des Actes, mais se rapproche fort de celle du canon de la messe romaine : *Petri et Pauli, Andreae, Iacobi, Ioannis, Thomae, Iacobi, Philippi, Bartholomei, Matthaei, Simonis et Thaddaei*. Elle omet S. Paul et ajoute S. Matthias, en intervertissant S. Simon et S. Jude (Thaddée).

¹ Op. c., p. 24-25.

² *Luc.* 3, 31.

2° Un second groupe de douze est formé de patriarches et de prophètes : Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, Josué, Ézéchiél, Isaïe, Jérémie, Joseph et David.

3° Parmi ces vingt-quatre noms et correspondant à chacun, mais quelque peu enchevêtrés, sont insérés, souvent mutilés et déformés, la plupart de ceux des vingt-quatre chefs des familles sacerdotales qu'énumère le livre premier des Paralipomènes, au chapitre xxiv, versets 7-18. Transcrivons le texte de la Vulgate en marquant à leur place les équivalences que nous croyons pouvoir établir et le numéro dans la liste du *Liber Floridus* : *Exivit autem sors prima Ioia-rib, secunda Iedei, tertia Harim* (= Arim 1), *quarta Seorim* (= Se-roib, Secobi, Serobi, Seraib, Eroib 12), *quinta Melchia* (= Miche 15), *sexta Maiman* (= Mazim, Maxima, Mahim 10), *septima Accos* (= Ioos, Choos, Cahos, Choes 7), *octava Abia* (= Abia 14), *nona Icsua* (= Iesim, Iesu, Isse 19), *decima Sechenia* (= Iechener 20), *undecima Eliasib* (= Enasib 21), *duodecima Iacim* (= Iehib, Iachip, Lachib 9?), *tertiadecima Hoppa*, *decimaquarta Isbaab* (= Hisba, Isba, Ischa 13), *decimaquinta Belga*, *decimasexta Emmer* (= Hesmer, Heruier, Hermet, Esmel 18), *decimaseptima Hezir* (= Chezir 24), *decimaoctava Aphses* (= Ffessor, Affessor, etc. 5), *decimanona Phe-teia* (= Bidea, Bedea 2), *vigesima Hezechiel* (= Ezechiel 8), *vigesima-prima Iachin* (= Iehib, Iachip, Lachib 9?), *vigesimasecunda Gamul* (= Samuel 22), *vigesimatertia Dalaiau* (= Balca, Delca, Dalea 3), *vigesimaquarta Maaziau* (= Mazia 4).

Ézéchiél, qui figure dans les listes 2 et 3, une fois comme prophète et une fois comme chef de famille sacerdotale, n'a qu'une inscription, dans le huitième des petits cadres, qu'il occupe seul.

Les noms du *Liber Floridus* que nous n'avons pas réussi à identifier dans la troisième liste et qu'un document moins corrompu permettra sans doute de reconnaître un jour sont au nombre d'une demi-douzaine : Codra (n° 6 ; variantes : Thobra, Chobra, Cobra) ; Choreb (n° 11 ; variantes : Thoreu, Chorew, Chore, Corehus) ; Banne (n° 16 ; variante : Bane) ; Phaner (n° 17 ; variantes : Phanes, Faner) ; Beniamin (n° 23). Il faut y ajouter le Iubebea du manuscrit de Saint-Gall. Le seul qui figure indubitablement dans l'Écriture est Benjamin ¹.

*
* * *

L'idée de voir dans les Vieillards de l'Apocalypse des personnages scripturaires remonte jusqu'à l'antiquité chrétienne ². Ainsi

¹ M. Schmidt a renoncé à rechercher l'origine des noms que lui fournissaient les listes répertoriées par lui, persuadé qu'elles ressortissaient à la tradition ésotérique du moyen âge, astrologie, chimie, etc. (op. c., p. 365). La solution, on l'a vu, était en fait beaucoup plus simple et toute scripturaire.

² Nous ne faisons ici qu'effleurer le sujet. Les différentes identifications

chez Victorin de Pettau, mort en 304, qui les identifie successivement à l'ensemble des saints des deux Testaments, puis aux livres des prophètes et de la loi (les 24 livres de l'Ancien Testament : *libri sunt prophetarum et legis, referentes testimonia iudicii*), pour s'arrêter enfin à l'exégèse suivante : *Sunt autem XXIIII patres, XII apostoli et XII patriarchae*¹.

Un demi-siècle plus tard, le catalogue stichométrique des livres canoniques, accompagné de celui des écrits de S. Cyprien, opuscule africain composé vers l'an 359, justifie en ces termes le nombre des livres assignés à l'Ancien Testament et se réfère à une interprétation plus ancienne encore : *Sed ut in Apocalipsi Iohannis dictum est : Vidi XXIIII seniores mittentes coronas suas ante thronum, maiores nostri probant hos libros esse canonicos et hos dixisse seniores*².

Le donatiste Ticonius, contemporain de S. Augustin, voit dans les vieillards toute l'Église³. Une lacune du manuscrit nous prive du commentaire de cet auteur sur le chapitre iv de l'Apocalypse presque tout entier, mais, si l'on pouvait considérer comme un représentant authentique de la partie perdue un passage de l'*Expositio in Apocalypsim* qui circula sous son nom et qui figure parmi les *pseudo-Augustiniana*, Ticonius aurait identifié les Vieil-

proposées au cours des siècles sont énumérées et discutées par Cornelius a Lapide dans son grand commentaire de l'Apocalypse, qui parut pour la première fois en 1627, au chap. iv, 4 (édition d'Anvers, 1717, p. 84-86). Il les distribue sous neuf chefs et se range à l'opinion de ceux qui voient dans les vingt-quatre Vieillards les douze apôtres et les douze patriarches ou prophètes ; après quoi il trace un parallèle moral entre les personnages des visions apocalyptiques et la cour romaine, et les Vieillards y figurent les cardinaux.

¹ *Commentarii in Apocalypsin*, cap. iv, 3 ; cf. iv, 5 : *Alae testimonia Veteris Testamenti sunt librorum ideoque XXIIII sunt, tot numero quot et seniores super tribunalia*. Éd. HAUSSLEITER, dans le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, t. XLIX (Vienne, 1916), pp. 50-51, 54-55.

² Éd. A. AMELLI, d'après le manuscrit 133 de Saint-Gall, dans la *Miscellanea Cassinese*, t. I (1897), partie II, fasc. I, II, *Indiculum stichometricum*, p. 6 ; les diverses éditions données par Mommsen d'après le seul autre manuscrit, autrefois à Cheltenham, fournissent une seule variante à ce passage : *hoc* pour *hos*.

³ Dans son commentaire de l'Apocalypse, c. ix, v. 6 : *In capite viginti quatuor seniorum, in quibus ecclesiae figura monstratur, coronas aureas esse Scriptura commemorat*. Éd. A. AMELLI, dans le *Spicilegium Casinense*, t. III, 1 (1897), p. 295.

lards à la fois aux livres canoniques de l'Ancien Testament et aux patriarches joints aux apôtres¹. Cette phrase de l'*Expositio*, pourtant, nous semble plutôt tributaire de Victorin de Pettau que de Ticonius.

Cassien s'est souvenu des Vieillards au début de sa vingt-quatrième et dernière Collation². On ne saurait tirer de cette allusion aucune identification précise. Césaire d'Arles songe aux apôtres et à toute l'Église³, en apportant un texte d'Isaïe que cite, au même propos, son contemporain Primasius d'Hadrumète, lequel parle des douze apôtres et des douze chefs de tribus⁴.

Un passage d'André de Césarée (vers 564-614), dans son commentaire de l'Apocalypse, se rapproche de l'interprétation de Primasius et montre, de surcroît, que l'idée des lettres de l'alphabet n'est pas copte d'origine, mais bien grecque. A propos du chapitre iv, verset 4, cet auteur note, en effet, d'abord, que d'anciens exégètes ont identifié les vingt-quatre Vieillards à Abel et aux autres vingt Pères de l'Ancien Testament, joints aux trois du Nouveau ; il laisse le lecteur libre de se rallier à cette interprétation ou d'y préférer les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, pour ce motif que les Vieillards excellèrent aussi bien dans l'action que dans la connaissance⁵. Lui-même verrait plutôt en eux les douze

¹ P. L., t. XXXV, col. 2423.

² *Quarta atque vicesima ista collatio abbatis Abrahae, Christo favente, producit, omnium seniorum traditiones concludens, qua vestris orationibus consummata, illorum viginti quatuor seniorum, qui in sancta Apocalypsi coronas suas Agno offerre dicuntur, numero mystico congruente, cunctarum promissionum nostrarum debitis nos credimus liberandos* (P. L., t. XLIX, col. 1279-1281).

³ *Seniores totam Ecclesiam dicit, sicut Esaias : « Cum in medio seniorum suorum fuerit glorificatus »* (Isai. 24, 23). *Viginti quattuor autem seniores praepositi et populi sunt ; in duodecim apostolis, praepositos, et in illis aliis duodecim reliquam Ecclesiam intellege. Opera omnia*, éd. MORIN, t. II (Maredsous, 1942), p. 219.

⁴ *Seniores totam Ecclesiam dicit, sicut per Isaïam : « Regnavit Dominus in Sion et in Ierusalem et in conspectu seniorum eius clarificabitur. » Viginti quattuor autem praepositos complexus est simul et populus, tanquam duodecim tribus Israel duplicans, propter geminum Testamentum, quia et in Veteri et in Novo eadem formatur Ecclesia, id est quoniam Ecclesiam ostendit in duodecim apostolis, omne scilicet corpus praepositorum, sicut et invenimus in descriptione civitatis de caelo descendens Ierusalem. Isti viginti quattuor throni, excepta officiorum distributione, duodecim sunt, quia et praepositi ex duodecim tribubus promoventur. P. L., t. LXVIII, col. 814.*

⁵ Cette exégèse est évidemment à l'origine de la liste copte (ci-dessus,

personnages les plus illustres par leur sagesse et leur vertu dans l'Ancienne Loi comme dans la Nouvelle. Ce seraient, chez les Juifs, les douze chefs de tribus et, chez les chrétiens, les douze apôtres, à qui a été donné de juger les douze tribus d'Israël¹.

On s'attendrait que, parmi les anciens exégètes auxquels fait allusion André de Césarée et qui, les premiers, auraient identifié les vingt-quatre Vieillards aux lettres de l'alphabet, il fallût compter Œcuménius (début du vi^e siècle) ; mais ce commentateur présente seulement une liste de personnages scripturaires, à certains égards fort curieuse : neuf personnages de l'Ancien Testament, joints à trois du Nouveau et aux douze apôtres. Dieu seul, peut-être, explique-t-il, les connaît, ainsi que celui à qui il daignerait les révéler, mais ce pourraient être Abel, Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Melchisédech, Job, Moïse, Aaron, Jésus Navé, Samuel, David, Élie, Élisée, les douze petits prophètes (ceux-ci comptant pour un seul homme et occupant donc un seul trône), Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, David, Zacharie et Jean (le Baptiste), avec « les martyrs du Nouveau Testament », Jacques « de Joseph » et Étienne. Quant aux apôtres, ce seraient Pierre et Paul, Jacques « le frère de Jean, qu'Hérode fit périr par le glaive » (distingué donc ici de Jacques « de Joseph ») « et le reste du chœur des saints apôtres ». Pour preuve, Œcuménius apporte le texte de S. Matthieu (19, 28) qui promet aux apôtres les douze trônes et le jugement sur les douze tribus².

Apringius de Béja (vi^e siècle) identifie les vieillards au chœur des patriarches et des apôtres³. Beatus, moine espagnol, habitant du monastère de Liébana, dont il aurait même, d'après Alcuin, été l'abbé, termina en 783 ou 784 la dernière rédaction de son érudit

p. 199), ainsi que de la prière de l'Eucologe pour obtenir la connaissance des saintes lettres (ci-dessus, p. 200).

¹ P. G., t. CVI, col. 253, 255. Le commentaire d'Aréthas de Césarée (ix^e-x^e siècle) sur le même verset, P. G., t. c., col. 569 AB, développe des considérations numériques, sans essayer d'identifier des personnages déterminés.

² *The Complete Commentary of Oecumenius on the Apocalypse*, éd. H. C. Hoskier (Ann Arbor, 1928), p. 70-71 (= *University of Michigan Studies, Humanistic Series*, t. XXIII).

³ Éd. M. FÉROTIN (Paris, 1900), p. 28 ; éd. A. C. VEGA (Escorial, 1940), p. 27. Nous n'avons pu examiner le commentaire faussement attribué à S. Jérôme ou à S. Isidore, édité par K. Hartung (*Ein Traktat zur Apokalypse*, Bamberg, 1904).

Commentaire sur l'Apocalypse, écrit dès 774 ¹. Il voit en eux le chœur des patriarches et des apôtres, s'embarque dans une exégèse symbolique où interviennent les douze tribus d'Israël et les vingt-quatre heures du jour, mais ne cite aucun nom en particulier ². Les manuscrits où son œuvre est illustrée apportent peu de chose à notre recherche ³.

Une inscription en vers explique une scène du même genre au fol. 6 du Codex aureus de Saint-Emmeram de Ratisbonne (Cm. 53 de la Bibliothèque de Munich), illustré vers 870 pour Charles le Chauve. Elle indique clairement, encore une fois, les prophètes et les apôtres : *cana caterva cluens vatum et venerabilis ordo / coctus apostolicus* ⁴.

Haimon de Halberstadt, mort en 853, note que le Seigneur dans l'Évangile ne parle que de douze trônes. Comment Jean peut-il en mentionner le double? Parce qu'il faut ajouter l'Ancien Testament au Nouveau et les prophètes aux apôtres ⁵. A l'époque carolingienne également se rattache un commentaire de l'Apocalypse, signé, en anagramme, d'un certain Bérengaud, peut-être le moine de Ferrières de ce nom que mentionnent, en 859, deux lettres de Servat Loup. Il évoque les vingt-quatre Pères de l'Ancien Testament, sans les désigner nommément ⁶.

¹ Mateo DEL ALAMO, O. S. B., *Los Comentarios de Beato al Apocalipsis y Elipando*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. II (Vatican, 1946), p. 16-33 (= *Studi e Testi*, t. 122).

² BEATI in *Apocalipsin libri duodecim*, éd. Henry A. SANDERS (Rome, 1930 ; = *Papers and Monographs of the American Academy in Rome*, t. VIII), p. 270-272.

³ Seuls, deux d'entre eux marquent nettement leur interprétation par une inscription : *XII apostoli et XII prophetae*. Un troisième la confirme, en donnant au premier vieillard à droite deux cornes qui l'identifient comme Moïse. Voir F. VAN DER MEER, *Maiestas Domini, Théophanies de l'Apocalypse dans l'art chrétien* (= *Studi di antichità cristiana*, t. XIII, Vatican, 1938), p. 295-296 ; et Wilhelm NEUSS, *Die Apokalypse des hl. Johannes in der alt-spanischen und altchristlichen Bibel-Illustration*, Munster, 1931, deux volumes.

⁴ VAN DER MEER, op. c., p. 119-120.

⁵ *Dicuntur itaque duodecim propter dignitatem apostolicam. Dicuntur et viginti quatuor propter Patres utriusque Testamenti, qui cum Domino venturi sunt ad iudicium. Et plus loin : Sunt et viginti quatuor propter numerum prophetarum et apostolorum ceterorumque fidelium. P.L., t. CXVII, col. 1006.*

⁶ *Viginti quatuor seniores in hoc libro aliquando Patres Veteris Testamenti, aliquando Novi, aliquando simul utrosque significant ; sed in hoc loco Patres Veteris Testamenti designantur, qui viginti quatuor sedilibus sedisse dicuntur ;*

Au ix^e siècle également appartient un recueil du Chapitre cathédral de Cologne où, dans une *Coniuratio daemonis*, sont invoqués les vingt-quatre Vieillards ¹. Cet exorcisme s'inspirerait-il de quelque modèle grec ? Il n'est pas inutile de noter ici que les Vieillards trouvent place dans une des formules longues d'exorcisme du manuscrit grec 825 de la Bibliothèque nationale, à Paris, remarquables par l'infiltration d'idées magiques et gnostiques ².

Rupert de Deutz, recourant à une exégèse très personnelle, voit en eux les douze juges d'Israël, dont il dresse la liste de façon assez particulière ³, et les douze apôtres ⁴.

C'est encore au diocèse de Cologne, semble-t-il, qu'apparaît, vers la fin du xii^e siècle, une faible trace de croyances populaires au sujet des vingt-quatre Vieillards : Eynulf, prêtre de l'Ordre du Temple à Nieder-Breisig (sur le Rhin, entre Coblenze et Bonn) et sans doute originaire du pays, raconta bien des fois à Césaire d'Heisterbach qu'il avait cru mourir, à l'âge de sept ans, et qu'une peccadille, que lui reprochait le Diable, lui avait été pardonnée, au cours d'une sorte de vision, grâce à l'intercession des vingt-quatre Vieillards, avant qu'il fût renvoyé par Dieu en ce bas monde ⁵.

quando enim sedemus, a labore quiescimus. Per sedilia igitur vlginti quatuor libri Veteris Testamenti designantur. Super viginti quatuor igitur thronos, viginti quatuor seniores sedisse visi sunt, quia Patres Veteris Testamenti a laboribus et curis huius saeculi, in lectione et meditatione divinorum librorum quodam modo requiescunt. Dans l'*Appendix Ambrosiana*, P. L., t. XVII, col. 795-796.

¹ Manuscrit XV (Darmstadt 2015), fol. 96v ; décrit par JAFFÉ et WATTENBACH, *Ecclesiae Metropolitanae Coloniensis codices manuscripti* (Berlin, 1874), p. 6-7. Cet usage serait assez fréquent, aussi bien dans les exorcismes que dans les bénédictions, d'après Franz (op. c., p. 173), mais cet auteur n'en apporte pas d'autres exemples.

² Éd. Armand DELATTE, *Anecdota Atheniensia*, t. I (Liège, 1927), p. 232, l. 4, et p. 249, l. 29 (= *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. XXXVI).

³ *Primus Othoniel, filius Cenez, frater Caleb ; secundus Aod, filius Gera, filii Iemini ; tertius Samgar, filius Anath ; quartus Barac, filius Abinoem de Cedus Nephthalim ; quintus Gedeon, filius Ioas ; sextus Iair Galaadites ; septimus Iephte Galaadites ; octavus Abessan de Bethleem ; nonus Ahialon Zabulonites ; decimus Abdon, filius Hallel Pharaotonites ; undecimus Samson ; duodecimus Samuel.* P. L., t. CLXIX, col. 908.

⁴ Franz (op. c., p. 173-174) n'a pas identifié correctement les juges (il en fait les juges du roi David) ; mais il observe à bon droit qu'on ne trouve pas chez Rupert la moindre trace des croyances superstitieuses qui fleuriront plus tard dans les régions de langue allemande.

⁵ *Dialogus Miraculorum*, XII, 57. Eynulf était mort depuis deux ans quand Césaire mit par écrit son récit.

L'église de Castel Sant' Elia a conservé deux fragments superposés d'une procession de Vieillards, reste d'une adoration du ^x^e siècle, tandis qu'une autre adoration très archaïque, mais de date un peu postérieure, se trouve dans la crypte d'Anagni. L'inscription, identique dans toutes les deux, souligne le symbolisme. Ce sont les prophètes et les apôtres, c'est-à-dire les docteurs de l'un et de l'autre Testament : *Qui laudant Agnum seniores bis duodeni / hos vetus et nova lex doctores contulit aevi*¹.

Une fresque de l'église paroissiale des Saints-Pierre-et-Paul à Niederzell, sur l'île de Reichenau, qui serait du ^x^e ou du ^{xii}^e siècle, est inspirée de la vision apocalyptique et comporte l'*apostolicus chorus*, sous des arcades peintes, et plus bas, placés sous une galerie romane, douze prophètes, coiffés du bonnet juif et déroulant leurs phylactères. L'ensemble, d'après M. van der Meer, n'est pas nécessairement celui des vingt-quatre Vieillards, « apôtres et prophètes offrant la première et la plus naturelle analogie dans la Concorde des deux Testaments². » Cependant, la survivance de l'identification nominative des vingt-quatre Vieillards dans plusieurs manuscrits non enluminés, que M. van der Meer n'a pas connus, suggère que nous avons à Niederzell un stade intermédiaire entre les représentations traditionnelles de la vision apocalyptique et les listes du bas moyen âge³.

¹ Inscription d'Anagni, lecture de van der Meer, op. c., p. 106 ; à Castel Sant' Elia, le même auteur a déchiffré : *bis duodeni... hos...*

² Op. c., p. 358.

³ A propos d'une mosaïque, très abîmée, à Rome, sur l'arc triomphal de Saint-Paul-hors-les-murs (v^e siècle), M. van der Meer « se demande pourquoi les cithares et les coupes, et, avec elles, les parfums de la prière, ont été sacrifiés aux couronnes » (op. c., p. 91). Les Vieillards, en effet, ne font que présenter une couronne. Le savant hollandais émet l'hypothèse qu'on a voulu honorer ainsi les prémices du martyre. Son interprétation revêt une certaine importance : l'arc triomphal de Saint-Paul est, en effet, le plus ancien exemple d'un type destiné à connaître de nombreux successeurs et de multiples variantes dans tout l'Occident. Quelle qu'ait pu être l'intention de ces premiers maîtres mosaïstes romains, nous croyons pouvoir affirmer que l'hypothèse de M. van der Meer n'est confirmée par aucune liste et aucune inscription : nulle part, nous n'avons vu les Vieillards identifiés soit aux martyrs en général soit à des martyrs en particulier, sauf chez Joachim de Flore, en son commentaire de l'Apocalypse, qui ne nous est connu que par la discussion de Cornelius à Lapide, l. c. : les vingt-quatre sont les douze apôtres et leurs fils, c'est-à-dire les martyrs, jusqu'à ceux des derniers jours ; comme il y eut douze

Toujours est-il que Dante revient au symbolisme le plus ancien. Dans la procession du triomphe de la théologie, vers la fin du Purgatoire, les vieillards, qui sont les livres de l'Ancien Testament, précèdent les quatre animaux, qui sont les Évangiles, comme une lumière dans le ciel est remplacée par une autre lumière :

Sotto così bel ciel, com'io diviso,
 Ventiquattro seniori, a due a due,
 Coronati venian di fiordaliso.

.....

Sì come luce luce in ciel seconda,
 Vennero appresso lor quattro animali,
 Coronati ciascun di verde fronda ¹.

P. GROSJEAN.

apôtres à l'époque du Christ, ainsi y en aura-t-il douze à la fin des temps, luttant aux côtés d'Élie contre l'Antéchrist. C'est là une exégèse toute particulière à Joachim et que l'on ne saurait regarder comme traditionnelle.

¹ *Purgatorio*, XXIX, 82-84, 91-93.

LE DOSSIER HAGIOGRAPHIQUE DE S. JACQUES L'INTERCIS

I

LA PASSION GRECQUE INÉDITE

(Deuxième article)

Recensions γ et δ

La version grecque de la Passion syriaque de S. Jacques le Perse ou l'Intercis s'est diversifiée, au cours des âges, en trois groupes au moins de textes prémétaphrastiques. Les leçons concordantes de ces recensions, que l'on trouve mêlées aux capricieuses divergences qui se dessinent jusqu'à l'intérieur des différentes traditions manuscrites de chaque groupe, permettent de reconstituer, vaille que vaille et pour autant qu'il en est besoin, l'archétype grec, lequel n'est plus connu sous sa forme primitive. C'est ce qui a été exposé dans un premier article¹, qui comportait, outre une traduction latine de l'original syriaque² destinée à faciliter les comparaisons, l'édition, d'après onze manuscrits anciens, des deux premiers de ces groupes : les recensions α et β , préalablement examinées au point de vue de leurs rapports réciproques et de leur relation à l'ancêtre oriental. L'analyse de la troisième recension, γ , à peine entamée dans les pages qui précédaient, et son édition d'après quatre manuscrits, feront l'objet du présent article. On y a joint la présentation d'une quatrième recension, δ , qui occupe une place à part, un peu en retrait des trois autres, et son édition partielle, d'après le seul manuscrit qui nous l'ait conservée, le Vaticanus grec 1190, III.

¹ *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 157-210.

² *BHO.* 394.

La recension γ

Quel est, d'une façon générale, le caractère de la recension γ ? Dans l'ensemble, elle s'écarte plus que α et β de la rédaction grecque telle qu'on peut se l'imaginer à son point de départ. Ce qui ne l'empêche pas de refléter, en maint endroit, un état du texte antérieur à celui dont α et β sont les témoins. D'où, pour une grosse part, son intérêt.

1) C'est notamment le cas des passages qui combinent harmonieusement des phrases ou éléments de phrase qu'on eût pu croire l'apanage soit de α , soit de β , soit de quelqu'une des traditions manuscrites qui se font jour au sein de ces deux recensions¹. Et il est manifeste que cette harmonie résulte, non d'une juxtaposition artificiellement opérée après coup, mais d'une synthèse naturelle, qui s'est décomposée dans la suite par le jeu normal des facteurs de dissociation. Tout au long de la pièce, on peut observer ce phénomène. Chacun des chapitres même, ou presque, en propose des exemples. Nous n'en citerons qu'un, à la fin du ch. 39-40 et au cours du ch. 41.

α	γ	β
39. Ἡτόνησαν δὲ οἱ φονεῖς τὰ μέλη τοῦ ἁγίου κόπτοντες καὶ ῥίπτοντες ἐπὶ τῆς γῆς ἀπὸ πρῶτῃ ἕως ὥρας ἐννάτης.	39-40. Ἡτόνησαν δὲ οἱ δῆμιοι ἀπὸ ὥρας πρῶτης ² ἕως ὥρας ἐννάτης τὰ μέλη τοῦ ἁγίου κόπτοντες καὶ ῥίπτοντες αὐτὰ εἰς τὴν γῆν.	39. Ἡτόνησαν δὲ οἱ φονεῖς τὰ μέλη τοῦ ἁγίου κόπτοντες καὶ ῥίπτοντες εἰς τὴν γῆν ἀπὸ ὥρας πρῶτης ἕως ὥρας ἐννάτης.
41. Ὡμοιοῦτο δὲ ὁ ἅγιος ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ... κυπαρίσσῳ ἣτις κομπομένη ἀποδίδωσιν τὴν εὐδομίαν αὐτῆς ὅταν κλαδευθῇ εἰς τὸ ἰσωθῇ-	41. Ἦν δὲ θεάσασθαι τὸν μακάριον ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ ὧσπερ κυπαρίσσον ἐκπέμπουσιν εὐὸν δίαν πολλὴν ὅταν κλαδεύηται εἰς τὸ	41. Ἐοῖκει δὲ ὁ ἅγιος Ἰάκωβος ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ... ὧσπερ κυπαρίσσοι ἀποδεδωκνῖα τὴν ἑαυτῆς εὐὸν δίαν ὅταν κλαδευθῇ εἰς τὸ

¹ On se rappellera que c'est surtout en β qu'il était facile de discerner deux de ces traditions ; il en sera de nouveau question plus loin, p. 226-227.

² Telle est la leçon du manuscrit de Douai Abbey (ci-dessous, p. 245-246), qui s'accorde avec celle de la recension β ; une autre tradition manuscrite de γ , représentée par les codices P et Q (voir plus loin, p. 221) donne ἀπὸ πρῶτῃ, ce qui rejoint la lecture de α . Il y a dans ces textes bien d'autres petites variantes, que nous ne relevons pas ici.

ναι τὸ ξύλον· οὕτως ἦν ἰσωθῆναι τὸ ξύλον, οὕ- ἰσωθῆναι τὸ ξύλον, οὕ-
 και ὁ μακάριος τοῦ Θε- τως ἦν και ὁ δοῦλος τοῦ τως και ὁ δοῦλος τοῦ
 οὔ δοῦλος Ἰάκωβος ὁ Θεοῦ Ἰάκωβος ὁ ρ ὡ - Θεοῦ Ἰάκωβος· ἡ κε-
 ρ ὡ μενος τῇ κε- μενος τῇ κε φα- φαλή ἔστηκεν σὺν τῷ
 φ α λ ῆ αὐτοῦ σὺν τῷ λ ῆ σὺν τῷ στήθει μ ὁ ν ο ν και τῇ
 στήθει και τῇ κοιλίδι· τὰ ν ο ν και τῇ κοιλίδι, τὰ δὲ ἄλλα μέλη
 γὰρ μέλη αὐτοῦ ἐπὶ γῆς δὲ ἄλλα μέλη αὐτοῦ ἐπὶ τῆς γῆς ἔ ρ -
 ἐρριμμένα ἐτύγχανον. τῆς γῆς ἔ ρ ρ ι π τ ο . ρ ι π τ ο .

A le considérer isolément, l'exemple invoqué donnerait à penser que γ se rapproche de β plus que de α ; globalement, c'est le contraire qui est vrai, qu'il s'agisse de l'identité (ou du moins de la ressemblance) d'expression entre α et γ ou, ce qui est plus fréquent, de la paraphrase, par γ , du texte représenté par α . Et cette constatation rejoint ce que nous savons des qualités de la recension α^1 .

2) Une autre preuve du rattachement de γ à un état du texte plus ancien que α ou β consiste dans la plus grande fidélité à l'original syriaque qu'il faut parfois lui reconnaître. Nous disons « parfois », car il ne s'agit pas, ici non plus, de déposséder α de la palme qui lui a été décernée, ni même de ravir à β la seconde place qui lui revient, à cet égard. Aussi sera-t-il utile de transcrire quelques-uns des passages qui offrent cette particularité. Les premiers exemples apportés mettront le fait hors de doute et prêteront leur appui aux suivants, dont l'évidence peut paraître moins manifeste et qui seront alignés dans l'ordre des chapitres.

Vers la fin du ch. 9, nous lisons en γ : *Διὰ βραχεῖαν ἀνάπανσιν² αἰώνιαν κόλασιν κληρονομεῖτε, οὐχ ὑμεῖς δὲ μόνον, ἀλλὰ και οἱ δαίμονες και αἱ τούτων σκιαὶ αἷς προσκυνεῖτε*. Que l'on compare à ce texte, d'une part le syriaque : « A cause d'un plaisir éphémère du monde, vous hériterez d'un châtement éternel, et non pas vous seulement, mais aussi les démons et les simulacres (littéralement : les ombres) que vous adorez », d'autre part la leçon de α , dont β^3 ne diffère que de manière insignifiante : *Ὀλίγον τι ἀναπαύεσθε ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ και κληρονομεῖτε τὴν αἰώνιον κόλασιν μετὰ τῶν δαιμόνων οἷς προσκυνεῖτε*. La présence, en γ , de *αἱ σκιαὶ* est surtout à souligner. De même, presque aussitôt après, dans la première phrase du ch. 10, γ est seul à avoir gardé souvenir du syriaque ܕܡܢ ܕܡܢ ܕܡܢ, traduit très exactement : *Τί ἐστήκατε οὕτως και αὐτὸν ἀτενίζετε ;*

¹ *Anal. Boll.*, t. c., p. 160-161.

² Le manuscrit S (ci-dessous, p. 223-224) ajoute : *και πρόσκαιρον ἡδονήν*.

³ Surtout la branche DEF.

Au ch. 21, le syriaque écrit : « Un homme peut-il faire deux choses à la fois : mettre la main au manche de la charrue et regarder en arrière, et être propre au Royaume? Mère et femme me sont-elles préférables à Dieu qui a dit : « Quiconque perdra son âme à cause de moi la trouvera » et « Quiconque quittera son père, sa mère, ses frères et tout ce qu'il aime pour m'aimer et me suivre, je lui donnerai la vie immortelle »? » Tandis que β porte ici ¹ : *Οὐ ποιῶ τοῦτο · μὴ γένοιτο*, et cite ensuite le seul verset de Luc 9, 62 : *Οὐδείς γὰρ ἐπιβαλὼν... βασιλείαν τῶν οὐρανῶν*, γ, après avoir commencé comme β, fait précéder ce même verset de la déclaration : *Οὐδείς γὰρ δύναται δυσὶν κυρίοις δουλεύειν* et le fait suivre de la question : *Μὴ δύναμαι τὴν μητέρα μου ἢ τὴν γυναικά μου ὑπὲρ τὸν Θεὸν ἀγαπῆσαι τὸν εἰπόντα ὅτι Ὁ ἀγαπῶν πατέρα ἢ μητέρα ὑπὲρ ἐμὲ οὐκ ἔστιν μου ἄξιος ;*

Au ch. 32, on lit, en syriaque : « Est-il arrivé quelque chose de pareil, en vos jours ou aux jours de vos pères, qu'un des martyrs ait subi des tourments comme ceux-ci? » et un peu plus loin : « Coupez l'arbre et ses branches et que vos yeux n'aient pas pitié (ou : n'épargnent pas), parce que mon cœur a exulté dans le Seigneur et mon âme a été exaltée auprès de Celui qui aime les humbles. » Le passage correspondant en γ ² : *Οὐδέποτε οὕτως εἶδομεν ἄνθρωπον ὅτι ἐμαρτύρησεν ἐν τῷ κόσμῳ, ἀλλ' οὐδὲ οἱ πατέρες ἡμῶν ἀνήγγειλαν ἡμῖν ὅτι γέγονέν τι τοιοῦτο ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτῶν, ἀλλ' οὐδὲ τῶν ἀγίων γραφῶν ἠκούσαμεν λεγουσῶν ὅτι ἐπαθὲν τις τοιαῦτα... Κατακόψατε τὸ δένδρον καὶ τοὺς κλάδους αὐτοῦ, καὶ μὴ φεισάσθωσάν μου οἱ ὀφθαλμοὶ ὑμῶν. Καὶ προσθεὶς εἶπεν ὁ Ἀγαλλιástῳ ἡ ψυχὴ μου ἐπὶ τῷ Κυρίῳ τῷ ἀγαπῶντι τοὺς εὐθεῖς τῇ καρδίᾳ.*

Tout ceci est plus proche de l'original que ce qu'on lit en α : *Οὐχ ἐοράκαμέν ποτε οὕτε ἐκ τῶν ἀγίων γραφῶν ἠκούσαμεν εἰ οὕτως τις ἐμαρτύρησεν ἐν κόσμῳ... Κατακόψατε τὸ δένδρον ὡς τὰ κλάδη, σκίσατέ με καὶ μὴ μου φείσασθε. Καὶ προσθεὶς εἶπεν ὁ Ἀγαλλιástῳ ἡ καρδιά μου ἐπὶ τῷ Κυρίῳ καὶ ἡ ψυχὴ μου ὑψωθήτω πρὸς τοὺς ἀγαπῶντας τοὺς εὐθεῖς τῇ καρδίᾳ. β ³ n'a que ceci : *Οὕτε εἶδομεν οὕτε ἠκούσαμεν ἀπὸ τῶν ἀγίων γραφῶν πώποτε ὅτι οὕτως τις ἐμαρτύρησεν ἐν τῷ κόσμῳ.* Que l'on remarque principalement l'omission, partout sauf en γ, de ces « yeux » qui n'ont pas pitié.*

Avant de passer à la série d'exemples qui, nous l'avons dit, pourraient plus que les précédents prêter à discussion, il est bon d'être mis en garde contre la tentation de tirer argument des similitudes verbales qu'un effet du hasard expliquerait aussi bien, sinon mieux,

¹ On ne peut malheureusement avoir recours à la recension α pour les comparaisons qui regardent les chapitres 20-23, à cause de la particularité qu'elle offre en cet endroit : t. c., p. 160.

² Étant donné le but particulier que nous poursuivons ici et dans les pages subséquentes, nous amalgamons les lectures des divers manuscrits.

³ Tradition DEF (ἀπὸ τῶν ἀγίων γραφῶν), légèrement différente d'AB (ἀπὸ τοῦ αἰῶνος).

que l'influence d'un texte préexistant. N'est-ce point le cas du passage suivant, au ch. 21? Syriaque: « Et tu veux perdre ton âme, parce que tu refuses de proférer une seule petite parole (telle) que, dans l'instant où tu la feras sortir de ta bouche, toi, tu sortiras vers la vie? » Recension β ¹: *Καὶ θέλεις τὴν ψυχὴν σου ἀπολέσαι, ἵνα μὴ εἴπῃς λόγον ἓνα καὶ ἀπολυθῇς; Πείσθητι ὅν ἡμῖν καὶ σώθητι· ἐν γὰρ τῷ ἐξελθεῖν τὸ ῥῆμα ἐκ τοῦ στόματός σου, εὐθέως ἐλεύθερος ἀπέρχῃ. Recension γ (selon les manuscrits PQ²): *Καὶ θέλεις τὴν ψυχὴν σου ἀπολέσαι καὶ μὴ εἰπεῖν λόγον ἓνα καὶ ἀπολυθῆναι; Πείσθητι ὅν ἡμῖν καὶ σώθητι· ἐν γὰρ τῷ ἐξελθεῖν τὸ ῥῆμα ἐκ τοῦ στόματός σου, εὐθέως ἐλεύθερος ἀπέρχῃ. Recension γ (selon le manuscrit R³): *Καὶ ἐπιθυμεῖς ἀποθανεῖν ἵνα μὴτε ἴδωσίν σε μὴτε συντυχίας σου ἀπολαύσωσιν τῆς ἡδίστης καὶ ποθεινῆς. Καὶ διὰ τί; Ἵνα μὴ εἴπῃς ἓνα λόγον μικρόν τε καὶ εὐτελῆ· ἅμα γὰρ τοῦ ἐκπορευθῆναι αὐτὸν ἐκ τοῦ στόματός σου, παραχρῆμα καὶ τῶν πικροτάτων πόνων καὶ τούτων τῶν ἀνυποίστων θλίψεων ἀπαλλάττῃ καὶ εἰς τὴν ἡδίστην ἀπέρχῃ ζωὴν. A première vue la mention des mots *μικρόν* et *εἰς τὴν...* *ζωήν*, dans ce dernier texte, semble devoir être mise en corrélation avec le syriaque: « une petite parole », « (tu sortiras) vers la vie ». Mais, devant l'accord presque parfait, en cet endroit, des manuscrits de β et de γ que nous avons cités en premier lieu, ne faut-il pas dire que l'autre tradition de γ (R), en paraphrasant librement son modèle, a naturellement retrouvé des nuances d'expression employées par l'original? Notons, ce qui ne simplifie pas la question, qu'un autre manuscrit⁴ de la recension γ apporte ici son appui aux leçons de R, du moins en ce qui regarde la première phrase ci-dessus transcrite, la seule que, fidèle à son habitude d'abrégé les discours, il ait consignée. On n'en regrettera que plus d'être privé, tout juste en ces pages, des services de la recension α .***

Sous le bénéfice de cette remarque, voici, par ordre des chapitres, une autre liste de passages où γ a gardé plus de traces de la rédaction syriaque que les recensions parallèles.

Ch. 4. Syriaque: « Or, je sais quel moyen je chercherai pour mon âme de façon à ce qu'elle ne périsse point: à la porte par laquelle je suis sorti je frapperai à grands coups, et aussitôt m'ouvrirent ceux qui sont à l'intérieur (d'elle). » γ : *Ἔργων ὅν τί ποιήσω ἵνα καὶ εἰς τέλος ἀπόλῃται ἡ ψυχὴ μου· χρὴ με παραμεῖναι τῇ πόλει τῆς ζωῆς ὅθεν ἐξῆλθον καὶ κρούειν ἕως δ᾽ ἂν ἀνοίξωσιν μοι. α : *Nūn ὅν ἔργων ποίαν σωτηρίαν ζητήσω τῇ ψυχῇ μου, ἵνα μὴ ἀπόλῃται ἀπὸ τῆς πόλεως τῆς εἰς τὴν ζωὴν ἀπαρούσης· νῦν ὥφειλον ἐν αὐτῇ παραμεῖναι τὴν στενὴν καὶ τεθλιμμένην ὁδεύων ὁδόν, καὶ ταχέως ἀνοίγωσιν μοι οἱ ἔσωθεν αὐτῆς. β : *Nūn ὅν ἔργων ποίαν σωτηρίαν ζητήσω τῇ ψυχῇ μου, ἵνα ἐπανέλθω ὅθεν ἐξῆλθον, ὅπως μου κρούσαντος τὴν θύραν ἀνοίγησεται μοι.***

¹ Tradition ABC.

² Ci-dessous, p. 222-223.

³ Ci-dessous, p. 223.

⁴ Manuscrit S; voir p. 223-224.

Ch. 5. Syriaque : « Cette mort n'est pas une mort, parce qu'elle est comme un sommeil dont l'homme a dormi et s'est réveillé. » **γ** : Ὁ θάνατος οὗτος οὐκ ἔστιν θάνατος, ἀλλ' ὕπνος, ἐξ οὗ καὶ ταχέως ἀνίσταται ἄνθρωπος. **α** : Ὁ θάνατος οὗτος οὐκ ἔστιν θάνατος ὡς γὰρ ἐνύπνιον ὅταν ὕπνοί ἄνθρωπος βλέπων ἐξυπνίζεται, τὸ δὲ ἐνύπνιον παρήλθεν, οὕτως καὶ ὁ θάνατος ὁ πρόσκαιρος ὡς ἐνύπνιον παρέρχεται. **β** : Ὁ θάνατος οὗτος οὐκ ἔστιν θάνατος ὡς γὰρ ὑπνώσας τις μετ' οὐ πολὺ ἀνίσταται, οὕτως καὶ ὁ παρὰ σοῦ ἐπαγόμενος θάνατος ἡμῖν. Et un peu plus loin : Μή σε πλανήσῃσαν οἱ Ναζωραῖοι λέγοντες τὸν θάνατον ἐνύπνιον¹ εἶναι.

Ch. 8. Syriaque : « Et il dirigea le regard de son cœur vers celui qui habite au ciel suprême. » **γ** : Καὶ ἀνατείνας τὸ ὄμμα εἰς τὸν οὐρανόν. **α** : Ἡ δὲ καρδία αὐτοῦ ἦν πεποιθυῖα πρὸς τὸν κατοικοῦντα ἐν οὐρανοῖς. **β** : Καὶ τὴν καρδίαν ἀνατείνας πρὸς τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ².

Ch. 9. Syriaque : « Il n'est de retard ni de patience pour couper, un à un, les membres de ton corps, et pour sectionner les doigts de tes mains et de tes pieds, et pour arracher tes bras, et pour couper les genoux de leurs articulations, et après la section de tes doigts et la perte de tes membres, alors sera tranchée ta tête. » **γ** : Ἐνδοσις γὰρ οὐδεμία ἔσται σοι λοιπόν ὅτι γὰρ σῶμά σου μεληδὸν κατακόψαι ἐκελεύσθημεν καὶ τοὺς δακτύλους τῶν χειρῶν σου καὶ τῶν ποδῶν καὶ τοὺς βραχίονας καὶ τοὺς μηροὺς καὶ τὰς ἀγκύλας ἀπὸ τῶν γονάτων ἕως τῶν ἀστραγάλων ἀνασχίσαι καὶ μετὰ ταῦτα πάντα τὴν κεφαλὴν σου ἀποτεμεῖν. **α** : Οὐκ ἔστιν ἐνθάδε ἔνδοσις οὐδὲ μακροθυμία εἰς τὸ κατακοπήναι σε κατὰ ἄρμόν ὅτι γὰρ ἴδης τὸν ἀφανισμὸν τῶν μελῶν σου, τότε καὶ ἡ κεφαλὴ σου περιτέμνεται. **β** : néant.

Ch. 11. Syriaque : « Son visage était radieux et souriant, comme s'il contemplait déjà la gloire de son Seigneur. » **γ** : Ἦν δὲ ἔχων τὸ πρόσωπον φαιδρὸν καὶ μειδιῶν καὶ χαρᾶς πεπληρωμένον, ὡς ἤδη ἐντρυφῶν τοῖς προσδοκωμένοις ἀγαθοῖς τοῦ Χριστοῦ. **α** : Ἰλαρόν δὲ εἶχε τὸ πρόσωπον ὡς ἤδη ἐν τῇ δόξῃ τοῦ Δεσπότου αὐτοῦ Χριστοῦ ἀγαλλιωμένος. **β** : néant.

Ch. 15. Syriaque : « Parce que tout membre qui sera coupé de toi, c'est la mort que tu goûteras dans la souffrance de la douleur. » **γ**³ : Καὶ γὰρ καὶ τῶν μελῶν σου κατὰ μέρος κοπτομένων πείραν λήψει καὶ τοῦ θανάτου. **α** et **β** : néant.

Ch. 18. Syriaque : « Et moi aussi, ton serviteur, le regard de mon cœur et de mon esprit est mis à part de ces incirconcis souillés. » **γ** : Διὰ τοῦτο κἀγὼ ὅλον ἐμαντὸν ἐξέτεμον μετὰ τοῦ νοὸς καὶ τῆς καρδίας ἀπὸ τῶν ἀπεριτμήτων καὶ ἀκροβύστων καὶ μεμιαμμένων τούτων. **α** : Κἀγὼ ὁ δοῦλός σου, Κύριε, ἀφορίζομαι ἀπὸ τῶν ἀκροβυστιῶν τῶν μεμιαμμένων. **β** : Καὶ τοῦ δούλου σου, Χριστέ, σήμερον ἀφορίζεται ὁ

¹ Tandis qu'ici **α** porte ὕπνος, et **γ** οὐδέν.

² Voir, plus bas, pp. 227, 254, la leçon du Vatic. gr. 1190, III.

³ Manuscrit PQ ; la citation de S s'arrête tout juste avant ces mots ; le texte de R, tronqué du début, ne commence que plus loin.

νοῦς ἀπὸ τῶν ἀνθρώπων τούτων τῶν ἀπεριτμήτων καὶ ἀκροβύστων καὶ μεμιαμμένων.

Ch. 20. Syriacque : « En l'honneur de celui qui m'a rendu digne de cette immolation. » γ ¹ : Ὅτι κατηξιώσας με τὸν ταπεινὸν καὶ ἐλάχιστον τῆς μακαρίας ταύτης σφαγῆς. β : Σοὶ τῷ καταξιώσαντί με διὰ τούτου τοῦ δακτύλου τὴν ἐκτομὴν ὑπομείναι.

Ch. 22. Syriacque : « Et il ouvrit sa bouche et dit : « Gloire à toi, Dieu, qui as revêtu un corps et fus percé par la lance, et dont le pied fut plongé dans le sang ² du sang et de l'eau de ton côté ³. » γ : Καὶ ἀνοίξας ὁ μακάριος τὸ στόμα αὐτοῦ εἶπεν · « Δόξα σοί, ὁ Θεὸς υἱὲ μονογενῆ, ὁ λαβὼν τὴν ἡμετέραν σάρκα καὶ νυγείς ἐν αὐτῇ διὰ τῆς λόγχης, ὅπως βαφῇ ὁ πούς σου ἐν αἵματι καὶ ὕδατι ἐκ τῆς ἀγίας σου πλευρᾶς ». β : Καὶ λέγει ὁ δίκαιος · « Δόξα σοί, Χριστέ, ὅτι κατηξιώσας φορέσαι τὸ ἡμέτερον σῶμα καὶ ἐτρώθης τὴν πλευρὰν λόγχῃ καὶ ἔβαψας τὸν πόδα τοῦ αἵματος καὶ τοῦ ὕδατος ἐκ τῆς πλευρᾶς σου. » La recension γ ⁴ a reconnu l'allusion au verset 23 du psaume 67 qui perçait sous le syriacque ⁵ ; la preuve en est son décalque de la version des LXX : ὅπως ἂν βαφῇ ὁ πούς σου ἐν αἵματι. Il est toutefois difficile de dire si c'est γ qui a retrouvé cette allusion sous les formules de son modèle et l'a soulignée par le recours aux LXX, ou si c'est β qui, ne l'ayant point sentie, n'a pas hésité à déformer le texte ; cette seconde hypothèse paraît plus vraisemblable.

Ch. 36. Un dernier passage va clore cette liste incomplète mais déjà trop longue. Il s'agit également d'une citation de l'Écriture. Tout imparfaite que soit en γ : Οὐχὶ οἱ νεκροὶ αἰνέουσίν σε, Κύριε, etc. ⁶, la traduction du syriacque : « Voici que pour les morts vous faites des merveilles ⁷ », elle a cependant gardé le souvenir d'un élément qui s'est perdu en α comme en β : σὺ εἰ ὁ Θεὸς ὁ ποιῶν θαυμάσια ⁸.

La preuve étant ainsi donnée de la valeur de témoin indépendant dont jouit γ , aux côtés d' α et de β , par rapport au texte grec, leur souche commune, on peut faire un pas de plus et se demander si certaines mentions concordantes des trois recensions ne nous

¹ S n'a pas cette phrase. Rappelons que la recension α n'est d'aucun secours ici, non plus qu'au paragraphe suivant ; cf. p. 216, note 1.

² Cf. Ps. 67, 23.

³ Cf. Ioh. 19, 34.

⁴ Surtout le manuscrit R, car PQS ont interverti l'ordre des mots : ὕδατι καὶ αἵματι.

⁵ La recension γ l'emporte sur les autres par la fréquence et l'exactitude des citations scripturaires ; elle n'hésite pas à omettre ou à remplacer celles qui, devenues méconnaissables, lui paraissent usurper ce titre.

⁶ Ps. 113, 25 (115, 17).

⁷ En réalité, le texte de l'Écriture (Ps. 87, 11) dit tout juste le contraire : Μὴ τοῖς νεκροῖς ποιήσεις θαυμάσια ;

⁸ Ps. 76, 15.

permettent pas de reconstituer également un ancêtre syriaque de ce texte grec, plus complet que celui que nous connaissons, notamment dans tous les cas où ce dernier ne contiendrait pas les dites mentions. Ces cas ne semblent pas très nombreux. En voici deux, que nous empruntons aux chapitres du début.

Dans les premières lignes, le syriaque actuel nomme la ville de Bêth Lāpāt, sans signaler qu'elle est située au Bêth Hūzāiē, comme font toutes les recensions grecques dans les formes les plus variées : α : Ἰουζουσῶν, β : τῶν Ἐλεουζησῶν, Ἐλουζησίων, Ἐλουζίων, Ἐλεξουσίων, γ : τῶν Ἰουζαινῶν ou Ἰουζουσιῶν.

Au ch. 3, ces mêmes recensions s'accordent à dire qu'au moment où Jacques reçut la lettre de sa famille, le roi était *ἐν τοῖς ὄρεσιν* (α et β DEF), ou encore *ἐν τοῖς ὄροις τῆς πόλεως* (β ABC), *ἐν τοῖς ὄροις ἔξω τῆς πόλεως* (γ). Ici non plus, le syriaque actuel n'offre rien d'équivalent, mais il est difficile de penser que l'une ou l'autre de ces notations — et singulièrement la première, fréquente dans les Actes des martyrs persans — n'est pas originale.

Néanmoins, nous nous contentons d'indiquer ce point, sans y insister, car qui pourrait dire la mesure de liberté que la traduction grecque primitive s'est permise à l'égard de son modèle, avant d'être traitée à son tour sans guère plus de façons?

Jusqu'à présent, nous avons parlé de la tradition manuscrite du groupe γ comme si elle formait un bloc homogène. Plusieurs des passages cités¹ ont cependant laissé apercevoir que cette homogénéité n'était pas rigoureuse. Le contraire eût été surprenant, étant donné ce que nous savons d' α et de β , recensions dont nous avons pu voir les assez nombreux manuscrits constituer, suivant leurs affinités, des familles distinctes. Nous ne disposons pas d'un pareil choix de témoins pour la recension γ . Des sept manuscrits² qu'on peut identifier à coup sûr comme la comprenant, quatre nous ont été accessibles³; deux d'entre eux sont frères jumeaux et un autre, le plus intéressant, est amputé des seize premiers chapitres.

Ce que nous offre ce dernier, un manuscrit de Douai Abbey⁴,

¹ Ci-dessus, pp. 214-217.

² Décrits plus bas, p. 222-224.

³ Nous renouvelons nos remerciements à ceux à qui nous en devons la copie : les autorités de la Bibliothèque Vaticane et de la Bibliothèque de l'Université de Louvain, ainsi que M. l'abbé M. Richard, de l'Institut des Textes, à Paris, et le R. P. bibliothécaire de Douai Abbey.

⁴ Description, p. 223.

est cependant suffisant pour qu'on le regarde comme le représentant d'un type de récit dit « long », en raison de la relative intégrité ¹ de ses citations et de ses développements. Comme tel, il tranche sur les trois autres. Ceux-ci, de leur côté, à partir de la fin du ch. 9, se divisent en deux types, selon leur tendance plus ou moins accusée à l'abréviation, le type « moyen » étant exhibé par les manuscrits jumeaux, Sinaiticus grec 497 et Lavrensis 450 ², et le type « abrégé », par le Vaticanus grec 797 ³, qui avouait d'emblée son penchant en réduisant de moitié le pompeux morceau d'éloquence qu'est le prologue ⁴.

Dans notre édition, le texte de base sera fourni par les deux manuscrits jumeaux de type « moyen » ⁵, jusqu'à l'endroit (ch. 17) où on pourra leur substituer le manuscrit de Douai Abbey, plus complet.

Une bizarrerie de l'épilogue, tel qu'il se lit en Sin. gr. 497 et Lavrensis 450, réclame un mot de commentaire. Selon le manuscrit de Douai Abbey, comme selon les recensions α et β, les trois derniers chapitres de la narration rappellent, dans l'ordre : 1^o le fait de la décapitation de Jacques ; 2^o le temps où elle fut exécutée (*ἐπὶ Οὐαραράτ βασιλέως Περσῶν, Ὀνωρίον δὲ καὶ Θεοδοσίον τῶν ἁγίων ἀγνούστων*, le vendredi 27 novembre) ; 3^o l'ensevelissement, par les chrétiens, du corps mutilé. Dans la paire de manuscrits susdits, au contraire, non seulement les deux derniers chapitres (44 et 45) sont intervertis, mais, surtout, la date est indiquée de la sorte : *ἔτους δευτέρου καὶ τριακοστοῦ Οὐαραμίον βασιλέως Περσῶν καὶ βασιλέως Ὀνωρίον Ῥωμαίων*, le vendredi 27 dios ou novembre. Quelle que soit la durée exacte, difficile à fixer ⁶, du règne de Bahram V, on perdrait évidemment son temps à discuter la valeur d'une notation qui ne craint pas de lui assigner au moins 31 ans. Ceci, sans même avoir à en appeler à l'autorité de la Passion syriaque, laquelle, dans ses premières lignes comme dans ses

¹ Dont on peut juger par comparaison avec la rédaction syriaque et les autres recensions grecques.

² Description, p. 222-223.

³ Description, p. 223-224.

⁴ Aucune des recensions α ou β n'avait de prologue.

⁵ Tout en observant que le Vatic. 797 présente souvent des lectures de détail plus correctes et dont l'adoption s'impose.

⁶ Th. NOELDEKE, *Tabari* (Leyde, 1879). Tout chiffre qui dépasserait la vingtaine n'a pas même, de l'avis de cet auteur, à être pris en considération.

dernières, situe nettement, au point de vue de la chronologie comme de la psychologie, la mise à mort de Jacques dans les débuts du règne de Bahram. On ne peut donc trouver qu'une explication à la « trente-deuxième année de Bahram », c'est de voir dans cet ordinal le reste défiguré du synchronisme sur lequel s'ouvre la Passion syriaque de l'Intercis : « L'année sept-cent-trente-deuxième d'Alexandre, l'année deuxième de Warhārān, le roi perse ¹ ». Dans aucun autre manuscrit d'aucune des trois recensions grecques examinées ci-dessus, nous n'avions relevé de trace de cette donnée chronologique. Comment celle-ci s'est-elle transmise sous une forme tronquée à cette classe de témoins de la recension γ , c'est ce qu'on ne pourrait utilement tenter d'expliquer qu'à condition de disposer d'autres exemplaires, soit du même type, soit d'un type différent ².

Terminons cet exposé par la présentation des manuscrits qui entrent en ligne de compte pour la recension γ .

Dans cette énumération, nous appliquons l'ordre suivant. 1-4 : manuscrits utilisés ; 5-7 : manuscrits auxquels nous n'avons pas eu accès. Parmi les quatre premiers : d'abord les deux (de type moyen) dont le texte servira de base jusque vers le milieu du récit ; ensuite celui (de type long) sur lequel s'appuiera le texte de la seconde partie ; enfin le manuscrit, amputé du dernier quart environ, de type abrégé.

MANUSCRITS DE LA RECENSION γ

1. **P** = Sinaiticus graecus 497, fol. 304^v-312. *Incipit*: Τῆς τῶν Ῥωμαίων γῆς. Manuscrit du x^e-xi^e siècle, 398 fol. ; cm. 31 × 25. Décrit par Ehrhard, de même que le suivant ³, comme un exem-

¹ Rappelons que ce synchronisme n'en est qu'un entre d'autres que fournissent les différents exemplaires de la Passion syriaque et le texte publié de la version arménienne. Mais il obtient par ce biais une confirmation inattendue.

² Le Vatic. gr. 797 s'interrompant en plein ch. 37 ne peut nous fournir d'indication. Quant au *desinit* du manuscrit de Halki, mon. 100, sa transcription par le P. Delehayé nous informe de l'intervention des deux derniers chapitres, mais, sur le point qui nous intéresse, ne nous permet guère d'avoir plus qu'une présomption en faveur de l'accord de ce codex avec nos deux manuscrits jumeaux ; voir ci-dessous, p. 224.

³ *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Li-*

plaire « *tadellos erhalten* » du 1^{er} tome (septembre-décembre) du ménologe quadrimestriel.

2. **Q** = Athonita Lavrensis **A** 50 (426), fol. 308^v-315. Même *incipit*. Écrit à Constantinople en 1039, 407 fol. ; cm. 31×25. Concordant presque entièrement, dit Ehrhard, avec le précédent ; fait très rare, ajoute-t-il, quand il s'agit de manuscrits hagiographiques ¹. Cet accord, dont il donne différents indices ², se vérifie de façon éclatante dans le texte des deux manuscrits relatif à S. Jacques : presque aucune erreur ou incorrection patente de l'un qui ne se retrouve dans l'autre. Au premier abord, on est même tenté de croire que l'un a été copié sur l'autre ; mais cette hypothèse ne se soutient pas ³. Il faut tenir que les deux exemplaires ont été transcrits immédiatement sur le même modèle dans le même scriptorium.

3. **R** = Duacensis abbatiae gr., fol. 280-284. *Inc. mutil.* : *ᾠθεν* ⁴ *καὶ πνρωθεὶς τῷ θεῷ πόθῳ* (ch. 17). Manuscrit du x^e-xi^e siècle, 383 fol. ; cm. 33×25. Décrit par le P. F. Halkin ⁵ comme un troisième exemplaire du ménologe de novembre en un volume, « fort différent des deux autres », analysés par Ehrhard ⁶, Vaticani gr. 807 et 808 (= nos L et J de la recension **α**). La disparition accidentelle du cahier 36, antérieure à la numérotation actuelle des folios en chiffres arabes et en caractères grecs, a entraîné la perte de 32 colonnes de texte que, d'après un calcul approximatif, on peut répartir comme suit : les 11 dernières colonnes d'un éloge inconnu du stylite Alypius (26 nov.), qui commence au fol. 259, et les 21 premières colonnes du Martyre de S. Jacques ; celui-ci continue, sur 18 colonnes, au cahier 37.

4. **S** = Vaticanus graecus 797, fol. 374-380^v. Même *incipit* que P. *Desinit mutil.* : *καὶ ἐξεκαύθησαν ὥς πῦρ ἐν ἀκάνθαις* (ch. 37). Manuscrit du x^e siècle, 380 fol. ; cm. 35,5 × 25 ⁷. Cité par Ehrhard ⁸

teratur der griechischen Kirche, t. I (= *Texte und Untersuchungen*, t. 50, Leipzig, 1937), p. 349-353.

¹ Ibid., p. 350.

² Voir notamment p. 351, note 1.

³ A cause de la présence, en chacun des deux, d'un mot qui ne serait pas venu à l'esprit du scribe, qu'on sait par ailleurs appartenir au texte et qui est absent chez l'autre : ch. 5, *παράχρημα* Q, om. P ; *ἀλλ' ἄνθος* P, om. Q.

⁴ *2a manu*.

⁵ Dans *Scriptorium*, t. VII (1953), p. 51-58. Depuis 1903, Douai Abbey est à Woolhampton, près de Reading, dans le Berkshire.

⁶ T. c., p. 477-483.

⁷ *Catal. Graec. Paris.*, p. 33-35.

⁸ T. c., p. 383-385.

comme exemplaire probable ¹ du premier tome (septembre-novembre) du ménologe trimestriel, à la suite des témoins certains qu'en sont, par exemple, le Bodleianus Clarke 43 ² (= notre I, manuscrit de base pour la recension α) et le Petropolitanus gr. 213, du xii^e siècle ³ (contenant lui aussi, au 27 novembre, une Passion dont l'incipit: *Κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν ἦν* est l'incipit normal de la recension α).

5. Chalcensis Monasterii 100 (maintenant au patriarcat grec du Phanar, à Istanbul), fol. 60^v-66. Même *incipit* que P. *Desinit*: *λείψανα τοῦ ἀθλοφόρου καὶ γενναίου μάργου Ἰακώβου ἀπέθεντο ἐν τόπῳ ἀξίῳ · ἐμαρτύρησε δὲ* ⁴... *ἀμήν*. Manuscrit du xi^e siècle ⁵, 274 fol. ; cm. 38×29. Ménologe pour toute l'année en un volume, dont le compilateur anonyme — qui serait aussi le scribe — a le grand mérite, aux yeux d'Ehrhard ⁶, de s'être soustrait à la vogue du Métaphraste et mis à la recherche de textes plus anciens (parmi lesquels le nôtre).

6. Athonita Pantocratorinus 40. Même *incipit*. Manuscrit du xi^e siècle, 243 fol. ; gr. in-4^o. Pour Ehrhard ⁷, exemplaire probable, comme le Vatic. gr. 797 déjà cité (notre S), du premier tome du ménologe trimestriel.

7. Athonita Caracallinus membr. 6. *Inc. mutil.* (fol. 156) : | *νόντα τῆς μελλούσης κρίσεως ῥύσασθαι · διὰ τοῦτο ὀδυρόμεθα, ὅτι νῖδος φωτός ὢν γέγονας νῖδος σκότους* (ch. 2 ⁸). Manuscrit du x^e-xi^e siècle, 208 fol. ; gr. in-4^o. Le début de la pièce faisant défaut, Ehrhard ⁹ ne pouvait constater que cette recension différait tant de celle (β) des Sin. gr. 519 et Scorial. gr. 311 (y II 6) (nos A et F) que de celle (α) du Coislin. 105 (notre K), autres exemplaires signalés par lui de la « collection semestrielle » d'hiver.

¹ Son état de mutilation excluant une certitude à cet égard.

² EHRHARD, t. c., p. 380-383.

³ Ibid., p. 375-377.

⁴ Voir ci-dessus, p. 222, note 2.

⁵ H. DELEHAYE, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Scholae theologiae in Chalce insula*, dans *Anal. Boll.*, t. 44 (1926), p. 31-35.

⁶ T. c., p. 327-331.

⁷ Ibid., p. 385-387.

⁸ Voir p. 231, lignes 22-24. L'omission de quelques mots du texte de PQ en cet endroit est commune à notre codex et à S.

⁹ T. c., p. 239-245.

La recension δ

Le chapitre des textes grecs non métaphrastiques de la Passion de Jacques le Perse ne se clôt pas sur l'étude des recensions α, β et γ. Il doit comprendre également l'examen du Vaticanus grec 1190, III, fol. 1308^v-1315^v. Une double surprise attend celui qui prend connaissance de ces feuillets.

Le titre lui promet un *Μαρτύριον τῶν ἀγίων μεγάλων μαρτύρων Παραμόνου καὶ Φιλουμένον*¹. Par la notice du synaxaire, à la date du 27 novembre, en deuxième position, après l'éloge de l'Intercis, on sait que le premier de ces deux personnages et ses 370 compagnons auraient été mis à mort, sous Dèce, à Bisaltia en Thrace². Le Vatic. grec 1190, III, contiendrait-il leurs Actes, qu'on cherche vainement dans tout autre manuscrit, et nous documenterait-il à leur sujet? La lecture du prologue n'encourage que médiocrement cet espoir; le prologue dépassé, aucune hésitation n'est plus possible: on s'aperçoit qu'on a bel et bien affaire à une nouvelle recension³ du Martyre de S. Jacques.

Autre surprise⁴, qui se greffe sur la première. Jacques n'y paraît

¹ Cf. *Catal. Graec. Vatic.*, p. 115.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 260-261. D'autres exemplaires l'ont inscrit au 29 novembre; c'est à cette date que le martyrologe romain l'a repris aux Grecs, en passant sous silence l'endroit du martyre et en portant le nombre de ses compagnons à 375; cf. *Comm. marty. rom.*, p. 554: « Quo ex fonte horum martyrum historia fluxerit ignoratur. » — Quant à Philoumenos, que tous les témoins du synaxaire enregistrent à la date du 29 novembre, rien ne le rattache à Paramonos; sa notice (col. 263-265) fait de lui un martyr du temps d'Aurélien, exécuté à Ancyre de Galatie. Sous le nom de Philomenus, il figure, à la même date, au martyrologe romain. Citons ces lignes du *Comm. marty. rom.*: « Passio prolixior, quae exstitisse censetur, adhuc latet. Philumenus quidam, cuius nec gesta nec patria nota sunt, cum Eugenio et Christophoro in iisdem libris (= synaxariis) memoratur ad diem 24 huius mensis » (p. 554-555). Sur un troisième Philomenus, du 14 novembre, voir *ibid.*, p. 521.

³ Cette recension, comme nous avons pu le vérifier, est aussi différente de la Passion métaphrastique de Jacques le Perse BHG. 773 que les trois que nous avons déjà examinées.

⁴ C'est Ehrhard qui fit le premier ces constatations et les porta à notre connaissance, *Ueberlieferung...*, t. I (1937), p. 507, note 4: « Das Martyrium des Paramonos und Philumenos in dem Cod. Vatic. gr. 1190 ist nicht die Quelle dieser Notiz (à savoir de la notice du synaxaire concernant Paramonos

d'abord que sous le nom d'Anastase : Ἀναστάσιος τοίνυν ὄνομα τῷ ἀνδρί. Ce n'est que plus tard qu'il reprend le nom que nous lui connaissons ; dans la suite du récit, il est appelé indifféremment Jacques ou Anastase ¹.

Comme cette recension témoigne elle aussi, à sa façon, de la vitalité dont a joui le récit, originaire de la Perse, nous ne pouvons nous en désintéresser, encore qu'elle n'ait pas grand-chose à apporter à l'histoire et que son style, tantôt maniéré et grandiloquent, tantôt gauche et incorrect, soit marqué des stigmates de la décadence ².

Sa place est assez facile à déterminer dans l'ensemble des recensions non métaphrastiques de la Passion. Tandis que α, β et γ s'entremêlent de façon presque inextricable à cause de leurs communes origines, cette nouvelle recension, que, pour faire court, nous appellerons δ, se montre surtout tributaire de β, et spécialement de cette famille de β qui est représentée, en gros, par nos manuscrits DEF (auxquels se joint parfois C) ; cette famille, nous l'avons dit ³, constitue en quelque sorte un jalon intermédiaire entre le grec primitif (ou, si l'on préfère, entre α) et les manuscrits A et B (et parfois C) du groupe β.

Les exemples de cette dépendance abondent. Ne citons que le δι' ὁρκων au ch. 4 (il s'agit des serments sous la foi desquels la

et ses compagnons). Seine Überschrift entspricht überhaupt nicht seinem Inhalt. Es ist nichts anderes als eine Rezension des Martyriums Jakobos' des Persers, der hier auch Anastasios heisst und in die Zeit des Perserkönigs Jesdegerd I. (399-420) und des Kaisers Theodosius I. (lisez II.) (408-450) verlegt wird » ; cf. t. III, 2 (1952), p. 872, note 1 : « Diese Namen (à savoir Paramonos et Philoumenos, en relation avec les textes hagiographiques anciens du Vatic. gr. 1190) stimmen nicht ; denn der Held des auf den Fol. 1309^v (lisez 1308^v) bis 1315 stehenden Martyriums ist Jakobos der Perser. Der auffallende Fehler erklärt sich dadurch, dass Paramonos und s. 370 Gen. im Synax. von Konstantinopel am 27. Nov. nach Jakobos d. Perser an 2. Stelle stehen. »

¹ On ne voit pas d'explication à donner de cet autre nom. L'Anastase persan du 22 janvier († 628) a eu, selon la Passion BHG. 84, 70 compagnons de martyre ; mais cela le rapprocherait tout au plus du Paramonos dont il a été question ci-dessus.

² L'auteur (ou le copiste) est brouillé avec la grammaire. Il confond allègrement les cas, les nombres, les genres, les temps, les modes, les voix. Nous aurions pu multiplier les quelques *sic* et rectifications que nous indiquons de-ci de-là ; mais c'eût été peine perdue, le texte étant « à prendre ou à laisser », tel qu'il est, dans sa barbarie.

³ Anal. Boll., t. 71, p. 161.

mère et la femme de Jacques s'engagent à rompre avec lui, s'il ne revient de son apostasie). Ce trait remonte au syriaque; ni α ni β , ABC, ni γ n'en ont gardé le souvenir; seuls, avant notre témoin, les manuscrits DE ont *ἐν ὁρκῶς* et F *ἐν ὅρκῳ*. Plus on avance dans le texte, et plus nettement aussi se vérifie cette loi de dépendance par rapport à β , famille DEF.

Cela ne veut pas dire, toutefois, que, par endroits, ses leçons ne reflètent le texte de α — ainsi, au ch. 3: *ὅθεν καὶ ἀπέστην ἀπ' αὐτοῦ*, en écho à *ἐξ οὗ ἀπέστην* de α — ou de tel manuscrit isolé — ainsi, au ch. 4: *ὅθεν ἐκπέπτωκα*, à la façon de C: *ὅθεν ἐξέπεσα*. Il faudrait, pour s'étonner de ces variations, n'avoir pas présentes à l'esprit, d'une part, la complexité de la transmission manuscrite de BHG. 772, de l'autre, la relative rareté des copies dont nous disposons.

C'est ce qui explique aussi qu'on trouvera dans cette recension, manifestement secondaire, mêlés à des « embellissements » tardifs, quelques vestiges antiques que n'ont conservés ni α ni β ni γ . Rappelons notamment une phrase de l'original syriaque, au ch. 8: « Et il dirigea le regard de son cœur vers celui qui habite au sommet des cieux », que nous avons citée plus haut¹ en même temps que les passages correspondants de α : *ἡ δὲ καρδία αὐτοῦ ἦν πεποιθυῖα πρὸς τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ*, de β : *καὶ τὴν καρδίαν ἀνατείνας πρὸς τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ*, et de γ : *καὶ ἀνατείνας τὸ ὄμμα εἰς τὸν οὐρανόν*. Voici maintenant la phrase du Vatic. gr. 1190, III, dans son contexte immédiat bien caractéristique du style du remanieur: *Προσσχὼν οὖν ὁ μακάριος κατὰ ἀνατολὰς οὕτως προσηύξατο, κλίνας ἅμα γόνυ ψυχῆς τε καὶ σώματος, τὴν δὲ καρδίαν καὶ τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα πρὸς πόλον ἐκτείνας ἅμα μὲν εἰπεῖν καὶ τὰς χεῖρας*.

En parcourant cette recension, il faudra donc consulter le texte qu'elle démarque et paraphrase, pour éclairer les difficultés et rectifier les contresens. Tels ces trois-ci. Au ch. 2, α et β lisaient: *Ἀκούσασα δὲ ἡ μήτηρ αὐτοῦ καὶ ἡ γυνὴ μετὰ πάσης σπουδῆς χαράξασαι γράμματα ἐδίλωσαν (ἀπέστειλαν ABC) αὐτῷ, ἐπόμεναι τῇ ἐκκλησιαστικῇ ἀκολουθίᾳ*². Ce qui est devenu dans δ : *Ἀκούσασα τοίνυν ἡ μήτηρ τοιγαροῦν σχεδὸν εἰπεῖν τε καὶ ἡ γυνὴ γραμματίον τε διὰ πάσης σπουδῆς ἐγχαράττουσιν, ἐπιμεῖναι τοῦτον*

¹ P. 218.² Allusion au précepte de l'Évangile, *Matth.* 18, 15-17.

τῇ ἐκκλησιαστικῇ ἐπισπεύδουσιν ἀκολουθία. Au ch. 4, β : Καὶ εὐθέως ἐξέδραμεν ἐπὶ τὴν ἰδίαν σκηνὴν καὶ ταῖς ἀγlais γραφαῖς ἑαυτὸν ἐπιδοῦς a donné : Οὗτος τοίνυν δραμὼν ὁ τρισαριστεὺς καὶ ἐπὶ τὸν οἰκίσκον αὐτοῦ ἐγκαθώρμητο τὸ οὖν γραμματεῖον αὐτῶν ἐπιδοῦς. Au ch. 23, β : Πρὸ τοῦ με γάρ (γάρ με E) εἰσελθεῖν ἐν τῷ ἀγῶνι (αἰῶνι D) τούτῳ, ματαία ἦν ἡ δόξα μου s'est changé en : Πρὸ τοῦ γάρ με ἐλθεῖν ἐν τῇ ἡμέρᾳ ταύτῃ ἐν τῷ αἰῶνι τούτῳ, ματαία ἦν ἡ δόξα μου¹.

Le prologue seul est original — si l'on peut dire. Son ton ampoulé donne une assez juste idée des prétentions littéraires de l'auteur. La chronologie des empereurs de Byzance y est fort malmenée². Il convient aussi de signaler que l'épilogue s'écarte des

¹ La lecture de ἀγῶνι en αἰῶνι a plus d'une fois été cause de bizarreries ; par exemple, γ lit, ch. 26 : ἐνίσχυσέν με (Κύριος) ἐν τῷ ἀγῶνι (al. αἰῶνι) τούτῳ τῷ προσκαίρῳ, ἵνα καταξιωθῶ σὺν αὐτῷ στήκειν ἐν τῷ μέλλοντι αἰῶνι μετὰ πάντων αὐτοῦ τῶν ἀγίων, alors qu'α donnait : κατηξιώσέν με τοῦ ἀγῶνος τούτου καὶ ἐνίσχυσέν με στήκειν ἐν αὐτῷ.

² Ces empereurs y apparaissent dans l'ordre suivant. D'abord les deux fils de Théodose I^{er} : Arcadius (395-408) et Honorius (395-423) — ce dernier qualifié d'ἐπάρατος et, semble-t-il, déclaré coupable de la persécution qui sévit sous leur règne. Après sa mort, où l'auteur voit l'intervention de la justice divine, survient Constantin, fils de Constance Chlore (υἱὸς Κώνσταντος), qui rétablit la situation religieuse de l'orthodoxie. L'attachement à l'arianisme de son fils et successeur Constance II, Κωνσταντίος (337-361), est bien marqué et mis en relation de cause à effet avec sa fin tragique. Valens (364-378), qui est dit lui succéder, se voit stigmatisé dans les mêmes termes, et sa mort reçoit la même interprétation. Enfin sont évoqués, élogieusement, Théodose le Grand (379-395), ὁ ἐξ Ἰσπανίας, et Gratien (375-383). Le point le plus étrange dans cette présentation de l'histoire est évidemment l'antériorité, dans le temps, d'Arcadius et d'Honorius, par rapport à Constantin. Peut-être faut-il supposer que les épithètes ὁ ἐπάρατος, ὁ δυσμενὴς τύραννος, et la persécution qui sont attribuées à Honorius visaient en réalité un autre personnage, dont le nom a disparu de cette rédaction. Peut-être même ce personnage était-il un roi perse — Šapor II? — puisqu'au premier chapitre, Yazdgerd I^{er} (399-420), seul nommé, sans qu'il soit fait état de Bahram V, est traité lui aussi d'ἐπάρατος et rendu responsable d'un διωγμὸς ἕτερος κατὰ τοῖς τῶν Περσῶν περιχώροις. Cet élément est le seul joint apparent entre le corps du récit et le prologue, qu'on pourrait aussi bien croire emprunté à une autre pièce. A la fin de la Passion (chap. 44-45), sont nommés les seuls Yazdgerd I^{er} et Théodose, lequel est cette fois le successeur d'Arcadius, Théodose II (408-450), mentionné par les trois autres recensions

réécits traditionnels, en ajoutant l'apparition d'un ange et en omettant les détails relatifs à l'enlèvement du corps et à son ensevelissement ; la crédibilité de l'histoire n'a pas gagné au change.

Étant donné le caractère dérivé de la recension δ , nous n'en publierons ici qu'une partie : le prologue, les dix premiers chapitres (couvrant, à eux seuls, environ la moitié du texte) et l'épilogue ; voir ci-après, p. 249-256. Les autres chapitres, truffés de citations de l'Écriture Sainte, offrent moins de différences notables relativement à leur modèle ; leur intérêt principal gît d'ailleurs dans l'évidence croissante avec laquelle y éclate le recours à la recension β en général, à la famille (C)DEF en particulier.

Le Vaticanus gr. 1190 est un manuscrit du xvi^e siècle en 3 tomes : I, fol. 1-247 ; II, fol. 248-819 (achevé en septembre 1542, ainsi qu'il est dit au dernier verso) ; III, fol. 820-1387 ; cm. 30,5 \times 20,5 ; *lineis plenis*¹. C'est la plus copieuse des collections n'ayant pas le caractère de ménologe².

Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'en plus de la recension des Actes de S. Jacques le Perse dont nous venons de parler, le Vaticanus gr. 1190 contient, aux fol. 664v-669, la Passion de l'Intercis selon le Métaphraste : pièce encore inédite et qui, elle aussi, fait partie du dossier hagiographique grec du saint. Cette double insertion n'aurait sans doute pas trouvé place dans le même recueil, si le compilateur n'avait été abusé par le titre qui substitue indûment les noms de Paramonos et de Philoumenos à celui du véritable héros de l'histoire.

Paul DEVOS.

aux côtés d'Honorius. Signalons en passant que, dans la Passion métaphras-tique de Jacques le Perse, le prologue place les faits sous le règne, d'une part, d'Arcadius, fils de Théodose (appelé, ici aussi, $\delta\ \acute{\epsilon}\xi\ \text{Ἰστανίας}$), et, d'autre part, d'« Ararat » (Bahram), fils de Yazdgerd ; on voit l'impossibilité de ce syn-chronisme.

¹ *Catal. Graec. Vatic.*, p. 102-115.

² EHRHARD, *Ueberlieferung*, t. III, 2, p. 870-873.

PASSIONIS GRAECAE S. IACOBI INTERCISI

RECENSIO γ

A prologo ad cap. 17^{um}, ex codicibus Sinait. gr. 497, fol. 304^v-312 (= P) et Athon. Laurae Δ 50, fol. 308^v-315 (= Q), collato codice Vatic. gr. 797, fol. 374-380^v (= S); deinde ex codice Duacensis abbatiæ, fol. 280-284 (= R), collatis tribus supradictis.

Μαρτύριον ¹ τοῦ ἁγίου Ἰακώβου τοῦ
Πέρσου.

Prologus. Τῆς τῶν Ῥωμαίων γῆς κατανασθείσης ὑπὸ τοῦ τῆς δικαιοσύνης ἡλίου ¹ (1), πᾶσα μὲν ἑλληνικὴ μαρία ἐπέπαντο ², πᾶσα δὲ τυραννὶς δαιμονικὴ ³ καταπεπάτητο ⁴, φιλοθέων Χριστοῦ δούλων ⁵ περικειμένων τὸν τῆς βασιλείας στέφανον · ἐν οἷς προσσχὼν ⁶ ὁ παμμάρτος ἑαυτὸν ⁷ ἐν ταύτῃ ⁸ πατούμενον, λαμπρυνόμενους τε καὶ ἀνυψουμένους τοὺς τῶν ἁγίων ⁹ περιβόλους, πανηγυρίζοντας δὲ καὶ ¹⁰ τοὺς θεοφιλεῖς δούλους Χριστοῦ καὶ φιλομάρτυρας βασιλεῖς ἐν τοῖς τῶν ἁγίων σηκοῖς, ἐν ᾧδαῖς καὶ εὐχαῖς καὶ ὕμνοις πνευματικοῖς ¹¹ (2), διελεγχομένην τε τὴν δαιμονικὴν αὐτοῦ τάξιν ὑπὸ τῆς τῶν ἀθλοφόρων ¹² ἐπιπλήξεως, ὥς κραυγάζειν ἀκοῦσαι ¹³ διὰ τῶν δαιμόνων τῶν ἀνθρώπων καὶ βοᾶν τὴν τῶν ἁγίων δύναμιν, καὶ τὴν ¹⁵ κατ' αὐτῆς ἐξ αὐτῶν ἐπιφερομένην αὐτῇ πυρίνην μάστιγα καὶ τὴν ταχινήν ἀπέλασιν αὐτῆς ἀπὸ τῶν πασχόντων ἀνθρώπων κατασχυνθεῖς, μᾶλλον δὲ νεκρωθεῖς ὁ βύθιος δράκων δραπετεύει μὲν ἐντεῦθεν, ἀναφαίνεται δὲ πάλιν ἐν τῇ τῶν Περσῶν χώρᾳ · εὐρὼν γὰρ ἐκεῖ σκευὸς ἐπιτήδειον Εἰσγαράδ (3), τὸν τηρικαῦτα βασιλεύοντα, καὶ εἰσελθὼν εἰς αὐτὸν

cod. P,
fol. 305

Lemma. — ¹ om. PQ; μηνὶ τῷ αὐτῷ (nov.) κζ' praemittunt PQ.

Prol. — ¹ (τ. δ. ἡ.) ἡ. τ. δ. S. — ² ἐπεπᾶντο Q, πέπανται S. — ³ (τ. δ.) δ. τ. S. — ⁴ καταπεπάτηται S. — ⁵ (X. δ.) δ. X. S. — ⁶ προσέχων S. — ⁷ διὰβολος ἑαυτῷ S. — ⁸ αὐτοῖς S. — ⁹ μαρτύρων add. S. — ¹⁰ om. S. — ¹¹ (σηκοῖς-πν.) οἴκοις S. — ¹² ἀθληφόρων S. — ¹³ om. S.

(1) Malac. 4, 2 (3, 20).

(2) Cf. Eph. 5, 19; Col. 3, 16.

(3) Revera sub Persarum rege Vahramo quinto, Isdigerdis primi filio, passus est S. Iacobus Intercisus.

ἀπετέλεσεν αὐτὸν φονέα τῶν τοῦ Χριστοῦ στρατιωτῶν τῶν¹⁴
μὴ συννενόντων τῇ ἀθεμίτῳ αὐτοῦ καὶ διαβολικῇ πλάνῃ¹⁵.

1. Ἦν δέ τις ὀνόματι Ἰάκωβος οἰκῶν ἐν πόλει λεγομένη Βη-
λαπάτοις¹ (1) ἐν χώρᾳ τῶν Ἰουζαινῶν² (2), πρῶτος ὑπάρχων τῶν
ἐν τῷ παλατίῳ, δς καὶ πολλὰ δόματα³ ἐλάμβανεν παρὰ τοῦ βασι-
λέως, διὰ τὸ ἀγαπᾶσθαι αὐτὸν πάντ⁴ ὑπ' αὐτοῦ · ἐκ προγόνων οὖν
ὑπάρχων χριστιανὸς ὁ Ἰάκωβος καὶ⁵ διὰ τὴν πολλὴν⁶ ἀγάπην
καὶ στοργὴν ἣν εἶχεν πρὸς αὐτὸν ὁ βασιλεὺς, μετέστρεψεν αὐτὸν
ἀπὸ τῆς ὀρθῆς πίστεως, καὶ ἡρνήσατο τὸν χριστιανισμόν καὶ
συνειλικύσθη τῇ ἀθεμίτῳ λατρείᾳ τοῦ βασιλέως.

2. Ἀκούσασαι δὲ ταῦτα ἣ τε μήτηρ αὐτοῦ¹ καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ,
μετὰ πάσης² σπουδῆς χαράξασαι γράμματα³, ἀπέστειλαν αὐτῷ
ἐπιστολήν, ἐπόμεναι τῇ ἐκκλησιαστικῇ καταστάσει⁴, περιέχουσαν
οὕτως · « Οὐκ ἔχρην σε, βασιλεῖ θνητῷ ἀρέσαι βουλόμενον, τὴν
ἀλήθειαν ἀπώσασθαι καὶ τὸ ψεῦδος οἰκειώσασθαι, τὴν τε ζωο-
ποιὸν πίστιν τοῦ Χριστοῦ παραβῆναι καὶ τὴν θανατικὴν τοῦ δια-
βόλου ἀπάτην καθ' ἑαυτὸν⁵ ἐφελκύσασθαι. Χριστὸν ἡρνήσω,
τὸν τῶν οὐρανῶν βασιλέα, καὶ προσέσχες δωρεαῖς ἀνθρωπίναις
καὶ τιμαῖς⁶, τῆς ἀγάπης τοῦ Θεοῦ τῆς αἰε μενούσης ἀνάξιος γε-
γονώς. Σκόπησον οὖν⁷ ὅτι θνητοῦ ἀνθρώπου τὸ θέλημα ἐποίησας,
καὶ οὐδέν σε ἐν τοῖς δώροις αὐτοῦ εὐεργετῆσαι νῦν⁸ δύναται,
ἀλλ' οὔτε ἀποθανόντα τῆς μελλούσης κρίσεως ῥύσασθαι. Διὰ τοῦ-
το ἀνιώμεθα περὶ σοῦ, διὰ τοῦτο⁹ ὀδυρόμεθα, ὅτι υἱὸς¹⁰ φωτός (3)
ὢν | γέγονας υἱὸς τοῦ σκότους. Γνωστὸν οὖν ἔστω σοι ὅτι, ἐὰν fol. 305·
ἐπιμείνης ἐν τῇ διαβολικῇ ταύτῃ πλάνῃ¹¹ καὶ μὴ σπουδάσης¹²
ἀποδρᾶσαι ἀπ' αὐτῆς καὶ ἐπανελθεῖν πάλιν εἰς τὴν ἀληθῆ καὶ
ζωοποιὸν πίστιν, ἀπὸ τοῦ νῦν ἀλλότριά σου ἐσόμεθα¹³ καὶ οὔτε
κλήρον οὔτε μέρος ἔξεις μεθ' ἡμῶν · καὶ ὅταν ἡ ὀργὴ ἀποσταλῇ
ἀπὸ τοῦ Θεοῦ¹⁴ ἐπὶ τὸν φίλον σου τὸν βασιλέα, φθάσῃ δὲ καὶ¹⁵

¹⁴ om. P. — ¹⁵ (καὶ τὴν - πλάνῃ) om. S.

1. — ¹ Βηλαπάτη S. — ² Ἰουζουσιῶν S. — ³ δωρήματα 2^a manu P. —
⁴ (ἀγ. αὐ. π.) π. ἀγ. αὐ. S. — ⁵ om. S. — ⁶ om. S.

2. — ¹ om. S. — ² om. S. — ³ (χ. γρ.) χαράξαι γρ. PQ, γράφασαι S. —
⁴ καὶ παστάσι Q ; (ἐπόμεν. - καταστ.) om. S. — ⁵ ἑαυτοῦ S. — ⁶ (πρ. δ. ἀ. κ. τ.)
προσέχεις δώροις κ. τ. ἀ. S. — ⁷ om. S. — ⁸ om. S. — ⁹ (ἀνιώμεθα - τοῦτο)
om. S. — ¹⁰ τοῦ add. S. — ¹¹ ἀπάτη S. — ¹² σπουδάσας PQ. — ¹³ (ἀπὸ τ. ν.
ἀλ. σ. ἐ.) ἀλ. σ. ἀπὸ τ. ν. ἐσμεν S. — ¹⁴ (ἀπ. ἀπὸ τ. Θ.) παρὰ τ. Θ. ἀπ. S. —
¹⁵ bis Q.

(1) Bēth Lāpāt.

(2) Bēth Huzāiē.

(3) Luc. 16, 8 ; 12, 36 ; Eph. 5, 8 ; 1 Thess. 5, 5.

ἐπὶ σέ, τότε ἀναμνησθήσῃ¹⁶ τῶν ῥημάτων ἡμῶν καὶ θρηνήσεις πολλὰ ὁρῶν ἑαυτὸν ἐν κολάσεσιν δειναῖς τιμωρούμενον. Διὸ ἀνάνηψον καὶ σπεῦσον ἐκφυγεῖν τὴν ἐπερχομένην ὁργὴν (1) ὑμῖν παρὰ τοῦ Θεοῦ¹⁷. »

3. Ἐν ἐκείνῳ δὲ τῷ καιρῷ, ἔτυχεν αὐτὸν μετὰ τοῦ βασιλέως εἶναι ἐν τοῖς ὁρίοις (2) ἔξω τῆς πόλεως. Δεξάμενος δὲ ὁ μακάριος τὴν ἐπιστολὴν καὶ ἀναγνούς, εἰς ἑαυτὸν ἐλθὼν ἔλεγεν πρὸς ἑαυτόν¹ · « Εἰ ἡ μήτηρ μου καὶ ἡ γυνὴ μου ἐν τῷ παρόντι καιρῷ ἀλλότριά μοι γεγόνασιν, διὰ τὸ καταλιπεῖν με² τὴν πίστιν τῶν χριστιανῶν, καὶ οὐκ ἔχω πρόσωπον τοῦ ἀτενίσαι εἰς αὐτάς, τί ἄρα μοι συμβήσεται ἐν τῷ μέλλοντι αἰῶνι, ὅτε³ πάντες παρίστανται τῷ φοβερῷ βήματι τοῦ Χριστοῦ καὶ ἕκαστος ἀπολήψεται καθ' ὃ ἔπραξεν εἴτε ἀγαθὸν εἴτε κακόν (3) ; »

4. Καὶ σπεύσας¹ ἔδραμεν ἐπὶ τὴν σκηνὴν αὐτοῦ, καὶ² λαβὼν τὴν βίβλον ἀνεγίνωσκεν μετὰ προθυμίας καὶ κατανύξεως πολλῆς, καὶ ὁ νοῦς αὐτοῦ κατὰ μέρος διηνοίγετο, καὶ προθυμία αὐτῷ καὶ πόθος περὶ τὴν πίστιν ἐγίνετο, καὶ δακρύων ἔλεγεν · « Εἰ ἡ γεννήσασά με μήτηρ καὶ ἡ ἐκ νεότητος συναφθεῖσά μοι γυνὴ οὕτως λελύπηται καὶ ἀθυμοῦσιν ἐπὶ τῇ ἀπωλείᾳ τῆς ἐμῆς ψυχῆς, ἀλλὰ γὰρ καὶ οἱ γνωστοί μου καὶ³ φίλοι, τί ἄρα συμβήσεται μοι ὅταν γένηται ὁ ἀνακαινισμὸς πάντων ἀνθρώπων (4) καὶ λάβωσιν οἱ μὲν εὐθεῖς καὶ πιστοὶ τὸν ἑαυτῶν μισθόν, οἱ δὲ ἄσεβεῖς καὶ παρα-
fol. 306 βάται τὰς ἑαυτῶν κολάσεις ; | Εἰς ποῖον⁴ ἄρα μέρος⁵ λογισθῆναι ἔχω, ὅτι μετέλλαξα⁶ τὴν ἀλήθειαν ἐν τῷ σκότει⁷ ; Ἐγνων οὖν τί ποιήσω (5), ἵνα μὴ εἰς τέλος ἀπόληται ἡ ψυχὴ μου · χρὴ με παραμεῖναι τῇ πύλῃ⁸ τῆς ζωῆς, ὅθεν ἐξῆλθον, καὶ κρούειν ἕως δὲ ἀνῶλξωσίν μοι (6). Ἐὰν γὰρ⁹ τοῦτο ποιήσω, πέπεισμαι ὅτι ἐπιτεύξομαι τοῦ σκοποῦ¹⁰. »

5. Ὡς δὲ ταῦτα καθ' ἑαυτὸν ὁ μακάριος διελογίζετο¹, τινὲς

¹⁶ ἀναμνησθήσῃ PQ. — ¹⁷ (δ. ὕ. π. τ. Θ.) ὕ. π. τ. Θ. δ. S.

3. — ¹ (πρ. ἐ.) σεαυτόν Q. — ² om. PQ. — ³ ὅτι PQ, ὅταν S.

4. — ¹ εὐθέως add. S. — ² bis Q. — ³ οἱ add. S. — ⁴ ποῖον PQ. — ⁵ om. PQ.
⁶ μετέλλαξα S. — ⁷ ψεύδει S. — ⁸ (τ. π.) τὴν πύλην S. — ⁹ om. S. — ¹⁰ μου add. S.

5. — ¹ (δ μ. δ.) δ. δ μ. S.

(1) Cf. Matth. 3, 7 ; Luc. 3, 7.

(2) Cf. p. 220.

(3) Cf. Matth. 16, 27 ; Rom. 2, 6 ; Col. 3, 25 ; 2 Tim. 4, 14 ; 1 Pet. 1, 17 ; Apoc. 2, 23 ; 20, 12-13 ; 22, 12.

(4) Cf. Matth. 19, 28.

(5) Luc. 16, 4.

(6) Cf. Matth. 7, 14 ; Luc. 12, 36.

τῶν παρανόμων μάγων, ἐπιτηρήσαντες καὶ θεασάμενοι αὐτὸν με-
 λετώντα ἐν² ταῖς ἀγίαις γραφαῖς, ταχέως ἀπελθόντες ἐγνώρισαν
 τῷ βασιλεῖ. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἀκούσας ἐκέλευσεν παραχρῆμα³ (1)
 εἰσαχθῆναι αὐτὸν ἐνώπιον αὐτοῦ. Ἐστῶτος δὲ αὐτοῦ ἔμπροσθεν
 τοῦ βασιλέως, ἔφη πρὸς αὐτὸν ὁ βασιλεὺς · « Λέγε σύ · Ναζωραῖος
 εἶ; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ναί, Ναζωραῖός εἰμι. » Ὁ βασιλεὺς εἶ-
 πεν · « Οὐκ εἶ Ναζωραῖος, ἀλλὰ μάγος. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ἐγὼ
 μάγος οὐκ εἰμί⁴, ἀλλὰ χριστιανός. » Ὁ βασιλεὺς εἶπεν · « Οὐ δῶ-
 ρα καὶ⁵ τιμὰς παρὰ τοῦ πατρός μου εἴληφας διὰ τὴν μαγικὴν σου
 τέχνην; » Ἰάκωβος εἶπεν · « Καὶ ποῦ νῦν ἐστίν⁶ ὁ ταῦτά μοι
 δοῦς; Ἰδοὺ γὰρ ἔρριπται⁷ τεθνεώς⁸ μετὰ τῶν καταβαινόντων
 εἰς ᾧδου. » Καὶ θυμωθεὶς ὁ βασιλεὺς διενοεῖτο τιμωραῖας δει-
 ναῖς ὑποβαλεῖν αὐτόν. Καὶ λέγει αὐτῷ · « Μὴ νομίσης⁹ ὅτι ξί-
 φει σε ἀναλώσω¹⁰, ἵνα συντόμως ἀποθάνῃς. Τοῦτο δὲ¹¹ γίνωσκε
 ὅτι, ἐὰν μὴ ἀποστῇς ταύτης τῆς κακίστης¹² σου γνώμης¹³ καὶ
 μνησθῇς τῆς ἐμῆς φιλίας καὶ τιμῆς τοὺς θεοὺς¹⁴, τιμωρήσομαι
 σε ὡς ἀσεβὲς¹⁵ καὶ παράνομον. » Ὁ δὲ μακάριος Ἰάκωβος ἐμ-
 βλέψας αὐτῷ εἶπεν · « Μὴ κάμῃς, βασιλεῦ, μηδὲ πληθύνῃς τὰς
 διὰ λόγων ἀπειλάς, ἀλλ' ἔργῳ πλήρου ταῦτα εἰς ἐμέ · οὐ γὰρ
 ταραξουσίν με¹⁶ οἱ λόγοι σου, ἀνέμῳ εἰς πέτραν φουσῶντι¹⁷ ἑοι-
 κότες. » Ὁ βασιλεὺς εἶπεν · « Καὶ ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ πατρός
 μου, τινὲς τῆς σῆς θρησκείας ἀπαναισχυρτήσαντες καὶ ἐμμείναν-
 τες ἐν¹⁸ τῇ λατρείᾳ ταύτῃ εἰς φόρους¹⁹ καὶ βασάνους πονηρὰς
 παρεδόθησαν. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Τοῦτο | κἀγὼ εὐχομαι ἀσά-
 λευτον τὴν πίστιν μου καὶ τὴν ὁμολογίαν φυλάξαντά με συμμέ-
 τοχον καὶ συγκληρονόμον ἐκείνων²⁰ γενέσθαι με²¹. » Ὁ βασι-
 λεὺς εἶπεν · « Μὴ παρακούσης μου τῆς συμβουλῆς²² — οἶδας γὰρ
 ὅτι σφόδρα σε ἀγαπῶ — ἵνα μὴ πικρὸν ἔξης τῆς ζωῆς σου τὸ τέ-
 λος. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Ὁ θάνατος οὗτος²³, βασιλεῦ, οὐκ ἔστιν
 θάνατος, ἀλλ' ὕπνος²⁴ (2), ἐξ οὗ καὶ²⁵ ταχέως ἀνίσταται ἄνθρω-
 πος. » Ὁ βασιλεὺς εἶπεν · « Μὴ ἀπατῶσίν²⁶ σε οἱ τῆς θρησκείας

fol. 306^v

² (μ. ἐν) μελετῶν PQ. — ³ om. P. — ⁴ (ἐ. μ. οὐκ εἶ.) οὐκ εἶ. μ. S. — ⁵ om. P.
 — ⁶ ἐκεῖνος add. S. — ⁷ ἔρριπτα Q. — ⁸ τεθνηκώς S. — ⁹ νομίξεις Q. — ¹⁰ ἀνα-
 λῶσαι ἔχω S. — ¹¹ om. S. — ¹² κακίας P. — ¹³ (τ. κ. σ. γ.) σ. τ. κ. γ. σου S.
 — ¹⁴ (κ. τ. τ. θ.) βασάνους πικρὰς προστάξω κατὰ σοῦ καὶ S. — ¹⁵ ἀσεβῆ
 S. — ¹⁶ (τ. με) με τ. S. — ¹⁷ (εἰς π. φ.) φ. εἰς π. S. — ¹⁸ om. S. — ¹⁹ φόρους
 QS. — ²⁰ ἐκεῖνος Q. — ²¹ om. S. — ²² συμβουλίας S. — ²³ (δ θ. οἷ.) οἷ. δ
 θ. S. — ²⁴ ἀ. ὕ. om. Q; ἐστίν add. S. — ²⁵ om. S. — ²⁶ ἀπατάτωσάν S.

(1) Cf. supra, p. 223, annot. 3.

(2) Cf. annot. super.

σου, λέγοντες ὅτι « ὁ θάνατος ²⁷ οὗτος οὐδέν ἐστιν καὶ μὴ φοβηθῆς αὐτόν » · ἰδοὺ ²⁸ γὰρ καὶ ²⁹ βασιλεῖς ἐφοβήθησαν ³⁰ αὐτόν. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Οἱ βασιλεῖς καὶ οἱ ἄρχοντες τοῦ κόσμου τούτου, ἐπειδὴ πονηρῶν πράξεων τυγχάνουσιν ἐργάται ³¹, δεδοίκασιν τὸν θάνατον τοῦτον ³², εἰδότες ὅτι εἰς κρίσιν Θεοῦ ἀπέρχονται καὶ ἀπολαμβάνουσιν κατὰ τὰς πράξεις αὐτῶν · ὁ γὰρ θάνατος τοῖς μὲν δικαίοις ἀπαλλαγὴ γίνεται τῶν ἐνταῦθα κακῶν, τοῖς δὲ ἁμαρτωλοῖς ἀρχὴ κολάσεως αἰωνίου. » Ὁ ³³ βασιλεὺς εἶπεν · « Ὑμεῖς, οἱ χριστιανοί, ἡμᾶς ἔλληνας εἶναι ³⁴ νομίζετε, αὐτοὶ ἔλληνες ὄντες · οὔτε γὰρ ³⁵ ἀπὸ τῶν θυσιῶν θέλετε γεύεσθαι ³⁶ οὔτε τοῖς θεοῖς προσκυνεῖν, τῷ ἡλίῳ καὶ τῇ σελήνῃ ³⁷, τῷ πυρὶ καὶ τῷ ὕδατι. » Ἰάκωβος εἶπεν · « Πλανᾶσαι, βασιλεῦ, εἰδῶλα θεοῦς ὀνομάζων, περὶ ὧν γέγραπται · Θεοὶ οἱ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν οὐκ ἐποίησαν ἀπολῆσθωσαν (1) · καὶ πάλιν λέγει · Ὅμοιοι αὐτῶν γένοιτο ³⁸ οἱ ποιοῦντες αὐτὰ καὶ πάντες οἱ προσκυνοῦντες αὐτοῖς (2). Τί γὰρ αὐτῶν διαφέρετε ὑμεῖς, λογικοὶ ὄντες καὶ ἀναισθήτοις δουλεύοντες; Διὸ καὶ παρεσυνεβλήθητε καὶ ὁμοιωθήτε αὐτοῖς, μὴ ἐπιγινώσκοντες τὸν τὴν ζωὴν ὑμῖν ³⁹ χαρισάμενον. »

6. Τότε ὀργισθεὶς ὁ βασιλεὺς καὶ ὥσπερ πῦρ τῷ θυμῷ ἀναφθεῖς ἐκέλευσεν τοὺς σοφοὺς καὶ συμβούλους αὐτοῦ εἰσελθεῖν, καὶ λέγει αὐτοῖς · « Εἵπατέ μοι πῶς ὀφείλει οὗτος ἀποθανεῖν, ὅτι τὴν φίλιαν μου ἐξουθένησεν καὶ τῶν προσταγμάτων ¹ κατεφρόνησεν. » fol. 307 Εἷς δὲ τις ἐξ αὐτῶν πονηρότατος καὶ κακίας | πάσης πεπληρωμένος ἔφη · « Οὗτος ἕνα θάνατον ὑπομεῖναι οὐκ ὀφείλει ², ἀλλὰ ³ πολλοὺς καὶ διαφόρους, ἵνα ἕκαστον μέρος αὐτοῦ αὐτὸ καθ' ἑαυτὸ τιμωρηθὲν θανάτου ⁴ παραίτιον αὐτῷ ⁵ γένηται. » Καὶ ἤρρεσεν αὕτη ἡ βουλὴ τῷ βασιλεῖ, καὶ ἐκέλευσεν ἀπαχθῆναι ⁶ αὐτὸν ἐξω τῆς πόλεως καὶ κατὰ μέρος κατακοπῆναι.

7. Οἱ δὲ δῆμιοι παραλαβόντες αὐτὸν ἀπήνεγκαν ¹ μετὰ σπουδῆς ὅπον ² προσέταξεν ὁ βασιλεὺς. Πολλοὶ δὲ τῶν δυναστῶν τοῦ βασιλέως ἦσαν σὺν αὐτῷ καὶ στρατιωτῶν πλῆθος πολὺ καὶ τῆς πόλεως ἱκανοί, τὸ ἀποβησόμενον αὐτῷ τέλος ἐπιθυμοῦντες ἰδεῖν.

²⁷ ὡς iterum scr. S. — ²⁸ καὶ S. — ²⁹ οἱ μεγάλοι S. — ³⁰ φοβοῦνται S. — ³¹ om. PQ. — ³² om. S. — ³³ om. S. — ³⁴ om. Q. — ³⁵ om. S. — ³⁶ (θ. γ.) γεύσασθαι θ. S. — ³⁷ καὶ add. S. — ³⁸ γένωνται S. — ³⁹ ὁμῶν S.

6. — ¹ μου add. S. — ² ὥφειλεν Q. — ³ καὶ add. S. — ⁴ bis Q. — ⁵ om. S. — ⁶ ἀπενεχθῆναι S.

7. — ¹ ἀπήγαγον S. — ² ἐνθα S.

(1) Ier. 10, 11.

(2) Cf. Ps. 113, 8 ; 134, 18.

8. Ἐλθόντων δὲ αὐτῶν ἐπὶ τὸν τόπον, ὁ μακάριος παρεκάλει τοὺς δημίους δοθῆναι αὐτῷ ¹ καιρὸν τοῦ προσεύξασθαι. Ὡς δὲ συνεχώρησαν αὐτῷ, στὰς κατὰ ἀνατολὰς καὶ ἀνατείνας τὸ ὄμμα εἰς τὸν οὐρανόν, προσηύξατο λέγων· «Κύριε ὁ Θεός μου², ἐπάκουσόν μου τοῦ δούλου σου καὶ κατάπεμψον τὴν παρὰ σοῦ ἀντίληψιν καὶ ἐνίσχυσόν με καὶ δός μοι δύναμιν ἐν τῇ ὥρᾳ ταύτῃ τοῦ³ ὑπομεῖναι τὰς θλίψεις ταύτας, ἵνα κοινωνὸς γένωμαι τῶν ἁγίων σου μαρτύρων τῶν νομίμως⁴ ἀγωνισαμένων (1) καὶ νικησάντων καὶ⁵ τὸν στέφανον τῆς νίκης παρὰ σοῦ κομισαμένων. Ἰδέτωσαν οἱ ἐχθροί μου καὶ αἰσχυρνήτωσαν, ὅτι σύ, Κύριε, ἐβοήθησάς με καὶ παρεκάλεσάς με (2).»

9. Ταῦτα αὐτοῦ προσευξαμένου, προσελθόντες οἱ δῆμιοι ἐξέτειναν αὐτὸν μετὰ πολλῆς τῆς σφοδρότητος ἕκ τε τῶν χειρῶν καὶ τῶν ποδῶν¹, καὶ λέγουσιν αὐτῷ· «Τί μέλλεις ποιεῖν²; Ἐνδοσις³ γὰρ οὐδεμία ἔσται⁴ σοι λοιπόν· τὸ γὰρ σῶμά σου μεληδὸν κατακόψαι ἐκελεύσθημεν καὶ τοὺς δακτύλους τῶν χειρῶν σου⁵ καὶ τῶν ποδῶν καὶ τοὺς βραχίονας⁶ καὶ τοὺς μηρούς καὶ τὰς ἀγκύλας ἀπὸ τῶν γονάτων ἕως τῶν ἀστραγάλων⁷ ἀνασχίσει καὶ μετὰ ταῦτα πάντα τὴν κεφαλὴν σου ἀποτεμεῖν. Σκέψαι⁸ τί σοι συμφέρει· πεισθῆναι τῇ κελεύσει τοῦ βασιλέως καὶ ζῆσαι, ἢ παρακούσαντα ἐν δειναῖς κολάσεσιν τιμωρούμενον⁹ ἀποθανεῖν.» Τινὲς δὲ τῶν παρεστώτων | ἄσεβῶν, λυπούμενοι καὶ δακρύνοντες fol. 307^v ἐπὶ τῇ ὠραιότητι τοῦ κάλλους αὐτοῦ, ἔλεγον αὐτῷ· «Διὰ τί μάτην ἀπόλλυς ἑαυτόν; Φεῖσαι οὖν τῆς νεότητός σου καὶ ποιήσον τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως καὶ ζῆθι, καὶ ἀπελθὼν λάτρευε τῷ Θεῷ σου ὥς¹⁰ θέλεις.» Ἀνοίξας δὲ ὁ μακάριος τὸ στόμα αὐτοῦ εἶπεν· «Μὴ κλαίετε ἐπ' ἐμέ, ἀλλ' ἐφ'¹¹ ἑαυτοὺς κλαύσατε καὶ ἐπὶ τὰ τέκνα ὑμῶν (3), ὅτι διὰ βραχεῖαν ἀνάπανσιν¹² αἰωνίαν κόλασιν κληρονομεῖτε¹³, οὐχ ὑμεῖς δὲ μόνον¹⁴, ἀλλὰ καὶ οἱ δαίμονες καὶ αἱ¹⁵ τούτων σκιαὶ αἷς προσκνυεῖτε· ἐγὼ γὰρ ὑπὲρ τῶν τιμωριῶν τούτων καὶ τῶν φόνων ὧν νῦν φονεύομαι ὑφ' ὑμῶν¹⁶ τὰ ἀποκείμενα

8. — ¹ αὐτόν PQ. — ² om. S. — ³ om. S. — ⁴ νομίμων P. — ⁵ om. P.

9. — ¹ (χ. κ. τ. π.) π. κ. τ. χ. S. — ² ποιεῖ S. — ³ ἔνδοσιν PQ. — ⁴ (οὐ. ἔ.) οὐδεμίαν ἔστω PQ. — ⁵ om. S. — ⁶ σου add. S. — ⁷ στραγάλων P. — ⁸ οὖν add. S. — ⁹ σε add. S. — ¹⁰ ἕαν add. S. — ¹¹ om. P. — ¹² καὶ πρόσκαιρον ἡδονήν add. S. — ¹³ κληρονομήσει PQ. — ¹⁴ (δὲ μ.) μόνοι S. — ¹⁵ om. Q. — ¹⁶ ὑφ' ὑ. om. S.

(1) Cf. 2 Tim. 2, 5.

(2) Cf. Ps. 85, 17.

(3) Cf. Luc. 23, 28.

ἀγαθὰ τοῖς πιστοῖς¹⁷ ἐν τοῖς οὐρανοῖς (1) κληρονομῶ¹⁸ · τὸ γὰρ κατὰ μέλος τέμνεσθαί μου τὸ σῶμα πλειόνων μοι μισθῶν πρόξενον¹⁹ γενήσεται ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ · οὐ γάρ ἐστιν ἀδικία παρὰ τῷ Θεῷ μου²⁰ (2). »

10. Ὁ δὲ οἰκεῖος¹ τοῦ βασιλέως ὁ κελευσθεὶς φονεῦσαι αὐτὸν ἔλεγεν τοῖς σπεκουλάτορσιν · « Τί ἐστήκατε οὕτως καὶ αὐτὸν² ἀτενίζετε ; Ἀρξασθε κόπτειν αὐτοῦ τὰ μέλη ἀπὸ τῆς δεξιᾶς χειρός. » Οἱ δὲ εὐθέως προσελθόντες ἔκοψαν τὸν ἀντίχειρον αὐτοῦ. Ὁ δὲ μακάριος ἀναβλέψας εἰς τὸν οὐρανὸν εἶπεν · « Ὁ βοηθὸς τῶν ἀβοηθήτων, ἡ ἐλπίς τῶν ἀπελπισμένων, ἡ δύναμις τῶν ἀδυνάτων, ἡ παρηγία τῶν διὰ σέ ἀγωνιζομένων, πρόσδεξαι τὸν κλάδον τοῦ δένδρου σου ἐν τῷ ἐλέει σου. Ὡσπερ γὰρ ἄμπελος ἐν τῷ ἰδίῳ καιρῷ κλαδευομένη θάλλει, οὕτως καὶ ἐν τῷ καιρῷ τῆς ἀναστάσεως ἄρτιος καὶ ἀνελλιπῆς παραστήσομαι σοι τῷ ποιητῇ³ καὶ δημιουργῷ τῶν ἀπάντων Θεῷ. » Ὁ δὲ οἰκεῖος τοῦ βασιλέως σφόδρα ἀλγήσας καὶ ὀδυνηθεὶς παρ' αὐτοῦ⁴ δακρῶν ἔλεγεν αὐτῷ · « Φεῖσαι σεαυτοῦ⁵ καὶ μετανόησον · πάνν γὰρ λυπούμεθα περὶ σοῦ. Καὶ περὶ τοῦ ἀποκοπέντος σου μέλους μὴ ἀθυμήσης · εἰσὶν γὰρ ἰατροὶ οἱ ἀποκαθιστῶντες αὐτὸ⁶ καὶ θεραπεύοντες. Μόνον μὴ τὸ τῆς νεότητός σου κάλλος ἀφανίσῃς. Καὶ γὰρ χρυσὸν ἔχεις πολὺν καὶ | δίδως πτωχοῖς⁷ μέρος τι ἐξ αὐτοῦ καὶ συγχωρήσει ὁ Θεός σου τὴν ἁμαρτίαν τῆς παραβάσεως. Ζῆθι μόνον καὶ μὴ ἀποθάνῃς⁸ οὕτως⁹. » Ὁ δὲ μακάριος ἔφη πρὸς αὐτόν · « Οὐχ ὀρᾷς τὸ κλῆμα τῆς ἀμπέλου, πῶς, ὅταν κλαδευθῇ καὶ σκαφῇ, γυμνὸν¹⁰ μὲν ἐν¹¹ τῷ χειμῶνι ἐστίν, ἐπὰν δὲ ἐγγίξῃ¹² ὁ ξανθικὸς μὴν καὶ θερμάνῃ αὐτὸ ὁ ἥλιος, εὐθέως ἐκφύει πανταχόθεν καὶ δεικνυσι τὸν καρπὸν ἀπὸ τῆς βλαστήσεως ; Εἰ τοίνυν ἡ ἄμπελος, κλαδευομένη καὶ σκαπτομένη, τῷ προσήκοντι καιρῷ θάλλει καὶ ἐκφύει τὸν καρπὸν, πολλῷ μᾶλλον ἄνθρωπος, φυτευθεὶς ἐν τῇ ἀληθινῇ¹³ ἀμπέλῳ τρεφόμενός τε καὶ ἀρδευόμενος ὑπὸ τοῦ ἀληθινοῦ γεωργοῦ Χριστοῦ, αὔξει καὶ ποιεῖ κλάδους (3) καὶ ἐν τῷ

fol. 308

¹⁷ τ. π. om. S. — ¹⁸ κληρονομήσω S. — ¹⁹ πρόξενος PQ. — ²⁰ (τὸ γὰρ - μου) om. S.

10. — ¹ An Ia manu P? — ² (κ. αὐ.) τί δὲ αὐτῷ S. — ³ κτίστη S. — ⁴ (σφόδρα - αὐτοῦ) om. S. — ⁵ ἐαυτοῦ S. — ⁶ αὐτόν S. — ⁷ om. PQ. — ⁸ po supra lin. scr. S. — ⁹ om. S. — ¹⁰ γυμνή S. — ¹¹ om. PQ. — ¹² ἐγγίση S. — ¹³ (τῇ ἀ.) τῷ ἀληθινῷ P.

(1) Cf. Col. 1, 5.

(2) Cf. Rom. 9, 14 ; Col. 3, 25 ; Heb. 6, 10.

(3) Cf. Ioh. 15, 1-8.

καιρῷ καρποφορεῖ καὶ ποιεῖ ποτε μὲν τριάκοντα, ποτε δὲ ἐξήκοντα ¹⁴, ποτε δὲ καὶ ἑκατόν (1). »

11. Ταῦτα δὲ τοῦ μακαρίου εἰπόντος, προσελθὼν ὁ δῆμιος ἔκοπεν τὸν δεύτερον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀναβοήσας εἶπεν ὁ ἅγιος · « Προσδεξαι, Κύριε, καὶ τοῦτον τὸν κλάδον ἀπὸ τοῦ δένδρου σου ¹ οὗ ἐφύτευσεν ἡ δεξιὰ σου (2). » Ἦν δὲ ἔχων τὸ πρόσωπον φαιδρὸν καὶ μειδιῶν ² καὶ χαρᾶς πεπληρωμένον, ὡς ἦδη ἐν-τρυφῶν τοῖς προσδοκωμένοις ³ ἀγαθοῖς τοῦ Χριστοῦ ⁴.

12. Εἶτα ¹ πάλιν προσελθὼν ὁ δῆμιος ἔκοπεν ² τὸν τρίτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ κράξας φωνῇ μεγάλῃ ³ ὁ μακάριος λέγει · « Μετὰ τῶν τριῶν δούλων σου τῶν ἐν τῇ καμίνῳ βληθέντων (3) ὕμνῳ καὶ δοξάζω ⁴ σε, Κύριε, καὶ ἐν τῷ χορῷ τῶν ἁγίων σου μαρτύρων παλῶ τῷ ὀνόματί σου, Κύριε ⁵ (4). »

13. Καὶ ἔκοπεν τὸν τέταρτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ εἶπεν · « Ἐν τῷ Ἰούδα κατέπαυσεν ἡ εὐλογία σου, Κύριε, ὃς ἐτέχθη τέταρτος τῷ Ἰακώβ (5) · καὶ ἐν τῇ ἀποκοπῇ τοῦ τετάρτου μου δακτύλου ¹ αἶνον καὶ ἐξομολόγησιν προσφέρω σοι τῷ μονογενεῖ Υἱῷ τοῦ Θεοῦ. »

14. Καὶ ἔκοπεν τὸν πέμπτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ πληρωθὲν χαρᾶς ¹ τὸ στόμα αὐτοῦ λέγει · « Τῶν ἀγαθῶν πόνων τῆς ἐμῆς δεξιᾶς τὸν πενταστέλεχον καὶ εὐκλεῆ καρπὸν πρόσδεξαι, δέσποτα Κύριε (6). »

15. | Ὡς οὖν ἦλθαν καὶ ἐπὶ τὴν ἀριστερὰν αὐτοῦ χεῖρα, λέγουσιν fol. 308^v αὐτῷ · « Ἐὰν ποιήσης τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως, δυνατόν ζῆσαι σοι ¹. Μὴ οὖν λυπηθῇς ὅτι τῆς μιᾶς σου χειρὸς οἱ δάκτυλοι ἀφῆ-ρέθησαν ² · εἰσὶν γὰρ πολλοὶ ἐνταῦθα μίαν ἔχοντες ³ χεῖρα, καὶ ζῶσιν ⁴ καὶ ἀπολαύουσιν τῶν τοῦ κόσμου ἡδέων. Φεῖσαι οὖν τῆς ἡλικίας σου, ἵνα μὴ κατακοπτόμενα τὰ μέλη σου θεάσωνται

¹⁴ (π. δὲ ε.) bis Q.

11. — ¹ om. S. — ² μειδιοῦν PQS. — ³ προσδοκωμένοις S. — ⁴ τ. X. om. S.

12. — ¹ καὶ S. — ² (πρ. ὁ δ. ε.) ἔκοπεν S. — ³ (φ. μ.) μέγα S. — ⁴ δοξά-σων S. — ⁵ ὅψιστε S.

13. — ¹ (μ. δ.) δ. μ. S.

14. — ¹ χάριτος S.

15. — ¹ σε S. — ² ἀφαιρέθησαν PQ. — ³ (π. ε. μ. ε.) ε. π. ε. μ. S. — ⁴ κ. ζ. om. S.

(1) Marc. 4, 8, 20.

(2) Ps. 79, 16.

(3) Cf. Dan. 3.

(4) Ps. 9, 2.

(5) Cf. Gen. 29, 35 ; 49, 8-10.

(6) Cf. Sap. 3, 15.

οἱ ὀφθαλμοί σου. Καὶ γὰρ καὶ τῶν μελῶν σου κατὰ μέρος κοπτομένων πείραν λήφει καὶ τοῦ θανάτου⁵. » Ἀναβλέψας δὲ τὸ ὄμμα⁶ εἰς τὸν οὐρανὸν ὁ μακάριος⁷ εἶπεν · « Μικρὸς μὲν εἰμι καὶ ἐλάχιστος ἐναντίον σου⁸ · σὺ δὲ μέγας ὢν ἐσμίκρυνας ἑαυτὸν δι' ἡμᾶς, καὶ⁹ τὴν ἡμετέραν μορφὴν ἀναλαβὼν καὶ σταυρωθεὶς ἐσφάγης ὑπὲρ ἡμῶν (1). Διὰ τοῦτο ἀγῶν ὁ ἁμαρτωλὸς χαίρων ὑπὲρ σου, Δέσποτα, παραδίδωμι ἑμαυτὸν εἰς θάνατον, ἵνα ἐν τῷ καιρῷ τῆς ἀναστάσεως σῶόν¹⁰ με καὶ ὁλόκληρον ἀναστήσης (2). »

16. Ταῦτα δὲ αὐτοῦ εἰπόντος, προσελθόντες οἱ δῆμιοι ἔκοψαν τὸν ἕνα δάκτυλον τῆς ἄλλης χειρὸς αὐτοῦ¹. Καὶ ἔφη ὁ μακάριος · « Εὐχαριστῶ σοι, πολυμήντη, ὅτι κατηξίωσας τὴν ἀπαρχὴν τῶν κλάδων τῆς ἀριστερᾶς χειρὸς μου² προσδέξασθαι. »

cod. R, fol. 280 17. Καὶ ἔκοψαν τὸν δεύτερον δάκτυλον αὐτοῦ. | Καὶ¹ πυρωθεὶς τῷ θεῷ πόθῳ εἶπεν² · « Ὁ μὲν³ προφήτης ἐπτάκις τῆς ἡμέρας ἤνεσέν σε⁴ ἐπὶ τὰ κρίματα τῆς δικαιοσύνης σου (3) · ἐγὼ δὲ⁵ ὁ ταπεινὸς καὶ ἐλάχιστος, διὰ τῶν ἐπτά μου δακτύλων, ἐπτά σοι θυσίας προσήγαγον · ἐν τῷ πλήθει οὖν⁶ τοῦ ἑλέου⁷ σου (4) καὶ τῶν οἰκτιρισμῶν σου ἐξάλειπον τὸ ἀνόμημά μου⁸ (5). »

18. Καὶ προσέθεντο κόψαι καὶ¹ τὸν ὀγδοὺν δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀναβοήσας εἶπεν · « Ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῇ ὀγδόῃ ἐκέλευσας τὸν Ἑβραῖον περιτέμνεσθαι (6), ἵνα γνωστὸς ᾦ καὶ ἀπωρισμένος² σοι τῷ κτίστη καὶ ποιητῇ³ τῶν ἀπάντων. Διὰ τοῦτο ἀγῶν ὅλον ἑαυτὸν⁴ ἐξέτεμον μετὰ τοῦ⁵ νοῦς καὶ τῆς καρδίας ἀπὸ τῶν ἀπεριτμήτων καὶ⁶ ἀκροβύστων⁷ καὶ⁸ μεμιαμμένων τούτων, καὶ ἀφιέρωσά σοι τῷ δεσπότῃ καὶ σωτῇρί μου, ὅτι ἐδίψησέν σε ἡ ψυχὴ μου καὶ ἐπιποθεῖ σε ὥσπερ ἔλαφος⁹ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων · πότε ἤξω καὶ ὀφθῇσομαι τὸ πρόσωπόν σου, Κύριε¹⁰ (7) ; »

⁵ (καὶ γὰρ - θανάτου) om. S. — ⁶ τὸ ὄ. om. S. — ⁷ (εἰς τ. οὐ. ὁ μ.) ὁ μ. εἰς τ. οὐ. S. — ⁸ Κύριε add. S. — ⁹ om. S. — ¹⁰ σῶ||ον P, σῶ||| Q.

16. — ¹ (χ. αὐ.) αὐ. χ. S. — ² (χ. μ.) μ. χ. S.

17. — ¹ Inde ab hoc verbo codicem sequimur R, ubi 2a manus dthen prae-misit. — ² ἔλεγεν 2a manu R. — ³ om. S. — ⁴ σοι PQS. — ⁵ om. S. — ⁶ om. PQS. — ⁷ ἑλέου S. — ⁸ (καὶ τῶν - μου) om. S ; (ἐξάλειπον - μου) om. PQ.

18. — ¹ (π. κ. κ.) προσελθόντες ἔκοψαν PQS. — ² (γν. ἡ κ. ἀφ.) ἡ γν. PQ, γν. κ. ἀφ. ἡ S. — ³ κ. π. om. PQS. — ⁴ ἑμαυτὸν PQS. — ⁵ om. R. — ⁶ ἀ. κ. om. PQS. — ⁷ ἀκροβυστιῶν S. — ⁸ τῶν PQS. — ⁹ ἐπιποθεῖ add. PQ. ¹⁰ (ὅτι - Κύριε) om. S.

(1) Cf. Phil. 2, 7-8.

(2) Cf. α et β, cap. 16.

(3) Cf. Ps. 118, 164.

(4) Ps. 5, 7 ; 68, 13, 16 cet.

(5) Ps. 50, 1.

(6) Cf. Lev. 12, 3 ; Ioh. 7, 22.

(7) Ps. 41, 1-3.

19. Ταῦτα δὲ αὐτοῦ εἰπόντος, ἔκοπαν καὶ ¹ τὸν ἔννατον ² δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀνοίξας ὁ μακάριος τὸ στόμα αὐτοῦ εἶπεν· « Ἐν τῇ ³ ἑννάτῃ ὥρα (1) ἠπλωμένος ἦς, Χριστέ, διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν ἐν τῷ σταυρῷ ⁴· κἀγὼ τὸν ἔννατον δάκτυλον τῆς χειρός μου ⁵ κοπεῖς εὐχαριστῶ σοι, Δέσποτα ⁶, ὅτι ¹² ὥσπερ αὐτὸς ἠπλώθης ⁷ ἐπὶ τοῦ ξύλου ἐκουσίως ⁸, οὕτως κἀγὼ κατηξιώθην ⁹ ἀπλωθῆναι ἐπὶ τῇ κοπῇ τῶν μελῶν ¹⁰ μου ὑπὲρ τοῦ ἀγίου ὀνόματος ¹¹ τοῦ ἐπικληθέντος ἐφ' ἡμᾶς ¹². »

20. Ὡς δὲ ἀπέτεμον καὶ ¹ τὸν δέκατον δάκτυλον αὐτοῦ ², εὐχαριστήσας τῷ Κυρίῳ ³ εἶπεν· « Ἐν ⁴ τῷ ἰῶτα ψηφίζεται πᾶς ἀριθμὸς καὶ ἐν τῷ ἰῶτα Ἰησοῦς Χριστὸς ἡ λύτρωσις καὶ σωτηρία τοῦ κόσμου. Καὶ ⁴ ἐν ψαλτηρίῳ δεκαχόρδῳ ⁵ ψαλῶ σοι (2), Χριστέ μονογενῇ Υἱὲ ⁹ τοῦ Θεοῦ ⁶, ὅτι κατηξίωσάς με τὸν ταπεινὸν καὶ ἐλάχιστον τῆς μακαρίας σφαγῆς ταύτης ⁷· διὰ τοῦτο ὑμνῶ τὴν ἀκατάληπτόν σου δόξαν ⁸ καὶ ἔξο|μολογοῦμαι τῷ ὀνόματί σου (3), fol. 280^v Κύριε, τῷ φοβερῷ καὶ ἐνδόξῳ ἐν πάσῃ τῇ γῇ ⁹. »

21. Τότε ¹ προσελθόντες τινὲς τῶν παρεστώτων μεγιστάνων, οἳ καὶ ἐταῖροι αὐτοῦ ἐτύγχανον, πικρῶς κλαίοντες ἔλεγον αὐτῷ ²· « Πείσθητι ἡμῶν ³, ἀδελφέ, ἵνα μὴ ἀποθάνῃς κακῶς· καὶ μετανόησον μόνον ⁴ καὶ μὴ φροντίσης περὶ τῶν δακτύλων σου· εἰσὶν γὰρ ἱατροὶ σοφοὶ ἐνταῦθα καὶ ἐπιστήμονες ⁵ καὶ δύνανταί σε θεραπεῦσαι. Μόνον ⁶ ποίησον τὸ τοῦ βασιλέως θέλημα, ἵνα μὴ ἀποθάνῃς· καὶ γὰρ ῥῆμα ἐν ἔχεις εἰπεῖν ἐπὶ τοῦ βασιλέως, καὶ ἐξεληθὼν εὐχον ὥς θέλεις ⁶. Φεῖσαι, δεόμεθα, τῆς ἡλικίας σου καὶ ἐλέησον σεαυτὸν ⁷, ἵνα μὴ στερηθῇς τῆς τρυφῆς ⁸ καὶ τῆς ἀπολαύσεως ⁹ τοῦ ἡδίστου κόσμου τούτου. Ἔχεις χρήματα καὶ ¹⁰ κτήματα πολλὰ καὶ δύνασαι ἐν ἀναπαύσει εἶναι. Εἰ γὰρ πένης ὑπῆρχες, εἴχες ἂν ¹¹ ἐν ἑαυτῷ λογίσασθαι καὶ εἰπεῖν· « Ὅλοι μου οἱ δάκτυ-

19. — ¹ om. PQS. — ² ἔννα Q. — ³ ἐν τῇ om. PQ. — ⁴ (Χρ. δ. τ. ἀ. ἡ. ἐν τῷ στ.) ἐπὶ τοῦ σταυροῦ Κύριε δ. τ. ἀ. ἡ. PQS. — ⁵ τ. χ. μ. om. PQS. — ⁶ (εὐ. σ. Δ.) Κύριε εὐ. σ. PQ. — ⁷ ὑψώθη R. — ⁸ om. PQ. — ⁹ κατηξιωθῆναι P. — ¹⁰ δακτύλων R. — ¹¹ (ἀ. δ.) ὁ. σου PQ. — ¹² (ὅτι - ἡμᾶς) om. S.

20. — ¹ om. PQS. — ² om. PQ. — ³ Θεῷ PQ. — ⁴ (ἐν - καὶ) om. PQS. — ⁵ (ψ. δ.) δ. ψ. PQS. — ⁶ Υἱὲ τ. Θ. om. PQ. — ⁷ (σ. τ.) τ. σ. PQ. — ⁸ (ἀ. σ. δ.) δ. σ. PQ. — ⁹ (τῷ φοβερῷ - γῇ) ὅτι καλόν PQ; (Υἱὲ - γῇ) om. S.

21. — ¹ καὶ PQS. — ² (ἔ. ἀν.) λέγουσιν S. — ³ ἡμῖν PQS. — ⁴ (ἰ. μὴ ἀ. κ. καὶ με. μό.) καὶ με. ἰ. μὴ ἀ. κ. PQS. — ⁵ (ἰ. σ. ἐν. κ. ἐπ.) ἰ. ἐν. ἐπ. κ. σ. PQ, ἐν. ἐπ. κ. σ. S. — ⁶ (μόνον - θέλεις) om. PQS. — ⁷ αὐτόν PQ, ἑαυτόν S. — ⁸ ἀγάπης ἡμῶν PQ. — ⁹ ἀναπαύσεως PQS. — ¹⁰ χ. κ. om. PQS. — ¹¹ om. S.

fol. 281

λοι ἐξεκόπησαν τῶν χειρῶν¹² · ποία μοι λοιπὸν¹³ ἐλπὶς ἢ τί μοι¹⁴ ὄφελος ἐὰν ζήσω¹⁵ ; Πένης εἰμὶ καὶ καμεῖν οὐ δύναμαι · τί τὸ κέρδος τῆς παρουσίας ζωῆς ; » Ἡμεῖς δὲ¹⁵ οἶδαμεν ὅτι πλούσιος εἶ καὶ¹⁶ ἔχεις¹⁹ χρήματα ἀάπολλα¹⁷, ἀρκέσαι δυνάμενα ἐπὶ ἔτη πλεῖστα¹⁸ καὶ σοὶ καὶ τῇ μητρὶ σου καὶ τῇ συμβίῳ¹⁹ σου, αἵτινες νῦν²⁰ εἰσιν μὲν²¹ ἐν²² χώρᾳ τῶν Ἰουζάνων²³, καὶ αὐτὸς²⁴ ἐνταῦθα διάγεις μεθ' ἡμῶν²⁵ ἐν χώρᾳ Βαβυλῶνος²⁶, καὶ²⁷ ἐπιθυμεῖς³⁰ ἀποθανεῖν ἵνα μήτε²⁸ ἴδωσίν σε μήτε²⁹ συντυχῆς σου ἀπολαύσωσιν τῆς ἡδίστης καὶ ποθεινῆς · καὶ διὰ τί³⁰ ; Ὅτι μὴ εἴπῃς ἕνα λόγον μικρόν τε καὶ εὐτελεῖν · ἅμα γὰρ τοῦ ἐκπορευθῆναι αὐτὸν ἐκ τοῦ στόματός σου, παραχρῆμα καὶ τῶν πικροτάτων πόνων καὶ τούτων τῶν ἀνυποίστων θλίψεων ἀπαλλάττει καὶ εἰς τὴν ἡδίστην ἀπέρχῃ ζωὴν³⁰. » | Τότε ὁ μακάριος ἀποκριθεὶς³¹ εἶπεν αὐτοῖς · « Οὐ ποιῶ τοῦτο · μὴ γένοιτό μοι³². Οὐδεὶς γὰρ³³ δύναται δυεῖν κυρίοις δουλεύειν (1), καὶ οὐδεὶς ἐπιβαλὼν τὴν χειρὰ αὐτοῦ³⁴ ἐπ' ἄροτρον καὶ στραφεὶς εἰς τὰ ὀπίσω εὐθετός ἐστιν εἰς τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν (2). Μὴ δύναμαι τὴν μητέρα μου ἢ τὴν γυναικὰ μου ὑπὲρ τὸν Θεόν³⁵ ἀγαπῆσαι, τὸν εἰπόντα ὅτι Ὁ ἀγαπῶν πατέρα ἢ μητέρα ὑπὲρ ἐμὲ οὐκ ἔστιν μου ἄξιος (3) καὶ Ὁς³⁸ οὐ λαμβάνει τὸν σταυρὸν αὐτοῦ καὶ ἀκολουθεῖ³⁶ ὀπίσω μου οὐκ ἔστιν μου³⁷ ἄξιος³⁸ (4) ; Διὸ τοὺς³⁹ ὑμετέρους λόγους ὡς ἰοβόλα καὶ θανατηφόρα βέλη ἀποπέμπομαι · τὸν δὲ⁴¹ εἰς κα-

¹² (ἐ. τ. χ.) τ. χ. ἐ. PQS. — ¹³ ἔστιν add. PQ, ἔτι ἐστίν S. — ¹⁴ τό add. PQS. — ¹⁵ (ἐὰν ζήσω - δέ) τῆς ζωῆς μὴ δυνάμενος κάμνειν ἵνα ζήσω ; Nῦν δὲ πάντες PQ. — ¹⁶ π. εἶ κ. om. S. — ¹⁷ πολλά S. — ¹⁸ ἐπὶ ἔ. πλ. om. S. — ¹⁹ (μ. σου κ. τῇ σ.) σ. σου κ. τῇ μ. S ; (ἔχεις - σ.) ἀφατός σου ἐστίν ὁ χρυσὸς καὶ ἂν θέλῃς δύνασαι ζῆσαι καὶ εὐφρανθῆναι μετὰ τῆς συμβίον σου τῆς ἐκ νεότητος καὶ τῆς μητρὸς PQ. — ²⁰ (αἱ. ν.) οἵτινές PQ. — ²¹ σήμερον PQ, om. S. — ²² τῇ add. PQS. — ²³ Ἰουζαινῶν PQ, Ἰουζουσῶν S. — ²⁴ σύ S. — ²⁵ (καὶ αὐτὸς - ἡ.) σὺ δὲ εἶ PQ. — ²⁶ Βαβυλῶνι PQ. — ²⁷ (διάγεις - καὶ) ὢν S. — ²⁸ μή S. — ²⁹ μηδὲ τῆς S. — ³⁰ (ἐπιθυμεῖς - ζωὴν) θέλεις τὴν ψυχὴν σου ἀπολέσαι καὶ μὴ εἰπεῖν λόγον ἕνα καὶ ἀπολυθῆναι ; Πείσθητι οὖν ἡμῖν καὶ σώθητι · ἐν γὰρ τῷ ἐξελεθεῖν τὸ ῥῆμα ἐκ τοῦ στόματός σου, εὐθέως ἐλεύθερος ἀπέρχῃ PQ ; (καὶ διὰ τί - ζωὴν) om. S. — ³¹ (ὁ μ. ἀ.) ἀ. ὁ μ. S. — ³² (τότε - μοι) ἐμβλέψας δὲ αὐτοῖς ὁ μακάριος εἶπεν PQ ; (οὐ ποιῶ - μοι) om. S. — ³³ om. PQS. — ³⁴ om. S. — ³⁵ μου add. PQ. — ³⁶ ἔρχεται S. — ³⁷ μοι R. — ³⁸ (καὶ ὅς - ἄξιος) om. PQ. — ³⁹ μὲν add. PQ.

(1) Matth. 6, 24 ; Luc. 16, 13.

(2) Luc. 9, 62.

(3) Matth. 10, 37.

(4) Matth. 10, 38.

θαίρεσιν ὑμῶν καὶ τοῦ πατρὸς ὑμῶν τοῦ διαβόλου (1) ἀθλήσας ἀγῶνα ἀπελεύσομαι πρὸς τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν ⁴⁰, στέφανον καὶ βραβεῖον νίκης παρ' αὐτοῦ κομισάμενος ⁴¹. Διὸ παρακαλῶ ὑμᾶς μηδόλως ⁴² φείσασθαι μου, ἀλλ' ὁ ⁴³ ἐκελεύσθητε πληρώσατε ταχὺ ⁴⁴ εἰς ἐμέ. »

22. Τότε ¹ προσελθόντες τῷ δεξιῷ αὐτοῦ ποδί, ἔκοψαν τὸν μέγαν ² δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀνοίξας ὁ μακάριος τὸ στόμα αὐτοῦ εἶπεν · « Δόξα σοί, Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ ³ ὁ Θεός μου ⁴, Υἱὲ ⁵ μονογενῇ τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρός ⁶, ὁ λαβὼν τὴν ἡμετέραν σάρκα καὶ νυγείς ἐν αὐτῇ διὰ τῆς λόγχης (2), ὅπως βαφῇ ὁ πούς σου ἐν αἵματι (3) καὶ ὕδατι ⁷ ἐκ τῆς ἀγίας πλευρᾶς σου ⁸. »

23. Καὶ ἔκοψαν τὸν δεύτερον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ προσθείς ὁ μακάριος ¹ εἶπεν · « Μεγαλυνθεῖη ἡ ² σήμερον ἡμέρα ὑπὲρ πάσας ³ τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς μου, ὅτι ἐν αὐτῇ κατηξιώθη ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος τοῦ σωτῆρός μου καὶ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ ταῦτα παθεῖν (4). Χρημάτων γὰρ ⁴ καὶ κτημάτων κατεφρόνησα πολλῶν ⁵, ἵνα σέ, Κύριε μου Ἰησοῦ Χριστέ ⁶, τὸν πολῦτιμον μαρμαρίτην (5) κτήσωμαι. Πρὸ τοῦ ⁷ με γὰρ εἰσελθεῖν ἐν τῷ ἀγῶνι τούτῳ, ματαία ἦν ἡ δόξα μου, καὶ ὁ νοῦς μου οὐκ ἦν εἰ μὴ ἐν τοῖς κοσμοῖς, | καὶ αἱ μέριμναι τοῦ βίου (6) καὶ αἱ ἀσχολῖαι ἐκώλυνόν με fol. 281^v ἀπὸ τῆς δοξολογίας καὶ τῆς προσευχῆς · ὅπου γὰρ ὁ νοῦς, ἐκεῖ καὶ ὁ θησαυρός (7). Πολλάκις γὰρ προσευχομένου μου ἐν τῷ κυριακῷ οἴκῳ, ὁ νοῦς μου ἀνέβαινεν ὄρη καὶ κατέβαινεν βάθην · σήμερον δὲ ἐπέστρεψεν ἐπὶ τὸν Θεὸν τὸν ἰσχυρὸν τὸν ζῶντα ⁷ (8). »

24. Καὶ ἔκοψαν τὸν τρίτον δάκτυλον αὐτοῦ καὶ ἔρριψαν αὐτὸν ¹ ἔμπροσθεν αὐτοῦ ². Καὶ προσσχὼν αὐτῷ ³ ὁ μακάριος εἶπεν ⁴

⁴⁰ (ἡ. Ἰ. X.) μου PQ. — ⁴¹ κομιζόμενος PQ ; (τὸν δὲ - κ.) om. S. — ⁴² μή PQS. — ⁴³ ὡς PQ. — ⁴⁴ om. S ; (π. τ.) ποιήσατε PQ.

22. — ¹ καὶ PQS. — ² μέγα S. — ³ K. Ἰ. X. om. PQS. — ⁴ om. PQS. — ⁵ Ἰησοῦ S. — ⁶ (τοῦ - Π.) om. PQS. — ⁷ (αἱ. κ. ὅ) ὅ. κ. αἱ. PQS. — ⁸ (π. σ.) σ. π. PQS.

23. — ¹ ὁ μ. om. PQS. — ² om. PQ. — ³ ἀπάσας PQ. — ⁴ om. PQ. — ⁵ om. PQS. — ⁶ (σέ - X.) om. PQ ; (Κύριε - X.) om. S. — ⁷ (πρὸ τοῦ - ζῶντα) om. PQS.

24. — ¹ om. S. — ² (καὶ ἔρριψαν - αὐτοῦ) om. PQ. — ³ (π. αὐ.) προσθείς PQ. — ⁴ (ὁ μ. εἰ.) εἰ. ὁ μ. PQ.

(1) Cf. Ioh. 8, 44.

(2) Cf. Ioh. 19, 34.

(3) Cf. Ps. 67, 23.

(4) Cf. Act. 5, 41.

(5) Matth. 13, 46.

(6) Cf. Matth. 13, 22 ; Marc. 4, 19 ; Luc. 8, 14.

(7) Cf. Matth. 6, 21 ; Luc. 12, 34.

(8) Cf. 1 Thess. 1, 9 ; Ps. 41, 3.

μειδιῶν⁵ · « Ὑπαγε καὶ⁶ σύ, ὁ τρίτος μου δάκτυλος, καὶ ἔσο μετὰ τῶν ἐταίρων σου. Ὡσπερ γάρ⁷ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν, ἐὰν ἀποθάνῃ, πολὺν καρπὸν φέρει (1), οὕτως καὶ σύ πολυπλασίονας⁸ τοὺς μισθοὺς ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ ἀπολήψῃ μετὰ τῶν ἐταίρων σου. »

25. Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀνοίξας τὰ χεῖλη¹ αὐτοῦ εἶπεν ἐν ἑαυτῷ² · « Ἵνα τί περίλυπος εἼ, ἡ ψυχὴ μου, καὶ ἵνα τί συνταράσσεις³ με; Ἐλπισον ἐπὶ τὸν Θεόν, ὅτι ἐξομολογήσομαι αὐτῷ · σωτήριον τοῦ προσώπου μου καὶ ὁ Θεός μου (2). »

26. Καὶ ἔκοψαν τὸν πέμπτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ εἶπεν ὁ μακάριος¹ · « Νῦν ἡρξάμην λαλῆσαι ἐναντίον² Κυρίου³, ὅτι ἠθέλησέν⁴ με (3) καὶ ἐνίσχυσέν⁵ με ἐν τῷ ἀγῶνι⁶ τούτῳ τῷ προσκαίρῳ, ἵνα καταξιωθῶ σὺν αὐτῷ στήκειν ἐν τῷ μέλλοντι αἰῶνι μετὰ πάντων αὐτοῦ τῶν ἁγίων⁷. »

27. Καὶ προσελθόντες τῷ ἀριστερῷ αὐτοῦ ποδί¹, ἔκοψαν τὸν μικρὸν δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ εἶπεν ὁ μακάριος² · « Εἰ καὶ³ δάκτυλος μικρὸς εἼ, ἀλλ' οὐκ εἼ μικρὸς · ὅτι μικρὸς μέγας μίαν ἀνάστασιν καὶ μίαν ἀνάπαυσιν ἔχει. Εἰ γὰρ θριξὶ τῆς κεφαλῆς σου οὐκ ἀπολεῖται (4), πόσῳ μᾶλλον σὺ ἀπὸ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ἐταίρων σου οὐκ ἐκλείψῃ καὶ ἀπὸ τῆς τάξεώς σου οὐ μὴ πλανηθῇς⁵. »

28. Καὶ ἔκοψαν τὸν δεύτερον αὐτοῦ¹ δάκτυλον², τὸν ἀκόλουθον | τοῦ μικροῦ³. Καὶ⁴ εἶπεν ὁ μακάριος⁵ ἰλαρῶ τῷ προσώπῳ ·

⁵ μειδιῶν P, μει////ιδιῶν Q — ⁶ om. Q. — ⁷ om. P. — ⁸ πολυπλασίονα PQS ; πολὺν καρπὸν φέρει add. PQ.

25. — ¹ (τὰ χ.) τὸ στόμα PQS. — ² ἐν ε. om. PQS. — ³ συνταράσσης P.

26. — ¹ (εἼ. ὁ μ.) ὁ μ. εἼ. S ; (ὁ μακάριος) ἐν τῷ ἰῶτα ψηφίζεται μύριαι μυριάδες καὶ χίλια χιλιάδες καὶ ἐν τῷ ἰῶτα ψηφίζεται ἡ λύτρωσις τοῦ κόσμου. Διὰ τοῦτο ἀγὼν ὁ ἐλάχιστος P, καὶ ἐν τῷ ἰῶτα cel. Q. — ² τοῦ add. PQ. — ³ σου Κύριε S. — ⁴ ἠθέλησάς PQS. — ⁵ ἐνίσχυσάς PQS. — ⁶ αἰῶνι PQ. — ⁷ (τῷ προσκαίρῳ - ἁγίων) om. PQS.

27. — ¹ (τῷ - ποδί) om. PQ. — ² ἀθλητῆς τοῦ Χριστοῦ S ; ὁ μ. om. PQ. — ³ (εἰ καὶ - πλανηθῇς) μὴ λυποῦ ὅτι μικρὸς τυχγάνεις · τῆς γὰρ αὐτῆς ἀναπαύσεως [τῆς ἴσης add. S] τῶν ἄλλων ἀπολαύσεις · τὸ γὰρ αὐτὸ πάθος ὑπέμεινας καὶ σύ PQS.

28. — ¹ om. S. — ² (αὐ. δ.) δ. αὐ. PQ. — ³ πρώτου PQ. — ⁴ ὁ ἅγιος Ἰάκωβος add. S. — ⁵ ὁ μ. om. PQS.

(1) Cf. Ioh. 12, 24-25.

(2) Ps. 41, 6, 12 ; 42, 5.

(3) Cf. Ps. 17, 20.

(4) Cf. Luc. 21, 18 ; 12, 6-7 ; Matth. 10, 29-31

« Ἡ παντοδύναμος χεὶρ (1) ἡ πλάσασα (2) αὐτὸν ἐκ χοῶς ⁶ αὐτὴ ⁷ ἐγερεῖ αὐτὸν ⁸ ἀνελλιπῇ ⁹ μετὰ δόξης. »

29. Καὶ ἔκοψαν τὸν τρίτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ εἶπεν πρὸς ⁸ αὐτοὺς ¹ ὁ μακάριος ² · « Ὡσπερ ἄκμων σφυροκοπούμενος αἰσθησιν οὐ λαμβάνει τῶν πληγῶν οὔτε μὴν ³ πάσχει τι, οὔτως οὔτε ἐγὼ ⁴ τῶν μελῶν μου ἀποτεμνομένων ⁵ αἰσθάνομαι, τοῦ Θεοῦ μου ⁶ ἐπικουφίζοντός μου ⁷ τὸν πόνον ⁸. »

30. Καὶ ἔκοψαν τὸν τέταρτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα ¹ εἶπεν ² · « Ἐνδυνάμωσόν με, Κύριε ὁ Θεὸς τῆς ἀληθείας, ὅτι ἐπὶ σοὶ πέποιθεν ἡ ψυχὴ μου καὶ ἐν τῇ σκέπῃ τῶν πτερύγων σου ἐλπῶ ³ (3). »

31. Καὶ ἔκοψαν τὸν πέμπτον δάκτυλον αὐτοῦ. Καὶ ἀναβοήσας εἶπεν · « Κρίνόν μοι, ὁ Θεός ¹, καὶ δίκασον τὴν δίκην μου ἐξ ἔθνους οὐχ ὁσίου ² (4). Ἴδου γάρ, Κύριε ³, εἴκοσι φόνους πεφόνευμαι διὰ τὸ ὄνομά σου τὸ ἅγιον ⁴, καὶ οὐκ ἐφείσαντο τοῦ πλάσματός σου, ἀλλ' ὥς λύκοι ἄρπαγες (5) μὴ ἔχοντες οἰκτιρμοὺς ⁵ διέσπασάν μου ⁶ τὰ μέλη. »

32. Οἱ δὲ παρεστῶτες πρεσβύτεροι ¹ ἄνδρες εὐλαβεῖς ὁμοῦ ² τε καὶ γυναικες πρεσβύτεραι καὶ παρθένοι ἐδάκρυσαν ³ λέγοντες · « Οὐδέποτε οὔτως εἶδομεν ἄνθρωπον ὅτι ἐμαρτύρησεν ἐν τῷ κόσμῳ ⁴, ἀλλ' οὐδὲ οἱ πατέρες ἡμῶν ἀνήγγειλαν ἡμῖν ὅτι γέγονέν τι τοιοῦτο ⁵ ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτῶν (6), ἀλλ' ⁶ οὐδὲ τῶν ἁγίων γραφῶν

⁶ (αὐ. ἐκ χ.) σε PQS. — ⁷ καὶ add. PQS. — ⁸ σε PQS. — ⁹ πάλιν S.

29. — ¹ π. αὐ. om. S. — ² ἀνοίξας τὸ στόμα add. S. — ³ (αἰσθησιν - μὴν) οὐκ αἰσθάνεται οὐδέ S. — ⁴ (οὐ. ἐ.) κἀγὼ S. — ⁵ οὐκ add. S. — ⁶ om. S. — ⁷ με S. — ⁸ (πρὸς αὐτοὺς - πόνον) μὴ λυποῦ ὅτι μικρὸς τυγχάνεις · τῆς γὰρ αὐτῆς ἀναπαύσεως τῶν ἁγίων εἶ. Καὶ ἀναβλέψας εἰς τὸν οὐρανὸν εἶπεν · Ἐνδυνάμωσόν με, Κύριε ὁ Θεὸς τῆς ἀληθείας, ὅτι ἐπὶ σοὶ ἤλπισα PQ (cf. PQ, cap. 27, et R, cap. 27 et 30).

30. — ¹ ἄ. τὸ σ. om. PQS. — ² ὁ γενναῖος ἀθλητῆς add. S. — ³ (πέποιθεν - ἐλπῶ) ἤλπισα S ; (ἐνδυνάμωσόν - ἐλπῶ) ὥσπερ ἄκμων σφυροκοπούμενος (sic) αἰσθησιν πληγῶν οὐ πάσχει, οὔτω κἀγὼ τῶν μελῶν μου ἀποτεμνομένων οὐκ αἰσθάνομαι, τοῦ Θεοῦ ἐπικουφίζοντός (-ζον||τός Q) μου τὸν πόνον PQ (cf. RS, cap. 29).

31. — ¹ (ὁ Θ.) Κύριε PQS. — ² οὐσίον PQ. — ³ om. S. — ⁴ τὸ ἄ. om. S ; (διὰ τὸ - ἅγιον) om. PQ. — ⁵ οὔτως add. PQS. — ⁶ πάντα add. S.

32. — ¹ om. PQS. — ² εὐ. ὁ. om. PQS. — ³ (πρεσβύτεραι - ἐ.) ἐθαύμαζον PQS. — ⁴ (ἄνθρ. - κόσμῳ) om. PQS. — ⁵ τοιοῦτον PQS. — ⁶ om. S.

(1) Sap. 11, 17.

(2) Cf. Iob 10, 8 ; Ps. 118, 73.

(3) Ps. 56, 2.

(4) Ps. 42, 1.

(5) Cf. Matth. 7, 15.

(6) Cf. Ps. 43, 1.

ἡκούσαμεν λεγουσῶν ὅτι ἔπαθέν τις τοιαῦτα ἐπὶ τῆς γῆς⁷. » Ὁ δὲ μακάριος ἀποκριθεὶς⁸ εἶπεν τοῖς δημίοις⁹. « Τί οὕτως ἐστήκατε ἄργοι (1); Ἐκόψατε τοὺς κλάδους, κατακόψατε καὶ¹⁰ τὸ δένδρον αὐτῶν¹¹ (2), καὶ μὴ φεισάσθωσαν αὐτοῦ¹² οἱ ὀφθαλμοὶ ὑμῶν. » Καὶ προσθεὶς ἔτι¹³ εἶπεν. « Ἀγαλλιάσθω ἡ ψυχὴ μου ἐπὶ τῷ Κυρίῳ (3) τῷ ἀγαπῶντι τοὺς εὐθεῖς τῇ καρδίᾳ (4). Ἦδη γὰρ μέλλω ἀπὸ τοῦ νῦν¹⁴ καταξιούσθαι τῆς αἰωνίου καὶ μακαρίας¹⁵ ἀναπαύσεως καὶ ζωῆς | εἰς αἰῶνας αἰώνων¹⁶. »

33. Καὶ εἰπόντος τοῦ μακαρίου καὶ ἁγίου Ἰακώβου ταῦτα¹, ὀργισθέντες οἱ δῆμιοι ἐπὶ τοῖς λόγοις αὐτοῦ, προσελθόντες ἔκοψαν τὸν δεξιὸν αὐτοῦ πόδα. Καὶ εἶπεν ὁ μακάριος πρὸς αὐτούς². « Ὅσα μου³ μέλη ἀποτέμνετε, προσφορὰν καὶ θυσίαν (5) καθαρὰν⁴ (6) τῷ ἐπουρανίῳ βασιλεῖ καὶ Θεῷ προσάξω αὐτά⁵ (7). »

34. Κοψάντων δὲ αὐτῶν¹ καὶ² τὸν ἀριστερὸν αὐτοῦ πόδα, ἀναβόησας εἶπεν. « Εἰσάκουσόν μου, Κύριε, ὅτι ἀγαθός (8) εἶ καὶ πολυέλεος πᾶσι τοῖς ἐπικαλουμένοις σε (9) ἐν ἀληθείᾳ³ (10). »

35. Καὶ προσελθόντες ἔκοψαν αὐτοῦ τὴν δεξιὰν¹ χεῖρα. Καὶ πάλιν² ἀναβόησας³ εἶπεν. « Τὰ ἐλέη σου, Κύριε, εἰς τὸν αἰῶνα ἄσσομαι, εἰς γενεὰν⁴ καὶ γενεὰν ἀπαγγελῶ τὴν ἀληθειάν σου ἐν τῷ στόματί μου (11). »

36. Καὶ ἔκοψαν τὴν ἀριστερὰν αὐτοῦ χεῖραν¹. Καὶ ὑπολαβὼν ὁ

⁷ ἐ. τ. γ. om. PQS. — ⁸ *verbum quoddam add., deinde erasit* P. — ⁹ *κνεστοναρίοις* PQS. — ¹⁰ (ἐκ. τ. κλ. κ. κ.) *κατακόψατε* PQS. — ¹¹ *τοὺς κλάδους αὐτοῦ* P, καὶ τ. κ. αὐ. Q, ὡς τ. κ. αὐ. S. — ¹² *μου* PQ, *με* S. — ¹³ om. PQS. — ¹⁴ (μέλλω - νῦν) *μέλλει* PQ. — ¹⁵ κ. μ. om. PQ. — ¹⁶ (καὶ ζωῆς - αἰ.) om. PQ; (ἡδη γὰρ - αἰ.) om. S.

33. — ¹ (εἰπόντος - ταῦτα) om. PQS. — ² (εἰ. ὁ μ. π. αὐ.) π. αὐ. ὁ μ. εἰ. PQS. — ³ *μοι* PQ. — ⁴ (π. κ. θ. κ.) *προσφορὰ καὶ θυσία καθαρὰ* PQS. — ⁵ (καὶ Θεῷ π. αὐτά) *προσενεχθήσονται* PQ, *προσενεχθήσεται* S.

34. — ¹ om. PQ. — ² (κοψ. - καὶ) καὶ ἔκοψαν S. — ³ (ἀγαθός - ἀλ.) *χρηστόν τὸ ἔλεός σου* PQS.

35. — ¹ (αὐ. τ. δ.) τ. δ. αὐ. S. — ² om. PQS. — ³ *ἀνοίξας τὸ στόμα* S. — ⁴ καὶ γενεὰν *prius add., deinde del.* Q.

36. — ¹ *χεῖρα* PQS.

(1) Matth. 20, 6.

(2) Cf. Dan. 4, 11 : ἔκκόψατε τὸ δένδρον καὶ ἐκτίλατε τοὺς κλάδους αὐτοῦ.

(3) Is. 61, 10.

(4) Cf. Ps. 7, 11.

(5) Cf. Dan. 4, 34.

(6) Cf. Mal. 1, 11.

(7) Cf. 1 Esdr. 6, 10.

(8) Cf. Ps. 117, 1-4, 29 ; 134, 3 ; 135, 1.

(9) Cf. Ps. 85, 5.

(10) Ps. 144, 18.

(11) Ps. 88, 1.

μάρτυς² εἶπεν · « Οὐχὶ οἱ³ νεκροὶ αἰνέσουσίν σε, Κύριε, οὐδὲ πάντες οἱ καταβαίνοντες εἰς ᾄδου, ἀλλ' ἡμεῖς οἱ ζῶντες εὐλογήσομέν σοι, Κύριε⁴, ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας⁵ (1). »

37. Καὶ ἔκοψαν τὸν βραχίονα αὐτοῦ τὸν δεξιόν. Καὶ ἀνοίξας τὰ ἅγια αὐτοῦ χεῖλη εἶπεν · « Κυκλώσαντες ἐκύκλωσάν με ὥσει¹ μέλισσαι κηρίον, καὶ ἐξεκαύθησαν ὡς πῦρ ἐν ἀκάνθαις², καὶ τῷ ὀνόματι Κυρίου ἡμυνάμην αὐτοῖς³ (2) · ἰσχύς⁴ μου⁵ καὶ ὕμνησίς μου⁶ ὁ Κύριος, καὶ ἐγένετό μοι εἰς σωτηρίαν (3). »

38. Καὶ ἔκοψαν τὸν ἀριστερόν αὐτοῦ βραχίονα. Καὶ προσθεις ὁ μακάριος τῇ φωνῇ¹ εἶπεν · « Αἰνεῖ ἡ ψυχὴ μου τὸν Κύριον. Αἰνέσω τὸν Κύριον ἐν ζωῇ μου², ψαλῷ τῷ Θεῷ μου ἕως ὑπάρχου (4). Ἦδυνθείη αὐτῷ ἡ διαλογὴ μου, ἐγὼ δὲ εὐφρανθήσομαι ἐπὶ τῷ Κυρίῳ (5). »

39-40. Ὡς δὲ¹ ἤρξαντο ἀνατέμνειν τὰς ἀγκύλας αὐτοῦ² ἕως τῶν γονάτων, εἶθ' οὕτως δὲ καὶ ἕως τῶν μηρῶν³, αἰσθόμενος τῆς ἀλγηδόνης ὁ μακάριος καὶ ὀδυνηθεὶς σφόδρα, ἀναβοήσας πρὸς τὸν Θεὸν εἶπεν · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, βοήθησόν μοι καὶ⁴ ἐν ἰσχυρίῳ μου τὸν δοῦλόν σου, ὅτι | περιέσχον⁵ με ὠδίνες θανάτου (6). » fol. 283
Καὶ εἶπον⁶ πρὸς αὐτὸν οἱ δῆμιοι · « Οὐχὶ πρὸ τῶν βασάνων⁷ ἐλέγομέν⁸ σοι ὅτι δεινὰ καὶ πονηρὰ κολάσεις μέλλουσιν ἐρχεσθαι ἐπὶ σοί⁹, καὶ οὐκ ἐπίστευες ἡμῖν; » Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ γενναῖος ἀθλητὴς τοῦ Χριστοῦ εἶπεν · « Ἀνόητοι, οἴδατε¹⁰ διὰ τί ἤλγησα¹¹, ἵνα δειχθῇ ὅτι σάρκα περικίμαι · ἵστε γὰρ καὶ ὑμεῖς ὅτι τοσούτων βασανιστηρίων¹² ἐπενεχθέντων μοι οὐκ ἠσθόμην ἀλγηδόνης ἕως τοῦ νῦν · ὁ γὰρ νοῦς μου καὶ ἡ διάνοιά μου πρὸς τὸν Κύριόν μου Ἰησοῦν Χριστὸν ἦν¹³. Διὸ μὴ μέλλετε¹⁴, ἀλλ' ὁ¹⁵ προσετάχθητε ποιήσατε ἐν τάχει¹⁶ εἰς ἐμέ. » Ἠτόνησαν δὲ οἱ δῆμιοι ἀπὸ ὥρας

² μακάριος PQ. — ³ om. S. — ⁴ (σ. K.) τὸν Κύριον PQ, σε S. — ⁵ (εἰς τ. αἰ.) ἕως τοῦ αἰῶνος PQS.

37. — ¹ ὡς αἱ PQ. — ² des. mutil. S. — ³ αὐτοῦς PQ. — ⁴ γάρ add. Q. — ⁵ γάρ add. P. — ⁶ om. PQ.

38. — ¹ (προσθεις - φωνῇ) om. PQ. — ² (αἰνέσω - μου) om. PQ.

39-40. — ¹ (ὡς δέ) καὶ PQ. — ² (τ. ἀ. αὐ.) αὐ. τ. ἀ. PQ. — ³ (εἶθ' - μηρῶν) τότε PQ. — ⁴ β. μ. κ. om. PQ. — ⁵ ἔσχον P. — ⁶ (κ. εἰ.) εἰ. δέ PQ. — ⁷ βασαν P. — ⁸ ἐλέγχομέν PQ. — ⁹ σε PQ. — ¹⁰ οἶδαμεν Q. — ¹¹ δ. τί ἦ. om. PQ. — ¹² βασάνων PQ. — ¹³ εἰσιν PQ. — ¹⁴ ἀμελεῖτε PQ. — ¹⁵ ὡς PQ. — ¹⁶ ἐν τ. om. PQ.

(1) Cf. Ps. 113, 25-26 (115, 17-18).

(3) Ps. 117, 14.

(5) Ps. 103, 34.

(2) Cf. Ps. 117, 11-12.

(4) Ps. 145, 2; cf. 103, 33.

(6) Ps. 17, 4; 114, 3.

πρώτης¹⁷ ἕως¹⁸ ὥρας ἐννάτης τὰ μέλη τοῦ ἁγίου¹⁹ κόπτοντες καὶ ῥίπτοντες αὐτὰ εἰς τὴν γῆν²⁰ δίκην μακελλαρίων.

41. Ἦν δὲ¹ θεάσασθαι τὸν μακάριον ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ ὥσπερ κυνάρισσον² ἐκπέμπουσιν εὐωδίαν πολλὴν ὅταν κλαδεύηται³ εἰς τὸ ἰσωθῆναι τὸ ξύλον· οὕτως ἦν καὶ ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ Ἰάκωβος ὁρώμενος τῇ κεφαλῇ σὺν τῷ στήθει μόνον καὶ τῇ κοιλίᾳ, τὰ δὲ ἄλλα μέλη αὐτοῦ ἐπὶ τῆς γῆς ἔρριπτο· καὶ ἦν τὸ μὲν ἡμῖς τοῦ σώματος αὐτοῦ νεκρόν, τὸ δὲ ἡμῖς ζῶν³.

42. Ἦσυχάσας¹ δὲ ὀλίγον ὁ γενναῖος ἀθλητῆς τοῦ Χριστοῦ, ἥνοιξεν τὸ στόμα αὐτοῦ καὶ² προσηύξατο πρὸς Κύριον³ λέγων οὕτως⁴· « Ἀγιε, ἄγιε, ἄγιε⁵, Θεέ παντοκράτωρ, ὁ πατήρ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, καὶ Ἀγιον Πνεῦμα⁶, ὁ ὑμνούμενος ὑπὸ τῶν Χερουβείμ καὶ δοξολογούμενος ὑπὸ τῶν⁷ Σεραφεείμ, ὁ ὑπὸ πάσης ἀγγελικῆς στρατιᾶς δοξαζόμενος καὶ ὑπὸ πάσης πνοῆς προσκυνούμενος, ἔφιδε ἐπ' ἐμὲ τὸν ταπεινόν, καὶ πρόσδεξάι μου τὴν δέησιν καὶ ἐνίσχυσόν με τελείως ὑπομεῖναι τὸν ἀγῶνα τοῦτον. Ἴδου γάρ, Κύριέ μου Ἰησοῦ Χριστέ, ἀφήρηται⁸ μου ὅλα τὰ μέλη καὶ οὐδέν μοι ὑπολέλειπται ἢ τὸ σῶμα μόνον ἐκτὸς τῶν μελῶν, καὶ μέ|ρος⁹ αὐτοῦ ἔτι¹⁰ ζῇ καὶ λαλεῖ¹¹, μέρος¹² δὲ νεκρόν ἐστιν καὶ ἄλαλον. Καὶ ἔνεκα τούτου¹³ οὐ δύναμαι στήναι ἐνώπιόν¹⁴ σου καὶ ἄραι μου τὰς χεῖρας εἰς τὸ ὕψος τοῦ οὐρανοῦ καὶ δεηθῆναι σου τοῦ Κυρίου¹⁵ μου καὶ Χριστοῦ¹⁶. Καὶ γὰρ δακτύλους¹⁸ οὐκ ἔχω ἵνα ἐν αὐτοῖς δεηθῶ σου¹⁷, οὐδὲ χεῖρας ἀφῆκάν μοι ἵνα ἄρω αὐτὰς ἐνώπιόν σου¹⁸, μετὰ δὲ¹⁹ τῶν χειρῶν καὶ οἱ πόδες μου κεκομμένοι εἰσὶν· τὰ γόνατά μου κατεσχίσθησαν²⁰ καὶ οἱ βραχίονες κατερράγησαν²¹, οἱ δὲ²² μηροὶ κατεκόπησαν· καὶ ἰδοὺ ἔρριμμαι ἐνώπιόν σου, Κύριε, ὡς οἶκος ἐξαίφνης καταπεπτωκώς²³, ἐξ οὗ τι μικρόν²⁴

fol. 283v

¹⁷ (ὥ. πρ.) πρῶτῃ PQ. — ¹⁸ μέχρι P, μέχρις Q. — ¹⁹ (τ. ἁ.) αὐτοῦ PQ. — ²⁰ (καὶ ῥίπτ. - γῆν) om. PQ.

41. — ¹ οὐδ' PQ. — ² (ἐ. τῇ ὥρᾳ ὥ. κ.) τῇ ὥρᾳ ἐ. οἶον PQ. — ³ (κλαδεύηται - ζῶν) κλαδεύεται PQ.

42. — ¹ ἡρεμήσας PQ. — ² (ἥνοιξεν - καὶ) στρατιώτης ὁ τὸν πολυκέφαλον δράκοντα διὰ τῆς πολυδύνου καὶ πολυτρόπου πάλης νεκρώσας PQ. — ³ π. K. om. PQ. — ⁴ om. PQ. — ⁵ om. R. — ⁶ (καὶ Κύριε - Πνεῦμα) om. PQ. — ⁷ (Χερουβείμ - τῶν) om. R. — ⁸ (Ἰ. X. ἁ.) ἀφήρηται PQ. — ⁹ τὸ μὲν PQ. — ¹⁰ om. PQ. — ¹¹ καλεῖ Q. — ¹² τό PQ. — ¹³ κ. ε. τ. om. PQ. — ¹⁴ κατενώπιόν PQ. — ¹⁵ (τ. K.) τὸν Κύριόν R. — ¹⁶ Χριστόν R; (κ. X.) om. PQ. — ¹⁷ σοι R. — ¹⁸ (δακτύλους - σου) om. PQ. — ¹⁹ om. PQ. — ²⁰ τὰ γ. μ. κ. om. P, Q. — ²¹ om. PQ. — ²² (οἱ δέ) καὶ οἱ PQ. — ²³ (ἐ. κ.) πεπτωκώς P Q. — ²⁴ (τι μ.) μ. τι PQ.

ὑπολέλειπται. Διὸ δέομαί σου, Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ²⁵, μὴ ἐγκαταλίπῃς με τὸν δοῦλόν σου, ἀλλὰ ῥῦσαι ἐκ πάσης θλίψεως τὴν ψυχὴν μου καὶ ἐξάγαγε αὐτὴν ἐκ τῆς φυλακῆς (1) τοῦ σώματος τούτου²⁶, ὅπως καὶ γὰρ ὁ ἁμαρτωλὸς καὶ ἀχρεῖος δοῦλός σου ἐξομολογησάμενος²⁷ τῷ ὀνόματί σου (2) τῷ ἁγίῳ, αἴνον καὶ δόξαν σοι ἀναπέμψω μετὰ πάντων τῶν ἁγίων σου μαρτύρων καὶ ὁμολογητῶν²⁸. δὸς δέ, Κύριε, ἄνεσιν καὶ²⁹ εἰρήνην καὶ τῷ ὑπὲρ τοῦ ὀνόματός σου τοῦ ἁγίου³⁰ διωκομένῳ λαῷ, ὅτι διεσκορπίσθησαν ἐν πάσῃ τῇ γῇ ὑπὸ τῶν παρανόμων ἐχθρῶν σου³¹. καὶ ἀνάπαυσον τοῦ λοιποῦ τὴν ψυχὴν μου μετὰ πάντων³² τῶν ἁγίων σου, ὅτι σοὶ πρόκειται τιμὴ κράτος δόξα³³ καὶ προσκύνησις ἅμα τῷ Πατρὶ σὺν τῷ Ἀγίῳ Πνεύματι, νῦν καὶ³⁴ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων³⁵. »

43. Καὶ εἰπόντος αὐτοῦ τὸ ἀμήν¹, εἷς τις τῶν μεγιστάνων, ὃς καὶ ἐταῖρος αὐτοῦ ἐτύγγανεν ἐν τῇ στρατιᾷ, προσελθὼν ἀπέτεμεν μαχαίρᾳ² τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ, καὶ εὐθέως³ παρέδωκεν τὸ πνεῦμα αὐτοῦ τῷ Δεσπότη Χριστῷ⁴. Καὶ τὸ μὲν τίμιον καὶ ἅγιον⁵ αὐτοῦ σῶμα ἐπὶ τῆς γῆς ἔκειτο, ἡ δὲ φιλόχριστος⁶ αὐτοῦ καὶ μακαρία⁷ ψυχὴ, λαμπρά τε καὶ καθαρωτάτη, ἀνῆλθεν⁸ εἰς τοὺς οὐρανὸς πρὸς τὸν ἐαυτῆς δεσπότην⁹.

44. Ἐμαρτύρησεν δὲ ὁ μακάριος | καὶ ἅγιος Ἰάκωβος ἐπὶ fol. 284
Οὐδαρὰτ βασιλέως Περσῶν, Ὀνωρίου δὲ καὶ Θεοδοσίου τῶν αἰωνίων ἀγούστων τῆς Ῥωμαίων βασιλείας ἐν Χριστῷ πιστῶς βασιλεπόντων, μηνὶ νοεμβρίῳ κζ', ἡμέρᾳ παρασκευῇ.

45. Τότε προσελθόντες τινὲς¹ ἄνδρες θεοσεβεῖς² καὶ φιλόχριστοι³ παρεκάλουν τοὺς φύλακας συγχωρῆσαι αὐτοῖς⁴ λαβεῖν τὸ σῶμα τοῦ⁵ μάρτυρος, διδοῦντες⁶ αὐτοῖς καὶ μιλιαρῆσια οὐκ

²⁵ (δέομαι - X.) παρακαλῶ σε σῶτέρ μου PQ. — ²⁶ (καὶ ἐξάγαγε - τ.) om. PQ. — ²⁷ ἐξομολογήσομαι PQ. — ²⁸ (τῷ ἁγίῳ - ὁμολ.) om. PQ. — ²⁹ K. ᾱ. κ. om. PQ. — ³⁰ τ. ᾱ. om. PQ. — ³¹ (ἐν π. τῇ γῇ ὑ. τ. π. ἐ. σ.) ὑ. τ. ἐ. ἐν π. τῇ γῇ PQ. — ³² om. PQ. — ³³ (τ. κ. δ.) δ. κ. τ. PQ. — ³⁴ (ἅμα - καὶ) om. PQ. — ³⁵ (τ. αἰ.) ἀμήν PQ.

43. — ¹ (τὸ ᾱ.) ταῦτα PQ. — ² μαχαίρῃ PQ. — ³ ὁ μακάριος add. PQ. — ⁴ (τὸ πνεῦμα - X.) τὴν ψυχὴν PQ. — ⁵ κ. ᾱ. om. PQ. — ⁶ καὶ τιμία add. PQ. — ⁷ κ. μ. om. PQ. — ⁸ ἀνέβαινεν PQ. — ⁹ ἀναπαυθῆναι καὶ εὐφρανθῆναι εἰς τὰς αἰωνίους σκηνάς add. PQ.

44 post 45 posuerunt PQ; cf. infra, annot. 23.

45. — ¹ τ. π. τ. om. PQ. — ² δὲ |||| εὐλαβεῖς P, δὲ|||εὐσεβεῖς Q. — ³ φιλόθεοι ἐλθόντες PQ. — ⁴ αὐτούς PQ. — ⁵ μακαρίου add. PQ. — ⁶ δόντες δέ PQ.

ὀλίγα⁷. Τῶν δὲ⁸ μὴ βουλευθέντων διὰ τὸν φόβον τοῦ βασιλέως⁹, ἀποστάντες ἀπ' αὐτῶν οἱ φιλόχριστοι καὶ¹⁰ καθ' ἑαυτοὺς γενόμενοι ἐσκέψαντο κρυβῆναι αὐτόθι καὶ παραμεῖναι ἐκεῖσε τὴν νύκταν ἐκείνην¹¹, ἀφορῶντες εἰς τὴν τοῦ Θεοῦ πρόνοιαν τί ἄρα βουλευέσεται περὶ αὐτῶν. Ἐσπέρας δὲ βαθείας γενομένης, φοβηθέντες οἱ φύλακες τὴν ἐν ἐκείνῳ τῷ τόπῳ¹² τῶν ἀγρίων ζώων πληθύν, καταλιπόντες¹³ τὸ λείψανον καὶ¹⁴ ἀναχωρήσαντες, ἀπῆλθον ἐν τοῖς ἰδίοις οἴκοις· οἱ δὲ φιλόθεοι ἐκεῖνοι ἄνδρες¹⁵ καὶ φιλομάρτυρες, θεασάμενοι τοὺς φύλακας ὑποχωρήσαντας¹⁶, περιχαρεῖς γενόμενοι καὶ τυχόντες ἥσπερ ἐπεθύμουν εὐκαίρῳ ὥρᾳ, ἀναστάντες μετὰ πολλῆς σπουδῆς καὶ προθυμίας καὶ ἀνελόμενοι τὰ πολύτιμα¹⁷ καὶ ἅγια λείψανα τοῦ¹⁸ ἀθλοφόρου¹⁹ καὶ γενναίου μάρτυρος Ἰακώβου²⁰, ἀπέθεντο αὐτὰ²¹ ἐν τόπῳ σεμνῷ²² καὶ ἀξίῳ τῆς ἀθλήσεως²³ αὐτοῦ· εἰς δόξαν καὶ ἔπαινον τοῦ μεγάλου Θεοῦ καὶ σωτῆρος²³ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος σὺν τῷ²⁴ ἀνάρχῳ Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ζωοποιῷ Πνεύματι²⁴, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

⁷ (καὶ μ. ο. ὀλίγα) χρυσίον ἱκανόν PQ. — ⁸ om. P. — ⁹ δοῦναι αὐτοῖς τὸ λείψανον add. PQ. — ¹⁰ om. PQ. — ¹¹ (ν. ἐ.) νύκτα ἐκείνη PQ. — ¹² (ἐν - τόπῳ) om. PQ. — ¹³ (π. κ.) ἐπιστάσιαν καταλείψαντες PQ. — ¹⁴ om. PQ. — ¹⁵ ἐ. ἄ. om. PQ. — ¹⁶ ὑποχωρήσαντες R. — ¹⁷ πολυτίμητα P. — ¹⁸ μακαρίου add. PQ. — ¹⁹ ἀθληφόρου Q, an η in o corr. P? — ²⁰ καὶ μύροις καὶ ἀρώμασιν καὶ ἱματίοις καθαροῖς ἐνειλήσαντος (sic) add. PQ. — ²¹ om. PQ. — ²² ἐπισήμῳ PQ. — ²³ (τῆς ἀθλ. - σ.) τοῦ μάρτυρος [= 44] ἐμαρτύρησεν δὲ ὁ μακάριος Ἰάκωβος ἔτους δευτέρου καὶ τριακοστοῦ (1) Οὐαραμίον βασιλέως Περσῶν, καὶ βασιλέως (βασιλέων Q) Ὀνωρίον Ῥωμαίων, μηνὸς δίου 8 ἐστὶν νοέμβριος κζ', ἡμέρα παρασκευῇ, βασιλεύοντος τοῦ κυρίου PQ. — ²⁴ (σὺν τῷ - πν.) om. PQ.

(1) De nota hac temporis deque inverso ordine capitum 44 et 45, vide quae supra diximus, p. 221-222.

PASSIONIS GRAECAE S. IACOBI INTERCISI

RECENSIONIS δ EXCERPTA

E codice Vatic. gr. 1190, III, fol. 1308^v-1315^v.

*Μαρτύριον τῶν ἁγίων μεγάλων μαρτύρων
Παραμόνον καὶ Φιλουμένον
[immo Ἰακώβον τοῦ Πέρσου (1)].*

Prologus. Ἀρκαδίου (2) τὰ Ῥωμαίων σκηπτρα ἐπικρατοῦντος καὶ Ὀνωρίου τοῦ ἐπαράτου, διωγμὸς σφοδρῶς ἐκράτει κατὰ Χριστιανῶν, καὶ γράμματα ἐξέπεμπον κατὰ πᾶσαν¹ σχεδὸν εἰπεῖν πόλιν καὶ χώραν. Αἱ ἐκκλησίαι οὖν ἅπασαι καὶ ὁ τοῦ Χριστοῦ καὶ Θεοῦ ἡμῶν ἄγνός λαός, ἅπασαι τοιγαροῦν κῶμαι καὶ χῶραι κεναὶ ἀπὸ παντός Χριστιανοῦ ὑπεδεικνύοντο, διὰ τῆς ἀπειλῆς τοῦ δυσμενοῦς τυράννου· ἐπεκράτει οὖν ὁ διωγμὸς μέχρι τῆς τούτου ζωῆς.

Τούτου δὲ κακῶς τὸ ζῆν ἀπορρήξαντος, τοιγαροῦν ὑπὸ τῆς θείας δίκης τούτου διαρραγείσης² — ζῆν γὰρ αὐτὸν οὐκ εἶασεν — τοῦ δὲ αἰοιδίμου βασιλέως Κωνσταντίνου υἱοῦ Κώνσταντος, τοῦ καὶ μετ' αὐτὸν βασιλεύσαντος, παρὰ τῆς θείας χάριτος τὰ τῆς βασιλείας σκηπτρα δραξαμένου, τὸ ὀρθόδοξον πανταχόθεν διασπαρὲν³ ἀνήγειρε τοὺς ναοὺς ἐκ βάθρων, καὶ πάντες οἱ Χριστιανοὶ εἰς⁴ τὰ τῆς οἰκουμένης διαδραμόντες πέρατα ἠγάλλοντο τοῖνυν καὶ ἠδφραίνοντο, αἱ ἐκκλησίαι ἅπασαι καὶ αἱ πόλεις κεκοσμημέναι ἐτόγγχανον.

Μετὰ οὖν τῆς τούτου μεταναστάσεως⁵, ὁ υἱὸς αὐτοῦ τῆς βασιλείας ἐπικαθίσταται, Κωνσταντίος τούτῳ ὄνομα. Τούτου οὖν τὰ τῆς τοῦ Ἀρείου λύττης κακῶς πρεσβενομένου, τὸ ζῆν καὶ αὐτὸς κακῶς ἀπηλλάγη. Οὐάλεντος τοῖνυν μετ' αὐτοῦ τῆς βασιλείας δραξαμένου καὶ τούτο<v> τὸ ὁμοούσιον οὐ πρεσβεύοντος, κακηνκακῶς καὶ οὗτος τὸ πέρας τῆς ζωῆς διατελέσας τέθνηκεν.

Prol. — ¹ πεσῶν cod. — ² an διαρραγέντος? — ³ διασπαρῆς cod. — ⁴ ἐκ cod. — ⁵ μεταναστήσεως cod.

(1) Cf. supra, pp. 225 et 226, annot. 2.

(2) De hoc et sequentibus nominibus prologi, cf. p. 228, annot. 2.

fol. 1309 Θεοδόσιον τοίνυν τὸν ἐξ Ἰσπανίας ἡ Κων|σταντίνου σκηπτουργία διαδέχεται· καὶ Γρατιανοῦ τὰ Ἑσπέρια διέποντος, τὸ ὀρθόδοξον ἐπὶ τῆς Βυζαντίδος καὶ διὰ πάσης τῆς οἰκουμένης διαλάμπαντι⁶.

1. Τοῦ οὖν ἐπαράτου Εἰσδιγέρδου (1) τῆς τῶν Περσῶν βασιλείας αὐχοῦντος, πάλιν τῆς εἰδωλικῆς ἀχλὺς ὀρχάμου διαφύσεως¹ καὶ διωγμός ἕτερος κατὰ τοῖς τῶν Περσῶν περιχώροις ἐγνωρίζετο· οἰκοῦντος τότε τινὸς ἐν Βηθλαβᾶ (2) τῇ πόλει — περὶ χώρος δὲ ἦν αὕτη τῶν Ἑλεσιζίων (3) πόλεως, ἡ πόλις δὲ αὕτη ἐγνωρίζετο τῆς τῶν Περσῶν αὐταρχίας — Ἀναστάσιος (4) τοίνυν ὄνομα τῷ ἀνδρὶ· θεοσεβῆς ὑπάρχων· ἀνὴρ τὰ τε ἄλλα σεμνὸς ἐγίνωσκετό τε ἐπὶ πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν καὶ τῇ τοῦ εὐγενοῦς καὶ ἐπιχαρ-εστάτου <...> καὶ τῇ τοῦ ὀνόματος αὐξήσει τυγχάνων καὶ τοῖς τῆς θεοσεβείας ἀσκούμενος ὅροις, τῷ δὲ γένει χριστιανός², ἅμα τε τῆς μητρὸς καὶ τῆς γαμετῆς ὑπάρχων· καὶ ἐν τοῖς παλατίοις τοῦ βασιλέως πάντων τῶν ἄλλων ὑπερέχων σφοδρῶς· συ[γ]χροτέ-ρως παρέχων δόματα τούτῳ ὁ βασιλεὺς — στοργὴν γὰρ εἶχε πρὸς τοῦτον — καὶ διὰ τοῦτο μετέλλαξε ταῦτόν τῆς τῶν Χριστιανῶν δημηγύρεως.

2. Ἀκούσασα τοίνυν ἡ μήτηρ τοιγαροῦν σχεδὸν εἰπεῖν τε καὶ ἡ γυνὴ γραμματίον τε διὰ πάσης σπουδῆς ἐγχαράττουσιν, ἐπιμεῖ-ναι τοῦτον τῇ ἐκκλησιαστικῇ ἐπισπεύδουσιν ἀκολουθίᾳ (5)· «Οὐκ ἔχρην σε, λέγον, ὦ τέκνον, ἀπὸ τῆς ἀληθινῆς ὁδοῦ ἐπιστρέφαι· ἀρέσαι θέλων κήνῳ τεθνηκῶ¹ καὶ φθαρτῷ, τῇ<ν> ἀλήθεια<ν> μετελλάξω τῷ ψεύδει· τοῦ σε ἀρέσκειν βασιλεῖ τῷ πρὸς καιρὸν ὄντι, παρέβης αἰωνίῳ καὶ ἀφθάρτῳ Χριστῷ, ὄντι βασιλεῖ ἀληθινῷ καὶ Θεῷ αἰωνίῳ· διὰ τε δώρων καὶ τιμῶν τῶν μηδὲν ὄντων, καὶ ἀγάπης Θεοῦ καὶ τῆς οὐρανίου ἐλπίδος ἀποτυγχάνων, καὶ στορ-
fol. 1309^v γῇ[ς] φθαρτῇ[ς] καὶ διε|στραμμένη[ς], τῇ[ς] πρὸς ὀλίγον διαμε-
νούσῃ[ς], προσεκολλήθης. Τέκνον οὖν τοίνυν ὦ ποθεινόν μοι καὶ λίαν φίλτατον, τίνος βασιλέως ἐποίησας θέλων βουλὴν, ὅτι θνησιμαῖός ἐστι καὶ ἐρριμμένος μετὰ τῶν θνησιμαίων; Οὐ γὰρ τὰ τοιαῦτα δῶρα ὄφελος τῇ σῇ ψυχῇ γενήσονται, ἀλλ' οὔτε ἐκ

⁶ an διέλαμπεν?

1. — ¹ sic lego; διαφύσεις cod. — ² χριστιανούς cod.

2. — ¹ κ. τ. sic; an κνὴ τεθνηκότη? (cf. 1 Reg. 24, 15; 2 Reg. 9, 8; 19, 6; 3 Reg. 20, 24; 4 Reg. 8, 13).

(1) De Isdigerde primo agitur.

(2) Bēth Lāpāt.

(3) Bēth Huzāiē.

(4) Cf. supra, p. 225-226.

(5) Cf. supra, p. 227.

τῆς μελλούσης δύνανται ῥύσασθαι κρίσεως. Γνωθὶ τοίνυν διὰ τούτου ὅτι, τοῦ σε ἐμμένειν² ἔτι ἐν τῇ τοιαύτῃ ἀφροσύνῃ τοῦ καταφρονῆσαι τῆς βασιλείας Θεοῦ, γένηται ἂν σοὶ τοιούτῳ τρόπῳ ὥς τῷ συγγνώμονι σὺ βασιλεῖ. Πίστευσον δὲ ὅτι καὶ ἐξ ἡμῶν ἀλλότριος καὶ ἐστερημένος λογίζει καὶ ἐκ τῶν σῶν ἀρχιστῶν λελόγισαι· κληῖρον³ γάρ τι καὶ μέρος μεθ' ἡμῶν καὶ αὐτῶν οὐχ ἕξεις, ἐὰν μὴ ὁλοφύχως ἐπιστραφῇναί σε ὅθεν ἐξήλθες ἐπὶ τῆς τῶν Χριστιανῶν λατρείας, τῆς τοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ ἡμῶν εὐσεβείας. »

3. Ταύτην δεξάμενος τὴν ἐπιστολήν, δακρυρροῶν πικρῶς ἐξεβόησεν· « Οἷμοι, οἷμοι. » Ὅτ' οὖν ταύτην κατασχών, ὁ βασιλεὺς ἐν τοῖς ὄρεσιν ἦν, τότε οὖν μετ' οἰμωγῆς δακρύων ἐξέφασκε λέγων· « Οἷμοι τῷ τάλανι, λέγων, καὶ τλήμονι. Εἰ οὖν <ἡ> ὠδινησαμένη με μετ' ὠδίνων καὶ ἡ σύνευνός μοι ἡ παρὰ τοῦ Κυρίου μου δεδομένη¹ μοι οὕτω μοι ἐλογίσαντο, ἄρα οὖν γε ὁ Θεός, ὅθεν καὶ ἀπέστην ἀπ' αὐτοῦ, τί λελόγισται περὶ ἐμοῦ, ἀλλ' ὅτι καὶ ἀποστραφείη αὐτοῦ τὸ πρόσωπον ἀπ' ἐμοῦ τοίνυν τοῦ ἀποστάτου; » Ἔτι τούτου τὰ τοιαῦτα <λέγοντος>, ῥέων ἅμα τοίνυν καὶ ἔλκων καθὼς τις ἄλλος ποταμηδὸν ῥεῦμα, ἡ καρδία αὐτοῦ μετανοῶν, ὥσπερ τις ἔχρην εἰπεῖν πηγὴ[ν] ῥέουσα[ν] ζωὴν αἰώνιον (1).

4. Οὗτος τοίνυν δραμὼν ὁ τρισαριστεύς, καὶ ἐπὶ τὸν οἰκίσκον αὐτοῦ ἐγκαθώρητο, τὸ οὖν γραμματεῖον αὐτῶν ἐπιδοῦς, ὥς τις ἐξ ὑπνου τὴν ψυχὴν διαγεῖραι (2), λέγων· « Ποῦ, ἡ ψυχὴ μου, ἦσθα¹, καὶ τὸ σῶμά μου τὸ θνητόν²; Οὕτως | πᾶν³ ἡ μήτηρ μου fol. 1310 λύπην σχῆ κατ' ἐμοῦ, ἀλλ' ὅτι καὶ ἡ σύνευνός μοι ἡ ἐκ νεότητος δεδομένη δι' ὄρκων ἀποσμαι⁴ ἀπ' ἐμοῦ λελόγινται διὰ τὴν τῆς ἐμῆς καρδίας ἀπόνειαν, τί οὖν ὁ θεωρὸς τῶν πάντων; Σχεδὸν οὖν ἅπαντες οἱ ἐμοὶ εἰπεῖν γνωστοὶ λύπην ἐπὶ λύπην ἔσχον διὰ τῆς παραβάσεως μου, τί οὖν ὁ βασιλεὺς Θεὸς ὅθεν ἀπέστην <καὶ> τὰς οὖν συνθήκας ἀπάσας ἠθέτησα; Ἐν τῇ οὖν παλιγγενεσίᾳ (3), ἐπὶ ποίῳ μέρους ἐγὼ λογισθῆσομαι; Ὅταν λάβωσιν οἱ εὐθεῖς τῇ καρδίᾳ τὸν μισθὸν ἑαυτῶν, τί οὖν ἐγὼ ποιήσω; Τί μοι γένηται, μεταλλάξαντός μου τη<ν> ἀλήθεια<ν> ἐπὶ τῷ ψεύδει; Ἀγνοοῦν-

² ἐμμεῖν cod. — ³ κλήρος cod.

3. — ¹ δεδωκώς cod.

4. — ¹ ἦστα cod. — ² θνητῶ cod. — ³ an supplendum ἐάν? — ⁴ sic; utrum ἀπεωσμέναι an ἀπομωμωσμέναι?

(1) Hanc intellectu difficilem sententiam conferas cum recensione β.

(2) Cf. annot. superiorem et p. 227-228.

(3) Matth. 19, 28.

τός μου τοίνυν, ποίαν τῇ ψυχῇ μου σωτηρίαν ζητήσω, ἵνα ἐπὶ τοῦτο που πάλιν ἐπανελθόντος μου ὅθεν ἐκπέπτωκα, κρούσαντος γάρ μου τὴν θύραν, ἀνοιγῇσεται μοι ὁ νυμφών (1) ; »

5. Ταῦτα δὲ αὐτοῦ λέγοντος, ἀκούσαντές τινες δῆλα ταῦτα καθῆκαν τῷ βασιλεῖ. Ἀκούσας ταῦτα τοίνυν ὁ βασιλεύς, θυμῷ ζέων ἐμάνη σφόδρα · προσκαλεῖται γὰρ τοῦτον τάχος, ἔφη πρὸς αὐτόν · « Δῆλόν μοι ποιήσον, Ἰάκωβε, τὸ ἀληθές · ἀληθῶς Ναζωραῖος εἶ ; » Ἰακωβός φησιν · « Ναὶ γάρ, φησί, ἀληθῶς τοῦτό μοι εἶρηκας ὅτι Ναζωραῖός εἰμι. » Φῆσαντος δὲ πρὸς αὐτόν τοῦ βασιλέως ὅτι μάγος καὶ γόης ἐστίν, προσσχὼν ὁ μακάριος εἶπε · « Μάγος, καθὼς σὺ λέγεις, βασιλεῦ, ἐγὼ οὐκ εἰμί. » « Γνωθὶ γὰρ τοῦτο, Ἰάκωβε, φήσας ὁ βασιλεύς, ὅτι πολυνειδεῖς σοι βασάνους ¹ ἐπενέγκω [σοι], ἐὰν μὴ ταύτης τῆς μωρίας ἐπιστρέφῃς. » Προσσχὼν πάλιν πρὸς αὐτόν ὁ μακάριος ἀπεκρίνατο · « Ἐν τῇ ψυχῇ σου, βασιλεῦ, μὴ πληθύνῃς φάσκων τὰς ἀπειλάς σου τὰς τοιαύτας ἐν λόγοις, ἀλλ' ἐν ἔργοις ὑπόδειξον ταύτας ἐν τάχει · οὔτε γὰρ τάραχόν μοι ἐποίησαν οἱ λόγοι σου οὗτοι, | ἀλλ' ὥσπερ πνεῦμα ἐπὶ πέτραι φουσῶν, αἱ ἀπειλαί σου οὕτως ἐπὶ τοῦ ὠτός μου διέβη<σαν>. » Ἐφη πάλιν ὁ βασιλεύς · « Ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ πατρός μου, οἱ τῆς θρησκείας ταύτης μὴ μεταβληθέντες, μόρω τοίνυν ὑπ' αὐτοῦ κατεκρίθησαν. » « Ταύτην μου τὴν εὐχήν, ὁ μακάριος φήσας, πιστῶς προσφέρω Κυρίῳ τῷ Θεῷ, ἵνα ² ἐκεῖνοι, οὕτως ἀγὰρ θέλω τοῦ ἀποθανεῖν με. » Λέγει οὖν πρὸς αὐτόν · « Μὴ μοι ἀναισχύντει, ἵνα μὴ κακῶς τοῦ ζῆν σε ἀπαλλάξω. » Ἐστηκὼς τοίνυν ἔμπροσθεν αὐτοῦ ὁ γενναῖος ὥσπερ ἀδάμας, λέγει πρὸς αὐτόν · « Οὗτος ὁ θάνατος, ὡς σὺ φῆς, οὐκ ἔστι θάνατος · ὥσπερ γάρ τις, φησὶν, ὑπνώσας μετ' οὐ πολὺν ἀναστήσεται, οὕτως καὶ ὁ θάνατος ὃν ἐμοὶ ³ ἀπειλεῖς. » Καὶ ὁ βασιλεύς · « Μὴ πλάνον ἐπιτιθῶνται ἐν σοί, φησὶν, οἱ Ναζωραῖοι, λέγοντες ἐνύπνιον τὸν θάνατον εἶναι · οἱ μεγάλοι γάρ, φησὶν, βασιλεῖς αὐτόν πτοοῦνται [τοῦτον], καὶ ἄρχοντες εἰς φόβον τοῦτον τοίνυν ἔχουσιν. » « Ὡ βασιλεῦ, Ἀναστάσιος ἔφη, ὅσοι τῷ ζῶντι Θεῷ μὴ λατρεύοντες, ὅτι, ἰδόντες αὐτῶν τὰ πραχθέντα ἐν τῷ κόσμῳ τούτῳ, δεδοικότες αὐτόν. Οὕτως γὰρ γέγραπται παρὰ τοῦ ἐμοῦ Κυρίου καὶ Θεοῦ · Ἀπέθανε γάρ, φησὶν, ὁ πλούσιος καὶ ἐτάφη, καὶ

5. — ¹ βασάνοις cod. — ² supple ὡς. — ³ (ὃν ἐ.) δς ἐμέ cod.

(1) Luc. 12, 36.

ἀπώλετο ἡ ἐλπίς <αὐτοῦ· καὶ ἡ ἐλπίς> τῶν ἀσεβῶν ἀπόλλυται (1).»
 Ἔφη τοίνυν ὁ βασιλεὺς· «Οὕτως γάρ, φησίν, ἡμᾶς λογίζετε, οἱ
 Χριστιανοί, ἔλληνας, ὡς ὑμᾶς ἀγρεύεσθαι ἀπὸ τῶν λατρείων
 ἡμῶν (2)· οὔτε γάρ τινα τῶν τοῦ Θεοῦ τέκνων προσκυνεῖν ὑμᾶς
 εἶδομεν· οὔτε γὰρ φωσφόρον σεβεῖτε οὔτε σελήνην προσκυνεῖτε
 οὔτε πῦρ οὔτε ὕδατα, ἅτινά εἰσιν τέκνα Θεοῦ.» Ἔφη γὰρ πρὸς
 αὐτὸν Ἰάκωβος· «Μὴ πλάνης ἐπιτίθει⁴, ὦ βασιλεῦ. Γέγραπται
 γάρ· Οἵτινες ἀγωνίζονται διὰ τὸν Κύριον, οὗτοι τέκνα εἰσὶν τοῦ
 Θεοῦ. Νομίζετε δὲ ὑμεῖς εἶδέναι τὸν Θεόν, καὶ οὐκ ἐγνώκατε
 ἂν αὐτὸν τὸν ἐν τοῖς οὐρανοῖς, φησίν, | ζῶντα Θεόν, αἰώνιον βα- fol. 1311
 σιλέα, καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ τὸν Κύριον καὶ Θεὸν ἡμῶν Ἰησοῦν
 Χριστόν, καὶ τὸ ἅγιον αὐτοῦ Πνεῦμα⁵· ταύτη γάρ ἐστι Τριάς
 ὁμοούσιος. Ὡς ὄντες γὰρ ἄφρονες καὶ ἀναίσθητοι προσκυνεῖτε
 θεοῖς ἄλλοτρίοις, ἀγάλματά τε κωφὰ καὶ ἀναίσθητα, ὑπὸ χειρῶν
 ἀνθρώπων κατεργαζόμενα καὶ ὑπὸ βδελυκτῶν, φησί, δαιμόνων
 κρατούμενα, ἅτινα τῷ αἰωνίῳ πυρὶ μετὰ καὶ τῶν λατρευτῶν παρα-
 δοθήσονται εἰς ἀπεράντους αἰῶνας, ὡς εἴρηται· καὶ τῷ Θεῷ ἀν-
 τοῖς παρ' ὁμοίοις θέντες⁶, καὶ τὸν δόντα ὑμῖν τὴν αὐταρχίαν, λή-
 θην τούτῳ ἐπιδιδόατε⁷· ὁμοίως γάρ τοι καὶ τὸ ζῆν ὑμᾶς ἐχα-
 ρίσατο.»

6. Ἀκούσας οὖν ταῦτα ὁ ἀλιτήριος, ἐμμανὴς ἐγεγόνει, καὶ μετ'
 ὀργῆς καὶ θυμοῦ στραφεὶς πρὸς τὸν γενναῖον ἔφη ἡλιώθη γὰρ
 αὐτοῦ τὸ ἀπανθρωπικὸν προσωπεῖον καὶ ὡς φλόξ πυρὸς παρ'
 ὀλίγου φαινόμενον — κέλευει οὖν παρευθὺς τοὺς συνηγόρους ἐλ-
 θεῖν καὶ συγκαθέδρους αὐτοῦ καὶ συμβούλους τοῦ σατανᾶ τε καὶ
 ὑπηρέτας, τοιάδε φησὶ πρὸς αὐτούς· «Λέγετέ μοι τοίνυν, φάσκων
 πρὸς αὐτούς, ποίῳ θανάτῳ τὸ ζῆν ἀθλίως αὐτὸν ἀπορρήξω;» Σύμ-
 βουλος δέ τις, ὁ παντάπασ<ιν> ἔχων τὸ συμβουλευεῖν τὰ πονηρά,
 ῥήμασί τε τοιούτοις¹ φάσκων τῷ βασιλεῖ· «Ἐνὸς φόνου χρεῖαν
 οὗτος οὐ χρή², βασιλεῦ³, οὐ πέντε, φήσας, οὐ δέκα· κέλευσον οὖν
 ἀπλωθῆναι τοῦτον ἐπὶ τῆς γῆς ταχέως καὶ καθ'⁴ ἄρμόν τοῦτον
 τέμνε ἀνγηῶς ἐν τάχει, τοὺς μέντοι δακτύλους τῶν χειρῶν καὶ

⁴ π. ε. sic; utrum legendum πλανηθῆς, ἐπιτιθεῖ an πλάνους ἐπιτίθεο? —

⁵ (τὸ - πν.) τῷ ἁγίῳ αὐτοῦ πνεύματι cod. — ⁶ sic; intellege, secundum alias
 recensiones, τὸν Θεὸν αὐτοῖς παρομοιοῦτε. — ⁷ sic.

6. — ¹ τοιαύτοις cod. — ² lege οὐκ ἔχει. — ³ βασιλεῖ cod. — ⁴ καθ' cod.

(1) Prov. 10, 28; 11, 23 cet. Cf. recensionem β, ex qua supplevi.

(2) Conferas cum aliis recensionibus.

ὥς ἔχρην εἰπεῖν καὶ ποδῶν ἀποστερηθῆναι τούτους ἐγκέλευσον καὶ κατὰ ἄρμον τοῦτον μελοτομή ⁵ μέχρι καὶ αὐτῶν ὥς ἐμοὶ δοκεῖ τῶν μηρῶν, ἄχρι καὶ γονάτων τε καὶ σκελῶν · πάντων τούτων αὐτῷ ἀποστερηθέντων, πάντως καὶ τὴν κάραν ἀφαιρεθῆναι. » Ἀρεστόν οὖν οὕτω φανῆναι τῷ βασιλεῖ, κελεύει οὖν παρενθῆς τοῦτο γενέσθαι.

fol. 1311^v 7. Λαβόντες τοίνυν οἱ κάκιστοι | αὐτοῦ ὑπηρέται, ὥς μέντοι θῆρες ἄγριοι ἔσθουσι αὐτὸν ἀνηλεῶς τε καὶ ἀπανθρώπως, ἡγαγόν τε αὐτὸν ἐπὶ τὸν τῆς τελειώσεως τόπον. Πᾶσα οὖν ἡ πόλις αὐτοῖς ἀκολουθοῦσα ¹ ἦν ἰδεῖν τ<ι> ἄρα τὸ ἀποβησόμενον. Οὐκ ὀλίγοι δὲ ἐκ τῆς ἡμετέρας πίστεως, ἀκηκοότες τοιαύτην δύστηνον ἀπόφασιν — εἰς ἔκπληξιν τούτοις ἐκείνη — ἔρριψαν τοίνυν αὐτοὺς ἐπὶ τὸ ἔδαφος, ἐκτενῶς τὸν Θεὸν ἐλιπάρουν, δακρυρροοῦντες ἅμα καὶ λέγοντες · « Ἄναξ τοίνυν τῶν ἀνάκτων καὶ πάντων κηδεμῶν καὶ προασπιστά, πλήθυνον τὴν χάριν σου ἐπὶ τὸν δεινότατον τοιοῦτον θάνατον καὶ ἀπόφασιν, καὶ τὸν [ἐπὶ τὸν] μέλλοντα πᾶσχειν διὰ τὸ ὄνομά σου τὸ ἅγιον ἐνίσχυσον · τῷ<ν> γὰρ ἀσθενούντων πέφυκας ἰσχύς καὶ δύναμις, Δέσποτα. Δυνάμωσον τοίνυν τὸν δοῦλόν σου Ἀναστάσιον, τοῦ ἐξελθεῖν τὸν ἀγῶνα τοῦ μαρτυρίου μετὰ νίκης, τοῦ ἀπολαβεῖν παρὰ σοῦ, τοῦ πάντων δεσπότην, τὸν ἀμαράντινον τῆς δόξης σου στέφανον (1), καὶ πάντων ἀπ' αἰῶνος συναγελάξει ² μαρτύρων · σὺ γὰρ νίκη πέφηνας, παντοκράτωρ, τῶν διὰ τὸ φρικτόν σου ὄνομα πασχόντων [νίκη], ὅτι ἐδλογητόν σου τὸ ὄνομα. »

8. Φθάσαντος δὲ τοῦ μακαρίου ἐπὶ τὸν τόπον οὗ καὶ ἔμελλεν ἀθλῆσαι καὶ στεφανωθῆναι, τοὺς φονεῖς ἠξίωσεν ¹, τοιαύδε φθέγων ², ἱκετεύων τοίνυν αὐτοὺς καὶ λέγων · « Ἐάσατέ με τοῦ λοιποῦ, ὦ φίλοι, προσεύξασθαί με Κυρίῳ τῷ Θεῷ μου. » Λέγουσι τοίνυν πρὸς αὐτόν · « Ὡς γοῦν βούλει πρόσευξαι. » Προσσχὼν οὖν ὁ μακάριος κατὰ ἀνατολὰς, οὕτως προσηύξατο, κλίνας ἅμα γόνυ ψυχῆς τε καὶ σώματος, τὴν δὲ καρδίαν καὶ τὸ τῆς ψυχῆς ὄμμα πρὸς πόλον ἐκτείνας ἅμα μὲν εἰπεῖν καὶ τὰς χεῖρας, οὕτως λέγων · « Εἰσάκουσον τῆς προσευχῆς τοῦ δούλου σου Ἀναστασίου, Κύριε, ἐν ταύτῃ τῇ ὥρᾳ, καὶ ποίησον, ὥς ἔφησας, σημεῖον εἰς ἀγα-

⁵ sic; an μελοτομεῖν?

7. — ¹ ἀκολουθῶν cod. — ² sic; intellege συναγελασθῆναι.

8. — ¹ ἀξιῶσαι cod. — ² lege φθεγγόμενος.

(1) 1 Pet. 5, 4.

θόν (1), ὅπως καὶ κοινωνὸς γε|νήσομαι [τῶν μετὰ] τῶν διὰ τὸ fol. 1312
 ὄνομά σου πασχόντων καὶ διωχθέντων τοίνυν καὶ διωκομένων,
 καὶ νικήσας ἐν τῇ δυνάμει σου ταύτῃ τῇ μεγάλῃ κομίσομαι παρὰ
 σοῦ τὸν τῆς ἀγίας δόξης σου ἀμαράντινον στέφανον (2), μετὰ
 πάντων εὐαρεστησάντων σοι ἐν ἀληθείᾳ · καὶ ἰδέτωσαν οἱ ἐχθροί
 μου καὶ αἰσχυνηθήτωσαν, ὅτι σύ, Κύριε, ἐβοήθησάς μοι καὶ παρε-
 κάλεσάς με (3). »

9. Εὐξαμένου δὲ αὐτοῦ, ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ἤρξαντο αὐτὸν οἱ φονεῖς
 τοῦ θύειν, δῆσαντες αὐτὸν ἀνηλεῶς ὥσπερ ἄν εἰπεῖν ἀρνίον
 ἄκακον τοῦ κείρεσθαι. Τινὲς δὲ τῶν ἐκεῖ ἐστώτων ἀσεβῶν ἔκλαιον
 τοίνυν ἐπ' αὐτόν, θεωροῦντες αὐτοῦ τὴν ὡραιότητα τὴν τε ἡλικίαν
 αὐτοῦ φειδόμενοι¹, ἔφασκον πρὸς αὐτόν τοιαύδε · « Φεῖσαι² τῆς
 ψυχῆς σου, λέγοντες, καὶ τοῦ ὡραίου σου σώματος, καὶ μὴ μά-
 την τὴν ψυχὴν σου ἀπολέσης, καὶ <φεῖσαι> τῆς ἡλικίας σου,
 καὶ τὸ τοῦ βασιλέως ποιήσον πρόσταγμα, φησὶν³, καὶ ἕασόν σε τοῦ
 ζῆν. » Ὁ δὲ τοίνυν τρισαριστεὺς τὸ στόμα ἀνοίξας τάδε πρὸς
 αὐτοὺς ἀπεφθέγγετο · « Ὡ ἀνόητοι, ἔφη, καὶ κακοσύμβουλοι, ἐπ'
 ἐμὲ κλαίετε, φησὶν · κλαίετε μᾶλλον ἐπ' αὐτοὺς καὶ ἐπὶ τοῖς τέ-
 κνοις ὑμῶν (4) · ὀλίγον γὰρ τοῦ ἀναπανῆναι⁴ ποθοῦντες ἐν τῷδε
 τοίνυν τῷ κόσμῳ, ἐν δὲ τῷ αἰῶνι κόλασις μένει ὑμᾶς αἰώνιος,
 μετὰ καὶ τῶν ἀκαθάρτων πνευμάτων τῶν λατρευόντων ἐφ' ὑμᾶς⁵ ·
 ἐγὼ δὲ πέποιθα ἐπὶ τὸν ἐμόν τε δεσπότην καὶ κηδεμόνα ὅτιπερ, ἐπὶ
 τε φόνῳ ᾧ φονεύομαι τῷδε, ζωὴν αἰώνιον τοῦ κληρονομῆσαι (5)
 σπονδάζω · οὐ γάρ ἐστιν ἀδικία οὔτε προσωποληψία παρὰ τῷ
 Θεῷ (6). »

10. Ταῦτα τοίνυν εἰρηκότος, ἤρξαντο αὐτὸν τέμνειν ἀνηλεῶς.
 Καὶ κόπαντες αὐτοῦ τὸν ἀντίχειρο<ν> δάκτυλόν [τι] τῆς δεξιᾶς
 χειρός, καὶ εὐθὺς κράξας τήνδε ὁ μακάρι<ος> τὴν εὐχὴν · « Κύ-
 ριε, <πρόσδεξαι> τὸν κλάδον τοῦ δένδρου μου ἐν τῷ ἑλέει σου ·
 <εἰ> ἐν τῇ ἀμπέλῳ¹ τοίνυν ὁ κλάδος ἐκκόπτεται καὶ ἡ ἄμπελος
 καλοποιεῖται, κλάδους ἐκφύει ἐτέρους βότρυάς τε ποιεῖ | καὶ fol. 1312^v
 στεφανοῦται. » Τότε πρὸς αὐτὸν φήσας ὁ κόπτων · « Ἀρκεῖ σοι,

9. — ¹ φειδόμενον cod. — ² φεῖσον cod. — ³ sic cod. — ⁴ sic; lege ἀνα-
 παύσασθαι. — ⁵ (λ. ἐφ' ὑ.) sic; lege λατρευομένων ὑφ' ὑμῶν.

10. — ¹ ἀμπέλον cod.

(1) Cf. Ps. 85, 17.

(2) 1 Pet. 5, 4.

(3) Ps. 85, 17.

(4) Luc. 23, 28.

(5) Cf. Matth. 19, 29 cel.

(6) Cf. 2 Par. 19, 7; Rom. 2, 11; Eph. 6, 9; Col. 3, 25; 1 Pet. 1, 17.

λέγων, ἑταῖρε, τοῦ λοιποῦ ὅτι σοι ὁ εἷς ² δάκτυλος ἐκόπη · εἰ μὲν οὖν σοι βουλευτέον ἐστὶ τοῦ θῦσαι, ἐγὼ σοι φάρμακον ἐπιθήσω καὶ ὑγιῇ ἀποκαταστήσω. Μὴ μάτην ἀφανίσῃς τὸ ὥραϊόν σου σώμα καὶ ἀπαλόν. » Ἀνοίξας τὸ στόμα ὁ μακάριος ἔφη · « Οὐκ ἐωράκατε τοῖνυν, ὡς προείπον, τὸ στέλε[γ]χος τῆς ἀμπέλου ; Ὅταν οὖν κλαδευθῇ, δι' αὐτοῦ τοῦ χειμῶνος γυμνὴ ἵσταται · ὅταν μέντοι ὁ καιρὸς αὐτῆς ἐγγίξῃ ὀλίγον θερμανθείσης, τότε καθ' ἐν ἅπαντα ἐκφύει καὶ τότε λοιπὸν ἡ ἄμπελος δεικνύει τὸ κάλλος αὐτῆς. Κατανοήσατε τοῖνυν, ἀνόητοι · εἰ ἡ μὲν ἄμπελος τῷ καιρῷ ὡς δηλώσειεν ³, ὁ ἄνθρωπος μέντοι ὁ πιστὸς ὁ ἐπὶ τῇ ἀληθινῇ ἀμπέλῳ πεφυτευμένος τί ;

fol. 1315v **43.** Ταῦτα τοῦ μακαρίου εὐξαμένον, ἄγγελος Κυρίου καταβάς ἔμπροσθεν αὐτοῦ, καὶ λέγει αὐτῷ · « Μὴ φοβοῦ · σήμερον σὺν σοι ¹ ἐν τῷ παραδείσῳ, καὶ ὁ χορὸς τῶν μαρτύρων σὲ ἀνειμένον ². » Τούτους τοὺς λόγους ἀκούσας ὁ ἅγιος, ὅτε τοῖνυν ἀφῆκεν ὁ μακάριος τὸ ἀμὴν, δραμὼν τις τῶν δημίων ἀφεῖλεν αὐτοῦ τὴν μακαρίαν κάραν μαχαίρᾳ, καὶ εὐθέως παρέδωκεν τὸ πνεῦμα τῷ δεσπότῃ πάντων καὶ εὐεργέτῃ.

44-45. Ἐμαρτύρησεν δὲ ὁ ἅγιος, εἰκάδαν τότε καὶ ἐβδόμην ἄγοντος τοῦ νοεμβρίου μηνός, παρὰ Ἰσδιγέρδον τοῖνυν τοῦ βασιλέως Περσῶν, ἐπὶ Θεοδοσίου (1) τοῦ ὀρθοδοξοῦντος καὶ χριστιανικωτάτου βασιλέως, τοῦ ἔτους παρὰ τοῦ Κυρίου ἡμῶν καὶ σωτῆρος Θεοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ τὴν βασιλείαν κρατύνοντος, μεθ' οὗ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ, μεγαλοπρέπεια ¹ καὶ προσκύνησις σὺν τῷ ἀνάρχῳ αὐτοῦ Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ αὐτοῦ Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

² ἔν cod. — ³ sic.

43. — σ. σ. sic ; an legendum σὺν ἐμοὶ ἔσῃ (cf. Luc. 23, 43)? — ² sic ; an ἀναμένονυσιν ?

44. — ¹ infra post νῦν καὶ cod.

(1) Cf. p. 228, annot. 2.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Leo KOEP. *Das himmlische Buch in Antike und Christentum*. Bonn, P. Hanstein, 1952, x-136 pp. (= *Theophaneia*, 8).

Brillant élève, à Bonn, des professeurs Fr.-Jos. Dölger et Théodore Klauser, collaborateur du *Reallexikon für Antike und Christentum* (voir au t. II, col. 664-731, l'important article *Buch*, dont trois sections sur quatre sont de sa main), le Dr Koep étudie dans ce volume de la collection *Theophaneia* l'origine, le sens et les emplois variés d'une métaphore courante dans les religions païennes comme dans le judaïsme et le christianisme primitif. Le « livre céleste » auquel se réfèrent tant de textes anciens et que beaucoup semblent avoir conçu de la manière la plus matérielle, c'était, surtout pour les païens, le livre de la destinée, où l'avenir de chacun était marqué d'avance, puis le livre des œuvres, où le souverain Juge tenait note des bonnes et des mauvaises actions, enfin le livre de vie ou livre des vivants, sorte de registre d'état civil où se trouvaient inscrits les noms des élus, citoyens du Ciel. Menée avec autant de finesse que de méthode, l'enquête de l'abbé K. apporte une contribution neuve et intéressante au vocabulaire religieux de l'antiquité. L'hagiographe s'y arrêtera de préférence au chapitre VIII : « Das Buch des Lebens als Buch der Heiligen ». Plus que tous les autres chrétiens, les saints étaient naturellement recensés dans le livre céleste, auquel correspondait sur terre le *catalogus sanctorum* ou martyrologe. Beaucoup de martyrs dont on ignorait l'identité jouissaient pourtant d'un culte qui les embrassait globalement dans la formule *quorum nomina Deus scit* ou dans cette autre, pratiquement équivalente : *quorum nomina sunt in libro vitae*.

F. HALKIN.

Heinrich SCHAUERTE. *Die volkstümliche Heiligenverehrung*. Munster, Aschendorff, 1948, 164 pp.

Ce petit volume embrasse un domaine extrêmement vaste ; il traite, en effet, de presque tous les aspects des études hagiographiques, en se plaçant, de préférence, à un point de vue folklorique. Soucieux de ne laisser dans l'ombre aucune partie de son programme, M. Schauerte s'est parfois contenté d'exposés très sommaires. Comment condenser en quelques pages des sujets comme ceux-ci : *Das Wesen*

der volkstümlichen Heiligenverehrung (p. 58-62); *Die Heiligen im Aberglauben* (p. 135-138); *Die Reliquienverehrung im Volke* (p. 138-144), sans être contraint à se limiter à des généralités et à sacrifier des éléments importants? Il serait cependant injuste de ne pas louer l'érudition de l'auteur, qui parvient à grouper en des paragraphes très courts une grande richesse d'information. La bibliographie générale et les indications répandues dans les notes dirigeront les pas de plus d'un lecteur, désireux de s'initier.

A plusieurs reprises, M. Sch. cherche à définir l'essence, *das Wesen*, des choses dont il parle. L'effort est méritoire, mais la réalité, souvent complexe et diverse, ne peut être enserrée dans des formules qui, se voulant claires et précises, deviennent incomplètes pour ne pas dire inexactes.

Le livre du P. Delehay, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, qui ne semble pas avoir été consulté, aurait aidé l'auteur à nuancer quelques affirmations, par exemple, p. 39, à propos des *Passiones* et des *Legendae*. Dans les pages consacrées à la *Marienlegende* (p. 52-58), on s'étonne de ne pas trouver de référence aux travaux d'A. Mussafia et du P. Poncelet (cf. *Anal. Boll.* XXI, 1902, 241-360), indispensables pour s'orienter dans cette littérature, ainsi qu'à l'ouvrage de J.-Th. Welter, *L'Exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge* (Paris, 1927), certes un peu touffu, mais qui offre une vue d'ensemble et une description des recueils principaux.

Tout ce qui se rapporte au patronage des saints (p. 90-117) a retenu particulièrement l'attention de M. Sch.; toutefois nous ne voyons pas mentionné l'article du P. Delehay, *Loca sanctorum* (*Anal. Boll.* XLVIII, 1930, 5-64), qui n'étudie pas seulement les traces du culte des saints dans les vocables et la toponymie, mais fournit une abondante bibliographie.

A propos du contrôle exercé par les autorités sur la rédaction des Passions, l'auteur écrit sans sourcilier: « In grossen Gemeinden organisierten die Bischöfe eine amtliche Berichterstattung über die Martyrien, besonders in Rom, wo nach einer Mitteilung im Pontifikalbuch durch Papst Klemens I. eigene Notare dafür bestellt wurden und von Papst Fabian auch die Subdiakone dafür herangezogen wurden » (p. 22). Si M. Sch. avait lu le commentaire de Mgr Duchesne au *Liber Pontificalis*, il saurait ce qu'il faut penser des prétendus notaires ecclésiastiques (cf. plus haut, p. 140). Peut-on dire que le culte des martyrs, cessant d'être local, est devenu universel seulement au ix^e siècle (p. 23)? P. 113, l'hypothèse du P. Cahier au sujet de l'origine du supplice infligé à S. Érasme est présentée sans aucune réserve. Nous avons remarqué, dans notre contribution aux *Études d'Histoire et d'Archéologie namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy* (Namur, 1952), que rien n'était moins assuré: *Le vocable de S. Agrappart ou Agrapau: S. Agapit ou S. Érasme* (t. I, p. 265-276). Parmi les saintes les plus chères à la piété des fidèles, M. Sch. signale les épouses qui, rudoyées par leur mari, ont vécu dans la solitude et la pauvreté. Se limitant à l'Allemagne, il cite S^{te} Élisabeth de Thuringe, S^{te} Agathe-Hildegarde, S^{te} Ida de Toggenburg, S^{te} Geneviève de Brabant (p. 92). Laissons le cas de S^{te} Élisabeth; quant aux trois autres, il n'eût pas été superflu de rappeler le caractère romanesque de ces légendes (cf. H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*, p. 37-41; *Anal. Boll.*

XLV, 418 ; LVI, 421) et de noter que la qualité de sainte est attribuée abusivement à Geneviève de Brabant. Pp. 24, 158, 159, lire Ghistelles et non Chistelles.

B. DE GAIFFIER.

Herbert THURSTON, S.J. *The Physical Phenomena of Mysticism*. Édité par J. H. CREHAN, S.J. Londres, Burns Oates, 1952, viii-419 pp.

Id. *Ghosts and Poltergeists*. Ibid., 1953, ix-210 pp.

Id. *Familiar Prayers*. Their Origin and History. Édité par Paul GROSJEAN, S.J. Ibid., 1953, 200 pp.

Joseph CREHAN, S.J. *Father Thurston*. A Memoir with a Bibliography of his Writings. Londres, Sheed et Ward, 1952, viii-235 pp., ill.

Un sourire plutôt narquois aurait animé la physionomie vive et mobile du P. Herbert Thurston s'il avait prévu que sa propre biographie dût être présentée un jour aux lecteurs de ce *Bulletin*. La seule revision des Vies de saints de Butler lui méritait le titre d'hagiographe, et sa curiosité insatiable de tout ce qui concernait le passé religieux de l'Europe l'a fait mentionner bien des fois déjà dans nos *Analecta* depuis 1891 jusqu'à sa mort (3 novembre 1939). Ses publications savantes, traitant de toutes sortes de sujets et répandues de tous côtés, ne comptent guère qu'une douzaine de livres contre 750 articles environ. Lui-même ne parvenait pas toujours du premier coup à dégager un tiré à part d'une des piles de papiers, de notes et de documents qui encombraient sa cellule. Jamais il ne s'est laissé persuader de revoir définitivement et de réunir en volumes ces productions aussi intéressantes qu'érudites ; cette tâche qu'il n'avait qu'amorcée, des mains amies l'ont menée à bien, après l'interruption de la guerre. Trois volumes ont déjà vu le jour ; d'autres sont en préparation.

Parmi les phénomènes physiques du mysticisme, où la matière est en grande partie tirée de la vie des saints, le P. T. avait étudié, on s'en souvient, la lévitation, les stigmates, les gages du mariage spirituel, la télékinèse, les phénomènes lumineux, l'incombustibilité, l'odeur de sainteté, l'incorruption, la préservation de la rigidité cadavérique, l'inédie, la multiplication des aliments, quelques autres encore. Ces articles constituent le premier des deux volumes préparés par le P. Crehan. Dans le second, sont reprises une vingtaine d'enquêtes menées sur un terrain voisin, celui des fantômes et des *Poltergeists* (ou esprits taquins). Le P. Thurston fut longtemps un membre actif de la Société de recherches psychiques de Londres. On admirera l'étendue, la variété, la précision de son information, tout en s'étonnant de certains essais d'explication et d'une tendance assez marquée à accepter comme démontrés des faits où plus de rigueur aurait dû démasquer la fraude ou déceler l'illusion. A ses « esprits » préférés, le redoutable pourfendeur de légendes littéraires réservait une faveur spéciale, parfois imméritée.

C'est dans *The Month* que, de 1911 à 1918, le P. Thurston avait retracé l'histoire de quelques prières familières. Ces articles sont maintenant réimprimés en un troisième volume : le signe de la croix, le *Pater* en anglais, l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, le *Memorare*, le *Regina Caeli*, l'*Anima Christi*, le *Veni Sancte Spiritus*, le *Confiteor*, le *De Profundis*, enfin le *Gloria Patri*. Ces études, brèves et substantielles, sont accompagnées d'utiles références aux sources anciennes et médiévales.

Il était impossible de présenter au public le tableau complet et détaillé d'une existence consacrée à des activités fort différentes et où les longues besognes patientes de la recherche ont pris une si large place. Le P. Crehan a préféré esquisser quelques aspects de la vie du P. Thurston, en insistant sur les épisodes un peu spectaculaires des controverses auxquelles se mêla le grand érudit : sa formation religieuse, la part prise par lui au renouveau liturgique, sa direction spirituelle, mais aussi ses rapports avec Tyrrell et ses échanges d'articles et de brochures avec G. G. Coulton et d'autres seigneurs de moindre importance. Un bon chapitre rappelle la valeur du P. Thurston comme historien, et l'étendue de sa production peut se jauger grâce à une bibliographie qui va de 1878 à 1939.

P. GROSJEAN.

Leopold SCHMIDT. *Gestaltheiligkeit im bäuerlichen Arbeitsmythos*. Vienne, 1952, VIII-240 pp. (= *Veröffentlichungen des Österreichischen Museums für Volkskunde*, I).

Burgenländische Beiträge zur Volkskunde, herausgegeben von Leopold SCHMIDT. Ibid., 1953, VI-114 pp. (Même collection, II).

Leopold KRETZENBACHER. *Weihnachtskrippen in Steiermark*. Ibid., 1953, 64 pp., illustrations. (Même collection, III).

Nous réservons toujours volontiers une place dans notre Bulletin aux ouvrages folkloriques dont nos études peuvent tirer du profit. En ce domaine, l'école autrichienne se montre particulièrement féconde, ainsi que nous eûmes récemment encore l'occasion de le faire observer en analysant un bon livre de M. L. Schmidt sur les « jeux de S. Sébastien » (LXX, 437-438). Voici les trois premiers volumes d'une nouvelle collection qui paraît à Vienne, sous les auspices du Musée national de Folklore.

Se fondant sur le lien étroit qui existe, chez les travailleurs manuels, entre leurs sentiments profonds (das Fühlen) et les formes si diversifiées du labour auquel ils s'adonnent (das Handeln), M. L. Schmidt s'est penché longuement sur ce qu'on pourrait appeler le « folklore sacré » des instruments de la moisson. Entendez : la faux, la faucille, la pierre à aiguiser, considérées sous leurs aspects symboliques, cultuels, magiques et légendaires. Car M. S., par système, a voulu, une fois de plus, associer intimement la « geistige Volkskunde » et la « Sachvolkskunde », pour le plus grand bénéfice de l'une et de l'autre. Avouons-nous que nous n'avons pas toujours

réussi à définir le concept de « Heiligkeit » dans les exposés si drus de cet ouvrage, où les phénomènes d'ordre religieux, magique et mythique sont souvent assez aventureusement rapprochés par l'auteur? L'impression s'en dégage d'un manque de rigueur dans la discrimination des formes si disparates du « sacré », au sens où on l'oppose à « profane », comme aussi des contenus non moins variés qu'on inclut dans le mot « croyance ». Ceci dit, nous constatons que le matériel de l'enquête de M. S. — les cartes, les notes et les tables de son ouvrage en témoignent — est singulièrement abondant et donne lieu parfois à de curieux aperçus.

Quelle est la part des saints dans cette monographie, assurément fort spéciale? Un excursus (p. 19-26) à propos du pouvoir apotropaïque attribué par les paysans à la faux ou à la faucille, évoque un conte tyrolien de la moisson où un rôle est donné à S. Barthélemy. Le héros, un paysan, s'appelle Bartl; bravant une superstition populaire, il a voulu passer la nuit dans une hutte près d'un champ à demi moissonné. Le lendemain, qui est le jour de S. Barthélemy, on retrouve le cadavre de Bartl, entièrement écorché par le monstre de l'alpage (« Almtier »), que son geste a défié. Dans des récits connexes, l'apôtre martyr apparaît lui-même, portant sa peau sur l'épaule et reprochant à une femme qui sarclait son potager de ne pas célébrer la Saint-Barthélemy, à l'église, avec les autres fidèles. A cette occasion, M. S. donne quelques particularités sur le culte du saint, en rapport avec le sujet qu'il traite, et y rattache des parallèles plus ou moins lointains du supplice de l'écorchement dans la mythologie de divers pays.

Ailleurs, p. 127, il est question de S. Sérapion d'Arsinoé, que l'iconographie représente coupant avec une faucille le blé de la moisson, ce qui rappelle un trait de sa notice dans l'*Historia monachorum*. A la même page, est mentionné S. Maginus, martyr en Catalogne, dont on ne sait à peu près rien de sûr (cf. *Act. SS.*, Aug. V, 118-119). Pour le compter au nombre des « saints de la moisson », M. S. fait valoir trois arguments qui nous paraissent fort sujets à caution. Le premier est tiré de l'iconographie : dans la notice *Maginus* de son ouvrage *Tracht und Attribute der Heiligen* (Stuttgart, 1943, col. 483), le P. J. Braun mentionne une xylographie du xve siècle conservée à Bâle (HEITZ, XII, 15) où S. Magin est représenté portant un long bâton de la main droite et, de la gauche, une faucille dentée, que l'auteur estime avoir été l'instrument du martyre. Nous remarquerons à ce propos que l'iconographie catalane paraît ignorer cette faucille : dans son *Iconografía de los Santos*, parue à Barcelone en 1950, M. J. F. Roig ne signale comme « seul attribut personnel » de S. Magin (p. 180) qu'un bâton qui lui servit à faire jaillir une source en faveur des soldats altérés de soif venus pour le prendre. Aucune allusion à l'agriculture. M. S. interprète ensuite le nom même du saint, dont la racine, *magi*, écrit-il, signifie tête en catalan. Peut-être, ajoute-t-il, a-t-on vu dans le martyr à la tête coupée un « Kopf-mann », figure que d'antiques croyances rattachaient au mythe

de la lune : « eine lunare Mythengestalt ». Ce Maginus lunaire christianisé et portant la faucille serait devenu un « Sichelheilige », un saint de la végétation parvenue au stade de la récolte. L'auteur en cherche une dernière preuve dans le choix de la date de fête (Tagwahl), le 25 août, en pleine époque des épis mûrs, au lendemain de la Saint-Barthélemy. Pour d'autres saints que M. S. entraîne ici dans son argumentation, à savoir S. Jacques le Majeur et S^{te} Anne, il indique respectivement comme jour de fête, le 25 et le 26 août : c'est, bien entendu, juillet qu'il fallait écrire. Peu importe, d'ailleurs ; on ne saurait admettre, sans la critiquer, l'idée d'un choix qui présiderait à la fixation des fêtes. La célébration de la Saint-Barthélemy, au 24 août — ou au 25, car on l'a honoré aussi à cette date — précéda tout patronage de ce saint sur les travaux de la moisson ; et c'est évidemment le raisonnement inverse qui a chance d'être vrai. Notons encore que S. Maginus est fêté actuellement le 19 août. Quant à S. Olaf, le roi-martyr, dont il est question plus loin, il n'a rien de commun avec les « Sichelheiligen » : la hache de guerre qu'on le voit porter est l'arme qui servit à le tuer et nullement — M. S. lui-même se prononce ici contre Carl Fries — un attribut lunaire. Nous pourrions étudier encore, si nous en avions la place, le cas, plus simple, de S. Isidore le Laboureur (p. 129), celui, assez complexe, de S^{te} Notburga, la servante à la gerbe et à la faucille (p. 143-146), celui de S. Médard, appelé en Haute-Franconie « heiliger Sankt Mäher » (p. 169-171), celui de S. Eusèbe, moine de Saint-Gall devenu ermite au Viktorsberg, qu'on dit avoir été décapité par la faux de paysans hostiles (p. 171-172). On ne trouve pas mention, dans l'index du volume, de S. Claude, qui fut abbé de Saint-Oyend, dans le Jura, et à qui plusieurs contes populaires attribuent les plus merveilleux exploits comme faucheur. Nous signalons, à ce propos, l'article récent de M. Émile Violet : *La légende de S. Claude, le faucheur fabuleux*, paru dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e Sér., t. XXXVIII (1946-1947), p. 243-251.

Le volume II de la même collection est formé par la réunion de huit conférences données par plusieurs membres d'un congrès qui se tint en 1951, à Eisenstadt, chef-lieu du Burgenland, et groupées ici, avec une courte préface, par M. L. Schmidt. On y lira surtout des rapports sur l'état des études folkloriques dans la région et sur divers problèmes spéciaux qu'elles présentent. Dans la cinquième et la sixième, dues respectivement à M. L. Schmidt lui-même et à M. H. Koren, il est traité des pèlerinages au Burgenland et dans la Styrie orientale.

Enfin, le troisième volume, dédié par M. Kretzenbacher à ses enfants, a tout entier pour objet l'étude, fort attachante et largement documentée, des crèches de Noël, telles que depuis des siècles on les fabrique en Styrie. L'ouvrage, qui échappe à notre compétence, est orné de nombreuses gravures,

M. COENS,

Paul VAN DEN VEN. *La légende de S. Spyridon, évêque de Trimithonte*. Louvain, Institut orientaliste, 1953, 158*-200 pp., 4 pl. de fac-similés (= *Bibliothèque du Muséon*, 33).

Annoncé dès 1909 et remis courageusement sur le métier après quarante ans d'interruption, le volume que publie M. van den Ven, professeur honoraire aux universités de Louvain et de Princeton, contient le corpus des Vies anciennes du plus célèbre des évêques de Chypre. D'après le témoignage formel de S. Athanase dans son *Apologia secunda*, Spyridon signa vers 347 les actes du concile de Sardique, auquel il n'avait pas assisté. Faut-il admettre avec Rufin et Socrate qu'il prit part au concile de Nicée en 325 ? Nous craignons que cette assertion, contredite par la liste originale des Pères de Nicée, n'appartienne déjà à la légende, éclore dès le iv^e siècle et rapidement épanouie.

Les biographies prémétaphrastiques de Spyridon nous sont parvenues au nombre de trois, sans compter l'abrégé de Paris. La plus importante pour l'historien, comme aussi la plus intéressante pour le philologue, est celle que l'évêque Théodore de Paphos rédigea en 655 (*BHG*. 1647) ; elle ne remplit pas moins de 103 pages dans la présente édition. Il est vrai que la moitié de ce total revient à l'appareil critique, constitué par les variantes de 12 manuscrits, dont un, le Sabaiticus 259, s'est vu réserver un traitement à part, à cause de la place singulière qu'il occupe dans la tradition. La Vie anonyme du Laurentianus XI 9, publiée ici pour la première fois, s'inspire, comme la précédente, d'un poème iambique, attribué jadis à S. Triphyllios et perdu (M. Paul Maas en a reconstitué quelques fragments, p. 116*-120*, à l'aide des textes dérivés). Également inédite, la métaphrase du Parisinus 1458 ou *Vita tertia* (p. 129-172) n'est sans doute pas antérieure de beaucoup à la Vie *BHG*. 1648 qui se lit dans le ménologe de Syméon Métaphraste. A cette dernière biographie, qu'il ne reproduit pas, M. v. d. V. consacre dans son introduction une quinzaine de pages (125*-139*) ; il y montre que la deuxième recension dont Ehrhard avait cru trouver un témoin dans le manuscrit 60 de Christ Church, à Oxford, n'a jamais existé ; il apporte une série de corrections au texte de Migne et met bien en lumière les retouches injustifiées par lesquelles Métaphraste, non content d'« embellir » son modèle, l'a positivement appauvri et déformé.

L'appendice consacré au culte de S. Spyridon (p. 143*-156*) n'est pas la partie la moins neuve de l'ouvrage. Nous y relevons avec intérêt ce qui est dit de la double translation du corps, à Constantinople (fin du vii^e siècle?) et à Corfou (après 1453) ; ensuite quelques détails curieux empruntés à la dernière édition de l'accolouthie du saint (Corfou, 1951, $\alpha\gamma'$ -328 pp.) ; puis des recherches originales sur l'annexion de Spyridon par l'Ordre des Carmes ; enfin et surtout une ingénieuse restitution du nom de notre saint dans le martyrologe hiéronymien, au 14 décembre, date primitive de sa fête.

Après avoir parcouru ce beau travail d'édition et de critique, on

ne peut qu'applaudir au retour si longtemps attendu de M. v. d. V. à ses chères études byzantines et souhaiter de tout cœur qu'il puisse bientôt achever un autre ouvrage, entrepris comme celui-ci dès avant la première guerre mondiale, mais d'une portée historique bien supérieure : la publication intégrale et commentée de la précieuse Vie de S. Syméon stylite le jeune par Arcadius (*BHG.* 1689), dont le P. Delehaye n'a fait connaître, en 1923, qu'un petit nombre de chapitres. La réalisation — prochaine, espérons-le — du vœu que nous venons de formuler serait un couronnement magnifique à l'œuvre accomplie depuis 1900 par M. v. d. V. dans le domaine de l'hagiographie grecque.

F. HALKIN.

Ernest HONIGMANN. *Patristic Studies*. Cité du Vatican, Biblioteca Vaticana, 1953, VII-255 pp. (= *Studi e testi*, 173).

Le savant éditeur et commentateur du Synecdème d'Hiérocès, le maître incontesté des études de géographie historique concernant les premiers siècles de notre ère, vient de publier en quelques années une série de travaux qui font faire aux recherches d'hagiographie ancienne des progrès appréciables. Nous avons déjà signalé sa monographie de Juvénal, évêque de Jérusalem (*Anal. Boll.* 70, 208), ainsi que son article de *Byzantion* sur une *Liste inédite des Pères de Nicée* (69, 403). Faute de place, nous ne pouvons que citer ici son importante contribution à l'histoire de la hiérarchie monophysite (*Évêques et évêchés monophysites d'Asie antérieure au VI^e siècle*, Louvain, 1951) et son mémoire académique sur l'identification probable du pseudo-Denys avec un saint monophysite, Pierre l'Ibère, évêque de Maïouma (*Pierre l'Ibérien et les écrits du pseudo-Denys l'Aréopagite*, Bruxelles, 1952). Nous nous arrêterons davantage aux *Patristic Studies* parus tout récemment dans la collection vaticane des *Studi e testi*.

Dans ce nouveau volume le professeur Honigmann a réuni 25 dissertations d'étendue variable — les plus courtes ne remplissent pas deux pages, la plus longue en compte 44 — rédigées en Amérique pendant la guerre et mises au point l'an dernier. Consacrées toutes à des sujets tirés de l'histoire ecclésiastique ou de la patrologie, elles sont classées suivant l'ordre chronologique et conduisent le lecteur du début du IV^e siècle à la mort de S. Jean l'Aumônier, en 620. Nous ne pouvons les recenser une à une, mais nous mentionnerons celles qui touchent de plus près à notre domaine.

II. *Basileus of Amasea* (p. 6-27). D'après la Chronique de S. Jérôme, cet évêque du Pont serait mort martyr en 320, donc avant le déclenchement de la « persécution » de Licinius. M. H. s'ingénie à découvrir dans la Passion légendaire *BHG.* 239, qu'il corrige à l'aide des autres sources disponibles, un fond de vérité : la vierge Glaphyra aurait été employée par l'empereur Constantin comme agent secret d'abord auprès de sa sœur, femme de Licinius, puis à la cour du roi d'Arménie Tiridate III. C'est pour l'avoir aidée que Basileus aurait été condamné comme coupable de haute trahison. Construc-

tion très ingénieuse, mais dont la base n'est peut-être pas assez solide : les dates fournies par la Chronique de S. Jérôme ne sont parfois qu'approximativement exactes.

X. *Eusebius Pamphili : the removal of his name from the diptychs of Caesarea in Palestine in 431 A.D.* (p. 59-70). Une lettre de Sévère d'Antioche nous apprend que l'historien Eusèbe de Césarée fut rayé des diptyques de son église par S. Cyrille d'Alexandrie. M. H. s'attache à préciser les circonstances de cette intervention ; il soupçonne Juvénal de Jérusalem de l'avoir provoquée pour humilier son métropolitain et préparer ainsi la promotion de son propre diocèse au rang de métropole, voire de patriarcat.

XIII. *The monks Symeon, Jacobus and Baradatus* (p. 92-100). En partant de lettres impériales adressées par Théodose II en 434 et par Léon I^{er} en 457 à ces trois illustres héros de la *Philotheos historia* (ch. 26, 21 et 27), M. H. montre que le premier d'entre eux, S. Syméon stylite, habitait en Syrie Première, tandis que S. Baradée représentait la Syrie Seconde, et S. Jacques, probablement né à Kaphrâ Rehîmâ près de Cyr, l'Euphratésie.

XIV. *Malagurdalo and Modicus mons* (p. 101-103). Identification d'une montagne d'Asie Mineure traversée en mars 437 par S^{te} Mélanie la jeune.

XV. *Heraclidas of Nyssa* (p. 104-122). Ce prélat cappadocien aurait remanié, vers 440, l'Histoire Lausiaque de Pallade. Ainsi s'expliquerait le nom de *Paradisus Heraclidis* qui lui est fréquemment donné dans les manuscrits. Le même Héraclide de Nysse serait l'auteur de la Vie de S^{te} Olympiade, *BHG.* 1374-1375.

XVII. *Stephen of Ephesus and the Legend of the Seven Sleepers* (p. 125-168). C'est le morceau de résistance, l'étude la plus neuve et la plus captivante de tout le recueil. Alors que le P. Peeters renonçait à découvrir l'occasion historique qui avait donné naissance à l'incroyable légende des Sept Dormants (*Comm. martyr. rom.*, p. 308-309, au 27 juillet), M. H. y a réussi, et d'une manière qui paraît très satisfaisante. C'est dans le texte même du récit *BHG.* 1594 qu'il a trouvé l'explication. L'hérésie de Théodore d'Aegaeae, qui contestait la résurrection des corps et dont l'hagiographe prétend savoir qu'elle sévit sous Théodose II, correspond sans doute à une poussée d'origénisme, dont il y a des traces dans l'historien Socrate, vers 440-446. Quant à l'évêque d'Éphèse à qui on attribue le mérite d'avoir reconnu, dans le miracle des sept martyrs de Dèce revenus si opportunément à la vie sous son épiscopat, la réfutation providentielle de l'hérésiarque Théodore, il s'appelait Étienne, comme l'atteste, entre autres, le *Parisinus* 1485, édité par Migne ; si son nom a été parfois supprimé ou plus souvent remplacé par celui d'un prédécesseur, la raison en est que le personnage, après s'être emparé par la violence du siège épiscopal (15 avril 448) et avoir pris part au trop fameux « brigandage d'Éphèse », fut condamné solennellement et déposé par le concile de Chalcédoine, le 29 octobre 451. C'est apparemment ce prélat sans scrupule qui fit rédiger à sa gloire

le prodigieux récit, en 449 ou 450, quelques mois après l'événement, lequel doit se placer dans l'été de 448.

La double date — début d'août et 22/23 octobre — où les Sept Dormants sont inscrits dans les synaxaires grecs intriguait déjà Papebroch (*Act. SS.*, Maii I, XLIX). Avec M. H. (p. 154-155), on peut se demander si la première n'était pas censée commémorer leur « manifestation » et la seconde leur martyre. Seule, en effet, la fête d'octobre est désignée par le mot *ἄθλησις*, tandis que les termes *ἀνάμνησις τῆς φανερώσεως* se rencontrent aussi bien en août qu'en octobre. — Les *Testi orientali inediti sopra i Sette Dormienti di Efeso*, publiés par Ignazio Guidi en 1884, ont été reproduits naguère dans le premier volume de la *Raccolta di scritti* de cet illustre orientaliste (Rome, 1945, p. 61-198). On y trouvera, p. 68, le passage de la vieille version copte BHO. 1016, qui évalue le temps passé par les saints dans la caverne non pas précisément à 182 ans (HONIGMANN, p. 137), et encore moins à *ἑτη τοβ'* (p. 166), mais à « cent septante et douze ans ». Cette formule étrange ne prouverait-elle pas que le traducteur égyptien lisait dans son modèle grec le chiffre 170, attesté aussi par Cedrenus (*ibid.*, note 5) ? Les douze années supplémentaires proviennent sans doute d'un correcteur qui aura voulu mettre son texte en harmonie avec d'autres documents. — Une autre version copte, éditée en 1947 par J. Drescher (*Three Coptic Legends*, p. 58), donne le chiffre de 372 ans, qui se lit dans la plupart des textes grecs.

XIX. *Theodoret of Cyrrhus and Basil of Seleucia* (p. 174-184). Discussion érudite qui aboutit à rendre vraisemblable que Théodoret ne mourut pas en 457 ou 458, comme on le dit d'habitude, mais seulement en 466, comme l'affirme le comte Marcellin dans sa chronique, et que Basile de Séleucie survécut au moins neuf ans à la date de 459, communément admise comme étant celle de sa mort.

XXI. *Zacharias of Mitylene* (p. 194-204). Nouvel examen des données biographiques concernant ce « rhéteur » ou « scholasticus », historien monophysite de l'Église, et nouvelles preuves de son identité avec le frère de Procope de Gaza et le métropolite orthodoxe de Mitylène en 536.

XXIII. *Two metropolitans, relatives of the Emperor Maurice : Domitianus of Melitene and Athenogenes of Petra* (p. 217-225). Le synaxaire consacre au premier de ces deux prélats une notice qui résume sans doute une Vie perdue. M. H. corrige les erreurs de cet abrégé en recourant à toute la documentation accessible. Nous ne voyons pas pourquoi il fait mourir S. Domitien le 12 janvier 602, plutôt que le 11, qui est dans Théophane, ou le 10, qui est la date de la commémoration liturgique.

Par le peu que nous en avons dit, on devinera sans peine l'intérêt exceptionnel que présentent pour nos études les *Patristic Studies* de M. H. D'autres, plus compétents que nous, ne manqueront pas de souligner leur importance au point de vue de la patrologie et de l'histoire de l'Orient chrétien, du IV^e au VII^e siècle. On ne peut que féliciter la Bibliothèque Vaticane d'avoir accueilli dans ses *Studi e testi* un volume qui fait indubitablement honneur à la collection.

F. HALKIN.

René Louis. *Autessiodurum christianum. Les églises d'Auxerre, des origines au XI^e siècle*. Paris, Clavreuil, 1952, in-4^o, 131 pp., plans, illustrations.

Id. *L'Église d'Auxerre et ses évêques avant saint Germain. Essai sur les plus anciens textes hagiographiques auxerrois*. Auxerre, Société des fouilles archéologiques, 1951, 52 pp. Extrait de *Saint Germain d'Auxerre et son temps* (Communications présentées à l'occasion du XIX^e Congrès de l'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes), p. 39-88.

Durant les dernières années, l'histoire d'Auxerre a été étudiée avec une ardeur et un succès remarquables. Un des principaux animateurs de ces recherches est M. René Louis. Il était tout désigné pour donner une vue d'ensemble des fouilles exécutées depuis une vingtaine d'années et pour les interpréter. Il y a parfaitement réussi dans son beau livre : *Autessiodurum christianum*. En 1927, il retrouvait, sous l'église de Saint-Pèlerin, les substructions de la petite basilique épiscopale du iv^e siècle ; la même année, il découvrait, sous des enduits postérieurs, trois fresques du ix^e siècle, « dont l'attribution aux environs de 855 ne fut pas mise en doute » (P. DESCHAMPS et M. THIBOUT, *La peinture murale en France. Le haut moyen âge et l'époque romane*, Paris, 1952, p. 2). Puis il se livrait à un travail acharné pour reconstituer le plan et l'architecture des cryptes carolingiennes de l'église abbatiale de Saint-Germain d'Auxerre. De cette « crypte-confession », telle que l'ont révélée les patientes études de M. L., M. Grabar écrivait : « Le sanctuaire-martyrium de Saint-Germain se trouva sensiblement agrandi du côté du chœur et doté d'un plan de chevet plus complexe que tout ce que la basilique chrétienne avait pu connaître jusque-là, en Orient comme en Occident » (*Martyrium*, t. I, Paris, 1946, p. 500). En 1929-1930, il dégagait la crypte de Saint-Amatre dans l'ancien cimetière chrétien du Mons Autricus. Enfin, les fouilles entreprises en 1925 sous la cathédrale ayant attiré à nouveau l'attention sur des fresques que l'on attribuait au xii^e ou xiii^e siècle, mais qui remontent au xi^e siècle, M. L., s'appuyant sur les travaux de M. A. Grabar (*L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1936, p. 234-236), voit dans le Christ à cheval, entouré de quatre anges, également à cheval, l'image du Christ empereur.

Cette trop brève énumération laisse déjà entrevoir les résultats qui ont récompensé les efforts de M. L. pour exhumer du sous-sol d'Auxerre les secrets du passé. Mais, afin de rendre à ces vénérables vestiges leur signification, l'archéologue a scrupuleusement consulté les textes. Tant l'introduction (*Le développement topographique d'Auxerre chrétien*) que les chapitres consacrés à la description des monuments sont accompagnés de notes où les passages principaux des documents sont reproduits. Faut-il rappeler que c'est à Auxerre, sous le pontificat de S. Aunaire (561 env. - 605), que fut écrit l'exemplaire du martyrologe hiéronymien d'où dérivent toutes les

copies substantantes ? Alors qu'Autun et Lyon sont représentés respectivement par 25 et 26 notices, Auxerre, qui, du point de vue ecclésiastique, n'avait nullement l'importance de ces deux villes, apparaît dans 30 notices, dont 20 concernent l'inhumation (*depositio*), le transfert (*translatio*) ou l'anniversaire du sacre de ses évêques. Ainsi que le dit Mgr Duchesne, l'église d'Auxerre possédait dès la fin du VI^e siècle un calendrier où étaient consignés tous les souvenirs des origines et de la tradition épiscopale ; ce calendrier a passé dans la compilation hiéronymienne transcrite au temps d'Aunaire. En dehors de la Vie de S. Germain d'Auxerre, qui date de la fin du V^e siècle, les autres Vies des premiers évêques sont ou de la fin du VI^e (S. Amatre, *BHL*. 356) ou du début du VII^e (S. Pèlerin, *BHL*. 6623 ; *Revelatio Corcodomi*, *BHL*. 5200). M. L. en a fait un examen critique dans le mémoire qu'il a lu au Congrès de 1948, organisé à l'occasion du XV^e centenaire de la mort de S. Germain. Il a extrait ce que ces récits, au total assez pauvres, pouvaient contenir au point de vue tant de l'histoire de la succession épiscopale que des données archéologiques. Il a également bien vu que c'est par une référence constante à l'hiéronymien qu'il faut éclaircir ces textes, nés, en partie, à l'époque d'Aunaire. Des trois pièces citées plus haut, la moins mauvaise est la Vie de S. Amatre ; celle de S. Pèlerin, suivant un procédé courant, tâche de relier artificiellement en une action commune, des personnages d'Auxerre commémorés par l'hiéronymien ; quant à la *Visio Corcodomi*, tissu d'invéraisemblances, elle regroupe dans une fonction liturgique « fantôme » la plupart des saints qui figurent dans la même compilation.

De cet état de choses, M. L. dégage quelques conclusions auxquelles on ne peut que souscrire. L'Église d'Auxerre, jusque vers 500, n'honorait officiellement aucun saint auxerrois sinon Germain ; l'hagiographie auxerroise est née au cours du VI^e siècle, surtout sous l'impulsion d'un de ses évêques les plus actifs, Aunaire ; il est difficile de maintenir S. Pèlerin dans la liste des évêques ; celui qui serait son successeur, Marcellianus, est douteux ; Valerianus, au milieu du IV^e siècle, est attesté par un document authentique.

Une lecture attentive des deux études de M. L. nous a suggéré les remarques de détail que voici. Le savant archéologue relègue parmi les « inventions » des romans hagiographiques les circonstances du mariage du jeune saint Amatre et de son ordination. Nous n'y contredirons pas, mais il importe surtout de découvrir les intentions qui ont inspiré l'hagiographe. Elles se devinent aisément si on compare ce récit avec d'autres, plus ou moins semblables, par exemple ceux de Grégoire de Tours au sujet des évêques Reticius et Simplicius d'Autun. On y reconnaît une exhortation à la chasteté et au célibat ecclésiastique (cf. *Anal. Boll.* LXV, 1947, 182) et un écho des canons des conciles du VI^e siècle, qui à plusieurs reprises rappellent aux clercs les devoirs de leur état. P. 43 (p. 7 de la brochure) nous lisons : « A part Lyon qui eut un évêque dès le II^e siècle et Arles au III^e, est-il une église de Gaule qui puisse revendiquer la possession d'un siège épiscopal avant Constantin ? » Ne faut-il pas ajouter au moins Toulouse ?

Au congrès d'Auxerre, nous avons étudié les passages interpolés de la Vie de S. Germain (*BHL*. 3453-3454) et particulièrement les paragraphes 49 et 60, qui dérivent de Bède. Nous rappelions que Bède lui-même, ainsi que l'avait démontré W. Meyer dans un article trop peu remarqué (*Die Legende des h. Albanus, des Protomartyr Angliae, in Texten vor Beda*, dans les *Abhandlungen* de Göttingue, *Philol.-hist. Klasse*, N. F., VIII, 1904, 1 ; cf. *Anal. Boll.* XXIV, 245-247), dépend d'une *Vita S. Albani* (*BHL*. 210 d), qui fut composée à Auxerre entre 515 et 540. W. Levison, le savant éditeur de la *Vita Germani*, est revenu sur la question et il entérine les conclusions de W. Meyer : « The first Passio Albani therefore can be dated about 515-540 » (*St. Alban and St. Albans*, dans *Antiquity*, t. XV, 1941, p. 349). M. Louis, dans une note un peu trop laconique (p. 46 ; p. 10 du tirage à part), se réfère à ces deux travaux, qu'il n'avait pu consulter. Il aurait eu intérêt à les mentionner dans son ouvrage sur *Les églises d'Auxerre*, surtout à propos de la fondation à Auxerre de la petite basilique en l'honneur de S. Alban (p. 14). Comme le remarque Levison : « A church of St. Alban existed there in the 9th century, which, according to tradition, had been erected by Germanus himself, and this tradition may be right in respect of the twofold mention of Alban in Constantius' Life of Germanus » (p. 347). La Vie de S. Alban, écrite à Auxerre, signale que S. Germain a emporté d'Angleterre de la poussière teintée du sang du martyr, mais elle ne fait pas allusion à l'érection d'une basilique. Le passage de la *Vita Germani* que M. L. cite p. 46, note 10 (p. 10 du tirage à part ; p. 14, note 14 des *Églises d'Auxerre*) ne figure pas dans la rédaction de Constantius, mais dans la version interpolée du VIII^e/IX^e siècle, où il dérive de Bède et indirectement de la *Vita Albani*.

Amené à parler du chef de S. Juste, qui fut transporté de Beauvais à Auxerre, M. L. affirme que la notice de ce martyr se trouve dans l'hiéronymien (p. 60-61). En fait, elle apparaît pour la première fois dans Usuard (18 octobre ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 461). Quant à la translation du chef, elle est mentionnée dans les *Vitae BHL*. 4590 et 4591. M. B. Bischoff, de Munich, a découvert récemment dans un feuillet de manuscrit, dont l'écriture anglo-saxonne est du VIII^e siècle, un fragment d'une Passion de S. Juste qui présente une recension plus ancienne que celles que nous connaissions. A deux reprises elle cite Amatre d'Auxerre : *episcopus Dei nomine Amator; ad servum Dei episcop[um nomine] Amatorem*, mais ne le qualifie pas de *sanctus*. Puisque le biographe d'Amatre ne fait aucune allusion à l'épisode relaté par la *Passio S. Iusti*, faut-il en conclure que cette dernière est certainement postérieure au VI^e siècle ? Notre collègue, le P. Coens, à qui M. Bischoff a bien voulu confier la copie du fragment retrouvé, aura l'occasion d'étudier ces problèmes en éditant le texte. En attendant, on peut consulter l'utile ouvrage du P. H. Moretus, S. J., *Les Passions de saint Lucien et leurs dérivés céphalophoriques* (Namur, 1953), p. 55-56, qui a souligné l'intérêt de la Passion de Juste pour l'histoire de la genèse de la céphalophorie.

La *Revelatio Corcodomi diaconi* met en scène un personnage tonsuré et vêtu en religieux, du nom de Sabinus, disciple de S. Germain. M. L., cherchant à l'identifier, écrit : « Il s'agit probablement de saint Savin, abbé en Poitou » (pp. 71, 88). Le problème est extrêmement complexe et a déjà fait couler beaucoup d'encre (cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 370, et plus particu-

lièrement la note de Mgr Duchesne, qui est jointe au commentaire). Seule l'étude méthodique des livres liturgiques permettrait peut-être de démêler cet écheveau et d'éclaircir les rapports entre S. Savin martyr et S. Savin confesseur.

Parmi les évêques d'Auxerre du ^{vi} siècle figure S. Optat, qui est mentionné deux fois dans l'Hiéronymien, au 2 mai : *Autisiodoro translatio corporum sanctorum confessorum Optati episcopi, Memorii presbiteri et Sanctiani presbiteri*; et au 31 août : *Autisiodoro Galliae sancti Optati episcopi*. Il aurait construit une basilique en l'honneur de S. Christophe. M. L. a proposé jadis une hypothèse assez audacieuse au sujet des deux compagnons de S. Optat. Il faudrait purement et simplement les rayer de la liste des saints, car ils devraient leur existence à une lecture erronée : *Depositio Optati episcopi sancte memorie* serait devenu : *Depositio Optati episcopi, Sanctini (Sanctiani) et Memorii* (Un prétendu groupe de saints auxerrois. *Optatus, Sanctinus et Memorius*, dans *Annales de Bourgogne*, t. VIII, 1936, p. 139-145). Peut-on admettre pour une notice d'Auxerre, relative à un évêque antérieur d'environ cinquante ans à Aunaire, une bévue aussi forte ? C'est d'autant moins vraisemblable que le martyrologe tient à préciser que Memorius et Sanctinus étaient prêtres. L'hypothèse de M. L. est ingénieuse, mais ne s'impose pas. Un paragraphe de la communication de M. L. est intitulé : *La légende orale de saint Pèlerin à Bouhy garde des réminiscences de cultes préchrétiens* (p. 67-70 ; 31-34 du tirage à part). Il découvre des vestiges païens dans l'épisode principal de la légende : Pèlerin, poursuivi par des païens, se réfugie dans un arbre creux ; trahi par un pan de son vêtement qui dépassait de la cachette, un serpent surgit à point nommé, s'enroule autour de l'arbre et protège le saint, qui remercie l'animal en lui offrant un collier de perles. Comme le suggère M. H.-I. Marrou, il s'agit vraisemblablement d'un décalque du récit talmudique du martyre d'Isaïe (*Revue de l'histoire des religions*, t. CXLIV, 1953, p. 126-127).

Ces quelques remarques prouveront à l'auteur de ces deux savants mémoires l'intérêt que nous avons pris à les lire. B. DE GAIFFIER.

Per HYLÉN. *Studien zu Sulpicius Severus*. Lund, Gleerup, 1940, xi-163 pp.

Gerald G. WALSH, S. J. NICETA OF REMESIANA, *Writings*. Bernard M. PEEBLES. SULPICIOUS SEVERUS, *Writings*. Rudolph E. MORRIS. VINCENT OF LERINS, *Commonitories*. J. Reginald O'DONNELL, C. S. B. PROSPER OF AQUITAINE, *Grace and Free Will*. New-York, Fathers of the Church, 1949, 443 pp. (= *The Fathers of the Church*, t. 7).

M. Hylén, dont la dissertation ne nous est parvenue qu'avec un notable retard, fait le plus grand honneur à l'école des latinistes suédois et en particulier au prof. Einar Löfstedt, son maître. Il a pris pour sujet l'œuvre entière de Sulpice Sévère, c'est-à-dire la Chronique et les écrits concernant S. Martin (*BHL*. 5610-5616).

Pour les sept lettres imprimées par Halm en appendice, M. H., après un examen rigoureux du style, les déclare non seulement supposées, mais de

plusieurs mains (p. 157). La Chronique n'a survécu que dans un seul manuscrit, le Palatinus lat. 825 (du x^e-xi^e siècle, s'il n'est pas un peu plus ancien) ; l'édition de Flacius Illyricus (Bâle, 1556) n'en avait pas utilisé d'autre. Quant au reste, le vrai embarras est celui du choix : les témoins sont innombrables et, bien loin qu'on en connaisse même approximativement la filiation, il serait illusoire de prétendre à un inventaire complet. Fort sagement, M. H. se borne à ceux qui sont accessibles par des éditions ou des collations, en y ajoutant, grâce à une photographie, l'Ambrosianus H. 224 Inf. (vraisemblablement du xii^e siècle pour sa portion la plus ancienne ; cf. *Anal. Boll.* XI, 342). Sauf ce dernier, sa liste est donc la même que dressait le P. Delehaye, en 1920, au début de son article sur *S. Martin et Sulpice Sévère* (*Anal. Boll.* XXXVIII, 11). Elle comprend l'édition incunable de Mombritius et l'*editio vulgata* (Lazius, Faber et Giselinus). Un compte soigneux est tenu des divers travaux critiques postérieurs à Halm et une table de concordance facilite les références à l'édition diplomatique du Livre d'Armagh (manuscrit D, Dublinensis) que John Gwynn a donnée en 1913.

Cette base est étroite. Il ne fallait pas demander à un latiniste de l'élargir en se faisant lui-même éditeur des textes, ni surtout de suppléer à la négligence des spécialistes en vérifiant l'importance que pourraient revêtir des versions en langue vulgaire, parfois d'une ancienneté respectable, comme celle d'Ælfric ; nous songeons à la traduction irlandaise (dont un témoin inédit, Egerton 91, fol. 44^v-46, est indépendant du *Lebor Brecc*, imprimé par Whitley Stokes et étudié par John Gwynn) et à la version galloise signalée par M. Thomas Jones (*Bulletin of the Board of Celtic Studies*, t. VIII, 1935, p. 109) et rendue depuis accessible dans une édition commode (Evan John Jones, *Buchedd Sant Martin*, Cardiff, 1945) ; l'original de la Chronique du moins, dans cette traduction (T. Jones, t. c., p. 112-120), nous paraît correctement identifié par l'éditeur comme un imprimé ; pour le reste, ce n'est pas démontré.

Il est un peu plus étonnant de ne pas trouver mention des passages découverts par M. M. Esposito (*A Fragment of the Dialogi of Sulpicius Severus*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XVIII, 1916-1917, p. 320-322, et dans ses *Textes et Études de littérature ancienne et médiévale*, III, Florence, 1921). Les portions conservées parmi les *Vitae Patrum* (BHL. 6526) ont aussi été négligées.

Les matériaux qu'il a choisis ont suffi pourtant à forger, entre les mains de M. H., un instrument des plus utiles pour l'étude de la latinité de Sulpice Sévère. L'auteur n'ignore pas qu'il y a beaucoup à faire encore pour la critique du texte (p. 14). Il a eu raison, cependant, de ne pas renoncer, pour ce motif, à son entreprise.

Le Veronensis est le mieux connu des manuscrits. Sans se dissimuler les fautes et même les interpolations qu'il contient, M. H. ne conteste pas que Halm ait bien fait de le prendre pour base et de lui accorder, en cas de contestation, le préjugé favorable. Dans son chapitre II, il en relève les caractéristiques, ainsi que celles des autres témoins, avec tout le soin qu'on n'accorde guère qu'aux vrais classiques. Il souscrit encore, à propos du Palatinus, au jugement de Halm : peu d'œuvres latines (il s'agit évidemment de l'antiquité

seule) ont été aussi favorisées au point de vue de la tradition de leur texte.

L'index complet de Sulpice Sévère que s'est confectionné M. H. n'est pas publié. Peut-être des procédés modernes, moins coûteux que la typographie, permettront-ils de le mettre un jour à la disposition des érudits.

Cette besogne ardue achevée, le savant scandinave s'est cru en mesure d'appliquer au texte deux critères négligés avant lui, sauf rarissimes exceptions : l'examen des clausules (chap. III) et celui de la *variatio sermonis* (chap. IV). L'observance du rythme est, en effet, bien nette chez Sulpice Sévère dans ses écrits martinien ; elle l'est beaucoup moins dans la Chronique. Quant au souci de ne point se répéter, il ne l'abandonne presque jamais.

Laissons les détails techniques. Aucun enseignement général ne s'en dégagerait. Chaque époque, chaque auteur, chaque œuvre, pour ainsi dire, doit être éprouvé dans un creuset particulier. L'instrument fabriqué par M. H. paraît heureusement adapté à son but. Il le manie avec patience, précision et dextérité. Ses conclusions, toujours fermes et bien tranchées, ne dépassent pas la mesure.

Il s'efforce d'abord de mettre en lumière les nuances qui distinguent la Chronique des autres écrits (p. 53-57). La divergence est notable dans les clausules rythmiques : 38,2 % contre 63,6 %. Quelle en est la raison ? Y a-t-il d'autres différences ? Sur la foi d'impressions générales, on tenait pour certain que le style de la Chronique, plus imprégné de Salluste, s'écartait davantage de la langue vulgaire et ecclésiastique, et qu'à l'intérieur, pour ainsi dire, des écrits martinien (dans la Chronique aussi, peut-être), l'influence des modèles n'était pas uniforme. Sur ce dernier chef, M. H. ajourne la sentence, en laissant l'espoir qu'il y reviendra dans une étude plus approfondie (p. 54). Il n'est pas en mesure non plus de produire une preuve rigoureuse du premier point. L'influence scripturaire lui semble plus prononcée dans les écrits martinien que dans la Chronique, bien que le sujet de celle-ci fût l'histoire d'Israël et celle de l'Église : c'est que, quand il parle de S. Martin, l'hagiographe gaulois ne s'évertue pas autant à plaire aux lettrés en serrant Salluste du plus près possible. Les emprunts et les parallèles classiques seraient environ trois fois moins nombreux.

Ce qui frappe surtout, c'est que la Chronique est beaucoup plus faiblement rythmée. Le motif serait le même : en polissant et repolissant ses phrases pour se rapprocher de la perfection classique, l'élève d'Ausone, dans la Chronique, a délibérément brisé les rythmes familiers de la « belle prose » gauloise du *v^e* siècle. Un détail bien observé, c'est que Sulpice Sévère, lorsqu'il se laisse emporter par l'intérêt du récit, au livre II de la Chronique, retombe dans des clausules plus rythmées. Aux écrits sur S. Martin, ouvrage d'édification et non de grande histoire, il convenait de donner, au contraire, l'ornement habituel du rythme. Ici encore, du reste, l'écrivain se laisse captiver par son sujet au point d'en oublier un peu les leçons reçues à Bordeaux dans sa jeunesse.

Un auteur qui a précisément adopté la forme du dialogue *quo ad levandum fastidium lectio variaretur* (*Dial.* III, 5, 6) ne saurait être que tout à fait

conscient du devoir que lui impose le bon usage, de plus en plus impérieux sur ce chapitre. Nyström, à propos de Columelle, allait jusqu'à dire que la *variatio sermonis*, de moyen littéraire, était devenue une fin en soi. M. H. trouverait pédant d'en administrer la preuve par des listes complètes. Son but reste toujours de forger un outil critique. Il se contente donc de quelques centaines d'exemples variés, tant pour le vocabulaire que pour la syntaxe. Les cas les plus fréquents concernent les verbes et les substantifs.

Passons aux applications pratiques de la méthode (p. 72-156). Sur la table de dissection, M. H. étend d'abord le *Dublinensis*. Quel crédit mérite l'hypothèse de Babut, qui confère au Livre d'Armagh la valeur d'un témoignage hors de pair? On se demandera s'il était nécessaire de revenir sur une théorie bien abandonnée depuis trente ans, mais M. H. tenait à essayer le tranchant de ses scalpels *in corpore vili*. Il peut être légitimement fier du résultat, et ces pages (75-83) méritent d'être proposées aux exercices de séminaire et de former les générations montantes. On y ajouterait volontiers une appréciation plus exacte du scribe, Ferdomnach, tirée surtout de l'étude de la première partie du Livre d'Armagh, qui renferme les *Libri Patricii* et d'autres pièces sur ce saint.

Voici les conclusions que tire M. H. de l'examen de D et de ses prétendues « bonnes leçons » : 1° ce manuscrit n'est pas le seul qui divise correctement les Dialogues en deux livres ; les titres placés en tête des Dialogues dans le Livre d'Armagh ne signifient rien ou peu de chose ; 2° Babut n'est pas fondé à affirmer que le *Dublinensis* contient (à leur place, ajoutons-nous) la prophétie de l'Antéchrist (*Dial.* II, 14) et la scène des fureurs de Brice (*Dial.* III, 15 et 16), sans porter aucune trace de la suppression de l'un de ces passages (ou de l'un et de l'autre) ; 3° il est indémontrable, en pure philologie, que les fameuses « lignes inédites » soient interpolées — ou le contraire ; l'ensemble est trop court pour autoriser une conclusion dans un sens ou dans l'autre ; en tout cas, ces lignes ne sont nullement nécessaires à l'intelligence du contexte ; 4° presque toutes les « bonnes leçons » que Babut relève comme propres au *Dublinensis* ou bien sont faites de lettres mal lues par lui, ou bien doivent être tenues pour douteuses, ou bien se retrouvent dans d'autres manuscrits. Le *Dublinensis* ne saurait donc se prévaloir d'une priorité quelconque et la tradition manuscrite, si compliquée, que propose Babut, n'est pas fondée en fait — non point d'ailleurs que le Livre d'Armagh perde toute valeur, ni que, parmi les observations de Babut, il n'y en ait de pertinentes. Il incombe à la critique de poursuivre ses efforts, sans désespérer d'atteindre un jour la pleine vérité (p. 84).

Toute cette étude est menée par M. H. directement sur les documents et presque sans recours à une autorité quelconque. Il est d'autant plus intéressant de constater qu'en fin de compte, le jeune et brillant chirurgien se déclare pleinement d'accord avec le vieux médecin consultant, au sujet du docteur de famille : « M. Babut est doué d'une imagination très vive » (H. DELEHAYE, *Anal. Boll.* XXXVIII, 6, repris par M. H., p. 82). *Exit Babutius*.

Le philologue suédois entreprend ensuite une série d'opérations

ANAL. BOLL. LXXII. — 18.

esthétiques. Parmi les passages qui l'ont intéressé ou frappé, 250 environ (pris à la Chronique pour une moitié) font l'objet de notes précises. Il est rare qu'une solution satisfaisante et même élégante ne soit pas clairement indiquée, ou du moins qu'une correction plausible ne puisse être suggérée.

L'impression d'ensemble qui s'en dégage, tout à fait subjective et personnelle, nous le concevons, c'est que le texte de Halm, dont nul mieux que le P. Delehaye n'a stigmatisé l'indigence en fait de variantes (*Anal. Boll.* XXXVIII, 10), n'est pas fondamentalement mauvais et que, pour le rendre tolérable, il conviendra de le retoucher plutôt que de le remplacer. Vue d'historien, nous en convenons, encore une fois, non de philologue, et qui s'attache aux divergences de sens plus qu'aux variantes morphologiques ou syntaxiques (*tum* ou *tunc*, *ut* ou *uti*, *super* ou *supra*, *si quae* ou *si qua*, et même *accubare* ou *occubare*, *Thebaidam* ou *Thebaidem*).

A quoi attribuer ce bonheur, cette chance imméritée de Halm ? A la rectitude de jugement qui, presque régulièrement, lui fit opter pour le meilleur manuscrit, et à sa connaissance générale de la langue. Et ne faut-il pas, en terminant, se demander si le peu d'avantage gagné et de progrès réalisé (nous parlons toujours en historien), après des recherches aussi approfondies, n'est pas dû à l'étroitesse de la base ? Celle-ci se limite, à peu près, aux témoins interrogés par Halm. Juges, avocats, procureurs, se contenteront-ils longtemps de discuter sur pièces déjà produites en première instance ? Le rapport d'expertise de M. H. suggère d'aller, sinon en appel, du moins devant une cour autrement constituée. Il ne saurait être question encore de cassation.

A quel point le texte de Halm est utilisable, l'excellente traduction anglaise des écrits martiniens de Sulpice Sévère que nous devons à l'un des meilleurs connaisseurs de la tradition manuscrite, M. Peebles, l'a démontré récemment : « The proof of the pudding is in the eating. » Strictement enserré dans le cadre de la collection où devait entrer sa version, M. P. n'a pu donner, en vingt pages d'introduction à peine, qu'une faible idée de sa vaste érudition. On la cherchera ailleurs (voir les comptes rendus du P. Delehaye, *Anal. Boll.* LV, 115, et LVI, 395).

Le texte de Halm est loin de pouvoir être considéré comme définitif et bien des érudits ont proposé des améliorations. Le traducteur s'est prescrit les règles suivantes : parmi ces suggestions, M. P. tâche de prendre en considération toutes celles qui affecteraient substantiellement le fond du texte, que ce soient des conjectures ou des variantes négligées, et chaque fois que sa version repose sur une leçon divergente, il l'indique. En voici, sauf erreur, le relevé complet : 113, 26 *duodeviginti* HALM] *XXII* PEEBLES ; 118, 20 *marcescentibus*] *marcentibus* ; 124, 24 *nec sibi nec aliis*] *nec sibi* ; 127, 1 *patrem familias*] *cocum patris familias* ; 132, 24 *in me Dei esse virtutem*] *me Dei esse v.* ; 134, 3 *prece*] *prae se* ; 140, 5 *parva*] *pauca* ; 153, 6 *totum*] *tunc* ; 163, 9 *ante postem*] *de poste* ; 164, 12 *Sulpici*] *Galle* ; 181, 17 *tum*] *arta tum* ; 184, 9 *eodem*] *eosdem* ; 209, 23 *obnoxius episcopis*] *obnixis* (ou *obnisis*) *sibi* ; 211, 12 †*patium*-

ur] *panduntur*. Quatorze en tout pour une bonne centaine de pages in-8°. Deux seulement sont de quelque conséquence : la première, car la chronologie de la vie de S. Martin dépend en partie de son âge à ce moment, et la dernière, à cause de l'attitude des autres évêques. En outre, deux ou trois fois M. P. admet quelques mots que Halm, sans oser les biffer de son texte, signa, lait comme interpolés.

La même question se pose avec insistance : cette convergence remarquable sur le fond vient-elle de l'admirable conservation du dossier ou faut-il n'y voir qu'une conséquence du très faible nombre de témoins interrogés ?

Le volume de M. P. rendra encore bien d'autres services. Il note, chez les classiques, maints nouveaux parallèles dont Sulpice Sévère s'est vraisemblablement inspiré. Les noms propres sont, autant que possible, brièvement identifiés au passage (*Logogiacum*, pour *Locotigiacum*, le nom gallo-romain de Ligugé, n'est assurément qu'une faute d'impression, p. 112, note 1). Quant à *Primuliacum*, où se place vraisemblablement la scène des Dialogues, M. P. note avec intérêt (p. 82, note 10) une suggestion de Camille Jullian (*Revue des Études anciennes*, t. XXV, 1923, p. 249-250) : il convient de chercher ce lieu, plutôt que dans le Midi, vers le centre de la Gaule, aux environs de Bourges, peut-être. Nul ne semble avoir rappelé le nom de Prémilhat (Allier), à moins de deux lieues de Montluçon, qui est un *Primilliacum* ou un *Primuliacum*. C'est une possibilité à examiner sur place. Les chapitres de la Chronique (II, 49 et 50) sur la condamnation de Priscillien sont traduits en appendice (p. 252-254).

Il ne nous reste que quelques lignes pour dire que les autres ouvrages inclus dans ce volume des *Fathers of the Church* sont traduits de façon compétente, avec une courte introduction.

P. GROSJEAN.

Francis WORMALD. *The Miniatures in the Gospels of St Augustine*. Cambridge, University Press, 1954, in-4°, ix-17 pp., 19 pl.

ID. *English Drawings of the Tenth and Eleventh Centuries*. Londres, Faber et Faber, 1952, 83 pp., 40 pl.

Un lien direct rattache le manuscrit 287 de Corpus Christi College (le plus vénérable de la donation de Matthieu Parker) non seulement à l'abbaye de Cantorbéry qui porta le nom de l'apôtre de l'Angleterre, mais à S. Augustin lui-même. La tradition prétend que cet évangélaire, malheureusement mutilé, appartient au premier archevêque, et ni dans l'écriture, une onciale du vi^e siècle, ni dans ce qui subsiste de l'illustration, M. Wormald n'a rien trouvé qui permît de l'infirmier.

Au terme d'une minutieuse enquête, menée parmi tous les témoins qui auraient pu servir de modèle ou d'inspiration, comme parmi ceux qui auraient pu être copiés de cet évangélaire, il conclut (p. 16) que le volume provient d'un centre provincial italien du vi^e siècle. Dix planches, dont deux en couleurs, donnent une idée parfaite de l'illustration. Neuf autres facilitent la

comparaison avec les principaux points de repère : le Barberinianus XXXI, 139, de la Vaticane (calendrier de 354), la stèle mithriaque de Karlsruhe, le Virgile en mosaïque du Bardo, à Tunis, le diptyque en ivoire du Dôme de Milan (v^e siècle), le manuscrit Royal I. E. vi, du British Museum (fragment de bible, provenant de Saint-Augustin de Cantorbéry, fin du viii^e siècle), le Codex Aureus de Stockholm et le Livre de Cerne, conservé à Cambridge.

L'art de l'illustration par de simples dessins au trait avait atteint un haut degré de perfection en Angleterre à la fin de la période anglo-saxonne, qui coïncide avec la restauration monastique. M. W. en a rassemblé une superbe série de spécimens, pour la plupart inédits ou connus seulement par de rares publications spécialisées. L'introduction, aussi abondante que fouillée, en retrace l'histoire, mais le catalogue des manuscrits où ces images ont été signalées, au nombre de 59, sera accueilli par les érudits avec une faveur spéciale (p. 59-80) : pour chacun, M. W. fixe la date, détermine le lieu d'origine, aussi précisément que possible, et fournit une liste de parallèles avec une bibliographie.

Une erreur géographique place Lobbes près de Liège (p. 22) : la célèbre abbaye, pour laquelle fut exécuté l'évangélaire donné ensuite par Athelstan à Christ Church de Cantorbéry (aujourd'hui le Cottonien Tiberius A. II, au British Museum), bien qu'elle ait dépendu de Liège, est en Hainaut.

P. GROSJEAN.

Robin FLOWER et Myles DILLON. *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*. Vol. III. Londres, British Museum, 1953, viii-281 pp., 25 pl.

Quand les deux premiers tomes de ce beau catalogue virent le jour, en 1926 (cf. *Anal. Boll.* XLV, 125), le travail avait duré quarante ans déjà et l'auteur du premier volume était mort depuis plus de dix ans. C'est encore sur une tombe que le troisième et dernier vient d'être déposé : Robin Flower, à qui nous devons l'introduction, qui retrace l'histoire de la collection, et la grosse partie des index, mourut le 16 janvier 1946. Il nous avait souvent entretenu de son intention de donner, en guise de prolégomènes, un aperçu détaillé, sinon complet, de l'histoire littéraire irlandaise. Nous apprenons, par la préface du volume que nous avons sous les yeux, que ce projet avait été abandonné par lui, sans doute à la suite des responsabilités qu'il avait dû prendre comme *Deputy Keeper* des manuscrits, en 1929, et de la maladie des yeux qui l'obligea à une retraite prématurée. Le petit livre annoncé ici même il y a quelques années, *The Irish Tradition* (*Anal. Boll.* LXVI, 331), devra tenir lieu de la grande publication attendue. M. Dillon a pris sur lui la tâche ingrate de la revision et de la correction des deux index. L'un donne les incipits de toutes les pièces décrites, en vers ou en prose, l'autre relève les matières principales et les noms propres. Les Vies de saints n'ont pas été groupées, comme l'ont été les divers cycles narratifs (au mot *Tales*, p. 274-276) avec renvoi aux titres séparés. Une série d'excellentes planches illustre le développement

de l'écriture du XII^e au XIX^e siècle. On a malheureusement omis de marquer de combien certaines de ces reproductions avaient été réduites.

P. GROSJEAN.

Francis OPPENHEIMER. *Frankish Themes and Problems*. Londres, Faber and Faber, 1952, gr. in-8°, 246 pp., ill.

ID. *The Legend of the Sainte Ampoule*. Ibid., 1953, gr. in-8°, 312 pp., ill.

Le premier de ces deux ouvrages forme une espèce d'introduction au second. En effet, les *Frankish Themes* comprennent cinq études que M. Oppenheimer a choisies parmi les différentes questions qu'il a rencontrées en préparant son travail sur la sainte Ampoule. Les trois premiers sujets se rapportent tous d'une certaine façon à S. Remi. 1. Où et quand baptisa-t-il Clovis ? 2. Comment expliquer le choix des quatre Miracles dont est faite la trame de sa plus ancienne Vie ? 3. De quand date l'église bâtie sur son tombeau ?

En ce qui concerne le premier point, M. O., sans s'attarder à de longues controverses, prend résolument position : Clovis fut baptisé à Tours, à la Noël de l'année 508. Certes, Grégoire de Tours indique la date de 496, mais en omettant de noter où eut lieu la cérémonie. Non sans raison, pense M. O. Et partant de cette double particularité, l'auteur expose sa théorie, qui consiste d'abord à mettre en évidence le caractère tendancieux, « propagandiste », dit-il, de l'exposé fait par l'évêque historien. Celui-ci veut montrer la supériorité du catholicisme qui mènera Clovis à la victoire grâce à sa conversion. Ensuite (et en cela il ne manque pas d'originalité), M. O. met fortement en lumière ce qu'il appelle la *Zahlenspielererei* de Grégoire de Tours, c'est-à-dire une arithmétique toute symbolique, faite d'allusions et cherchant à exprimer des réalités religieuses au moyen d'harmonies cachées. Les Gnostiques d'Orient en faisaient un usage abondant ; par l'intermédiaire du monachisme égyptien et des marchands de Syrie nos régions y furent initiées. A cette influence monastique M. O. consacre de nombreuses pages, qui mériteraient d'être passées au crible. N'insistons pas. Il veut surtout prouver comment tout l'arrangement chronologique donné à la biographie de Clovis découle de cette philosophie des nombres. « Quinze » est le chiffre sur lequel est axé le *curriculum vitae* du roi franc. Il partage sa vie en trois périodes : celle de son enfance (jusqu'à l'âge de quinze ans), puis quinze années vécues dans le paganisme et autant dans le catholicisme. Clovis fut donc baptisé à 30 ans, comme le Christ. Son baptême est de la sorte placé au milieu de son règne (si on le situe en 496, comme fait précisément Grégoire ; mais Tours, à cette date, n'étant pas encore sous l'empire de Clovis, il fallait taire le lieu de la cérémonie). Il régna 30 ans comme Constantin, dont l'historien tourangeau reconnaît en Clovis un émule ; ses victoires sont aussi le fruit de sa conversion. On voit comment il se fait que les dates importantes de la vie de Clovis s'espacent toujours de cinq en cinq ans (ou d'un multiple de cinq), constatation qui a tant intrigué les historiens. Pourquoi cinq ? Parce que cinq, comme trente, sont des symboles du Christ. Quinze est le nombre « faste » par excellence (l'origine de l'indiction n'est pas étrangère à cette conception).

La théorie de M. O. est ingénieuse. Convaincra-t-elle le lecteur ? Il aurait fallu pour cela traiter la question plus à fond (faire, par exemple, quelques sondages dans toute l'œuvre de Grégoire) et surtout avec un appareil plus technique. Il reste que cette contribution apporte un élément intéressant à la controverse qui, autour du baptême de Clovis, mit aux prises, en ces dernières années, de nombreux historiens tels que Krusch, Levillain, Lot, Calmette et notre compatriote van de Vijver (cf. *M. G.*, *Script. rer. merov.*, t. I, 1, *GREG. TUR.*, *Historiae*, nouv. éd. par KRUSCH et LEVISON, Hanoovre, 1937-1951, p. 76, note 3, et les *addenda* de la p. 538).

Pour interpréter les quatre Miracles de la Vie ancienne de S. Remi (*BHL*. 7150), M. O. part d'un postulat contestable (p. 67-68). L'exposé est d'ailleurs vicié par plus d'une erreur. Ainsi la scène reproduite à la planche 1b (face à la p. 32), ne représente pas la résurrection de la fille de Jaïre, comme l'indique M. O., mais celle de Lazare. L'imagerie de la résurrection de la fille de Jaïre est toute différente (cf. G. WILPERT, *I sarcofagi cristiani antichi*, Testo, t. II, p. 303-304 ; Tav., t. I, n^{os} CXXIII, 3, et XXXVIII, 3).

La troisième étude traite de l'église Saint-Remi (auparavant Saint-Christophe). Commencée vers 567, elle fut finalement consacrée vers 620 par l'évêque de Reims Sonnatius. L'intervalle d'un demi-siècle s'explique par les transformations et agrandissements qu'on fit subir à ce monument.

Dans la quatrième étude, la plus étendue des cinq, M. O. examine le bas-relief qui décore le tympan de la porte d'entrée de la basilique Saint-Jean-Baptiste à Monza. Il nous décrit l'évolution au cours des âges de cette sculpture datant, dans son état actuel, du début du xiv^e siècle, et qui aurait remplacé une ancienne peinture, ayant aussi évolué. Il passe ensuite en revue chacun des motifs en essayant d'en découvrir l'origine.

Le volume se termine par plus de soixante pages consacrées à la Fleur de lis. M. O. cherche d'abord une réponse à la question : quand et pourquoi cette figure de blason commença-t-elle à faire partie des armes royales de France ? Après quoi il retrace l'histoire de l'usage héraldique de ce meuble.

Une colombe descendant sur fond d'azur serait l'image qui inspira l'emblème (ainsi sont expliquées les couleurs de l'écu). L'expression Fleur de lis serait une déformation du latin *fluor lucis*, effluve de lumière, devenu en vieux français *flour de luce* (*flour* = fleur ; une forme anglaise du xvi^e siècle donne encore *flower de luce*, p. 175, note 1). Force est à M. O. d'avouer que bien des éléments de sa présentation restent hypothétiques, la carence des documents étant un obstacle insurmontable. Au demeurant, pas mal d'affirmations de l'auteur sont discutables. Est-il si sûr, par exemple, que l'emblème, quand il est représenté avec la S^{te} Vierge, se réfère toujours à la colombe (= l'Esprit-Saint) de l'Annonciation ? Personne n'ignore que la liturgie compare la Mère de Dieu à « un lis entre les épines ». Quant à la canonisation de Charlemagne, le 29 décembre 1165 (p. 211, note 1), il n'aurait pas été superflu d'ajouter qu'elle fut proclamée par un antipape, à l'instigation de

Frédéric I^{er} Barberousse, et que Rome ne la ratifia pas (cf. R. FOLZ, *Études sur le culte liturgique de Charlemagne*, Paris, 1951, p. 1).

On pourrait ajouter d'autres notes de lecture. Elles trahissent un manque de rigueur que souligne la rareté des références dans un travail de ce genre et qui se retrouve dans de malencontreuses coquilles, telles Louis III au lieu de Louis VIII (p. 225, renvoi manquant dans l'Index) ; S. Nicetius au lieu de S. Nicasius (p. 83).

Ces dernières remarques valent également pour le second ouvrage sur la sainte Ampoule, petite fiole conservée à Reims, qui servait au sacre des rois de France et fut détruite lors de la Révolution française. Voici, d'après l'auteur, comment la « Légende de la sainte Ampoule » fit son apparition dans l'histoire.

Vers le début du vir^e siècle, sous l'influence de la liturgie, on se mit à représenter, à Reims, le baptême de Notre-Seigneur selon un schème que pour plus de commodité nous appellerons, avec M. O., « the Reims design ». Une colombe descendant au-dessus de la tête du Christ et personnifiant l'Esprit-Saint tient dans son bec une ampoule, d'où découle un peu d'huile (allusion à l'onction qu'on fait sur le baptisé : *chrismatio*). Survinrent les pillages et les incendies, provoqués par les invasions barbares ; on perdit de vue la signification de ce symbolisme. Lorsqu'à la renaissance carolingienne on la retrouva, la perspective avait changé. Le dessin avait déjà acquis une antiquité relative, ce qui l'entourait d'un certain mystère ; en outre, le culte de S. Remi s'était popularisé. On commença donc par y voir une indication de la consécration épiscopale de S. Remi, consécration qui avait eu lieu à Reims et qui fit du nouvel élu l'apôtre « prédestiné » de sa ville épiscopale et de tout le peuple franc. Le sujet s'y prêtant aisément, on y greffa le souvenir d'un autre événement glorieux de la vie de S. Remi : le baptême de Clovis, qu'on plaça aussi à Reims. La colombe et l'ampoule immortalisèrent de la sorte la réponse miraculeuse donnée à la prière de Remi lorsqu'il se rendit compte que, par suite du retard du prêtre chargé de l'apporter, il lui manquait le saint chrême nécessaire pour parfaire les cérémonies du baptême. Le grand responsable de ces gloires rémoises est, on le devine, l'évêque Hincmar († 882), auteur de la *Vita Remigii* (BHL. 7152 et suiv.). Dans ce texte, on trouve pour la première fois réunies les deux légendes : celle qui est relative à la consécration épiscopale de S. Remi et celle qui concerne le baptême de Clovis.

M. O. décrit ensuite l'évolution du « dessin rémois » et raconte l'histoire de la sainte Ampoule, depuis les « deux (prétendues) ampoules de S. Remi », dont l'une devint la célèbre sainte Ampoule, jusqu'à la destruction de cette dernière, sur l'ordre de la Convention, en octobre 1793.

L'enquête se veut complète, intention en soi excellente. Il faut cependant regretter que l'auteur ne se limite pas plus strictement à son sujet. Il fatigue et égare son lecteur par de longues et inutiles digressions. Il y a excès, mais en même temps défaut : plusieurs prises de position, de nombreuses hypothèses ne sont pas justifiées. On trébuche sur des incorrections (*Odescale* pour *Godescale*, p. 106). Les index, utiles, certes, sont insuffisants ; la bibliographie n'est pas à jour.

Nous reconnaissons toutefois bien volontiers que M. O. (qui s'inspire à plus d'une reprise de l'ouvrage du P. Delehaye sur les *Légendes hagiographiques*) a des vues originales. Elles pourront, nous l'espérons, être un efficace stimulant de recherches plus méthodiques.

J. VAN DER STRAETEN.

Pierre DAVID. *Notes Compostellanes : I. La lettre du Pseudo-Léon sur la translation de saint Jacques ; II. Les chants de route des Pèlerins dans le « Codex Compostellanus »*. Extrait du *Bulletin des Études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, nouv. sér., t. XV (1951), p. 180-193.

Parmi les documents étranges que contient le *Liber Calixtinus* (BHL. 4076 a ; cf. *Anal. Boll.* LXIX, 173) figure une lettre attribuée au pape Léon. Il en existe plusieurs recensions. Mgr Duchesne et ensuite le P. Garcia Villada (cf. *Anal. Boll.* XLVIII, 403) en étudièrent trois qui étaient signalées dans la BHL. sous les n^{os} 4059-4061. Ils les classaient chronologiquement dans l'ordre suivant : BHL. 4060, 4059, 4061. Le P. Garcia Villada (*Historia eclesiástica de España*, t. I, 1, 1929, p. 368-376) n'avait pas remarqué que le P. Poncelet avait découvert, en 1909, parmi les manuscrits de la Bibliothèque Casanatense, à Rome, une quatrième recension (BHL. 4061 b) dont il a publié le texte (ms. 1104, fol. 6^v-7^v, XII^e siècle ; *Catal. Lat. Rom.*, p. 479-480).

M. l'abbé David vient de reprendre l'examen de la lettre apocryphe, mais il ignore, lui aussi, la découverte du P. Poncelet. Quoi qu'il en soit de cette omission, on saura gré à M. D. d'avoir donné le résultat de son étude attentive du manuscrit lat. 2036 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui est le seul témoin de la recension BHL. 4060. Ce codex provient de Saint-Martial de Limoges et est entièrement écrit en lettres carolines.

Au fol. 47^r (premier feuillet d'un quaternion) sont transcrites quelques oraisons liturgiques, qui se terminent au verso. Une autre main a ajouté en minuscule française une brève notice sur S. Jacques le Mineur et les noms de quelques apôtres. Nous publions ici ces derniers, M. David ne les ayant pas tous déchiffrés : *Tomas, Lebeus idem et Iudas Iacobi, Matheus Levi id est additus*. Au-dessus de *Levi*, le même scribe, semble-t-il, a ajouté : *Donatus*. Ces notes n'ont peut-être pas beaucoup d'intérêt ; cependant elles prouvent, s'il en était encore besoin, que les premiers documents qui parlent de la translation de S. Jacques doivent être étudiés à la lumière des *Indices apostolorum* où se trouvent mentionnés les différents noms des apôtres. Thaddée est appelé Lebbée, et Judas, frère de Jacques le Mineur ; *Levi id est additus* fait allusion à *Genèse* XXIV, 34 ; *Nombres* XVIII, 2. Dans le *Breviarium apostolorum* on lit : *Matthaeus ... qui interpretatur donatus* (Th. SCHERMANN, *Prophetarum Vitae fabulosae. Indices apostolorum discipulorumque Domini...* Leipzig, 1907, passim).

C'est à la suite de ces notes qu'a été copiée, en écriture wisigothique, la lettre du pseudo-Léon. Grâce à une reproduction photo-

graphique de ce folio, le lecteur peut se rendre compte exactement de la disposition de l'ensemble.

D'après M. D., le manuscrit de Saint-Martial serait du x^e ou du xi^e siècle : « Le texte en caractères wisigothiques a été introduit dans le manuscrit alors que celui-ci était entièrement constitué ; on a pour cela utilisé une page presque entièrement blanche, au début d'un quaternion » (p. 188) ; et il ajoute : « Nous pourrions conclure que, selon toute probabilité, la lettre du pseudo-Léon a été transcrite dans le manuscrit de Saint-Martial vers le milieu du xi^e siècle. » Il propose aussi de corriger l'ordre chronologique établi par L. Duchesne et Z. Garcia Villada. La recension du manuscrit de Saint-Martial, vu la date qui lui est maintenant assignée et sa forme rédactionnelle, ne serait plus le premier témoin. Pour résoudre ce problème, il conviendrait, croyons-nous, de comparer non seulement les récits parallèles *BHL.* 4058 et 4068, mais aussi, par exemple, *BHL.* 4065, 4069 et les Vies de S. Torquatus et de ses compagnons (*BHL.* 8308-8311).

Dans la seconde partie de son article, M. D. attire l'attention sur quelques acclamations, en langue vulgaire, que les pèlerins chantaient après avoir entendu une strophe latine. Nous aurions dans ces hymnes un exemple « de ces combinaisons de chants populaires à refrain, auxquels le vulgaire ignorant le latin prenait part à sa manière en intercalant quelques mots en sa langue usuelle » (p. 192).

B. DE GAIFFIER.

Walther HOLTZMANN. *Papsturkunden in England*, tome III. Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1952, gr. in-8°, 596 pp. (= *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, Phil.-hist. Klasse, Dritte Folge, 33).

C'est une réelle satisfaction pour l'historien, et un heureux signe des temps, de voir se compléter une section importante de la collection des *Papsturkunden*, longtemps dirigée par feu Paul-F. Kehr. Lorsqu'il y a plus de vingt-cinq ans, ce grand initiateur confia au jeune W. Holtzmann les travaux qui devaient préparer, dans le cadre de sa vaste entreprise, la publication d'une *Anglia pontificia*, ni le maître ni le disciple ne prévoyaient les puissants obstacles qui ralentiraient l'exécution de leur plan commun.

Certaines difficultés inhérentes au projet lui-même pouvaient, assurément, être vaincues par un pionnier intelligent et tenace. Rappelons d'abord que les savants allemands avaient beaucoup moins dirigé leurs antennes vers les fonds d'archives ecclésiastiques d'Angleterre que, par exemple, vers ceux de France, d'Italie ou de nos régions, où l'Empire germanique médiéval plongeait de nombreuses racines. A M. H. un long et difficile travail de prospection s'imposait d'emblée. De plus, dans le domaine des diplômes pontificaux, la recherche s'organise autrement en Grande-Bretagne que partout ailleurs, la Réforme du xv^e siècle ayant non seulement détruit mais encore beaucoup déplacé les documents de ce genre. Dans l'intro-

duction de son premier volume (1931), M. H. avait étudié longuement le sort des archives ecclésiastiques par suite de la sécularisation des instituts religieux sous Henry VIII et de l'attribution de leurs biens à divers établissements publics ou privés : *Das Schicksal der englischen Klosterarchive*. Pour répertorier ce qui a survécu aux décrets ordonnant la destruction de tous les privilèges délivrés par la chancellerie romaine, il a fallu visiter, outre les fonds d'archives de l'État, ceux de nombreuses maisons d'instruction (collèges) ou de bienfaisance (hôpitaux), ceux des chapitres cathédraux et de plusieurs familles titrées, diverses collections d'« antiquaires », etc. M. H. s'y employa méritoirement au cours de nombreux voyages scientifiques en Angleterre. Mais à partir de l'été 1939, la guerre fut la grande responsable des retards que subit le travail. Elle retint l'auteur loin de ses études. Par bonheur, les matériaux laborieusement rassemblés par lui purent être sauvés de tout dommage, grâce aux soins attentifs de M^{me} Holtzmann, à qui le présent volume est, à bon droit, dédié. Cependant, la perte de tous les livres du rayon anglais, à la Bibliothèque sinistrée de l'Université de Bonn, ne fut pas pour faciliter l'achèvement du recueil des *Papsturkunden*, déclare M. H., qui paraît renoncer, quant à lui, à édifier dans les circonstances présentes le monument rêvé d'une *Anglia pontificia*. Il faudra donc attendre la relève.

Le tome que nous présentons contient, en ordre principal, l'inventaire des bibliothèques d'Oxford et de Cambridge, celui de la Rylands Library à Manchester et de quelques archives privées, comme celles du duc de Rutland, du marquis de Bath et du comte de Leicester, ainsi que divers *Nachträge* s'ajoutant aux fonds londoniens déjà analysés dans les volumes précédents. Un seul manuscrit appartient à une bibliothèque du continent, mais il est d'importance, et nous tenons à le signaler dans ce Bulletin parce qu'il provient de l'ancien Museum Bollandianum. Il s'agit du recueil 7965-73 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. VI, n° 3723), formé par la réunion de documents divers — chroniques, diplômes et lettres — qui ont pour objet des monastères d'Angleterre. Nous avons examiné ce volume, coté anciennement + ms. 157 et dont plusieurs feuillets portent des indications de la main de Bollandus et de Janninck. Les textes ont été copiés à Anvers vers 1640, d'après des manuscrits d'outre-Manche communiqués à Bollandus, en même temps que d'autres, de même nature, rassemblés dans un recueil similaire, coté + ms. 73, auquel on renvoie à plus d'une reprise, mais qui semble s'être perdu. Parmi les pièces qu'il publie dans la seconde partie — la plus considérable — de son ouvrage (p. 124-596), nous constatons que M. H. a tiré une quantité appréciable de diplômes inédits d'un cartulaire de St. Albans, qui occupe les fol. 151-216 du manuscrit de Bruxelles, sous le titre, ajouté plus tard par Janninck : *Monasterii S. Albani in Anglia privilegia et scripta apostolica atque regalia*. On peut regretter, avec le professeur de Bonn, que la dernière partie de cet ensemble de

documents manque dans le recueil et que le manuscrit n° 73, auquel Janninck renvoie pour le reste, ait été perdu. Peut-être retrouvera-t-on, quelque jour, à Bruxelles ou ailleurs, ce volume, précieux encore à d'autres titres, comme l'indique, p. 120-123, M. H., toujours attentif à rendre service.

Ce souci de l'auteur d'être utile, même en dehors de sa spécialité, se révèle à plus d'un endroit de son inventaire, où nous avons bénéficié de diverses mentions de nature hagiographique, ajoutées par surcroît à l'analyse de manuscrits moins connus ou peu accessibles. Ainsi, dans le fonds Ashmole de la Bodléienne, le manuscrit 794 contient une *Vita Cadoci*, où M. H. reconnaît le texte *BHL*. 1491 ; à Oxford encore, au Jesus College, le manuscrit 79 s'ouvre sur une Vie du pape Léon IX (*BHL*. 4818) ; la bibliothèque de l'Université, à Cambridge, compte, parmi les recueils dépouillés ici, plusieurs documents hagiographiques, par exemple, sur le roi martyr S. Edmond (Add. 850), ou encore une *Vita fratris Godrici primi fundatoris ecclesie de Trokeholt* (Add. 3020), qui serait à confronter avec la *Vita B. Godrici de Finchale* qui se rencontre dans le manuscrit Add. 3037. Celui-ci renferme d'autres biographies de saints anglais, dont on trouvera le détail chez M. H. (p. 58) ; de même, les Add. 3096 (p. 58-59) et 4458 (p. 62) du même fonds sont des recueils hagiographiques. Notons, enfin, à cause de son origine belge, l'Add. 3069, un *Collectarius* qui fut en usage, au xiv^e siècle, à Saint-Adrien de Grammont.

M. COENS.

David C. DOUGLAS et George W. GREENAWAY. *English Historical Documents, 1042-1189*. Londres, Eyre et Spottiswoode, 1953, xxiv-1014 pp.

Andrew BROWNING. *English Historical Documents, 1660-1714*. Ibid., 1953, xxxii-966 pp., carte.

W. Croft DICKINSON, Gordon DONALDSON et Isabel A. MILNE. *A Source Book of Scottish History*. T. I : From the Earliest Times to 1424. T. II : From 1424 to 1567. Édimbourg, Nelson, 1952 et 1953, x-218 et vii-230 pp.

C'est un pis-aller, sans doute, que de renoncer à faire lire les sources dans le texte original, sinon à tous les futurs médiévistes, du moins à la foule des étudiants en histoire, et de leur épargner ainsi la peine, même légère, que coûterait un entraînement personnel dans les bibliothèques, et jusqu'à l'ennui de transcrire sur un bulletin le titre exact de quelque grande collection, comme les *Acta Sanctorum* (qu'on nous excusera de prendre pour exemple), avec l'indication précise du mois et du tome. Plus grave encore est-il de ne plus leur proposer les moins rebutants et les plus intelligibles des écrits latins ou anglo-normands, même à doses homéopathiques. Trêve de regrets : les habitudes sont prises. Il fallait pourtant songer sérieusement à mettre les étudiants plus ou moins en contact avec les auteurs. Pour ceux qui ne connaîtraient guère de l'histoire que ce qu'ils seraient forcés d'en absorber à l'université, la seule

solution était celle à laquelle s'est attelé, avec un courage méritoire, le prof. David Douglas, aidé de quelques collaborateurs : présenter en traduction les documents essentiels de l'histoire d'Angleterre, accompagnés de pièces qui sont plutôt destinées à montrer, par des exemples, le genre de matériaux dont se construit l'histoire générale et particulière. Cette collection comprendra treize volumes, de format imposant et de typographie serrée, d'un millier de pages chacun.

Ainsi, les jeunes gens, dispensés par leurs professeurs (sinon encore explicitement par leurs programmes) de recourir jamais aux originaux, pourront se donner quelque illusion d'un travail sérieux grâce à ces excellentes traductions des morceaux les plus importants. Plus heureux encore, parce que plus conscients de leur bonheur, les érudits blanchis sous le harnais qui, dans ces volumes, retrouveront une large anthologie des textes fondamentaux, non point pour assouvir leur curiosité, comme ceux qu'avait rassemblés, en d'agréables petits volumes, feu G. G. Coulton, mais intelligemment choisis pour leur valeur de fond, pour la lumière qu'ils projettent sur l'ensemble des événements, pour les souvenirs qu'ils évoquent. De telles lectures devraient être prescrites contre la spécialisation sénile, cette sclérose de l'érudition ; elles reposent et rafraîchissent l'esprit plus que les croisières lointaines aux pays des littératures, celles-ci fussent-elles vraiment tout à fait étrangères, ou dans d'autres domaines de l'érudition. Pour servir de livres de chevet, ces tomes de *Documents* sont déjà bien lourds, et pourtant, en les refermant, on se prend à regretter qu'ils n'aient pas été allongés encore par la réimpression des textes mêmes, latins, anglo-saxons ou anglo-normands : dix petits volumes au lieu d'un grand auraient fait un bien joli cadeau pour les jubilés de professorat — mais au total, ils auraient constitué une bibliothèque nouvelle, et c'est ce qu'on avait le dessein d'éviter.

De larges introductions, qui servent de guide bibliographique, précèdent chacune des sections principales. Au tome II, celle qui concerne l'Église en Angleterre de 1042 à 1189 (p. 586-597) est excellente. Nous nous associons avec émotion à l'hommage que rend, en passant, à l'œuvre de Reginald Lane Poole, M. D., qui fut avec nous l'élève de l'éminent médiéviste et diplomate. Ces sortes de préfaces, si précieuses, vieilliront assez vite. Les textes demeurent, et le jugement porté sur la valeur des ouvrages, mais les livres les plus modernes sont vite remplacés par d'autres. Déjà, par exemple, quelques additions pourraient être suggérées, particulièrement en matière d'histoire ecclésiastique. C'est ici qu'a porté le principal effort des *Medieval Classics*, édités chez Nelson par MM. Galbraith et Mynors, et dont nous rendrons compte dans un prochain Bulletin. Un autre cas est celui de la version anglaise, la première, peut-être, qui soit intégrale, de la *Carta Caritatis* (t. II, p. 687), texte emprunté au tome I^{er} des *Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis* de J.-M. Canivez. C'est le document essentiel, mais tant de découvertes et de discussions récentes y ont trait qu'une simple référence à cette édition et à celle de Migne, ainsi qu'en général aux anciens recueils des Statuts de l'Ordre de Cîteaux, ne saurait être considérée comme suffi-

sante. Du reste, et en vue d'un prochain tirage, signalons que les disputes qui s'éternisaient à ce propos et risquaient de s'envenimer, viennent de prendre une nouvelle tournure, grâce à l'importante découverte de M. J.-A. Lefèvre : du manuscrit 1207 de Sainte-Geneviève, à Paris, cet érudit a exhumé le texte complet du dossier présenté à Calixte II en 1119 et l'a publié dans les *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorum* (t. XVI, 1954, p. 97-104), restituant ainsi la véritable évolution du droit cistercien primitif de 1114 à 1119, si étrangement déformée jusqu'ici et semée de faux problèmes.

En attendant le tome 1^{er}, qui ira du début du vi^e siècle au milieu du x^e, le plus intéressant des volumes déjà publiés est pour nous celui qu'a mis au point le directeur même de l'entreprise, M. David Douglas, en collaboration avec M. G. W. Greenaway. Le sujet principal, pour ne pas dire unique, en est la conquête normande, ses causes et ses effets, jusqu'à sa consolidation, à la mort d'Henry II : « 1066 and all that ». On aura une idée de la très vaste échelle adoptée par MM. D. et G. quand on saura que la Chronique anglo-saxonne pour les années 1042-1155 est imprimée en entier, d'après les trois manuscrits C, D et R, en une traduction nouvelle, sur colonnes parallèles lorsque les recensions divergent (soit près de 100 pages), et que la tapisserie de Bayeux, qui est aussi un document, et des meilleurs, est reproduite d'un bout à l'autre, en 80 planches, avec un copieux commentaire. Marquons les divisions de ce volume : 100 pages d'introduction et de bibliographie générale, 200 pour les chroniques, 200 pour le gouvernement et l'administration (générale et locale, judiciaire et financière), 200 pour l'Église (avec des sections importantes consacrées à la carrière et à la politique de Lanfranc et de S. Anselme, 70 pages sur S. Thomas Becket, les textes essentiels concernant la conquête de l'Irlande, un choix d'actes épiscopaux, et enfin des extraits du *Poli-eraticus* et du *Metalogicon* de Jean de Salisbury). Le reste du volume, 200 pages encore, traite du pays et du peuple : la société agraire (chartes et testaments anglo-saxons, le *Domesday Book* et les pièces qui s'y rattachent), la féodalité anglo-normande (une série de *Cartae baronum* de 1166, notamment, et une quarantaine de chartes féodales, dont la dernière en date est la cession de Meath, en Irlande, à Hugues de Lassy, en 1172) ; enfin 40 pièces, dont une douzaine pour Londres, illustrent la formation des villes. En appendice, une table synoptique des règnes, 18 tableaux généalogiques, la liste des évêques de tous les sièges anglais et la table pascale.

On n'est que bien rarement d'accord, même entre amis, sur la manière de dresser un index. Dans ces volumes, les éditeurs semblent avoir voulu surtout orienter un lecteur soucieux de parcourir d'affilée tous les traités, par exemple, ou toutes les chartes. L'index est donc une table des matières réduite en ordre alphabétique. Il ne faut pas espérer y retrouver un détail particulier ou un nom propre, comme la mention de S. Hugues de Cluny (mort en 1109) dans une charte anglaise contemporaine (entre 1078 et 1082). Pour la commodité du lecteur qui n'aurait besoin que de consulter les textes et non de les lire de bout en bout, il ne serait pas mauvais, au lieu de laisser le même titre courant, au haut des pages, pour un document de quelque longueur, d'indiquer plutôt, ou d'indiquer aussi, la subdivision ou le paragraphe. — P. 590, lire : Janauscheck ; p. 593, l'ouvrage de Dom Gougau, *Christianity in Celtic Lands*, est vieilli de dix ans ; p. 687 : MIGNE..., col. 1377-1384.

Nous ne pouvons entrer dans le même détail pour le tome VIII, qui traite d'une période beaucoup plus moderne. Dans ce volume, préparé par le prof. Andrew Browning, il n'y avait plus de tapisserie à reproduire, mais le nombre des cartes et diagrammes est fort augmenté : 21 cartes, dont une hors-texte, et 7 tableaux généalogiques.

Plus modestement, mais avec non moins d'érudition et de soin, les sources de l'histoire d'Écosse sont mises à la disposition des étudiants, en traduction anglaise (ou dans le texte original quand il s'agit de l'écossois moderne des Basses-Terres ou d'une phrase latine très brève), par un groupe de professeurs, qui ont eu le souci de ne rien négliger, depuis des extraits de Tacite jusqu'aux actes officiels de l'abdication de Marie Stuart et à l'établissement de Moray comme régent. Dans les limites de ces volumes, plus petits de format, mais d'une égale perfection typographique, on peut dire que rien d'essentiel n'est oublié : au moins quelques lignes, parfois fort curieuses, sur presque tous les sujets. Citons, en 1384, un extrait de compte : *Et pro uno instrumento dicto «gun» empto pro castro de Edynburgh iiij li*. Les introductions sont brèves et bien au point.

P. GROSJEAN.

A. DE MEYER et J. M. DE SMET. *Guigo's Consuetudines van de eerste Kartuizers*. Bruxelles, 1951, 99 pp. (= *Mededelingen van de Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België*, t. XIII [1951], n° 6).

ID. *Notes sur quelques sources littéraires relatives à Guigue I^{er}, cinquième Prieur de la Grande Chartreuse*. Dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLVIII (1953), p. 168-196.

Paul Alfred SCHLÜTER. *Tagebuch eines Mönches*. Des Kartäuserpriors Gigo Meditationen aus dem Lateinischen übertragen und eingeführt. Paderborn, Schöningh, 1952, 192 pp.

La Grande Chartreuse, par un Chartreux. Paris et Grenoble, Arthaud, 1950, iv-331 pp., ill.

The Carthusians. Origin, Spirit, Family Life. Westminster (Maryland), Newman Press, 1952, 108 pp.

Ancient Devotions to the Sacred Heart of Jesus by Carthusian Monks of the XIV-XVII centuries. Londres, Burns Oates et Washbourne, 1953, in-16, xvi-232 pp.

Le chanoine A. De Meyer avait entrepris, avec M. l'abbé J.-M. De Smet, l'étude critique des origines de la Grande Chartreuse. Une première partie de ce travail parut en 1951. Il est permis d'en espérer l'achèvement, puisque M. De S. a publié déjà, en 1953, tout un nouveau chapitre, auquel le regretté professeur de Louvain avait activement collaboré, et qu'il promet une adaptation française de la première partie.

Quel fut exactement le rôle de Guigue I^{er} dans l'établissement et la fixa-

tion des règles et coutumes monastiques ? Les auteurs, en répondant à cette question essentielle, écartent nombre d'opinions traditionnelles et de pieuses légendes, mais ils ne le font qu'en bonne méthode, grâce à l'étude attentive de toute la littérature, et celle-ci est surtout hagiographique.

L'essai de 1951 est consacré aux *Consuetudines* publiées par Guigue en 1116, seule source qui fasse connaître avec quelque exactitude le mode de vie des premiers Chartreux et aide à comprendre leur succès. Bien que ce coutumier soit rédigé sous forme de lettre, c'est un vrai code, et qui resta en vigueur jusqu'en 1259, date à laquelle, sans être aboli, il fut modifié par les *Statuta antiqua*. Les idées directrices en sont la solitude, la pauvreté et l'apostolat, celui-ci par la diffusion des bonnes lettres, *manibus praedicando*. Ces *Consuetudines* se rattachent à une double tradition : celle des législateurs monastiques dont la vie et les écrits pouvaient fournir un modèle à Guigue, et celle de ses prédécesseurs immédiats. Parmi les premiers, on aperçoit S. Jérôme, S. Benoît, S. Pierre Damien, S. Rodolphe de Camaldoli ; parmi ceux qui avaient marqué déjà la Chartreuse de leur influence : le fondateur, S. Bruno, ses successeurs, S. Landuin, S. Pierre et S. Jean, qui suivirent ses traces sans ajouter à ses enseignements, et S. Hugues de Grenoble, lien vivant entre la Chartreuse et l'érémisme italien. Guigue ne s'est nullement contenté de coucher par écrit les coutumes que l'on observait avant lui. Il y a introduit maints changements, en faisant appel à des autorités qu'il tenait pour plus vénérables. Fort de son mandat de prieur et du soutien de l'évêque de Grenoble, il renouvelle en effet la vie cartusienne, sans craindre de rejeter des traditions encore jeunes.

Les sources littéraires qui nous renseignent sur Guigue sont nombreuses et variées : le *De vita sua* de Guibert de Nogent, la Chronique des premiers Chartreux (dans sa double recension, *Laudemus*, la plus ancienne, et *Magister* ; un passage de *Laudemus* peut être daté de 1151 au plus tard ; la notice consacrée à Guigue est d'une autre main que les quatre premières) ; ensuite, le *De Miraculis* de Pierre le Vénérable, la Vie de S. Godefroid d'Amiens, par Nicolas de Soissons (*BHL*. 3573), la Vie de S. Anselme de Belley (*BHL*. 560), celle de S. Étienne d'Aubazine (*BHL*. 7916), le troisième livre de Geoffroy d'Auxerre sur S. Bernard (*BHL*. 1227). Les auteurs passent au crible tous ces récits, situent exactement les diverses œuvres où ils les ont rencontrés et assignent à celles-ci leur place dans l'évolution hagiographique. Deux chapitres de Gautier Map (*De Nugis curialium*, I, 16 et 28) ont échappé à leur attention : ils ont été rédigés en 1182 seulement, mais le remuant archidiacre, qui cite peu ses sources, n'avait pas pour habitude de copier des témoignages tout récents. Ses pages, on le sait, gardent quelques souvenirs précieux qui remontent fort haut (cf. *Anal. Boll.* LXXI, 386). Un appendice, sur S. Bernard et les *Méditations* de Guigue, et d'autres endroits encore, laissent voir que M. De Smet, peu satisfait de l'édition donnée par Dom Wilmart, en prépare une nouvelle.

La traduction allemande des pensées de Guigue a été faite par M. Schlüter sur le texte latin arrangé par Dom Wilmart. Elle est précédée d'une brève introduction et d'une lettre-préface de M. Philothée Böhner, auteur d'une version anglaise du même recueil.

Les nouvelles éditions du guide officiel, par un Chartreux anonyme,

à partir de la huitième (1950), s'ornent d'admirables photographies. Corrigées légèrement en 1930, ces pages, qui datent de 1886, ont été encore un peu retouchées, sans perdre la simplicité et la ferveur contenue qui en firent le succès. On n'y cherchera, en fait d'histoire, que le récit approuvé et traditionnel.

Le but de la plaquette américaine est également l'édification. Une trentaine de pages sont consacrées à S. Bruno, le reste à la description de la vocation cartusienne, de la vie en solitude et en communauté, du gouvernement de l'Ordre; enfin, quelques détails pratiques pour les candidats et une liste, fort utile, des Chartreuses du monde entier complètent cette révision d'un petit ouvrage publié d'abord en 1924.

Dom Innocent Le Masson, Général des Chartreux, imprima en 1694, pour les religieuses de son Ordre, un exercice de dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, inspiré par le petit livre d'une Visitandine. Lors de la troisième édition française, en 1886, un autre moine, Dom Cyprien-Marie Boutrais, y joignit des lectures prises, pour chaque jour de l'année, à d'anciens auteurs chartreux. L'ouvrage fut traduit en anglais dès 1895. Dom Benoît Willis, prieur de Parkminster, l'a revu et préfacé pour cette quatrième édition anglaise.

P. GROSJEAN.

Jakob Mois. *Das Stift Rottenbuch in der Kirchenreform des XI.-XII. Jahrhunderts*. Ein Beitrag zur Ordensgeschichte der Augustiner-Chorherren. Munich, Verlag des Erzbischöflichen Ordinariats, 1953, gr. in-8°, xii-384 pp. (= *Beiträge zur altbayerischen Kirchengeschichte*, 19).

On a pu s'étonner que les établissements de chanoines réguliers en Bavière, si nombreux autrefois et si importants pour la vie religieuse du pays, n'aient guère bénéficié, de la part des historiens modernes, d'études systématiques et approfondies. Il est vrai que, la sécularisation de 1803 ayant rayé ces couvents de la carte de l'Allemagne, toute liaison vivante avec leur passé avait été rompue. La copieuse monographie de M. J. Mois sur Rottenbuch renouvelle d'autant plus méritoirement et corrige sur certains points nos connaissances touchant la fondation, le développement rapide et les luttes réformatrices de cette maison, qui eut, comme on sait, plusieurs filiales, telles Berchtesgaden, Klosterrath, Diessen, etc.

Des deux siècles indiqués dans le titre de l'ouvrage, c'est celui des origines de Rottenbuch (1073-1085) qui nous intéresse ici plus particulièrement. Cette fondation est en relations étroites avec la famille des Welfes (ou Guelfes). La *Genealogia Welforum* et l'*Historia Welforum*, composées respectivement vers 1130 et 1170, nous ont laissé, sur ce point, un récit où la critique, par la plume de M. Erich König (*Die süddeutschen Welfen als Klostergründer*, Stuttgart, 1934), trouva une erreur de perspective à redresser. On y rapporte, en effet, qu'Étichon, un des ancêtres des Welfes, avait fondé vers 900 une *cella* monastique dans l'Ammergau, mais que

son fils Henri transféra plus tard les religieux à Altomünster près d'Aichach. Or, après M. König, l'auteur montre que le transfert en cet endroit contredit trop manifestement les traditions bénédictines d'Altomünster, consignées peu après 1056 par Othlon de Saint-Emmeran dans sa *Vita Altonis*. Des indices convergents permettent d'affirmer que c'est au lieu nommé Raitenbuch que le petit monastère de l'Ammergau se réorganisa. Il s'appela Altenmünster (*monasterium vetus*), lorsque Welfo IV eut introduit à Rottenbuch les chanoines réguliers et doté leur établissement. D'où la confusion avec Altomünster dans les écrits de l'âge postérieur.

Un document qu'on appelle la *Donatio Welfonis IV* et qui concerne l'année 1073 — à tort on a voulu y voir l'instrument même de la fondation — comprend la clause suivante : *Idem etiam prefatus dux felicis memorie triginta et unum mansos proximos ad Raytenpuech donavit reliquiis sancte Marie aliorumque sanctorum que ibidem continentur*. Sur la nature et la provenance de ces reliques de la Vierge et des saints, dont la trace s'est depuis longtemps perdue, M. M. n'a pu nous éclairer, faute de renseignements anciens. Notons que la fête patronale et la dédicace de l'église, à Rottenbuch, se célébraient le 8 septembre, en la Nativité de Notre-Dame.

Parmi les saints personnages cités au cours de cette histoire, nous relevons S. Altmann, évêque de Passau († 1091), qui assista Welfo IV et son épouse Judith dans leur pieuse initiative à Rottenbuch, heureux d'y trouver une occasion de promouvoir le renouveau religieux de l'Église ; la B^{se} Herluca, qui, avec son confident et futur biographe Paul de Bernried, travailla dans le même sens que les chanoines de Rottenbuch à propager les idées de réforme du clergé (voir, sur la *Vita Herlucae*, le récent article du P. Damien Van den Eynde, O. F. M., paru ici même, t. LXXI, p. 323-325) ; la B^{se} Mechtilde (ou Mathilde), qui fut à Diessen une fervente disciple du prévôt Hartwic et dont la Vie fut écrite par le moine cistercien Engelhard (*BHL*. 5686). A propos d'Hartwic, ancien religieux de Rottenbuch, on notera que les chroniqueurs de Diessen et de Rottenbuch font parfois précéder son nom du titre *beatus* ; nous ne croyons pas, cependant, qu'il ait jamais été honoré d'un culte proprement dit.

M. COENS.

STEVEN RUNCIMAN. *A History of the Crusades*. T. I: *The First Crusade and the Foundation of the Kingdom of Jerusalem* ; t. II: *The Kingdom of Jerusalem and the Frankish East*. Cambridge, University Press, 1951-1952, xiv-377 pp., 8 pl. ; xii-523 pp., 8 pl.

PAUL PELLIOT. *Mélanges sur l'époque des Croisades*. Paris, 1951, 97 pp. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XLIV.

EUDES DE DEUIL. *La Croisade de Louis VII, roi de France*, publiée par Henri WAQUET. Paris, P. Geuthner, 1949, 89 pp. (= *Documents relatifs à l'histoire des Croisades*, publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, III).

Pour se justifier d'oser entreprendre, seul, une tâche à laquelle
ANAL. BOLL. LXXII. — 19.

un groupe d'érudits, surtout américains, se propose d'appliquer la somme d'efforts collectifs, M. Runciman écrit dans sa préface :

« History-writing to-day has passed into an Alexandrian age, where criticism has overpowered creation. Faced by the mountainous heap of the minutiae of knowledge and awed by the watchful severity of his colleagues, the modern historian too often takes refuge in learned articles or narrowly specialized dissertations, small fortresses that are easy to defend from attack. His work can be of the highest value ; but it is not an end in itself. I believe that the supreme duty of the historian is to write history, that is to say, to attempt to record in one sweeping sequence the greater events and movements that have swayed the destinies of man. »

On admettra d'autant plus volontiers la franchise d'une telle déclaration de principes que le savant qui l'émet n'a pas laissé de faire précéder son ouvrage général de plusieurs minutieuses études de détail, un peu à la manière dont il nous montre les armées qui bataillent dans ses pages détachant des « scouts » en mission de reconnaissance. Il suffira de rappeler la contribution si documentée qu'ici même M. R. a apportée aux *Mélanges Paul Peeters* (t. II, 1950), sous le titre : *The Holy Lance found at Antioch*. D'autre part, il est trop évident que peu d'événements, au même titre que les Croisades, ont affecté la marche de l'humanité et méritent de ne pas être envisagés de façon mesquine, et que, jusqu'à présent, sous le rapport de l'historiographie de ces expéditions, le public de langue anglaise était moins bien partagé que celui de langue française ou allemande.

On saura donc gré à leur auteur de ces deux volumes, que recommandent des qualités à la mesure de l'ampleur de l'entreprise : information abondante, variée et assez souvent de première main, l'indication des sources grecques, latines, arabes, arméniennes, syriaques ou autres accompagnant le récit au bas des pages et leur examen critique succinct présenté dans un appendice spécial, à la fin de chaque tome ; préoccupation de se tenir au-dessus des parties en présence et de faire droit à leurs justes revendications, ceci valant surtout pour les Grecs, les chrétiens orientaux et les Musulmans — peut-être la nationalité de l'auteur concourt-elle à lui faciliter cette impartialité — ; sérénité du jugement dans l'appréciation des mobiles complexes auxquels obéissent les principaux protagonistes et les foules ; justesse et agrément de la psychologie ; souci d'éclairer les événements à la lumière des siècles antérieurs, de les ordonner harmonieusement, de les laisser parler en évitant de céder à la tentation, qui s'offre si fréquemment, de moraliser à leur propos. Parallèlement à ces vertus de fond, M. R., sans rechercher les formules brillantes ni les effets dramatiques, a le don d'évoquer de vivants tableaux, colorés, sobrement pathétiques ou relevés d'une touche d'humour, et son style atteint souvent à l'« epical quality » dont il est parlé dans la préface.

Les deux volumes déjà parus se correspondent en quelque sorte antithétiquement : chacun d'eux se termine par la prise de Jérusalem.

salem, tombée, la première fois, aux mains des Francs (1099), la seconde fois, 88 ans plus tard, reconquise par Saladin, après la bataille de Hattin, dont s'occupe un appendice spécial. Un troisième et dernier volume traitera du royaume de Saint-Jean d'Acre et des croisades qui ont suivi les deux premières ; sans doute aussi dégagera-t-il la signification générale de cet immense mouvement d'hommes et d'idées.

Il n'est pas question d'entrer ici dans la discussion de ces quelque 900 pages, illustrées de planches et rendues plus utiles encore par l'adjonction de cartes détaillées, de listes généalogiques, d'une bibliographie et d'un index des noms. Disons seulement qu'étant donné le point de vue auquel aime à se placer le byzantiniste qu'est M. R., nous avons été étonné de ne pas le voir faire état de l'apport du P. Grumel, travaillant sur les données d'Ohnsorge, dans le tome III (1945) des *Études Byzantines*, sous le titre explicite : *Au seuil de la III^e Croisade. Deux lettres de Manuel Comnène au pape* (= Eugène III). Après quoi nous nous arrêterons, plus près de nos études, à un événement auquel M. R. s'intéresse particulièrement, comme son article cité plus haut suffit à le prouver.

Il s'agit, au lendemain de la prise d'Antioche, qui marque un tournant décisif de la première croisade, des prétendues révélations de S. André à Pierre Barthélemy, relatives à la découverte de la Sainte Lance. M. R. replace ces visions dans le climat psychologique de l'époque, ce climat qu'achevaient d'enfiévrer pour les croisés leur situation exceptionnelle, les rumeurs incontrôlables qui ont coutume de circuler dans les armées, les rivalités de clan. On ne peut se défendre de l'impression qu'un homme comme Pierre Barthélemy fut manœuvré, sinon dès le début, du moins très tôt après, par des politiciens intéressés à propager ces récits qui impliquaient des condamnations de personnes et de tendances. C'est dans ces conditions que prend tout son relief la haute figure du chef de cette croisade, le légat du pape Adhémar de Monteil, évêque du Puy, qui sut garder son bon sens et rester de sang-froid, se refusant d'emblée à être entraîné par l'engouement collectif. M. R. n'a pas à cacher l'admiration que ce personnage lui inspire et n'en déplore que plus justement sa disparition prématurée, véritable catastrophe, du point de vue religieux, pour l'expédition confiée à sa conduite.

Mais tout le monde serait-il prêt à attribuer aux déclarations de Pierre le rôle que M. R. leur accorde ? On peut en douter en lisant notamment l'article du P. Peeters : *Un témoignage autographe sur le siège d'Antioche par les Croisés en 1098*, paru dans les *Miscellanea historica in honorem Alberti De Meyer*, t. I (Louvain, 1946), et reproduit dans ses *Recherches d'histoire et de philologie orientales*, t. II (Bruxelles, 1951). Ce témoignage autographe, on le sait, est celui d'un copiste arménien, Hovannès, qui, des hauteurs du mont Casios, eut tout le loisir de voir se dérouler les opérations et, dans un colophon de son manuscrit, les décrivit à sa façon. Or, sur les visions de Pierre, ce témoin est muet. « Silence invraisemblable et impossible, écrit le P. Peeters, si un tel coup de théâtre s'était produit à ce moment, ainsi qu'on l'a prétendu ; car, dans la flambée d'enthousiasme que cette révélation aurait allumée, elle serait devenue inséparable du récit de la victoire. Ce n'est assurément point par souci de brièveté que Hovannès se donne l'air de l'ignorer.

La vérité est qu'on en parla fort peu dans Antioche ce jour-là. L'« invention » de la sainte Lance avait eu lieu le 12 (plus exactement, selon M. R., le 15) juin... Elle s'était heurtée à l'indifférence à peu près générale et n'avait pas relevé le moral de l'armée chrétienne, dont la situation ne cessa de s'aggraver. Ce ne fut que plus tard, quand les croisés étaient déjà en marche vers Jérusalem, que ces révélations parurent un instant sur le point de trouver créance, au prix de nouvelles supercheries, qui finalement coûtèrent la vie à Pierre Barthélemi, principal agent de toute cette imposture. » On voit qu'au moins un point d'interrogation est posé par ce document et son commentaire, une de ces *minutiae* dont nous savons que M. R. les dédaigne moins que personne.

D'autres problèmes sont soulevés par la lecture des *Mélanges sur l'époque des Croisades*, étude communiquée en 1944 par Paul Pelliot à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Nous retiendrons surtout le premier des cinq articles qu'elle contient ; il constitue une leçon de prudence, utile à méditer, « quant au crédit que méritent certains travaux qui font cependant autorité pour l'histoire de l'Orient latin (p. 1) ».

Il y est question, d'abord, de la date du synode d'Antioche, où Aubry de Beauvais, évêque d'Ostie et légat pontifical, déposa le patriarche Raoul de Domfront. Le regretté sinologue démontre, grâce surtout à un texte de Guillaume de Tyr, négligé par Röhrich, qu'il faut la placer le 30 novembre 1140, et non un an plus tôt comme le font Wilken, Hefele, Röhrich (seconde manière), Chabot, Grousset, Cahen et, à leur suite, M. Runciman ; d'autre part, cette date commande celle de la consécration solennelle, par le susdit légat, du Temple de Jérusalem, transformé en église chrétienne (2 avril 1141 ; Röhrich : 9 avril 1140), et du même coup celle du concile, de Jérusalem cette fois, qu'Aubry convoqua aussitôt après et où une tentative fut faite pour ramener l'Eglise d'Arménie à l'obédience de Rome. P. a découvert d'ailleurs que ce dernier millésime, qu'aucune source occidentale ne donne, nous est très exactement conservé par un document oriental qu'intéressaient évidemment ces tractations : la *Chronique du royaume de la Petite Arménie*, de Simpad.

Plus loin, à la suite de toute une série de recoupements méthodiques et patients, il est amené à conclure, sans guère pouvoir hésiter, qu'il faut abaisser jusqu'en 1163 la mort du roi Baudouin III (10 février) et l'avènement d'Amaury I^{er} (18 février), que Röhrich et Grousset (et M. Runciman après eux) fixent en 1162.

Le même article de P. s'attache à relever les confusions commises par Röhrich au sujet du siège de Hugues, l'*episcopus Gabulensis* qui, au témoignage d'Otto de Freising, apporta dès 1145 en Europe les premières nouvelles au sujet du Prêtre-Jean. Ce siège est Gabala, l'actuel Djebelé, ainsi que M. Runciman l'a bien vu, et non Djébeil, l'autre ville côtière située un peu plus au sud. La personnalité de cet évêque latin et sa carrière sont ensuite examinées avec un soin et une attention exemplaires.

Dans un autre article de ces *Mélanges*, toujours à propos du Prêtre-Jean, dont Pelliot cherchait à élucider le mystère, un texte important à cet égard de Guillaume de Rubrouck est cité, où il est dit : « Aussi lit-on dans l'*Histoire d'Antioche* que les Turcs envoyèrent demander au roi Coirchan du secours contre les Francs ; tous les Turcs en effet étaient venus de ces régions-là.

Ce Coir était un Caracatai... » Très ingénieusement, Pellicot suppose que Rubrouck, bon transcripteur, avait écrit Corchan, et il retrouve sous ce nom celui de l'atabeg de Mossoul, Kerboga, à qui il fut fait appel par la garnison turque qui détenait encore la citadelle d'Antioche, après la prise de la ville par les chrétiens, en 1098.

Nous voilà ramenés, par ce biais, à l'histoire des croisades, pour la période qui nous occupe. Signalons, pour terminer, l'édition, par M. Henri Waquet, du texte latin d'Eudes de Deuil, qui relate les préambules et la première partie (1147-1148) de la croisade du roi de France Louis VII. Le même érudit avait déjà publié et traduit, en 1929, le texte de la *Vie de Louis VI le Gros*, par Suger, dans la collection des *Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*.

Eudes de Deuil était, lors de cette expédition, attaché au roi en qualité de chapelain et de secrétaire. C'est sous forme d'une lettre à Suger — à qui il devait succéder un jour comme abbé de Saint-Denis — qu'il fait le récit du voyage jusqu'à l'embarquement du roi à Attalia. Le parti pris antibyzzantin est assez flagrant. L'édition est faite d'après le seul manuscrit qui contienne cette pièce, le n° H 39 de la bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier ; une brève introduction et des notes l'accompagnent. C'est l'édition que M. R. a utilisée. Elle a paru comme tome 3 d'une collection de *Documents relatifs à l'histoire des Croisades* qui doit son existence à l'initiative de M. René Dussaud. Les tomes 4 et 5 de cette même collection, publiés respectivement en 1949 et 1951, donnent une traduction annotée, par M. Gaudetroy-Demombynes, des *Voyages* d'Ibn Jobaïr. Mais il faudra attendre le volume suivant pour connaître dans cette traduction les impressions recueillies en Syrie par le voyageur, parti de Grenade le 1^{er} février 1183, et qui fit notamment une halte de deux mois à Damas, avant de visiter Tyr et de se rembarquer à Saint-Jean d'Acre en octobre 1184. Les deux premiers tomes de la collection : *Onze poèmes de Rutebeuf concernant la Croisade*, publiés par Julia Bastin et Edmond Faral (1946), et *l'Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, d'Henri de Valenciennes, publiée par Jean Longnon (1948), pourront être utilement confrontés avec le troisième volume, à paraître sans doute prochainement, du bel ouvrage de M. Runciman. P. DEVOS.

Stefano ORLANDI, O. P. *Il VII° Centenario della Predicazione e Ricordi di S. Pietro Martire in Firenze (1245-1945)*. Florence, Il Rosario, 1946-1947, 148 pp., illustrations hors texte. Extrait des *Memorie Domenicane*, t. 63-64.

Id. *S. Pietro martire da Verona. Leggenda di Fra Tommaso Agni da Lentini nel volgare trecentesco con lettera di Fra Roderico de Alencia*. Ibid., 1952, xiii-82 pp., 8 pl. hors texte.

Antoine DONDAINE, O. P. *Saint Pierre martyr. Études*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XXIII (1953), p. 66-162.

S. Pierre martyr, lâchement assassiné dans une embuscade le 6 avril 1252, fut canonisé dès le 24 mars 1253 (BHL. 6722). Ce double anniversaire ne pouvait passer inaperçu. Le P. Orlandi

n'a pas voulu seulement le commémorer ; il a surtout été préoccupé de mieux connaître la vie du saint, son activité apostolique, spécialement à Florence. La série d'articles, publiés d'abord dans les *Memorie Domenicane* et réunis ensuite en volume, comprend deux parties : la prédication de S. Pierre de Vérone à Florence ; les souvenirs du martyr dans cette ville. En appendice sont reproduits de nombreux documents provenant le plus souvent des Archives de l'État de Florence. Nous aurons l'occasion, en étudiant le travail du P. Dondaine, de revenir sur plusieurs points étudiés par le P. Orlandi.

Le titre du second livre composé par le dominicain italien en indique clairement le contenu. Après une brève introduction, où est résumée la Vie du saint, il donne la traduction de la lettre qu'un confrère écrivit à S. Raymond de Peñafort peu de temps après le crime.

Ce document, malheureusement incomplet, ne fut découvert et édité qu'en 1886 par le P. Balme, O. P. Le supplément de la *BHL.*, sous le numéro 6721 a, omet de signaler que cette édition fut reproduite en 1889 dans l'*Année dominicaine* (t. IX, avril, p. 901-903). Le P. Dondaine (p. 99), qui a examiné l'unique manuscrit (Barcelone, Université, 593, fol. 58), a constaté que l'auteur s'appelait *Romeus* et non *Rodericus* de Atencia. Déjà J. Miquel Rosell avait rectifié le prénom ; mais c'est par erreur, sans doute, qu'il transcrit : *de Acentia* (*Manuscriptos hagiográficos de la Biblioteca Universitaria de Barcelona*, dans *Revista española de Teología*, t. XII, 1952, p. 138-139).

La Vie italienne de S. Pierre martyr, qu'imprime ensuite le P. O., avait été publiée en 1862 par R. De Visiani dans une plaquette aujourd'hui fort rare, d'après l'unique manuscrit conservé maintenant à Novare (Fonds Negrone, n° 10 bis ; cf. G. MAZZATINTI - A. SORBELLI, *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, t. XXXI, 1925, p. 154). Tout en s'aidant de l'édition de De Visiani, le P. O. a pris soin de revoir le texte sur le manuscrit. Celui-ci, qui est du xiv^e siècle, comprend en outre la traduction italienne de la Vie de S. Dominique écrite par Constantin, évêque d'Orvieto, mort à la fin de l'année 1256 (*BHL.* 2218). Il semble bien que les deux *volgarizzamenti* sont du même auteur ; telle est, du moins, l'opinion du P. O., qui, sans fournir d'arguments, propose d'y voir l'œuvre soit de Zanobi de' Guasconi, soit de Jacques Passavanti, tous deux de l'Ordre de S. Dominique et ayant vécu à Santa Maria Novella au xiv^e siècle (cf. St. ORLANDI, O. P., *La Biblioteca di S. Maria Novella in Firenze dal sec. XIV al sec. XIX*, 1952, pp. 11-13, 83). R. De Visiani et, après lui, Fr. Zambrini (*Le opere volgari a stampa dei secoli XIII e XIV*, 4^e éd., 1878, col. 1072) avaient cru reconnaître dans la version italienne la *Vita* de Pierre martyr qui figure dans la Légende dorée. En réalité, c'est la *Vita* de Thomas Agni de Lentin (*BHL.* 6723) qui a été fidèlement traduite.

En note (p. x) le savant dominicain annonce qu'il compte également réimprimer le *volgarizzamento* de la Vie de S. Dominique, édité en 1867 par P.

Ferrato d'après le codex de Visiani. Ce texte vient d'être republié, en partie, dans la magnifique anthologie de Giuseppe De Luca (*Prosatori minori del Trecento*, t. I: *Scrittori di religione*, Milan, 1954, p. 769-792).

Le P. Antoine Dondaine, O. P., dont les travaux sur les Cathares ont été très remarquables, a été amené à reviser tout le dossier de S. Pierre martyr. Son importante contribution comprend deux parties : I. Précis de la vie de saint Pierre martyr ; II. Les sources hagiographiques de la vie du saint. La sûreté de l'information n'a d'égale que la sérénité de la critique. Pour ne pas être trop long, nous nous contenterons d'énumérer quelques points qui méritent particulièrement d'être signalés.

S. Pierre est né aux confins du XII^e et du XIII^e siècle, sans qu'on puisse préciser davantage. Si le zélé prédicateur a reçu un mandat officiel à Milan en 1232-1233, ce n'est pas celui d'inquisiteur ; il ne sera chargé de cette fonction qu'en 1251. Récemment, dans un article très fouillé sur l'histoire des confréries et des congrégations, le P. G. Meersseman attribuait au premier martyr dominicain la fondation à Milan en 1232 de la Société de la Vierge et de la Société de la foi ou des fidèles (*Les Confréries de Saint-Pierre Martyr*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XXI, 1951, p. 57-59). « Nous avons quelque difficulté à enregistrer ces précisions, écrit le P. A. D., non pas que nous songions à nier l'apparition à cet instant des deux groupements des fidèles milanais : le fait est certain. Mais le rôle accordé à frère Pierre de Vérone est beaucoup moins assuré » (p. 72 ; cf. p. 81, note 41).

Thomas de Lentini rapporte que Pierre prêcha à Rome : *apud Urbem etiam* (Act. SS., April. III, 690). Cette information assez vague vient d'être complétée grâce à un texte récemment découvert. Le P. J. Paltrinieri, Salésien, examinant le manuscrit 1794 de l'Université de Bologne, a remarqué qu'il ne contenait pas seulement le *Liber epilogorum in gesta sanctorum* de Barthélemy de Trente, O. P., analysé jadis par le P. Poncelet (*Anal. Boll.* XXIX, 14-20 ; cf. XLII, 352), mais aussi un *Liber Miraculorum* de ce même écrivain (*Un' opera finora sconosciuta : Il « Liber Miraculorum B. M. V. » di fra Bartolomeo Tridentino*, dans *Salesianum*, t. XII, 1950, p. 372-397). Parmi les 218 *exempla* de cette collection, figure sous le n° 65 le récit de la guérison d'un *custos bubalorum*, qui se termine par ces mots : *Hec mihi pater Petrus Veronensis Ordinis Fratrum Predicatorum, vir graciosus et fide dignus, retulit apud Romam*. Le P. Paltrinieri identifiait non sans quelque hésitation ce *Petrus Veronensis* avec notre saint. Il n'y a pas à hésiter ; on peut même préciser que ce séjour eut lieu au printemps de 1244, grâce aux indices fournis par le miracle n° 204 de la même collection, ainsi que l'expose le P. D. : « En effet, par un autre récit du même ouvrage, nous savons que Barthélemy de Trente était présent dans la capitale de la chrétienté au début du printemps de 1244, le 25 mars : il y a une grande probabilité que c'est à ce moment qu'il y aura rencontré Pierre de Vérone » (p. 76).

A propos du séjour à Florence en 1245, s'il faut écarter certains faits attestés uniquement par des documents tardifs, par contre on perçoit au travers de témoignages sûrs le rayonnement de l'action de S. Pierre dans la cité de l'Arno. C'est durant ce séjour qu'il aurait été en relation avec les sept fondateurs des Servites de Marie. Naguère le P. Meersseman avait montré

que la *Legenda de Origine Ordinis Fratrum Servorum Virginis Mariae* (BHL. 7583), écrite par Pierre de Todi au début de 1318, n'était pas exempte de quelque confusion (*Études sur les anciennes confréries dominicaines*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XXII, 1952, p. 7; voir aussi St. ORLANDI, *Il VII^o Centenario*, p. 12-18). Le P. D. tâche de préciser, en des termes judicieusement dosés, ce que l'histoire peut retenir du chapitre XIII de la *Legenda*: *Qualiter Domina nostra beato Petro martiri in visione habitum et regulam fratribus nostris dandam demonstravit*. « Que la tradition se fût embellie après trois quarts de siècle, la chose paraîtra évidente à qui lira le récit de Pierre de Todi; qu'elle n'ait aucun fondement historique, il serait déraisonnable de le soutenir. En effet, Pierre de Todi a connu S. Alexis, l'un des sept fondateurs; il l'a questionné sur les origines de leur ordre: on ne peut penser qu'il ait créé de toutes pièces le rôle attribué à S. Pierre Martyr. Mais comment faire la part de la vérité dans ce récit diffus, le seul témoin de la tradition? Il paraît plus sage de confesser notre impuissance et retenir que les Servites adoptèrent des Constitutions en grande partie décalquées sur celles des frères prêcheurs (dans la rédaction de S. Raymond de Peñafort publiée en 1241): l'influence dominicaine est évidente » (p. 80-81).

Le P. D. tient à remarquer qu'il admet l'attribution de la *Legenda de origine* à Pierre de Todi (p. 80, note 37). C'était aussi l'avis d'un des meilleurs historiens de l'Ordre des Servites. Le P. José Albarelli nous écrivait en février 1939: « J'admets avec le Père Taucci que Pierre de Todi est l'auteur et de la *Legenda de origine* et de la *Vita B. Philippi*. Pierre de Todi ne dit pas grand-chose de nos origines, mais, au moins, dit-il ce qu'il sait. » Dans une lettre de 1935, il appréciait ainsi l'œuvre du chroniqueur: il « nous relate ce qu'il a pu recueillir de S. Alexis. Mais... (*sic*) il nie les miracles des SS. Fondateurs et ne souffle mot des visions, excepté celle de S. Pierre Martyr. » Récemment le P. A. J. Papi, O. S. M., s'est prononcé également en faveur de la thèse du P. Taucci (*Origine delle Costituzioni dei Servi di Maria*, Rome, 1949, p. 153; cf. A. DAL PINO, dans *Studi storici dell' Ordine dei Servi di Maria*, t. V, 1953, p. 136).

Un des apports à la fois les plus neufs et les plus intéressants de l'article du P. D. est la publication d'une lettre de S. Pierre martyr *ad Priorissam sancti Petri in Campo sancto*. Le document avait été signalé en 1910 par Ad. Partera et Ant. Podlaha dans leur catalogue des manuscrits du chapitre métropolitain de Prague, mais était resté inédit. Le P. D. l'imprime ici, en l'éclairant de toute la richesse de son information. Après en avoir fixé la date: 1248-1249, il s'ingénie à identifier le monastère de Saint-Pierre *in Campo sancto*. Parmi les neuf maisons de moniales érigées à Milan qu'énumère Bernard Gui († 1331) dans son catalogue des couvents et monastères de l'Ordre, on trouve: *Monasterium de Vinea prope fratres, in honore sancti Petri apostoli; cuius monasterii dispositor et institutor fuit a principio sui sanctus Petrus martir de Ordine predicatorum dum adhuc viveret*. Ce n'est toutefois pas, semble-t-il, de ce monastère que la correspondante de S. Pierre de Vérone aurait été la prieure, mais d'une communauté nouvelle, constituée par un groupe de religieuses qui auraient essaimé de Saint-Pierre *de Vinea*. Quoi qu'il

en soit, la lettre nous révèle dans le futur martyr un homme nourri de la Bible, à la direction discrète et ferme, soucieux de vie intérieure et regrettant d'être trop souvent contraint de quitter sa cellule.

Dans la seconde partie de son mémoire, l'auteur examine les sources qu'Ambroise Taegio († 1525), dominicain du couvent de Sainte-Marie des Grâces à Milan, avait mises à profit pour compiler sa *Legenda beatissimi Petri Martyris* que les Bollandistes ont imprimée en 1675 : « Harum (Vitarum) una est, quam prae omnibus aliis ac solam dandam iudicamus » (*Act. SS.*, April. III, 686). Ces sources sont extrêmement nombreuses : *Processus* (BHL. 6721) ; *Bulla canonizationis* (BHL. 6722) ; Gérard de Frachet (BHL. 6723a) ; Jacques de Voragine (BHL. 6724) ; *Vita S. Petri* par Thomas Agni de Lentini (BHL. 6723) ; *Miracula collecta de mandato Berengarii* ; *Vita ex magno legendario Petri Calo*. Ainsi qu'on s'en rend compte, presque tout le dossier de S. Pierre martyr est soigneusement analysé et critiqué. Des résultats obtenus au cours de cette enquête, nous ne signalerons ici que quelques points.

Récemment, M. J. J. A. Zuidweg (cf. *Anal. Boll.* LXI, 1943, 313) avait cru pouvoir conclure que la biographie de Pierre Martyr par Jacques de Voragine était postérieure à celle de Thomas de Lentini ; or, c'est l'inverse qui est vrai. L'étude de ce problème a permis au P. D. d'apporter d'utiles précisions au sujet de la date de la célèbre compilation de l'évêque de Gênes. « La Légende dorée aurait donc vu le jour entre 1260/1263 et 1267 » (p. 120). Il corrobore ainsi la position du P. Baumgartner, qui était arrivé à la même conclusion en s'appuyant sur la notice consacrée à S. François d'Assise (cf. *Anal. Boll.* LIV, 1936, 441).

En 1314, sous le généralat de Bérenger de Landore, le chapitre de l'Ordre, réuni à Londres, prescrivit de tenir note des miracles opérés par le saint de Vérone et d'en adresser le texte au prieur du couvent de Milan. De cette collection de Miracles, on ne connaît qu'un seul manuscrit, conservé dans la bibliothèque de la ville de Trèves (cod. 1168, du xv^e siècle, fol. 133^v-152^v), dont la description a été donnée ici même (*Anal. Boll.* LII, 1932, 230). Le P. D. se propose de publier, dans ses *Monumenta sancti Petri Martyris*, ce texte encore inédit, qui comprend deux séries : sept Miracles *ante mortem* et trente Miracles *post mortem*. Si les premiers sont authentiques, ils apportent un complément précieux à la biographie du martyr, car ils ne figurent pas dans la *Vita* de Thomas de Lentini.

De peu postérieure à ce recueil est la Vie de S. Pierre de Vérone qui se lit dans le légendier de Pierre Calo. En effet, ce volumineux ouvrage a été élaboré entre 1323 et 1340 (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 1910, 34). La notice consacrée à S. Pierre contient, comme la collection de Bérenger, des Miracles accomplis du vivant du saint et d'autres, posthumes. Les deux recueils offrent un certain nombre de récits communs. Ainsi que le suggère le P. D., « la rencontre sur quelques faits, la divergence sur un plus grand nombre, nous incline à penser que plusieurs collections de Miracles se sont formées à l'appel du chapitre de 1314 » (p. 132). Jadis, le P. R. Lechat avait étudié la Vie de S. Pierre contenue dans le légendier de Calo — disons en passant qu'un seul manuscrit, celui de la Marciana, contient la *Vita S. Petri Martyris* —

et l'avait collationnée avec la *Legenda* d'A. Taegio. Il écrivait, dans un article resté inédit : « Il n'y a guère lieu de souhaiter à cette notice les honneurs de l'impression, car tout ce qu'elle renferme a passé dans la compilation d'Ambroise Taegius, sans presque d'autre changement qu'un bouleversement complet de l'ordre des Miracles. » De son côté, le P. D. écrit : « Ces passages communs (à Thomas Agni et Pierre Calo) exceptés, tout ce qui est dans le légendier de Pierre Calo a été repris par le compilateur milanais » (p. 130).

Le paragraphe intitulé : *L'apport des sources secondaires d'Ambroise Taegio* étudie dans quelle mesure on peut accepter les informations postérieures à la légende de Thomas Agni, avec lequel se clôt le cycle des relations contemporaines. Chaque épisode est examiné séparément ; au terme de cette minutieuse enquête, qui constitue une excellente leçon de critique hagiographique, l'auteur conclut par ces mots : « Si les collections de Miracles compilées au début du xiv^e siècle et le Légendier de Pierre Calo surtout ont pu sauver de l'oubli des faits et gestes du saint sur lesquels le doute n'est guère possible, il faut cependant convenir que ces mêmes documents ont introduit dans le dossier des éléments de moindre valeur... L'apport postérieur est encore plus inconsistant et légendaire ; il faut résolument le bannir de nos vies de saint Pierre de Vérone » (p. 160-161).

Parmi les faits passés au crible, le P. D. relate un épisode qui se rattacherait au séjour du prédicateur à Cesena et dont le plus ancien témoignage se lit dans un sermon que Léonard d'Udine, O. P. († 1499), aurait prononcé en 1446 : *Sic beatus Petrus martyr, dum predicaret Cesene in Italia, in platea civitatis, quidam nobiles iuvenes, quorum domus erat contigua palatio dominii, cum essent heretici, iaciebant lapillos contra sanctum predicantem ; quorum malignitatem sepius increpans nihil profecit ; tandem publice illi domui maledixit.* Un trait quelque peu semblable se lit dans la Vie de S. Bernardin de Sienne : *Quadam enim die, pergens cum socio per urbem Senarum, infestos habuit quosdam stolidos et inhonestos iuvenes subsannantes eum et post tergum ad nudos calcaneos pedum eius lapillos ignominiose iacentes* (*Anal. Boll.* LXXI, 1953, 304-305). La similitude de l'injure et des mots n'autorise cependant pas, croyons-nous, à croire à un décalque de la part de Léonard d'Udine, d'autant qu'ici Bernardin répond à l'outrage par la patience et non par la rigueur.

B. DE GAIFFIER.

Aelred WATKIN, O. S. B. *The Great Chartulary of Glastonbury*. Vol. I et II. Frome, Butler et Tanner, 1947 et 1952, cxciii-xviii-575 pp.

En dépit de sérieuses difficultés financières, la *Somerset Record Society* a entrepris, pour ses membres et pour les souscripteurs exclusivement, l'édition complète du grand cartulaire de Glastonbury, dont le manuscrit appartient au marquis de Bath. Dom Aelred Watkin, de Downside, s'en est chargé de manière très compétente et espère pouvoir publier bientôt le troisième et dernier tome. Outre ce cartulaire, destiné à l'usage quotidien des bureaux, Glastonbury possédait une copie, conservée chez l'abbé, manuscrit magnifique

qui portait le nom de *Secretum Domini* (*Abbatis*, sous-entendu), aujourd'hui à la Bibliothèque Bodléienne, manuscrit Wood Empt. 1. Ce recueil, plus souvent employé par les érudits que l'original, a rendu service, çà et là, pour éclairer des leçons douteuses. C'est le texte courant que Dom W. décrit minutieusement et transcrit dans ces importants volumes. On y trouve un tableau exact des possessions monastiques vers 1338-1340, à la veille de la peste noire, qui allait définitivement faire passer ces propriétés de l'exploitation domaniale au régime du bail à ferme. L'histoire de la grande abbaye du Somerset, centre de la réforme bénédictine sous S. Dunstan, S. Ethelwold et S. Oswald, est encore à écrire. Quand le moment viendra de bâtir cet édifice, le grand cartulaire en formera le solide fondement.

P. GROSJEAN.

Kathleen HUGHES. *A Manuscript of Sir James Ware: British Museum Additional 4788*. Dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. 55, section C, n° 5 (Dublin, 1953), p. 111-116.

Un volume de *Collectanea*, transcrit pour James Ware et en partie par lui, renferme plusieurs pièces hagiographiques en latin : 1° (fol. 5r-36r) sur S^{te} Monenna, copies du manuscrit Cottonien, Cleopatra A. II ; 2° (fol. 49r-92v) Vies de nombreux saints irlandais, suivies d'un index alphabétique de leurs noms. M^{lle} H. montre clairement que cette seconde série d'extraits est prise, sans intermédiaire, à deux manuscrits qui existent encore, à la Bibliothèque Bodléienne, dans la collection Rawlinson, sous les cotes B 485 (fol. 49r-70v de Ware) et B 505 (fol. 71r-90v de Ware).

Il n'y a donc rien à tirer de ces papiers pour l'établissement du texte, mais bien pour l'histoire des deux manuscrits Rawlinson, que nous désignerons ici par leurs sigles habituels, R1 et R2. La date de transcription de R1 a été discutée. Macray la plaça d'abord au xv^e siècle, puis vers 1350. Madan, consulté par Charles Plummer, opina pour la première moitié du xiii^e, tandis que R2, copie de R1, aurait été de 1350. Le prof. F. Wormald, dont M^{lle} H. a sollicité l'avis, mettrait R1 vers 1350, R2 vers 1400. Ware (note au fol. 49r) datait R1 « circa tempora Eduardi II » (1307-1327). Il suivait peut-être des indications que le manuscrit, rogné et relié depuis, portait encore en 1639. Quant à la provenance de R1, un nom de lieu, dans une annotation marginale, est de lecture difficile et douteuse, mais il paraît bien qu'en 1639 également, ce manuscrit a été signalé comme une ancienne possession des Frères Mineurs d'Athlone. Le détail ne concorde pas mal avec l'histoire de ces recueils hagiographiques. Il est, en effet, extrêmement probable que l'un et l'autre ont été écrits pour Inis na Náomh, sur le Loch Rí. Or, Athlone est situé sur la rive orientale du même lac. Charles Plummer avait attiré l'attention déjà sur certains rapports qui avaient existé entre R1 et la famille Dillon. Celle-ci revendiquait l'honneur d'avoir fondé le couvent franciscain d'Athlone. En outre, dans la marge du fol. 14r de R1, M^{lle} H. déchiffre une note : « Per me Thomas (*leg.* Thomam) Muldoone de Athlone ».

Ware a placé aussi, aux fol. 134-136, un catalogue alphabétique des saints

irlandais, écrit de sa main et sans doute composé par lui, avec la date de leur mort (année, mois et jour). On n'en connaît pas les sources.

P. GROSJEAN.

E. E. REYNOLDS. *St. Thomas More*. Londres, Burns Oates, 1953, xv-390 pp., ill.

Barbara VON BLARER. *Die Briefe des Sir Thomas More*. Einsiedeln, Benziger, 1949, 224 pp., ill.

Leicester BRADNER et Charles Arthur LYNCH. *The Latin Epigrams of Thomas More*. Chicago, University Press, 1953, xlv-255 pp.

Philip CARAMAN, S. J. *John Gerard*. The Autobiography of an Elizabethan. Londres, Longmans, xxiv-287 pp., ill.

Robert SOUTHWELL. *An Humble Supplication to Her Maiestie*. Éd. R. C. BALD. Cambridge, University Press, xxiv-80 pp.

Godfrey ANSTRUTHER, O. P. *Vaux of Harrowden*. Newport, Johns, 1953, xv-552 pp., ill.

Justin MACCANN et Columba CARY-ELWES, O. S. B. *Ampleforth and its Origins*. Londres, Burns Oates, 1952, xiv-306 pp., ill.

James MEYER, O. F. M. *Self-Communings of a Martyr*. Chicago, Franciscan Herald Press, 1947, iii-155 pp.

J. D. MACKIE. *The Earlier Tudors, 1485-1558*. Oxford, Clarendon Press, 1952, xxii-700 pp., 7 cartes (= *The Oxford History of England*, VII).

Depuis quelques années, les martyrs anglais du xvi^e et du xvii^e siècle bénéficient d'un renouveau d'intérêt qui se manifeste en des publications diverses, érudites ou populaires. Nous en signalons brièvement quelques-unes qui nous sont parvenues.

M. E. E. Reynolds a composé une biographie de S. Thomas More qui utilise consciencieusement les recherches précédentes. Elle est excellemment illustrée de planches, où les dessins d'Holbein tiennent le premier rang, mais que d'autres pièces, beaucoup moins connues, rendent précieuses.

Les quelque quarante lettres qui subsistent du chancelier martyr ont été traduites en allemand par M^{me} von Blarer, avec un index et des introductions historiques fort érudites.

Pour assigner à More sa vraie place parmi les humanistes de la Renaissance anglaise, un recueil commode de ses épigrammes latines était bien nécessaire. Elles ont été imprimées deux fois en 1518 et revues par l'auteur, pour une troisième édition, en 1520. Celle-ci est à la base du texte fourni par MM. Bradner et Lynch. En appendice (p. 117-122), sept petites pièces, non moins authentiques, proviennent d'autres sources. Le tout est soigneusement traduit en anglais et précédé d'une bonne introduction.

Les souvenirs autobiographiques du P. John Gerard, S. J., mis par écrit sur l'ordre de ses supérieurs, n'existaient qu'en latin et

dans la version anglaise, vieillie et incomplète, du P. John Morris. Le P. Philip Caraman ne s'est pas contenté de les traduire fidèlement et sans omissions : il les illustre d'une foule d'observations érudites et les fait suivre d'une série d'utiles appendices, où nous relevons particulièrement la notice consacrée à la fontaine de Sainte-Winefrid, à Holywell (p. 265-266). Un passage de cette autobiographie est un témoignage précieux pour l'histoire du culte et des reliques de S^{te} Vita (White ou *Candida*) de Whitchurch (p. 50).

Non moins bienvenue sera l'édition de la *Supplication* de Robert Southwell que publie M. R. C. Bald. Cette humble adresse à la reine Élisabeth, après avoir circulé en manuscrit, fut imprimée vers la fin de 1600, anonymement et sous la date volontairement fausse de 1595. Elle aide à comprendre les sentiments qui animaient le futur martyr et ses confrères. L'introduction, fort savante, de M. B. est malheureusement gâtée par un parti pris très déplaisant qui le conduit à opposer Southwell, comme une sorte d'Anglais pour ainsi dire gallican, à ses supérieurs et à ses compagnons d'apostolat. L'éditeur semble chercher à se faire pardonner une sympathie, qu'il ne cache pas, à l'égard de l'auteur du texte. Il souscrit à des vues considérées comme acceptables dans certains milieux universitaires. Ce n'est plus de l'histoire.

Aux fastes d'une vieille famille de noblesse catholique du comté de Northampton, le P. Anstruther rattache un ensemble de notes et d'essais concernant surtout les catholiques anglais de 1550 environ à 1625. Les principaux missionnaires jésuites de la fin du xvi^e siècle y sont largement représentés : Persons, Campion, Garnet, Gerard, d'autres encore. Quatre chapitres traitent de la conspiration des Poudres et de ses conséquences. Plus d'une source nouvelle est mise à profit : papiers de famille, archives locales, judiciaires, épiscopales, etc., mais l'exposé, toujours attachant, manque, en plus d'un endroit, de sérénité.

Sous la direction du R^{me} P. Abbé Dom Justin MacCann et du P. Cary-Elwes, une équipe de moines et d'anciens élèves d'Ampleforth a entrepris de raconter l'histoire de ce monastère, à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de son établissement en Angleterre, qui suivit deux siècles d'exil en France. S. Benoît et son esprit, la mission de S. Augustin de Cantorbéry, l'abbaye de Westminster (à laquelle se rattache la communauté) pendant le moyen âge et au xvi^e siècle, enfin la restauration bénédictine après la destruction des monastères fournissent les éléments d'une introduction générale. Nous remarquerons surtout les pages consacrées par le P. MacCann à l'écrivain ascétique et mystique, Dom Augustin Baker, et celle du P. Horner sur le bienheureux martyr Alban Roe.

Voici quelques corrections et remarques. Il est exagéré de dire que, dès 410, l'Angleterre (on entend : ce qui deviendra l'Angleterre) ait été entièrement coupée du reste de l'Empire (p. 21). Trop de confiance est accordée à la chronologie de « Gildas » et aux *Responsa Gregorii* (pp. 21, 25). Les divergences sur la date de Pâques n'avaient pas autant d'importance qu'on le

prétend, dans les toutes premières années du VII^e siècle (p. 26) : c'est plus tard que la querelle s'envenima, et l'origine des difficultés doit se chercher plutôt dans l'incompréhension de S. Augustin vis-à-vis des « chrétiens indigènes ». L'Église celtique n'était pas, dans le futur Pays de Galles, « a form of Christianity irrevocably bound up with the tribal system » (p. 27). Son organisation descendait directement, avec d'importantes modifications, assez récentes, de celle qui existait dans l'Empire au V^e siècle et, s'il faut chercher des parallèles, on ne les trouvera pas en Irlande, mais plutôt dans le nord de la Gaule. Les pages consacrées à Guillaume Gifford, archevêque de Reims (1554-1629), sont une audacieuse apologie que ne suffisent pas à soutenir le crédit accordé à des études déjà vieilles et le refus de consulter certaines sources originales. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la carrière de ce Bénédictin à la solde du gouvernement. D'autres s'en chargeront.

Le Vénérable Paul Heath, franciscain, est un des moins connus parmi les martyrs anglais. Il fut pendu et écartelé le 27 avril 1643. Une brève biographie précède la traduction anglaise de ses notes et écrits spirituels que publie le P. James Meyer.

La période qui s'étend de l'avènement d'Henry VII à celui d'Élisabeth méritait bien un volume sur les quatorze que doit compter l'Histoire d'Angleterre dirigée par le Prof. G. N. Clark : elle conduit, non pas insensiblement, mais par une succession de chocs violents, de la fin du moyen âge à l'établissement d'une monarchie moderne et efficiente. C'est aussi la plus belle époque de l'humanisme anglais, plein de promesses, à l'aurore du XVI^e siècle. C'est surtout, pour l'hagiographe, le début des persécutions protestantes : S. Thomas More, S. Jean Fisher et même les martyrs de la Chartreuse trouvent ici leur place, et le prof. Mackie montre une parfaite compréhension de leur attitude.

Pour la satisfaction des jaloux, la correction, généralement impeccable, de la Clarendon Press est prise une fois en défaut : lire *Maid of Kent*, au lieu de *March of Kent*, p. 684. Les projets d'Henry VII en vue d'une translation solennelle des restes de son *sainted predecessor* sont signalés, avec l'intention politique qui les inspirait (pp. 228, 593) ; les efforts faits en vue d'une canonisation et le pèlerinage de Windsor n'ont pas été jugés dignes de mention.

P. GROSJEAN.

JAMES BRODRICK, S.J. *Saint Francis Xavier (1506-1552)*. Londres, Burns Oates, 1952, 548 pp., ill.

XAVIER LÉON-DUFOUR, S.J. *Saint François Xavier*. Itinéraire mystique de l'apôtre. Paris, La Colombe, 1953, 278 pp.

Les lecteurs de ce bulletin ont déjà eu l'occasion de faire connaissance avec le P. Brodrick et son genre hagiographique tout personnel. Dans le présent volume l'auteur est resté fidèle à sa méthode et à ses qualités. Les éloges décernés à ses ouvrages précédents pour l'impartialité de l'historien, pour son humour, pour la facilité et le charme de son style, pour le soin apporté à l'impression et à l'illustration, etc. (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 1928, 453-454 ; LV,

1937, 181-182), nous pouvons les répéter à propos de cette Vie de S. François Xavier, bien que nous sachions que maintes petites imperfections, presque inévitables et faciles à corriger du reste, ont été relevées par des censeurs plus spécialisés.

Déjà dans ses biographies antérieures, le P. B., dont l'art réside principalement dans la mise en œuvre, avait veillé à se baser sur les recherches et les travaux d'approche de courageux et persévérants défricheurs. Tout comme il avait su tirer profit des notes du P. Le Bachelet pour la Vie de S. Robert Bellarmin et des nombreux volumes du P. Braunsberger pour celle de S. Pierre Canisius, de même il utilise, pour son dernier ouvrage, l'excellente édition des lettres de S. François Xavier par les PP. Schurhammer et Wicki (cf. *Anal. Boll.* LXIX, 1951, 438-440). Il puise à pleines mains dans la richesse d'information accumulée par ses deux confrères. Il laisse souvent la parole au saint lui-même. Le fait-il trop souvent, comme on le lui a reproché? Mais Xavier se dépeint si bien dans ses ardentes épîtres! On reconnaîtra sans peine que ces quelque 500 pages du P. B. évoquent d'une manière vivante et concrète un tempérament de feu, qui certes avait ses préjugés et ses limites, on ne nous le cache pas (pp. 108, 114, 148-149, par exemple), mais qui, transformé par la grâce, a su les transcender.

Le P. Emmanuel Teixeira écrivait en 1584 à Ribadeneira : « Si le mensonge, en quelque matière que ce soit, est indigne d'un chrétien, il l'est bien plus dans les Vies de saints. Dieu n'a pas besoin de nos mensonges » (*Monumenta Xaveriana*, t. II, p. 806). Ces mots, que le P. B. cite lui-même (p. 537), forment pour ainsi dire le leitmotiv de tout son travail, et c'est ce qui rend le portrait du grand apôtre si véridique. Quelques légendes ont dû, naturellement, être sacrifiées : celle qui attribue la conversion de l'ambitieux maître François à l'inlassable martèlement du *Quid prodest?* (p. 41) ; celle du « don des langues », dont aurait joui le missionnaire (pp. 132, 138, 144, ... 457) ; certains comportements de Xavier vis-à-vis de grands pécheurs (p. 121, note 2) ; d'autres encore.

On appréciera la pondération du P. B. traitant des miracles de S. François. Déjà Ribadeneira, un peu trop entraîné par son imagination et par le goût de l'époque, s'était vu rappelé à plus de modération par les Pères Teixeira (1536-1590) et Valignano (1539-1606), ce dernier mieux au fait de la réalité parce que vivant sur place et plus en état de s'informer. Mais leurs voix furent étouffées par les clameurs d'enthousiasme entourant le grand thaumaturge. Les vrais miracles de S. François Xavier n'ont pas été ceux qui passent pour être les plus illustres ni les plus spectaculaires.

Un des plus célèbres est le prodige du crucifix tombé à la mer et rapporté par un crabe. L'auteur en parle à deux reprises (pp. 262-266 et 535-536). Il met en relief le rejet catégorique de ce miracle par le P. Delehaye dans ses *Légendes hagiographiques* (éd. 1905, p. 34) et celui, plus radical encore, du P. Peeters (*Anal. Boll.* XLVI, 1928, 459-460). Notons d'abord que, dans la dernière édition des

Légendes, le P. Delehaye nuança un peu sa façon de voir (Bruxelles, 1927, p. 29). Ensuite, il nous semble qu'entre le mythe japonais et le récit de Fausto Rodriguez, qui se présente, sans aucun doute, plus naturellement que son pendant nippon, la ressemblance n'est pas seulement superficielle (p. 265). Mais qu'importe? Le P. B. note, en effet, que les objections psychologiques du P. Peeters ne sont pas dénuées de force (et ce n'étaient pas les seules; considérons-les, d'ailleurs, à la lumière des petits faits racontés à la p. 457). Au demeurant, même dans l'hypothèse que l'histoire soit tout à fait authentique, « the fact, owing to crab nature, could never be proved to have been miraculous » (p. 536, note 1). Le P. Schurhammer, faisant état de matériaux qu'il portera à notre connaissance dans sa grande biographie de S. François Xavier, à paraître prochainement, laisse entendre que certains auront à reviser leur jugement sur la confiance due au principal témoin, Rodriguez (*The Month*, avril 1953, pp. 249 et 250). Attendons par conséquent la publication de ces documents. Mais garantiront-ils la vraisemblance du miracle comme tel?

Si c'est par la description d'une surhumaine et débordante activité et surtout par l'analyse des lettres de son héros que le P. Brodrick cherchait à faire revivre à nos yeux le caractère et la personnalité intime de celui-ci, sans faire de cette vie intérieure l'objet d'une étude spéciale (ce que certains, paraît-il, ont regretté), l'ouvrage du P. Xavier Léon-Dufour se met, au contraire, d'emblée et uniquement, à ce point de vue déterminé. L'auteur le déclare nettement: il n'a pas visé à donner « un récit détaillé des missions » du grand apôtre, mais à décrire un itinéraire mystique, à « manifester l'âme du saint dans le déroulement même de sa vie » (Avant-propos). Pour ce faire, le P. L.-D. a eu raison de remonter directement aux sources. Il se base quasi exclusivement sur les *Monumenta Xaveriana*, sur les deux volumes de lettres xavériennes, publiés naguère par les PP. Schurhammer et Wicki, et sur quelques autres publications des *Mon. Hist. Soc. Iesu*. Son travail, visant à édifier et à réchauffer les cœurs, est de la sorte assis sur un fondement solide.

Il était assurément fort recommandable de songer à fournir des cartes pour faciliter l'intelligence d'une vie si mouvementée. Mais on aurait aimé des esquisses un peu plus esthétiques que celles des pp. 12 et 13.

J. VAN DER STRAETEN.

Léon POULIOT, S. J. *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France (1632-1672)*. Montréal, Scolasticat de l'Immaculée-Conception, 1940, xii-319 pp. (= *Studia Collegii Maximi Immaculatae Conceptionis*, V).

René LATOURELLE, S. J. *Étude sur les écrits de Saint Jean de Brébeuf*. Ibid., 1952, 1953, 2 vol., xx-216 et 271 pp., ill. (Même collection, IX et X).

Bien que les historiens, et les hagiographes en particulier, les aient

fort abondamment utilisées, les *Relations* qui nous instruisent des débuts de la mission des Jésuites au Canada sont en réalité mal connues. L'étude du P. Pouliot, intéressante pour le grand public de son pays, rendra surtout service aux érudits qui auront à s'occuper du xvii^e siècle américain. Un chapitre assez général sur les lettres de missionnaires dans la Compagnie de Jésus est suivi de l'histoire de la collection des *Relations*. La valeur de ces documents de première main est mise en lumière, leur contenu essentiel est analysé, avec de larges citations, enfin l'auteur marque l'influence qu'ils ont exercée sur le peuplement de la colonie, sur les bienfaiteurs de la mission et sur l'éclosion des vocations religieuses qui permirent de la continuer.

Les deux volumes de l'*Étude* du P. Latourelle s'attachent à un sujet plus strictement délimité : une édition définitive, avec d'abondants commentaires, des écrits de S. Jean de Brébeuf, souvent employés comme matériaux partiels de constructions plus vastes, mais qui jamais n'ont été considérés en eux-mêmes et pour leur valeur propre. L'étendue n'en est pas considérable : trois cents pages peut-être, mais ces rapports originaux sont irremplaçables, et pour les détails qu'ils apportent, et parce qu'ils permettent de pénétrer l'âme du saint. Le P. L. établit d'abord la liste des écrits de S. Jean, dans leurs diverses éditions et traductions, et en examine l'authenticité (t. I, p. 11-36). Le reste du premier volume étudie les *Relations* de 1635 et de 1636, la plus large part étant réservée à l'aspect ethnologique de ces comptes rendus et à la religion des « sauvages ».

Le second volume comprend la correspondance et les notes spirituelles du célèbre missionnaire. On y trouvera le texte de quinze lettres, dont quelques-unes inédites, à ses supérieurs ; chacune est précédée d'une introduction, traduite du latin et commentée. Les quelques notes qui subsistent du journal intime de Brébeuf sont de précieux témoignages de sa vie intérieure. Enfin, deux textes hurons, un Noël, qui est peut-être l'œuvre du martyr, et une prière, avec version en français, certainement de lui. Sur 27 pièces au total, 5 étaient inconnues jusqu'ici.

P. GROSJEAN.

Depuis un quart de siècle on a vu paraître, sous les formes les plus variées, des répertoires dans lesquels les saints de l'Église universelle ou d'une région déterminée étaient l'objet de notices plus ou moins développées. Ces ouvrages ont souvent rencontré la faveur d'un large public. Notre Bulletin en a fait connaître plusieurs, tout en mettant les écrivains en garde contre la répétition sans cesse renouvelée d'anciennes erreurs. La liste de ces publications s'allonge encore.

Voici d'abord une nouvelle édition du petit dictionnaire du P. Théodose BRIEMLE, O. F. M., *Unsere Heiligen*. Kurze Lebensnotizen (Stuttgart, Schwabenverlag, 1953, 160 pp. ; cf. *Anal. Boll.* L, 1932, 228). Le nombre des *Lebensnotizen* a été notablement augmenté ; en outre, pas mal de modifications ont été apportées dans ces « no-

tices », qui, à la vérité, ne comptent généralement que deux ou trois lignes. Est-ce à dire qu'on n'y trouve que des améliorations? Il est permis de se le demander. Vouloir, en effet, découvrir à tout prix une signification étymologique à chaque prénom de saint aboutit à donner des explications souvent inexactes, voire fantaisistes, sans d'ailleurs que l'édification en tire profit.

On constate que presque toutes les interprétations de noms germaniques — et ces derniers forment ici la majorité — s'orientent vers les concepts de « Kampf », « Volk », « Wolf », « Bär », « Speer », etc. A quoi bon ce fracas guerrier et ces évocations de fauves autour d'humbles et pieux personnages? Le lecteur dévot, à qui le lexique du P. B. est principalement destiné, sera-t-il charmé d'apprendre que le nom de la petite Bernadette de Lourdes signifie « Bärengeleiche »? Pour Germanus on nous laisse le choix entre « brüderlich treuegebene » et « Speermann ». Deodatus est traduit par « Volks-Kämpfer »! Lébui, dérivé de Liafwîn, doit être interprété « carus amicus » — les anciens biographes ne s'y sont pas trompés — et nullement « Lebensfreund u. Kinderfreund ». Au reste, dans cette notice on attribue indûment au patron de Deventer la qualité de martyr. Passons sur les incorrections typographiques, telles que *Karl von Faucould* (pour Foucauld, qui, notons-le, ne fut nullement béatifié en 1929), *Soubirons* au lieu de Soubirous (p. 103), *Tarasgon* au lieu de Tarascon (p. 104), etc.

Dans la présentation de leur *Calendrier catholique* (Paris, Grasset, 1953, 414 pp.), les auteurs, Mgr J. CALVET et F. MARTIN, rappellent qu'ils ont voulu avant tout « présenter au peuple chrétien un livre simple et pratique ». A raison d'une page pour le saint (ou la fête) du jour, ils ont suivi le calendrier de l'Eglise romaine. Aux dates vides, des saints soit locaux, soit régionaux ont été intercalés. On s'est efforcé de faire un choix aussi large et aussi varié que possible, sans craindre de dépasser le cadre du martyrologe romain. Viennent enfin, au bas des pages, quelques annonces succinctes, d'après la place qui restait libre. Les notices elles-mêmes, nécessairement brèves, illustrent quelques traits du héros proposé à nos réflexions. L'écueil, peut-être inévitable, n'était-il pas un certain manque d'unité dans le dosage des faits merveilleux qui se mêlent à beaucoup de biographies, notamment aux Actes de plusieurs martyrs? Il en est, ne l'oublions pas, qui sont entièrement légendaires. Reconnaissons toutefois que, sans viser à une précision scientifique, — on ne l'attend pas dans ce genre de publication — les auteurs offrent un livre sérieux, d'un style soigné et d'une typographie bien aérée; tout lecteur cultivé saura l'apprécier.

Ce jugement vaut aussi pour une compilation similaire en néerlandais, un peu plus largement conçue et qui vient de paraître en seconde édition (*Met de Heiligen het jaar rond*. Hasselt, HeideLand, 1953-1954, 2 vol., 600 et 584 pp., ill.). La première était complète en quatre volumes (cf. *Anal. Boll.* LXVI, 1948, 354), celle-ci l'est en deux. De la sorte, un plus grand nombre de personnes — c'est ce qu'espèrent les éditeurs — pourra en faire l'acquisition. Les listes de saints canonisés et béatifiés, placées en tête du tome premier,

ont été mises à jour. En outre, au 23 juillet, Christine l'Admirable a cédé la place à S^{te} Marie Goretti et, au 1^{er} août, S. Ethelwold au B. Pie X. Mais, en définitive, le texte et l'illustration demeurent inchangés, sauf correction de quelques détails relevés par des recenseurs lors de la première impression, sauf aussi une très courte addition ou suppression ici et là. Un peu moins luxueuse que sa devancière, cette nouvelle édition offre l'avantage d'être plus au point et plus maniable.

Passant à un autre genre, nous reviendrons sur deux petits recueils de saints régionaux, dont nous nous étions contenté naguère de donner les titres. L'idée de M. Jean LEFÈVRE de nous faire connaître quelques *Saints familiers de Wallonie* (Première série : Pays de Sambre, de Meuse, Ardennes, Hesbaye et Condroz. Tournai-Paris, Casterman, 1947, 150 pp., ill.) était assurément fort louable et il s'en explique dans une préface qu'il intitule assez curieusement « shake-hand spirituel ». Mais n'a-t-il pas, en accommodant les récits hagiographiques à la manière des contes de ma Mère l'Oie, outrepassé parfois les bornes de la familiarité ? Le ton badin, comme aussi les dessins qui ornent les pages, frisent par endroits l'extravagance. On peut regretter que le pieux humour de notre auteur ne serve bien souvent qu'à mettre en relief les aspects les moins historiques de la vie de ses personnages. M. Jacques LEVRON a été mieux inspiré lorsque, dans son agréable petit livre sur *Les saints du pays angevin* (Grenoble-Paris, Arthaud, 1943, 140 pp., ill.), il a su distinguer entre ce qui est légendaire et ce qui est de l'histoire, sans omettre pour autant de faire de larges emprunts au domaine de l'idéalisation. Puisque M. L. ne cherchait pas à écrire un ouvrage d'érudition, mais uniquement à « faire revivre, par le récit et par l'image, la légende dorée de l'Anjou » (p. 7), on aurait tort, assurément, de le lui reprocher.

V. D. S.

Dans son édition des *Papyri Bononienses*, I (Milan, Vita e Pensiero, 1953 ; = *Pubblicazioni dell' Università cattolica*, N.S., t. XLII), M^{lle} Orsolina MONTEVECCHI reproduit et commente (p. 31-32) un fragment d'« amuleto cristiano », qu'elle date du iv^e-v^e siècle, alors que le premier éditeur, A. Vogliano, se montrait enclin à le faire remonter jusqu'au III^e-IV^e siècle (*Acme*, t. I, Milan, 1948, p. 229). Le début du texte est perdu ; il ne reste qu'une mention de S^{te} Marie, « théotokos et ἀειπάρθενος », et de S. Longin le centurion, suivie d'une acclamation trinitaire et d'un triple amen. Les théologiens n'hésiteront pas à rajeunir encore un peu ce témoin populaire de la terminologie consacrée par le concile d'Éphèse en 431.

F. H.

Dans son petit livre bien documenté sur Jéricho et ses environs (*Gerico e dintorni*. Jérusalem, Studio biblico francescano, 1951, in-16, 208 pp., illustrations, carte), le P. Agostino AUGUSTINOVIC, O. F. M., n'a évidemment pas négligé l'inscription de l'hospice russe que nous avons signalée dans notre relevé des inscriptions hagiographiques

grecques de Palestine (*Anal. Boll.*, 1951, 72). Mais il en publie aussi une autre, inédite, qu'il a déchiffrée dans le pavement en mosaïque d'une petite église byzantine située à l'extrémité sud-ouest de la ville dans l'ouadi el-Qelt. Le texte, transcrit, commenté et reproduit en fac-similé (p. 78-80 et fig. 25), nous apprend que le soldat Magnianus a érigé le sanctuaire par reconnaissance à S. André (εὐχαριστῶν τῷ ἁγίῳ Ἀνδρέᾳ) et l'a fait orner de mosaïques par les soins d'Héraclius, prêtre, de Constantin, diacre, et de Polychronius. Une épitaphe trouvée dans le même pavement est datée d'un jeudi 20 février de la 10^e indiction (et non 5^e indiction, 10^e année). Or, si nous calculons bien, ces trois éléments de datation, qui ne coïncident pas une seule fois durant tout le v^e et tout le vi^e siècle, conviennent parfaitement à l'année 637. Exactement un an plus tard, en février 638, Jérusalem se rendrait à l'envahisseur arabe.

F. H.

Dans *Le Muséon*, t. LXIII (1950), p. 1-23, Mgr L.-Th. LEFORT révèle *Un martyr inconnu*, S. *Olympios*, grâce, tout d'abord, à trois feuillets, paginés, d'un codex copte (Vienne, K 9498 et 9499 ; Paris, 1291^e, fol. 66), qui comprennent le début, la fin et un autre passage du panégyrique prononcé au jour de la commémoration du saint, le 29 épip (23 juillet), par Moyse, évêque de Tkow (Antaeopolis) ; grâce, ensuite, à six feuillets et un fragment, non paginés, d'un autre codex, vraisemblablement du xi^e siècle (Vienne, K 9497 ; Paris, 1291^e, fol. 62-65, 67 ; Louvain, n^o 33), qui sont des morceaux d'un Martyre copte du même Olympios. L'auteur s'emploie à reclasser ces derniers feuillets en s'aidant de la Passion copte de S. Pantoléon *BHO*. 837, et, dans une moindre mesure, de la Passion métaphrastique de S. Pantéléémon (= Pantoléon) *BHG*. 1414. Le Martyre d'Olympios correspond en effet si étroitement au contenu de la narration dont Pantoléon est le héros, que l'une de ces pièces « doit être regardée comme un pastiche de l'autre ». La correspondance ne joue pas dans l'épilogue : tandis que le médecin Pantoléon est décapité à Nicomédie, où il a vécu, le médecin Olympios est exilé de Nicomédie en Égypte, où le gouverneur Arianos le fait mettre à mort « dans les cantons de la ville de Tkow », nous apprend le panégyrique [de Moyse, qui ajoute : « Son saint corps fut déposé dans un petit oratoire à l'ouest du fleuve, au sud du village appelé Psinemon. » Rappelons que S. Pantéléémon est commémoré chez les Grecs le 27 juillet, chez les Coptes le 13 du même mois et le 12 octobre. L'édition de ces textes, leur traduction, leur commentaire, par Mgr L., faut-il le dire ? sont des modèles du genre.

C'est avec un intérêt non moins vif que, dans le t. LXVI (1953) du *Muséon*, p. 201-223, on prend connaissance des réflexions du même auteur *A propos de « l'Histoire de Joseph le Charpentier »*. L'article commence par un relevé exhaustif des noms et œuvres de ceux qui, depuis Wallin, l'éditeur d'une version arabe, jusqu'au plus récent commentateur des textes coptes, S. Morenz (cf. *Anal.*

Boll. LXX, 382-385), se sont, d'une manière ou d'une autre, occupés du célèbre apocryphe. — Notons à ce propos que la réimpression, en 1924, du tome I^{er} des *Évangiles apocryphes*, publié en 1911 par le P. Peeters, s'est faite sans l'accord préalable de ce dernier ; les vues contestables du début de sa carrière auraient-elles autrement été maintenues telles quelles ? — Puis le problème de dépendance des textes arabe, bohaïrique et sahidique est, pour la première fois, croyons-nous, correctement posé, selon les lignes que pouvaient faire prévoir les études précédentes de l'éminent coptisant de Louvain, et avec une fermeté qui n'exclut pas la prudence : 1^o la version arabe, dont la connaissance devrait reposer sur une base manuscrite plus large, dérive du bohaïrique et n'a en tout état de cause qu'une importance fort relative pour l'établissement de la forme originale de l'écrit ; 2^o le texte bohaïrique est une transposition d'un modèle sahidique ; 3^o « C'est donc autour du sahidique que gravite toute la question de la forme de la première rédaction copte, question qui doit être résolue avant d'aborder celle de la rédaction primitive ou originale. » Quant à la mesure dans laquelle cette première rédaction copte est représentée par les fragments sahidiques actuellement publiés, l'auteur fait toutes ses réserves à ce sujet, ne serait-ce que parce que ces fragments (un feuillet de Borgia 109¹¹⁶, un autre de Brit. Mus. Or. 3581 B [11], huit de Borgia 109¹²¹) appartiennent à trois manuscrits différents, du plein moyen âge. Mgr L. enrichit considérablement ce dossier par la publication de cinq feuillets inédits, dont quatre (Paris, 129¹⁷, fol. 13-16) se suivaient dans le codex auquel appartient aussi le feuillet de Borgia 109¹¹⁶, tandis que le dernier (Paris, 129¹⁷, fol. 12) doit être rapporté à un quatrième manuscrit. L'édition, ou la réédition, et la traduction de ces textes sahidiques (la traduction seule, en ce qui concerne les pages du Borgia 109¹²¹, déjà dotées par Lagarde d'une « édition impeccable ») permettent au lecteur de juger, sur pièces, en confrontant les passages parallèles, des fluctuations qu'a subies la première forme copte du récit, et de toucher du doigt la complexité de ce problème préliminaire.

P. D.

Dans une mince brochure, illustrée de croquis, M. Otto DAHMEN a confié au public quelques souvenirs personnels sur les fouilles qui furent pratiquées en pleine guerre dans le sous-sol de l'église Sainte-Ursule à Cologne, gravement sinistrée dès 1942 : *Das Kölner Sankt-Ursula-Problem auf Grund der Ausgrabungen in den Kriegsjahren 1942 und 1943* (Aix-la-Chapelle, J. Volk, 1953, 32 pp.). Citoyen de la métropole rhénane et septuagénaire, l'auteur s'est toujours passionné pour les recherches qui tentèrent d'éclairer le sens de la fameuse inscription de Clématius. Or, ce texte lapidaire — il est sorti heureusement indemne de la tragique aventure — a reçu, des sondages de la pioche, une remarquable confirmation en ce qui concerne un passage essentiel : *hanc basilicam... a fundamentis restituit*. M. D. expose encore que la découverte, dont il fut le témoin

ému, de onze petites tombes à reliques, datant de l'âge roman, disposées sur trois lignes (5 : 3 : 3) et trouvées vides, pourrait contribuer à expliquer la genèse du chiffre légendaire des *Onze mille*, concurremment avec la mention de onze noms dans le sacramentaire d'Essen, à la fin du x^e siècle. Enfin, il se prononce nettement pour l'origine colonaïse des martyres ; nous supposons qu'il entend surtout par là exclure la fiction postérieure des vierges voyageuses venant d'outre-mer. On comparera utilement ces pages de M. D. avec un bref rapport, plus technique, de M. O. Doppelfeld qu'on trouvera dans l'ouvrage *Rheinische Kirchen im Wiederaufbau*, publié par les soins de M. W. Neuss (München-Gladbach, 1951, p. 65-69).

M. C.

M. Francis WORMALD et M^{lle} Phyllis M. GILES achèvent leur catalogue sommaire des manuscrits récemment entrés dans une importante collection de Cambridge (*A Handlist of the Additional Manuscripts in the Fitzwilliam Museum*, Parts II and III, dans les *Transactions of the Cambridge Bibliographical Society*, 1952, p. 297-309, et 1953, p. 365-375). Nous en avons signalé le début (*Anal. Boll.* LXX, 242). Indiquons ici les pièces qui intéressent nos études. D'abord quelques psautiers avec calendrier et litanie de saints locaux : le n° 280 (anglais, avant 1170, calendrier mutilé), le n° 288 (liégeois, vers 1270 ; avec la table de Lambert le Bègue et une pratique de dévotion en vers français, les Cent cinquante Avés, témoin assez ancien du « psautier de Marie »), le n° 35-1950 (picard, vers 1250-1275), le n° 36-1950 (région de Breslau, seconde moitié du xiii^e siècle) et le n° 9-1951 (Toul, seconde moitié du xiv^e siècle). Le n° 298, Pontifical de Metz, du début du xiv^e siècle, a été publié en 1902 par E. S. Dewick, pour le Roxburghe Club. Le n° 353 est une traduction italienne de la *Vita Onuphrii* de Paphnuce (*BHL.* 6334), seconde moitié du xv^e siècle. Le n° 356 (date non indiquée) renferme des œuvres latines de S. Edmond de Cantorbéry, de Robert Grosseteste et de Richard Rolle. Le n° 371, antiphonaire à l'usage d'une chartreuse italienne, remonte au xiv^e siècle. Le n° 383 est un luxueux authentique de reliques de la Sainte Croix, délivré par S. Pie V au collège des Jésuites de Majorque, le 21 juin 1571. Enfin, le magnifique manuscrit 38-1950, connu autrefois sous le nom de Psautier de Jean de Gand et aujourd'hui identifié comme *The Bohun Psalter*, appartient au roi Henry VI d'Angleterre ou à sa femme Marguerite d'Anjou.

P. G.

Le second volume des *Early English Manuscripts in Facsimile* est édité par M. O. ARNGART, de Lund (*The Leningrad Bede*, Copenhague, Rosenkilde et Bagger, 1952, in-4°, 46 pp., 322 pl.). Cet important témoin du texte de l'Histoire ecclésiastique semble exactement daté de 746, soit quinze ans seulement après que le Vénérable auteur eut mis la dernière main à son œuvre. Bien que signalé antérieurement, il avait été oublié ou négligé par Charles Plummer.

La nouvelle édition que nous attendons dans les *Medieval Classics* en tiendra compte, sous la direction de MM. Mynors et Bertram Colgrave. Celui-ci, du reste, signe la préface qui présente au public ce fac-similé du manuscrit de l'Ermitage. Il laisse ensuite la plume à M. Arngart, déjà connu par une importante étude des mots et passages en vieil anglais qui y figurent. Nous sommes ainsi parfaitement instruits, grâce à une longue introduction (p. 13-35), de tout ce qui concerne l'histoire du manuscrit et son aspect extérieur. Le nouveau témoin, s'il est permis de lui donner ce rang, mérite la seconde place, immédiatement après le manuscrit M de Plummer (de la collection Moore, à Cambridge), lequel daterait de 737, *proximus brevissimo intervallo*.
P. G.

La lettre royale sous seing privé est encore aujourd'hui régulièrement utilisée en droit administratif anglais. On a retrouvé des lettres semblables d'évêques, d'abbés, d'autres encore. Rien n'était plus difficile que de dresser la liste de ces documents pour la période anglo-saxonne, et beaucoup de ces pièces étaient inédites. M^{lle} F. E. HARMER présente cent vingt lettres de cette espèce, c'est-à-dire toutes celles qui ont été signalées depuis Æthelred II jusqu'à Harold II (*Anglo-Saxon Writs*. Manchester, University Press, 1952, xxix-604 pp., 2 pl.). Sa connaissance des sources, en particulier des chartes et de la Chronique anglo-saxonne, qu'elle a étudiées de près au cours de sa carrière professorale, lui permet non seulement d'offrir des textes définitifs, mais de les munir de traductions précises et de notes développées. Une bonne partie de l'introduction est consacrée au grand sceau, le double sceau pendant. Ces documents sont loin d'être tous authentiques : les questions qui se posent à ce sujet sont discutées à fond. Nous ne pouvons énumérer ici les titres qui se rapportent à des propriétés ecclésiastiques ou monastiques, ni même ceux qui traitent de reliques. Retenons surtout la discussion (p. 317) de la donation à un saint, incarnant la fondation dont il est le patron : c'est à propos d'un acte (faux, du reste), concernant les droits sur Ickworth de l'abbaye de Westminster. Une lettre originale est à la base de cet « arrangement ». Le texte fait dire au roi Édouard le Confesseur : « Le Christ et S. Pierre et moi possédons légalement (Ickworth) pour le lieu sacré de Westminster. » On ne signale pas d'autre cas où le roi soit ainsi mis sur le même pied que les « propriétaires sacrés » de biens ecclésiastiques. Un second document de Westminster, authentique en tout point, parle seulement du Christ et de S. Pierre ; deux lettres en faveur de Winchester mentionnent « le Christ et S. Pierre et S. Paul ».
P. G.

Peu avant sa mort, survenue l'an dernier, le vétéran des études celtiques aux États-Unis, Tom Peete Cross, avait donné le bon à tirer de son *Motif-Index of Early Irish Literature* (Bloomington, Indiana University Press, 1952, xx-537 pp. ; = *Indiana University*

Publications, Folklore Series, n° 7). C'est un supplément irlandais au *Motif-Index of Folk-Literature* de Stith Thompson (cf. *Anal. Boll.* LVI, 164). Il comporte, en ordre logique, plus de 50.000 références. L'hagiographie en fournit une bonne part, surtout au chapitre des *Marvels*. Les Vies de saints ont été analysées avec diligence et discernement, non seulement les recueils comme ceux de Charles Plummer ou de Whitley Stokes, mais aussi les textes publiés çà et là, sans omettre les *Analecta Bollandiana*. P. G.

Lorsque nous y avons dressé, en 1927, le catalogue des manuscrits hagiographiques latins (*Anal. Boll.* XLVI, 111-116), la bibliothèque des Franciscains irlandais, où se conservent tant de pièces provenant de Colgan, de ses collaborateurs et de ses continuateurs, était encore établie en pleine ville de Dublin, devant la Liffey, à Merchant's Quay. Elle a depuis été transférée sur la colline, au sud de la baie et du Dodder, dans la maison d'études de Cill Iníon Léinín (en anglais Killiney). Les précieuses archives qu'elle contient sont en cours de reclassement. Le catalogue des manuscrits irlandais a été confié au prof. Myles Dillon. En attendant la fin de ces travaux, le P. Canice MOONEY, O. F. M., publie un *Short Guide to the Material of interest for the Student of Irish Church History in the Franciscan Library, Killiney, Co. Dublin* (Killiney, Four Masters Press, 1954, 12 pp.).

On doit également au P. MOONEY un petit volume érudit sur un sujet qu'il connaît bien, *Devotional Writings of the Irish Franciscans, 1224-1950* (ibid., 1952, 68 pp.). P. G.

Nous avons loué naguère le charmant petit livre de M. l'abbé Aloysius ROCHE sur les saints irlandais (*Anal. Boll.* LXIX, 202). Deux autres opuscules du même auteur connaissent de nombreuses réimpressions, le premier depuis 1934, le second depuis 1948 (*A Bed-side Book of Saints*. Londres, Burns Oates, xi-145 pp. *A Bedside Book of English Saints after 1066*. Ibid., vii-127 pp.). L'un est formé d'essais d'un caractère général : la nature humaine chez les saints, leur bon sens, leur joie, leur paix, leur santé, leur bonne humeur, leurs amitiés. L'autre traite plus particulièrement de S. Wulstan, de S^{te} Marguerite d'Écosse (anglaise d'origine), de S. Thomas et de S. Edmond de Cantorbéry, de S. Simon Stock, de S. Thomas More, de S. Jean Fisher et de plusieurs martyrs du xvi^e siècle. P. G.

Exemple fort remarquable d'une vaste entreprise menée rapidement au succès, le Dictionnaire biographique gallois des origines à 1940, que publie la Société des Cymmrodorion, a vu son premier tirage de 2000 exemplaires épuisé en quelques mois (*Y Bywgraffiadur Cymreig hyd 1940*. Londres, Hon. Society of Cymmrodorion, 1953, in-4°, liv-1112 pp.). Le premier directeur de l'entreprise, Sir John Edward Lloyd était mort en 1947, après quatre ans de labeur, et son adjoint, Sir William Llewelyn Davies, l'avait suivi de peu dans

la tombe. C'est à M. R. T. Jenkins qu'incomba l'achèvement du travail, qui prit dix ans au total. Les notices, très précises, sont accompagnées d'une brève bibliographie. On en compte 3000 individuelles, plus 200 consacrées à des familles entières, ce qui porte à 4000 environ le nombre des personnages mentionnés. Pour autant que les sources le permettent, l'antiquité, le moyen âge surtout, ont reçu la même attention que la période moderne et contemporaine. Avec les plus importants au moins des saints des premiers siècles, on trouve dans ces colonnes compactes les historiens : Gildas, Nennius, Giraud de Cambrie, et même de simples hagiographes comme Caradoc de Llancarfan (dont la *Vita Cadoci*, récemment retrouvée et publiée, *Anal. Boll.* LX, 35-67, a échappé au biographe). Nous apprenons qu'une édition anglaise de l'ouvrage entier est en préparation.

P. G.

La première partie du tome VIII du *Svenskt Diplomatarium* contient les actes de deux années, 1361 et 1362 (Stockholm, Norstedt, 1953, in-4°, 272 pp.). M. Ernst NYGREN, conservateur honoraire des Archives royales de Suède, poursuit ainsi, avec la plus scrupuleuse diligence, le travail que lui ont confié l'Académie royale de Science, d'Histoire et d'Archéologie et la direction des Archives.

P. G.

En guise de complément à son ouvrage de synthèse sur *La grande clarté du Moyen-Age* (Paris, 1950), M. Gustave Cohen présente quelques scènes de la vie militaire, mondaine (tournois, banquets), publique (drames, mystères) et nationale (Jeanne d'Arc) : *Scènes de la Vie en France au Moyen-Age* (Saint-Wandrille, éd. de Fontenelle, 1950, 142 pp., ill.). L'auteur a surtout cherché à fournir matière à illustration pour son premier volume qu'il considère comme « son testament littéraire et philosophique » (avant-propos). Ces pages, empruntées pour la plupart à des sources contemporaines, qui éventuellement ont été transposées en un français plus compréhensible, permettront au lecteur cultivé d'entrer en contact immédiat avec une civilisation dont on a trop médié.

V. D. S.

La belle édition des œuvres de S. Anselme se poursuit avec assez de rapidité, par les soins du P. F. S. SCHMITT, O. S. B. Le tome V comprend le livre II des Lettres (numéros 310-472) et un appendice de trois chartes (*S. Anselmi Cantuariensis archiepiscopi Opera omnia*. Édimbourg, Nelson, 1951, in-4°, pp. I-XVII, 233-439). Nous avons indiqué déjà la méthode suivie par l'éditeur (*Anal. Boll.* LXV, 304).

P. G.

Nous avions signalé (*Anal. Boll.* LXX, 421) les différentes versions du Miracle XVII du second livre du *Codex Calixtinus* (BHL. 4072) et nous notions que le récit « dans sa forme la plus fréquente est nettement localisé : il se rattache à Cluny, au temps de S. Hugues, mort en 1109 ». Le beau livre que M. R. W. SOUTHERN vient

de faire paraître, *The Making of the Middle Ages* (Londres, Hutchinson, 1953, x-280 pp., illustrations), nous donne l'occasion de revenir sur le sujet. En effet, le distingué professeur de Balliol College montre (p. 252-253) que la plus ancienne recension se lit dans une œuvre inédite, les *Dicta Anselmi*, qui est également la source des Miracles xvi et xviii : xvi, *Miraculum sancti Iacobi a sancto Anselmo Cantuariensi archiepiscopo editum* = *ibid.*, cap. 22 ; xviii, *Miraculum sancti Iacobi a Domno papa Calixto conscriptum* = *ibid.*, cap. 23. Dans une note, qui n'a pas encore été imprimée et qu'il nous a aimablement communiquée, M. S. écrivait que, sauf quelques altérations ou additions, le texte du *Liber Calixtinus* reproduit littéralement celui des *Dicta Anselmi* et que la série des chapitres 21-34 de ce recueil contient des « stories told by or about Abbot Hugh of Cluny, collected while St. Anselm and his party were at Cluny, probably in 1099, but just possibly during an unrecorded visit in 1104 ». Il y a là de précieuses indications sur les méthodes de travail du mystérieux compilateur du recueil jacobéen et nous souhaitons que M. S. donne bientôt l'édition des *Dicta* qu'il prépare avec Dom F. S. Schmitt.

B. G.

La collection « Les Saints », qui date déjà de plus d'un demi-siècle et où le nombre de volumes dépasse largement la centaine, vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage. En un récit alerte, M. l'abbé Paul CARPENTIER nous raconte la vie de *Saint Laurent O'Toole* (S. Laurent d'Eu), *archevêque de Dublin (1128-1180)* (Paris, J. Gabalda et C^{ie}, 1953, 158 pp.). Le contenu de ces pages est identique, et maintes fois littéralement, au livre, portant le même titre, que publia en 1914 le chanoine A. Legris (cf. *Anal. Boll.* XXXIII, 1914, 454). On s'est principalement borné ici à le résumer et à y faire quelques transformations de style. Peut-être aurait-il été souhaitable d'en prévenir le lecteur. S'il faut regretter, en outre, la suppression, dans l'ouvrage de l'abbé C., de la plupart des références et de la bibliographie qui donnaient à son modèle une certaine valeur documentaire, on remarque, d'autre part, que l'auteur n'a pas non plus jugé nécessaire de consulter les travaux sur S. Laurent publiés depuis 1914.

v. d. S.

Les fastes de l'Ordre cistercien sont évoqués, à l'usage du grand public, par un écrivain distingué (Thomas MERTON. *Aux Sources du silence*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1952, 291 pp., ill.). Le titre original était : *The Waters of Siloe*. M. Jean STIÉNON du PRÉ, qui s'est chargé de la traduction française, n'a pas cru opportun de saisir l'occasion pour introduire discrètement quelques corrections nécessaires. En faisant, du poète Thomas Merton, le P. Louis, Trappiste, la grâce ne le transformait pas en parfait historien. Il est vrai que les deux derniers tiers du livre sont consacrés au xix^e siècle et au xx^e, principalement dans les Amériques ; mais ce n'est pas ici qu'il eût fallu moins de critique.

P. G.

La première édition du traité de Thomas d'Eccleston sur l'arrivée des Franciscains en Angleterre par le regretté A. G. LITTLE avait paru en France et en français, dès 1909 (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 369). La voici maintenant en anglais et mise au point d'après les notes et recherches postérieures de l'auteur, grâce à M. J. R. H. MOORMAN (Fratris THOMAE vulgo dicti DE ECCLESTON *Tractatus de Adventu Fratrum Minorum in Angliam*, denuo edidit A. G. LITTLE. Manchester, University Press, 1951, xxxii-115 pp.). La collation de l'édition française ne révèle pourtant que des retouches mineures : elles concernent surtout le manuscrit de Lampport Hall, retrouvé depuis 1909 (p. xi-xii), et le témoignage de Thomas d'Eccleston à propos de Haymon de Faversham et du Frère Élie est accepté avec moins de réserves (p. xxv-xxvi).

Les mêmes presses universitaires avaient réimprimé, pendant la guerre et encore sous les yeux de l'auteur, une série d'essais dispersés sur des sujets franciscains (*Franciscan Papers, Lists and Documents*, 1943, xv-262 pp., ill.). On y lira ou on y relira une conférence de 1932 à l'occasion du septième centenaire de S. François ; un essai de 1914 sur le Frère Guillaume d'Angleterre, compagnon de S. François, et quelques dessins de Mathieu Paris ; des travaux concernant les chroniques des Mendiants en général et celle de Lanercost en particulier ; plusieurs chapitres sur les Franciscains dans les universités anglaises, et enfin l'éloge de Paul Sabatier (cf. *Anal. Boll.* XLIX, 446). En outre, la liste des ministres et des chapitres provinciaux, ainsi que celle des custodies et maisons de l'Ordre en Angleterre.

P. G.

Le précieux petit volume de Carleton BROWN, *Religious Lyrics of the XIVth Century* (cf. *Anal. Boll.* LIX, 363), paraît en seconde édition, révisé par M. G. V. SMITHERS (Oxford, Clarendon Press, 1952, xxiii-366 pp.). Les notes sont laissées pratiquement intactes, tandis que le vocabulaire est mis à jour. Cette période de la poésie lyrique religieuse anglaise n'est guère favorable à l'hagiographie : maintes invocations à la Vierge, naturellement, mais une seule autre mention de saint, celle de S. Joseph (p. 79). Un groupe de dix poèmes, attribué prudemment à l'école de Richard Rolle (manuscrit de l'Université de Cambridge Dd. 5. 64, p. 93-109), pourrait bien être de l'ermite de Hampole lui-même. Beaucoup de ces pièces sont des versions d'hymnes latines, et les indications données par Brown permettent de remonter aux originaux.

P. G.

L'activité soutenue de la *Canterbury and York Society*, qui publie méthodiquement les registres épiscopaux de l'Angleterre médiévale, ne décourage pas d'autres érudits. Ainsi M. Joseph Henry DAHMUS a-t-il imprimé, avec une introduction qui décrit ces enquêtes archi-épiscopales, *The Metropolitan Visitations of William Courteney, Archbishop of Canterbury, 1381-1396* (Urbana, University of Illinois Press, 1950, 209 pp.). Outre son propre diocèse, l'archevêque parcourut

ceux d'Exeter, de Bath et Wells, de Worcester, de Chichester, de Rochester, de Lincoln et de Salisbury. La mort l'arrêta au moment où il allait entreprendre la visite de Hereford. Il avait ainsi rempli, en dépit de notables difficultés, sa mission de réformateur dans la plus grande partie de sa vaste province. Ces documents sont remplis de détails, parfois inattendus. Le moins intéressant, dans ce volume, n'est pas l'*Ordinacio pro recreacione*, de septembre 1389, qui règle les vacances des moines de Croyland (p. 159-161).

P. G.

La remarquable série d'essais du Prof. E. F. JACOB sur la période du grand schisme d'Occident, publiée d'abord pendant la guerre, a atteint sa deuxième édition (*Essays in the Conciliar Epoch*. Manchester, University Press, 1953, viii-264 pp.). Deux chapitres sont nouveaux, l'un sur les clercs dans les universités anglaises, l'autre, intitulé *Verborum florida venustas*, sur l'introduction d'un style latin relevé et fleuri, à la fin du moyen âge anglais. On y trouvera d'utiles indications pour l'histoire littéraire. Dans la portion ancienne de l'ouvrage, nous noterons surtout l'article sur la théologie de Nicolas de Cues (p. 154-169) et ceux qui traitent des Frères de la Vie commune et de l'*Imitation de Jésus-Christ* (p. 121-153).

P. G.

Quelles dispositions préparatoires à la réception de l'Eucharistie étaient réclamées par les réformateurs suédois et quelles controverses s'allumèrent à ce propos? Tel est le sujet du volume de M. Åke ANDRÉN, *Natvardsberedelsen i Reformationstidens Svenska Kyrkoliv*. *Skriftermål och Fasta*, dans la collection des *Samlingar och Studier till Svenska Kyrkans Historia*, n° 27 (Stockholm, Diakonistyrelses Bokförlag, 1952, lxx-350 pp., ill.). La discipline antique et médiévale en matière de confession et de jeûne est étudiée très sérieusement : la Suède ne semble guère avoir différé des autres pays européens, si ce n'est peut-être par un certain retard apporté, dans les premiers temps qui suivirent la conversion de la Scandinavie, à la mise en pratique de la confession sacramentelle préalable. M. A. examine même l'observance quadragésimale, où il voit une préparation lointaine à la communion pascale. L'autorité de Luther, on le sait, fit abolir presque complètement ces pratiques, avant le milieu du xvi^e siècle. Plus tard, sur ce point, comme sur quelques autres, les communautés suédoises revinrent en partie et peu à peu aux habitudes anciennes.

Deux autres volumes de la même série, le n° 30 (Berndt GUSTAFSSON, *Socialdemokratien och Kyrkan, 1881-1890*, 1953, xviii-420 pp., cartes et plans) et le n° 31 (Allan ARVASTSON, *Psalmboksarbetet i Sverige vid Slutet av 1800-talet*, 1954, 236 pp.), sortent du cadre de ce *Bulletin*.

Le Manuel suédois d'Olavus Petri est le premier en date des livres liturgiques protestants en langue vulgaire qui prescrive des règles pour d'autres offices que l'Eucharistie. M. Eric E. YELVERTON, qui avait donné en 1920 à la Société Henry Bradshaw un ouvrage de

première main sur la messe en Suède, présente ce rituel en traduction au public anglais (*The Manual of Olavus Petri, 1529*. Londres, S. P. C. K., 1953, xi-136 pp., carte; publication de la *Church Historical Society*). Les rapports des différents textes avec les formulaires en usage dans la Suède médiévale sont examinés de près. P. G.

Une exposition a été consacrée aux saints du diocèse de Quimper et Léon, à leur iconographie, à leurs lieux de culte, à leur folklore. Nous en avons reçu le catalogue, fort bien illustré (*Sculptures populaires bretonnes*. Quimper, Syndicat d'initiative, 1952, 55 pp.). Un essai général (de M. V.-H. Lebidour) sert d'introduction à d'excellentes pages de M. René Couffon sur les saints locaux. L'auteur note que les fondateurs d'une seule paroisse ancienne n'ont jamais été l'objet d'aucun culte en dehors de celle-ci et que « par conséquent l'hagiographie est muette à leur sujet » (p. 14). La remarque est fort utile quand il s'agit d'estimer, par exemple, le nombre des saints bretons. Quant aux fondateurs de plusieurs paroisses, S. Arthmael, S. Goueszou, S. Mewen, S. Meliau, S. Riec, S. Sané et S. Sezny, les Vies qui nous en sont parvenues sont tardives et sans valeur historique. C'est donc à la toponymie qu'il faut s'adresser. Celle-ci confirme un ensemble de traditions suivant lesquelles l'Église bretonne fut organisée, aussi bien dans le diocèse actuel de Quimper et Léon que dans le reste du pays, par des moines venus du Pays de Galles, surtout du Glamorgan (abbayes de Llantwit Major et de Llancarfan), avec quelques autres du Cornwall et du Somerset. Tel est le résultat des travaux de Loth, Duine, Largillière et Doble; M. Couffon oublie d'y ajouter les siens propres. M. Alexandre Masseron indique les attributs de quelques saints, parmi lesquels une trentaine de Bretons. Deux groupes de trois personnages sont fréquemment représentés: l'un originaire de Flandre ou d'Allemagne (S^{te} Anne, la Vierge et l'Enfant), l'autre proprement armoricain (S. Yves entre le riche et le pauvre). Le catalogue décrit une centaine de pièces. Ces notices, très précises, sont l'œuvre de M^{lle} Renée Provost-Cabillic et de M. François Lachaud. On aurait pu trouver place pour un index des noms de saints. P. G.

Le titre même du martyrologe « de Donegal », bien que cet ouvrage ait été composé en dehors de la ville, au refuge où s'étaient établis les Franciscains pendant une période de persécution, vient rappeler, des centaines de fois, dans nos publications, le souvenir de cette maison des Frères Mineurs et les obligations dont leur est redevable l'hagiographie irlandaise. A l'occasion de la dédicace de l'église de Ros Nuala, une brochure a paru, éditée par le P. Térance O'DONNELL, O. F. M. (*Franciscan Donegal*. Ros Nuala, Franciscan Friary, 1952, viii-121 pp., ill.). Le P. Canice Mooney s'est chargé de la partie principale, l'histoire de la résidence, de 1474 à 1840 (p. 3-50). Nous noterons aussi l'essai de M. H. G. Leask sur les

ruines de l'ancienne abbaye (car les maisons franciscaines en Irlande portaient ce titre) et celui du P. Felim Ó Briain sur Hugues Ward, Michel O'Clery et Jean Colgan.

La ville de Cork n'évoque sans doute pas pour les Bollandistes les mêmes souvenirs de famille que les Franciscains irlandais exilés à Louvain, amis et collaborateurs de Bollandus et de ses successeurs jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, et leur scriptorium de Donegal. Nous signalerons seulement une brochure dont l'occasion est semblable à celle qui inspira la précédente, *Franciscan Cork, Souvenir of St. Francis Church, Cork*, préparée par le P. Jérôme O'CALLAGHAN, O. F. M., en 1953 (sans lieu ni date, in-4°, 104 pp., ill.). P. G.

Il se rencontre parfois des hommes dont la vie contient une richesse d'enseignements qui échappent à leurs contemporains, mais deviennent intelligibles pour des générations postérieures. Ils ont, dit-on, devancé leur temps. Ce fut le cas de plusieurs saints ; c'est aussi, peut-être, celui du danois Niels Stenssen (1638-1686), physiologiste, zoologue et géologue, célèbre par ses découvertes spécialement dans le domaine de l'anatomie. En novembre 1667, il se convertit au catholicisme, puis fut ordonné prêtre à Florence, en 1675. Dès lors, les humbles travaux de l'apostolat devinrent sa principale activité. On conçoit aisément que, dans sa patrie et même dans toute l'Europe septentrionale, où les minorités catholiques semblent trouver une nouvelle vigueur, ce savant du XVII^e siècle, nommé vicaire apostolique, prend toute sa signification d'« actualité ». C'est sans doute mû par des considérations de ce genre que l'actif promoteur de la cause de béatification, le P. Rédemptoriste Gustave SCHERZ, a réuni en un petit volume les principales attestations sur la *fama sanctitatis* de Nicolas Steno, depuis les rapports de ses contemporains jusqu'aux plus récents travaux (*Im Rufe der Heiligkeit*. Fribourg-en-Brisgau, Herder ; Copenhague, Frost-Hansen, 1953, 76 pp.). Ce petit volume, de modeste mais impeccable présentation, offre une fort riche bibliographie critique de Niels Stenssen. Un bon index des noms de lieux et de personnes en rend le maniement aisé et profitable.

V. D. S.

Pour son étude sur M^{me} Acarie, destinée au grand public anglais (*Barbe Acarie, Wife and Mystic*. Londres, Burns Oates, 1953, xi-210 pp., ill.), M. Lancelot C. SHEPPARD s'appuie, sinon sur les textes originaux, du moins sur des travaux français généralement tenus pour bien informés. Cette biographie sera d'autant mieux accueillie que toutes les fondations de Carmélites en Angleterre descendent de la première maison française, qui dut son origine à M^{me} Acarie, soit directement, soit par l'intermédiaire du monastère de Bruxelles.

P. G.

Introduite en cour de Rome le 14 mai 1913, la cause du Rédemptoriste hollandais Petrus Donders (1809-1887) semble avoir pro-

gressé, surtout depuis ces dernières années. Le décret sur l'héroïcité des vertus fut rendu en 1945. Afin de promouvoir la glorification de cet apôtre des lépreux de Surinam (Guyane hollandaise), un de ses confrères irlandais, le Père John CARR lui a consacré un petit volume d'édification, bien édité et qui se lit agréablement : *A Fisher of Men. A Life of Father Peter Donders* (Dublin, Clonmore et Reynolds, 1952, 144 pp., ill.). L'ouvrage est un bon résumé des travaux antérieurs sur le zélé missionnaire, spécialement du livre de J. Kronenburg, C. SS. R. (*De eerbiedwaardige dienaar Gods, Petrus Donders*, Tilbourg, 1925), dont l'auteur avait, en 1929, publié une traduction anglaise. V. D. S.

Une biographie développée d'un Jésuite irlandais mort en 1933 et pour lequel on voudrait demander les honneurs des autels avait été publiée en 1945 par le P. Fergal MacGRATH, S. J. (*Father John Sullivan, S. J.* Londres, Longmans, 3^e édition, 1950, 307 pp., ill.). Un de ses confrères, le P. Mathias BODKIN donne maintenant au grand public une Vie abrégée (*The Part of Tears. The Life of Fr. John Sullivan, S. J.* Dublin, Clonmore et Reynolds, et Londres, Burns Oates et Washbourne, 1954, 114 pp., ill.). P. G.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue

- AKINIAN (N.). *Untersuchungen zur Geschichte der armenischen Literatur* [en arménien]. T. V. Wien, Mechitharisten, 1953, 430 pp.
- AMANTOS (K.). *Σύντομος ιστορία τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σινᾶ*. Thessaloniki, 1953, VIII-116 pp., 7 pl. (= *Ἑλληνικά*, suppl. 3).
- ANGELY (J.). *Le trésor agenais des corps saints. I : Le corps de sainte Foy*. Agen, 1954, 29 pp. Extr. de la *Revue de l'Agenais*, t. LXXIX (1953).
- ASHER (J. A.). *Amis et Amiles*. Auckland, University College, 1952, 28 pp., (= *Bulletin*, fasc. 39).
- Attente (L') du Messie*, par L. CERFAUX, J. COPPENS, R. DE LANGHE, V. DE LEEUW, A. DESCAMPS, J. GIBLET, B. RIGAUX. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1954, 189 pp.
- AUW (L. VON). *Angelo Clareno et les Spirituels franciscains*. Thèse. Lausanne, Faculté de théologie, 1952, 59 pp.
- BAKALOPOULOS (A. E.). *Ἱστορικὲς παραδόσεις τῶν Ἑλλήνων τοῦ Σογιοῦτ*. Extr. de *Προσφορά εἰς Στίλπωνα II. Κυριακίδην* (Thessaloniki, 1953).
- BARIŠIĆ (F.). *Miracles de S. Démétrius homme source historique* [en serbo-croate]. Beograd, Académie, 1953, 157 pp.
- BAZIRE (J.). *The Metrical Life of St. Robert of Knaresborough*. London, 1953, x-148 pp. (= *Early English Text Society*, Original Series, 228).
- BISCHOFF (B.). *Leben und Leiden des hl. Emmeram*. München, H. Heimeran Verlag, 1953, 108 pp. (= *Tusculum-Bücherei*).

- BOLDORINI (N.). *S. Amico abbate di Rambona*. Extr. de *Benedictina*, t. VII (Roma, 1953), p. 131-142.
- BONIFATIUS (Sankt). *Gedenkgabe zum 1200. Todestag*. Fulda, Parzeller, 1954, in-4°, xi-686 pp., 22 pl.
- BORSARI (S.). *Vita di S. Giovanni Terista. Testi greci inediti*. Extr. de *Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. XXII (1953), 27 pp.
- BOUTON (A.). *Le trésor de Saint-Calais. Reliques et suaire de Carilephus*. Le Mans, chez l'auteur, 1954, 124 pp., 13 pl.
- BRADY (J.). *The Arrest of Oliver Plunket*. Extr. de *The Irish Ecclesiastical Record*, 5^e sér., t. LXXXI (1954), p. 81-92.
- BRONZINI (G.). *La « Vita della Beata Giovanna da Signa » di Giuliano Dati*. Extr. de *La Bibliofilia*, t. LIV (1952), p. 49-56.
- BROUETTE (É.). *Cartulaire de Saint-Augustin de Thérouanne (1167-1273)*. Saint-Omer, Antiquaires de la Morinie, 1954, 58 pp.
- BROUTIN (P.), S. J. *L'évêque dans la tradition pastorale du XVI^e siècle*. Adaptation du *Bischofsideal der katholischen Reformation* de H. JEDIN. Bruxelles, Éd. Universelle, 1953, 135 pp. (= *Museum Lessianum*).
- BÜTTNER (H.). *Amorbach und die Pirminlegende*. Extr. de *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. V (1953), p. 102-107.
- Cahiers de Joséphologie*. T. I, fasc. 2. Montréal, Oratoire Saint-Joseph, 1953, p. 169-338.
- CANTARELLA (R.). *Anonimo bizantino del sec. XII (Pseudo-Gregorio Nazianzeno)*. [La Passione di Cristo.] Extr. de *Dionisio*, 1953, 22 pp.
- CAPELLE (B.), O.S.B. *L'Assunzione e la liturgia*. Extr. de *Marianum*, t. XV (Roma, 1953), p. 241-276.
- COENS (M.), S. J. *Le culte de S. Boniface et de ses compagnons en l'église Notre-Dame, à Bruges*. Extr. de *St. Bonifatius. Gedenkgabe zum 1200. Todestag* (Fulda, 1954), p. 514-532, 2 pl.
- COMBALUZIER (F.), C. M. *Martyre du B. Jean-Gabriel Perboyre (11 septembre 1840). Documents inédits*. Extr. de la *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. IX (Schöneck-Beckenried, 1953), p. 201-268.
- CORBO (V.), O. F. M. *Il monastero di San Teodoro a Bir el-Qutt*. Extr. de *La Terra Santa*, t. XXVIII (1953), p. 279-284.
- *Ritrovamenti cristiani a Khirbet Giohdom (Betlemme)*. Ibid., t. XXIX (1954), p. 144-148.
- ČYŽEVSKYJ (D.). *Studien zur russischen Hagiographie. Die Erzählung vom hl. Isaakij*. Extr. de *Wiener slavistisches Jahrbuch*, t. II (1951), p. 22-49.
- DAVID (P.), SOUSA SOARES (T. DE). *Liber anniversariorum cathedralis Colimabriensis*, t. II. Coimbra, Universidade, 1948 (1953), in-4°, 328 pp.
- DAWSON (C.). *Medieval Essays*. London, Sheed and Ward, 1953, vii-271 pp.
- *La religion et la formation de la civilisation occidentale*. Paris, Payot, 1953, 240 pp. (= *Bibliothèque historique*).
- DE LUCA (G.). *Prosatori minori del Trecento*. T. I: *Scrittori di religione*. Milano e Napoli, 1954, xl-1237 pp. (= *La Letteratura italiana. Storia e testi*, XII, 1).
- DE VISSCHER (F.). *L'inscription funéraire dite de Nazareth*. Extr. des *Archives d'histoire du droit oriental et Revue internationale des droits de l'antiquité*, t. II (Bruxelles, 1953), p. 285-321.

- DÍAZ Y DÍAZ (M. C.). *A propósito de la « Vita Fructuosi »* (BHL. 3194). Extr. des *Cuadernos de estudios gallegos*, fasc. 25 (Santiago de Compostela, 1953), p. 155-178.
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fasc. 74 : Colman-Consalvi. Paris, Letouzey et Ané, 1953, col. 257-512.
- DÖLGER (F.). *Antike Zahlenmystik in einer byzantinischen Klosterregel*. Extr. de *Προσφορά εἰς Στίλπωνα Π. Κυριακίδην* (Thessaloniki, 1953).
- DOPPAGNE (A.). *Les noms de personnes de Louette-Saint-Pierre*. Bruxelles, M. Didier, s. a., 90 pp.
- DUFT (J.). *Einfluss der Martins-Vita auf den St. Galler Klosterplan*. Extr. de *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, t. IX (1951), p. 252-256.
- DUHAMELET (G.). *Mère Marie-Xavier Voirin, fondatrice de la Congrégation des Sœurs... de Champion*. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1953, 368 pp.
- Dumbarton Oaks Papers*. T. VII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, in-4°, 141 pp.
- DYGGVE (E.). *Recherches sur le palais impérial de Thessalonique*. Extr. des *Studia orientalia Ioanni Pedersen... dicata* (Copenhague, 1953), p. 59-70.
- EGGER (R.). *Zu altchristlichen Grabinschriften Venetiens*. Extr. des *Atti dell' Istituto veneto*, Cl. di scienze morali, t. CXI (1952-1953), p. 89-96.
- EWIG (E.). *Trier im Merowingerreich. Civitas, Stadt, Bistum*. Trier, Paulinus-Verlag, 1954, in-4°, 367 pp., 5 cartes.
- EYCKELER (P.). *Le testament de S. Louis-Marie Grignon de Montfort. Étude historique*. Maastricht et Vroenhoven, E. Van Aelst, 1953, x-212 pp.
- FRANCHI DE' CAVALIERI (P.). *Note agiografiche*. Fasc. 9. Vaticano, Biblioteca apostolica, 1953, vii-253 pp. (= *Studi e testi*, t. 175).
- FROLOW (A.). *La vraie Croix et les expéditions d'Héraclius en Perse*. Extr. de la *Revue des études byzantines*, t. XI (1953), p. 88-105.
- FRUTAZ (A. P.). *Redazione inedita della « Vita B. Ursi pres. et conf. de Augusta civitate »*. Extr. des *Mélanges de documents historiques et hagiographiques Valdôtains*, t. II (Aosta, 1953), p. 305-330.
- GALLAGHER (L. J.), S. J. *China in the Sixteenth Century: The Journals of Matthew Ricci, 1583-1610*. Translated from the Latin. New York, Random House, 1953, xxii-616 pp.
- GARITTE (G.). *Un extrait géorgien de la Vie d'Étienne le Sabaïte*. Extr. du *Muséon*, t. LXVII (1954), p. 71-92.
- *Version géorgienne de la Passion de S. Procope par Eusèbe*. Extr. du *Muséon*, t. LXVI (1953), p. 245-266.
- Γέρας Ἀντωνίου Κεραμοπούλλου. Salonique, Ἑταιρεία μακεδονικῶν σπουδῶν, 1953, xv-708 pp.
- GOTTSCHALK (J.). *Die älteste deutsche Uebersetzung der Hedwigslegende 1380*. Extr. de *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, t. XI (1953), p. 51-64.
- GOUGH (M.). *Anazarbus*. Extr. des *Anatolian Studies*, t. II (Ankara et Londres, 1952), p. 85-150.
- GRAHAM (R.). *A History of the Buildings of the English Province... of Cluny after... the General Dissolution of the Monasteries*. Extr. du *Journal of the British Archaeological Association*, 3^e sér., t. XV (London, 1952).
- GRÉGOIRE (H.). *La carrière du premier Nicéphore Phocas*. Extr. de *Προσφορά εἰς Στίλπωνα Π. Κυριακίδην* (Thessaloniki, 1953), p. 232-254.

- *Notice sur la vie et les travaux du R. P. Paul Peeters*. Paris, Académie des Inscriptions, 1952, in-4°, 24 pp., portrait.
- HAIMERL (F. X.). *Mittelalterliche Frömmigkeit im Spiegel der Gebetbuchliteratur Süddeutschlands*. München, K. Zink, 1952, xv-185 pp.
- HALKIN (F.), S. J. *L'inscription métrique d'Anazarbe en l'honneur de S. Ménas*. Extr. de *Byzantion*, t. XXIII (1953), p. 239-243.
- *Une victime inconnue de Léon l'Arménien ? S. Nicéphore de Sébazè*. Ibid., p. 11-30.
- *La prétendue Passion inédite de S. Alexandre de Thessalonique*. Extr. de *La Nouvelle Clio*, t. VI (1954), p. 70-72.
- *Une légende byzantine de la Dormition : l'Epitomé de Jean de Thessalonique*. Extr. des *Mélanges Martin Jugie* (Paris, 1953), p. 156-164.
- HAMMAN (A.), O. F. M. *La Geste du sang*. Paris, A. Fayard, 1953, 412 pp.
- JALABERT (L.), S. J., MOUTERDE (R.), S. J. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*. T. III, 2. Paris, Geuthner, 1953, in-4°, pp. 529-690, I-XXXVIII.
- JEAN LE SOLITAIRE [LALLEMENT]. *Aux sources de la tradition du Carmel*. Paris, Beauchesne, 1953, 272 pp.
- KOTSONIS (J.). *Λουκάς ὁ Νοταρᾶς ὁ πρῶτος ἐθνομάρτυς*. Athènes, 1953, 24 pp. Extr. de *Ἀκτῖνες*.
- KRAEMER (E. v.). *De la bonne enpereris qui garda loiaument sen mariage*. Miracle mis en vers par Gautier de Coinci. Helsinki, 1953, 288 pp. (= *Annales Academiae scientiarum fennicae*, sér. B, t. LXXXII, 2).
- KRAUTHEIMER (R.). *Corpus basilicarum christianarum Romae*. T. I, fasc. 4. Vatican, Pont. Istituto di archeol. crist., 1953, in-fol., p. 217-327, 11 pl.
- KRIVOCHNEINE (B.). *The Brother-Loving Poor Man. The Mystical Autobiography of St. Symeon the New Theologian*. Extr. de *The Christian East*, fasc. 7-8 (London, 1953).
- KUHN (K. H.). *Besa's Letters and Sermons*. Extr. du *Muséon*, t. LXVI (1953), p. 225-243.
- LAMBERT (É.). *Le voyage de S. Euloge dans les Pyrénées en 848*. Extr. des *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. IV (Madrid, 1953), p. 557-567.
- LECCISOTTI (T.). *Ancora del sepolcro di S. Benedetto*. Extr. de *Benedictina*, t. VII (1953), p. 295-346.
- LECLERCQ (J.), O. S. B. *Écrits monastiques sur la Bible aux XI^e-XIII^e siècles*. Extr. des *Mediaeval Studies*, t. XV (Toronto, 1953), p. 96-106.
- LECOTTÉ (R.). *Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux*. Paris, 1954, in-4°, xvi-383 pp., ill. (= *Mémoires de la Fédération folklorique d'Ile-de-France*, 4).
- LEFORT (L.-Th.). *Les lettres festales de S. Athanase*. Extr. du *Bulletin de l'Acad. roy. de Belgique*, 1953, p. 643-656.
- LEMERLE (P.). *La composition et la chronologie des deux premiers livres des « Miracula S. Demetrii »*. Extr. de *Byz. Zeitschrift*, 1953, p. 349-361.
- *Saint-Démétrius de Thessalonique et les problèmes du martyrien et du transsept.* Extr. du *Bull. de corresp. hellénique*, t. LXXVII (1953), p. 660-694.
- LIEFTINGCK (G. I.). *De librijen en scriptoria der Westvlaamse Cistercienserabdijen Ter Duinen en Ter Doest in de 12^e en 13^e eeuw...* Brussel, Vlaamse Academie, 1953, 96 pp., 24 pl.
- LOCKWOOD (W. B.). *A Manuscript in the Rylands Library and Flemish-Dutch*

- and Low German Accounts of the Life and Miracles of Saint Barbara.* Extr. du *Bull. of the J. Rylands Library*, t. XXXVI (1953-1954), p. 23-37.
- LOMBARDI (E.). *S. Cerbone nella leggenda, nel culto e nell' arte*. Piombino (Livorno), « Popolonia Mater », 1953, 43 pp., 10 pl.
- MANSILLA (D.). *Catálogo de los códices de la Catedral de Burgos*. Madrid, Instituto Enrique Flórez, 1952, 205 pp., 17 pl.
- MARCORA (C.). *Il Santorale ambrosiano*. Milano, 1953, 175 pp. (= *Archivio ambrosiano*, 5).
- MARTINS (M.), S. J. « *O livro dos milagres de Nossa Senhora de Oliveira* » de Afonso Peres (séc. XIV). 1953, 59 pp. Extr. de la *Revista de Guimarães*. — *Peregrinações e livros de milagres na nossa idade média*. Coimbra, Universidade, 1951, 155 pp.
- Mémorial d'un voyage d'études de la Société nationale des antiquaires de France en Rhénanie (juillet 1951)*. Paris, Palais du Louvre, 1953, 321 pp., ill.
- MERCATI (S. G.). *Epigramma in esametri di Dionisio Studita in lode di S. Teodoro e di Anatolio Studiti*. Extr. des *Mélanges Martin Jugie* (1953).
- MEYER (J.), O. M. *The Words of St. Francis*. Chicago, Franciscan Herald Press, 1952, VIII-345 pp.
- MOREAU (J.). *Sur la vision de Constantin (312)*. Extr. de la *Revue des études anciennes*, t. LV (1953), p. 307-333.
- MOUTERDE (R.), S. J., LAUFFRAY (J.). *Beyrouth ville romaine*. Beyrouth, Direction des antiquités du Liban, 1952, 47 pp.
- PACETTI (D.), O. M. *Predica in onore di S. Bernardino... da S. Giacomo della Marca*. Extr. de *Le Venezie francescane*, t. XX (1953), p. 18-50.
- PERTUSI (A.). *Nuovi documenti sui Benedettini Amalfitani dell' Athos*. Extr. de *Aevum*, t. XXVII (Milano, 1953), 30 pp.
- PRICE (L.). *The Place-Names of Co. Wicklow*. IV. *The Barony of Talbotstown Lower*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1953, pp. I-V, 185-280.
- Προσφορά εἰς Στίλπωνα II. Κυριακίδην...* (1926-1951). Thessaloniki, 1953, LXII-735 pp. (= *Ἑλληνικά*, suppl. 4).
- REINHARDT (H.). *Das St. Galler Klosterplan*. Mit Beiträgen von D. SCHWARZ, J. DUFT und H. BESSLER. St. Gallen, Fehr, 1952, 42 pp. in-4°, et facsimilé in-plano.
- REINLE (A.). *Zur Ikonographie des hl. Fridolin*. Extr. du *Jahrbuch des historischen Vereins des Kantons Glarus*, t. LV (1952), p. 222-245, 13 ill.
- ROSKELL (J. S.). *The Commons in the Parliament of 1422*. Manchester, University Press, 1954, XI-266 pp.
- ROTH (F.), O. S. A. *The Present Status of Augustinian Hagiography*. Extr. de *The Tagastan*, t. XVI, fasc. 3. (1953-54), p. 47-59.
- RUYSCHAERT (J.). *Réflexions sur les fouilles Vaticanes*. Extr. de la *Revue d'histoire eccl.*, t. XLVIII (1953), p. 573-631 ; t. XLIX (1954), p. 7-58.
- RYCKMANS (G.). *Inscriptions sud-arabes*, 10^e série. Extr. du *Muséon* (1953).
- RYCKMANS (J.). *Inscriptions historiques sabéennes de l'Arabie centrale*. Extr. du *Muséon*, t. LXVI (1953), p. 317-342.
- SEVESI (P. M.). *Il B. Michele Carcano e il Consorzio della Carità di Milano*. Extr. de *l'Archivum franciscanum historicum*, t. XLVI (1953), 28 pp.
- SCHAMONI (W.). *Zu den Wundern der Heiligen*. Extr. de *Theologie u. Glaube*, t. XLIII (1953), p. 446-449.

- SCHIEFFER (Th.). *Winfriid-Bonifatius und die Grundlegung Europas*. Freiburg i. Br., Herder, 1954, x-326 pp.
- SCHNEIDER (R.). *The Hour of St. Francis of Assisi*. Translated... by J. MEYER, O. F. M. Chicago, Franciscan Herald Press, 1953, xiv-113 pp.
- SCHURHAMMER (G.), S. J. *Annamitische Xaveriusliteratur*. Extr. de *Missionswissenschaftliche Studien, Festgabe... Johannes Dindinger...* (Aachen, 1951).
- SILVESTRE (H.). *Commerce et vol de reliques au moyen âge*. Extr. de la *Revue belge de philol. et d'hist.*, t. XXX (1952), p. 721-739.
- SIMINGTON (R. C.). *The Civil Survey A. D. 1654-1656*. T. IX : *County of Wexford*. Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1953, xlviii-321 pp.
- STAKEMEIER (E.). *Sei gegrüßet, o Libori*. Paderborn, Bonifacius Verlag, 1953, 110 pp.
- STEGMÜLLER (Fr.). *Albertus Magnus. Autographum Upsaliense*. Extr. de *Uppsala Universitets Årsskrift*, 1593, fasc. 7, p. 147-238, 4 pl.
- TARCHINIŠVILI (M.). *Die heilige Nino, Bekehrerin von Georgien*. Extr. des *Analecta Ordinis S. Basilii Magni*, 1953, p. 572-581.
- *Kurzer Ueberblick über den Stand der georgischen Literaturforschung*. Extr. de *Oriens christianus*, t. XXXVII (Wiesbaden, 1953), p. 1-11.
- VAGANAY (L.). *Le problème synoptique*. Paris et Tournai, Desclée, 1954, 474 pp.
- VANDERHOVEN (H.), O. S. B., MASAI (F.), CORBETT (P. B.). *Aux sources du monachisme bénédictin, I : La Règle du Maître*. Édition diplomatique. Bruxelles et Paris, Éditions Érasme, 1953, 339 pp., 4 pl. (= *Publications de Scriptorium*, 3).
- VAN ITERSON (A.). *Een gebedenboekje van Ter Kameren*. Extr. de *Cîteaux in de Nederlanden*, t. IV (Westmalle, 1953), p. 314-318.
- VERHULST (A.). *Over de stichting en de vroegste geschiedenis van de Sint-Pieters- en de Sint-Baafsabdijen te Gent*. Extr. de *Handelingen der Maatschappij voor geschiedenis en oudheidkunde te Gent*, 1953, 51 pp.
- VINAVER (E.). *Flaubert and the Legend of St. Julian*. Extr. du *Bulletin of the John Rylands Library*, t. XXXVI (1953-1954), p. 228-244.
- WAMPACH (C.). *St. Willibrord. Sein Leben und Lebenswerk*. Luxemburg, Sankt-Paulus-Verlag, 1953, 435 pp., 3 cartes.
- WEIGEL (H.). *Epochen der Geschichte Frankens*. Würzburg, 1953, 32 pp. Extr. de *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, t. V.
- WICKS (S. F.). *The Friends of St. Francis*. Chicago, Franciscan Herald Press, 1952, xii-164 pp.
- WINANDY (J.). *Ambroise Autpert moine et théologien*. Paris, Plon, 1953, 149 pp.
-

SUPPLÉMENTS AMBROSIENS

A LA BIBLIOTHECA HAGIOGRAPHICA GRAECA

Le répertoire des Vies grecques de saints créé par le P. Delehaye († 1941) sous le titre de *Bibliotheca hagiographica graeca* parut d'abord en 1895, puis notablement augmenté en 1909. Une troisième édition est devenue nécessaire ; nous y travaillons depuis longtemps et nous espérons la publier en 1956 ¹.

Pour que cet instrument de travail soit aussi utile que possible, nous nous efforçons d'y inclure non seulement tous les textes hagiographiques grecs déjà édités, même partiellement, mais encore tous ceux dont l'existence a été signalée d'une manière assez précise et assez sûre pour qu'on puisse sans témérité les verser au dossier du saint auquel ils se rapportent. En agissant de la sorte, nous ne faisons que suivre l'exemple donné de-ci de-là par le P. Delehaye lui-même ² et surtout par le P. Poncelet dans le supplément de la *Bibliotheca hagiographica latina* ³.

Ces multiples références à des textes inédits ne transformeront pas pour autant le volume en une *Bibliotheca hagiographica manuscripta*, où l'on trouverait énumérés tous les manuscrits contenant tel ou tel document de l'hagiographie grecque. Le relevé complet des témoins de chaque texte doit paraître ailleurs : il formera la seconde partie de l'ouvrage monumental d'Albert Ehrhard, dont l'achèvement est attendu avec impatience ⁴.

Le dépouillement systématique des catalogues de manuscrits hagiographiques dressés par le P. Delehaye ⁵ fournira à la nou-

¹ Voir, en attendant, nos quatre séries de suppléments dans *Anal. Boll.*, 1935, p. 366-381 ; 1941, p. 299-305 ; 1946, p. 245-257 ; 1951, p. 388-403.

² Aux nos 81, 384, 772, 961, 1181, 1202, 1699, etc. de la 2^e édition.

³ *Supplementi editio altera* (= *Subsidia hagiogr.*, n° 12, 1911), passim.

⁴ Cf. *Anal. Boll.*, 1952, p. 345.

⁵ Avec la collaboration d'H. Omont pour la Bibliothèque nationale de Paris, de P. Franchi de' Cavalieri pour la Vaticane et du P. Ch. Van de Vorst pour

velle *BHG*. une ample moisson d'addenda. La récolte devrait se continuer dans les fonds qui n'ont pas encore été inventoriés par un hagiographe. Parmi ceux-ci, il en est de peu accessibles, comme ceux de l'Athos, et de peu importants, comme ceux de Bologne, Ferrare ou Padoue. Un seul est à la fois très facile à atteindre et très considérable : celui de l'Ambrosienne, à Milan ¹.

Fondée par le cardinal Frédéric Borromée († 1631), la bibliothèque Ambrosienne ne compte pas moins de 1093 manuscrits grecs, acquis tous — sauf de rares exceptions — entre 1600 et 1611. Dans ce nombre, il y a environ 180 recueils qui intéressent l'hagiographie. On en trouvera une description, habituellement suffisante, dans l'excellent catalogue d'E. Martini et D. Bassi ². On la contrôlera, quand c'est possible, par les analyses du spécialiste qu'était Ehrhard ³; souvent un nouvel examen du codex révélera des lacunes à combler ou des erreurs à corriger ⁴.

Un récent séjour à Milan nous a permis ⁵ de relever dans les manuscrits grecs de l'Ambrosienne une quarantaine de textes qui ne figurent pas encore dans la *BHG*. Il ne sera sans doute pas inutile de les signaler brièvement à l'attention des byzantinistes et des hagiographes en général. On verra qu'ils sont d'âge et d'intérêt fort variables ⁶; les œuvres signées y voisinent avec les anonymes, la prose avec les pièces en vers, les apocryphes du bas moyen âge avec des documents d'une vénérable antiquité. L'en-

l'Europe centrale (cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. vii). Ajouter le catalogue d'un des fonds de Halki (auj. au patriarcat grec d'Istanbul), publié par J. Boyens dans *Anal. Boll.*, t. 20 (1901), p. 45-70.

¹ Grâce aux microfilms rapportés par l'expédition américaine au Sinaï, les trésors de Sainte-Catherine sont désormais à la portée des chercheurs.

² *Catalogus codicum graecorum bibliothecae Ambrosianae* (Milan, 1906), deux volumes de LI-1297 pages. Tous les manuscrits grecs de l'Ambrosienne y ont reçu un numéro d'ordre progressif (de 1 à 1093), qui est commode à citer, mais ne dispense pas d'indiquer la cote ancienne, toujours en usage.

³ Il faut se rappeler qu'Ehrhard ne s'occupe guère que des collections hagiographiques. Il néglige donc en principe les recueils de miscellanées, où des Vies de saints se cachent parfois au milieu d'opuscules théologiques, canoniques, ascétiques, voire simplement profanes.

⁴ Voir entre autres, p. 332, ce qui est dit de la Passion de S. Hermès.

⁵ Grâce à l'obligeance du Préfet, Mgr C. Castiglioni, et de ses collaborateurs. Nous tenons à leur renouveler ici l'expression de notre gratitude.

⁶ La plupart sont encore inédits; les autres ont été publiés après 1909.

semble, assez bigarré, aidera le lecteur à se faire une idée moins inexacte de l'abondante et multiforme littérature hagiographique grecque et italo-grecque.

D'autre part, en étudiant quelques-uns des joyaux assemblés par le cardinal Borromée, nous avons eu l'occasion d'identifier plusieurs textes ou fragments dont Martini et Bassi n'avaient pas reconnu la nature ou la provenance. Nous avons même eu la satisfaction de découvrir, dans un précieux recueil italo-grec du ^x^e siècle ¹, deux pièces acéphales — l'éloge de S. Nicolas par André de Crète et le fameux Martyre de S. Ignace d'Antioche — qui avaient échappé à Ehrhard non moins qu'à ses devanciers. Un Appendice, à la fin du présent article, réunit ces documents omis ou non identifiés dans le Catalogue de 1906.

Ms. gr. 4 (A 56 sup.), ^{xv}^e siècle ², fol. 190^v-193 : *Apocalypse* de S. Jean Chrysostome. Inc. Προσελθὼν ὁ ἅγιος Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος προσηύξατο πρὸς Κύριον λέγων· Πάτερ..., ἀποκάλυψόν μοι μυστήριον ἀπόκρυφον — Des. αὐτὸς καὶ τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν κληρονομήσαι ἔχει· ὅτι αὐτῷ... ἀμήν.

Le saint demande au Ciel de lui révéler quels sont les péchés irrémissibles, ce qu'il faut penser du dimanche, du jeûne, etc. L'apocalypse, d'allure morale et canonique, se termine par les béatitudes, suivies d'une brève exhortation.

Ibid., fol. 208-221^v : *Prière-amulette* de S. Cyprien. Inc. prol. Ἐν ἡμέρᾳ ἁγία κυριακῇ, καθ' ἣν ἀργεῖ πᾶσα ἡ δύναμις τοῦ ἀντικειμένου — Inc. Δέσποτα κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν, ὁ καθηήμενος ἐπὶ τῶν Χερουβεὶμ — Des. μὴ εἰσέλθῃ εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ ἀρρωστία ἢ λιμὸς (l. λοιμὸς) ἢ διωγμὸς ἢ κίνδυνος, ἀλλ' ἔσται ἰασις καὶ χαρὰ πάντοτε... ἀμήν.

Cette recension de la célèbre *Oratio Cypriani* ³ a été publiée par le papyrologue F. Bilabel ⁴.

¹ Manuscrit 259 (D 92 sup.), fol. 41-44 et 261-263^v.

² Les fol. 118-134 contiennent une recension de la Vie de S. Alexis dont l'incipit et le desinit ne coïncident exactement avec aucune des rédactions connues.

³ Cf. BHG. 460-461.

⁴ F. BILABEL et A. GROHMANN, *Griechische, koptische und arabische Texte zur Religion und religiösen Literatur in Aegyptens Spätzeit* (Heidelberg, 1934), p. 235-247. — Une autre recension, contenue dans l'Ambrosianus 86 (B 33

Mss. **42** (A 117 sup.), xiii^e siècle, fol. 164-167^v ; **94** (B 60 sup.), xi^e siècle, fol. 1-3 ; **307** (E 100 sup.), xiii^e siècle, fol. 26-34^v : *Vie de S. Dosithée*. Inc. Ὁ μακάριος ὄντως ἀββᾶς Δωρόθεος τὸν μονήρῃ βίον σὺν Θεῷ ἀσπασάμενος — Des. καὶ κόψαι τὸ ἴδιον θέλημα.

Trois exemplaires, dont deux incomplets¹, de la Vie publiée dès 1646 par Balthasar Cordier² et rééditée naguère par P.-M. Brun³.

Ms. **150** (B 146 sup.), début du xviii^e siècle, fol. 5-6 : *Lettre tombée du Ciel*.

Rédaction mentionnée, mais non éditée, par M. Bittner dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne⁴.

Ms. **246** (D 69 sup.), xiv^e siècle, fol. 43-44 : *Épigrammes sur les Dialogues de S. Grégoire*. 1) Inc. Γάνυται πᾶς ὁ ἐντογχάνων τῇ βίβλῳ — Des. ὑφηγήσατο τοῖς πᾶσιν ἐρμηνεύσας. — 2) Inc. Ἰδὼν δὲ τὸν ζῆλον τοῦ ἱεροῦ τούτου — Des. ὑπέρτερος εὐρεθῆναι καταδίκησ.

Les initiales de ces deux pièces acrostiches forment les mots suivants : 1) Γρηγορίου βίβλος Ζαχαρίου πατριάρχων, 2) Ἰωάννου μοναχοῦ. Le professeur S. G. Mercati, qui a publié les 47 vers⁵, conjecture avec vraisemblance qu'ils sont tous du même auteur, le moine Jean. Les deux épigrammes font suite au prologue anonyme⁶ et précèdent les Dialogues traduits par le pape S. Zacharie⁷.

sup.), fin du xv^e siècle, fol. 5-16, est restée inédite. Inc. Κύριε ὁ Θεὸς ὁ δυνατὸς καὶ παντοκράτωρ, ὁ εὐδοκήσας ἐξ ἀναξίου γενέσθαι με (cod. γενέσται μοι) ἄξιον καὶ καταγῆναι τῇ σῇ ἀγία καὶ ἱερᾷ ποίμνῃ, μὴ βδελύξῃς με — Des. διὰ τῶν (cod. δι' ἡμῶν) δεήσεων τοῦ ἀμαρτωλοῦ Κυπριανοῦ ἀφθόως τὴν ζωὴν διατήρησον, φυλάττων αὐτὸν τῷ ἐλέει σου ὅτι σοι πρέπει... ἀμήν.

¹ Le premier est mutilé de la fin, le second est acéphale.

² S. Dorothei archimandritae Institutiones asceticae, appendice. Traduction latine, par le même Corderius, dans *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 382-384.

³ La Vie de S. Dosithée, dans *Orientalia christiana*, t. 26 (1932), p. 102-122.

⁴ Der vom Himmel gefallene Brief Christi in seinen morgenländischen Versionen und Rezensionen (Vienne, 1906), p. 26, sigle β 4.

⁵ Dans la revue *Bessarione*, t. 35 (1919), p. 73-75. La première épigramme avait déjà été imprimée, mais d'une manière assez défectueuse, par I. Cozza-Luzi dans son *Historia S. P. N. Benedicti...* (Frascati, 1880), p. xxv-xxvi.

⁶ P. L., t. 77, col. 147-150.

⁷ BHG. 1446, 273, 1447 et 1448.

Ms. 252 (D 77 sup.), xv^e siècle, fol. 207-207^v : *Sur la fête de S. Jean Baptiste à Florence*. Inc. *Τῇ γγ' τοῦ ἰουνίου μηνός, ποιοῦσι λιτανεῖαν μεγάλην καὶ πάνδημον ἑορτήν* — Des. *φιλοφρόνως ἡμᾶς ἐδέξαντο τῇ θεωρίᾳ τῆς ἑορτῆς*.

Récit d'un Grec venu à Florence pour le concile de 1439¹.

Ms. 259 (D 92 sup.), xi^e siècle, fol. 1 : *Passion de S. Janvier* (les dernières lignes seulement).

Texte prémétaphrastique, édité intégralement d'après les Vaticani 1608 et 2072^{1*} par P. Franchi de' Cavalieri, *Note agiografiche*, fasc. 4 (= *Studi e testi*, 24, 1912), p. 105-114.

Ibid., fol. 27-34^v : *Éloge de S^{te} Barbe par le protasecretis Nicétas*. Inc. *Ἐδὲι μὲν ἡμᾶς, ὃ παρόντες, μηδενὸς ἀνδρῶν ἐποτρύνοντος, αὐτομάτως ὁρμήσειν* — Des. *προσδεξαμένη ἀντιδίδου τὰ κρεῖττονα, κὰν τούτῳ τὸν δεσπότην ἐκμιμουμένη, μεθ' οὗ τῷ Πατρὶ... ἀμήν*.

Une note, dans la marge supérieure, indique que Nicétas a composé cet éloge à la demande du patriarche Polyeucte (956-970)². Dans le manuscrit 4 du Saint-Sauveur, à Messine, copié au xiii^e siècle, le texte est attribué à Cosmas Vestitor³. Il est anonyme dans le palimpseste Vatic. gr. 1238, où M. G. Garitte en a déchiffré le début⁴.

Ibid., fol. 34^v-40 : *Éloge de S^{te} Barbe par Georges le grammairien*. Inc. *Ἐπειδὴ ἡ τῆς μάρτυρος πανσέβαστος μνήμη ταῖς αἰγληφορικαῖς ἀνωθεν κατανασθεῖσα ἐλλάμψεσιν* — Des. *καὶ ταῖς σαῖς εὐκταίαις (sic) βραβεύσειας καὶ τῆς ἐπουρανίου καταξιῶσαι μακαριότητος, χάριτι τοῦ μνηστευσσαμένου καὶ συναφθέντος καὶ στέφαντος... ἀμήν*.

Ce panégyrique a déjà été signalé dans deux manuscrits du xiii^e siècle, un du fonds Barberini, à la Vaticane⁵, et un du Saint-Sauveur,

¹ Voir la Note additionnelle, ci-dessous, p. 342.

^{1*} Inc. *Ἐν τοῖς καιροῖς Διοκλητιανοῦ*. Cf. ci-dessus, p. 29, avec la note 5 ; A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griech. Kirche*, t. III, 2 (1952), p. 782, note 2.

² *Νικήτα βασιλικῷ καὶ πρωτασκήριον τοῦ Βυζαντίου κατ' ἐπιτροπὴν Πολυνέκτον τοῦ ἀγιωτάτου πατριάρχου*.

³ *Anal. Boll.*, 1904, p. 237 ; 1951, p. 244⁷.

⁴ *Miscellanea G. Mercati*, t. III (= *Studi e testi*, 123, Rome, 1946), p. 28-30.

⁵ *Anal. Boll.*, 1900, p. 105⁵. A. Ehrhard fait remonter ce manuscrit italo-grec au xi^e-xii^e siècle : *Überlieferung und Bestand*, t. I (1937), p. 320.

à Messine ¹. Un autre éloge de S^{te} Barbe est attribué au même auteur dans le Parisinus gr. 1179 ².

Ibid., fol. 46^v-57 : *Éloge de S. Nicolas par Georges, diacre et archiviste de Sainte-Sophie*. Inc. Οἱ τὰς ἐγκυκλίους παιδοτριβοῦντες τέχνας — Des. ἀλλ' ὅπως μὴ τὸ μῆκος τοῦ λόγου κόρον ἐμπούσῃ τοῖς ἀκροαταῖς, ἐτέρῳ τόπῳ ταμιευσάμενος <καὶ> χρόνῳ, τῶ... Θεῶ ἡμῶν τὴν εὐχαριστίαν... ἀναπέμπω, ὅτι αὐτῶ... ἀμήν.

Dans son grand ouvrage posthume intitulé *Hagios Nikolaos*, G. Anrich a publié des extraits de ce texte ³ d'après notre manuscrit Ambrosianus gr. 259 et un autre témoin, également du XI^e siècle, le Parisinus gr. 1458 ⁴.

Ibid., fol. 57-62^v : *Panegyrique anonyme de S. Nicolas*. Inc. Μνήμη (an μνήμης?) δικαίον τίς ἂν γένοιτο λόγος ἐπαινετικὸς ἄξιος — Des. κὰν μέγα τὸ ἐξαιτούμενον · ἵνα σὺν σοὶ τὸ τρισσὸν φῶς καὶ ἀμέριστον τῆς μακαρίας Τριάδος ἀεῖ... ἀμήν.

Anrich analyse brièvement cet encomion, dont il ne connaît pas d'autre copie ⁵.

Ibid., fol. 94^v-96 : *Passion de S. Étienne*. Inc. Βασιλεύοντος Ἡρώδου καὶ Ἀρχελαοῦ ἐν τοῖς ἐκείνων χρόνοις — Des. ἐν δὲ ἀζύμοις ἐτελεῦτήσεν · τελειοῦται δὲ... ἐν Ἱεροσολύμοις τῆς Ἰουδαίας... ἀμήν. Suit une indication chronologique, ajoutée en lettres semi-unciales : Ἀπὸ δὲ τοῦ πάθους τοῦ Κυρίου καὶ τῆς ἀναλήψεως αὐτοῦ μέχρι τῆς λιθοβολήσεως τοῦ ἁγίου Στεφάνου τοῦ πρωτομάρτυρος ἔτι ἑπτὰ.

La Vaticane ne possède pas moins de quatre exemplaires de ce texte ⁶, mais sans la brève addition que nous venons de rapporter.

Ibid., fol. 111^v-115 : *Passion de S. Mercure* = BHG. 1275.

Signalée par le P. Delehaye d'après une copie acéphale ⁷, elle com-

¹ *Anal. Boll.*, 1904, p. 59³; 1951, p. 258³.

² *Catal. Graec. Paris.*, p. 78¹. Cf. EHRHARD, op. c., t. II (1938), p. 24.

³ T. I (Leipzig, 1913), p. 92-96; cf. t. II (1917), p. 162-163.

⁴ *Catal. Graec. Paris.*, p. 132¹⁵. L'éloge y est transcrit sans nom d'auteur. Cf. EHRHARD, op. c., t. I, p. 522, avec la note 7.

⁵ Op. c., t. II, p. 166-167.

⁶ *Catal. Graec. Vatic.*, pp. 143¹⁸ et 173³; *Anal. Boll.*, 1902, pp. 18¹³ et 19⁶.

⁷ Vaticanus 866, fol. 104-106 : *Catal. Graec. Vatic.*, p. 87³⁸.

mence, ici et dans le Barberinianus III 37 (ou 318) ¹, par les mots 'Εν τῷ καιρῷ ἐκείνῳ βασιλεύοντος Δεκίου καὶ Βαλεριανοῦ. Voir le texte complet dans St. BINON, *Documents grecs inédits relatifs à S. Mercurie de Césarée* (Louvain, 1937), p. 27-39.

Ibid., fol. 132-134^v : *Vie de S. Donat, évêque d'Eurée en Épire*. Inc. 'Εν ταῖς ἡμέραις Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως διῆγεν ἐν τῇ (cod. τινι) Ἠπειρῷ... ἐν πόλει καλουμένῃ Εὐροία (cod. Συρία) — Des. ἐτελειώθη δὲ... ἐν αὐτῷ ἐπιτελῶν ἰάματα · καὶ ἔσται προσκυνούμενον ὑπὸ πάντων ἐν τῷ ναῷ αὐτοῦ · τῷ <Θεῷ> ἡ δόξα... ἀμήν.

Sur S. Donat d'Eurée on n'a guère qu'un passage de Sozomène ² et la notice de quelques synaxaires au 30 avril ³. La Vie que nous signalons ici se rencontre aussi dans le Messanensis 29, écrit en 1307 ⁴, et dans le manuscrit Θ 14 de Lavra, copié au xvii^e siècle ⁵.

Ibid., fol. 153-153^v : *Miracle de l'enfant juif jeté dans un four et sauvé par la Vierge*. Inc. *Ἦν ἀνὴρ Ἰουδαῖος ἐν Κωνσταντινουπόλει γεαλῆς (sic) τῇ τέχνῃ — Des. ἔδωκεν αἶνον τῷ Θεῷ τῷ ποιήσαντι θαυμάσια μεγάλα... ἀμήν.

Publié naguère ⁶, comme appendice au *Pré spirituel*, d'après le Marcianus XI. 21, du x^e siècle, fol. 327^v-328^v. L'éditeur, E. Mioni, connaît aussi deux manuscrits de Vienne ⁷; mais notre Ambrosien lui a échappé, sans doute à cause du titre fantaisiste qu'il donne au Miracle : Τοῦ Χρυσσοστόμου λόγος περὶ Ἰουδαῖος (sic) γιαλέφου.

Ibid., fol. 153^v-158^v : *Passion de S. Christophe*. Inc. 'Εν τῷ τετάρτῳ ἔτει τοῦ βασιλέως Δεκίου, πολλὴ μανία ἦν ἐν τῷ λαῷ — Des. μακάριοι δὲ ἔσονται καὶ οἱ τὴν μνήμην αὐτοῦ ἐπιτελοῦντες, δοξάζοντες Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ ἅγιον Πνεῦμα... ἀμήν.

Qualifiée par erreur de « martyrium S. Callinici » dans le catalogue de Martini et Bassi, cette Passion de S. Christophe a également trouvé place dans le codex 29 de Messine ⁸. C'est peut-être la même recension qui se lit dans un vénérable recueil de Vies de saints conservé à Vato-

¹ Cf. *Anal. Boll.*, 1900, p. 83²².

² *Hist. eccl.*, VII, 26.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 643-644; F. HALKIN, dans les *Mélanges H. Grégoire*, t. II (Bruxelles, 1950), p. 317.

⁴ *Anal. Boll.*, 1904, p. 38⁴⁰.

⁵ Cf. V. LAURENT, dans *Échos d'Orient*, t. 31 (1932), p. 112-113.

⁶ *Orientalia christiana periodica*, t. 17 (1951), p. 93-94.

⁷ *Theol.* 178, fol. 25; *hist.* 42, fol. 148.

⁸ *Anal. Boll.*, 1904, p. 35¹⁵.

pédi sur l'Athos ; mais elle y est agrémentée d'un prologue, ou plutôt d'une phrase d'introduction ¹.

Ibid., fol. 210-217^v : *Passion de S. Hermès et de ses compagnons*. Inc. Μετὰ τὴν ἀποστολικὴν ἐπισκοπὴν Πέτρου τοῦ μαθητοῦ τοῦ Θεοῦ λόγου πέμπτος Ἀλέξανδρος — Des. τούτων δὲ τῶν ἀγίων ἡ μνήμη γνωρίζεται πρὸ πέντε νοννῶν μαίων... ἀμήν.

Dès 1897, dans sa première description de l'Ambrosianus D 92 sup., A. Ehrhard s'était trompé en donnant ce texte pour une Passion de S. Hermylus ². Son erreur fut partagée par Martini et Bassi, en 1906 ³, et nous la retrouverons encore dans le dernier fascicule paru du grand ouvrage d'Ehrhard ⁴. En réalité, il ne s'agit pas du tout de S. Hermylus, mais d'un groupe de martyrs romains dont l'éponyme est tantôt S. Hermès, tantôt S. Alexandre, leurs compagnons s'appelant Évence, Théodule et Quirin. Leur légende latine (BHL. 266 = 3853), toute tissée d'inventions fantaisistes ⁵, a joui d'une grande popularité en Occident. Mais on ne se doutait pas jusqu'ici qu'elle eût jamais pénétré dans les recueils d'hagiographie grecque : il n'y en a pas la moindre trace dans les synaxaires. Or la voici, traduite intégralement, dans un manuscrit italo-grec accessible depuis près de 350 ans ⁶ et utilisé maintes fois par les hagiographes de tous pays. Il est vraiment étonnant qu'elle ait pu si longtemps y rester inaperçue.

Ibid., fol. 217^v-218^v : *Passion de l'apôtre Ananie*. Inc. Μετὰ τὸ ἀναληφθῆναι τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν — Des. ἐγὼ δὲ Ἀρσαφθὰ παρακολουθήσας τῷ μακαρίῳ Ἀνανίᾳ ἔγραφα τὰ ὑπομνήματα τῆς μαρτυρίας αὐτοῦ..., ὅτι τῷ Θεῷ ἡμῶν τῷ ἐν τρισὶν ὑποστάσεσιν... ἀμήν.

Sur ce disciple qui baptisa S. Paul, le récit de Syméon Métaphraste (BHG. 76) est le seul texte grec publié. De la Passion ancienne il subsiste plusieurs recensions ⁷ ; la nôtre se lit aussi dans le Parisinus 1468 ⁸.

¹ Vatopédi 84 (ancien 79), ix^e-x^e siècle, fol. 32^v-39^v ; cf. EHRHARD, op. c., t. I, p. 359. Inc. Τοῦ λόγου τῆς εὐσεβείας προκόποντος... τῆς τε ἀγίας ἐκκλησίας... μεγαλοπρεπῶς ἀνθούσης. ἐν ἔτει τετάρτῳ τῆς βασιλείας Δελίου ἐταράχθη ὁ διάβολος — Des. comme BHG. 309.

² Römische Quartalschrift, t. 11, p. 185, n° 32 et note.

³ Catalogus, p. 288. ⁴ Überlieferung und Bestand, t. III, 2 (1952), p. 783.

⁵ H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), pp. 22, 31 ; *Comm. martyr. rom.*, au 3 mai, p. 169-170.

⁶ Acquis dès 1607 par le cardinal Borromée, le codex 259 est à la disposition des chercheurs depuis l'ouverture de l'Ambrosienne en 1609.

⁷ Cf. EHRHARD, op. c., t. I, p. 468.

⁸ Ibid., p. 373. Voir le desinit, légèrement différent de l'Ambrosianus, dans *Catal. Graec. Paris.*, p. 143¹¹.

Ibid., fol. 218^v-221^v : *Passion de S. Conon et de son fils*. Inc. Ἐν τοῖς καιροῖς Ἀδρηλιανοῦ τοῦ τυράννου, ἄνθρωπός τις ἦν ἐν τῇ χώρᾳ τῆς Λυκαονίας — Des. τοιαύτη γὰρ ἡ τῶν ἀγίων μαρτύρων παρουσία · οὗς πίστει τιμῶντες ἀξίως διὰ τῶν πρεσβειῶν αὐτῶν... ἀμήν.

On sait l'enchevêtrement des légendes concernant le martyr et thaumaturge Conon d'Isaurie ¹. Les hagiographes en distinguent jusqu'à trois homonymes : Conon le jardinier de Pamphylie ², Conon d'Iconium et son fils, également appelé Conon. La Passion de ces deux derniers, BHG. 360, est éditée depuis 1688, d'après le Vaticanus 866, où aucune date liturgique ne lui est assignée. Le nouveau texte, moins écourté, place la mort et la commémoration des deux Conon d'Iconium au 4 juin, πρὸ μιᾶς νονῶν Ἰουνίου ³.

Ibid., fol. 227-228 : *Miracles de S^{te} Thècle*. Inc. Ἀνελθοῦσα ἐν τῷ ὄρει τῷ Καλαμεῶνι εἰς τὸ Ῥοδίον — Des. καὶ μέρος τι τοῦ ὁμοφορίου αὐτῆς ἀπέμεινεν ἔξωθεν πρὸς πίστιν τῶν ὁρώντων · καὶ οὕτως ἐτελειώθη... Θέκλα · ἦν δὲ ἐτῶν ιη' ὅταν ἤκουσεν... Παύλου..., ὥστε γενέσθαι τὸν ἅπαντα χρόνον τῆς ζωῆς αὐτῆς ἔτη 4' μέχρι τῆς αὐτῆς τελειώσεως... ἀμήν.

Faisant suite aux *Acta Pauli et Theclae* (BHG. 1710-1711), cette sorte d'appendice devra être comparé à ceux que l'on connaît déjà (BHG. 1714-1716).

Ibid., fol. 228^v-228^v : *Passion de S. Euplus*. Inc. Ἐν τῇ Καταναίων πόλει, τῇ ιβ' τοῦ ἀγιοστόου μηνός — Des. ἔλαβεν τὸν στέφανον δοξάζων τὸν Πατέρα... ἀμήν.

Publiée d'après notre manuscrit par P. Franchi de' Cavalieri dans ses *Note agiografiche*, fasc. 7 (= *Studi e testi*, 49, 1928), p. 51-52, en même temps que trois autres textes relatifs au même martyr ⁴.

Ibid., fol. 228^v-233 : *Passion de S. Vit et de ses compagnons*. Inc. Ἐν τοῖς καιροῖς Μαξιμιανοῦ καὶ Διοκλητιανοῦ ἐν τῇ χώρᾳ Λι-

¹ Inscrit au synaxaire le 6 mars (*Synax. Eccl. CP.*, col. 513-516), il figure au 4 novembre dans le ménologe italo-grec (ms. Vatic. 1669, du ix^e-x^e siècle) d'où a été tirée sa Passion, publiée en 1934 par Trautmann et Klostermann. Cf. *Anal. Boll.*, 1935, p. 369-374 ; C. GIANNELLI, dans *Mémorial Louis Petit* (1948), p. 103-105.

² Sa Passion BHG. 361, insérée au 2 ou 3 juillet dans les ménologes qui nous l'ont conservée, est résumée dans le synaxaire au 5 mars.

³ Cette manière de dater κατὰ Ῥωμαίους indique sans doute que la pièce a été traduite du latin.

⁴ Cf. *Anal. Boll.*, 1929, p. 411-412.

καιέων Βίτος μακαριώτατος -- Des. ἐν αὐτῷ δὲ τῷ τόπῳ ἔθαπεν αὐτοὺς ἐν εἰρήνῃ, βασιλεύοντος τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, Ϝ... ἀμήν.

On a signalé plusieurs récits grecs concernant ce groupe de martyrs lucaniens ¹; mais aucun n'ayant été publié jusqu'à présent, il est difficile de dire s'il s'agit de Passions différentes ou simplement de recensions parallèles d'un même texte, grec ou latin.

Ibid., fol. 233-235 : *Passion de S. Anthime*. Inc. Βασιλεύοντος (sic) Διοκλητιανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ τῶν τυράννων, δόγμα ἐξέθετο καθ' ὅλης τῆς οἰκουμένης — Des. ἐτελειώθη ὑπὸ τοῦ ξίφους ὁ ἅγιος Ἀνθιμος μηνὶ σεπτεμβρίῳ τρίτῃ ἐπὶ τῆς βασιλείας Μαξιμιανοῦ τοῦ τυράννου, κατὰ δὲ... ἀμήν.

Du dossier hagiographique de S. Anthime, la Passion métaphrasique BHG. 135 est seule éditée. Quatre autres textes au moins devraient être comparés à celui de notre Ambrosianus. Le plus proche pourrait se trouver dans deux manuscrits de la Vaticane ².

Ibid., fol. 235-235^v : *Histoire de S. Xénophon, de sa femme et de ses enfants*. Inc. Διηγῆσατό τις μέγας γέρων ὅτι Ξενοφών τις ὀνόματι γέγονεν συγκλητικὸς ὑπὲρ πᾶσαν εὐπρέπειαν ἐν τῇ βασιλίδι πόλει — Des. mutil.

A la métaphore de Syméon Logothète publiée par Migne (BHG. 1878), il faut préférer ce texte plus ancien, conservé dans toute une série de manuscrits : Kutlumus 37 ³, Marcianus 583 ⁴, Leningrad 5 ⁵, Paris 1313, 1613 et Coislin 105 ⁶, Vatican 866, 1190, 1673 ⁷, 2000 ⁸, etc.

¹ Manuscrit 29 de Messine, fol. 89^v-92^v (= BHG. 1876; cf. *Anal. Boll.*, 1904, p. 36²²; 1951, p. 250²²). — Vatic. 866, fol. 356^v-359^v (inc. Ὑπὸ ἑπτακαδεκάτῃ καλανδῶν ἰουλίῳ ἐν ἐπαρχίᾳ Κιλικίας ὑπὸ Διοκλητιανοῦ — des. mutil.; cf. EHRHARD, op. c., t. I, p. 344¹⁰²). — Ottobonianus 1, fol. 282^v-287 (inc. Ἐν τῇ χώρᾳ Λουκανίας ἐν τοῖς χρόνοις Διοκλητιανοῦ — des. ἐγένετο δὲ παρὰ τῶν φιλοχρίστων ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ εὐκτῆριος οἶκος εἰς ὄνομα τοῦ ἁγίου μάρτυρος... ἀμήν; cf. *Catal. Graec. Vatic.*, p. 248²⁹).

² Vatic. 866, fol. 114-115, et 1987, fol. 63-65 (inc. Βασιλεύοντες οἱ ἀσεβέστατοι Διοκλητιανὸς καὶ Μαξιμιανὸς ὁ γαμβρὸς αὐτοῦ — des. καὶ σφραγισάμενος τὴν ἐν Χριστῷ σφραγίδα ἀπέδωκεν τὴν ψυχὴν... ἀμήν.) Les trois autres textes inédits se lisent dans les manuscrits suivants : Paris 1506, fol. 19-27; Vatopédi 431, fol. 85-92; Vatican 544, fol. 65 et huit autres feuillets, tous palimpsestes (cf. R. DEVRESSE, *Codices Vaticani graeci*, t. II, 1937, p. 410⁸).

³ EHRHARD, op. c., t. I, p. 533.

⁴ Ibid., p. 536.

⁵ Ibid., p. 149 avec la note 3.

⁶ *Catal. Graec. Paris.*, pp. 108³, 282², 291¹⁷.

⁷ *Catal. Graec. Vatic.*, pp. 93¹⁰⁷, 104⁹, 165¹⁹.

⁸ *Anal. Boll.*, 1902, p. 14¹⁷.

Ibid., fol. 236^v-243 : *Miracles de S. Théodore*. Inc. Ἀνὴρ πολλῇ κεχρημένος <πίστει> περὶ τὸν μάρτυρα — Des. πάντα δωρεῖσθαι Χριστὸς ὑμῖν... ἀμήν.

Ce recueil de Miracles, joint par Chrysippe de Jérusalem à son éloge de S. Théodore ¹, a été publié successivement par Jean Phocylidès ², Antoine Sigalas ³ et Hippolyte Delehaye ⁴.

Ibid., fol. 253^v-256 : *Passion de S^{te} Anastasie*. Inc. Κατὰ τοὺς καιροὺς Διοκλητιανοῦ τοῦ βασιλέως καὶ τοῦ αὐτοῦ συγκαθέδρου Βαλεριανοῦ, ἡγεμονεύοντος δὲ Πρόβου — Des. ἔλαβεν τὸν στέφανον τῆς νίκης παρὰ τοῦ οὐρανοῦ ἀγνοηθέντος... ἀμήν.

Rencontrée précédemment dans des manuscrits de Paris ⁵, de Rome ⁶ et de l'Escurial ⁷, cette Passion a été tirée par le P. Delehaye du Chisianus R vi 39 ⁸ et du Vaticanus 866 ⁹ et imprimée dans son *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 250-258.

Ms. 260 (D 96 sup.), x^e-xi^e siècle, fol. 20 et 35^v : *Notices des prophètes Sophonie et Zacharie*. 1) Inc. Οἷτος καὶ Ἰερεμίας συν-εχρόνισαν ἀλλήλοις — Des. καὶ κατὰ Νινευῆ καὶ κατὰ τῶν Αἰθιόπων. — 2) Inc. Καὶ οἷτος τῷ δευτέρῳ ἔτει Δαρείου προφητεύει — Des. ἔρχεσθαι ἐπὶ ὄνον καὶ πῶλον ὑπόζυγλον.

Cette copie des petits et des grands prophètes de la Bible contient quatre notices biographiques qui concernent Zacharie, Sophonie, Aggée et de nouveau Zacharie. La première et la troisième sont faciles à identifier ¹⁰; les deux autres nous semblent inédites.

Ms. 290 (E 64 sup.), xv^e siècle, fol. 219^v-220^v : *Passion de S. Nicétas le jeune*. Inc. Οἷτος ἦν ἐν τοῖς χρόνοις... Ἀνδρονίκου —

¹ Inc. Μάρτυρος ὑπερλάμποντος ἐν τοῖς μάρτυσιν.

² Dans la revue *Νέα Σιών*, t. 11 (1911), p. 565-578. Avant les Miracles, on lira le panégyrique du martyr, p. 557-565.

³ *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Theodoros Teron* (= *Byzantinisches Archiv*, Heft 7, 1921), p. 59-79. L'éloge précède les Miracles, p. 51-59. Sur notre manuscrit, voir p. 23-24, n° 7.

⁴ *Act. SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 60-72. Une recension abrégée des Miracles se lit au bas des pages 60-71. La *Laudatio* de Chrysippe commence p. 55.

⁵ *Catal. Graec. Paris.*, p. 34¹⁰.

⁶ *Catal. Graec. Vatic.*, pp. 85¹⁸, 137³, 174⁵ et 275⁸.

⁷ *Anal. Boll.*, 1909, p. 372¹⁸.

⁸ *Ibid.*, 1897, p. 302¹⁵.

⁹ *Catal. Graec. Vatic.*, p. 85¹⁸.

¹⁰ Elles correspondent aux chap. 11 et 10 de l'opuscule *BHG*. 1590 (Th. SCHERMANN, *Prophetarum Vitae fabulosae*, Leipzig, 1907, p. 103).

Des. ἐπιλάμποντος τῷ τάφῳ ἐφεξῆς ἐν ἑπτὰ ἡμέραις εἰς δόξαν Θεοῦ · ἀμήν.

Éditée par le P. Delehaye, dans les *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger* (Paris, 1924), p. 208-211. Il s'agit en réalité d'un συναξάριον extrait par le moine Pachôme d'un éloge inédit composé par Théodore Mouzalon ¹.

Ms. 380 (G 8 sup.), XIII^e-XIV^e siècle, fol. 163^v-164^v : *Sur l'Assomption de Marie*. Inc. Ἡ παρ' ἡμῶν τῶν Γραικῶν τελουμένη τῆς παναγίας ὕψωσις — Des. mutil. ἀπαρύσασθαι οὐχ ἐδρὼν τὸ σῶμα |

Justification de la fête grecque (qui déplaisait aux Latins) par un appel à la « tradition » : après la sépulture de la Vierge, on ouvre le tombeau pour un retardataire, qui était, ὡς λέγεται, Thomas Didyme ² ; mais on ne trouve plus le corps. La suite du texte a péri.

Ms. 506 (M 15 sup.), XIV^e-XV^e siècle, fol. 114-115 : *Listes des apôtres et des disciples*. 1) Inc. Πέτρος ἀπόστολος ἐν Γαλιλαίᾳ καὶ ἐν τοῖς μεσογείοις τοῦ Πόντου — Des. Ματθίας... θάπτεται ἐκεῖ ἔνθα καὶ τελειοῦται. — 2) Inc. Τῶν ο' οἱ πρόκριτοί εἰσιν οὗτοι · Παῦλος ἀπὸ Ἱερουσαλὴμ κηρύξας — Des. Τίμων, Παρμεναῖς καὶ Νικόλαος. Τὰ δὲ εὐαγγέλια ἐγράφησαν... ἐπὶ Δομετιανοῦ τοῦ βασιλέως.

Différentes de celles qu'a publiées Schermann ³, ces deux listes ont déjà été signalées dans un manuscrit de la Vaticane ⁴, où manque cependant le bref appendice concernant les évangiles.

Ibid., fol. 117-135 : *Récit sur le rétablissement du culte des images*. Inc. Τῆς εἰδωλικῆς ἀχλὺς ἀπελαθείσης καὶ τῆς θεογονωσίας πανταχοῦ γῆς διαλαμπράσης — Des. τῇ πρώτῃ κυριακῇ τῶν νηστειῶν, ἥτις καὶ μέχρι τῆς δεῦρο πιστῶς τελεῖται εὐδοκίᾳ καὶ χάριτι... ἀμήν.

Même récit dans le Parisinus 1185 A, fol. 199-210^v, mais avec un autre desinit ⁵.

¹ Cf. V. LAURENT, dans les *Échos d'Orient*, t. 31 (1932), p. 113-114.

² Cf. *Mélanges M. Jugie* (= *Revue des études byz.*, t. 11, 1953), p. 160-161.

³ BHG. 150-156.

⁴ L'Ottobonianus 167. Cf. *Catal. Graec. Vatic.*, p. 263¹⁻².

⁵ *Catal. Graec. Paris.*, p. 85⁹.

Ibid., fol. 151^v-160 : *Discours de S. Jean Damascène sur la Noël*. Inc. 'Οπόταν τὸ ἔαρ ἐπέλθῃ — Des. καὶ μετὰ μάγων προσκυνήσομεν... ἀμήν.

Publiée par S. Eustratiadès en 1921 ¹, cette célèbre homélie se rencontre dans quantité de manuscrits ². Le professeur Dölger se propose d'en procurer une édition critique ³.

Ms. 598 (O 123 sup.), xvi^e siècle, fol. 43-47 : *Miracle de la Vierge sauvant Constantinople à la bataille d'Ancyre*. Inc. Οὐ ταῦτα δὲ μόνον τὰ παράδοξα γεγόνασι θαύματα κατὰ διαφόρους καιρούς τε καὶ χρόνους ὑπὸ τῆς πανάγνου καὶ θεομήτορος, ἀλλὰ καὶ νῦν ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ Παλαιολόγων γένους ἕτερον αὐθις γέγονε θαῦμα — Des. ἀλλ' ἡ τοῦ Θεοῦ φιλανθρωπία, χρησαμένη τούτῳ τῷ πονηρῷ κατὰ τῆς πονηρίας ὀργάνῳ καὶ τοῦθ' ἵνα πικροτέραν ἐκεῖνῳ καταστήσῃ τὴν ὁδόνην ὥς εἴρηται, μετὰ μικρὸν καὶ αὐτὸν ἐξ ἀνθρώπων ἐποίησεν, ὥς εἶδε τὴν τούτου πονηρίαν τῆς τοῦ προτέρου παρὰ πολὺ χείρονα.

Le 28 juillet 1402, Tamerlan et ses « Perses » défirent l'armée des « Agarènes » et emmenèrent en captivité leur chef Bajazet. La capitale byzantine fut ainsi sauvée pour un demi-siècle de la menace turque. A en juger par l'incipit, le récit est tiré d'un recueil de Miracles de la Vierge, composé avant 1453 ; nous n'avons pas réussi à identifier cet ouvrage, probablement inédit, voire perdu ⁴.

Ms. 692 (Q 93 sup.), xv^e-xvi^e siècle, fol. 139-140^v et 267-267^v : *Notices des prophètes Nahum et Michée*. Inc. 1) Ἐκήρυξε μὲν Ἰωνᾶς ὁ θαυμασιος τοῖς Νινευίταις — 2) Σκοπὸς μὲν εἷς πᾶσι τοῖς θείοις προφήταις.

Le commentaire de Théodoret sur chacun des douze petits prophètes

¹ Dans le *Νέος Ποιμὴν*, t. 3, p. 23-42. L'édition princeps de D. Hoeschel (Augsbourg, 1594) ne nous est connue que par une référence de Dom J.-M. Hoeck dans *Orientalia christiana periodica*, t. 17 (1951), p. 39, fin de la note 1.

² Elle est parfois intitulée *Ἐξήγησις περὶ τῶν ἐν τῇ Περσίδι πραχθέντων* (*Catal. Graec. Vatic.*, p. 76 : ms. 555), parce qu'elle contient en effet l'apocryphe BHG. 802-804.

³ Cf. *Mélanges Paul Peeters*, t. II (= *Anal. Boll.*, t. 68, 1950), pp. 6, 8 ; *Byzantion*, t. 20 (1950), p. 303, en note.

⁴ Cf. N. H. BAYNES, dans les *Mélanges P. Peeters*, t. I (1949), p. 165-177. — Les fol. 38-43 du même manuscrit concernent aussi Tamerlan ; mais ils semblent provenir d'une autre source.

est précédé de la notice habituelle ou « argument » (BHG. 1591). Cependant les deux notices mentionnées ci-dessus ne correspondent pas au texte imprimé. Nous les croyons inédites ¹.

Ms. 892 (C 247 inf.), fin du x^ve siècle, fol. 237-241 : *Passion de S. Marc l'évangéliste*. Inc. Ἀρτι τοῦ Παρακλήτου πυρὸς ἐν εἵδει τοῖς ἀποστόλοις ἐπιφοιτήσαντος καὶ στομώσαντος αὐτῶν τὴν διάνοιαν — Des. τελοῦντες αὐτοῦ τὴν μνήμην μετ' εὐφροσύνης καὶ θυμηδίας πνευματικῆς μὲν ἀπριλλίῳ κε', βασιλεύοντος Γαῖου Τιβερίου καίσαρος, καθ' ἡμᾶς δὲ... ἀμήν.

Le même Martyre a été signalé dans le Messanensis 29 ² et le Vaticanus 1664 ³.

Ms. 917 (C 308 inf.), fin du xiii^e siècle, fol. 25-35 et 35^v-43^v : *Éloges de S. Euthyme et des SS. anargyres par Théodore Lascaris*.

1) Inc. Ὅποταν ὁ ἥλιος τῆς ἑαυτοῦ ὁρμῆς τὴν κίνησιν ἐκτελέσῃ — Des. ἀλλ' ἐνδύσομαι εὐθυμίαν καὶ χαρμονὴν ἐν τῇ σῇ μνήμῃ, θεῖε Εὐθύμιε, εἰς δόξαν... ἀμήν. — 2) Inc. Τῶν ἀναργύρων ἡ χάρις ποταμὸς ὑπάρχει ἀέναος — Des. ἐμοῦ δὲ... σαφίσοι τὸν νοῦν καὶ τὰς φρένας ἡνιοχῆσαι πρὸς ἀρετὴν, εἰς δόξαν... ἀμήν.

Le Parisinus 1193, du xiv^e siècle, contient les deux mêmes œuvres du futur empereur de Nicée ⁴.

Ms. 1078 (I 94), x^ve siècle, fol. 68-80 : *Discours de Démétrius Chrysoloras sur la Transfiguration*. Inc. Ἀκουε, οὐρανέ, καὶ ἐνωτίζον, ἡ γῆ, καὶ εἴ τι μεταξὺ τούτων — Des. πάντα ποιήσωμεν δι' αὐτόν, ἐπεὶ καὶ πάντα δι' ἡμᾶς οὗτος γίνεται · αὐτῷ γὰρ μόνῳ... ἀμήν.

On connaît au moins deux autres copies de ce texte, une du x^ve siècle dans le manuscrit T. III. 4 de l'Escorial ⁵ et une du xviii^e dans le n^o I. 114 de Lavra ⁶, sans parler d'un recueil conservé jadis au mo-

¹ Une troisième notice, celle de Jonas, est plus développée et se termine autrement que dans les éditions. ² *Anal. Boll.*, 1904, p. 347.

³ C. GIANNELLI, *Codices Vaticani graeci 1485-1683* (1950), p. 405.

⁴ *Catal. Graec. Paris.*, p. 93 ¹⁻².

⁵ A. REVILLA, *Catálogo de los Códices griegos de la Biblioteca de el Escorial*, t. I (Madrid, 1936), p. 511.

⁶ SPYRIDON LAURIOTÈS et S. EUSTRATIADÈS, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos* (1925), p. 200.

nastère du Saint-Sauveur dans l'île de Scopelos, mais qui semble avoir disparu ¹.

APPENDICE. Textes omis ou non identifiés
dans le Catalogue de Martini et Bassi.

Ms. 183 (C 65 sup.), xiv^e siècle, fol. 51-51^v : *Passion de S. Nicetas le Goth* = BHG. 1340.

Ce que les deux auteurs du catalogue ont pris pour un fragment de sermon est en réalité la dernière page d'un texte métaphrastique, qui n'a pas été reconnu davantage par Ehrhard ².

Ms. 246 (D 69 sup.), xiv^e siècle, fol. 41-41^v : *Vie du pape S. Grégoire le Grand* = BHG. 721.

Bien qu'il fasse suite aux documents pachômien³, ce fragment ne concerne pas S. Pachôme, mais S. Grégoire « le Dialogue ». Au texte imprimé il ajoute une phrase de souhait, qui se lit aussi dans le ms. 259 (D 92 sup.), fol. 120 ⁴ : *Γένοιτο δὲ πάντας ἡμᾶς τοὺς τε ἀναγνώσκοντας τοὺς τε ἀκροωμένους ἀκοῦσαι τῆς μακαρίας φωνῆς ταύτης· καὶ τῶν αἰωνίων (ἀγαθῶν) ὧν ἡτοίμασεν ὁ Θεὸς τοῖς ἀγαπῶσιν αὐτὸν πάντας ἡμᾶς συμμετόχους ποιήσει Χριστὸς ὁ Θεὸς διὰ τῆς ἀχράντου αὐτοῦ μητρὸς τῆς ἁγίας θεοτόκου· ὅτι αὐτῷ πρέπει... ἀμήν.*

Ms. 259 (D 92 sup.), xi^e siècle, fol. 41-44 : *Éloge de S. Nicolas par André de Crète* = BHG. 1362.

Cet encomion acéphale devait constituer le n^o 19 du ménologe : la pièce qui vient après lui est numérotée 20. Les auteurs du Catalogue, Martini et Bassi, suivis par Ehrhard ⁵, ont cru que la Passion de

¹ Sp. LAMBROS, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. 3 (1894), p. 600.

² *Überlieferung und Bestand*, t. III, 2 (1952), p. 823, fin de la note 1 : « Ende einer Mönchsvita, die ich nicht identifizieren konnte ». Par contre, Ehrhard a correctement identifié (ibid.) le fragment qui occupe les fol. 1-2 : c'est la fin d'un éloge inédit des archanges Michel et Gabriel par le diacre Procope (inc. Ἀγγελικῆς πανηγύρεως — des. τῆς ὑπερουσίου καὶ ζωοαρχικῆς τριάδος... ἀμήν).

³ F. HALKIN, *Sancti Pachomii Vitae graecae* (Bruxelles, 1932), pp. 12*-18* et 34*-37* (introduction) ; 20-36, 49-62, 89-96 et 122-155 (textes).

⁴ Même « épilogue » dans le Monacensis 464, xiii^e siècle, fol. 1-2^v. Cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 133.

⁵ T. c., p. 783 : « Nikolaos (3 Texte) ». Le manuscrit a encore 4 textes pour la Saint-Nicolas, et il en avait peut-être 5, si le n^o 18, qui est perdu, se rapportait à la même fête.

S^{te} Barbe (n° 17), qui commence au fol. 40, se continuait jusqu'au fol. 44. En réalité, il y a une lacune de plusieurs feuillets après 40^v. Le texte qui portait dans le recueil le n° 18 a disparu tout entier, ainsi que la fin du précédent (Martyre de S^{te} Barbe) et le premier chapitre du suivant (éloge de S. Nicolas).

Ibid., fol. 146-146^v : *Miracle des SS. Cosme et Damien* = BHG. 389, mir. 28 ¹.

Ibid., fol. 261-263^v : *Martyre de S. Ignace* = BHG. 813.

Le texte précédent (une Passion de S. Césaire, à peine différente de BHG. 284) n'est pas tout à fait complet ; il y manque le dernier paragraphe, de même qu'il manque le titre et les deux premiers chapitres des Actes de S. Ignace ². Cette lacune d'un feuillet n'a été remarquée ni par Martini et Bassi ni par Ehrhard.

Ms. 307 (E 100 sup.), XIII^e siècle, fol. 195-197^v : *Discours de Basile de Séleucie sur les Innocents* = BHG. 824.

« Fragmentum homiliae vel narrationis cuiusdam », écrit le catalogue. L'exhortation d'Hérode à ses soldats avant le massacre des Innocents était pourtant assez facile à reconnaître ³.

Ms. 308 (E 101 sup.), XII^e siècle, fol. 151-173 : *Récits d'Anastase le moine sur les Pères du Sinai* ⁴.

Ces récits, numérotés de 1 à 38, ne diffèrent qu'en deux points de la collection réunie par F. Nau dans *Oriens christianus*, t. IV (1902), p. 60-87 : 1° entre les chap. 29 et 30 de Nau est insérée l'histoire du « taxéote », BHG. 1318, qui porte ici le n° 30, au lieu de 40 ; 2° les chap. 36 et 37 de Nau sont omis ⁵.

Ibid., fol. 173-176^v : *Extrait du récit (d'Ammonius) sur le massacre des moines de Raithou* = BHG. 1300, éd. COMBEFIS, p. 96-106.

¹ L. DEUBNER, *Kosmas und Damian* (Leipzig, 1907), p. 171-172. Figurait déjà, mais sous le n° 26, dans S. WAGNERECK, *Syntagma historicum...* (Vienne, 1660), p. 490-494.

² Inc. | *σας τῷ ἀποστόλῳ σου Πέτρῳ* (sic, pro Paulo) *δεσμοῖς συνδήσας* = c. 2, v. 8, fin.

³ Le fragment correspond à la partie centrale du discours : P. G., t. 85, col. 392c-397c.

⁴ Cf. BHG., i. v. « Patrum Vitae », n° 9, p. 202 ; C. GIANNELLI, *Codices Vaticani graeci 1485-1683* (1950), p. 77 : ms. 1524, fol. 42^v-53.

⁵ Voici la concordance des numéros : A (mbrosianus) 1-29 = N (au) 1-29 ; A 30 = N 40 ; A 31-36 = N 30-35 ; A 37-38 = N 38-39.

Ms. 506 (M 15 sup.), XIV^e-XV^e siècle, fol. 116^v : *Sur les sauterelles de S. Jean Baptiste*. Inc. Ἀκριδες αἷς ὁ Ἰωάννης ἐτρέφετο οὐ ζῶά τινά εἰσιν — Des. ἀλλὰ καὶ τραχύτητι πᾶσαν ὄρεξιν πικραίνων τοῦ σώματος.

Ce curieux texte de 8 lignes, dont on a trouvé une copie épigraphique dans une grotte du Latmos près de Milet ¹, n'est rien d'autre qu'une lettre de S. Isidore de Péluse ².

Ms. 520 (M 57 sup.), XII^e siècle, fol. 138-139 : *Notice de S. Jacques frère du Seigneur*. Inc. Ἰάκωβος ὁ ἐπικληθεὶς δίκαιος καὶ γενόμενος πρῶτος ἐπίσκοπος Ἱεροσολύμων — Des. ἦν γάρ, φησίν, ὁ Ἰησοῦς ἀρχόμενος ὡς ἐτῶν τριάκοντα, δς ἐνομίζετο τοῦ Ἰωσήφ τοῦ Ἠλεὶ τοῦ Μαθθά.

Extrait de la Chronique d'Hippolyte de Thèbes ³. Cf. P. G., t. 117, col. 1932 BC, ou mieux F. DIEKAMP, *Hippolytos von Theben* (Munster, 1898), pp. 22-23, 31-32, 41-42.

Ms. 645 (P 202 sup.), XVI^e siècle, fol. 71 : *Description des Trois Hiérarques*. Inc. Ὁ μὲν θεῖος Χρυσόστομος βραχὺς πάνν τὴν ἡλικίαν — Des. ὑπὲρ τῶν ὀγδοήκοντα ἔτη γενόμενος.

Extrait d'un synaxaire assez développé où est racontée l'institution de la fête du 30 janvier en l'honneur des SS. Basile, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome. On connaît deux recensions de ce synaxaire : l'une, qui est dans les grands ménées au 30 janvier, a été reproduite par le P. Rayé dans les *Acta SS.* ⁴ ; de l'autre, G. Przychocki a publié la première partie ⁵ d'après le manuscrit Vatic. 722 ⁶.

¹ Cf. H. GRÉGOIRE dans *Byzantion*, t. 5 (1929), p. 109-127.

² *Ep.* I, 132 : P. G., t. 78, col. 269.

³ Comparer les manuscrits Vatic. Palat. 39, fol. 3 (*Catal. Graec. Vatic.*, p. 212) ; Cambridge, Trinity College B. 10. 16, fol. 350 (*Catal. Graec. Germ.*, p. 291) ; Modène II. C. 4 (gr. 71), fol. 16 (*Studi italiani di filologia classica*, t. 4, 1896, p. 433).

⁴ *Iun.* t. II (1698), p. 934-936 ; 3^e éd., *Iun.* t. III (1867), p. 414-416. Elle a passé de là dans Migne, P. G., t. 29, col. CCCXC-CCCXCIII. L'extrait qu'on lit dans l'Ambrosianus 645 va de la fin de la colonne CCCXCI à la fin de la colonne suivante.

⁵ Dans la revue polonaise *Eos*, t. 16 (1910), p. 133-134.

⁶ *Catal. Graec. Vatic.*, p. 26² ; cf. p. 267² (cod. Ottobon. 225).

Ms. 838 (B 10 inf.), XII^e-XIII^e siècle, fol. 143-143^v : *Vie métaphras-tique de S. Euthyme* = BHG. 649.

Martini et Bassi avaient relevé dans ce fragment les noms de Nes-torius et de Cyrille d'Alexandrie, mais sans soupçonner le caractère hagiographique du texte ¹.

¹ Le fragment correspond à P. G., t. 114, col. 656 c fin - 660 A 11.

NOTE ADDITIONNELLE

Ms. 252 (ci-dessus, p. 329). Cette description brève et enthousiaste des cortèges et illuminations organisés à Florence, à l'occasion de la fête de S. Jean Baptiste, les 23 et 24 juin 1439, se lit dans une dizaine au moins d'autres manuscrits : Escorial R II 5, Florence Laur. Conv. 3, Munich 22, Paris 423, Vatican 1819, Vat. Barberini 421, Vat. Ottoboni 30, Vienne hist. gr. 14 et 17, Wolfenbüttel Gud. 18 (cf. J. GILL, *Quae supersunt Actorum Graecorum Concilii Florentini* [Rome, 1953], p. I-XIII). Le texte grec, suivi d'une traduction latine, a été publié par J. PASINI, *Codices mss. bibliothecae R. Taurinensis Athenaei* (1749), t. I, p. 271-272, d'après le codex 186 (b II 40) de Turin. On en trouvera une version italienne dans P. GORI, *Le feste fiorentine attraverso i secoli : Le feste per San Giovanni* (Florence, 1926), p. 104-105.

TABLE DES MANUSCRITS

A 56 sup. (= grec 4)	327	E 101 sup. (308)	340
A 117 sup. (42)	328	G 8 sup. (380)	336
B 33 sup. (86)	327, note 4	M 15 sup. (506)	336, 341
B 60 sup. (94)	328	M 57 sup. (520)	341
B 146 sup. (150)	328	O 123 sup. (598)	337
C 65 sup. (183)	339	P 202 sup. (645)	341
D 69 sup. (246)	328, 339	Q 93 sup. (692)	337
D 77 sup. (252)	329, 342	B 10 inf. (838)	341
D 92 sup. (259)	329-335, 339s.	C 247 inf. (892)	338
D 96 sup. (260)	335	C 308 inf. (917)	338
E 64 sup. (290)	335	I 94 (1078)	338
E 100 sup. (307)	328, 340		

François HALKIN.

NOTES D'HAGIOGRAPHIE CELTIQUE

23. Les Vies de S. Columba de Tír Dá Glas.

On ne connaît pas de Vie en irlandais. La *Bibliotheca hagiographica latina*, sous le n° 1897, indique une seule biographie, dont l'unique témoin est le Codex Salmanticensis (manuscrit 7672-7674 de la Bibliothèque royale de Belgique, fol. 129^v, col. 1-132^v, col. 2). Celle-ci a été imprimée d'abord par les PP. De Smedt et De Backer et le sera prochainement à nouveau, dans nos *Subsidia hagiographica*, par M. W. W. Heist, qui attire notre attention sur une note marginale du xvii^e siècle (au fol. 131^v, col. 1, en face de la phrase suivante du § 20, que l'annotateur souligne partiellement, de *sed tamen* à *possidebunt*: *Tibi a Domino donabuntur tres ordines hominum qui per semetipsos vitam eternam non merentur, sed tamen per tua merita gratis sine bonis operibus regnum celorum possidebunt*). Voici cette note, malheureusement mutilée, peu après qu'elle fut écrite, par le couteau du relieur : « ...otum deest in ms. cod. ...allensi, quamquam per ...a parum discrepante. » La première lettre subsistante du mot « ...allensi » est tout à fait claire. On peut conjecturer que le début était : « <Hoc t>otum, » ou « <Illud t>otum », ou « <Id t>otum », et qu'à la fin il faut compléter : « per <omni>a » ou « per <ceter>a ».

La main qui inscrit cette observation, à propos d'un passage bien peu orthodoxe, est celle du Franciscain irlandais Jean Colgan, qui éditait, à Louvain, les Vies des saints de son pays et à qui Bollandus avait communiqué le Codex Salmanticensis, lequel appartenait alors aux hagiographes d'Anvers, nos prédécesseurs ; Colgan y recourra souvent, aussi bien pour sa *Trias Thaumaturga* (1647) que pour ses *Acta Sanctorum Hiberniae* (1645, tome I, Janvier-Mars, seul paru). Mais quel est le manuscrit auquel il se réfère ici : « in ms. cod. ...allensi » ? Il l'aurait certes indiqué dans sa notice sur S. Columba de Tír Dá Glas, s'il lui avait été donné de conduire ses *Acta Sanctorum Hiberniae* jusqu'à la date du 13 décembre,

fête du saint. Faute d'obtenir de lui-même ce renseignement, nous le chercherons ailleurs.

Une seconde recension, encore inédite, de la Vie latine de S. Columba se lit dans deux manuscrits de la Bibliothèque Bodléienne, provenant du monastère d'Inis na Náem (en latin *Insula Sanctorum*), dans le Loch Rí : d'où les noms de Codex Inisensis, de Codex Insulensis, de Codex Lochriviensis que Colgan lui assigne indifféremment. Ce sont les Rawlinson B. 485 (fol. 139^r, col. 1 - 142^r, col. 2) et Rawlinson B. 505 (fol. 160^v, col. 1 - 163^r, col. 1), de la Bodléienne¹. Le manuscrit autrefois coté A. 24 à la Bibliothèque des Franciscains de Dublin, aujourd'hui à Killiney, renferme, aux pages 187-194, une copie du Rawlinson B. 505, que nous avons décrite quand elle appartenait au couvent de Merchants' Quay, à Dublin². Nous notions alors, après Plummer, que cette copie A. 24 ne renferme rien qui réponde au § 24 du Codex Salmanticensis. On trouve cependant, dans les trois témoins de la recension de Loch Rí, le passage correspondant au § 20 du Salmanticensis, identique au fond, quoique un peu atténué dans l'expression³, et le manuscrit A. 24 est ici conforme au Rawlinson B. 505.

Le manuscrit que Colgan avait en vue et qu'il désigne par l'épithète « ...allensis » est donc différent aussi bien de la recension du Salmanticensis que de celle des manuscrits Rawlinson, qui toutes deux renferment cette phrase d'une théologie assez étrange.

Plummer avait cru remarquer que Colgan donnait ailleurs un passage d'une Vie de S. Columba de Tír Dá Glas qui ne s'accordait avec aucune des recensions signalées ci-dessus⁴. Dans une série d'extraits de textes divers, en appendice à sa notice sur S. Fintán de

¹ C. PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 232.

² *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 114. Nous remercions le P. Barthélemy Egan, O. F. M., qui a bien voulu vérifier pour nous plusieurs passages à Killiney. Il nous apprend que ses archives sont en cours de classement et que l'ancien A. 24, dorénavant versé dans la Section F, n'y a pas encore reçu son numéro d'ordre ; nous continuerons donc à le désigner par sa cote de naguère, A. 24.

³ Voici ce passage, obligeamment fourni par M. Heist : *Tibi a Domino in signum amoris huius conceduntur hominum tres ordines qui per semetipsos [tres] vitam eternam non mererentur, sed per tuas preces regnum Dei possidebunt.*

⁴ Ses propres termes, à l'endroit cité de son Catalogue, sont les suivants : « Colgan, AA. SS. pp. 356-7 gives an extract from a Life of C. which does not agree exactly with either recension. »

Clúain Éidnech¹, l'hagiographe irlandais du ^{xvii}e siècle introduit une longue citation par les mots suivants : « In vita sui magistri S. Columbae de Tyrdaglass c. 8 habetur ». Le récit correspond au § 13 de la Vie *BHL.* 1897 jusqu'à la dernière phrase exclusivement. Sauf menues divergences (et l'on sait que celles-ci sont généralement nombreuses dans les éditions de Colgan, qui traitait librement ses manuscrits), c'est identiquement ce qui se lit dans le Rawlinson B. 505, fol. 161^v, col. 1, et cela correspond à la copie Franciscans A. 24. Ensuite, Colgan reprend la parole : « Et infra, postquam refert servos Dei ob frequentiam carnalium amicorum deseruisse illum locum, subiungit », et cite un autre passage, correspondant au § 1 de *BHL.* 1897, depuis le début de la troisième phrase jusqu'à la fin². La recension Rawlinson, ainsi imprimée par Colgan, est assez différente de celle du Salmanticensis (*BHL.* 1897). Le manuscrit que Colgan avait sous les yeux portait, au second passage, le nom de Fintan ajouté en marge. Il l'indique de la sorte : *Cui unus discipulorum* (scilicet Fintanus ut habetur in margine) *respondit*. Et, en effet, dans le manuscrit Franciscans A. 24, un astérisque surmontant *unus* renvoie à une variante ou addition marginale : *Cui Fintanus respondit*³. Ces trois mots se lisent, à cet endroit, dans le Salmanticensis, d'où il est évident que Colgan les a pris.

Quant aux passages cités d'une Vie latine de S. Columba de Tír Dá Glas par le même hagiographe dans sa *Trias Thaumaturga*⁴, ils s'écartent très peu de la recension du Salmanticensis et, sauf négligences courantes, correspondent exactement à la recension Rawlinson, par l'intermédiaire de la copie Franciscans A. 24.

Il ne semble donc pas, contrairement à l'hypothèse de Plummer, que Colgan ait utilisé de fait un manuscrit appartenant à une troisième recension, différente de celle que nous lisons dans le Codex Salmanticensis (*BHL.* 1897) et dans les manuscrits Rawlinson. Et pourtant, il en connaissait bien une troisième, celle à laquelle il se réfère dans sa note marginale du Codex Salmanticensis, en face du § 20 de la Vie de S. Columba de Tír Dá Glas et que nous avons transcrite plus haut.

¹ *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 356-357.

² Il omet donc la guérison d'un enfant muet qui introduit, dans le texte *BHL.* 1897, la conversation du saint avec ses disciples.

³ Deux lignes plus bas, dans la même copie, se lisent en marge les mots : « S. Fintanus manet in Cluain-edhnech » ; c'est une manchette ajoutée en vue de l'impression.

⁴ P. 457, col. 2, n° x : « Vitae S. Columbae de Tir-daglas, cap. 4 et 5 », correspondant à *BHL.* 1897, § 4 (deuxième partie) et § 5 ; *ibid.*, n° xi : « Et, cap. 29 », correspondant à *BHL.* 1897, § 27, depuis les mots *In illa hora* jusqu'à la fin.

Ce troisième témoin n'a pas été retrouvé, que nous sachions. Peut-être, comme tant d'autres pièces réunies en vue des travaux hagiographiques de Colgan, était-il conservé au refuge des Frères Mineurs de Donegal quand Colgan en avait fait prendre copie, ou appartenait-il à ce couvent. Il faudrait lire alors : « in ms. cod. <Dung>allensi ».

Le peu qui subsiste concernant S. Columba de Tír Dá Glas renferme quelques éléments du plus grand intérêt, qui mériteront certes une étude de fond après la publication du texte des manuscrits Rawlinson. Citons en particulier le récit des funérailles du saint et surtout les onze vers en irlandais ancien attribués à Mongán Éces mac Echach :

Ní bu cráeb crínfhedo
Columb mac nár Nainnedo,
úa Nastair co sóerachtaib,
úais úa Crimthain Bicc,
maicc Echach maic Óenguso,
maic Crimthain Áin airegdai.
Ar ba bunad fírfhlatho,
fid freóin fidnemid,
cáin Catháir comarbus,
már mess cona ilblassaib
úas chiunn chuirí chráeb ¹.

TRADUCTION : Il n'était pas la branche d'un arbre desséché, Columba, le saint fils de Nannid, petit-fils de Nastar aux nobles actions, descendant sublime de Crimthan le Petit, fils d'Echu, fils d'Óengus,

¹ Texte normalisé de Kuno Meyer, dans sa plaquette *Learning in Ireland in the Fifth Century and the Transmission of Letters* (Dublin, 1913), p. 18-19, si introuvable qu'elle a échappé aussi bien à M. R. I. Best qu'à J. F. Kenney, dans leurs premières recherches. Meyer lui-même ne mentionne pas Mongán Éces mac Echach dans sa liste des poètes irlandais, *A Primer of Irish Metrics* (Dublin, 1909), p. 27-58, non plus que Carl U. S. Marstrander dans ses *Randbemærkinger til det Norsk-Irske Spørgsmål* (*Avhandlingar utgitt av det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo, Hist.-Filos. Klasse*, 1927, n° 4), p. 6-9. Est-ce le Maine Éces du manuscrit Rawlinson B. 502, fol. 66^v, col. 2 ? — Meyer donne pour références (note 55, p. 29) : « See Rawl. B. 502, 122 b 26, and LL 315 a. » Voici la transcription du premier témoin, prise directement par nous du manuscrit Rawlinson B. 502, fol. 67^v, col. 2, lignes 26-31 (= p. 122 du fac-similé) : De Columba dicitur. Ní bu craeb crínfeda Colum mac nar Nainnida hua Nadzair co soerachtaib huais hua Crimthaind bic maic Echach maic Oengusa maic Crimthaind ain airegdæ. Ar ba bunud fírfhlatha feda freoin fidnemid cain Cathær comarbus már mess cona hílblasaiþ huas chind chuirí chræb. N<i bu craeb>.

filis distingué du noble Crimthan. Car c'était une racine de vrai prince, un bois de la racine d'un sanctuaire forestier, la belle descendance de Catháir, une grande moisson avec des fruits aux nombreuses saveurs, par-dessus une multitude de branches. »

24. Mention de S. Finnián de Clúain Iraid dans un martyrologe visigotique du début du IX^e siècle.

Les commémoraisons irlandaises sont des plus rares dans les martyrologes continentaux anciens, du type hiéronymien¹. C'est à l'époque suivante que les érudits carolingiens ont étendu, de ce côté, le champ de leurs investigations. On trouve ainsi bien peu de fêtes de saints irlandais attestées avant le *Félire* d'Óengus (écrit entre 797 et 808). Il convient donc de noter de façon spéciale une mention martyrologique qui se rencontre dans le manuscrit I. III. 13 de l'Escurial, daté avec probabilité des environs de l'an 800 (avant 812, semblerait-il), par Heribert Plenkers, qui l'a étudié de près sous la direction de Traube².

Ce manuscrit, en minuscule visigotique, renferme, aux fol. 1-7^r, un abrégé de martyrologe, mutilé du début (il va du 26 avril au 31 décembre). Plenkers, qui le publie³, en relève les caractéristiques espagnoles⁴; celles-ci ne laissent aucun doute. De notre côté, nous avons repris chacun des noms que commémore cet abrégé, en nous aidant de l'édition de Dom Quentin et du commentaire du P. Dele-

¹ Voir L. GUGAUD, *Les Saints irlandais hors d'Irlande* (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 16, Louvain, 1936), p. 185-186. Deux documents seulement, que le savant bénédictin rangeait sous le nom de « calendriers », sont antérieurs au IX^e siècle, celui de Luxeuil-Corbie (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 14086, fol. 3-5) et celui, en provenance du nord de la France ou de la Belgique, qui est passé de Rheinau à Zurich (ci-dessous, pp. 352, 357-358).

² Heribert PLENKERS, *Untersuchungen zur Überlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln* (Munich, 1906; = *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, hgg. von Ludwig TRAUBE, t. I, fasc. 3), p. 85. Le P. G. Antolín, dans son *Catálogo de los Códices latinos de la Real Biblioteca del Escorial*, t. II (Madrid, 1911), p. 463, place le manuscrit I. III. 13 au X^e siècle, sans en donner aucune raison. Il connaît pourtant l'édition du martyrologe (qu'il intitule *Calendarium*) donnée par Plenkers, et sans doute avait-il lu son étude; mais Antolín, on le sait, travaillait très vite. A la fin de sa description (p. 465), il signale que ce manuscrit provient de la bibliothèque du comte-duc d'Olivares; on n'a rien découvert d'autre sur son origine.

³ Op. c., p. 91-100.

⁴ Op. c., p. 86.

haye, parus depuis le travail de Plenkers. Nous croyons pouvoir affirmer qu'à part les insertions espagnoles énumérées par l'élève de Traube, aucun nom, sauf précisément celui de Finnián, n'y figure, qui ne dérive de quelque forme du martyrologe hiéronymien (texte de base et additions des *codices pleniores* et *breviaria*) imprimé dans l'édition Quentin et Delehaye. Défigurés, travestis de diverses façons, avec des confusions et même parfois des déplacements d'un jour ou deux dans le calendrier, ce sont pourtant des extraits du martyrologe hiéronymien, dans une recension fort voisine de W (manuscrit de Wissembourg), provenant de Fontenelle, et qui rappelle parfois des abrégés, comme ceux de Munich et de Rheinau, peu éloignés du type celtique de Tallaght et de Rhygyfarch. Mais l'examen de cet abrégé de l'Escorial, malheureusement négligé aussi bien par De Rossi que par Quentin et Delehaye, entraînerait très loin s'il fallait justifier notre opinion dans le dernier détail et situer exactement ce document dans la tradition martyrologique.

Une seule ligne nous intéresse, au mois de décembre : *II idus Ermogenis danate & aliorum XXII finniani &*. Hermogenes, Donatus et leurs vingt-deux compagnons figurent à cette date au martyrologe hiéronymien. La préposition *et* marque, dans cet abrégé de l'Escorial, la fin de la notice quotidienne. Elle amorce sans doute une clausule semblable à celle qui conclut aujourd'hui la lecture au chœur du martyrologe : *Et alibi aliorum plurimorum* etc. Mais rien dans les manuscrits pléniers, rien non plus dans les autres abrégés connus du martyrologe hiéronymien sur le continent ne semble avoir pu donner naissance à *Finniani*. Or, le 12 décembre est le jour même de la fête, parfaitement attestée, du plus éminent des saints irlandais de ce nom, Finnián, abbé de Clúain Iraird, et la forme *Finniani* (au lieu de *Findeni*) est parfaitement correcte et normale pour l'époque¹.

Ce serait une pure conjecture d'imaginer que le nom du père de S. Alexis, Euphemianus, sous la forme *Fimiani*, mal lue *Finniani*,

¹ « In medial position the *nd* has everywhere become *nn* in our period, e.g. *inna*. » R. THURNEYSSEN, *A Grammar of Old Irish*, édition revue, complétée et traduite par D. A. BINCHY et O. BERGIN (Dublin, 1946), p. 293. On rencontre pourtant encore des traces d'archaïsme sur ce point. Il n'en est pas autrement pour *ia* : la transition, à partir de *ē*, était faite, quoique l'on rencontre ici aussi des affectations d'archaïsme (*ibid.*, p. 36-37). Ces deux points sont confirmés, du reste, par la forme *Vennianus* (variante *Venicianus*, simple cacographie) qui se lit, dès le début du vi^e siècle, chez S. Colomban (éd. GUNDLACH, *M.G.*, Epist., t. III, p. 159, 11). Le génitif QVENVENDANI est gravé en ogam à Henllan Amgoed, dans le comté de Carmarthen.

se fût justement introduit à cette date précise du 12 décembre. Les recherches de notre confrère, le P. de Gaiffier, montrent que, dès le ^x^e siècle, la légende de S. Alexis était connue en Espagne et que le saint y figurait, non pas nommément, mais comme *Fimiani filius*¹. Rien pourtant n'indique que le 12 décembre ait jamais été choisi pour introduire au martyrologe ce nouveau saint ou son père. Et si même, hypothèse plus qu'improbable, cette date précise avait été assignée à leur souvenir ou à celui de l'un ou de l'autre, ce n'aurait pu être qu'à la suite de recherches qui eussent fait découvrir, dans quelque liste d'origine irlandaise, notre Finnián au 12 décembre.

De toute façon, ce serait la même situation : en Espagne, l'exemplaire du martyrologe hiéronymien dont le manuscrit de l'Escorial fournit un abrégé (ou, si l'on veut, la liste espagnole des accroissements qui donnent sa couleur caractéristique à cet abrégé visigotique du martyrologe hiéronymien) contenait, à sa date, la fête de S. Finnián de Clúain Iraird ; or, si le manuscrit de l'Escorial est bien de l'an 800 environ, l'exemplaire d'où il est tiré remonterait encore plus haut. La fête de S. Finnián serait donc une des plus anciennement attestées du calendrier irlandais, antérieurement à Óengus.

Quelle peut être l'explication de cette mention singulière d'un saint irlandais dans un martyrologe espagnol aussi ancien ? Faut-il la chercher du côté de Braga et de son évêque Martin, assez connu en Irlande, dès le ^{vi}^e ou le ^{vii}^e siècle, pour qu'on lui attribuât un traité de comput ? Ou bien, se tournant vers le nord de la Gaule, songera-t-on à quelque influence semblable à celles qui ont ajouté des noms de saints irlandais à certains martyrologes du ^{viii}^e siècle² ou du ^{ix}^e³ ? Elle n'est guère démontrable en Espagne.

Notons encore une ressemblance remarquable entre le martyrologe de Tallaght (abrégé irlandais du martyrologe hiéronymien, comme l'on sait) et l'usage visigotique : la fête de la Vierge Marie au 18 décembre, commune en Espagne, mais qui ne figure dans aucune recension, dans aucun abrégé du martyrologe hiéronymien, sauf chez ce représentant de l'Irlande⁴.

¹ *Anal. Boll.*, t. LXII (1944), p. 281-282.

² Paris, lat. 14086 et Zurich Rh. 30 ; voir ci-dessus, p. 347, note 1, et ci-dessous, p. 357.

³ Karlsruhe, Augiensis CLXVII ; voir ci-dessous, p. 360, note 2.

⁴ Nous y lisons, après la liste des saints indigènes du 18 décembre : *Salu-*

De même, au 22 décembre, le chiffre de XXXV compagnons martyrs (au lieu de XXX), qui se lit dans le manuscrit de l'Escorial I. III. 13, ne se retrouve non plus que dans l'abrégé de Tallaght, à l'exclusion de tous les autres représentants du martyrologe hiéronymien. C'est, sans doute, des deux côtés, la même erreur : le chiffre de XXXV martyrs apparaît, en effet, au lendemain, 23 décembre, dans l'hiéronymien.

Ces trois coïncidences plus frappantes, entre le 12 et le 22 décembre, mettront peut-être sur le chemin de l'explication.

Enfin, nous avons observé naguère, en étudiant les fêtes de S. Paterne d'Avranches et de S. Paterne de Vannes, que le martyrologe de Tallaght, au 19 mai, portait par erreur *Paterni* au lieu de *Parteni*¹. La même fausse leçon *Paterni* se lit dans le manuscrit de l'Escorial I. III. 13, au 18 mai, où notre abrégé visigotique transcrit erronément un bout de la liste hiéronymienne du 19.

Il eût été curieux de rechercher si aucune mention de S. Finnian ne se lisait au martyrologe abrégé, d'une main du VIII^e siècle, qui forme la troisième et dernière partie du manuscrit Rh. 30 de la Bibliothèque centrale de Zurich². D'après la tradition de Rheinau, d'où il provient, ce martyrologe y aurait été apporté par

latio Mariae ab Elisabeth matre Iohannis. Telle n'est pas, il est vrai, la portée de la fête visigotique. Le dixième concile de Tolède, qui en enjoignit la célébration, voulut en faire la solennité principale de la Vierge, avec un souvenir particulier de l'Incarnation, que le Carême ou le temps pascal empêchaient de célébrer avec assez d'ampleur ; voir le texte dans l'édition de H. T. Bruns, *Canones Apostolorum et Conciliorum saeculorum IV. V. VI. VII*, t. I (Berlin, 1839), p. 297-298. Mais c'est une caractéristique des martyrologes irlandais de particulariser autant que possible les fêtes de la Vierge : citons seulement, par manière d'exemple, ce qu'ils ont fait d'une mention qui, du reste, n'était même pas celle de la mère du Sauveur, au 3 mai (*La prétendue fête de la Conception de la Sainte Vierge dans les Églises celtiques*, *Anal. Boll.*, t. LXI, 1943, p. 91-95), ou de la fête principale gallicane du 18 janvier (*Sanctae Mariae matris Domini : hoc die eius dormitatio in Roma audita est*, Tallaght), ou de la fête du 1^{er} avril (*Sanctae Mariae nativitas*, Tallaght ; composition du *Magnificat*, commentaires du *Félire* d'Óengus). La notice de Tallaght au 18 décembre reste pourtant énigmatique, et surtout à cause de l'annonce du lendemain, entre la liste extraite du martyrologe hiéronymien et celle des saints irlandais : *Mariae Magdal(enae) et Elizabeth*.

¹ *Anal. Boll.*, t. LXVII (1949), p. 394.

² Fol. 166^v-169^v. Décrit par Dom Cunibert Mohlberg, *Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich*, t. I, 3, Handschriften der Abtei Rheinau, p. 173, n° 397 du Catalogue. Voir encore ci-dessous, p. 357-358.

S. Fintán (mort vers 878). La critique interne montre que cet extrait, si réduit qu'il mériterait presque d'être rangé parmi les calendriers, se rattache au nord de la France ou à la Belgique. Il est, par malheur, fort mutilé : on n'y trouve en entier que les mois de janvier, février, mars et juin, puis des fragments d'avril, de mai et de juillet ; rien pour décembre¹. Cela est fort regrettable, car, ainsi que l'observait H. A. Wilson dans son excellente introduction au calendrier de S. Willibrord, ce texte de Rheinau revêt une importance spéciale à cause de l'origine irlandaise de la maison². Dans ce qui subsiste, en tout cas, nous ne voyons rien d'insulaire : le manuscrit a tout à fait l'apparence d'un livre acquis par S. Fintán sur le continent.

Le calendrier de S. Willibrord ne commémore pas Finnián au 12 décembre. Le vrai martyrologe de Bède non plus, tel que l'a reconstitué Dom Quentin ; dans la recension augmentée, il ne s'ajoute au fond primitif qu'un seul saint irlandais, et c'est Patrice, non Finnián³. Le calendrier de Luxeuil-Corbie⁴, qui remonterait aux premières années du VIII^e siècle ou même à la fin du VII^e, est aussi muet : le mois de décembre y manque. Mais une addition marginale, du milieu du IX^e siècle, à ce qu'il semble, inscrit Finnián à sa date dans un martyrologe de Bède, provenant de Reichenau⁵, aujourd'hui le codex Augiensis CLXVII de Karlsruhe, fol. 17^v, col. 2 : *Uinniaui Cluano Iraiddd*. La forme qu'y revêt le nom⁶, latinisation

¹ La meilleure édition est celle de Léopold Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXII, 1 (Paris, 1886), p. 310-313. Delisle (p. 310, note 1, et p. 83, deux fois) met constamment Reichenau au lieu de Rheinau. Cette erreur risque de produire une sérieuse confusion, car le même dépôt de Zurich contient, sous la cote Hist. 28, un manuscrit du IX^e siècle (entre 827 et 842, tous deux exclus), provenant, lui, de Reichenau, qui renferme, aux fol. 154-209, le plus ancien des trois abrégés du martyrologe hiéronymien transcrits dans cette abbaye fameuse ; voir ci-dessous, p. 360.

² *The Calendar of St. Willibrord* (= *Henry Bradshaw Society*, t. LV, 1918), p. xvi.

³ Comme le mois de mars manque au martyrologe de l'Escorial I. III. 13, on ne saurait dire si celui-ci commémorait aussi S. Patrice, au 17 de ce mois.

⁴ Voir ci-dessus, p. 347, note 1.

⁵ Whitley STOKES et John STRACHAN, *Thesaurus Palaeohibernicus* (Cambridge, 1903), t. II, p. 283 ; cf. p. x.

⁶ C'est la même que dans les litanies de Tegernsee du manuscrit latin de Munich 18121, éd. M. COENS, *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 35 (copiées vers 1050 d'un original notablement plus ancien).

archaïque, interdit d'en faire la source du manuscrit de l'Escorial, qui, bien que plus ancien, présente une graphie plus moderne. Dans l'Augiensis CLXVII aussi, l'influence de la Gaule septentrionale se marque par quelques autres additions¹. On a songé à Péronne².

25. Une translation à Nivelles de S. Fursy et de S. Kilian au 25 février ?

Voici quelques années déjà, dans l'introduction à la Vie latine de S. Cíarán de Saigir tirée du manuscrit de Gotha, nous dressions la liste des saints irlandais homonymes ou paronymes commémorés au 25 février³. Il y avait lieu, en effet, de se demander si ce jour (*V kal. martias*) n'avait pas été écrit pour le 5 mars, anniversaire bien attesté de S. Cíarán de Saigir. A ce propos, nous citions, entre autres, l'ancien calendrier ou extrait de martyrologe (VIII^e siècle) d'une église inconnue de la France septentrionale ou de la Belgique, manuscrit provenant de Rheinau et aujourd'hui à Zurich⁴ : *Kyriani sacerdoti<s> et martyris in Nivalcha*, en ajoutant que ce Kyrianus, vénéré à Nivelles, pouvait bien être S. Kilian, évêque et martyr à Wurtzbourg, dont quelque translation aurait été rappelée de la sorte⁵.

Cette remarque n'a pas échappé aux diligentes investigations de M. Wilhelm Engel, lequel lui fit l'honneur d'une petite place dans un supplément de quelques lignes à un texte de feu Paul Schöffel, qu'il préparait pour l'impression, à l'occasion des rapports entre Nivelles et Wurtzbourg dans le haut moyen âge⁶. Un autre

¹ S. Quentin (mention de l'Invention, au 24 juin ; STOKES et STRACHAN, t. c., p. x) ; S. Germain de Paris (28 mai) et S. Médard (8 juin), t. c., p. 283,

² Voir ci-dessous, p. 351, note 2. Dom Gougaud, op. c., p. 186, donne à ce manuscrit, par inadvertance, le n^o CLXII.

³ *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 223-224.

⁴ Troisième et dernière partie du manuscrit Rh. 30 ; voir ci-dessus, p. 351, note 1.

⁵ En note, nous renvoyions à l'édition de ce fragment par L. Delisle, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 311, et aux *Acta Sanctorum* de Juillet, t. II, p. 603, où le P. Du Sollier a consigné des remarques sur une ou plusieurs translations ou élévations de S. Kilian, antérieures à la fin du VIII^e siècle, dont la date au calendrier semble indéterminée.

⁶ Paul SCHÖFFEL, *Herbipolis Sacra. Zwei Untersuchungen zur Geschichte des Bistums Würzburgs im frühen und hohen Mittelalter. Aus dem Nachlass*

érudit franconien voulut en avoir le cœur net : M. Paul Fraundorfer¹, qui n'avait sans doute pas vu notre référence à Delisle, où ce texte est imprimé, s'est donné la peine de commander à Zurich une photocopie. Y constatant que la fête est assignée au 25 février, il conclut tout uniment que notre hypothèse est par là renversée, que ce *Kyrianus* n'a rien de commun avec S. Killian et que la fête de ce dernier reste inébranlable au 8 juillet².

La question n'est pas aussi simple que l'insinue M. Fraundorfer. Dans un martyrologe ou calendrier du VIII^e siècle, la mention d'un saint à une date différente de son *natale* et avec l'indication d'un lieu de culte peu habituel correspond souvent à l'anniversaire d'une translation. Or, aucun S. Kyrianus n'est connu à Nivelles³ et les termes *sacerdos et martyr* conviennent parfaitement, dans le style de l'époque, à S. Kilian de Wurtzbourg et à aucun autre

herausgegeben von Wilhelm ENGEL (Wurtzbourg, 1948), p. 55 (= *Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte*, 9. Reihe: *Darstellungen aus der fränkischen Geschichte*, t. VII). M. Engel se plaint que nous ayons omis de signaler à quelle date ce *Kyrianus* figurait dans le manuscrit de Zurich : le 25 février était pourtant clairement marqué, en tête du paragraphe. Il ajoute à nos références un renvoi à L. Gougoud (*Les Saints irlandais hors d'Irlande*, p. 185-186), lequel cite les mentions de S. Fursy, de S^{te} Brigitte et de S. Patrice au manuscrit de Zurich, sans avoir remarqué notre *Kyrianus*.

¹ En une note consacrée au volume de Schöffel (*Zu Schöffels « Herbipolis Sacra »*, dans *Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst*, t. I, 1949, p. 189).

² Voici ses propres termes : « Damit ist die vermutete Personengleichung der beiden hl. Kilian und Kyrian widerlegt und das Fest des hl. Kilian am 8. Juli besteht auch weiterhin zu Recht. »

³ Il ne s'agit pas de S. Cyrique ou Cyriaque, dont on connaît une dédicace à Nivelles, attestée plus tard. Celui-ci est commémoré, dans le manuscrit de Zurich, au 16 juin, fête du martyr de ce nom et de sa mère Julitte : *Passio Ciriaci martyris et CCCIIII* (DELISLE, op. c., p. 312). Que *Nivialcha* soit bien ici Nivelles en Brabant, la chose est assurée par ce que nous lisons au 10 février : *Translatio sancte Geredrudis virginis in Nivialcha* (éd. cit., p. 311) ; la date en est normale (cf. *Act. SS.*, Feb. t. II, p. 379D, et Martii t. II, p. 593A) et c'en est vraisemblablement la plus ancienne attestation. Mais le martyrologe dont cette espèce de calendrier est un extrait (il porte pour titre : *Incipit Martyrologium anni circuli*, DELISLE, p. 310) n'est sans doute pas, tel que nous le lisons, de Nivelles même : en effet, la patronne principale de l'endroit, pour son anniversaire même, n'y est commémorée qu'en second lieu au *XVII kal. aprilis* (sic, DELISLE, p. 311, au lieu du *XVI kal.* que l'on attendrait, car la Saint-Patrice, comme la Sainte-Gertrude, figure toujours et partout, peut-on dire, au 17 mars et non au 16) : *Patricii episcopi. Et sancta* (sic)

dont le nom ressemble à Kyrianus, que nous sachions¹. Il faut donc chercher une translation à la date du 25 février.

Nous en découvrons une, d'un autre Irlandais, vénéré dans le nord de la France et en Belgique : S. Fursy, abbé de Lagny, mort près de Péronne². Elle ne semble attestée jusqu'ici que par des compilateurs du xvi^e et du xvii^e siècle³. Peut-être se copient-ils l'un l'autre. Ce n'est pas une raison d'accuser le premier de pure invention. D'ailleurs, la date semble confirmée par une répétition erronée au 6 février⁴. D'après Thomas Dempster, dont on

Geredrude virg. Comme dans d'autres témoins, c'est au *XIII kal.* (20 mars) qu'est inscrit *Ioseph sponsus Mariae*; cette mention explicite est, à notre connaissance, la plus ancienne en Occident; voir ci-dessous, p. 357-362. D'autre part, S. Benoît est correctement placé au 21 mars, avec l'*equinoctium secundum Grecos*, et S. Grégoire le Grand, qui précède immédiatement S. Patrice et S^{te} Gertrude, non moins correctement, au *IIII idus* (12 mars). Cet extrait de martyrologe, qui mentionne S^{te} Aldegonde de Maubeuge (au 30 janvier), mériterait un examen approfondi que nous ne pouvons songer à lui réserver ici, non seulement pour les saints locaux qu'on y retrouve, mais comme un des témoins les plus respectables du martyrologe hiéronymien abrégé. Il conviendrait d'en comparer l'histoire à celle d'un autre martyrologe, avec lequel on risquerait de le confondre, celui de Karlsruhe, Augiensis *CLXVII* (milieu du ix^e siècle), d'une écriture irlandaise et qui pourrait être arrivé à Reichenau en passant par Péronne (H. M. BANNISTER, *Some Recently Discovered Fragments of Irish Sacramentaries*, dans *Journal of Theological Studies*, t. V, 1904, p. 52, note 2; cf. ci-dessus, p. 352, note 2); le nom de S. Kilian a été ajouté ici au texte primitif, d'une main carolingienne postérieure.

¹ Il ne peut être question, notamment, de ce S. Killianus vénéré en Artois, à Aubigny (sur la Scarpe, entre Arras et Saint-Pol), qui est indéniablement un confesseur et fêté le 13 novembre. On possède de lui une *Vita* (*BHL.* 4663 b) dont un témoin est du x^e siècle et qui ne paraît guère antérieure. Cependant, Hildegare, qui composa en 869 la Vie de S. Faron de Meaux (*BHL.* 2825), a eu sous les yeux une recension bien plus ancienne, où le nom est écrit *Chillen*; or, cette forme était sortie de l'usage en Irlande vers le début du viii^e siècle. Ce vénérable document aussi, semble-t-il, faisait de S. Killianus un confesseur : *Haec ipsa quoque provincia modo de eius dormitione corporis clarissima, habetur fulgida eius meritis ac notissima in regnis* (éd. KRUSCH, *M.G.*, *Script. rer. merov.*, t. V, p. 194).

² COLGAN, *Acta Sanctorum Hiberniae*, pp. 98, 413; *Act. SS.*, Febr. t. III, p. 484.

³ On les trouve énumérés chez John O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. II, p. 706 : Maurolycus, Galesinius, Molanus, Wion, Ferrarius, Menardus et Wilson.

⁴ Le sixième jour du mois au lieu du *VI kal.* du mois suivant. Cf. O'HANLON, t. c., p. 374; *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 35, col. 2.

connaît, du reste, les audaces, la translation de S. Fursy, au 25 février, se situerait à Péronne ¹. Cette localisation est presque certainement de son cru, bien que la première idée de rapporter la mention de S. Fursy (25 février) à quelque translation, pour le motif que sa fête propre était au 16 janvier, ait germé dans la tête de Galesinius ². L'affirmation de Dempster ne saurait donc être tenue pour preuve que la translation en question n'ait pas eu lieu ailleurs qu'à Péronne — et, par exemple, à Nivelles ³.

D'autre part, quelques auteurs du xvi^e siècle commémorent au 25 février S. Burchard, évêque de Wurtzbourg ⁴, dont la fête fut pourtant bien assignée, dès l'origine, au 14 octobre. Dempster, encore lui, signale, au 25 février, l'élévation des reliques de S. Kilian et de ses compagnons, à Wurtzbourg, par l'évêque Burchard ⁵. L'ingénieux Écossais, à cette date de son *Menologium*, aurait-il vraiment tout inventé, ou bien tout transformé en translation ou en élévation? Le *Kyrianus* du viii^e siècle donnerait plutôt à croire que Dempster a bien rencontré quelque part, à cette date, le nom de S. Kilian, avec la mention d'une élévation ou d'une translation, joint à celui de S. Burchard, qui se retrouve en effet chez d'autres auteurs ⁶.

¹ *Menologium Scoticum* (Bologne, 1622); éd. A. P. FORBES, *Kalendars of Scottish Saints*, p. 192.

² *Martyrologium S. Romanae Ecclesiae* (Venise, 1578), dans les *Notationes*, fol. 69^r.

³ Dempster, se référant à Wion, répète cette fête au 4 février: « Peronae Fursaei abbatis », par l'effet d'une nouvelle bévue, à ce qu'il semble (un iv au lieu d'un vi, à moins que l'erreur ne porte sur le mois, car on signale une translation de S. Fursy au 4 mars, *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 35, col. 1, n° 2). Arnold Wion, dans son *Lignum Vitae*, seconde partie (Venise, 1595), p. 67, marquait au 4 mars: « Eodem die Sancti Fursei Confessoris, de quo multa miranda narrantur » et renvoyait, en note, au 16 janvier; au 4 février (p. 40-42) il n'a pas un mot sur S. Fursy, mais il le mentionne pourtant, comme figurant à cette date, dans l'index de cette seconde partie (cahier en tête, non paginé, sous *Februarius*).

⁴ *Act. SS.*, Febr. t. III, p. 486.

⁵ Éd. FORBES, p. 193. L'élévation de S. Kilian par S. Burchard semble pouvoir être fixée au 8 juillet 752. Sur les calendriers qui commémorent Kilian au 8 juillet, voir Emmanuel MUNDING, *Die Kalendarien von St. Gallen* (Beuron, 1951), p. 77 (= *Texte und Arbeiten herausgegeben durch die Erzabtei Beuron*, 1. Abt., Heft 37).

⁶ Dempster allègue l'autorité de Galesinius. Celui-ci, en effet, au 25 février, fournit un éloge de S. Burchard (op. c., fol. 32^v de la première partie et fol. 69^r des *Notationes*), mais ne souffle mot d'une élévation ou translation de S. Kilian.

Le 25 février est, chez les Irlandais, la fête d'un S. Cianán, dont on ignore tout, sauf la qualité d'abbé, et qui est différent de S. Cianán de Daim Liacc (en anglais Duleek ; fête le 24 novembre). Ce Cianán inconnu est suffisamment attesté dans leurs divers martyrologes¹. L'abrégé de Tallaght, dont nous ne possédons, pour ce jour, qu'une copie du xvii^e siècle, porte en outre : *Ciarani sancti*. Il faut y voir une répétition erronée de *Cianani*, les lettres *n* et *r* se confondant facilement dans l'écriture irlandaise : Máel Muire Úa Gormáin, en effet, a eu sous les yeux un exemplaire de l'ancien martyrologe irlandais qui commémorait Cianán, mais point de Ciarán. Il n'y a donc pas lieu d'imaginer que *Kyriani*, dans l'extrait de martyrologe conservé à Zurich, représente *Ciarani*². On serait fort empêché, du reste, de découvrir en Irlande, à cette date ou à une autre, un S. Ciarán qui méritât la double qualification de *sacerdos et martyr*. Il n'est nullement vraisemblable non plus que la fête d'un saint irlandais aussi peu célèbre que le Cianán du 25 février ait pénétré, au viii^e siècle, dans le nord de la France ou en Belgique³ et que, pour quelque mauvaise raison, l'auteur du martyrologe représenté par les extraits de Zurich ait voulu y voir Kilian de Wurtzbourg, qu'il aurait ensuite décrit comme *sacerdos et martyr* en lui créant de toutes pièces une commémoration à Nivelles.

Concluons : le manuscrit du viii^e siècle provenant de Rheinau et conservé à Zurich semble garder le souvenir d'une translation de quelques reliques de S. Kilian de Wurtzbourg à Nivelles, en même temps sans doute que d'une partie de celles de S. Fursy. L'anniversaire de cette translation tombait le 25 février. Plus d'un

¹ Cf. O'HANLON, t. c., p. 697 ; *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 223-224.

² Le manuscrit I. III. 13 de l'Escurial, abrégé visigotique du martyrologe hiéronymien (voir ci-dessus, p. 347-352), porte au VI idus decembres (8 décembre), en fin de liste : *ciriani presbyteri*. C'est une fausse leçon, propre à cet abrégé, du nom qui figure dans d'autres recensions de l'hiéronymien sous les formes *Tiranni* et *Urani*. Le saint dont le nom est ainsi défiguré n'est pas irlandais. Le P. Delehaye, dans son commentaire, n'a pas identifié ce personnage, ni remarqué que c'était le même qui figurait au 9 décembre sous le n° 13, au 10 décembre sous les numéros 10, 14 et 19.

³ Cianán de Duleek, lui, n'était pas un inconnu. Il figure, à sa date, parmi les additions faites au martyrologe de Bède dans le codex Augiensis clxvii de Karlsruhe, fol. 17^v, col. 1 : VIII. kal. decemb. Ciannani Daimliac (STOKES et STRACHAN, t. II, p. 283 ; cf. ci-dessus, p. 351).

point reste inexpliqué : c'est d'abord que Kilian seul soit cité par ce témoin ancien, à l'exclusion de Fursy ; ensuite que le mot de *Translatio* n'y apparaisse pas¹ ; enfin que Kilian n'y soit pas commémoré au 8 juillet. Il convient de se souvenir que nous n'avons, dans ce fragment vénérable, que des extraits de martyrologe et que nous ignorons totalement quelles préoccupations ont pu présider à leur choix².

26. La prétendue origine irlandaise du culte de S. Joseph en Occident.

La plus ancienne mention explicite de S. Joseph signalée, que nous sachions, dans un martyrologe occidental se lit au 20 mars dans le manuscrit Rh. 30, troisième partie (VIII^e siècle), de la Bibliothèque centrale de Zurich : *Ioseph sponsus Mariae*. Nous avons montré ci-dessus³ que ce calendrier ou extrait de martyrologe provenait d'une église inconnue de la France septentrionale ou de la Belgique et qu'il était arrivé à Zurich en passant par Rheinau — non par Reichenau, comme on l'a parfois écrit. Il renferme plusieurs noms de saints irlandais, mais ce sont ceux que l'on vénérât dans le nord de la Gaule, et il ne doit pas être considéré,

¹ *Kyriani sacerdoti* < s > *et martyris in Nivialcha* (25 février) contraste avec, un peu plus haut, *Translatio sancte Geredrude virginis in Nivialcha* (10 février).

² M. A.-F. Stocq, dans sa *Vie critique de Sainte Gertrude de Nivelles en Brabant* (Nivelles, 1931), p. 97, à propos de la mort tragique de S. Feuillien et de ses trois compagnons anonymes, écrit en note : « Kyrianus, prêtre et martyr à Nivelles, nommé dans le ms. de Zurich, serait-il un des trois compagnons ? Le nom semble irlandais. » Rien ne paraît soutenir cette hypothèse : le martyre de S. Feuillien se place au 31 octobre (mois qui manque, du reste, au fragment de Zurich) et l'on ne voit pas pourquoi un de ses compagnons, et un seul, aurait été inscrit au 25 février. Dom Gougaud avait marqué, d'un point d'interrogation bien placé, quelque doute sur l'appartenance à Nivelles du fragment de Zurich, à l'occasion de la Sainte-Brigide : « La fête du 1^{er} février était célébrée liturgiquement à Nivelles (?) au VIII^e siècle » (*Les Saints irlandais hors d'Irlande*, p. 26-27). Moins réservée, M^{lle} Irène Snieders affirme l'existence du culte à Nivelles au IX^e siècle (*L'Influence de l'hagiographie irlandaise sur les Vitae des saints irlandais de Belgique*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXIV, 1928, p. 837). M^{me} Blanche Delanne a été plus prudente (*Histoire de la Ville de Nivelles*, Nivelles, 1944, p. 180, note 86).

³ P. 350-351.

de ce chef, comme directement ou même partiellement insulaire. Si certains ont cru pouvoir suggérer une telle provenance, c'est assurément encore à la suite de la confusion qui le faisait prendre pour le martyrologe abrégé de Reichenau (ix^e siècle), aujourd'hui à Zurich également, où il porte la cote Hist. 28¹.

Cette mention de S. Joseph, de même que celles que nous allons relever² (dans quatre martyrologes abrégés du continent, au martyrologe de Tallaght et dans le *Félire* d'Óengus), a complètement échappé à Dom Henri Leclercq, qui se prononçait en ces termes : « Du viii^e au x^e siècle, on ne rencontre aucune mention du père nourricier de Jésus, pas plus dans les litanies que dans les martyrologes³. » M. Joseph Dusserre s'est contenté de transcrire cette

¹ Ci-dessus, p. 351, note 1. — Le P. Herbert Thurston, dans sa revision des *Lives of the Saints* de Butler (t. III [Londres, 1931], p. 322), écrit : « Further, in a Sacramentary of the eighth century, now at Zurich, but brought there from Reichenau, and manifesting strong traces of Irish influences, we have in the calendar a mention on March 20 of « Joseph sponsus Mariae ». » Aucun sacramentaire du viii^e siècle, pourvu de calendrier et portant cette mention au 20 mars, n'a passé de Reichenau à Zurich. Le P. Thurston a été, lui aussi, victime de la confusion générale : ces détails conviennent au seul calendrier de Rheinau, aujourd'hui le manuscrit Rh. 30, 3 de Zurich, et nous venons de faire observer que ce calendrier de Rheinau n'est nullement insulaire.

² Ci-dessous, p. 360.

³ *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VI, 2 (1927), col. 2666. — Il est pour le moins tendancieux de citer, ainsi qu'on le fait parfois dans des encyclopédies, comme témoins anciens de la fête de S. Joseph au 19 mars, certains abrégés du martyrologe hiéronymien où le nom de *Ioseph*, sans plus ou avec l'indication expresse d'Antioche, se lit au 20 mars, en tête de liste : par exemple, celui de Trèves, Bibliothèque de la Ville, manuscrit 1245, autrefois 1418 (fin du viii^e ou début du ix^e siècle ; édité dans les *Anal. Boll.*, t. II, p. 16), qui porte : *Ioseph* ; ou celui de Rheinau, aujourd'hui à Bruxelles, Bibliothèque royale, 6^e partie du manuscrit II. 760, n^o 479 du *Catalogue* (ix^e siècle, avant l'année 871 ; éd. dans les *Act. SS.*, Iunii t. VII, *Martyrologia hieronymiana contracta*, p. 1), qui porte : *In Antiochia Ioseph*. Nous ne nous référons pas à cette dernière pièce pour le plaisir d'embrouiller encore les citations en signalant un nouveau document à ne pas confondre avec le calendrier de Rheinau (Zurich Rh. 30), ni avec le premier martyrologe abrégé de Reichenau (Zurich Hist. 28), ni avec le second (Karlsruhe, Augiensis cxxviii), ni avec le troisième (ibid. clxxvii). L'abrégé de Rheinau, maintenant à Bruxelles, n'est, du reste, pas un témoin indépendant : il a pour source le second abrégé de Reichenau (Karlsruhe cxxviii), qui est lui-même frère du premier (Zurich Hist. 28), ainsi que l'a montré De Rossi (*Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. xxxiv-xxxv). La note anonyme qui concerne le manu-

phrase dans sa thèse sur *Les origines de la dévotion à Saint Joseph*¹, mais, dès 1931, le P. Herbert Thurston avait du moins signalé un manuscrit de Zurich².

Avec quelque hésitation, cet érudit distingué assignait à ce début de dévotion une origine irlandaise³. Tel ne nous paraît pas avoir été le cas. Si le martyrologe de Tallaght place au 19 mars, en tête : *Ioseph sponsi Mariae*⁴, il est ici, non pas un témoignage

scrit de Bruxelles II. 760, 6^e partie, dans nos *Analecta*, t. XV, p. 271-275, est du P. Albert Poncelet, comme en fait foi une mention de sa propre main dans notre exemplaire. — Il est indéniable, cependant, que la mise en évidence, en tête de liste, du nom de *Ioseph*, dans certains abrégés, si elle se rencontrait au 19 mars, pourrait être intentionnelle et signifierait qu'on aurait cru y reconnaître déjà l'époux de la Vierge (cf. ci-dessous, note 4) ; mais ceci n'est affirmé en propres termes, que nous sachions, à cette haute époque, que dans les abrégés que nous citons ci-dessous, p. 360, un de Rheinau, deux de Reichenau et un de Reims.

¹ Elle date de 1930 et paraît maintenant dans les *Cahiers de Joséphologie* de Montréal ; voir t. I, n° 1 (1953), p. 41.

² Voir ci-dessus, p. 358, note 1.

³ Voici ses propres termes : « Perhaps the most interesting point connected with the development of devotion to St Joseph in the West is the fact that, so far as we can trace it, the recognition of his claim to liturgical cultus began not in Rome nor in Gaul but in Ireland. It is curious that the *Féilire* (festival book or martyrology) of Óengus not only takes notice of a conception feast of the Blessed Virgin — on May 3 — but also introduces a commemoration of St Joseph, assigning it to March 19, the day on which the feast is still kept » (t. c., p. 321). Pour la fête de la Conception de Marie, nous renvoyons à la première de ces *Notes d'hagiographie celtique* : *La prétendue fête de la Conception de la Sainte Vierge dans les Églises celtiques*, dans *Anal. Boll.*, t. LXI (1943), p. 91-95. Nous y avons montré que les auteurs de martyrologes irlandais avaient cru reconnaître le nom de la mère du Sauveur dans le martyrologe hiéronymien, au 3 mai, où c'est en réalité une répétition fautive de S. Marianus, martyr en Numidie (6 mai), et qu'ils avaient arbitrairement donné un sens particulier à cette fête « nouvelle » de la Vierge, le souvenir de sa conception.

⁴ L'indication qui suit : *Grigorii ordinatio*, ne peut guère avoir en vue que l'anniversaire (vrai, prétendu ou imaginé) de la consécration épiscopale de S. Grégoire le Grand. En fait, dans le martyrologe de Tallaght ou dans l'exemplaire dont celui-ci est un abrégé, le mot *ordinatio* a été arbitrairement ajouté à la mention d'un Grégoire, non identifié, qui figure seulement, parmi les *codices pleniores*, dans l'*Epternacensis*. — Remarquons bien, en passant, la tendance de l'abrégé de Tallaght (ou de son exemplaire) à placer soit en tête, soit immédiatement après la fête principale du jour, le ou les saints que le copiste tient pour plus importants, dans la liste hiéronymienne, et, ce fai-

spécifiquement irlandais de haute époque¹, mais, comme presque partout ailleurs pour la partie qui, chaque jour, offre les noms des saints non-irlandais, l'écho d'un état du martyrologe hiéronymien. Voici, en effet, ce que nous remarquons de ce côté :

1. Au 20 mars, en tête : *Ioseph sponsus Mariae*, dans le calendrier, cité ci-dessus, d'une église inconnue de la France septentrionale ou de la Belgique (manuscrit de Zurich Rh. 30, 3, venant de Rheinau, du VIII^e siècle, et dont la place exacte dans la tradition martyrologique n'a pas été déterminée).

2. Au 19 mars, mais non en tête : *Bethlehem sancti Ioseph nutritoris Domini*, dans le premier abrégé du martyrologe hiéronymien provenant de Reichenau (manuscrit de Zurich Hist. 28, copié entre 827 et 836-848 ; éd. *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [34], col. 2 ; cf. p. xxxiv).

3. Au 19 mars, mais non en tête : *Bethleem sancti Ioseph nutritoris Domini*, dans le second abrégé du martyrologe hiéronymien provenant de Reichenau, frère du précédent (manuscrit de Karlsruhe Augiensis cxxviii, un peu plus récent que le n° 2, bien qu'il semble copié d'un original un peu plus ancien, *Act. SS.*, t. c., p. xxxv ; éd. Alfred HOLDER, dans *Römische Quartalschrift*, t. III [1889], p. 215)².

4. Au 19 mars, en tête : *In Antiochia sancti Ioseph sponsae* (sic) *s<anctae> Mariae*, dans un abrégé du martyrologe hiéronymien provenant de Saint-Remy de Reims (copie, du XVII^e siècle, d'un original perdu qui semble avoir été du IX^e, à Paris, Bibliothèque nationale, lat. 17189 ; éd. U. CHEVALIER, *Sacramentaire et martyrologe de l'abbaye de Saint-Remy* [Paris, 1900], p. 5).

On voit que l'abrégé de Tallaght, pour l'expression adoptée : *sponsi Mariae*, s'écarte de la formule caractéristique de Reichenau

sant, à identifier sans raison des homonymes ou des paronymes à des personnages connus. Ainsi, au 3 mai, en tête : *Crucis Christi inventio, Mariae virginis conceptio* ; au 17 mars : *Patricii episcopi, Mariae* (nom pris à la liste de martyrs de Nicomédie dans le martyrologe hiéronymien) ; au 19 mars : *Ioseph sponsi Mariae*.

¹ La date assez basse de la copie que nous possédons (dans le Livre de Leinster, XII^e siècle) n'est pas un argument à utiliser en faveur d'une interpolation : Tallaght est un témoin fidèle, sauf erreurs et corruptions, lesquelles sont rarement de nature à rendre impossible l'identification des saints.

² Il y aurait lieu, peut-être, de citer encore le troisième abrégé du martyrologe hiéronymien provenant de Reichenau (manuscrit de Karlsruhe Augiensis clxvii, fol. 16^v-17^r, copié, d'une écriture irlandaise, avant 836-842 ; cf. Alfred HOLDER, *Die Reichenauer Handschriften*, t. I [Leipzig, 1906], pp. 393, 395-396) ; mais cet abrégé n'a été édité que très partiellement et nous en ignorons les leçons exactes aux dates qui nous intéressent ici.

(nos 2 et 3) : *nutritoris Domini*, mais se rapproche de celle du nord de la France ou de la Belgique (n° 1) et de Reims (n° 4) : *sponsus Mariae* (au 20 mars), *sponsae s<anctae> Mariae* (au 19 mars). D'autre part, Tallaght ne dépend pas directement du manuscrit de Zurich Rh. 30, 3 (n° 1), ni de l'exemplaire complet dont celui-ci est un extrait : au 16 mars, en effet¹, Tallaght porte en tête : *Patricii episcopi* (comme le n° 1), mais n'ajoute pas avec lui : *Et sancta* (sic) *Geredrude virg<inis>*. Il n'est guère croyable non plus que Tallaght descende de l'abrégé de Reims (n° 4), qui ne commémore pas S. Patrice au 16 mars, ne donne, à chaque jour, qu'une liste très écourtée et paraît un peu postérieur aux premières années du ix^e siècle, date à laquelle, ainsi que nous allons le rappeler à l'instant, Tallaght fut utilisé par Óengus pour son *Félire*. Il faut reconnaître, en tout cas, que l'abrégé de Tallaght représente, non une tradition irlandaise, mais la tradition continentale, à laquelle appartiennent nos quatre témoins (nos 1-4).

L'identification du *Ioseph* mentionné au 19 mars par le martyrologe hiéronymien, telle qu'elle a été établie par le P. Delehaye², reste ferme : c'est le martyr d'Antioche dont le *natale* est le 20 mars et qui est rappelé encore le 15 février et les 21 et 24 mars.

Il y a tout lieu de croire qu'Óengus, pour composer, dans les premières années du ix^e siècle, son *Félire*, poème sur les saints de chaque jour, avait sous les yeux soit l'abrégé même de Tallaght, que nous lisons dans le Livre de Leinster, soit un recueil à peine différent. Ainsi, rien d'étonnant qu'il ait jugé bon de consacrer la seconde moitié de son quatrain pour le 19 mars à *Ioseph, ainm as úasliu, / aite álaind Íssu*, « Joseph, nom très noble, l'agréable nourricier de Jésus »³.

C'est à tort, pourtant, que le P. Thurston semble insinuer que les Culdées irlandais auraient célébré le 19 mars une fête de S. Jo-

¹ Erreur pour le 17 ; voir ci-dessus, p. 353, note 3.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 153-154.

³ Le P. Thurston (t. c., p. 321) montre bien que ce demi-quatrain ne saurait être tenu pour une interpolation dans le *Félire*. Il aurait pu ajouter encore à ses arguments que les règles des rimes et assonances internes, ainsi que celle du *conachlann*, défini comme « une harmonieuse union entre les débuts des quatrains et les fins de l'autre » (c'est-à-dire du précédent), en conclusion de la préface dans le manuscrit Rawlinson 512, rendaient extrêmement difficile le remplacement correct d'un demi-quatrain par un autre.

séph¹. Le *Félire*, œuvre d'un Culdée, assurément, n'est pas un calendrier, mais bien un poème de dévotion commémorant des saints dont le nom est pris arbitrairement dans la liste du jour qu'offrait un martyrologe abrégé, d'origine continentale, avec des suppléments pour l'Irlande. N'empêche que le témoignage d'Ôengus est extrêmement précieux, parce qu'il permet de conclure avec certitude à la présence de chacun des saints qu'il énumère dans le document que le versificateur avait sous les yeux : mais un martyrologe n'est pas un calendrier liturgique et n'autorise pas à déduire, sans plus d'embarras, que tel saint était célébré tel jour à Tallaght ou dans d'autres monastères irlandais.

En conclusion, nous dirons que la mention explicite la plus ancienne de S. Joseph en Occident aux environs du 19 mars reste bien l'extrait de martyrologe conservé à Zurich (ci-dessus, n° 1) et provenant du nord de la France ou de la Belgique, les deux textes irlandais étant seulement les témoins concordants (et qui dépendent l'un de l'autre) d'une tradition continentale, celle de l'exemplaire ou de l'abrégé du martyrologe hiéronymien qu'ils utilisent, laquelle est attestée également, un peu plus tard, à Reichenau (n°s 2 et 3) et à Reims (n° 4).

27. Le roi Idida.

A propos de la Vie ancienne de S. Ronan, évêque et ermite en Bretagne (*BHL*. 7336, du x^e siècle), nous notions naguère que la citation d'un passage de l'Ecclesiaste, qui y est introduite, sous le nom du roi Idida, restait un petit mystère onomastique². Deux correspondants viennent de l'éclaircir pour nous³ : Idida est bien Salomon, sous le nom de Yedidiah que lui conféra le prophète Nathan⁴.

Nouvelle question, donc : dans la Vulgate, S. Jérôme a préféré remplacer Yedidiah par la traduction latine *amabilis Domino* ; où

¹ Outre le passage cité ci-dessus, p. 358, note 1, ajoutons : « We are led to the conclusion that the Irish Culdees, contemporary with the Emperor Charlemagne, were the first to anticipate in some sort two great devotional movements which only reached their culmination more than a thousand years later » (t. c., p. 321).

² *Anal. Boll.*, t. LXXI (1953), p. 362, note 1.

³ Le professeur Louis H. Gray, de New-York, et le Rév. Silas M. Harris, d'Egmont, que nous prions de recevoir le témoignage de notre reconnaissance.

⁴ 2 *Reg.* 12, 25.

le chanoine de Quimper, auteur de la *Vita Ronani*, a-t-il pu trouver Idida ?

Notons d'abord que la forme hébraïsante Idida est bien celle qu'adoptera S. Jérôme pour rendre le même nom quand il le rencontrera de nouveau, chez la mère de Josias¹. Notre hagiographe breton, très amateur d'allusions recherchées et de termes rares, était assurément de ceux qui se délectaient aux interprétations des noms hébraïques, lesquelles ont circulé, dans le haut moyen âge, sous diverses formes, inspirées ou adaptées, pour la plupart, du *Liber interpretationis hebraicorum nominum* de S. Jérôme. Or, nous y lisons, au point qui correspond à l'imposition du nom par Nathan : *Idida amabilis Domino*². Faut-il en conclure qu'un exemplaire de cet ouvrage de S. Jérôme était accessible, de façon quelconque, en Armorique, peu avant l'an mil ? Ce serait audacieux, et l'hypothèse n'est nullement nécessaire.

N'est-il pas plus croyable, en effet, que l'hagiographe dépende du commentaire de S. Jérôme sur le livre même qu'il cite, l'Ecclésiaste³ ? Les divers noms de Salomon y sont expliqués dès les premiers mots du premier chapitre, *Verba Ecclesiastae: Tribus nominibus vocatum fuisse Salomonem, Scripturae manifestissime docent: pacificum, id est Salomonem; et Ididia, hoc est dilectum Domini; et, quod nunc dicitur, Coeleth, id est ecclesiasten*⁴. Il a pu atteindre ce passage soit directement soit plutôt par l'intermédiaire des *Étymologies* de S. Isidore, dont il était certes féru : *Secundum nomen Ididia, eo quod fuerit dilectus et amabilis Domino*⁵.

En tout cas, pour le second livre des Rois, il ne subsiste, des versions antérieures à la Vulgate, que de pauvres fragments. Ceux que Dom Lambot a vus ne présentent pas le verset en question. On peut, au surplus, tenir pour certain qu'au x^e siècle, même dans la lointaine Armorique, seul était connu le texte de la Vulgate, portant *amabilis Domino*⁶.

Paul GROSJEAN.

¹ 4 Reg. 22, 1.

² Éd. Paul DE LAGARDE, *Onomastica Sacra*² (Göttingue, 1887), § 39, n° 4, p. 69.

³ Nous devons cette suggestion à l'obligeance de Dom Cyrille Lambot, O. S. B., que nous avons aussi interrogé sur les anciennes versions latines des livres des Rois.

⁴ P.L., t. XXIII, col. 1011.

⁵ *Etymologiae*, VII, 6, n° 65, éd. LINDSAY (Oxford, 1911).

⁶ Cf. Louis H. GRAY, *Biblical Citations in Lives of Welsh and Breton Saints differing from the Vulgate*, dans *Traditio*, t. VIII (1952), p. 389-397.

NOTES BRÈVES

1. Sancti Caelibes, et non : sancti Caelites.

Note de lexicographie hagiographique

En plus d'un cas, l'éditeur moderne est tenté de corriger *sancti caelibes* en *sancti caelites*. Déjà l'hésitation se fait parfois sentir chez un adaptateur ou un copiste du bas moyen âge. Pourquoi les bienheureux jouissant de la gloire céleste seraient-ils qualifiés de célibataires ?

L'explication doit se chercher dans les glossaires de l'époque carolingienne, qui ont fait de *caelebs* un vrai synonyme de *caelestis*¹ ou, plus exactement peut-être, lui ont donné le sens de « bienheureux dans le ciel », en prenant au pied de la lettre une étymologie de Festus : *caelibem dictum existimant quod dignam caelo vitam agat*², que Placidus avait encore condensée : *caelebs enim qui sine uxore est, quasi caelo beatus*³.

Reprise par Isidore de Séville⁴, cette notion dérive de Quinti-

¹ *Caelibes* : *caelestis* (sic), *Glossarium Amplonianum primum*, éd. G. Görz, *Corpus Glossariorum latinorum*, t. V, p. 355, 10. *Caelites* (sic cod. ; leg. : *caelibes*) : *caelestem vitam agentes*, glossaire Abavus, CA 24, *Glossaria latina iussu Academiae Britannicae edita*, t. II, p. 43.

² *Glossaria latina*, t. IV, p. 146, col. 1. Cf. *Caelebs* : *caelestium vitam ducens*, PRISCIEŒ, éd. KEIL, *Grammatici latini*, t. II, p. 18, 10 ; et *Caelebs dicitur quasi caelo aptus* (sic cod. ; leg. : *beatus*), glossaire du haut moyen âge, éd. Hermann HAGEN, *Anecdota Helvetica*, dans KEIL, op. c., *Supplementum*, p. 122, 1. Aelius Donatus écrit, à propos du vers 43 des *Adelphoe* de Térence : *Romani... caelibem quasi caelitem dicunt*.

³ *Glossaria latina*, t. c., p. 16, col. 2.

⁴ *Caelebs, conubii expers, qualia sunt numina in caelo, quae absque coniugiis sunt. Et caelebs dictus quasi caelo beatus* (*Etymologiae*, X, 34). On soupçonne ici une réminiscence de deux passages des synoptiques : *Cum enim a mortuis resurrexerint, neque nubent neque nubentur, sed sunt sicut angeli in caelis* (Marc. 12, 25) ; *Illi vero, qui digni habebuntur saeculo illo et resurrectione ex mortuis, neque nubent neque ducent uxores ; neque enim ultra mori poterunt : aequales enim angelis sunt et filii sunt Dei, cum sint filii resurrec-*

lien, lequel fait remonter l'étymologie en question au *De origine verborum* de Gavius Bassus. Mais convient-il de prendre tout à fait au sérieux ce passage des *Institutiones oratores*? C'est celui où sont tournées en ridicule les tentatives les moins réussies et les plus divertissantes des vieux grammairiens latins en ce domaine ¹.

2. Les Miracles de S. Cuthbert à Farne

Sir Edmund Craster, qui a donné l'édition de ces Miracles ², nous communique quelques notes sur un second manuscrit, de deux siècles antérieur au Harleian 4843, qu'il avait utilisé. Découvert grâce à l'obligeance du professeur Bruce Dickins, de Cambridge, le n° XVI. 1. 12 de la Bibliothèque capitulaire d'York, de la fin du XIII^e siècle, contient les §§ II et III seulement de Craster.

Le paragraphe II commence comme suit : *In insula que vocatur Farne quidam nauta Francie accessit* (dans l'édition Craster, p. 10, on lit : *Primum quidem sermonem feci de Rogero de Emeldun, cuius temeritas in consimilibus vicium re<s>cindit superbie et que sacris locis debetur metum inculcat reverencie. In insula namque Farne constitutus accessit*). Il omet à la fin les mots : *qui quantum erga omnipotentem Deum in contemptu sacri loci deliquit pene sequentis acceleracio declaravit* (CRASTER, p. 11). Le reste est identique, y compris l'exclamation mise dans la bouche de l'ermite S. Barthélémy de Farne : *Quid, ait, Rogeri, fecisti?* à la seule exception de la leçon *multa allegacione* (au lieu de *iusta allegacione*, *ibid.*, lignes 7-8).

Pour le paragraphe III, voici l'incipit du manuscrit d'York : *Quidam piscandi gratia Farne venerat*. Il omet donc le début du texte déjà connu (CRASTER, p. 11) : *Sed alio (sic) aliud contigit miraculum nec per alium (sic) transgressionis exemplum. Erat quidam Willelmus nomine, supradicti Rogeri nepos, sicut consanguinitate propinquus ita culpa proximus. Piscandi gratia Farne venerat*. La dernière phrase : *Omnibus itaque cavendum... in dampnacione est suppressa* (CRASTER, p. 12).

tionis (Luc. 20, 35-36). Cf. l'addition d'un manuscrit des *Augustini quae feruntur Regulae*, éd. KEIL, op. c., t. V, p. 503, 8 : *qualia sunt numina in caelo, quae absque coniuge sunt, si ad poetas non attendamus*.

¹ *Ingenioseque visus est Gavius caelibes dicere veluti caelites, quod onere gravissimo vacent, idque graeco argumento iuvit, ἡθέρους enim eadem de causa dici affirmat. Nec et cedit Modestus inventione, nam quia Caelo Saturnus genitalia abscederit, hoc nomine appellatos qui uxore careant ait*.

² *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 5-19.

On voit donc que le manuscrit Harley, quoique plus récent, a bien conservé les noms de personne, tandis que celui d'York s'évertue à les effacer, trop maladroitement, toutefois, pour n'en pas garder quelques traces qui montrent assez un modèle identique : l'origine française du marin anonyme donne à croire que, pour *Emeldun* (aujourd'hui Embleton, non loin de Farne), l'abréviateur a cru lire une forme d'Ambleteuse, et, de toute façon, le vocatif *Rogeri*, dans le corps du récit, est significatif.

Il est intéressant de pouvoir citer, ne fût-ce que pour une partie du texte, un témoin d'âge aussi respectable, déjà un peu remanié, d'un opuscule composé par un contemporain de S. Barthélemy de Farne († 1193), qui l'avait connu et écrivait après 1199¹ : cela place le manuscrit d'York cent ans à peine plus tard.

3. Un fragment de la *Vita Bregwini* d'Eadmer.

Un seul manuscrit de cette pièce (*BHL*. 1449) est connu : le n° 371 de Corpus Christi College, à Cambridge, recueil d'écrits d'Eadmer formé à Cantorbéry sous les yeux de l'auteur². Wharton a établi sur lui son texte, que les *Acta Sanctorum*, comme Migne, se sont contentés de réimprimer.

M. Erik von Scherling, en préparant le numéro VII de son catalogue de manuscrits à vendre³, a rencontré un fragment, tiré d'une reliure lyonnaise du xvi^e siècle, qu'il a bien voulu nous montrer. On y lit, recto et verso, un passage de la *Vita Bregwini* d'Eadmer, mutilé cependant à chaque ligne d'environ trois cinquièmes.

Les colonnes sont complètes et comptent 25 lignes. Le haut du recto correspond à WHARTON, *Anglia Sacra*, t. II, p. 185, § 3, vers le début. Nous transcrivons l'incipit depuis le commencement de la phrase, plaçant entre crochets ce que nous copions de Wharton pour rendre le texte intelligible :

[Locum autem quem mundo discedens va]cuum reliquit,

¹ Ibid., p. 6.

² Il a été fort bien décrit par M. R. James, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Corpus Christi College, Cambridge* (Cambridge, 1912), t. II, p. 210-214. Voir aussi, sur son importance et sa valeur, l'introduction de Martin Rule à son édition, *Eadmeri Historia Novorum in Anglia et opuscula duo de Vita sancti Anselmi et quibusdam Miraculis eius* (Londres, 1884), p. LXXVIII-LXXXIV.

³ *Rotulus*, A Bulletin for Manuscript Collectors, t. VII (Oegstgeest, 1954), p. 7, n° 2477, avec fac-similé partiel.

eodem anno Ta[twinus quidam Presbyterii gradu sullimis, vir eximije religionis et quod precipuum est m[onachi professione et habitu insignis, ex toti]us aecclesie sacratissima electione a[rchiepiscopus factus supplevit.]

La fin (bas du verso) correspond à la page suivante d'*Anglia Sacra*, § 3 :

Speculum igitur omnibus a Deo [constitutus, ita in sanctis operibus clarus effuls]it ut qui lucis semitam volebant i[n]cedere in eius vita quae graderentur satis possent aperte videre. S[I] de miraculorum exhibitione qu[e] sanctitatem demonstrare magis so[lent quam generare, quis inquit, dico quod] sentio. Equidem utrum aliqua huiusm[odi] fecerit necne, ad notitiam meam fate[or] hucusque non pervenisse. Quod si [fecerit, ea aut scriptorum inopia aut vet]ustas vel certe casuum diversorum [aliquis eventus a nostra scientia tulit. Ill]a tamen que post obitum eius certa relatio[ne cognovimus]...

On observera que la partie manquante avant les mots [S]I de *miraculorum exhibitione qu[e]* se réduit à une lettre seulement : il est clair qu'à cet endroit se trouvait une S ornée, enluminée ou du moins réservée, obligeant à un rejet du texte.

Pour tout le reste, ce que le fragment garde de ces deux colonnes est à peu près exactement conforme au texte imprimé par Wharton. Les seules divergences que nous ayons constatées sont minimes.

Les voici :

1. (*Anglia Sacra*, p. 185, trois lignes avant la fin) *post haec* : (fragment) *post hunc* ; leçon préférable puisqu'il s'agit de l'archevêque Cuthbert succédant à l'archevêque Tatwin ;
2. (p. 186, ligne 1) *progenie* : (fragment) *propag<ine>* ;
3. (ibid., ligne 5) *ut baptisteria* : (fragment) *ut et baptister<ia>* ;
4. (ibid., § 2, ligne 1) *vita* : (fragment) *vile*, leçon fautive ;
5. (ibid., ligne 3) *Æthelberthus* : (fragment) *<Æthel>birthus* ; de même, à la ligne suivante *Æthelberhtus* : *æthelbirthus*, cette fois en toutes lettres ;
6. (ibid., § 3, ligne 1) *aliquod* : (fragment) *aliqua*, qui semble une meilleure leçon ;
7. (ibid., ligne 6) *non huc usque* : (fragment) *hucusque non*, leçon également bonne ou même un peu meilleure.

A part quelques erreurs de lecture, on le voit, le fragment que nous a montré M. von Scherling provient bien d'un texte identique à celui que l'on connaissait et confirme l'excellence du manuscrit de Cambridge. Ces divergences, du reste, sont le fait peut-être de Wharton, de son amanuensis ou de son imprimeur, plutôt que du copiste dont le hasard a fait reparaître ce fragment.

A quelle date convient-il de le placer ? L'aspect général de

l'écriture est bien anglais, et du ^{xii}^e siècle. Le professeur Wormald, dont nous avons demandé l'avis, l'assignerait à la seconde moitié du siècle. Il constate une ressemblance assez frappante avec le manuscrit Royal 7. E. VI, au British Museum, martyrologe provenant de Cantorbéry ¹. M. Dodwell, conservateur de la bibliothèque de Lambeth et très bon connaisseur des manuscrits de Cantorbéry qui font la gloire de ce fonds, dirait : entre 1140 et 1170. Il lui semble possible de tracer un parallèle entre le style du fragment et celui de Cantorbéry. Cependant, ni l'un ni l'autre de ces paléographes exercés ne serait disposé à prononcer définitivement que le fragment en question provienne de Cantorbéry : la perfection même de la « Romanesque » anglaise à cette époque avait effacé les distinctions locales.

4. Thomas de la Hale : supplément.

Nous devons à l'obligeance de M^{lle} Rose Graham l'indication d'un document contemporain qui nous avait échappé lors de la publication de notre article ². C'est une lettre de Robert Winchelsey, archevêque de Cantorbéry, en faveur du prieur et du couvent de Douvres, adressée à son commissaire, maître Martin ³. Elle enjoint d'excommunier les *piraticos et invasores maritimos* qui ont récemment attaqué Douvres et les environs, ainsi que leurs fauteurs, et prescrit en particulier la restitution des ornements, vases sacrés, livres et vêtements ecclésiastiques, *sigilla, cartas aut instrumenta vel munimenta* du prieur ⁴. L'assassinat de Thomas de la Hale et d'autres habitants de la ville est passé sous silence. Cette lettre n'est pas datée, mais se lit peu après une pièce du 20 août 1295 et immédiatement avant une autre, du 4 octobre. Il n'y a aucun doute qu'elle se rapporte aux événements du 2 août.

Paul GROSJEAN.

¹ G. F. WARNER et J. P. GILSON, *Catalogue of Western Manuscripts in the Old Royal and King's Collections* (Londres, 1921), t. I, p. 196, et t. IV, pl. 55.

² Ci-dessus, p. 167-191.

³ Éd. R. GRAHAM, *Registrum Roberti Winchelsey*, fasc. 1 (= *The Canterbury and York Society*, part LV, septembre 1917), p. 41-42; fol. 172^v du manuscrit.

⁴ Cf. ci-dessus, p. 174, note 4.

NOTE D'HAGIOGRAPHIE MÉROVINGIENNE

LA VITA S. RUSTICULAE ¹

La Vie de S^{te} Rusticule ou Rusticle, abbesse d'Arles, publiée par Mabillon en 1667 ², se présente à nous comme l'œuvre du prêtre Florentius, qui l'aurait écrite peu après la mort de la sainte (vers 630). Cette origine fut admise sans discussion jusqu'au jour où Bruno Krusch qui la rééditait dans les *Monumenta Germaniae* ³ crut pouvoir démontrer son inauthenticité. Loin de remonter au VII^e siècle, cette Vie, affirmait-il, serait l'œuvre d'un faussaire, vivant sous le règne de Louis le Pieux (814-840) : les invraisemblances du récit, les parallèles qui font apparaître cette *Vita* comme un doublet de celle de S. Césaire d'Arles, le nom même de Florentius, que l'hagiographe aurait emprunté à celui d'un évêque provençal du VI^e siècle, enfin la qualité du style, d'une correction incompatible avec la barbarie des temps mérovingiens, tout prouverait l'inauthenticité.

On sait que les hypothèses, parfois hypercritiques, du grand éditeur n'ont pas toujours été admises et que certaines *Vitae* mérovingiennes qu'il avait hâtivement condamnées furent, après débat, de nouveau attribuées à l'époque mérovingienne ⁴.

Jusqu'ici la Vie de S^{te} Rusticule n'a pas fait l'objet d'un nouvel examen, et l'on peut constater que si certains auteurs ont utilisé

¹ Nous remercions vivement le Père B. de Gaiffier des suggestions qu'il a bien voulu nous faire et les RR. PP. Bollandistes de l'accueil qu'ils ont réservé à cette étude.

² *Acta SS. O. S. B.*, t. II, p. 139-147 ; *BHL*. 7405.

³ *M. G.*, Script. rer. merov., t. IV, p. 337-351.

⁴ *Clavis Patrum Latinorum* (dans *Sacris Erudiri*, t. III, 1951) : *Vita Genovefae* (2104), *Vita Viviani* (2145), *Vitae abbatum Habendensium* (2111), *Vitae abb. Acaunensium* (2976), *Vitae abb. Iurensium* (2119). On peut ajouter à cette liste les *Miracula Austregisili*, qui selon F. Lot datent du VIII^e siècle et non du XI^e (cf. *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas Empire*, 1928, p. 94, note 3).

notre texte comme une source digne de foi ¹, d'autres sont encore troublés par le verdict de Krusch. K. F. Stroheker, tout en admettant Rusticule et ses parents dans la prosopographie qui clôt son étude sur la classe sénatoriale de la Gaule au Bas Empire, n'en suit pas moins l'opinion de Krusch ². W. Levison fait figurer notre *Vita* dans la dernière édition des Sources de l'histoire du moyen âge allemand et sans prendre parti indique les deux hypothèses ³. Les Bénédictins de Paris et tout dernièrement le chanoine Aigrain considèrent la *Vita* comme une œuvre sérieuse mais ne s'engagent pas plus loin ⁴.

Il nous a paru utile de procéder à une révision du jugement de l'éditeur allemand et de tenter d'en finir avec ce malentendu littéraire. Sans doute il est difficile de dater à coup sûr notre texte, car il nous manque l'élément essentiel, un manuscrit suffisamment ancien : le seul texte complet est daté du xiv^e siècle. Ce manuscrit, vraisemblablement écrit pour l'Église d'Arles, est conservé à la Bibliothèque nationale, f. lat., n° 3820. Deux autres manuscrits du xvii^e siècle (Bibl. nat., coll. Duchesne 85, fol. 282, et Bibliothèque Vaticane, Reginensis 519, fol. 26-50), ne peuvent servir que pour l'établissement du texte. Signalons que différents missels et bréviaires provençaux du xiii^e et du xiv^e siècle mentionnent simplement la fête de S^{te} Rusticule et que le bréviaire arlésien de la Bibliothèque nationale, de la première moitié du xiv^e siècle (f. lat., n° 752, fol. 256), n'a transcrit qu'un bref passage de sa Vie ⁵. Ainsi, le Parisinus 3820, de ce même siècle, se trouve être le plus ancien témoin connu de l'œuvre entière. C'est donc par une critique interne que nous allons essayer de dater notre *Vita*.

¹ G. KURTH, *La reine Brunehaut*, dans *Études Franques*, t. I, p. 435 ; J. HUBERT, *La topographie religieuse d'Arles au VI^e siècle*, dans *Cahiers archéologiques*, t. II, 1947, p. 22.

² K. F. STROHEKER, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien* (Tubingue, 1948), n° 94, 329, 402.

³ WATTENBACH-LEVISON, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, Heft I, 1952, p. 125.

⁴ *Vies des saints et bienheureux* par les RR. PP. Bénédictins de Paris, t. VII, 1950, p. 200, et R. AIGRAIN, *L'Hagiographie* (Paris, 1952), p. 302.

⁵ V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. II, pp. 431, 433, 460 ; *Les sacramentaires et les missels des bibl. publ. de France*, t. II, pp. 200 et 280 ; *Les psautiers manuscrits latins des bibl. publ. de France*, t. I, pp. 92 et 93.

En effet, l'analyse du texte nous semble très instructive et, en comparant ses données avec ce que nous savons de l'histoire de la Provence au VI^e-VII^e siècle, on constate de nombreuses correspondances que Krusch ne paraît pas avoir remarquées. D'autre part, les objections soulevées par ce dernier ne nous ont point paru résister à l'épreuve à laquelle nous les avons soumises. Reprenons donc le texte.

C'est à Vaison, nous dit l'hagiographe, qu'habitaient les parents de Rusticule, Valerianus et Clementia, des *clarissimi* d'origine romaine. Vaison était encore au VI^e siècle une ville importante, et des fouilles conduites récemment sous la cathédrale ont permis de découvrir les restes de l'église construite à cette époque¹. Faisant partie du royaume mérovingien depuis 537, Vaison était tombée après la mort de Clotaire I^{er} (561) dans le lot de Gontran, roi de Bourgogne. C'est sans doute vers cette date que notre sainte est née ; nommée d'abord Marcia, elle avait reçu au moment de son baptême le nom de Rusticula en souvenir d'un de ses parents, peut-être ce Rusticus dont nous parle une inscription de la ville². Notons tout de suite que ces noms, Marcia, Rusticula, ne sont pas inconnus dans la région et se retrouvent à plusieurs reprises sur des épitaphes de cette époque à Nîmes, Arles et Vienne³. Agée de cinq ans, l'enfant est enlevée par un noble nommé Cheraonus ; cette façon de s'assurer à l'avance une épouse, surtout lorsqu'il s'agit d'une riche héritière, et c'est notre cas, était courante à l'époque barbare. En vain l'Église intervint-elle pour empêcher ces rapt⁴ ; d'ailleurs, en séquestrant la petite Radegonde, le roi Clotaire I^{er} avait justifié cette pratique. Faut-il, comme le fait Krusch, nous étonner de l'âge de la fillette, puisque nous voyons Fortunat pleurer Vilihuta, jeune mariée de treize ans, et la petite Eusebia qui, à dix ans, se préparait au mariage⁵ ?

¹ J. SAUTEL, *Les origines de la cathédrale N.-D. de Nazareth à Vaison-la-Romaine*, dans *Études et Documents sur Vaison-la-Romaine*, t. VII, 1950.

² *CIL.* XII, 1497.

³ *CIL.* XII, 877, 3466, 3629, 3927, 2033. Pour une étude de ce genre, la *Prosopographie chrétienne du Bas Empire* sera bien utile. M. H.-I. Marrou a bien voulu nous communiquer quelques fiches et nous l'en remercions.

⁴ *M. G.*, Conc., t. I, p. 130 (concile de Tours de 567).

⁵ FORTUNAT, *Carmina*, IV, 26 et 28 ; dans *M. G.*, Auct. Ant., t. IV, 1, pp. 95 et 100.

L'abbesse d'Arles — il s'agit sans doute de Liliola qui succéda à Césaire, deuxième abbesse de Saint-Jean¹ — réclama l'enfant par la voix de l'évêque d'Autun Syagrius. Le roi de Bourgogne, à qui, nous le verrons, Liliola avait rendu un important service, obtint la libération de Rusticule et la fit conduire à Arles. Là, élevée parmi les religieuses, notre sainte se fait remarquer par ses vertus et son intelligence, si bien qu'à la mort de Liliola elle est choisie, contre son gré, car elle n'a que dix-huit ans, pour diriger l'abbaye. Cette élection d'une jeune fille, si contraire à la coutume, est pour Krusch un nouvel argument contre l'authenticité de la *Vita*. Pourtant nous savons que cet abus s'est produit dans d'autres monastères, puisque Grégoire le Grand s'en plaint², et d'autre part le canon 61 de la règle de saint Césaire invite les religieuses à élire une supérieure *sanctam et spiritualem* sans spécifier de limite d'âge³.

Nous ne savons presque rien des premiers temps de l'abbaye fondée par Césaire d'Arles, sinon la visite qu'y firent vers 570 l'abbesse de Sainte-Croix de Poitiers et sainte Radegonde⁴. Or notre Vie garde le souvenir des relations entre Arles et Poitiers, puisqu'elle nous dit que Rusticule fit élever dans son monastère une église dédiée à la Sainte-Croix ; il est vraisemblable, comme le pense M. Fernand Benoit, que cette fondation a dû suivre de peu le voyage de Radegonde⁵.

Les renseignements que nous avons relevés jusqu'ici s'accordent bien avec le contexte historique tel que nous le connaissons d'autre part, et cette première partie de la *Vita* nous paraît peu prêter le flanc à la critique

En serait-il autrement lorsque nous en viendrons au rôle politique que l'hagiographe fait jouer à Rusticule ? Bruno Krusch s'est montré particulièrement sévère à propos de cet épisode qui, notons-le tout de suite, ne représente pas, comme il l'affirme, la

¹ FORTUNAT, *Carmina*, VIII, 3 ; *ibid.*, p. 182.

² *Gregorii I Registrum*, lib. IV, 11 ; dans *M. G.*, Epist., t. I, p. 245.

³ G. MORIN, *S. Caesarii episcopi Arelatensis opera omnia*, t. II, p. 101.

⁴ R. AIGRAIN, *Le voyage de sainte Radegonde à Arles*, dans *Bull. philol. et hist. du comité des travaux historiques*, 1926-1927, p. 119-127.

⁵ F. BENOIT, *Topographie monastique d'Arles au VI^e siècle*, dans *Études mérovingiennes*, 1953, p. 15, et *Le baptistère d'Arles et l'abbaye de Saint-Césaire*, dans *Cahiers archéologiques*, t. V, 1950, p. 42.

plus grande partie de la *Vita*, mais seulement, dans l'édition allemande, 105 lignes sur 424. Si Krusch n'a pas cru à la véracité de cette histoire, c'est qu'il y a d'abord vu un démarquage d'un épisode de la Vie de S. Césaire. Sans doute, en bon hagiographe, l'auteur a utilisé cette vie, comme ailleurs celles de Germain d'Auxerre, d'Hilaire et d'Honorat, mais en rapprochant ces passages il apparaît que l'emprunt est avant tout littéraire. Le biographe de S^{te} Radegonde et bien d'autres en ont fait tout autant, c'était là une loi du genre. Le second argument de l'éditeur allemand est l'in vraisemblance chronologique du récit ; assurément nous ne trouvons pas la précision désirable, puisque l'auteur a surtout en vue de montrer, une nouvelle fois, dans une affaire politique, les vertus de S^{te} Rusticule, mais il nous est pourtant possible de rattacher les faits rapportés à ce que nous savons de l'histoire mérovingienne.

On nous dit en effet que Rusticule fut faussement accusée d'avoir donné asile à l'un des rivaux de Clotaire II, qu'elle fut arrachée de son monastère pour être conduite devant le roi et qu'elle réussit à se disculper de cette accusation. Cet épisode doit être relié au récit de la lutte de Clotaire, fils de Frédégonde, contre les petits-fils de la reine Brunehaut, telle que nous la rapporte le pseudo-Frédégaire : en 613, Clotaire bat près de Châlons-sur-Marne l'armée de Sigebert II, roi d'Austrasie et de Bourgogne ; après avoir pour suivi les vaincus jusque sur les bords de la Saône, il s'empare du roi et de ses frères ; seul le jeune Childebart s'enfuit et nul ne saura ce qu'il est devenu ¹ ; c'est évidemment à ce dernier que notre *Vita* fait allusion, et Krusch le reconnaît lui-même, mais ne va pas plus loin. Nous pouvons pourtant expliquer pourquoi les soupçons de Clotaire se portèrent sur l'abbaye d'Arles. Nous savons l'importance de cette abbaye au VI^e siècle, ses liens avec Sainte-Croix de Poitiers, fondation royale. Est-ce suffisant ? Un passage de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours peut davantage nous éclairer : il nous dit qu'en 567 le roi Gontran s'était débarrassé de la veuve de son frère Caribert, qui prétendait se faire épouser par lui, en la confiant à la garde de l'abbesse d'Arles. Liliola sans doute, et que celle-ci avait bien rempli sa mission ²,

¹ M. G., Script. rer. merov., t. II, p. 141 : *Childebertus, fugaciter ascendens, nec unquam postea fuit reversus.*

² GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, lib. IV, 26, M. G., Scr. rer. merov., t. I, p. 159.

Ce précédent avait certainement créé des liens entre les rois de Bourgogne et les abbesses d'Arles, et il n'est pas invraisemblable que Childebart, fils de Thierry II, le filleul et héritier du roi Gontran, ait songé en s'enfuyant à se cacher dans ce monastère ; du moins Clotaire pouvait-il le supposer.

Les personnages qui jouèrent un rôle dans la dénonciation et l'arrestation de Rusticule nous sont par ailleurs connus. Les accusateurs furent, selon notre auteur, un certain évêque Maxime et le noble franc Riccimer. Si ce dernier peut être regardé comme le patrice de Burgondie autrefois fidèle à Brunehaut ¹ — veut-il alors faire oublier son passé? —, l'évêque nous est moins connu, mais doit être rattaché, comme Mabillon le supposait, au diocèse d'Avignon. C'est du moins l'opinion de E. Duprat qui, étudiant les origines de l'Église d'Avignon, signale que l'on gardait au ix^e siècle dans le trésor de la cathédrale les reliques d'un évêque du nom de Maxime ². L'envoyé de Clotaire chargé d'arrêter Rusticule est un nommé Farauldus, que nous voyons apparaître dans une autre *Vita* mérovingienne, plus récente à dire vrai ³. Quant au *princeps civitatis* Nymphidius, que l'on charge de forcer la porte du monastère, nous ne savons rien de lui, mais nous pouvons remarquer qu'il porte un nom rencontré sur une inscription de Marseille datant du v^e siècle ⁴.

Une fois l'arrestation opérée, nous voyons entrer en scène un autre personnage connu, l'évêque Domnulus, successeur de S. Didier de Vienne, qui signa les actes du concile de Paris de 614. C'est lui qui va se charger de défendre l'abbesse d'Arles et peut-être est-ce à l'occasion de ce concile qu'il aura parlé en faveur de Rusticule ; le moment ne pouvait être mieux choisi, puisque l'on y défendit avec succès les droits de l'Église contre les abus du pouvoir royal.

Clotaire accepta donc de faire relâcher l'abbesse d'Arles, mais notre auteur explique ce revirement par un nouveau signe du ciel : n'ayant pris garde aux menaces de l'évêque de Vienne, le roi vit son fils mourir. De quel fils s'agit-il? Mérovée, répond Krusch, et il en conclut à une confusion chronologique, puisque le jeune Mérovée, prisonnier des Austrasiens depuis 604, aurait été, selon

¹ M. G., Scr. rer. merov., t. II, p. 132.

² E. DUPRAT, *Les origines de l'Église d'Avignon* (Paris, 1909), p. 72.

³ *Vita Lupi*, dans M. G., Script. rer. merov., t. IV, p. 182.

⁴ CIL. XII, 487.

le pseudo-Frédégaire, assassiné sur l'ordre de Brunehaut ¹. En fait l'expression employée par l'hagiographe, *extrema agere coepit*, indique, au contraire, une mort naturelle et, par suite, il s'agit certainement d'un autre fils.

Revenue dans son monastère d'Arles, l'abbesse y demeure encore pendant quatorze ans, jusqu'à ce que la mort l'emporte à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ces deux précisions de l'hagiographe peuvent paraître fantaisistes et Krusch n'a pas manqué de le remarquer : en effet, si nous pensons que la petite Rusticule a été enlevée à cinq ans au moment de l'avènement de Gontran, en 561, elle serait alors née en 556 et morte soixante-dix-sept ans après, soit en 633. Dans ce cas, son voyage à la cour de Clotaire aurait eu lieu en 619, soit six ans après la victoire neustrienne, ce qui peut sembler improbable. En fait, rien ne nous dit que l'enlèvement a eu lieu en 561 et d'autre part il est peut-être vain d'épiloguer sur ces deux précisions chronologiques, car les chiffres de 14 et 77, tous deux multiples de 7, nombre symbolique par excellence, ont peut-être été choisis par l'hagiographe en vertu de considérations théoriques.

Notons pour terminer que l'évêque Theodosius, qui présida aux funérailles de la sainte, nous est connu par ailleurs, grâce aux actes du synode de Chalon (650), et que Rusticule fut enterrée dans l'église Notre-Dame, comme il était d'usage d'après une constitution de l'abbesse Césarie dont nous possédons le texte ².

Ainsi, tout en sacrifiant aux lois du genre hagiographique, l'auteur de cette *Vita* reste un bon biographe : aucun anachronisme ne dépare son récit, les faits qu'il suggère et certains des personnages qu'il nomme nous sont connus, et les autres noms sont bien de l'époque. Si, comme le pensait Krusch, il écrivait au ix^e siècle, il s'est servi d'une Vie ancienne bien documentée. Pour nous, cette dernière hypothèse paraît également inacceptable.

Dans la lettre-préface qu'il adresse à la nouvelle abbesse d'Arles, Celsa, l'auteur Florentius se présente comme étant prêtre de l'*ecclesia Tricastina*, aujourd'hui Saint-Paul-Trois-Châteaux, à trente kilomètres de Vaison. Rien ne nous empêche de le croire, pas même, comme le veut Krusch, l'existence d'un homonyme, évêque de la même Église et signataire du concile d'Épaone en 517 ; en effet,

¹ M. G., Script. rer. merov., t. II, p. 131.

² G. MORIN, t. c., p. 128.

plusieurs inscriptions nous montrent que Florentius est un nom souvent porté dans la région ¹ et, d'autre part, les manuscrits du texte conciliaire hésitent entre Florentius et Florentinus. On ne peut donc rien tirer de ce rapprochement.

Quel était le rôle du prêtre Florentius à Saint-Jean d'Arles, nous l'ignorons. Peut-être était-il aumônier de la congrégation, peut-être avait-il été élevé tout jeune au monastère, ce qui justifierait le titre d'*alumnus gregis* qu'il se donne. Pour écrire son récit, il dit avoir recueilli les renseignements de fidèles témoins, et la description détaillée qu'il fait des funérailles de la sainte peut nous faire croire qu'il y était présent.

Doit-on enfin s'étonner de la correction de son style si, contre Krusch, nous maintenons la date du ^{vii}e siècle? Sans doute, si, comme il arrive trop souvent, nous portons un jugement global et péjoratif sur la littérature de ce siècle. En fait, en ce domaine, il faut replacer chaque œuvre littéraire dans la région qui l'a produite. On sait que la vallée du Rhône, et spécialement les régions provençales de la basse vallée, restèrent longtemps influencées par la culture romaine, et rien ne permet de penser que la conquête franque de 634-636 ait fait brusquement disparaître cette influence. C'est en Provence que Fortunat trouve ses meilleurs correspondants littéraires, comme Dynamius, patrice de Provence, auteur de lettres et d'une Vie de Maxime de Riez. C'est au petit-fils de ce Dynamius que l'on attribue, outre l'építaphe de ses grands-parents, un éloge poétique de l'île de Lérins, qui révèle une certaine connaissance des poètes païens ². On peut donc croire l'auteur de la Vie de S. Caprais lorsqu'il note avec scandale qu'on lit encore au ^{vii}e siècle les écrivains profanes ³. Témoins encore plus sûrs sont les inscriptions de Vienne et de Lyon, qui montrent qu'on a toujours à cette époque quelque prétention littéraire. Étudiant en particulier les inscriptions découvertes récemment à Lyon et datant de 650 environ, M. Wuilleumier dit que « la variété des tournures, le chiasme des constructions, le pittoresque des mots,

¹ Une quarantaine d'inscriptions relevées par Diehl dans ses *Inscriptiones latinae christ. veteres* mentionnent ce nom. Pour la Provence, *CIL.* XII, 1792, 2067, 2421.

² MANITIUS, dans *Mitteilungen des Inst. für österr. Geschichte*, t. XVIII, 1897, p. 230.

³ *Vita Caprasii*, dans *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 78 : *Videmus quamplurimos homines gentiliū libros studiose perlegere, fabulas poetarum comoediasque et carmina perscrutari.*

témoignent d'une recherche stylistique encore poussée » ¹. Ainsi, notre hagiographe a pu bénéficier du climat culturel qui, à cette époque et dans cette région de la Gaule mérovingienne, permettait de faire une œuvre littéraire de quelque qualité.

Il est, de plus, tout naturel que Florentius ait écrit cette Vie à l'époque où le renom de l'abbaye d'Arles était très grand, c'est-à-dire avant le VIII^e siècle ; un faussaire écrivant après cette date, si même il avait eu le goût pour un tel travail, n'aurait suscité aucun intérêt, étant donné la situation de la Provence après la période mérovingienne. Cette région ne s'est en effet jamais remise des dévastations que lui infligèrent les premiers Carolingiens, puis les invasions sarrasines et normandes. La production littéraire subit le contre-coup de la décadence politique : aucun grand *scriptorium* carolingien ne se trouve en Provence ² et la littérature en langue latine ne présente aucune œuvre notable avant le XII^e siècle ³. Pour rester dans le domaine de l'hagiographie, nous ne relevons qu'une Vie de saint provençal écrite, pense-t-on, au IX^e siècle ⁴, tandis que l'on compte une vingtaine de *Vitae* écrites à la même époque dans le nord de la France. Alors, en effet, l'abbaye de Saint-Césaire d'Arles n'est plus, semble-t-il, qu'un centre monastique très modeste ⁵, tandis que les monastères entre Loire et Rhin sont les grands foyers religieux et culturels. La Provence, qui a tant fait pour la transmission de la culture antique, reste en marge de la Renaissance carolingienne.

Au terme de cette analyse nous sommes obligé de constater que rien ne permet de croire à l'inauthenticité de la *Vita sanctae Rusticulae*. D'autre part nous avons montré que ce texte nous fournit un récit bien accordé au milieu historique qu'il évoque ; il nous paraît ainsi mériter créance et devoir reprendre sa place dans les dossiers de l'histoire du VII^e siècle.

Paris.

Pierre RICHÉ.

¹ P. WUILLEUMIER, A. AUDIN et A. LEROI-GOURHAN, *L'église et la nécropole Saint-Laurent dans le quartier lyonnais de Choulans*, dans *Institut des études rhodaniennes de l'université de Lyon*, Mémoires et documents, t. IV, 1949, p. 30.

² E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. IV : *Les livres, scriptoria et bibliothèques* (Lille, 1938), p. 101, ne signale pour la Provence que le centre de Saint-Victor de Marseille, qu'il juge peu important.

³ A. BRUN, *La littérature en langue latine en Provence au moyen âge* (Marseille, 1924), p. 32.

⁴ *Vita Virgilii*, *BHL*. 8679.

⁵ *Gallia christiana*, t. I, col. 619 et 620.

SUB DACIANO PRAESIDE

ÉTUDE DE QUELQUES PASSIONS ESPAGNOLES

Dans son livre sur *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, le P. H. Delehayé notait : « A côté des actes isolés, il faut mentionner les groupements de passions ayant quelque rapport à un même personnage, les cycles épiques comprenant des récits d'importance inégale qui rayonnent autour d'un nom célèbre ¹. »

Ce nom célèbre peut être tantôt un martyr, tantôt un persécuteur. Plusieurs cycles ne se sont pas constitués autour d'un empereur, mais d'un magistrat plus ou moins illustre. Il était d'usage de signaler dans les actes authentiques le fonctionnaire qui avait présidé à l'interrogatoire et à l'exécution. Des formules telles que celle-ci vont devenir traditionnelles : *Martyrizatus est famulus Dei sanctus Ireneus episcopus civitatis Sirmiensem die VIII idus aprilis sub Diocletiano imperatore, agente Probo praeside, regnante Domino nostro Iesu Christo* ². Elles seront reprises dans les Passionnaires, qui fréquemment placeront en tête du récit un bref lemma, dont voici un exemple tiré du plus ancien recueil de Passions, le Codex Velseri ³ : *Incipit Passio sanctorum martyrum Iuliani et Basilisse, qui passi sunt VII idus Ianuarii in civitate Antiochia sub Martiano praeside*. De là, elles pénétreront dans les martyrologes historiques. Quand le vénérable Bède rédigea son recueil, il nous dit lui-même qu'il a été particulièrement soucieux de signaler sous quel juge l'action s'était déroulée : *Martyrologium de nataliciis sanctorum martyrum diebus, in quo omnes, quos invenire potui, non solum qua die, verum etiam quo genere certaminis, vel sub quo iudice mundum vicerint, diligenter adnotare studui* ⁴.

¹ Bruxelles, 1921, p. 309 ; cf. ID., *Recherches sur le légendier romain*, dans *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 70-71 ; *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 14-41 ; R. AIGRAIN, *L'hagiographie* (Paris, 1953), p. 223-235.

² *BHL.* 4466.

³ Conservé à Munich (Clm 3514) ; cf. plus haut, p. 150.

⁴ *Historia ecclesiastica*, V, 24 (éd. C. PLUMMER, p. 359).

Quelques-uns de ces *iudices* sont devenus peu à peu le centre d'un de ces cycles, dont les principaux, en Occident, sont les suivants.

Anulinus¹, proconsul d'Afrique, est attesté dans les Passions de plusieurs martyrs : Saturnin et ses compagnons, connus sous le titre de « martyrs d'Abitina » (*BHL*. 7492) ; Félix, évêque de Thi-biua (*BHL*. 2894-2895) ; Crispine de Théveste (*BHL*. 1989) ; Maxima, Secunda et Donatilla de Thuburbo (*BHL*. 5809) ; Mammarius, prêtre, et ses compagnons en Numidie (*BHL*. 5205-5206) ; Cyriacus et Paula, martyrs à Tremeta (*BHL*. 2067)². Parmi ces six textes du nord de l'Afrique, il en est qui sont de bon aloi, d'autres qui offrent moins de garantie. Ce qui est certain, c'est que sous Dioclétien des martyrs ont comparu devant Anulinus et ont été condamnés par lui. Pour avoir été cité dans des pièces qui méritent confiance, ce magistrat attira dans la suite l'attention d'hagiographes désireux de donner à leur récit une apparence de vérité. Le préfet Anulinus se retrouve dans des Passions de l'Italie du nord, à savoir celles de Nabor et Félix (*BHL*. 6028-6029), Victor le Maure (*BHL*. 8580-8582), Nazaire et Celse (*BHL*. 6039-6049), Firmin et Rustique (*BHL*. 3020-3023), Pérégrin, Herculanus et Flavien (*BHL*. 6622), Paulin de Lucques (*BHL*. 6555-6556) et Syrus de Pavie (*BHL*. 7676-7677), c'est-à-dire à Milan, Vérone, Ancône, Lucques et Pavie. Il s'acquitte de ses fonctions du I^{er} au III^e siècle³.

¹ E. GROAG et A. STEIN, *Prosopographia imperii Romani*², t. I (Berlin, 1933), p. 107 ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, t. VIII (Cité du Vatican, 1935), pp. 12, 35-38. Ed. Le Blant écrivait : « Au trouble si considérable que jette dans nos textes la confusion entre les noms des empereurs, s'ajoute la désignation inexacte des magistrats païens. Un même nom, celui d'Anulinus, y reparait à chaque instant, que la scène se passe à Lucques, à Milan, à Ancône, sous Néron, sous Valérien, Gallien, Maximien, Dioclétien, et, si l'on ne veut admettre que, par une rencontre singulière, tant d'hommes ainsi nommés aient eu à poursuivre les fidèles, on reconnaîtra, dans des pièces si diverses, le nom du terrible proconsul Anulinus, qui, sous Dioclétien, fut le bourreau des Martyrs d'Afrique, et qui, pour les narrateurs de seconde main, devint le type même du magistrat persécuteur » (*Les Actes des Martyrs*, Paris, 1882, p. 25-26). On verra que cette réflexion du savant historien s'applique aussi parfaitement à Dacien. Papebroch l'avait déjà noté : « Idem igitur Anolino accidit Mediolani, quod in Hispania Daciano, in plures personas pluresque persecutiones distracto nomine » (*Act. SS.*, Iun. t. III, p. 827).

² Cf. *Anal. Boll.*, t. LX (1942), p. 10-15.

³ Voir FR. LANZONI, *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927), p. 1100.

Le préfet Quintianus apparaît dans les Actes de S^{te} Agathe, qui lui ont conféré une certaine célébrité¹. On le rencontre ensuite dans la légende de S. Nikon (*BHG.* 1369), où il est qualifié de la sorte : ἡγεμονεύοντος δὲ Κυντιανοῦ τῆς τῶν Σικελῶν ἐπαρχίας, et dans la Passion de S. Libertin, évêque d'Agrigente (*BHL.* 4909), à laquelle fut ensuite rattaché le martyr de S. Marcien, évêque de Syracuse². En dehors de la Sicile, on devine l'influence de la Passion de S^{te} Agathe dans une pièce provenant de Ravenne, la Passion des SS^{tes} Fusca et Maura (*BHL.* 3222-3223), dont le chapitre II débute par ces mots : *His ita gestis, Quintianus praefectus, impiissimus persecutor Christianorum, ingressus est civitatem Ravennam, ut christianos quos ibi invenisset puniret*³. Comme on le voit, Quintianus n'a pas eu l'importance d'Anulinus. Papebroch, pourtant, n'hésitait pas à écrire : « Dicit tamen posset familiare Siculis scriptoribus fuisse pro quovis Praeside Christianorum persecutore usurpare nomen Quintiani sicut biographi Hispani Dacianum, Mediolanenses Anulinum usurpant⁴. »

En Gaule, Rictiovare, le « préfet » de Maximien, est le plus fameux des persécuteurs. Le cycle des textes où il apparaît a été étudié par C. Jullian⁵ ; ce sont les Actes des SS. Quentin, Crépin et Crépinien, Valère et Rufin, Fuscien, Victorin et Gentien, Juste.

Le chanoine Bardy a consacré une étude pénétrante aux Actes qui mentionnent Chrocus, personnage énigmatique dans lequel on ne sait trop s'il faut reconnaître un chef alaman sous le règne de Valérien et Gallien, ou un chef vandale au temps de Théodose le jeune⁶.

Olybrius, dont le nom est devenu synonyme de « bravache, fan-

¹ *BHL.* 133. Ce texte tardif n'a aucune valeur : « parum refert scire quid in his Actis scripserit fabulator » (*Comm. marty. rom.*, p. 50).

² Cf. *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 608-609. La *Laudatio* (*BHG.* 1030) ne fait aucune allusion à Quintianus.

³ *Act. SS.*, Feb. t. II, p. 648.

⁴ *Ibid.*, Jun. t. II, p. 788.

⁵ *Notes gallo-romaines. Questions hagiographiques. Le cycle de Rictiovar*, dans *Revue des Études anciennes*, t. XXV (1923), p. 367-378.

⁶ *Recherches sur un cycle hagiographique. Les martyrs de Chrocus*, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XXI (1935), p. 5-29. L'auteur opte pour la première solution : « On a... induement transporté Chrocus au v^e siècle, alors qu'il appartient réellement au III^e siècle » (p. 28).

faron »¹, n'a guère retenu l'attention des hagiographes. En Orient, il est cité dans la Passion de S^{te} Marguerite (*BHG.* 1165), qui, traduite en latin (*BHL.* 5305), a joui d'une large diffusion², et dans la Passion des SS. Juste et Abundius, martyrs à Jérusalem (*BHL.* 4596), qui ne semble pas avoir été très répandue.

Les Actes de S^{te} Marguerite ont été démarqués par le biographe de S^{te} Reine d'Alise (*BHL.* 7092-7096)³, laquelle est, à notre connaissance, la seule sainte occidentale dont le supplice ait été imputé au préfet Olybrius. Celui-ci doit sa triste célébrité non seulement aux diverses recensions latines du Martyre de S^{te} Marguerite⁴, mais aussi aux nombreuses recensions françaises⁵ et aux « mystères »⁶ qui représentaient sous de vives couleurs les tortures de cette jeune vierge.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que le préfet Dacien⁷ doit sa renommée initiale uniquement à la Passion de S. Vincent de Saragosse (*BHL.* 8627-8636), où il fait figure, certes, d'un cruel persé-

¹ On lit, par exemple, dans Molière :

Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocents

(*L'étourdi*, v. 1085). Brantôme a forgé un adjectif : « cette-cy, chaste et riche du sien, fait de l'olimbrieuse, de l'altière, de la superbe et de l'audacieuse » (éd. L. LALANNE, t. IX, p. 173).

² Il ne faut pas confondre le juge des Actes de S^{te} Marguerite avec des homonymes, parfaitement historiques. Outre l'empereur Sextus Anicius Olybrius, qui ne régna que peu de temps (472), il y eut un consul Anicius Hermogenianus Olybrius, en 395, et un autre, Flavius Anicius Olybrius junior, en 526 ; cf. *M. G.*, *Auct. antiq.*, t. XIII, pp. 488, 525, 543 ; A. DEGRASSI, *I Fasti consolari dell' impero romano* (Rome, 1952), pp. 86, 99 (= *Sussidi eruditi*, 3).

³ *Comm. marty. rom.*, p. 384.

⁴ *Comm. marty. rom.*, p. 297.

⁵ Paul MEYER, *Les légendes hagiographiques en français*, dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII (1906), pp. 362-363, 414, 423, 435, 440, 443.

⁶ Au sujet des mystères de S^{te} Reine et de S^{te} Marguerite, voir Ch. NISARD, *Histoire des livres populaires*, t. II (Paris, 1854), pp. 200-208, 188-192.

⁷ Il n'y a pas, semble-t-il, de rapport entre le persécuteur de S. Vincent de Saragosse et celui de S. Georges, l'énigmatique *Λαδιανός* (*BHG.* 671-672), qu'on a tâché à plusieurs reprises d'identifier, mais sans succès ; voir H. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 51 ; K. KRUMBACHER, *Der heilige Georg in der griechischen Überlieferung* (Munich, 1911), pp. 305, 315 (= *Abhandlungen der K. Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, t. XXV, 3). Le Dacianus, *in solio imperii Asianorum*, de la *Vita S. Viventii* (*BHL.* 8724) dérive-t-il de la Passion de S. Georges ? Il faudra attendre l'édition et l'étude de cette pièce pour en décider.

cuteur, mais sans grand relief : *Igitur quum apud Cesaraugustanam civitatem, ut multorum sinceritas et signata veritatis verba testantur, Datiano cuidam, presidi gentili et sacrilego, ex dominis et principibus suis seviendi in christianos exoptata offula cecidisset...* Aussi pouvons-nous redire avec S. Augustin : *Quis autem hodie Daciani vel nomen audisset, nisi Vincentii passionem legisset*¹? On a parfois allégué une inscription d'après laquelle un gouverneur P. Dacianus aurait délimité les territoires d'Évora et de Beja et exprimé sa gratitude aux empereurs Dioclétien et Maximien. Longtemps admise comme authentique, elle est désormais classée parmi les faux².

Tout le monde sait quel retentissement eut le martyre de S. Vincent³. L'héroïcité de son courage fut proclamée non seulement par sa Passion, mais aussi par les sermons de S. Augustin et les poésies de Prudence. La liturgie mozarabe ne manqua pas de rappeler les cruautés du juge qui avait torturé le jeune diacre⁴. Peu à peu, ce modeste fonctionnaire va devenir grâce aux hagiographes le principal responsable des supplices infligés aux chrétiens d'Espagne. Muni de pouvoirs dictatoriaux, il parcourt les provinces de la péninsule et organise partout la répression contre les croyants. Voici la liste de ses victimes : Vincent de Saragosse, les martyrs de Saragosse (les XVIII et la troupe des *martyres innumerabiles*), Félix de Gérone, Cucuphat de Barcelone, Eulalie de Barcelone, Léocadie de Tolède, Vincent, Sabine et Christète, Eulalie de Merida, Juste et Pastor, sans parler de quelques autres qui seront mentionnées plus loin. Dans tout ce groupe, outre la présence du même *praeses*, on constate des ressemblances de style, des emprunts caractéristiques à la Passion de S. Vincent, des épisodes identiques qui donnent à tous ces textes un air de parenté⁵.

¹ *Serm.* 276, c. 4 (*P. L.*, t. 38, col. 1257). Sur les sermons consacrés par S. Augustin à S. Vincent, voir *Anal. Boll.*, t. LXVII (1948), p. 267-286.

² *CIL.*, t. II, p. 5*, n° 17*; cf. *Act. SS.*, Oct. t. XII, p. 195; A. PÉRIN, *Totius latinitatis onomasticon*, t. I, p. 453; *Thesaurus linguae latinae, Onomasticon*, t. III, col. 8. Le consul de 358, Datianus (A. DEGRASSI, op. c., p. 82), n'a aucun rapport avec nos recherches.

³ H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*² (Bruxelles, 1933), p. 367.

⁴ M. FÉROTIN, *Le Liber mozarabicus sacramentorum* (Paris, 1912), col. 112-121. Sur les rapports de cette messe avec le sermon *Cunctorum*, voir *Anal. Boll.*, t. LXVII (1948), p. 280-286.

⁵ L'absence d'éditions critiques de ces divers textes ne permet pas encore une étude précise des parallélismes que l'on peut déceler en les étudiant con-

Tout récemment, M. A. Fábrega Grau, en étudiant le passionnaire hispanique, a cherché à expliquer la genèse du cycle de Dacien¹. Voici comment, d'après lui, les choses se seraient passées : « A la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e, nous plaçons, écrit-il, la rédaction d'une pièce liturgique d'allure générale, qui, à défaut de Passions propres, devait se lire comme *Passion de Communi*² ». Celle-ci, perdue dans sa forme originale³, se retrouverait, plus ou moins déformée, d'abord dans la Passion de S^{te} Léocadie (*BHL*. 4848), et, en plus bref, dans celle des SS. Vincent, Sabine et Christète (*BHL*. 8619). Elle peut se résumer comme suit. Au temps des empereurs Dioclétien et Maximien, le préfet Dacien, venant de la Gaule, entreprend une longue tournée de répression à travers l'Espagne. A Gérone, il préside au supplice de Félix, puis, à Barcelone, à celui de S. Cucuphat et de S^{te} Eulalie ; de là, il gagne Saragosse (exécution des *Martyres innumerabiles*), passe à Alcala (mise à mort des SS. Juste et Pasteur), à Tolède, où il incarcère S^{te} Léocadie ; il se dirige ensuite vers Avila, où il condamne les SS. Vincent, Sabine et Christète ; il descend enfin à Merida, où il fait exécuter S^{te} Eulalie.

Le bollandiste J. Van Hecke avait rencontré cette « histoire » de Dacien dans le dossier des martyrs d'Avila ; constatant qu'elle servait aussi d'introduction aux Actes de S^{te} Léocadie, il jugea préférable de l'étudier conjointement avec ceux-ci. Il émit toutefois la supposition suivante : « Quamvis censeam eum esse generalem prologum cuiusdam Legendarii, qui multis Martyrum historiis praemitti potest⁴ ». Le rôle que M. Fábrega attribue à ce

jointement ; mais il est facile d'y retrouver des traits de ressemblance. En voici quelques-uns : les martyrs se présentent spontanément au juge ; le corps du saint est protégé miraculeusement ; dialogue sur le culte des dieux et la religion du Christ ; la constance des victimes fait rougir les bourreaux. D'autres sont propres à deux ou trois textes seulement : les chrétiens, en général fort jeunes, vaguaient à leurs études ; indication du lieu dit où la sentence a été exécutée ; rôle joué par des Juifs.

¹ *Pasionario hispanico*, t. I (Madrid - Barcelone, 1953), p. 67-78 et passim (= *Monumenta Hispaniae sacra*, serie litúrgica, vol. VI) ; voir plus haut, p. 134-166.

² Op. c., p. 256-257.

³ Qu'on veuille bien noter cette hypothèse ; nous nous demanderons plus loin si elle est nécessaire. Selon nous, il y a coïncidence entre la *Passio de Communi* postulée par M. Fábrega et les Actes de S^{te} Léocadie (*BHL*. 4848).

⁴ *Act. SS.*, Oct. t. XII, p. 205.

prologue est beaucoup plus important, puisque, après l'avoir daté de la fin du ^{vi}^e siècle, il y reconnaît la première esquisse du cycle qui gravite autour de Dacien.

Cette hypothèse peut-elle être acceptée sans réserve?

Que cette « *Passion de Communi* » ait existé à la fin du ^{vi}^e siècle ou au début du ^{vii}^e ne semble pas prouvé d'une manière péremptoire. Pour l'établir, M. Fábrega présente les trois indices que voici.

1. Emprunt de quelques expressions à la *Passion* de S. Saturnin de Toulouse (*BHL*. 7495-7499), qui date du ^v^e siècle. Déjà Dom Quentin avait souligné cette dépendance ¹, mais on ne peut en tirer qu'une conclusion : la « *Passion de Communi* » est postérieure au ^v^e siècle.

2. L'hagiographe fait incidemment une réflexion sur le retentissement que la progression rapide de la foi en Espagne a eu dans le monde : *Quae fama non solum Italiam totam sed et Bizantium peragravit*. De la présence du mot *Bizantium*, M. Fábrega croit pouvoir déduire que le rédacteur a vécu durant la période où une partie de la péninsule (Province de Carthagène et Bétique) fut sous la domination byzantine (553-621) ². L'argument est fragile. Notons d'abord que le tour de phrase n'est pas très heureux, car il pourrait faire croire, à cause des mots *totam Italiam* et du verbe *peragravit*, que *Byzantium* signifie, non la ville de Constantinople — seul sens admissible —, mais une région. Par ailleurs, n'est-il pas naturel, à une époque déjà assez postérieure à l'occupation byzantine en Espagne, d'exprimer la large diffusion d'une rumeur en disant : elle a atteint non seulement l'Italie, mais Constantinople? Une formule de ce genre est tout aussi possible au ^{viii}^e siècle qu'au ^{vi}^e.

3. Parlant de Saragosse, l'auteur de la « *Passion de Communi* » fait cette réflexion : *Quanta ibidem (Caesaraugustae) ludibria, quantaque verbera, quot cruces, quotque effusiones sanguinum in ea operatus fuerit (Dacianus), si humana lingua taceat, ipsa quae polluta est christianorum sanguinibus terra loqueretur : eo quod nullus exceptus sit ibi, qui bustuali situ non teneat redivivos ac florentissimos cineres, martyrum locus* ³. Ces derniers mots *redivivos ac florentissimos ci-*

¹ *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), p. 145.

² *Op. c.*, p. 74.

³ *BHL*. 4848 ; cf. FLOREZ, *España sagrada*, t. VI, p. 316 ; A. FÁBREGA, *op. c.*, p. 70.

neres contiendraient une allusion à la restauration du culte des XVIII martyrs et à la nouvelle consécration de la basilique de Ste Engratia. Cette église avait été occupée, sous la persécution de Léovigilde (567-572), par l'évêque Vincent, qui s'était laissé rebaptiser par les hérétiques. « Un eco de estas solemnidades, creemos descubrirlo en la frase antes citada ¹ ». Que cette phrase ait la signification que lui attribue M. Fábrega est vraisemblable, surtout si on la met en parallèle avec la première oraison de la messe des XVIII martyrs ²; mais ce qui demeure incertain, c'est le rapport de la « Passion de Communi » avec la Passion des *Innumerales martyres* (BHL. 1503). Quelle est la plus ancienne? Nous reviendrons plus loin sur ce point.

Bref, nous n'oserions affirmer que la « Passion de Communi », même sous la forme primitive que suggère M. Fábrega, soit du vi^e siècle ou du début du vii^e. Il faudrait d'autres preuves.

Mais l'hypothèse de M. Fábrega, qui confère un rôle si important à la « Passion de Communi » dans la genèse du cycle de Dacien, donne-t-elle une idée exacte de l'évolution des textes? Il écrit : « Puede darse por descontado que la génesis de Daciano en la hagiografía española, tuvo por vehículo esta Pasión, hasta el punto de que sin ella los mártires españoles Félix, Cucufate, Eulalia de Barcelona, Innumerables de Zaragoza, Justo y Pastor, Leocadia, y Vicente, Sabina y Cristeta, difícilmente habrían tenido asignado, en sus Actas propias, a Daciano como juez que les infligió el suplicio ³. » En d'autres termes, c'est sous l'influence du bref résumé constitué par la « Passion de Communi », que Dacien a pénétré dans les Actes de tout ce groupe de martyrs.

Est-ce vraisemblable? Comment imaginer l'éclosion de ce résumé avant l'existence des diverses Passions auxquelles il se réfère?

¹ Ibid., p. 75.

² FÉROTIN, op. c., col. 272-273; A. LAMBERT, O. S. B., *La famille de saint Braulio et l'expansion de la règle de Jean de Bictar*, dans *Revista Zurita*, t. X (1933), p. 12-13.

³ Op. c., p. 73. Plus loin, l'auteur écrit : « Sólo la existencia demostrada en otra parte (p. 67-78) de esta Pasión de común, explica adecuadamente la casi perfecta identidad de la Pasión de santa Leocadia con la Pasión de los santos Vicente, Sabina y Cristeta y los paralelismos verbales e ideológicos que hallamos en las Pasiones propias de aquellas siete festividades, compuestas casi todas en la primera mitad o hacia mediados del siglo vii » (p. 257).

Comment l'auteur aurait-il eu l'idée de donner au *praeses quidam Dacianus* un tel relief, alors qu'il n'était encore connu que par le martyre de S. Vincent? De plus, que pouvait deviner le lecteur sous ces brèves allusions à des saints dont il ignorait forcément l'histoire, puisqu'elle n'avait pas encore été écrite?

Enfin, comme nous aurons l'occasion de le voir, l'examen des Passions du groupe Dacien fait apparaître quelques objections au sujet de l'hypothèse de M. Fábrega.

Sans avoir la prétention de donner une solution définitive à ce problème littéraire, nous souhaiterions souligner quelques indices qui permettent d'apercevoir l'origine et le développement du cycle.

Vu les éléments dont nous disposons, il est bien difficile de dater avec précision chaque texte; le plus souvent on doit se contenter d'une date approximative¹. Toutefois, malgré cette difficulté, il est possible, croyons-nous, de découvrir quelques points de repère.

Voyons d'abord comment un hagiographe a été amené à rapprocher le martyre de S. Vincent de celui des XVIII martyrs de Saragosse, qui a donné naissance aux *Martyres innumerabiles*.

Dans le martyrologe hiéronymien, au 22 janvier, la notice des SS. Vincent et Valère est unie à celle des XVIII martyrs dont la fête est annoncée au 15 avril². Ce rapprochement a sans doute été suggéré au compilateur parce que tous ces témoins de la foi étaient originaires de Saragosse. Puisqu'il s'agissait de concitoyens, n'était-il pas naturel de placer l'ensemble des victimes qui prove-

¹ D'après M. Fábrega, la plupart de ces Passions seraient du VII^e siècle: *Innombrables Martyrs* (BHL. 1503-1504), « anterior a mediados del siglo VII » (p. 170); Eulalie de Merida (BHL. 2700), « La versión actualmente conocida de la Pasión de santa Eulalia de Mérida debe ser obra de fines del siglo VII » (pp. 82, 116-117); Eulalie de Barcelone: la recension BHL. 2693 serait aussi du VII^e (p. 117); à quelques lignes de distance, M. Fábrega en fait une œuvre « tal vez en la segunda mitad del siglo VII » (p. 119), ou de la « primera mitad del siglo VII » (ibid.); tandis que la recension BHL. 2696 serait postérieure à BHL. 2693 et à BHL. 2700 (Eulalie de Merida) et daterait « de principios del siglo VIII » (p. 119); Félix de Gérone (BHL. 2864-2865) appartient au milieu du VII^e siècle (p. 149); Juste et Pastor (BHL. 4595) ne serait pas « anterior, como máximo, a los primeros lustros de este mismo siglo VII » (p. 155); la Passion de S. Cucuphat serait plus récente: « primera mitad o a mediados del siglo VIII » (p. 143). Nous tenions à faire ce relevé et à citer les expressions de l'auteur, car nous nous demandons si ces « précisions » sont suffisamment garanties. Il est déjà parfois audacieux d'affirmer que tel texte est du VII^e siècle.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 55-56.

naient de la même cité sous un juge identique ? Aussi l'auteur de la Passion des *Innumerabiles martyres* mentionne-t-il d'abord S. Vincent, dont il résume en quelques mots l'histoire ; ensuite il attribue à Dacien l'exécution des XVIII martyrs : *Post cuius (Vincentii) necem, effudit innocentem sanguinem illustrium virorum decem et octo*¹. Constatant que ces supplices contribuent à exalter la foi chrétienne, le préfet imagine une ruse pour exterminer hâtivement et sans procès les fidèles de Saragosse². Ainsi la personne du *praeses Dacianus* conférait une certaine unité d'action et de temps à trois martyres. C'est un premier noyau ; peu à peu le *praeses* deviendra le principal sinon l'unique ordonnateur de la répression dans la péninsule.

D'après la Passion de S. Félix de Gérone (*BHL*. 2864), Dacien parcourt la côte espagnole : *qui omne littus conturbavit Spaniae* ; toutefois, Saragosse demeure son quartier général, puisque son lieutenant à Barcelone, Rufin, *qui et ipse erat de officialibus Daciani*, est allé chercher des instructions près de son chef hiérarchique à Saragosse : *cumque Rufinus a Caesaraugustana civitate cum auctoritate Daciani impiissimi remearet*³. Sous l'influence de

¹ *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 645.

² Le plus ancien manuscrit de cette *Passio*, ignoré par le P. Van Hooff (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 643-648), provient de Saint-Germain-des-Prés et a été écrit à l'époque d'Usuard (Paris, Bibl. nat., lat. 13760 ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 197-198). Dom A. Lambert, O. S. B., avait eu l'intention d'écrire une note sur l'origine de la fête des innombrables martyrs de Saragosse au 3 novembre (op. c., p. 12) ; il n'a pu réaliser son projet. Dans le *Comm. martyr. rom.*, le P. Delehaye remarque à propos de cette commémoration : « Proinde hodierna commemoratio habenda est geminata sollemnitatis martyrum Caesaraugustanorum quorum natalis celebratur die 16 april. » (p. 393). Il faut ajouter, croyons-nous, que cette fête dérive également d'une interférence de la notice des martyrs africains appelés *Massa Candida*. S'il plaît à Dieu, nous reviendrons sur ce problème.

³ *Act. SS.*, Aug. t. I, p. 27. L'hagiographe espagnol fait naître son héros à Scillium en Afrique ; c'est là vraisemblablement une réminiscence de la Passion de Félix de Thibiua (*Anal. Boll.*, t. 39, 1921, pp. 259, 265). Notons, en passant, qu'il y aurait intérêt à confronter méthodiquement les Passions africaines et les Passions hispaniques. Voici deux autres cas d'affinité. Les Actes de S^{te} Crispine de Théveste (*BHL*. 1989) contiennent une « phrase singulière qui interrompt brusquement la suite du discours » (H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 113-114 ; cf. G. E. M. de S^{te} CROIX, *Aspects of the « Great » Persecution*, dans *The Harvard Theological Review*, t. XLVII (1954), p. 91-92) : *Et adiecit Anullinus proconsul commentariensi officio dicens* :

la Passion de S. Vincent, qui avait relaté les mesures répressives de Dacien à Saragosse et sur la côte orientale (Valence), les Actes de S. Félix représentent le même magistrat à l'œuvre dans ces deux contrées. La voie est ouverte à une nouvelle extension de son pouvoir.

L'étude du dossier de S^{te} Eulalie de Barcelone, qui ne peut être séparé de celui de S^{te} Eulalie de Merida, pose de nombreux problèmes. Nous n'avons pas l'intention de rouvrir le débat, d'autant plus que M. Fábrega annonce une étude approfondie de la question ¹; nous nous contenterons de relever quelques allusions à l'intervention de Dacien.

Bède († 735) a rédigé pour le 10 décembre, jour anniversaire de S^{te} Eulalie de Merida, la notice suivante : *IV id. dec. Natale sanctae Eulaliae virginis, in Barcelona, civitate Hispaniae, sub Daciano praeside, quae, cum esset tredecim annorum, post plurima tormenta, decollata est et, resiliente ab ea capite, columba de corpore eius exire visa est* ².

A quelle source Bède a-t-il puisé cet éloge? Son contemporain Aldhelm († 709) ne connaît qu'une Eulalie, qu'il célèbre en termes très vagues ³; comme l'a montré Dom Quentin, il y a un rapport évident entre le texte du martyrologe et la Passion d'Eulalie de Barcelone *BHL*. 2696, qui figure dans un manuscrit du VIII^e siècle (Paris, Bibl. nat., lat. 10861) dont l'écriture est en caractères anglosaxons ⁴. On peut donc affirmer que ces Actes circulaient en Occident dès la fin du VII^e siècle, certainement au début du VIII^e.

ad omnem deformationem deducta, a novacula ablatis crinibus decalvetur, ut eius primum facies ad ignominiam deveniat. N'est-ce pas la source du passage suivant de la Passion de S^{te} Eulalie de Merida : Educite eam et scurronem videte et deducatur, antequam patiatur, decalvata et discincta per publicum, ut eius virginitas reveletur... Licet ignominiam in terra sustineam decalvata et discincta, ut ad deformitatem perveniam, novi pro quo patior (*BHL*. 2700; cf. Eulalie de Barcelone, *BHL*. 2696)? Dans les Passions de S^{te} Léocadie (*BHL*. 4848) et de S^{te} Salsa de Tipasa (*BHL*. 7467) figure la réflexion : *eratque rara fides, et ideo magna, quia rara*.

¹ En attendant, consulter la notice de Dom A. Lambert dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VI, col. 673-674.

² QUENTIN, op. c., p. 71.

³ *De Virginitate*, c. XLVII (*M. G.*, Auct. antiq., t. XV, p. 300; cf. p. 436).

⁴ *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 605-606. Dom Quentin (op. c., p. 525) affirme que ce codex est du IX^e siècle. Cependant B. Krusch (*Neues Archiv*, t. XVIII, p. 594), W. Wattenbach et W. Levison (*M. G.*, Script. rer. merov., t. VII,

Par plusieurs traits, cette pièce rappelle les Actes de S^{te} Eulalie de Merida, mais elle s'en sépare sur quelques points. Au lieu du *praeses Calpurnianus*, nous trouvons Dacien : *In Barcellona civitate provinciae Hispaniae sub Daciano praeside saeva christianis fuerat orta tempestas. Iam enim benedictus Vincentius primus ad martyrium accesserat una cum episcopis gloriose*¹. Ici Dacien n'agit pas par l'intermédiaire d'un lieutenant, c'est en personne qu'il vient à Barcelone : *Introente eodem Daciano Barcellonam civitatem*. L'hagiographe a-t-il intentionnellement modifié le nom du juge pour détourner l'attention de l'homonyme de Merida ? A-t-il cru faire œuvre de science en introduisant un nom qui s'imposait de plus en plus dans l'hagiographie hispanique ? Il est bien difficile de le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il va lui-même contribuer à enrichir la liste des victimes du *praeses*. Le martyrologe lyonnais antérieur à 806 (Paris, Bibl. nat., lat. 3879) retouche le texte de Bède au 10 décembre. Il mentionne explicitement Eulalie de Merida et emprunte tous les éléments de sa notice à la Passion de cette sainte. En un seul point, il s'en écarte ; il substitue Dacien à Calpurnianus² ! *Apud Emeritam, Hispaniae civitatem, natale*

p. 645) estiment qu'il est du VIII^e. E. A. Lowe, dans ses *Codices latini antiquiores* (Paris V, Paris, 1950), ne le mentionne pas. L'omission est-elle volontaire ?

¹ *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 261.

² Au sujet de la Passion de S^{te} Eulalie de Merida (BHL. 2700), on peut se demander si la recension que nous possédons est identique à celle qu'a connue Prudence (*Peristephanon*, III). Le nom du juge Calpurnianus, que ne cite pas le poète, figurait-il dans la plus ancienne version ? Il est difficile d'en décider. M. Fábrega s'est rendu compte que la présence de ce nom dans BHL. 2700, qu'il date avec le P. Z. García Villada de la fin du VII^e siècle (p. 82), ne cadrerait que difficilement avec sa théorie : « Por lo que toca al nombre del juez, Calpurniano, aunque este nombre no era del todo desconocido en España, hay que observar, a nuestro entender, que no debía figurar en la versión primitiva, de lo contrario figuraría también en la Misa y Oficio. Al callar estas dos fuentes el nombre del juez que condenó a Eulalia nos hacen sospechar que aquella versión no mencionaría ninguno, o, a todo conceder, debía referirse expresamente a Daciano para no estar en contradicción con lo que expresamente decía la Pasión de communi, contemporánea de aquellas Actas » (p. 38-84). Cette longue phrase montre un certain embarras et contient deux ou trois hypothèses qu'il serait malaisé de prouver, par exemple que, si le nom avait été cité dans les Actes primitifs, il se retrouverait dans les formules de la messe et de l'office. Celles-ci ne mentionnent que très rarement le nom des juges.

*sanctae Eulaliae virginis, quae... iussu Daciani praesidis plurima tormenta perpessa...*¹. Dacien devient le persécuteur attitré, au point d'évincer des personnages nettement attestés, mais de moindre relief. Adon, Usuard, le martyrologe romain suivront la compilation lyonnaise, faisant apparaître le *praeses* jusque dans les murs de Merida².

Un phénomène du même ordre va se présenter à propos de S. Cucuphat (*BHL*. 1997-1998). Les Actes de ce saint sont certainement postérieurs à ceux de S. Félix de Gérone. L'hagiographe, au lieu de démarquer simplement ceux-ci, a imaginé d'associer étroitement les deux martyrs. Cucuphat comme Félix est né à Scillium en Afrique ; avec lui il s'initie aux lettres à Césarée de Maurétanie ; avec lui, il quitte cette ville et se rend à Barcelone où sévit la persécution. Ici, ils se séparent, l'un restant dans le port où ils ont débarqué, l'autre se rendant à Gérone. Arrêté, Cucuphat comparaît successivement devant le proconsul Galerius et le *praeses Maximianus*, qui tous deux sont châtiés de leurs crimes et meurent. Il est alors traduit devant Rufin, *qui in civitate (Barcinonensi) praesesse videbatur*³. On retrouve ainsi le fonctionnaire de la Passion de S. Félix. De Dacien il n'est pas question. Si, comme le veut M. Fábrega, la « Passion de Communi » était à la source de tout le cycle, pourquoi Dacien n'apparaît-il pas ici ? Ce n'est que plus tard que Cucuphat sera introduit dans le cycle⁴.

Quelques manuscrits de Florus contiennent au 12 février la notice que voici : *In Hispaniis, civitate Barcinonae, natale sanctae Eulaliae virginis et martyris, quae passa est tempore Diocletiani imperatoris, sub praefecto Hispaniarum Datiano, quando sub eodem tyranno et apud eandem Barcinonem sanctum Cucufatem et apud Gerundam sanctum Felicem gloriosas constat martyrii accepisse coronas. Scriptum in passione sanctae Leocadiae*⁵.

¹ QUENTIN, op. c., p. 162-164.

² *Comm. martyr. rom.*, p. 575-576.

³ *Act. SS.*, Iul. t. VI, p. 161.

⁴ L'absence de Dacien dans les Actes de S. Cucuphat ne s'harmonise pas bien avec la thèse de M. Fábrega. Voici ce qu'il écrit : « Lo que verdaderamente choca de la Pasión de san Cucufate en la versión de nuestros mss. es el detalle de que no fuera juzgado por Daciano, el conocido prefecto que mató a casi todos los martires españoles, entre los cuales, según la Pasión de común, se contaría el mismo san Cucufate » (p. 141-142). Les diverses suppositions qu'il fait ensuite sont ingénieuses, mais n'entraînent pas la conviction.

⁵ QUENTIN, op. c., p. 368 ; FÁBREGA, op. c., p. 77-78.

Cette notice est intéressante à plus d'un titre. Nous y reviendrons plus loin. Qu'il suffise ici de souligner comment S. Cucuphat est lui aussi entré dans l'orbite de Dacien, bien que sa Passion ne mentionnât pas ce *praeses*. Compagnon de S. Félix de Gérone, il a été jugé par Rufin, lieutenant de Dacien. Il était dès lors assez naturel de dire, en ne retenant que le chef hiérarchique : *sub Datiano*.

La brève Passion des SS. Juste et Pastor de Complutum (*BHL*. 4595) est antérieure au *Liber Orationum* de Vérone, qui remonte à la fin du VII^e siècle ou au début du VIII^e. Le rôle qu'elle prête au « tyran » est très spectaculaire. Sans spécifier sous quel règne se déroule l'action, on nous dit que la mission judiciaire de Dacien s'étendait au monde entier ! *In illis diebus, cum crudelissimus Dacianus, instinctu serpentis et consilio provocatus, universum rabidus percurreret mundum, ut quoscumque Christianos in diversis regionibus sanctam audiret coluisse vitam, eos variis tormentorum generibus cruciaret*¹. Une telle fonction suppose de nombreuses allées et venues ; c'est au cours d'une de ces randonnées que le préfet arrive à Alcalá. Pour rattacher les deux jeunes martyrs au célèbre persécuteur, l'hagiographe le fera venir dans cette ville sans se soucier de donner un motif à ce déplacement. *Contigit eum* (Dacianum) *ad Complutensem civitatem transeundi gratia devenire*, lit-on dans la recension de Florez, tandis que la recension des *Acta Sanctorum* parle d'une *opportunitas itineris* qui lui fait traverser la ville². Si le rédacteur avait eu sous les yeux la « Passion de Com-

¹ *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 154. Les hagiographes soulignent volontiers l'universalité de la persécution qui sévit sous Dioclétien et Maximien. Notre auteur pouvait en trouver un exemple dans la Passion des *Martyres innombrables* : *Percurrunt apparitorum saevientium ministri totius orbis spatia* (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 644).

² M. Fábrega, après avoir rappelé le passage de Dacien à Alcalá, relève la précipitation de ses déplacements : « Luego, después del martirio, marcha rápidamente (Daciano) el insaciable perseguidor de cristianos españoles, para otras ciudades : *Post celerem vero projectionem immundissimi Datiani*. Este detalle de la inesparrada llegada a una ciudad del prefecto Daciano y de su precipitada marcha hacia otra, narrado casi con idénticas frases, es característico de todas las Pasiones de santos que se encuentran mencionados en el itinerario sangriento que traza aquella Passio de communi... » (p. 155). Au sujet de ce paragraphe, nous ferons remarquer que la rédaction de Florez ne contient pas l'idée de hâte au moment de l'entrée du préfet dans la ville : *contigit eum ad Complutensem civitatem transeundi gratia devenire* (*España sagrada*, t. VII, p. 308). Il faudra donc attendre des éditions critiques pour

muni », où le long voyage d'est en ouest est si nettement marqué, aurait-il donné au passage du *praeses* par *Complutum* un aspect si accidentel ?

Arrivé à ce point de notre exposé, nous pouvons montrer comment s'y est pris l'auteur anonyme de la « *Passion de Communi* » ou plus simplement des Actes de S^{te} Léocadie. Il ne savait probablement qu'une chose : le glorieux titre de *confessor* qui est attaché au nom de cette vierge dans le martyrologe hiéronymien, titre que les trente-deux oraisons du *Liber Orationum* ont paraphrasé avec une surprenante ingéniosité ¹ ; mais sous cette richesse verbale on ne parvient pas à découvrir l'épisode précis de la vie de la sainte auquel il est fait allusion. Par ailleurs, on n'y trouve aucun écho de l'arrestation de Léocadie, de sa comparution devant un tribunal et de sa détention rigoureuse. Peut-on imaginer que l'auteur des oraisons aurait rédigé trente-deux variations sur le thème *confessor*, sans faire une seule fois allusion aux événements décrits par la *Passion* ? Nous serions donc enclin à placer la rédaction de celle-ci après le *Liber Orationum*, vers le début du VIII^e siècle ². Voulant expliquer le sens de l'épithète habituelle donnée à Léocadie et n'ayant aucune information, l'auteur s'est contenté de broser une fresque de la persécution de Dacien telle qu'il pouvait la reconstituer en s'inspirant des Actes que nous venons de parcourir : Martyrs de Saragosse, Félix, Cucuphat, Eulalie de Barcelone, Juste et Pasteur, Eulalie de Merida. Il y a joint finalement les SS. Vincent, Sabine et Christète (*BHL*. 8619-8620). Comme le reconnaît M. Fàbrega, le culte de ces trois martyrs n'est attesté que tardivement : « Si no fuera por el himno *Huc vos gratifice, plebs pia, convocat*, cuya composición evoca una fecha anterior a la invasión musulmana, de los tres santos de Ávila no tendríamos testimonio

identifier la version la plus ancienne. De plus, peut-on affirmer que dans toutes les Passions du cycle de Dacien on retrouve cette hâte fébrile dans les allées et venues du magistrat ? En dehors de la *Passion de Communi* et de celle des SS. Juste et Pasteur, nous ne la voyons signalée que dans les Actes des *Martyres innumerables* : *Cum igitur Hispaniae provinciam properans attigisset* (Dacianus) (*Act. SS.*, Nov. t. I, p. 644).

¹ J. VIVES, *Oracional visigotico* (Barcelone, 1946), p. 39-50, n^{os} 121-152. Il y aurait lieu d'étudier attentivement ces formules liturgiques, afin de préciser le sens de *confessor* ; voir, en attendant, H. DELEHAYE, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 94-95 ; *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 302.

² *Anal. Boll.*, t. c., p. 300.

alguno datado, hasta el siglo IX.¹ » Est-il certain que l'hymne soit antérieure à l'invasion ? Le P. Pérez de Urbel a proposé d'y voir une pièce du VII^e siècle uniquement à cause du style. C'est donc plutôt une simple conjecture. La mention du martyr des saints d'Avila dans le récit de la mort de S^{te} Léocadie porte à penser que celui-ci est relativement tardif.

Une donnée chronologique est ferme. Nous avons vu plus haut ² que Florus a connu la Passion de la sainte de Tolède ; elle est donc antérieure au milieu du IX^e siècle et il n'est pas téméraire d'y voir une composition du VIII^e siècle. A l'inverse de M. Fábrega, nous la considérons donc, non comme le premier état du cycle de Dacien, mais comme l'aboutissement d'une évolution qui peu à peu faisait de lui le persécuteur principal des martyrs espagnols sous Dioclétien et Maximien.

La carrière légendaire du *praeses* ne devait pas s'arrêter à ce stade ; voici, dans leurs grandes lignes, ses accroissements principaux jusqu'au XVI^e siècle.

A une époque assez tardive, certainement après le X^e siècle, S. Sévère, évêque de Barcelone, vint enrichir la liste des victimes du redoutable magistrat. Sans prétendre trancher la question de savoir si la *Vita BHL.* 7672b est plus ancienne que *BHL.* 7673 ³, nous prendrons cette dernière comme témoin de l'extension de la renommée de Dacien. L'hagiographe, voulant faire preuve de précision, écrit : *Igitur circa annum Domini ducentessimum nonagesimum contigit Datianum praesidem provinciae Hispaniarum, concordem voluntati ipsius Diocletiani, ad persecutionem Christianorum in Hispaniae partibus existentium cum plenissima potestate ad civitatem Barcinonensem pervenire* ⁴. Le prestige de Dacien était tel que c'est à l'inévitable *praeses* que l'hagiographe attribue la mort d'un évêque, dont les données chronologiques sont très incertaines.

L'auteur de la Passion de S. Vincent de Collioure (*BHL.* 8656) — n'est-ce pas Tamayo de Salazar ? — n'a point hésité à faire vivre son héros à l'époque de notre *praeses*. Pour relater la mission de Dacien, il se contente de délayer la début de la Passion

¹ Op. c., p. 165.

² P. 390.

³ Cf. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VI, col. 673.

⁴ *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 246. Le texte *BHL.* 7672b donne à Dacien un collègue appelé *Gracianus* (ibid., p. 244-245).

de S^{te} Léocadie. Dioclétien et Maximien ont décidé de détruire le nom chrétien : *Quod ut consequerentur facilius, per provincias Romano imperio subiectas, praesides et iudices, qui rem sibi commissam ad unguem adimplerent, dimiserunt. Dacianus ergo unus ex electis praesidibus ad tantum immane facinus perficiendum in partes Hispaniae et Galliae delegatur. Qui exantlatis Galliae regionibus innumerisque per agonum palestram effectis martyribus, Hispanias ingredi per Pyrenei montis iuga horrido furore decrevit*¹. Le narrateur ajoute un éloge du courage des Espagnols : *At Dacianus, qui Hispanorum constantiam praecognitam habebat, quorum animi nullis unquam rigoribus cruciaminum, nullis adversantium fortunarum terroribus vinci facile pervaluere, martyrem in vinculis esse praecepit*.

Avant de quitter l'Espagne signalons encore deux ramifications du cycle de Dacien. Les Actes des SS^{tes} Justine et Rufine (BHL. 4566-4569) rapportent que ces deux vierges subirent les derniers tourments sous Diogenianus. Au xvi^e siècle, J. Vasée n'écarte pas ce juge, mais fait de lui un légat de Dacien².

Enfin, le 23 novembre, le martyrologe romain a complété la brève notice d'Usuard : *In civitate Emerita, sanctae Lucretiae virginis*³ de la manière suivante : « Emeritae in Hispania sanctae Lucretiae virginis et martyris, quae in eadem persecutione (Dioclétien) sub Daciano praeside martyrium consummavit⁴. » Aucune source digne de foi ne permet d'affirmer que cette vierge fut martyrisée sous Dioclétien par Dacien. Les compilateurs chargeaient d'un nouveau crime le trop fameux *praeses*⁵.

Nous ne nous aventurerons pas dans les broussailles des *Falsos cronicones*, élucubrations sans aucune valeur ; mais un inventaire méthodique de cette pauvre littérature révélerait que les prétendues victimes du juge sanguinaire sont encore plus nombreuses⁶.

¹ Act. SS., April. t. II, p. 621-622.

² *Hispaniae chronicon*, dans *Hispania illustrata*, t. I (Francfort, 1603), p. 649. Dans le Bréviaire d'Évora de 1548 (cf. *Anal. Boll.*, t. LX, 1942, p. 131-139), on a de même transformé Calpurnianus en légat de Dacien : « Quum ab Hispaniarum praeside Datiano, Calpurnianus in Lusitaniam legatus Emeritam devenisset » (col. 834).

³ Act. SS., Iun. t. VII, p. 694.

⁴ *Comm. martyr. rom.*, p. 540.

⁵ En Italie, la *Vita* de S. Denis, évêque de Milan, mort en exil vers 360, mentionne un *Datianus, Decurio castrensis* (Act. SS., Mai t. VI, p. 48).

⁶ Voir, par exemple, S. Pappius en Sicile (Act. SS., Iun. t. V, p. 360-361) ;

D'après la Passion de S. Vincent de Collioure, ainsi que nous venons de le voir, Dacien aurait aussi sévi en Gaule. Ce n'est pas le premier texte où se rencontre cette affirmation ; elle apparaît dans la Passion de St^e Léocadie : *Primum namque Galliam ut lupus cruentus intravit (Dacianus) ibique exsatiatus sanguine martyrum ac cadavera crapulatus, ructans Spaniam aggressus est*, et revient dans les Actes des SS. Vincent, Sabine et Christète : *Nam quum iste (Dacianus) in Gallias plurimos martyres coronasset, et Hispanias ingressus...* Au nord des Pyrénées elle n'a éveillé qu'un faible écho ; seule une recension de la Passion de St^e Foy et de S. Caprais (BHL. 2934) fait intervenir Dacien. La version la plus ancienne contenait cette phrase : *Praeses cuius nomen nostra sollicitudo non potuit invenire ingressus est civitatem* (Agen) ; la recension du manuscrit latin 5301 de la Bibliothèque nationale de Paris (x^e siècle) supprime les mots : *cuius... invenire* et les remplace par *nomine Daciano*¹. Il est vraisemblable que le remanieur a eu connaissance de ce nom grâce au cycle des Passions hispaniques, dont la plupart étaient connues dans le Midi de la France².

Ce bref aperçu a montré comment le *praeses quidam Dacianus* de la Passion de S. Vincent était devenu un personnage de premier plan dans l'hagiographie hispanique³. Ce rôle important, qui ne

SS. Félix et Regula (ibid., Sept. t. III, p. 771) ; SS. Germanus, Paulinus, Iustus et Scicius de Gérone (ibid., Iun. t. II, p. 58-62).

¹ L. SALTET, *Étude critique sur la Passion de sainte Foy et de saint Caprais*, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. I (1899), pp. 178, 187.

² QUENTIN, op. c., p. 139 et suiv. ; voir plus haut, p. 165. Signalons un petit problème hagiographique qui a retenu l'attention du P. Delehaye. De la légende qui est intitulée soit *Passio S. Eugeniae*, soit *Passio SS. Proti et Hyacinthi*, il existe deux recensions publiées l'une par Rosweyde (BHL. 2666), l'autre par Mombricitus (BHL. 2667). Le passage de la première : *Data est ergo auctoritas ad Paternum proconsulem ut Cyprianum occideret*, est rendu dans la seconde par ces mots : *Unde factum est ut Dacianus proconsul ex sacro rescripto Cyprianum interficeret*. Paternus condamne Cyprien à l'exil, et son successeur Galerius Maximus prononça la sentence de mort. Il est bien difficile de deviner pour quelle raison le remanieur a introduit en Afrique le proconsul Dacien (*Étude sur le légendier romain*, Bruxelles, 1936, p. 175-178).

³ Dans le sermon sur S. Vincent : *Virtus gloriosissimae passionis* (éd. CAILLAU, t. II, p. 122 ; *Florilegium casinense*, t. I, p. 177), le prédicateur se fait l'écho d'une tradition d'après laquelle Dacien se serait converti : *Sunt enim qui eum referunt credidisse. Hoc de eo dicitur, hoc refertur, hoc confirmatur, quod et ipse crediderit*. Jusqu'ici nous n'avons pu découvrir la source de cette allusion (cf. *Anal. Boll.*, t. LXVII, 1949, p. 277).

s'appuie sur aucun document historique digne de foi, a laissé des traces nombreuses dans le martyrologe romain, où Dacien est mentionné non seulement dans la notice de S. Vincent, mais dans celles des XVIII Martyrs de Saragosse (16 avril), de S. Cucuphat (25 juillet), de S. Félix (1^{er} août), des SS. Juste et Pasteur (6 août), des SS. Vincent, Sabine et Christète (27 octobre), des Innombrables Martyrs de Saragosse (3 novembre), de S^{te} Lucrèce (23 novembre), de S^{te} Léocadie (9 décembre), de S^{te} Eulalie de Merida et de S^{te} Julie (10 décembre). Le jour où le texte du martyrologe romain serait soumis à une revision critique, le nom du *praeses* pourrait être supprimé partout, sauf dans la notice de S. Vincent.

B. DE GAIFFIER.

LES SAINTS PARTICULIÈREMENT HONORÉS

A L'ABBAYE DE SAINT-TROND

(suite)

Poursuivant notre enquête ¹, nous présenterons ici les principaux documents qui, à partir du ^{xiii}^e siècle, complètent notre information sur les développements et la pratique du culte des saints à Saint-Trond. Rappelons qu'il nous a paru plus expédient de suivre, dans nos recherches, l'ordre chronologique des témoignages plutôt que la succession historique des faits allégués. Au risque de nous exposer à quelques redites, nous avons voulu éviter le péril plus grave de mêler aux attestations d'une époque les enjolivements et les pieuses croyances d'âge postérieur. Ainsi, en commentant les textes anciens sur S. Trudon, avons-nous soigneusement omis de faire état des précisions qu'au ^{xiv}^e siècle le troisième Continuateur des *Gesta abbatum* croira devoir y apporter. Un exemple : évoquant les parents du saint fondateur, cet écrivain les appelle Wichold et Adèle, sans doute d'après une tradition tardive ². En bon chroniqueur, il n'entend pas ignorer les dates respectives de leur décès, qu'il fixe en 644, *vel quasi*, et en 645. Nous apprenons, en outre, que ces deux personnages sont devenus, à leur tour, objets de la vénération populaire. Et ceci explique comment, de nos jours,

¹ Voir ci-dessus, p. 85-133. Nous réservons à un appendice éventuel l'examen d'un manuscrit peu connu, sur lequel des amis liégeois ont obligeamment attiré notre attention. Il s'agit de l'évangélaire G. XI n° 1 des Archives de Dusseldorf, qui a figuré à l'Exposition d'art mosan à Liège, en 1951 (*Catalogue*, n° 418 : « Reliure d'un Évangélaire, ^{xiii}^e siècle »). Ce livre liturgique, dont nous n'avons pu prendre qu'une connaissance rapide sur microfilm, a été, ne effet, à l'usage de Saint-Trond, comme le prouve notamment, sur le feuillet final, une oraison à S. Trudon, *qui in presenti requiescit ecclesia*. Mais le sanctoral, très restreint, de l'évangélaire ne présente, semble-t-il, aucune fête locale ou régionale qui soit propre à l'abbaye hesbignonne.

² Lib. I, c. 3 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 90.

on peut voir au Steenaert, chez les Rédemptoristes de Saint-Trond, le buste-reliquaire d'une S^{te} Adèle ¹. Mais n'anticipons pas.

II. APRÈS LE XII^e SIÈCLE.

En abordant le XIII^e siècle, qui à Saint-Trond est fort pauvre en écrits narratifs ², notre recherche se porta d'autant plus vivement vers les documents de nature liturgique. Là aussi, notre attente fut déçue.

Un moment, nous avions cru, du moins, pouvoir signaler la trace d'un martyrologe composé sous l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272). Son texte aurait jadis fait partie, d'après dom Berlière, du manuscrit actuellement coté II. 1031 de la Bibliothèque royale de Bruxelles ; il y aurait voisiné avec des *Statuta* édictés en 1252 par le cardinal Hugues de Sainte-Sabine, après une visite du monastère ³. Un examen attentif du recueil nous a détrompé. La première partie de ce manuscrit composite, celle qu'envisageait dom Berlière ⁴, a été exécutée, en effet, à Saint-Trond, au cours de l'année 1261. Elle reproduit la Règle de S. Benoît et divers documents relatifs à la discipline monastique. Entre ces textes, qui se suivent sans solution de continuité, on constatera qu'il n'y a matériellement pas de place pour un martyrologe. A qui veut s'en convaincre par un autre argument, il suffit de se reporter à la liste des *contenta* : elle nous est donnée avec beaucoup de soin par la main même qui a transcrit toutes les pièces qu'elle énumère. Que le Martyrologe précède souvent, dans les manuscrits servant à la communauté, le texte de la *Regula monachorum*, c'est bien certain, et nous en donnerons plus loin un exemple ⁵. Mais, outre que le format du codex

¹ A. et J. PAQUAY, *Sint Trudo's leven en vereering* (Tongres, 1933), p. 91.

² Aucune continuation des *Gesta abbatum* n'a vu le jour durant ce siècle ; quand nous analyserons l'œuvre du religieux de Saint-Trond qui, à l'extrême fin du XIV^e siècle, a complété la chronique de son abbaye, nous serons obligé de faire un long retour en arrière.

³ U. BERLIÈRE, O.S.B., *Visitationsrecesse des Benedictiner-Klosters St. Trond aus dem Jahre 1252 und Statuten des Cardinals Hugo von St. Sabina*, dans *Studien und Mittheilungen aus dem Benediktiner-Orden*, t. XVI (1895), p. 590-598.

⁴ Op. c., p. 592 : « Das Martyrologium hatte ehemals nach aller Wahrscheinlichkeit seinen Platz nach fol. 49. »

⁵ P. 418.

de Bruxelles paraît bien étrié pour un livre en usage au chœur ou au chapitre, le passage de la Chronique d'où dom Berlière tirait son argument (*sicut in antiquo martyrologio in fine compilata inveniuntur*)¹ doit se rapporter à un martyrologe d'époque plus ancienne que le manuscrit de Bruxelles. Quoi qu'il en soit, nous ne perdrons guère au change lorsque, ci-dessous, nous analyserons le martyrologe, heureusement survivant, qui servit, juste un siècle plus tard, au temps de l'abbé Robert de Craenwyck².

En l'absence de témoins liturgiques du sanctoral, au XIII^e siècle, contentons-nous de rappeler ici les quelques noms qui furent ajoutés, au cours de ce siècle, dans des litanies du XI^e que nous avons publiées d'après le manuscrit 267 de Liège³. Parmi eux, celui de S. Libert, dont la fête fut instituée sous le rite double par l'abbé de même nom (1229-1232), marquait une addition proprement saint-trudonienne, que nous retrouverons fréquemment plus loin. Vers la même époque, trois grands saints, canonisés de 1228 à 1235, entrèrent aussi dans le sanctoral : ce sont François d'Assise, Dominique et Élisabeth de Thuringe.

Avant d'aller plus loin dans l'examen des documents qui se rapportent à l'abbaye elle-même, il faut nous arrêter un moment chez les religieuses du monastère de Sainte-Catherine, également de l'ordre de S. Benoît, alors encore établi dans un faubourg de la ville⁴. Là en effet vécurent, au seuil du XIII^e siècle, deux femmes pieuses qui, de nos jours, sont honorées comme saintes. L'une, Christine⁵, y séjourna longtemps, sans toutefois s'être engagée dans l'état religieux, et y mourut en 1224 ; l'autre, Lutgarde⁶,

¹ Contin. III, pars IV, lib. I : *De gestis Willelmi abbatis*, c. 3 ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 199. C'est évidemment d'après une copie, dont la présence se comprend d'ailleurs fort bien dans le manuscrit II. 1031, que dom Berlière a publié les *Statuta* du cardinal Hugues.

² Notre document n° 20 ; ci-dessous, p. 417-425.

³ Notre document n° 14 ; ci-dessus, p. 118-123.

⁴ Près de la porte de Tirlemont. C'est, après l'abbaye des hommes, le plus ancien couvent de Saint-Trond. Il fut transféré en 1231 à Mielen (Nonnemien), où Gobert d'Orbais, par un acte daté de 1219, avait cédé des biens considérables à la communauté de Sainte-Catherine. Cf. J. COENEN, *Limburgsche Oorkonden*, t. I (Maaseik, 1932), p. 316, n°s 829 et 830.

⁵ *Act. SS.*, Iul. t. V, p. 637-660 ; sa fête est inscrite dans le Propre de Liège, au 24 juillet, depuis 1857.

⁶ *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 231-263. S^{te} Lutgarde est annoncée, au Martyro-

y fut moniale jusqu'à son départ, en 1206, pour une communauté cistercienne. Nous n'avons pas pour tâche, ici, de retracer ou d'apprécier les épisodes de leurs *Vitae* respectives (*BHL.* 1746 et 4950), écrites toutes deux, bien qu'avec une autorité fort inégale, par Thomas de Cantimpré. Nous avons seulement à contrôler dans les sources contemporaines si ces représentantes insignes de l'essor spirituel et mystique de leur époque figurèrent au nombre des personnages que l'ancienne abbaye entoura des honneurs d'un culte.

Que les extraordinaires faits et gestes mis au compte de Christine, tôt qualifiée de *Mirabilis* par la voix populaire ¹, aient alimenté maintes fois les conversations des religieux de Saint-Trond et provoqué leur louange émerveillée, nul n'en doutera. Autre chose serait de constater que son nom a été inscrit quelque jour au calendrier de leur église. C'est, comme on sait, Jacques de Vitry, le futur cardinal, qui dans le prologue de sa Vie de Marie d'Oignies (*BHL.* 5516) a, le premier et du vivant même de Christine, silhouetté son étrange figure, en évoquant quelques femmes dévotes du pays liégeois ². Par discrétion sans doute, il ne la nomma pas, mais son éloge ne peut s'appliquer qu'à elle, et Thomas de Cantimpré, dans sa *Vita Christinae*, commencera par en répéter les termes.

Cette œuvre de Thomas est une des premières que composa le fécond hagiographe ; et il était plus avide, à cette époque, de révéler les phénomènes sensibles de la sainteté, prodigieux parfois jusqu'à l'extravagance, que de faire admirer le jeu secret des grâces intérieures ³. Avec une foi désarmante, le fertile conteur nous assure qu'il écrit d'après le témoignage unanime de la population de Saint-Trond, laquelle, huit ans seulement après la mort de Christine, n'avait rien oublié. Notons que parmi ses garants l'auteur

loge romain, le 16 juin ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 241. Elle a son office propre dans le diocèse de Liège et dans l'archidiocèse de Malines.

¹ Nous traduirions : celle dont on raconte des choses étonnantes.

² *Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 638 B : *Vidi etiam aliam, circa quam tam mirabiliter (remarquons l'adverbe) operatus est Dominus, quod, cum diu mortua iacuisset, antequam in terra corpus eius sepeliretur, anima ad corpus revertente revixit... Unde longo tempore ita mirabiliter (encore) a Domino afflictata est, ut quandoque se volutaret in ignem et quandoque in hieme in aqua glaciali diu moraretur, quandoque etiam sepulcra mortuorum intrare cogeretur.*

³ Voir S. ROISIN, *La méthode hagiographique de Thomas de Cantimpré*, dans *Miscellanea historica in honorem Alberti De Meyer*, t. I (Louvain, 1946), p. 546-557.

cite un *presbyter civitatis*, son homonyme, *nunc abbas Sancti Trudonis*¹. Il s'agirait donc du Thomas qui gouverna l'abbaye de 1239 à 1248². Après le décès définitif de l'héroïne — c'était le troisième, d'après la *Vita* — son corps, précise Thomas, reposa sept ans à Sainte-Catherine, jusqu'au transfert de la communauté à un emplacement plus favorable, entendez : à Nonnemielen. Le cercueil qui contenait les restes de Christine l'Admirable y émigra avec les religieuses ; on l'ouvrit à cette occasion et les gens accoururent en foule. Nul doute, raconte encore l'hagiographe, que des grâces de guérison ne soient accordées à ceux qui avec une pleine confiance visitent son tombeau. D'un début de culte proprement dit il n'y a pas de trace. Trois paragraphes ajoutés plus tard, après l'*Amen* final de la *Vita*, relatent qu'en 1249, à la suite de la démarche mystérieuse faite au couvent par une dame âgée, vêtue de blanc et se disant envoyée de Dieu, les moniales, assez sévèrement reprises par elle pour leur négligence, exhumerent les ossements de Christine, les lavèrent avec soin, puis les placèrent à côté de l'autel, *in loco celebri*³. Que pareille anecdote sur le coupable oubli où l'on avait laissé la sépulture de Christine ait eu cours à Nonnemielen montre assez qu'aucune intervention de l'autorité, diocésaine ou autre, n'avait alors décerné d'honneurs spéciaux à la sainte.

Le P. H. Nimal, dont l'exposé a été reproduit récemment dans un recueil commémoratif paru à Saint-Trond, écrit que les bénédictines, ayant fait construire une petite chapelle appuyée à leur sanctuaire, y vénérèrent désormais les reliques dans une châsse en cuivre et « sollicitèrent, en outre, de l'autorité ecclésiastique la permission de célébrer tous les ans avec solennité la fête de sainte Christine⁴ ». Cette grâce « leur fut accordée sans peine », ajoute l'auteur, et dès lors la cérémonie se fit « régulièrement le 24 juillet, avec beaucoup d'éclat ; on y chantait la messe des Vierges ». Malheureusement, le P. Nimal n'indique aucune date qui permette de situer la requête des moniales, et il n'apporte à l'appui de ses dires aucune preuve documentaire. Si l'on admet qu'une juridic-

¹ *Vita*, § 47 ; *Act. SS.*, Iul. t. V, p. 658 E.

² *Gesta abbatum*, Contin. III, pars IV ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 191-194.

³ *Vita*, § 58 ; *Act. SS.*, t. c., p. 660 B.

⁴ H. NIMAL, *Vie de quelques-unes de nos grandes saintes au pays de Liège* (Liège, 1898), ch. II : *Sainte Christine l'Admirable*, p. 133 ; *Christina de Wonderbare*, Gedenkboek 1150-1950 (Louvain, 1950), p. 68.

tion compétente fixa, pour honorer le souvenir de la célèbre mystique, la date du 24 juillet, nous ferons observer qu'elle choisit non l'anniversaire de l'*obitus* ou de la *depositio* de Christine, mais le jour où l'on fête sa patronne, la martyre de Bolsena. Il semble donc bien qu'il n'y eut pas, pendant longtemps, un vrai culte de Christine l'Admirable ni d'office à son nom. De plus — et c'est ce qui nous intéresse surtout ici — on comprend mieux dès lors que l'ancienne abbaye de Saint-Trond, pourtant liée à Nonnemielen par la confraternité monastique, n'ait pas inscrit Christine dans son calendrier ni dans son martyrologe¹. Au 24 juillet, nous y trouverons toujours Christine la martyre, dont les Actes se liront aussi, à leur date, dans le grand Passionnaire de l'abbaye². Ajoutons que, s'il est fait mention d'une *Christine* dans telle liste, tardive, de reliques saint-trudoniennes³, il faudra tenir compte du fait que de nombreux ossements reçus de Cologne et provenant du fameux *ager ursulanus* entrèrent dans le trésor de l'abbaye sous l'abbé Guillaume de Ryckel; or, à ces vierges martyres, comme nous le montrerons bientôt, on imposa des noms, parmi lesquels celui de Christine revient à plusieurs reprises⁴.

A Sainte-Catherine, où elle habita longtemps, Christine l'Admirable avait connu Lutgarde. Lorsque celle-ci, élue prieure à vingt-quatre ans, se décida pour la vie plus austère des cisterciennes,

¹ Voir ci-dessus, p. 122, et ci-dessous, p. 421.

² En attendant la suite de notre enquête, voir la description du manuscrit 57 de Liège, dans *Anal. Boll.*, t. V, p. 326, 21°. Par le catalogue des manuscrits conservés à Saint-Trond après l'incendie de 1538, nous savons qu'à cette époque les moines possédaient cependant la *Vita Christianae Mirabilis* parmi d'autres biographies de femmes mystiques, dans un recueil qui porte le n° 78 dans la liste publiée par S. Bormans (*Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois*, t. IV, 1888-1889, p. 38). Voici ces biographies : *Vitae Idae de Rameia*, *Idae de Leewis*, *Lutgardis de Aquiria*, *Margaretæ contractæ*, *Margaretæ de Ypris*, *Mariæ de Oignies*, *Christinae Mirabilis*, *Iuttae inclusæ Huyensis*. Il est à remarquer que, dans l'énumération, ces personnes ne sont pas qualifiées de *sanctæ*, comme c'est le cas pour tous les autres textes hagiographiques du catalogue. Le même recueil se trouve décrit, avec la même caractéristique, dans le manuscrit 98 (xvii^e siècle) de la bibliothèque des Bollandistes, dont il sera question plus loin.

³ Il y a un chapitre sur le trésor des reliques de Saint-Trond dans l'ouvrage déjà cité de A. et J. Paquay, *Sint Trudo's leven en vereering*, p. 88-97. Nous y reviendrons.

⁴ Ci-dessous, p. 412.

Christine, comme Jean de Lirot, lui conseilla de se fixer aux Awirs ¹. Cela se passait en 1206. La Vie de la *pia Lutgardis* fut écrite, elle aussi, mais avec un esprit déjà plus mûr, par Thomas de Cantimpré, qui avait beaucoup approché la sainte ². Dans ce récit, un paragraphe ³ évoque une rencontre de la moniale avec un abbé de Saint-Trond, qui ne peut être que Christianus (1193-1222); le prélat y est placé par l'auteur en posture plutôt fâcheuse. Assez injustement d'ailleurs, comme l'a montré un des plus récents biographes de Lutgarde ⁴.

Dans la ville et chez les moines de Saint-Trond, le souvenir de cette religieuse d'un mérite insigne survécut, on peut le croire, à son départ pour les Awirs (*Aquiria*) au pays de Liège, puis, de là, pour Couture-Saint-Germain en Brabant, où la communauté s'installa bientôt (Aywières). Nous retrouverons plus loin, rappelés par le continuateur des *Gesta abbatum*, à la fin du xiv^e siècle, quelques traits qui se rapportent au séjour de Lutgarde, la *devotissima monialis*, dans le couvent de Sainte-Catherine ⁵. Cependant, aucun indice d'une gloire posthume officielle ne se laisse découvrir dans les manuscrits de l'abbaye, au moyen âge ⁶.

Après ces résultats, plutôt négatifs, mais qu'il fallait enregistrer, reprenons maintenant la série de nos documents sur Saint-Trond.

17. *Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272)*. — Publié et annoté en 1896 par H. Pirenne ⁷ d'après le manuscrit 268 de l'Université de Liège, ce livre de comptes, doublé d'un terrier et

¹ *Vita*, lib. I, § 22; *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 242 A.

² Cf. S. ROISIN, *L'hagiographie cistercienne dans le diocèse de Liège au XIII^e siècle* (Louvain, 1947), p. 50-53; et L. REYSENS, S. I., *Sint Lutgarts mystieke opgang*, dans *Ons geestelijk Erf*, t. XX (1946), p. 8.

³ *Vita*, lib. I, § 21; *Act. SS.*, t. c., p. 241 E.

⁴ A. VAN ROY, O. S. B. *Lutgardis van Tongeren* (Bruges, 1946), p. 52-54.

⁵ Rappelons ici que les critiques littéraires qui attribuent à Guillaume d'Affligem la Vie rimée de S^{te} Lutgarde en thiois, situent la composition de cette œuvre bien avant 1277, date où Guillaume se rendit à Saint-Trond comme abbé.

⁶ Dans un ouvrage qui n'est pas sans intérêt pour notre étude, l'abbé P. de Corswarem a constaté de même l'absence de Lutgarde dans les calendriers de Tongres, cité où la sainte est dite avoir vu le jour (*De liturgische boeken der kollegiale O. L. Vr. Kerk van Tongeren*, Gand, 1923, p. 249-250).

⁷ *Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272)*. Polyptyque et comptes de l'abbaye de Saint-Trond au milieu du XIII^e siècle. Bruxelles, 1896.

d'un censier, a été tenu personnellement par Guillaume de Ryckel. Il n'a évidemment rien d'un texte narratif : on y surprendra les coups de barre d'une politique économique et foncière pour le relèvement du domaine de Saint-Trond bien plus que l'orientation de la piété des moines envers les saints. Cependant, nous trouvons dans ces tablettes, où les intérêts chiffrés l'emportent forcément sur ceux de l'âme, plus d'un détail capable de jeter, fût-ce indirectement, quelque lumière sur notre sujet.

Sans entrer dans beaucoup d'éclaircissements d'ordre technique — ils importent peu ici et on les trouvera, si besoin en est, dans les études, qui se complètent, d'H. Pirenne, d'A. Hansay ¹ et de G. Simenon ² —, nous signalons d'abord, en passant, des expressions telles que *familia beati Trudonis* ³; *bonum quod vocatur Bonum Sancti Trudonis*, *Sentruden-gut* ⁴; *fundus beate Odrade virginis* ⁵, ou *bona sancte Odrade* ⁶, *terra que vocatur Sent-Hodraden-acker* ⁷, ou encore *homines sancte Odrade* ⁸.

Il existait à l'abbaye des « prébendes » ou pensions au nom de plusieurs saints : *prebenda Domine nostre* ⁹, *prebenda sancti Stephani* ¹⁰, *prebenda beati Trudonis*. Cette dernière, particulièrement

¹ *Étude sur la formation et l'organisation économique du domaine de l'abbaye de Saint-Trond depuis les origines jusqu'à la fin du XIII^e siècle*. Gand, 1899.

² *L'organisation économique de l'abbaye de Saint-Trond depuis la fin du XIII^e siècle jusqu'au commencement du XVII^e siècle*. Bruxelles, 1912.

³ Éd. PIRENNE, p. 143-144 ; voir dans l'ouvrage d'A. Hansay le chapitre IV : *De la condition personnelle* ; cf. G. SIMENON, op. c., p. 237-238 (*Le cens capital*). Les nombreux actes qui, dans le cartulaire de Saint-Trond, attestent la donation de personnes libres ou de serfs et leur appartenance à la « famille » du saint, comportent généralement une formule telle que celle-ci : ... *omnemque successionem beato Trudoni contradidit, eo tenore iuris ut in festo iam dicti patroni ad altare eiusdem in calice denarium pro censu capitali solvant singuli eorum* (PIOT, t. I, p. 175).

⁴ Ce bien était situé *apud Hamme* (Oostham, canton de Beringen).

⁵ Éd. PIRENNE, p. 135 : *notandum quod ecclesia de Magheren* (Macharen, sur la Meuse, non loin d'Alem) *constituta est a principio ex fundo beate Odrade virginis et confert nobis censum omni anno*. L'index de Pirenne propose (p. 407) une explication erronée, en rattachant Macharen à Sint-Oedenrode ; il s'agit d'Alem, où S^{te} Odrade était patronne.

⁶ Ibid., p. 131.

⁷ Ibid., p. 329.

⁸ Ibid., p. 125 : *Item investitus de Lotbruch* (Loodbroek) *solvit preposito 5 s. colon. de ecclesia sua, que etiam est filia ecclesie de Aley. Sunt etiam quidam homines beate Odrade ibidem, quorum quilibet solvit annuatim 4 d. colon....*

⁹ Ibid., pp. 92, 95, 363.

¹⁰ Ibid., p. 92.

intéressante à noter, figure comme suit dans le compte des dépenses :

Anno Domini M^oCC^oLIII^o in principio quadragesime, constituit abbas Willelmus similem prebendam in honore patronorum, scilicet beatorum Trudonis, Eucherii, Quintini, Remigii, Liberti. Et vocatur ista prebenda : prebenda beati Trudonis, eo quod ipse est singularis et precipuus inter patronos nostros.

Suivent les noms de ceux qui furent les premiers à profiter de la pension susdite, avec les avantages qu'elle comporte :

... valet cuilibet predictorum in qualibet septimana 2 panes de conventu et 2 denarios lovanienses ¹.

Parmi les revenus, il est fait mention d'une redevance des *foulons*, d'un montant annuel de cinq marcs environ ²; on trouvera dans le Cartulaire de Saint-Trond l'acte du 12 mars 1237, par lequel les foulons (*fullones*) et les tondeurs de drap (*rasores pannorum*) prennent divers engagements envers l'abbaye et, en retour, obtiennent de celle-ci certains services religieux ³. L'abbé Jean stipule notamment :

... prefati fullones et rasores singulis annis, in die beati Trudonis, ad altare eiusdem processionaliter veniant cum oblationibus suis publice et solemniter.

Au nombre des avantages spirituels énumérés dans la charte en faveur des artisans, il y en a qui concernent leur trépas et les obsèques en l'église abbatiale. Citons quelques lignes :

... Cum vero aliquis eorum obierit, custos omnes campanas monasterii nostri faciet compulsari. Postea vero corpus defuncti statim ad ecclesiam nostram deferetur. Custos autem cum iuvenibus et pueris processionaliter ante fores ecclesie nostre occurrens, corpus defuncti ante capellam sancti Leonardi deponi faciet et ibidem pro defuncto divina celebrabit.

Voilà une coutume où deux saints ont leur place. Elle nous rappelle, dans le même cadre des métiers, un ancien impôt, dit *pecunia sancti Amoris*, que les boulangers, brasseurs et fabricants de malt payaient chaque année à l'abbaye, le 8 octobre, en la fête de S. Amour ⁴. Ce saint est surtout connu comme patron de

¹ Ibid., p. 364.

² Ibid., p. 357.

³ PIOT, t. I, p. 193-195 ; cf. SIMENON, op. c., p. 288-289.

⁴ Voir SIMENON, op. c., p. 304.

Munsterbilsen. Nous le retrouverons plus loin inscrit à sa date dans le martyrologe et dans le calendrier de Saint-Trond¹.

Les fêtes des saints jouent aussi un rôle dans la datation des actes, dans la fixation des échéances en matière de baux et de contrats, ou, simplement, pour situer un événement dans le passé. Le *Livre* de l'abbé Guillaume nous en donne des exemples presque à chaque feuillet. Assurément, la Saint-Remi, la Saint-Jean-Baptiste, la Saint-Michel, la Saint-Martin, sans compter l'Épiphanie, l'Annonciation, la Toussaint sont, comme partout ailleurs, les jours le plus fréquemment désignés ; mais les saints locaux ou régionaux ne sont pas oubliés. On rencontre, à diverses reprises : *in die beati Trudonis*² ; *in vigilia beati Trudonis*³ ; *feria III*⁴, ou *V*^a ou *VIa ante Trudonis*⁴ ; *in crastino Trudonis*⁵ ; *in vigilia beati Eucherii*⁶ ; *in die Liberti*⁷. Nous avons noté aussi S. Lambert, S. Séverin, St^e Gertrude, les Onze mille Vierges, etc.

Les tables très abondantes dont Pirenne a muni son édition permettent, enfin, de constater que les prénoms *Libertus*, *Christina*, *Christianus* sont assez fréquemment usités dans le domaine de Saint-Trond. Est-ce là une indication digne d'être relevée ici ? C'est pour le moins douteux, car, par ailleurs, nous ne découvrons nullement, dans l'onomastique locale de l'époque, l'influence du culte des deux principaux saints de l'abbaye : pas un *Trudo*, pas un *Eucherius* ne figurent dans l'index des personnes. Ces noms apparaîtront beaucoup plus tard et désigneront surtout des religieux. Au XIII^e siècle, outre les noms d'apôtres comme *Petrus* et *Iohannes*, on relève de très nombreux *Arnoldus*, *Egidius*, *Franco*, *Gerardus*, *Gislebertus*, *Godefridus*, *Henricus*, *Reynerus*, *Theodericus*, *Walterus*, *Willelmus*, ainsi que plusieurs *Aleydis*, *Beatrix*, *Ida*. De ces choix, on ne tirera aucune conclusion touchant la popularité respective de certains patrons.

18. *Le catalogue des reliques acquises par Guillaume de Ryckel*. — La bibliothèque de l'Université de Liège possède, sous le n^o 366, un recueil de 336 pages qui, au XVI^e siècle, servit surtout au sacristain de Saint-Trond, dom Trudon de Gembloux⁸, qui l'avait formé.

¹ Ci-dessous, p. 423.

² Éd. PIRENNE, pp. 222, 311.

³ Ibid., p. 14.

⁴ Ibid., pp. 365, 12, 201, 253.

⁵ Ibid., p. 14.

⁶ Ibid., p. 75.

⁷ Ibid., p. 228.

⁸ En tête du volume, on lit : *Liber monasterii Sancti Trudonis in Hasbania in usum fratris Trudonis de Gemblaco in Gallo-Brabantia*.

Ce « Liber bibliothecae Sancti Trudonis cognomento Sacrarium », ainsi qu'on le désignait au ^{xvii}^e siècle ¹, renferme, parmi d'autres pièces relatives au cérémonial, aux fondations pieuses, aux confréries, deux listes détaillées des reliques dont Guillaume de Ryckel fit l'acquisition à Cologne en 1270 et plus tard. La première (*BHL*. 8449), en raison du caractère personnel qui la distingue à de nombreux endroits, ne peut provenir que de l'abbé lui-même. Pour ce motif, nous sommes en droit d'en faire état à cette étape de notre enquête.

Comme dom Berlière, qui a traité jadis de cet écrit ², nous estimons peu utile la publication intégrale d'un pareil inventaire. Il nous stupéfie aujourd'hui, tant par son inquiétante abondance que par l'étrange aloi de ses notices explicatives. A supposer que celles-ci excipent de la bonne foi, le tour en est si naïf et si crédule qu'on peut à peine se figurer qu'un économiste de la trempe de Guillaume les ait conçues et codifiées ³. Les martyrs et les martyres de Cologne,

¹ D'après une annotation que porte le feuillet de garde.

² Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond, et les reliques des saints de Cologne, dans la *Revue bénédictine*, t. XVI (1899), p. 270-277. Cf. W. LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende* (Cologne, 1928), p. 137.

³ Il convient, évidemment, d'en juger avec équité. Guillaume partageait les goûts de son temps. Il s'était plu, sans doute, à lire les fameuses révélations qui étaient venues illustrer la découverte de *l'ager ursulanus*, celles d'Élisabeth de Schönau et, plus encore, celles qu'on a longtemps attribuées à tort au bienheureux Herman-Joseph de Steinfeld. Le ton est le même, et ce n'est nullement celui d'une parodie, ainsi que l'a fait observer fort justement M. G. de Tervarent dans le ch. V de son ouvrage *La légende de sainte Ursule* (Paris, 1933), p. 32. Il suffit de parcourir la *S. Ursula vindicata* d'H. Crombach, parue à Cologne en 1667, ou, plus près de nous, le commentaire du P. V. De Buck sur les Onze mille Vierges, au 21 octobre, pour se faire une idée de la vive attraction qu'exerça sur les esprits, au ^{xiii}^e siècle, l'inépuisable terrain à reliques de la métropole rhénane. Choisissons un exemple, tiré de la Vie d'une sainte liégeoise, Julienne du Mont-Cornillon († 1258). Elle avait fait le pèlerinage aux sanctuaires colonais et annoncé par la suite à l'abbesse de Salzinnes Hymana qu'à son tour elle honorerait St^e Ursule et ses compagnes. Après la mort de Julienne, Hymana se rendit, en effet, à Cologne, avec plusieurs de ses religieuses, et elle obtint l'autorisation d'y fouiller le sol. Son équipe creusa si bien qu'une énorme quantité d'ossements fut rassemblée, qui prirent le chemin de nos régions, où Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, fut heureuse d'en distribuer une grande part. Ainsi lisons-nous dans la *Vita Iulianae*, lib. II, §§ 11 et 34 (*Act. SS.*, April. t. I, pp. 462 et 470). On pourrait signaler de même, vers la fin du siècle, la translation à Huy, chez les Croisiers,

dont les têtes et autres restes insignes vinrent, par dizaines, grossir — nous ne disons pas : enrichir — le trésor de Saint-Trond, furent dûment munis d'un nom et de quelques détails touchant leur âge, leur parenté et le genre de supplice qu'ils endurèrent.

Voici quelques extraits de ce Catalogue, dont maint article se retrouvera plus tard dans les listes de reliques de l'abbaye ¹.

Anno Domini M^oCC^oLXX^o, kalendis maii. Reliquie W<illelmi> abbatis de XI mill. Virginum de Colonia ².

Sancta Benigna, virgo et martir, percussa fuit gladio in facie supra genas per oculos, ita quod oculi et cerebrum de capite eius defluerunt.

Sancta Magtildis, soror eius carnalis et senior ; ea fuit decollata.

Sancta Katherina et sancta Lysbet, sive Elisabeth, fuerunt conso-brine, filie scilicet duorum fratrum sive *omes kinder* ³, et licet ipsa Lisbet sit coram facie Domini, tamen pater eius sedet in inferno, quia fuit raptor ; et ipsa quidem Lisbet fuit fixa per caput per ambas aures, et ipsa Katherina predicta fuit decollata. Sanctus Nicolaus presbiter, capellanus earum, fuit decollatus.

.....

Sancta Beatrix...

Istam Beatricem dedi ego W. domno Bertranno abbati Syniacensi ⁴, Cysterciensis ordinis, sabbato in octavis Inventionis sancte Crucis LXX^o.

des restes d'une S^{te} Odile, compagne d'Ursule, exhumée à la suite des visions d'un frère Jean d'Eppes (*BHL*. 6279). Sur cet autre témoignage de l'engouement général, voir l'opuscule récent, bien informé mais d'une critique fort indulgente, du P. Henri Van Rooyen, O.S.C., *Sinte Odilia. Legende of Historie ?* Diest, 1946. La vieille châsse de S^{te} Odile, ornée de peintures, est actuellement conservée à K erniel, entre Tongres et Saint-Trond.

¹ Nous aurons à faire état notamment d'un de ces inventaires, imprimé en 1538 et qui n'a pas échappé aux investigations de Crombach. On peut lire dans son vaste recueil de documents (p. 681-683) divers articles de ce « catalogus Trudonopolitanus » qui se rapportent aux reliques ursuliennes, acquises, dit Crombach, en 1271. Nos extraits du texte de l'abbé Guillaume présentent un tout autre aspect.

² La troisième continuation des *Gesta abbatum* rapporte à l'année 1260 cet apport de reliques. Cf. éd. DE BORMAN, t. II, p. 207. Avec raison, dom Berlière regarde comme fautive l'insertion du fait à pareille date, de la part du chroniqueur ; notre document, très précis, énumère une série d'envois qui vont du 1^{er} mai 1270 au 1^{er} juin 1272.

³ Littéralement : enfants d'oncle, c'est-à-dire filles de deux frères, cousines germaines.

⁴ Bertrand de Givron, abbé de Signy-l'Abbaye, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Reims.

Sancta Margareta... sancta Christina... sancta Agnes... sancta Odina... sancta Sapientia... Istam habet domnus Petrus abbas Igniacensis¹. Sancta Loscia... Istam dedi tribus monialibus de Spinloo, Cysterciensis ordinis, Cameracensis dyocesis², feria tertia in die Servatii LXX^o. Sancta Katerina et sancta Beatrix sorores fuerunt iuvenes et habent capita parva pulcra quasi eburnea in capella abbatis.

....

Sancta Maria... sancta Meswendis... sancta Margareta... sancta Iohanna. Ego W. abbas dedi sanctam Iohannam fratri Iohanni abbati de Firmitate³ feria sexta ante Margarete LXX^o.

Sanctus Minicus... sancta Maria... Istam dedi magistro Thome, penitentiario Belvacensi⁴, LXXII^o in Inventione Crucis.

Sancta Magtildis... sancta Sibilia... sancta Beatrix... sancta Silia... sancta Iuliana... sancta Siligerna. Corpora vero predictarum quatuor iacent in feretro bene depicto sanctarum Beatricis, Silie, Iuliane et Siligerne.

....

Anno Domini M^oCC^oLXX^o, mense iulio, feria IIII^a post octavas beatorum Petri et Pauli apostolorum, soror Hawidis de Susato, sanctimonialis apud Sanctos Machabeos in Colonia, misit mihi W. abbati XVI capita de collegio XI milium Virginum, et misit alia duo capita Elyzabeth de Spalbeke, filie nostre spirituali⁵, que sunt valde parva, et vocatur una earum sancta Uda et sancta Magtildis...

Sancta Mabilia et sancta Margareta, sorores, filie cuiusdam potentis militis, fuerunt ambe decollate, et pater earum sedet in inferno. Capita earum cooperta sunt cum sindali rubro et ornata cum clipeis aureis et quadratis. Pater istarum fuit valde potens et dives quasi comes Flandrie.

.....

Sanctus Litbertus... sancta Gertrudis... sancta Martha... sanctus Conrardus... sancta Merswendis... quam habet Maria de Turri apud Insulas in Flandria.

....

¹ Pierre, troisième du nom, abbé d'Igny, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Reims.

² Épinlieu, *Spinous locus*, à Mons en Hainaut. On retrouve, en effet, cette relique dans le trésor d'Épinlieu, tel que le décrit au XVII^e siècle Arnold Raysius : « Habetur etiam caput S. Losciae ex eiusdem (undecim millium) sacri collegii numero » (*Hierogazophylacium Belgii*, Douai, 1628, p. 289). Sur l'aire de dispersion des reliques ursuliennes, consulter G. DE Tervarent, op. c., p. 35-45.

³ Jean I^{er}, abbé de La Ferté-sur-Grosne, première fille de Cîteaux, au diocèse de Chalon.

⁴ Beauvais.

⁵ Cette Élisabeth, que Guillaume appelle sa fille spirituelle, était sa parente et devait finir ses jours comme moniale à Herkenrode ; il sera question d'elle ci-après.

Sancta Barbara... sancta Katerina. Istam Katerinam misi apud Aleym ¹, dominica in vigilia Bartholomei, cum beata Odrada et beato Philippo, LXX^o primo.

....

Anno domini M^oCC^oLXXI^o, mense novembri, circa festum beati Martini, predicta soror Hawidis misit mihi apud Spalbeke per Ermentrudem praedictam XXVI capita de collegio XI milium Virginum, quorum hec sunt nomina...

Anno Domini M^oCC^oLXX^o secundo, kalendis iunii, in vigilia Ascensionis, soror Hawidis de Susato supradicta misit nobis per Ermentrudem predictam de Colonia XL capita cum aliis reliquiis de collegio XI milium Virginum in Colonia, quorum hec sunt nomina....

De 1270 à 1272, les copieux envois de reliques se succédèrent de la sorte. Comme pourvoyeuse, une moniale des Saints-Macchabées, Hedwige de Soest, se montra particulièrement zélée. Pour l'expédition, on la voit se servir des bons offices d'une personne appelée Ermentrude, qui n'est pas autrement désignée ; bien connue de Guillaume, elle va le trouver notamment à Spalbeek, où l'abbaye avait acquis des droits ². C'est dans cette même localité qu'habitait Élisabeth, jeune femme très adonnée à la dévotion, que l'abbé — qui était son parent — guidait dans les voies spirituelles.

Élisabeth de Spalbeek reçut à diverses reprises de son directeur un don de reliques ursuliennes. Les expériences mystiques de cette stigmatisée, qui mourrait cistercienne au monastère d'Herkenrode, ont été décrites, notons-le en passant, par Philippe, abbé de Clair-

¹ Alem, sur la Meuse, dépendait de Saint-Trond.

² *Le livre de l'abbé Guillaume*, éd. H. PIRENNE, p. 34 : *terram... apud Spalbeke, que est allodium ecclesie Sancti Trudonis*. Spalbeek est situé dans la province de Limbourg, arr. de Hasselt, canton de Herck-la-Ville. — Dans la *Vie de S. Conrad d'Herlesheim*, publiée ici même (t. LV, p. 175-95), par le P. B. de Gaiffier, l'auteur mentionne, au ch. 13, la vierge *Elizabeth, religione sanctissima*, favorisée par les cinq stigmates du Christ, qui saignaient chaque vendredi. Peu exactement informé, il a retenu que la voyante vivait *in civitate que ad sanctam Drudam est nuncupata*. Dans son annotation, p. 94, notre confrère fait justement observer que l'hagiographe a sans doute mal interprété le nom de Saint-Trond, prononcé en thiois Sint-Truiden ou Sint-Truden ; voyez ci-dessus, p. 404, la forme *Sentruden-gut*, sous la plume de Guillaume de Ryckel. Notons, à ce propos, une mention fort ancienne de l'abbaye, que nous aurions pu signaler utilement dans la première partie de notre étude. Vers 830, dans le *Liber confraternitatum* de Reichenau, on lit : *monasterium sancti Drudonis* (éd. P. PIPER, dans *M. G.*, *Libri confrat.*, p. 155).

vaux¹. C'est là moins une biographie qu'un rapport d'enquête (BHL. 2484), rédigé en 1268, après une longue visite à la voyante. L'abbé Guillaume s'y trouve très favorablement mentionné². Est-il permis de risquer une conjecture, en supposant que l'abbé de Saint-Trond et sa pieuse parente ont échangé quelquefois leurs vues au sujet de l'identité des reliques apportées de Cologne par Ermentrude, et qu'Élisabeth de Spalbeek a pu tenir un rôle quelque peu semblable à celui de sa célèbre homonyme de Schönaue³?

¹ Voir S. ROISIN, *L'hagiographie cistercienne...*, p. 70-72. La *Vita* a été publiée dans notre *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 362-378.

² *Vita*, § 18 : *Sciendum est quod cuidam venerabili et religioso, sanctae et honestae conversationis, clarae et integrae opinionis et magnae auctoritatis viro, abbati scilicet Sancti Trudonis, de ordine S. Benedicti, eiusdem virginis, vicinae suae et secundum carnem cognatae, dudum fuit a loci Diocesano cura sive custodia commendata. Qui tamquam alter Iohannes virginis curam assumpsit* (t. c., p. 373).

³ Nous n'entendons rien affirmer. Ce qui nous incline à croire qu'Élisabeth s'intéressa de près aux reliques ursuliennes, c'est non seulement l'arrivée de plusieurs envois à Spalbeek, où elle résidait, et la générosité de l'abbé Guillaume à son égard, mais aussi la confrontation du document que nous venons d'analyser avec le rapport de Philippe de Clairvaux, antérieur de peu d'années. Bornons-nous à deux ou trois faits, qui nous serviront d'indices. Au ch. 24 de son éloge, Philippe nous apprend qu'Élisabeth, interrogée par son directeur sur le support de ses terribles souffrances, répond : *Parum patior respectu cuiusdam virginis cuius nomen Maria, quae manet in quadam villa Flandriae quae dicitur Insula. Ipsa enim longe acrius et vehementius flagellatur quam ego*. Elle décrit ensuite les tourments de cette Marie, qu'elle n'avait jamais vue et dont l'abbé de Saint-Trond ignorait l'existence. Philippe de Clairvaux, qui avait souvent rendu visite à la mystique lilloise, put confirmer la vérité des faits. Or, dans le répertoire de Guillaume, nous avons lu qu'en 1271 il adressa des reliques à une Marie, qui paraît bien être la personne en question : *Sancta Merswendis, quam habet Maria de Turri apud Insulas in Flandria*. Ailleurs, l'abbé Philippe nous raconte que, parmi les *abbates et monachi* qui vinrent à Spalbeek pour assister aux extases d'Élisabeth, se trouvait l'abbé de Vauclair, *coabbas noster de Valle Clara* (ch. 29) ; il présenta à la stigmatisée une cuillerée de lait, que celle-ci n'absorba qu'à grand peine. Or, parmi les religieux à qui l'abbé de Saint-Trond envoya des reliques, figure aussi Ponce de Vauclair : *Sanctum Martinum et sanctam Magtildim dedi ego W. domino Pontio abbati Vallis Clarae Cisterciensis ordinis Laudunensis dyocesis* (BERLIÈRE, op. c., p. 272). Ailleurs encore, on voit Élisabeth disposer elle-même d'une des têtes de martyres qu'elle avait reçues : *S. Andreas... S. Elyzabeth... Huius Andree et huius Elyzabeth capita dedi domino Petro abbati Igniacensi, et etiam Elyzabeth, filia nostra, dedit et caput parvum beate Ude, sabbato ante Margarete LXX^o secundo* (BERLIÈRE, p. 275). Remarquons qu'il s'agit à nouveau d'un abbé de la famille

Par nos extraits, on a pu se rendre compte que plusieurs noms attribués aux pseudo-martyres de Cologne et aux gens de leur escorte rendent un son de terroir germanique médiéval qui ne doit plus rien à l'époque romaine : *Magtildis*, *Lysbet*, *Gertrudis*, *Uda*, *Mabilia*, etc. D'autres, comme *Loscia*, *Makavira*, *Minichus*, *Siligerna* trahissent par trop l'artifice. Soulignons un choix particulièrement significatif, celui du nom *Odrada*, appliqué à la martyre dont le chef est offert par l'abbé à l'église d'Alem ; c'est dans cette église, on s'en souvient, qu'était honorée la vierge campinoise *St^e Odrade*, dont nous avons signalé le vocable dans des litanies saint-trudoniennes du *xii^e* siècle. Qui donc a pu être dupe d'un pareil jeu ¹ ? On aura remarqué, enfin, les noms *Litbertus* et *Christina*, également familiers en Hesbaye.

En la personne de Guillaume de Ryckel, auteur du relèvement des finances de Saint-Trond, grand collecteur de reliques et père spirituel d'une parente favorisée de grâces mystiques, s'unissaient donc, semble-t-il, un réalisme clairvoyant en affaires et un sentimentalisme religieux qui par plus d'un aspect déconcerte nos conceptions d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, avec la prospérité et la bonne discipline revenues, Saint-Trond connut vers la fin du *xiii^e* siècle une période florissante, où les lettres furent à nouveau cultivées. L'abbé Guillaume II (1277-1297), originaire de Malines et qui avait été prieur à Affligem, fut considéré par la postérité comme un *vir magne literature et vita venerabilis* ². Il était réputé aussi *bonus metricus*. Plusieurs des ouvrages en latin et en thiois que lui attribuent les contemporains sont malheureusement perdus. Et tel

cistercienne, chère à Elisabeth. Ne peut-on pas déduire de ces faits que plus d'une relique ursulienne reçut sa destination et, peut-être aussi, son histoire lors des visites de l'abbé Guillaume à sa fille spirituelle de Spalbeek ?

¹ Plus haut, nous avons vu Guillaume envoyer la tête d'une sainte Jeanne à l'abbé Jean de la Ferté. Ailleurs, on lit : *S. Maria virgo... Istam dedi Marie filie comitisse Flandrie* (BERLIÈRE, op. c., p. 275) ; ou encore : *S. Katerina... Istam dedi Katerine quondam Iudee moniali et abbatisse de Parco* (Parc-les-Dames) *feria sexta ante Ascensionem LXX^o* (ibid., p. 274). Sur cette cistercienne Catherine, dont il existe une notice biographique (BHL. 1701) éditée dans les *Acta SS.* (Maii t. I, p. 532-534), voir S. ROISIN, op. c., p. 65-67.

² *Gesta abbatum*, Contin. III, pars IV ; éd. DE BORMAN, t. II, p. 216-217. Cf. S. BALAU, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge* (Bruxelles, 1902), p. 492-496.

parmi ceux qui sont transmis parfois sous son nom lui est à présent dénié ; ainsi, l'adaptation latine des écrits autobiographiques de Béatrice, prieure de Nazareth près de Lierre († 1268) ¹. Nous n'avons pas rencontré, quant à nous, la mention de cette bienheureuse dans les documents de Saint-Trond.

A Guillaume, deuxième du nom, succéda l'abbé Adam d'Ordenge (1297-1330). Sous son gouvernement le goût des lettres se maintint, semble-t-il, dans l'école saint-trudonienne. De cette époque, nous possédons une œuvre hagiographique où les recherches du style, des réminiscences d'Ovide et de Juvénal et quelques vers alternant avec la prose décèlent des prétentions littéraires assez marquées. Il s'agit de la Vie de S^{te} Odrade (BHL. 6317) que, sur la foi du prologue, nous pouvons dater de l'année 1304 ².

19. *Vie et Office de S^{te} Odrade*. — Nous avons relevé ci-dessus dans le livre censier de Saint-Trond, tenu par Guillaume de Ryckel, les expressions : « terre de sainte Odrade », « hommes de sainte Odrade ». Le même abbé, nous venons de le constater, eut recours à ce nom, connu sur son domaine, lorsqu'il « baptisa » des reliques d'une martyre colonaise. Plus haut, nous avons dit quel problème critique soulève la légende de la vierge de Balen-Scheps, dont on vénérât la sépulture à Alem, sur la Meuse, dans l'actuel Brabant Septentrional. Nous nous contenterons, à cette place, de quelques remarques.

¹ Voir L. REYPENS, S. I., et J. VAN MIERLO, S. I., *Beatrijs van Nazareth. Seven manieren van minne* (Louvain, 1926), p. 23*-28* ; cf. S. ROISIN, op. c., p. 61-65. Cependant le P. Alcantara Mens, O. F. M. (*Oorsprong en betekenis van de nederlandse Begijnen- en Begaardenbeweging*, Anvers, 1947, pp. 102, 146) et le P. S. Axters, O. P. (*Geschiedenis van de vroomheid in de Nederlanden*, t. I, Anvers, 1950, p. 209) nomment encore Guillaume d'Affligem comme l'auteur présumé. — Une édition critique de la Vie (BHL. 1062) est en préparation ; voir L. REYPENS, *Nieuws over Beatrijs van Nazareth*, dans *Ons geestelijk Erf*, t. XXVI (1952), p. 50-60.

² Voici le passage : *quod et picturae parietum ceriarumque veterum, quae secundum beatum papam Gregorium libri sunt laicorum, nunc usque testantur, in anno videlicet trecentesimo quarto post millesimum aeterni principii incarnati* (Act. SS., Nov. t. II, 1, p. 63 B). Le terme *ceriarum* (var. *cerearum*), dont le P. De Smedt a vainement cherché le sens, ne pourrait-il pas désigner ici des ex-votos modelés en cire, par lesquels on rappelait les faveurs miraculeuses obtenues par l'intercession du saint ? A moins qu'un scribe n'ait déformé le texte original en lisant mal le mot *vitrearum*, comme le suggérait notre prédécesseur.

L'*altare de Aleym*, dès avant 1107, puis le *fundus cum ecclesia dotata et familia et universis pertinentiis*, depuis 1146, appartenait à l'abbaye de Saint-Trond¹. Celle-ci était représentée à la cour domaniale d'Alem par des religieux, dont un, chargé de l'exploitation et de la gestion des biens, avait le titre de *praepositus*². L'église était collégiale; le livre des comptes de l'abbé Guillaume mentionne, en 1257, les *canonici de Aleym*³. C'est probablement à l'initiative de l'abbaye qu'un moine lettré, qui s'était familiarisé avec les traditions locales, rédigea une Vie et un office de S^{te} Odrade; ces œuvres étaient destinées sans nul doute à remettre en valeur un culte qui avait perdu de son attrait⁴. La *Vita* grouperait quelques éléments qui devaient fixer une image populaire de la patronne et assurer son crédit tant à Alem qu'au dehors. Elle fournirait aussi les leçons à un office propre de la sainte⁵, lequel paraît bien être sorti de la même plume. Cet office, composé avec une réelle dextérité tant dans ses parties métriques que rythmiques, devait remplacer sans doute un formulaire jugé trop pauvre, à moins qu'il ne fût simplement *de communi*.

L'auteur, en tout cas, malgré ses recherches, n'avait trouvé, assure-t-il, aucun texte biographique antérieur, bien que les gens de l'endroit lui eussent affirmé qu'un livre comprenant la Vie et les

¹ Voir ci-dessus, p. 120-122.

² *Le Livre de Guillaume de Ryckel*, éd. PIRENNE, p. 123-129. Cf. A. HANSAY, op. c., p. 46-50; G. SIMENON, op. c., p. 128-129.

³ Éd. PIRENNE, p. 125; ce n'étaient pas des religieux. Cf. p. 328: *contra Henricum, filium Nicholai, canonici de Aleym*.

⁴ Ceci est prudemment insinué dans la *Vita*, au § 10: *In quo loco Dominus per beatam Odradam crebra miraculorum signa dignatus est manifestare... quae nunc, iusto Dei iudicio agente, peccatis populorum demerentibus, ibidem ut alibi pro parte quiescunt* (*Act. SS.*, t. c., p. 65 c d).

⁵ Ces neuf leçons ont été publiées par L. H. C. Schutjes (*Geschiedenis van het bisdom 's Hertogenbosch*, t. I, St. Michiels-Gestel, 1870, p. 345-352), d'après un manuscrit du xiv^e siècle qui, à la fin du xvi^e, passa de l'église d'Alem à l'église Saint-Pierre de Bois-le-Duc et qui, aujourd'hui, est conservé aux Archives diocésaines de cette ville. Elles reproduisent la *Vita*, moins le prologue, évidemment, et les trois ou quatre phrases finales. L'office entier, avec ses leçons, fut édité dans la suite par A. Geboers et F. Van Olmen, en appendice à la première édition de leur ouvrage *De H. Odrada van Baelen, haar leven en hare vereering* (Malines, 1891), p. 115-140. Le P. Ch. De Smedt a réimprimé l'office dans les *Act. SS.*, t. c., p. 67-69, hormis les leçons historiques, qui eussent fait double emploi avec la *Vita*.

Miracles de S^{te} Odrade avait existé jadis. La perte de ce recueil était imputée aux ravages de quelque inondation de la Meuse, qui rompaît souvent ses digues aux alentours d'Alem. Seuls les souvenirs transmis par voie orale et certaines peintures qui ornaient les murs du sanctuaire avaient donc formé la trame du nouveau récit. Mais les thèmes exploités par le narrateur montrent bien qu'il puisa aussi son inspiration dans ses nombreuses lectures hagiographiques.

Quant au *comes Otto* qui, s'il faut se fier au panégyriste du xiv^e siècle, reçut avec honneur le corps d'Odrade après son décès, érigeant, auprès de sa sépulture, une basilique bien desservie et dotée, il désigne évidemment dans l'esprit de l'auteur le comte Otton que nous avons rencontré comme donateur d'Alem dans le chartier de Saint-Trond en 1146. Mais on aurait tort, selon nous, de chercher là un repère solide pour fixer la chronologie de l'histoire d'Odrade. L'hagiographe, ayant appris à la fois qu'un ancien seigneur du lieu avait joué un rôle dans la glorification de la sainte, transportée miraculeusement de la Campine sur la Meuse, et qu'un comte Otton avait donné à Saint-Trond le domaine d'Alem *cum ecclesia dotata*, a-t-il bien distingué les plans chronologiques de l'histoire qu'il racontait? Ou bien aurait-il peut-être, non sans une secrète complaisance et tout en évitant de trop appuyer, voulu accréditer une tradition qui rapprochait favorablement la patronne d'Alem et son abbaye, légataire d'Otton?

A ceux qui opinent que les leçons de l'office sont notablement plus anciennes que le xiv^e siècle, nous ferons observer que pareille thèse, qu'on a voulu établir par quelques arguments de critique interne¹, doit, au contraire, être récusée au nom de cette même critique. Celle-ci, en effet, nous fait reconnaître un auteur unique dans le prologue de la *Vita*, daté de 1304, le texte des leçons, qui reproduisent littéralement l'essentiel du récit — un rapport inverse ne saurait se soutenir — et les parties poétiques de l'office². Il n'est que de comparer entre eux les mètres classiques qui se retrouvent également dans tout l'ensemble, prologue compris³, et

¹ Nous rappelons ici l'article, cité plus haut, p. 122, de H. Van de Weerd.

² Pour ces dernières, des collaborations ne sont évidemment pas exclues.

³ Ceci ressort mieux dans l'édition des *Acta SS.*, où le P. De Smedt a eu soin de signaler, par la disposition typographique, les hexamètres mêlés à la prose de l'hagiographe; ce qui n'avait pas été le cas dans la publication du récit en *lectiones*, telle qu'on le trouve chez Schutjes et Geboers - Van Olmen.

dont l'aisance répond bien au degré de culture littéraire affiché par l'écrivain dès le début de son œuvre¹.

Notons encore que les historiens qui étudieront l'instauration du culte de S^{te} Odrade à Alem feront bien de ne pas négliger un élément liturgique assez déroutant. C'est concurremment avec S. Hubert, patron à Alem et dont la fête tombe le 3 novembre, que le chapitre collégial célébrait anciennement S^{te} Odrade². La mémoire s'était-elle perdue, à Alem, du jour anniversaire de la mort, de la *depositio* et de la translation d'Odrade? On cherchera longtemps encore, croyons-nous, la raison véritable pour laquelle une même tradition qui place en Campine (Balen-Scheps, Millegem) la naissance, la vie et le trépas de la vierge Odrade, fait transporter son corps, par le légendaire attelage uniquement guidé d'en-haut, vers un bourg éloigné dont il n'avait jamais été question au cours de son existence.

¹ En dépit des habituelles protestations d'humilité : *rhetoricis phaleris omnino derelictis, verborum neglegens concinnare lepores, cum necdum in bicipiti Pernasi (sic) iugo somniaverim neque rigaverim labra fonte caballino (sic, pour Castellino ou Castalio ?)... Si a Deo Homeriana mihi darentur eloquia, Mantuani vatis profunda vigerent ingenia, Ovidiana largirentur flumina copiosa...*

² Sur ce point, nous nous contenterons de donner ici le témoignage du calendrier d'Alem, qu'on trouve dans le bréviaire d'où Schutjes a, le premier, extrait les leçons de l'office de S^{te} Odrade et qui contient aussi un obituaire de la paroisse. Nous n'avons pu consulter ce manuscrit dans l'original, mais une transcription du calendrier nous a été fort obligeamment communiquée par Mgr G. P. J. Bannenberg, directeur du Séminaire de Beekvliet. Au 3 novembre, on lit, d'abord : *Huberti episcopi et confessoris*, puis : *Odrade virginis, huius ecclesie de Alem patrone. Duplex*. Comme Schutjes (op. c., p. 345, note 2) l'a déjà fait observer, S. Hubert dut à une certaine époque céder son rang devant S^{te} Odrade : une rubrique de l'office de cette dernière, que nous a fait connaître Mgr Bannenberg, s'énonce comme suit : *In solempnitate beati Huberti confessoris celebratur canonisatio beate Odrade virginis, patrone in Alem, et transfertur festum beati altera die*. Notre correspondant nous informe qu'au xiv^e siècle un sceau scabinal présente l'image de S^{te} Odrade. Il ajoute que plus tard S. Hubert reprit ses droits de patron principal et, peut-on croire, le plus ancien (ainsi, dans le registre des baptêmes on lit, en 1774 : « *parochia S. Huberti et Oderadae de Alem* »), et le sceau communal porta l'effigie du saint évêque. De nos jours encore, celui-ci demeure le patron de l'église paroissiale. Espérons que Mgr Bannenberg, qui prépare une étude sur le chapitre collégial d'Alem, jettera quelque lumière sur les origines du culte de S^{te} Odrade. Le calendrier qu'il nous a transmis comprend, dans l'ensemble, les saints de l'ancien diocèse de Liège ; nous aurons l'occasion, sans doute, de nous y référer. Si S. Trudon y figure, S. Eucher et S. Libert en sont absents.

Encore une fois, nous n'entendons pas apprécier ici les faits, tels que la *Vita* les décrit, ni les situer dans un cadre chronologique bien précis. On ne peut s'empêcher de penser que, s'ils s'étaient vraiment passés au ^{xiii} siècle, la chronique, si circonstanciée, de l'abbaye en aurait conservé quelque trace en sa *continuatio secunda*, là où l'on trouve consignée la cession de la villa d'Alem par le comte Otton.

20. *Martyrologe de 1361*. — Ce manuscrit daté, originaire de Saint-Trond et qui porte à présent le n° 326 de la bibliothèque de l'Université de Liège, constitue pour notre dessein un document de réel intérêt, dont on n'a pas encore tiré profit ¹. Dans l'ensemble, il présente le texte d'Adon abrégé — tous les longs développements ont été omis — avec les caractéristiques de la première famille de manuscrits, celle qui correspond à l'édition de Rosweyde, comme l'a noté dom Quentin ². Héritage de l'Église de Metz, qui influença si longtemps l'abbaye hesbignonne? Nous constatons que parmi les huit exemplaires de l'Adon abrégé, groupés par dom Quentin sous la première famille, trois appartiennent à Metz. A ce fonds adonien ont été mêlées ou successivement ajoutées, au monastère de Saint-Trond, de nombreuses annonces, fêtes locales et régionales, fêtes de l'Ordre et autres, qu'en l'absence de tout martyrologe antérieur, il nous est du moins possible de recueillir grâce au témoin, heureusement survivant, du ^{xiv} siècle. Celui-ci, au surplus, a encore été enrichi d'additions marginales, jusque dans le courant du ^{xvi} siècle.

Décrivons d'abord le volume. C'est un recueil de 136 feuillets de gros parchemin, mesurant 0^m,316 × 0^m, 232, à l'écriture grande et régulière, mais fatigués et noircis par un long usage, dans une reliure ancienne dont le cuir est, par places, assez abîmé. Au verso de la feuille de garde, on lit : *Hunc librum fecit fieri dominus Robertus (a Craenweyck, ces deux mots ajoutés plus tard au-dessus de la ligne), Dei gratia abbas sanctitrudonis (sic). Qui perfectus fuit et ligatus anno Domini M^occc^olxi^o, mense mayo*. Une main du ^{xvi} siècle a écrit, par manière de *probatio pennae*, sur le plat intérieur, en face du dernier feuillet : *Liber monasterii divi Trudonis*.

¹ Nous remercions M^{me} J. Gobeaux-Thonet, bibliothécaire en chef de l'Université, à Liège, de nous avoir accordé le prêt de ce manuscrit.

² *Les martyrologes historiques du moyen âge* (Paris, 1908) p. 465-476.

Le manuscrit comprend : 1^o (fol. 1-33^r) le texte du Martyrologe, commençant par la Circoncision, avec des additions de mains diverses, allant du xiv^e au xvi^e siècle ; dans les marges on a indiqué en cursive, pour la lecture quotidienne, les deux ou trois mots qui introduisent un passage de la Règle ; 2^o (fol. 34-73^v) la *Regula sancti Benedicti abbatis* (inc. *Obsculta, o fili*) ; 3^o (fol. 74-136^r) l'Obituaire de l'abbaye, dont le fonds original, du xiv^e siècle, a été continué par plusieurs mains jusqu'au début du xvii^e siècle (les trois obits les plus récents sont datés de 1602, 1609 et 1612) ¹.

Ce recueil se présente donc comme un témoin autorisé. Nous transcrivons ci-dessous les annonces martyrologiques qu'il ajoute au texte d'Adon. Pour reconnaître plus facilement celles d'entre elles qui, n'appartenant pas au texte de 1361, y furent insérées durant les deux siècles suivants, nous les avons distinguées par un astérisque en tête de la ligne. Elles intéressent la suite de notre enquête.

En de très nombreux cas, des mains d'époques diverses ont marqué, en marge ou entre les lignes, le degré de la célébration liturgique, depuis le *sumum maius* jusqu'à la simple *commemoratio* ; nous aurions tort de négliger ces indications, qui soulignent chaque fois un culte effectif du saint dans l'église abbatiale.

Fol. 2, au 14 janvier : ... *Remis depositio sancti Remigii episcopi et confessoris*. En marge : *com(memoratio)* ².

Fol. 3^v, au 30 janvier : ... *Item sancte Aldegundis virginis*.

Fol. 4, au 3 février : ... *Eodem die sancti Blasii martiris atque pontificis*. En marge : *com*.

Fol. 4, au 5 février : ... *Et sancte Adelheit virginis et abbatisse* ³.

*Fol. 4, au 6 février, addition marginale du xv^e siècle, avec signe d'insertion après la fête de S^{te} Dorothee : *In Pabula depositio sancti Amandi episcopi Traiectensis, qui auctoritate apostolica sanctum archipresbiterum Landoaldum sibi substituens, orationibus ac sancte predicationis intentus officio in monasterio ênovensi* (lisez : *El-*

¹ Dans le *Catalogue* de Fiess-Grandjean (Liège, 1875), le manuscrit 326 est mentionné successivement sous les nos 206 (« *Calendarius* » [sic], avec indication fautive de la cote : 320), 255 (« *Regula S. Benedicti* ») et 275 (« *Obituaris* [sic] monasterii Sancti Trudonis »).

² S. Remi est commémoré ici après S. Hilaire ; sa fête principale, qui est celle de sa translation, sera annoncée au 1^{er} octobre.

³ Adelheid (*Adalheidis*), abbesse bénédictine à Villich, près de Bonn, puis à Sainte-Marie-du-Capitole à Cologne, morte vers 1015. Cette annonce marque une influence rhénane.

*nonensi) habitans fine beato quievit*¹. Entre les lignes, l'indication : *commemoratio*.

Fol. 5, au 20 février, en premier lieu : *In Sarchinio monasterio Sancti Trudonis depositio beati Eucherii, qui Aurelianensium episcopus a Karolo exilio est relegatus, quod tamen eum pro iustitia fuisse perperum crebra miracula per eius merita divina fieri concedit clementia sunt inditio* (sic)².

Fol. 7^v, au 17 mars, la fête de S^{te} Gertrude est annoncée comme suit : *In Galliis Niviola monasterio sancte Gertrudis*. En marge : *XII lectiones*.

Fol. 7^v, au 19 mars : *In Gandavo depositio sancti Landoaldi, cuius preclara merita plurima testantur miracula*³. Puis : *Eodem die apud Surrentum, etc.*

Fol. 10^v, au 23 avril, après la fête de S. Georges, qualifiée en marge : *duplex maius*, on lit : *Eodem die sancti Adelberti episcopi*⁴.

Fol. 10^v, au 28 avril, en premier lieu : *Translatio sancti Lamberti*, avec la mention, au-dessus de la ligne : *XII lectiones*.

*Fol. 11, au 29 avril, une addition marginale du xvi^e siècle : *Eodem die apud Mediolanum sancti Petri martyris de ordine predicatorum*⁵. *Duplex minus*.

Fol. 11, au 1^{er} mai : ... *Eodem die sancte Walburgis virginis*.

Fol. 11^v, au 7 mai : ... *Eodem die Domitiani episcopi et confessoris*⁶.

Fol. 12, au 11 mai : ... *Eodem die sancti Gengulfi gloriosi martiris*. Sur la même ligne, d'une autre main : *Com.*

Fol. 12, au 13 mai, S. Servais est annoncé comme dans Adon ; mention postérieure : *XII lectiones*.

*Fol. 12^v, au 20 mai, une addition du xv^e siècle dans la marge inférieure : *Eodem die in Sarchinio in monasterio Sancti Trudonis elevatio sanctorum Trudonis et Eucherii*. *Duplex maius*⁷.

¹ S. Amand, dont le tombeau est à Elnone, en Pevèle, est commémoré à sa date, où il se trouve généralement associé à S. Vaast d'Arras ; ici, on lui a composé une annonce particulière, dans laquelle le souvenir local de Landoald, un des martyrs de Wintershoven en Hesbaye (voir sa fête, le 19 mars, et sa translation, le 1^{er} décembre), n'a pas été omis.

² Cette annonce, d'un latin assez raboteux, résume la *Vita* du saint, dont l'abbaye gardait le corps (voir notre document n° 2, ci-dessus, p. 89-90). S. Eucher sera encore commémoré, avec S. Trudon, le 20 mai et le 11 août.

³ L'abbaye de Saint-Bavon possédait les reliques de S. Landoald, que les moines gantois avaient fait venir de leur *villa* de Wintershoven.

⁴ S. Adalbert, évêque de Prague († 997).

⁵ Canonisé par Innocent IV en 1253.

⁶ Évêque de Tongres-Maastricht, patron à Huy.

⁷ Nous n'avons pas rencontré ailleurs, à pareille date, l'*elevatio* des SS. Trudon et Eucher. Ni le lectionnaire Millar du xii^e siècle (ci-dessus, p. 124), ni le calendrier du xv^e, que nous analyserons par la suite, ne la signalent. Voir ci-après, au 11 août,

Fol. 13, au 23 mai : ... *Eodem die in Gembliis* (lisez : *Gemblus*) *depositio sancti Wiberti confessoris preclari in miraculis*¹.

Fol. 14, au 5 juin, en premier lieu : *Passio sancti Bonefacii viri apostolici et omni sapientia adornati apud Fresiam cum sociis suis martirizati*. Puis : *Eodem die sancti Bonefacii martiris sub Diocletiano...*

Fol. 14, au 8 juin : ... *Eodem die Mettis sancti Glodulfi episcopi et confessoris*.

Fol. 14^v, au 12 juin : ... *Apud Ullerius Traiectum sancti Odulfi confessoris*².

*Fol. 14^v, au 13 juin, addition marginale du xvi^e siècle : *Sancti Antonii de Padua confessoris. Duplex minus*.

Fol. 15-15^v, au 21 juin : ... *In Maguntia / sancti Albani martiris*.

Fol. 15^v, au 24 juin : ... *Eodem die sancti Rumoldi martiris*³.

Fol. 16, au 30 juin : ... *Eodem die sancti Martialis episcopi, discipuli sancti Petri*⁴.

*Fol. 16, au 2 juillet, en marge, de main postérieure : *Eodem die Visitationis beate Marie virginis. Summum minus*.

Fol. 16^v, au 8 juillet : ... *Eodem die in Gemblus adventus corporis sancti Exuperii martiris*⁵.

Fol. 17, au 13 juillet : ... *In Antiochia passio sancte Margarete virginis et martiris*. Sur la même ligne, d'autre main : *commemoratio*.

Fol. 17, au 14 juillet : ... *Bentlini* (lisez : *Dentlini*) *confessoris*⁶.

¹ S. Guibert, fondateur du monastère de Gembloux, mourut à Gorze le 23 mai 962. Les religieux de Gembloux ramenèrent son corps dans leur abbaye. Voir plus loin, au 8 juillet et au 23 septembre, d'autres fêtes du propre de Gembloux.

² S. Odulphe, qui appartient au calendrier d'Utrecht, était patron à Looz, sur la route de Saint-Trond à Tongres.

³ S. Rombaut, patron de Malines, était honoré au diocèse de Liège. C'est dans sa Vie que Thierry de Saint-Trond a inséré les épisodes où il évoque S. Libert, présenté comme disciple de S. Rombaut et martyr à Saint-Trond. Voir ci-dessus, p. 100-104. La date du 24 juin est une de celles où l'on célébrait le souvenir de S. Rombaut, dont la fête principale tombe le 1^{er} juillet. Au calendrier liturgique de Malines dont Molanus a transcrit l'annonce, le 24 juin était considéré comme rappelant la mort du martyr. Cf. J. LAENEN, *Histoire de l'Église métropolitaine de Saint-Rombaut*, t. I^{er} (Malines, 1919), p. 51.

⁴ La fête de S. Martial de Limoges et la légende de son « apostolicité » ont joui d'une large diffusion en Occident.

⁵ S. Guibert avait fait dédier l'église du monastère de Gembloux à S. Pierre ainsi qu'à S. Exupère, un des martyrs de la légion thébéenne, dont il s'était procuré des reliques.

⁶ L'enfant Dentlinus, honoré surtout à Rees, au pays de Clèves, passait pour être né de S. Vincent Madelgaire et de S^{te} Waudru. Cf. *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 689-691. Le 14 juillet est aussi le jour où, à Soignies, on honore S. Vincent.

*Eodem die inventio sancti Liberti martiris*¹. Sur la même ligne, d'autre main : *sumum minus*.

* Dans la marge inférieure du même feuillet une main du xve siècle a inscrit cette rubrique : *Dominica post festum Liberti servatur officium Sanctorum Reliquiarum*. Suit la formule de l'annonce à lire : *Eodem die in Sarchinio in monasterio Sancti Trudonis commemoratio sanctorum reliquiarum. Duplex minus*.

Fol. 17v, au 16 juillet : ... *In Traiecto sanctorum Monulfi et Gondulfi*². *Com*.

Fol. 17v, au 17 juillet : ... *Sanctorum Fredegaudi*³ et *Alexis confessorum*.

Fol. 18, au 22 juillet, la fête de S^{te} Marie Magdeleine est qualifiée en marge : *duplex maius*... *Eodem die sancti Wandregisili abbatis et confessoris*.

Fol. 18, au 24 juillet, S^{te} Christine, martyre de Bolsena, est annoncée (Adon abrégé) avec la mention marginale : *commemoratio*⁴.

*Fol. 18, au 26 juillet, une main postérieure a inséré la mention : *Sancte Anne matris beate Marie Virginis*. En marge, on lit : *duplex maius*.

Fol. 19, au 5 août : ... *Eodem die beati Dominici confessoris*. En marge : *com*.

Fol. 19v, au 11 août, en premier lieu : *In Sarchinio translatio corporum sanctorum Trudonis et Eucherii confessorum Christi. Ipso die elevatio eorundem sanctorum, que facta est sollempniter a domino Rodulfo Leodiensi episcopo*⁵. En marge : *sumum maius*.

Fol. 20, au 16 août, en premier lieu : *Apud civitatem Mettensium sancti Arnulfi episcopi, qui sanctitate et miraculorum gratia illustris ac heremiticam vitam diligens beato fine quievit. Item in vico Oltenburch sancti Arnulfi Suessionensis episcopi*⁶.

Fol. 20-20v, au 20 août, en second lieu : *Natale sancti Philiberti abbatis atque confessoris. Eodem die... etc. / Item eodem die sancti Bernardi abbatis*. En marge : *duplex minus*.

¹ Voir ci-dessus, p. 129-130. Bien que locale, l'annonce n'a pas été placée en tête de ce jour.

² Évêques de Tongres-Maastricht.

³ Patron à Moustier-sur-Sambre. Ce saint, qui figure souvent dans les calendriers liégeois, est mentionné avec honneur dans la chronique de Saint-Trond, là où il est question du lieu d'origine de l'abbé Rodulfe : *Fuit iste Rodulfus natus de villa quae sita est supra Sambram fluvium, nomine Monasterium, ... ubi requiescit sanctus Fredegaudus, gloriosus et virtutibus probatissimus confessor* (*Gesta abb.*, lib. VIII, c. 2 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 119).

⁴ Rien sur Christine l'Admirable ; voir ci-dessus, p. 402.

⁵ Voir ci-dessus, pp. 108, 131.

⁶ S. Arnold mourut à Oudenburg, en Flandre occidentale, et y fut inhumé dans l'église Saint-Pierre.

*Fol. 20^v, au 22 août, après l'annonce complète, une main du xiv/xv^e siècle a ajouté en cursive: *com. de sanctis Thimotheo et Symphoriano*¹.

Fol. 21^v, au 3 septembre: ... *Eodem die depositio sancti Remacii episcopi*. En marge: *XII lect.*

Fol. 22, au 5 septembre: ... *Eodem die sancti Bertini abbatis*.

Fol. 22^v, au 10 septembre, en premier lieu: *Sancti Theodardi episcopi, qui ab impiis interemptus requiescit Legia in basilica sancti Lantiberti*². Au-dessus de la ligne: *com.*

*Dans la marge, une main du xvi^e siècle a inscrit: *Tolentini depositio sanctissimi Nicolai confessoris*³. *Duplex minus.*

Fol. 22^v, au 15 septembre, à la fin: *Treveris sancti Materni episcopi et confessoris*.

Fol. 23, au 17 septembre, l'annonce de S. Lambert abrège ainsi celle d'Adon: *Tungrensi diocesi natalis sancti Lamberti episcopi, cuius sepulchrum crebris miraculis illustratur*. En marge: *festum medium*.

Fol. 23, au 19 septembre: ... *Rome, sancti Eustachii cum sociis suis sub Traiano igne consumpti*. * En marge, d'une main du xvi^e siècle: *Eodem die sanctorum martyrum Ianuarii episcopi et sociorum. XII lectiones*.

Fol. 23^v, au 23 septembre: ... *Ipsa die in Gemblus elevatio sancti Wiberti confessoris*⁴. Une main du xvi^e siècle a écrit sur la même ligne: *Guiberti*.

Fol. 24, au 29 septembre, après la fête de S. Michel: *Eodem die in Sarchinio dedicatio ecclesie sancti Trudonis*⁵. En marge: *sumum maius*.

Fol. 24, au 1^{er} octobre: *Remis translatio sancti Remigii episcopi gloriosi. Eodem die sanctorum Germani, Nicetii, Vedasti, Bavonis, Piat, confessorum Christi*. En marge de la première ligne: *festum medium*.

Fol. 24, au 2 octobre, l'annonce de S. Léger abrège comme suit celle d'Adon: *Patratris* (sic, pour *Atrebatis*)⁶ *sancti Leodegarii, quem*

¹ Ces deux noms se lisent aussi, à cette date, dans le lectionnaire du xiii^e siècle; voir ci-dessus, p. 125.

² C'est à S. Théodard que Thierry de Saint-Trond attribue la consécration de l'église de Sarchinium; voir ci-dessus, p. 98.

³ Canonisé en 1446.

⁴ Cf. ci-dessus, p. 420, note 1.

⁵ Sur cette dédicace, voir plus haut, p. 131-132.

⁶ Dans Adon, nous lisons: *In Atrebatibus, villa Siricinio*... A ce propos, on peut rappeler la thèse, pour le moins surprenante, défendue par le P. A. Lesage, C.S.S.R., dans un livre peu remarqué jusqu'ici — il parut à Ruremonde en 1915 — et dont le titre montre assez le caractère novateur: *Le fondateur de Liège, le martyr S. Léger, évêque d'Autun. Sa première sépulture à Saint-Trond*. Pour le P. Lesage, la *villa Siricinium* d'Adon n'est autre que Sarchinium; de plus, Liège aurait tiré son nom de celui de Léger.

diversis suppliciis afflictum Ebroinus interemit. Sous la ligne : *commemoratio.* Ensuite : *Eodem die sancti Beregisi confessoris*¹.

Fol. 24^v, au 4 octobre : ... *Eodem die sancti Francisci confessoris.* En marge : *com.*

Fol. 24^v, au 5 octobre : ... *Apud Siciliam sancti Placidi et aliorum triginta.*

Fol. 25, au 8 octobre : ... *Eodem die in Belisia sancti Amoris confessoris*².

Fol. 25^v, au 18 octobre : ... *Eodem die commemoratio sancti Iusti martiris*³.

Fol. 26, au 21 octobre : ... *Eodem die commemoratio sanctarum undecim milium virginum.* En marge : *duplex maius.*

Fol. 26, au 23 octobre : ... *Colonie sancti Severini episcopi et confessoris.* Au-dessus de la ligne : *com.* Ensuite : *Eodem die in villa Amanian super fluvium Mose sancte Ode vidue*⁴.

Fol. 27, au 31 octobre, l'annonce de S. Quentin abrège ainsi celle d'Adon : *Oppido Viromandensi sancti Quintini, qui sub Maximiano martirium passus est.* Addition, sous la ligne : *festum medium*⁵. Puis : *Fossis sancti Foillani episcopi et martiris.* * En marge, d'une main du xvi^e siècle : *Vigilia omnium Sanctorum.*

Fol. 27, au 3 novembre, en premier lieu : *Depositio sancti Huberti episcopi, qui magne sanctitatis virtutibus clarus beato fine quievit in Domino.* En marge : *XII lectiones.* Fol. 27^v, même jour : ... *Eodem die sancte Odrade virginis*⁶.

Fol. 27^v, au 6 novembre : ... *Eodem die sancti Leonardi confessoris*⁷. En marge : *Duodecim lectiones.*

Fol. 27^v, au 7 novembre, seule annonce : *In Aternaco*⁸ *monasterio sancti Clementis Willebrordi episcopi, cuius sacrum sepulchrum virtute Christi miraculis frequentibus illustratur.* En marge : *com.*

Fol. 28, au 12 novembre : ... *Colonie sancti Chuniberti episcopi.*

*Fol. 28^v, au 16 novembre, addition en cursive du xv^e siècle : *Eodem die Othmari confessoris.*

¹ Le fondateur d'Andage (plus tard Saint-Hubert) avait reçu l'instruction à Saint-Trond ; voir ci-dessus, p. 97-98.

² Patron à Munsterbilsen, non loin de Tongres.

³ Le jeune martyr de Beauvais, dont Malmédy possédait des reliques. Nous avons signalé, ci-dessus, p. 118, qu'à Saint-Trond les moines lisaient sa Passion.

⁴ St^e Ode, patronne d'Amay. Voir *Anal. Boll.*, t. LXV, p. 196-244.

⁵ S. Quentin était, avec S. Remi, patron de l'église édiflée par S. Trudon à Sarchinium. Sur le culte des deux saints, ravivé à l'abbaye sous l'abbé Rodulfe, voir ci-dessus, p. 112.

⁶ Honorée à Alem, qui faisait partie du domaine de Saint-Trond. Nous en avons traité plus haut, à diverses reprises.

⁷ Un autel de l'abbaye était dédié à S. Léonard et à S^{te} Gertrude ; il en est fait mention dans la chronique, au temps de l'évêque Othbert ; voir ci-dessus, pp. 113 et 405.

⁸ Pour *Aefernaco* ou *Afernaco*, Echternach.

Fol. 28^v, au 19 novembre : ... *Eodem die sancte Elyzabeth vidue*. Addition de main postérieure sur la même ligne : *duplex minus*.

*Fol. 29, au 21 novembre, en marge, d'une main du xv^e siècle : *Presentatio beate Marie virginis*. Plus tard, on a ajouté : *sumum minus*.

Fol. 29, au 23 novembre, en premier lieu : *In Sarchinio depositio sancti Trudonis admirande sanctitatis viri*. En marge : *sumum maius*.

Fol. 29, au 25 novembre : ... *Eodem die passio sancte Katherine virginis*. En marge : *duplex maius*¹.

*Fol. 29^v, au 29 novembre, addition marginale du xvi^e siècle : *Item Crisanti, Mauri et Darie martyrum. Com.*

Fol. 29^v, au 1^{er} décembre, en premier lieu : *Translatio sancti Landoaldi sociorumque eius*². Au-dessus de la ligne : *com.* *A la fin, addition en cursive du xv^e siècle : *Eodem die Eligii episcopi et confessoris*.

Fol. 30, au 4 décembre : ... *Eodem die sancte Barbare virginis et martiris*. En marge : *XII lectiones*.

Fol. 30^v, au 8 décembre : ... *Treveris sancti Eucharii episcopi*. Puis : *Conceptio sancte Marie virginis*. En marge : *sumum minus*.

Ce martyrologe de Saint-Trond, dont nous venons de détacher, en les annotant, les fêtes étrangères au fonds d'Adon — elles sont, comme on l'a vu, largement régionales — n'appelle pas grand commentaire. Bon témoin du culte à partir de la seconde moitié du xiv^e siècle, il est surtout intéressant de le confronter, d'une part, avec le lectionnaire Millar du xii^e siècle et, de l'autre, avec le calendrier du xv^e que nous nous proposons d'analyser dans la dernière section de notre étude. Cette comparaison, bien entendu, ne devra pas être une mise en parallèle purement matérielle, étant donné la nature différente des trois documents en question.

L'examen de l'Obituaire, qui remplit les fol. 74-136 du manuscrit 326, n'a pas fourni de renseignements nouveaux à notre enquête, à part peut-être la fréquence relative du nom *Libertus*, celui de *Trudo* n'apparaissant que fort tard. A d'autres points de vue, toutefois, ce document nous paraît mériter les honneurs d'une édition avec commentaire, de la part d'un érudit versé dans l'historiographie et la toponymie du pays. Si, pour l'ensemble, les mentions qu'il contient ont été reprises dans le Nécrologe publié en 1889 par J. Lambrechts, recollet, d'après un recueil hasseltois

¹ S^{te} Catherine était patronne du monastère des bénédictines de Saint-Trond, qui fut transféré à Nonnemielen en 1231.

² Voir ci-dessus, p. 419.

de l'année 1700 environ ¹, il faut remarquer tout d'abord que l'auteur de ce manuscrit tardif a négligé plusieurs détails précieux, notamment pas mal de noms de lieu ou de famille qui déterminent l'identité des personnes dans l'original saint-trudonien, où ces indications avaient souvent été placées, en plus petits caractères, dans l'interligne. En outre, pour toute la partie ancienne, la copie de Hasselt ne conservait plus aucune trace qui permit de reconnaître l'âge respectif des mains qui, à Saint-Trond, inscrivent successivement les obits.

21. *Obituaire et Vie de S. Trudon de Schaffen.* — Nous mentionnons ici un autre obituaire, ou plutôt le « calendrier des anniversaires », ayant appartenu à l'église de Schaffen, laquelle dépendait de Saint-Trond ². A vrai dire, nous aurions pu en traiter plus loin — l'écriture ne paraît pas plus ancienne que le ^{xv}^e siècle —, si le manuscrit qui nous l'a gardé ne contenait aussi une copie de la *Vita Trudonis* de Donat, d'une main qui ressemble fort à celle du martyrologe de 1361.

Ce recueil appartient aujourd'hui à la Bibliothèque des Bollandistes, sous la cote 465 ³. Il a été amputé malheureusement de 78 feuillets sur 126 (du fol. 47 au fol. 125) par un instrument tranchant en quête de bon parchemin. Notons que la déprédation, qui n'affecte pas l'obituaire, a été commise après 1681, car le 25 novembre de cette année le curé de Schaffen, B. Schenkelius, qui l'avait en sa possession (voir son nom au fol. 39), a inscrit au verso du fol. 126 et dernier l'*index contentorum* du volume encore complet. Cette table nous donne l'énumération suivante : 1^o « Anniversaria totius anni, a folio primo usque ad folium 37 » ; 2^o la

¹ *Nécrologe de l'abbaye bénédictine de Saint-Trond, précédé d'une notice sur la même abbaye*, Saint-Trond, 1889. Utile publication, mais peu répandue et sans prétentions scientifiques.

² Actuellement commune de la province de Brabant, arrond. de Louvain, canton de Diest. Schaffen (*Scafns*) était compris dans la donation du comte Robert à Saint-Trond en 741 ; voir ci-dessus, p. 87-88. L'abbé Adélarde II y construisit une église, au ^{xi}^e siècle (*Gesta abb.*, lib. I, c. 12 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 20). Cf. G. SIMENON, *Notes pour servir à l'histoire des paroisses qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Trond*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XVII (1908), p. 142-145.

³ Brièvement décrit, sans l'indication de provenance, dans *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 457.

« Vita sancti Trudonis, patroni parochialis ecclesie de Schaffenis, a folio 40 usque ad folium 88 », avec les titres des chapitres ; 3^e les « Lectiones de venerabili Sacramento, a folio 90 usque ad 126, scilicet pro tota festi octava distributi (*sic*) ». Les fol. 36-39, qui étaient demeurés vides à la fin du cahier des anniversaires, ont été remplis aux xvi^e et xvii^e siècles par diverses notes et des copies d'actes testamentaires, dont le dernier, daté du 24 mai 1697, est de la main du successeur de Schenkelius.

Le calendrier des obits est jalonné par quelques fêtes liturgiques, en nombre assez restreint. Nous y relevons : S. Trudon (23 novembre), avec cette mention : *semper celebratur ipso die Clementis* ; les évêques de Tongres-Maastricht-Liège : Domitien (7 mai), Servais (13 mai), Lambert (17 septembre), Hubert (3 novembre) ; S. Benoît (21 mars) et S. Bernard (20 août) ; les évêques Sulpice (17 janvier), en raison de la proximité de Diest, Remi (1^{er} octobre), Éloi (1^{er} décembre), Boniface de Mayence (5 juin) ; Ursmer, abbé (18 avril) ; les vierges Gudule (8 janvier), honorée en Brabant, Gertrude de Nivelles (17 mars) et Dymphne (15 mai), patronne à Geel ; les Onze mille Vierges de Cologne (21 octobre).

La *Vita Trudonis* est celle de Donat ; elle présente de-ci de-là quelques variantes, inspirées, semble-t-il, par le souci de faciliter l'intelligence du texte.

(à suivre).

Maurice COËNS.

CHRONIQUE D'HAGIOGRAPHIE SLAVE

I. LA BOHÊME, PLAQUE TOURNANTE

Les études slaves connaissent, dans plusieurs pays d'Europe et d'Amérique, un regain de faveur dont on ne peut que se réjouir. Un des aspects marquants des dernières recherches, en matière d'histoire de l'ancienne littérature russe, nous paraît être l'accent mis sur le rôle joué par la Bohême, aux ^{x^e} et ^{xi^e} siècles, dans la transmission à la Russie de Kiev d'œuvres hagiographiques, les unes en provenance de l'Occident latin, les autres nées sur le sol de la Bohême.

Parmi les savants qui se sont le plus fructueusement occupés de cette question, il convient de signaler un groupe d'hommes attachés aujourd'hui à l'Université Harvard, de Cambridge, Mass., comprenant notamment Roman Jakobson, Dmitry Čiževsky et, « last but not least », l'abbé François Dvorník.

Ce maître, qui ne se repose pas sur ses lauriers — il annonce la publication d'un prochain volume : *The Slavs. Their Early History and Civilisation* — vient de se voir offrir par ses collègues et amis, à l'occasion de ses soixante ans, le tome II (1954) des *Harvard Slavic Studies*. Après une présentation du jubilaire par M. Dimitri Obolensky ¹, qui fait ressortir le contraste entre les pérégrinations du réfugié politique et l'unité admirable de l'œuvre du « scholar », après un essai approfondi de M. Milton V. Anastos ² sur l'attitude des biographes slaves des SS. Cyrille et Méthode à l'endroit de l'empereur de Byzance (*Political Theory in the Lives of the Slavic Saints Constantine and Methodius*), ce recueil contient plusieurs articles qui relèvent en quelque façon de notre propos : R. Jakobson, *Minor Native Sources for the Early History of the Slavic Church* ³ ; Otakar Odložilík, *From Velehrad to Olomouc* ⁴ ; Dm. Čiževsky, *On the Question of Genres in Old Russian Literature* ⁵. De Jakobson comme de Čiževsky nous retiendrons un autre article : respectivement *The Kernel of Comparative Slavic Literature*, dans le t. I^{er} (1953) des mêmes *Harvard Slavic Studies* ⁶, et *Anklänge an die Gumpoldslegende*

¹ P. 1-9.

² P. 11-38.

³ P. 39-73 ; cité dans la suite sous la forme abrégée : *Minor Sources*.

⁴ P. 75-90.

⁵ P. 105-115.

⁶ P. 1-71 ; cité dans la suite : *The Kernel*.

des hl. Václav in der altrussischen Legende des hl. Feodosij und das Problem der « Originalität » der slavischen mittelalterlichen Werke, dans une autre revue de création récente : *Wiener Slavistisches Jahrbuch*, t. I^{er} (1950 = *Festschrift zur Hundertjahrfeier der Lehrkanzel für slavische Philologie an der Universität Wien, 1849-1949*)¹. Ajoutons enfin qu'au moment où le professeur Dvorník était l'objet de l'hommage susdit, lui-même adressait une contribution de choix à la publication extraordinaire de la revue *Irénikon* intitulée : *1054-1954. L'Église et les Églises*, Études et travaux offerts à Dom Lambert Beauduin, fondateur du monastère de l'Union, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Cette contribution : *Les Bénédictins et la christianisation de la Russie*², est bien de nature à nous intéresser.

Nous appuyant sur ces enquêtes d'ordre divers, nous voudrions ici donner un aperçu des résultats convergents qu'elles se flattent d'apporter, en faisant de façon avouée la part plus ou moins grande à la probabilité ou à la conjecture. Nous ne nous mettons pas en peine de départager strictement les mérites de chacun des auteurs, craignant que ce souci de justice distributive ne nous entraîne trop loin. La convergence de leurs efforts, déjà soulignée, leur collaboration même, qui se devine ou s'exprime³, nous autorisent, croyons-nous, à user de cette simplification.

Une première unanimité se manifeste dans les noms des principaux devanciers dont on se réclame : l'initiateur Sobolevskij et, subsidiairement, Nikolskij. Cependant, observe M. Dvorník⁴, la solution de ce problème, indiquée par Sobolevskij, a été longtemps sans retenir l'attention des érudits. Et il en donne la raison : « Au premier quart de notre siècle, les philologues slaves et les historiens en général étaient encore trop sous l'influence de savants comme V. Jagić et A. Brückner, qui n'admettaient pas l'existence d'une activité littéraire slavonne en Bohême durant les x^e et xi^e siècles. Pour eux, la liturgie et la littérature slaves introduites en Moravie par les saints Cyrille et Méthode au ix^e siècle n'étaient qu'une fleur exotique qui, transplantée en Bohême après la destruction de la Moravie par les Magyars au début du x^e siècle⁵, y végéta pendant un certain temps,

¹ P. 71-86 ; cité ci-dessous : *Anklänge*.

² T. I^{er} (Éditions de Chevetogne, 1954), p. 323-349.

³ Cette collaboration conduit M. Dvorník à répéter, avec une confiance trop aveugle, les références, pas toujours exactes, que M. Jakobson fait aux articles de Sobolevskij. — Une histoire de la littérature slavonne, par MM. Čiževskij et Jakobson, est annoncée comme étant en préparation (*Wiener Slavistisches Jahrbuch*, t. II [1952], p. 23, note 3).

⁴ T. c., p. 330.

⁵ Citons, à propos de cette date, O. Odložilík, t. c., p. 75 : « A bloody battle in 907 in the vicinity of the modern Slovak capital, Bratislava, is usually regarded as the end of organized resistance from the side of the Moravian rulers to the Magyar onslaughts. »

mais disparut bientôt, étouffée par la culture latine importée d'Occident. » Scepticisme auquel ont toutefois mis fin « de nombreuses études publiées depuis lors entre les deux guerres et les travaux de philologues et historiens slaves. Il est maintenant admis que l'œuvre littéraire inaugurée par les saints Cyrille et Méthode en Moravie a trouvé de nombreux continuateurs en Bohême, et a produit non seulement des traductions en slavon, mais aussi des ouvrages originaux dans cette langue ¹. »

Notre exposé, divisé en trois parties, commencera donc par le relevé sommaire des œuvres hagiographiques importées de Bohême en Russie Kiévienne, soit sous forme de traductions du latin en slavon-tchèque, transposées plus tard en slavon-russe, soit sous forme de productions originales tchèques, représentées par leurs versions russes. Exceptionnellement, il sera fait appel aussi à des versions croates. N'oublions pas, en effet, que c'est presque exclusivement à des recensions russes et croates que nous devons notre connaissance des anciens monuments d'origine tchèque, ceux-ci ayant, en 1095, été entièrement détruits dans leur patrie, en même temps que les moines slavons se voyaient expulsés et remplacés par des moines allemands, à la suite de l'interdiction, par le pape Grégoire VII, de l'usage généralisé de la liturgie slavonne en Bohême.

Ensuite, nous ferons état de l'apport indirect de la littérature tchèque à l'ancienne hagiographie russe, en examinant brièvement l'influence que celle-là a exercée sur celle-ci.

Enfin, nous indiquerons dans quelle direction on croit pouvoir chercher les hommes et les institutions qui auraient été les agents de ces échanges.

Une bonne initiation à la technique de ces échanges, du point de vue linguistique, est fournie par M. Jakobson, qui insiste sur la conscience qu'avaient tous les Slaves d'alors, en dépit des différences régionales, de l'unité substantielle de leur langue, unité systématiquement maintenue durant les ^x^e et ^{xi}^e siècles. Il écrit, par exemple : « The traditional name, Old Church Slavonic, is entirely appropriate to the language which was used by the overwhelming majority of Christianized Slavs from the time of the Moravian Mission to the First Crusade, for it emphasizes the specific task of the language and its essential interdialectal unity. Philologists have rightly designated the local variants of this standard tongue not separate languages but mere recensions (*izvody*) of Old Church Slavonic ². » Et il en tire cette conclusion : « If we are thus justified in speaking of a Common Slavic literary language, we admit the possibility of viewing the literature in Old Church Slavonic as a Common Slavic written tradition ³. »

Comme aucun ordre ne s'impose de droit dans l'énumération des

¹ T. c., p. 330.

² *The Kernel*, p. 38.

³ *Ibid.*, p. 40.

Vies de saints passées du latin en slavon-russe par l'intermédiaire d'une version tchèque aujourd'hui perdue, nous suivrons la succession des dates auxquelles Sobolevskij a commenté et, s'il y avait lieu, publié ces textes, d'après des manuscrits russes, dans les *Izvestija Otdelenija russkago jazyka i slovesnosti Imperatorskoj Akademii Nauk*, de 1903 à 1912. L'équivalence de ces textes russes avec telle rédaction latine imprimée étant loin d'être absolue, ainsi que l'éditeur russe l'a plusieurs fois observé, il est préférable de s'abstenir d'une référence précise aux numéros de la *BHL*. Il resterait d'ailleurs beaucoup à faire en matière de comparaison d'une pièce à l'autre, et notamment à expliquer de manière satisfaisante les nombreux hellénismes qui, à côté des latinismes, émaillent le texte slavon.

Ceci dit, voici la liste de ces œuvres :

a. Passion de S. Guy (dans un manuscrit de Kiev, du ^{xii}e siècle). A la suite de Sobolevskij, il n'est pas indifférent de noter que déjà S. Wenceslas († 929) consacra à ce saint l'église monumentale de Prague, où ses propres restes allaient plus tard être transférés.

b. Passion de S. Apollinaire de Ravenne (manuscrit du ^{xvi}e siècle). S. Apollinaire était le patron de Bořivoj II, fils du premier roi tchèque Vratislav († 1093), qui lui dédia une église à Sadská.

c. Passion des SS. Anastasie et Chrysogone (manuscrit du ^{xvi}e siècle). Il est difficile de ne pas établir de lien entre cette version slavonne de la Vie de S^{te} Anastasie, la martyre de Sirmium, et le mouvement tendant à exalter S. Méthode à titre d'évêque de cette même ville, selon la pensée du pape Adrien II qui visait à réaliser, par la restauration de l'antique métropole, une nouvelle organisation ecclésiastique, comprenant une grande partie de l'ancien Illyricum, avec la Pannonie et la Moravie.

d. Passion de S. Étienne I^{er}, pape et martyr (et non S. Étienne, diacre et premier martyr, comme l'écrit par mégarde M. Jakobson ¹). Ici encore, il convient de rappeler quelques sanctuaires qui lui étaient dédiés : en Bohême, l'église cathédrale de Litoměřice, et un autel du premier monastère bénédictin en ce pays, celui de Břevnov, près de Prague, fondé par S. Adalbert en 993 ; en Moravie, le monastère de Hradiště, fondé en 1078, sous le roi Vratislav, par son frère Othon d'Olomouc et la femme de ce dernier, Euphémie, fille du roi de Hongrie André, lui-même gendre du grand-prince de Kiev, Iaroslav le Sage.

e. Passion de S. Georges (éditée par A. Veselovskij). Ce texte peut être mis en rapport avec la basilique érigée en l'honneur du martyr, au château de Prague, par le second fils de S^{te} Ludmila, le duc Vratislav († vers 920).

f. Vie de S. Clément, pape et martyr. Elle vint doubler le « corpus » clémentin, en langue slavonne, déjà existant ; celui-ci compre-

¹ Ibid., p. 44.

naît, sous forme abrégée, le récit de l'invention des reliques, composé en grec par S. Cyrille, un panégyrique en prose et un hymne en vers.

g. Pour clore ce bilan de l'activité des traducteurs en Bohême aux x^e-xi^e siècles, citons enfin, représentée cette fois par une recension serbe, la traduction slavonne de la Vie latine de S. Benoît de Nursie. Et mentionnons, dans le même ordre d'idées, la version, d'origine tchèque également, que contient un manuscrit russe, de la règle de Saint-Boniface, du nom du monastère romain où S. Adalbert reçut sa formation religieuse, comme nous le verrons.

Les critères permettant d'attribuer à la principauté de Bohême le rôle d'intermédiaire dans la transmission de ces pièces sont divers : choix des sujets, qui en trahit l'origine (patronages de princes, dédicaces d'églises, culte attesté en outre par des prières venues d'Occident ¹ et nommant par exemple S. Guy, S. Clément, S. Benoît) ; bohémissmes que l'on décèle, parfois malaisément, sous le texte russifié ² (ils apparaissaient davantage dans les anciennes copies) ; tics de fabrication qui portaient déjà Sobolevskij à faire honneur du gros de cette activité traductrice à un seul interprète.

Ces différents indices sont renforcés par l'analogie que crée l'existence d'une autre classe de documents, qu'il nous faut maintenant aborder : les œuvres hagiographiques qu'on a tout lieu de croire originaires de Bohême et qui ont émigré en Russie de Kiev.

Il s'agit avant tout, on s'en doute, de la Vie de S^{te} Ludmila († 921) et de celle du petit-fils de cette princesse, S. Wenceslas († 929).

Le texte slaven de la Vie de S^{te} Ludmila n'a pas été retrouvé, mais il en subsiste des vestiges de deux espèces : 1) la notice du synaxaire russe (ou « prologue »), qui en est un extrait ; 2) une version latine, commençant par les mots : *Fuit in provincia Bohemorum* (BHL. 5026-5027), faite en Bohême au xi^e siècle ; le manuscrit qui nous l'a gardée sous sa forme la plus ancienne contient aussi la Chronique de Sázava, monastère dont il sera traité ci-dessous.

Quant à la Vie de S. Wenceslas, dite « première » pour la distinguer d'une « seconde » dont nous aurons à reparler bientôt, outre l'extrait

¹ M. Dvorník attache plus d'importance à la traduction de ces prières qu'à celle des pièces hagiographiques qui ont retenu notre attention : t. c., pp. 326-329, 344. Devrait entrer en ligne de compte également, dans un inventaire complet, la traduction des apocryphes, homélies, etc.

² Jakobson note : « Sometimes it is difficult to localize either the language of an Old Church Slavonic text or the work itself, for the unity of the Old Church Slavonic linguistic and literary pattern often gained the upper hand over regional particularities. The efforts of some Russian scribes in the eleventh century to maintain what they observed to be the pure canon of Old Church Slavonic language and spelling, avoiding any Russianisms, were so successful that the problem of the origin of some of their manuscripts is a hard nut for students to crack » (*The Kernel*, p. 40).

qu'on en lit également dans le synaxaire, nous en possédons deux recensions, l'une en croate, l'autre, la meilleure, en russe.

Il faut chercher dans l'entourage des princes l'auteur de ces deux Vies. De fortes présomptions désignent le prêtre Paul, desservant de l'église Notre-Dame à Prague (la première église de rite slavons qu'ait connue cette ville), et confesseur des saints; ce personnage fait une discrète apparition aux pages des deux écrits, qu'il aurait rédigés dans la décade qui suivit le trépas de chacun des héros.

La « seconde » Vie de S. Wenceslas vient à son tour confirmer avec éloquence la thèse de l'origine bohémienne de nombreuses traductions, en slavons, de textes occidentaux. Composée en effet, vers 980, par Gumpold, évêque de Mantoue, cette Vie latine (*BHL.* 8821-8822) fut dotée en Bohême d'une version slavonne; c'est cette version, russifiée, qu'en 1904 N. Nikolskij a retrouvée¹ dans deux manuscrits tardifs (xv^e et xvi^e siècles) de Saint-Petersbourg et de Kazan, dont certains ne craignent pas de faire remonter au x^e siècle le lointain ancêtre, écrit dans l'alphabet glagolitique alors d'usage en Bohême. Autant, sinon plus, que d'une version, il semble qu'on soit en droit de parler d'un remaniement, où ont pris place nombre de détails qui ne pouvaient être connus qu'en Bohême. Nous reviendrons à cette œuvre quand il s'agira d'examiner l'influence qu'elle a eue sur la Vie des SS. Boris et Gleb, par le moine Nestor.

Signalons enfin une dernière Vie qui, vraisemblablement, n'a pu arriver en Russie que par la Bohême. C'est celle de S. Méthode († 885), composée en Moravie par un de ses disciples aussitôt après sa mort. Inexistante en Bulgarie comme en Serbie, ce n'est que dans des manuscrits russes qu'on l'a trouvée; le plus ancien d'entre eux, datant du xiii^e siècle, est celui où figurait la Passion de S. Guy, que nous avons rencontrée ci-dessus. La Vie de Constantin-Cyrille († 869) au contraire, écrite en Moravie avant 880, était connue en Bulgarie, où l'avaient apportée les disciples de S. Méthode après leur expulsion de Moravie (885); et c'est de là qu'avec l'ensemble des écrits slavons d'origine bulgare, aux x^e et xi^e siècles, elle prit le chemin de la Russie.

Ayant ainsi dressé un inventaire de l'apport tchèque à la Russie de Kiev, sous forme de produits, les uns transformés, les autres extraits du fonds propre, il nous faut à présent, sous peine d'être par trop incomplet, faire état, au moins succinctement, de l'apport indirect que constitue l'influence exercée par des œuvres de provenance bohémienne sur l'ancienne littérature russe, l'hagiographie en particulier.

Nous nous bornerons à trois maîtresses pièces de cette littérature, toutes trois attribuées au moine Nestor: la *Première Chronique*

¹ Avant de la publier en 1909.

russe ¹, la Vie de S. Théodose Pečerskij, la Vie des SS. Boris et Gleb.

C'est surtout M. Jakobson ² qu'il convient de féliciter pour la pénétration avec laquelle il établit des rapprochements entre, d'une part, la plus ancienne chronique tchèque-latine à laquelle on puisse remonter, traitant de la Mission morave ainsi que de ses répercussions en Bohême, et, d'autre part, certaines sources slavonnes, en particulier le passage de la *Première Chronique* relatif aux frères de Thessalonique, apôtres des Slaves. Cette plus ancienne chronique tchèque, M. J. la reconstruit, pour ainsi dire, à partir de deux autres pièces, rangées communément parmi les Vies de S^{te} Ludmila, qu'il considère comme en représentant deux états ultérieurs : la première, appelée *Legenda Bodecensis* (BHL. 5031) ³, du nom du couvent de Böddekken où fut copié, sur un manuscrit du XI^e-XII^e siècle, le codex du XV^e siècle qui nous l'a transmise ⁴ ; la seconde, plus tardive, connue sous l'appellation de *Legenda Christiani* (BHL. 5028-5029) ⁵.

Il n'accorde en revanche que fort peu de considération au texte *Diffundente sole* (BHL. 5030), dans lequel, avec Pekař ⁶ et les anciens Bollandistes, il voit un remaniement abrégé de la *Legenda Christiani* ; avec Vilikovský, il en abaisserait volontiers la composition jusqu'au XIV^e siècle, contrairement à Chaloupecký ⁷ et à Ur-

¹ Sur le *Povest vremennyh let*, voir, parmi les ouvrages récents : *The Russian Primary Chronicle. Laurentian Text. Translated and edited by S. H. Cross and O. P. SHERBOWITZ-WETZOR*, Cambridge, Mass., [1953], 313 pp., cartes et dépliants (= *The Mediaeval Academy of America*, 60). On sait de reste que l'attribution du *Povest* à Nestor est une question débattue. L'ouvrage que nous venons de citer la rejette, en raison des divergences que présentent la *Chronique* d'une part et de l'autre les Vies dont Nestor est certainement l'auteur. Mais ce point n'importe pas à notre sujet.

² *Minor Sources*, p. 39-62.

³ Éd. V. CHALOUPECKÝ, *Prameny X. století legendy Kristiánovy o svatém Václavu a svaté Ludmile* (= *Svatováclavský Sborník*, t. II, 2, Prague, 1939), p. 523-537 ; cf. *Acta SS.*, Mart. t. II, p. *24-*25.

⁴ Ce codex, le Monasteriensis 23 (*Catal.* 214, IV), a péri en 1945.

⁵ Éd. J. PEKAŘ, *Die Wenzels- und Ludmilalegenden und die Echtheit Christiani* (Prague, 1906), p. 88-125.

⁶ Op. c., p. 72 : « Diffundente sole ist, wie schon die Bollandisten richtig erkannt haben, ein oft wörtlicher Auszug aus Christian (u. zw. schon von seinem ersten Kapitel beginnend), erweitert durch lange, rhetorisch stilisierte Lobsprüche der Tugenden Ludmilas, der, wie es scheint, den Nonnen des Georgsklosters, wo die heij. Ludmila begraben war, gewidmet ist. » Cf. *Acta SS.*, Sept. t. V, p. 341, § 11.

⁷ T. c., p. 166. Jakobson voit dans ce vieillissement de la légende *Diffundente sole* le « main blunder » de l'étude de Chaloupecký, tout en lui sachant gré de l'avoir dissociée de l'homélie sur S^{te} Ludmila, *Factum est* (éd. CHALOUPECKÝ, t. c., p. 542-556). Nous dirons un mot, plus loin, de l'influence de cette homélie sur un passage de la *Chronique* de Nestor, relatif à S^{te} Olga.

bánek¹ qui l'assignent l'un aux environs de l'an 975, l'autre à la fin du XI^e siècle. Tâchant ainsi de reconstituer l'archétype slavons de cette ancienne chronique, M. J. en décèle aussi la source : une œuvre de tendance apologétique, dont il rapproche la rédaction des efforts entrepris vers 898-900 par le fils de Svatopluk, Mojmir II, en vue de restaurer, sous l'égide de Rome, l'organisation autonome de l'Église morave, violemment combattue par le clergé allemand ; et il identifie cette œuvre, traduite plus tard en latin, avec le *Privilegium moraviensis ecclesiae*, dont parle la *Chronique* de Cosmas, au chapitre xv².

Mais ce qui doit surtout nous retenir ici, ce sont les parallèles que M. J. se plaît à relever entre plusieurs données de cette tradition et les passages correspondants de la *Chronique* de Nestor, en dissonance parfois avec la vérité officielle des documents plus conformistes que sont les Vies des SS. Cyrille et Méthode. Il ne s'agit point, d'ailleurs, de rien diminuer du crédit qu'après les travaux de M. Dvorník on ne peut pas refuser à ces Vies, mais de leur apporter, tantôt une confirmation, tantôt un correctif, tantôt un complément, contribuant parfois à prouver le bien-fondé de telle ou telle conjecture judicieusement avancée. Il y a dans ces pages, difficiles à lire, une leçon de fine critique hagiographique. Mais nous ne pouvons entrer dans le détail.

Passons à une seconde œuvre de Nestor, sa Vie de S. Théodose Pečerskij († 1074). M. Číževskij, qui déplore le manque d'études traitant de la dépendance dont témoigne l'ancienne littérature russe par rapport à la littérature slavonne-tchèque, en matière de motifs, de thèmes d'inspiration (« motivische Abhängigkeit »)³, s'applique pour sa part à combler cette lacune en prenant sous sa loupe la Vie de Théodose. Les attaches ou parallélismes (« Anklänge », pour reprendre son terme favori) de cet écrit avec l'hagiographie grecque des moines palestiniens, principalement celle de S. Sabas, ne sont plus un secret pour personne ; à la Vie de ce dernier a été notamment empruntée l'expression fameuse : « Un ange terrestre, un homme céleste. » Mais il est certains « motifs », déjà mis en évidence par d'autres chercheurs, dont on n'avait point retrouvé d'équivalent dans cette hagiographie ; par ailleurs, ces thèmes auront une portée

¹ *Legenda t. zv. Kristiána ve vývoji předhusitských legend ludmílských i václavských a její autor*, t. I, 1 (Prague, 1947), p. 118-136.

² Ce même chroniqueur pro-latin cite encore un autre écrit : l'*Epilogus terrae Moraviae atque Bohemiae*. Tandis que Chaloupecký identifiait ce document avec la légende *Diffundente sole*, Jakobson le fait dériver probablement d'un ouvrage slavons du X^e siècle, de peu postérieur au prototype, slavons lui aussi, du *Privilegium*, mais antérieur aux Vies de S^{te} Ludmila et de S. Wenceslas avec lesquelles il forme une trilogie, sortie d'une seule plume, celle, nous l'avons dit, du prêtre Paul.

³ *Anklänge*, p. 71-72.

considérable dans l'évolution de la sainteté, telle qu'elle sera pratiquée et décrite en Russie. Deux épisodes, en particulier, de la jeunesse de Théodose semblaient, jusqu'ici, inédits : sa participation, de nuit, au travail de la moisson, en compagnie d'un serf ; la fabrication, à laquelle il s'emploie, aussitôt après, des pains devant servir au sacrifice de la messe. M. Č. a le mérite d'avoir découvert que, dans la littérature tchèque, ces deux actions n'étaient pas sans précédent : au chap. VIII de la Vie de Wenceslas par Gumpold, dont la version slavonne a été ci-dessus rappelée, on voit le prince travaillant, de nuit, à la moisson, et ensuite pétrissant, puis cuisant de ses mains les hosties. Nous souscrivons sans peine à la conclusion de M. Č. « dass wir es hier jedenfalls mit den Einwirkungen der Václavlegende zu tun haben ¹ ». Mais d'autres déclarations qu'il formule de manière trop systématique et suivant la pente d'un esprit enclin à généraliser ² appellent des réserves : « Bei den « Anklängen » müssen wir noch stärker als bei den Zitaten betonen, dass solche Parallelität der Motive und Episoden zwischen den Legenden Feodosijs und den Legenden der griechischen Heiligen *keinesfalls* den Wahrheitsgehalt der Legende Feodosijs in Frage stellt. Wir haben hier keine « Entlehnungen » aus den älteren Legenden, sondern « Konvergenzen ³ ». Malgré les explications qu'il donne, nous avons l'impression que M. Č. joue un peu sur les mots. De même lorsqu'il écrit : « Das Vorhandensein ähnlicher Erzählungen in der älteren Tradition erhebt für den russischen Hagiographen den Wert seiner eigenen Erzählung über jeden Zweifel : wenn von den älteren Heiligen N. N. genau dasselbe erzählt wurde, *was der russische Hagiograph von einem russischen Heiligen erzählen kann*, so wird dadurch für den Verfasser wie für den Leser die Frömmigkeit des russischen Heiligen in ihren konkreten Äusserungen ausser Zweifel gestellt ⁴. » M. Č. suppose un peu trop aisément que l'hagiographe pourrait parler de science propre, quand justement toute la question est de chercher d'où il tire ses informations. On en arrive bientôt, de la sorte, à des suppositions de ce genre-ci : « Vielleicht wurde der fromme Junge (Feodosij) zu manchen seiner Streiche, die seiner Mutter so viel Kummer bereiteten, durch dieselbe Lektüre angeregt, die später seinem Biographen, dem hl. Nestor, die literarischen Mittel in die Hand gab, um die Vita Feodosijs zu schreiben ⁵. » Ceci serait décidément faire la partie trop belle au biographe, et M. Č. n'est pas en définitive sans le remarquer.

¹ Ibid., p. 80.

² On constate cette même propension dans l'article *On the Question of Genres in Old Russian Literature*, où elle tend à gâter d'excellents principes qui sont émis et de non moins pertinentes observations qui sont faites.

³ *Anklänge*, p. 75. C'est nous qui soulignons, ici comme dans la citation suivante.

⁴ Ibid., p. 81.

⁵ Ibid., p. 85.

Hypothèse pour hypothèse, nous préférons celle qu'il énonce à la fin de son rapide examen de l'influence qu'a pu exercer la même Vie de Wenceslas, par Gumpold, sur celle des SS. Boris et Gleb, par Nestor ¹ (texte connu sous le nom de *Čtenie* [lecture], à ne pas confondre avec un *Skazanie* [récit] sur les mêmes martyrs ², qu'il faut encore distinguer de la narration que leur consacre la *Chronique* de Nestor) : « Es liegt übrigens auch die Vermutung nahe, dass der hl. Nestor 1094 die Reliquien (wohl Reliquienteile) der hl. Boris und Glěb nach Böhmen begleitete, wo sie bekanntlich an einem Altar des Sazavaklosters niedergelegt waren. Wer sollte zum Geleit dieser kostbaren Gabe Kievs an Böhmen gehören, wenn nicht ein Mann, der die Legende der beiden Heiligen bereits bearbeitet hatte oder mit dieser Bearbeitung beschäftigt war ? »

Comme dernier exemple de dépendance de la littérature russe par rapport à des modèles d'origine tchèque, et pour clore ce chapitre, citons ³ la trace qu'a laissée dans l'éloge funèbre de S^{te} Olga, à l'année 6477 (969) de la *Chronique* de Nestor, le prototype slavon, composé à la fin du XI^e siècle, de l'homélie en l'honneur de S^{te} Ludmila, aujourd'hui conservée en latin et qui commence par les mots *Factum est* ⁴. Là où l'homélie déclare : *Hec in terra Bohemie oritur, ut stella matutina, que solis iusticie, qui est Christus, quasi prenuncia, fidei lumine tenebras erroris effugabat...*, la notice de la *Première Chronique* répond, comme en écho : « Elle était le précurseur de la terre chrétienne, comme l'étoile du matin avant le soleil et comme l'aurore avant le jour. » Le parallélisme frappant des deux groupes de parents, grand-mère et petit-fils, éminents par le rang et la sainteté, Ludmila et Wenceslas, d'une part, Olga et Vladimir, de l'autre, invitait naturellement les esprits à se mettre en quête de parallélismes d'ordre littéraire.

Une dernière question était posée : quels furent les agents de ces échanges ? Le titre de l'étude de M. Dvorník : *Les Bénédictins et la christianisation de la Russie*, indique clairement la réponse qu'il entend y apporter. Cherchant d'abord qui a donné le branle au mouvement missionnaire tchèque en faveur des Russes, il est arrivé « à cette conclusion que ç'aurait pu être le premier évêque slave de Prague — succédant à l'évêque allemand Thietmar — S. Adalbert (Vojtěch), de la famille princière des Slavníks de l'Est de la Bohême ». Il aligne une série de faits et de circonstances dont l'enchaînement

¹ *Anklänge*, p. 82-84.

² Ce texte-ci, du moine Jacques, se réfère expressément à S. Wenceslas, ce qui n'est pas le cas du *Čtenie*.

³ *Anklänge*, p. 84. M. Dvorník (t. c., p. 345) se rallie à cette hypothèse, que se plaît aussi à mentionner M. Jakobson, *The Kernel*, p. 47.

⁴ D'après R. Jakobson, *The Kernel*, p. 46.

⁵ Voir ci-dessus, p. 433, note 7.

constitue en effet un sérieux argument à l'appui de sa thèse. En 982, Adalbert est évêque, une année après que l'État de Boleslav I^{er} et de son allié Slavnik est devenu voisin de l'État de Kiev. En 985, il reste seul évêque du territoire, l'évêché de Moravie ayant été supprimé par Rome ; et il peut se mettre à visiter la Slovaquie et à entamer l'évangélisation de la Hongrie, avec le soutien des centres de vie religieuse, qui ont survécu, il est permis de le supposer ¹, à la catastrophe de Moravie. Le conflit entre son frère Sobieslav, duc de la dynastie des Slavniks, et le duc de Prague Boleslav II, qui oblige Adalbert à quitter son diocèse, n'est en définitive pas désastreux pour son activité missionnaire. Du monastère bénédictin des Saints-Boniface-et-Alexis, à Rome, où il est entré en 990, il ramène, en 992, douze moines, et fonde, l'année suivante, l'abbaye de Břevnov, où son attitude bienveillante envers la liturgie slave — quoi qu'on ait pu en penser jusqu'il y a peu — a provoqué un courant favorable à l'expansion des lettres slavonnes. Plusieurs preuves en sont esquissées, dont les éléments figurent dans les pages qui précèdent. Après Břevnov, M. Dv. passe en revue d'autres établissements bénédictins de Bohême aux x^e et xi^e siècles : les monastères d'Ostrov et de Velíš, l'ermitage de Saint-Jean-sous-le-Rocher. Il s'arrête plus longuement à l'abbaye, de liturgie exclusivement slave, fondée vers 1032 par S. Procope, à Sázava. Foyer principal de rayonnement des lettres et de la liturgie slavonnes, elle n'en est pas le seul : l'abbaye de Hradiště, en Moravie, ne peut être passée sous silence. M. Dv. pousse ses investigations jusqu'en Hongrie, jusqu'en Pologne même : elles ne font que renforcer sa conviction.

La démonstration s'achève par le relevé des noms de saints ayant partie liée avec l'Ordre bénédictin, qui sont invoqués dans les prières traduites du latin et retrouvées en Russie — nous y avons déjà fait allusion ² — : aux côtés de S. Benoît de Nursie figurent S. Magnus, fondateur de la cellule d'où sortira le monastère de Fuessen en Souabe ; S. Botulphe, fondateur d'Ikanhoé ; S. Martin de Tours, fondateur de Ligugé ; S. Adalbert de Prague ; S^{te} Walburge, abbesse d'Heidenheim. C'est à Sázava que M. Dv. après Sobolevskij situe le centre de traduction comme de diffusion de ces prières.

Une autre liste de noms est également impressionnante, celle des saints dont les reliques furent déposées dans deux autels de cette abbaye, en 1095 ; elle illustre le baiser de paix que se donnaient encore à ce moment et en cet endroit (bien après 1054 !) l'Occident et l'Orient. Nous croyons ne pouvoir mieux clore cet aperçu qu'en la citant, d'après la Chronique de Sázava, d'autant qu'on y retrouve bon nombre de personnages qui nous ont occupé : *Deinde tertia die, quod est XVII Kal. Novembris, consecrata sunt duo altaria, unum a*

¹ Voir aussi, à propos de cette survie, l'article déjà cité d'O. Odložilík : *From Velehrad to Olomouc*, portant en sous-titre : *A Study in Early Moravian History*.

² Ci-dessus, p. 431.

*dextris, in quo continentur reliquiae sancti Martini, sanctorum Iohannis et Pauli, sancti Tiburtii martyris, sancti Glebii et socii eius, sanctorum Benedicti, Iohannis, Ysaac, Mathaei, Christiani, sancti Nicolai, sancti Ieronimi, sancti Uodalrici, sancti Fortunati, sancti Adolphii, sancti Lazari ; aliud altare a sinistris, in quo continentur reliquiae sancti Stephani protomartyris, sancti Andreae, sancti Thomae, apostolorum, sancti Clementis papae et martyris, sancti Georgii martyris, sancti Pantaleonis martyris*¹.

Ceci, nous l'avons dit, se passait en 1095. Cette même année, hélas, ou l'année suivante, voyait l'expulsion définitive des moines indigènes de Sázava et l'anéantissement complet de leurs livres slaves². Lequel entraînait, parmi bien d'autres conséquences fâcheuses, l'obligation pour nos savants de recourir à tant de conjectures.

Paul DEVOS.

¹ *Fontes Rerum Bohemicarum*, t. II (1874), p. 251-252.

² *Ibid.*, p. 250 : ... *et libri linguae eorum deleti omnino et disperditi nequaquam ulterius in eodem loco recitabuntur.*

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Pio FRANCHI DE' CAVALIERI. *Note agiografiche*, fasc. 9. Cité du Vatican, Biblioteca Vaticana, 1953, vii-253 pp. (= *Studi e testi*, 175).

En dépit de ses quatre-vingt-six ans d'âge et de ses yeux à demi éteints (préface, p. v), M. Pio Franchi vient de donner au monde savant deux nouveaux ouvrages de grande valeur : les *Constantiniana*, sur lesquels nous comptons revenir l'an prochain, et le fascicule 9 de ses *Note agiografiche*. Ce dernier volume, digne couronnement d'une laborieuse et féconde carrière vouée à nos études, consacre de manière définitive l'incontestable maîtrise de l'auteur dans le double domaine de l'hagiographie grecque et latine. Il se compose de quatre mémoires, rédigés de 1937 à 1947 par le doyen des « scrittori » de la Vaticane et préparés naguère pour l'impression par les soins diligents du R. P. M.-Hyacinthe Laurent, O. P., à qui nous étions déjà redevables d'une très utile notice bibliographique : *L'opera scientifica di S. E. Pio Franchi de' Cavalieri* (dans la *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. 3, 1949, p. 263-272).

Voici d'abord (p. 1-46) d'érudites recherches sur la prison Mamertine, où S. Pierre et plusieurs autres martyrs auraient été enfermés, s'il fallait en croire les légendes romaines. Par une confusion que P. F. est le premier à dénoncer, on a identifié la *custodia Mamertini*, souvent qualifiée de *privata*, avec le *carcer Tullianus* ou *publicus*, de sinistre réputation. Elle en était voisine, mais distincte, et servait à la détention des prévenus, non à celle des condamnés. C'est là que le prince des apôtres aurait baptisé les deux policiers préposés à sa garde. Procès et Martinien, martyrs authentiques, appartiennent, selon toutes les vraisemblances, à la persécution de Dioclétien ; mais l'hagiographe du *vi*^e siècle n'a pas hésité à les reculer de deux cent cinquante ans jusqu'à l'époque de Néron. Leur Passion (*BHL*. 6947), dont il n'existait pas encore d'édition critique, est soumise par P. F. à un examen minutieux et comparée notamment au récit du pseudo-Lin (*BHL*. 6655). Elle est ensuite publiée d'après cinq manuscrits de la Vaticane, un de Paris et un du Mont-Cassin (p. 47-52).

Le second mémoire, le plus long du volume, a pour objet l'analyse détaillée (p. 53-136) et l'établissement du texte (p. 137-165) de la Passion de S. Philippe, évêque d'Héraclée en Thrace (*BHL*. 6834-

6835). Ce texte latin représente pour nous un *μαρτύριον* perdu ; mais il en est, d'après P. F., une amplification oratoire, avec de-ci de-là des omissions ou des abrègements, plutôt qu'une traduction fidèle. L'original devait être un document de bon aloi — c'était aussi l'avis du P. Delehaye — bien qu'on y relève un petit nombre d'emprunts à la *Passio Pionii* (BHG. 1546). Aux cinq copies anciennes qui ont été collationnées en même temps que les éditions antérieures il serait sans doute possible d'ajouter d'autres témoins de la tradition, comme, par exemple, le tome III du légendier d'Arnstein, transcrit au début du XIII^e siècle (auj. codex Harleianus 2802, au British Museum). Mais les variantes qu'on pourrait glaner dans ce manuscrit n'auraient aucune importance, vu qu'il est étroitement apparenté au Bruxellensis 206, dont s'est servi l'éditeur.

Le dossier des SS. Juventin et Maximin, principalement l'homélie de S. Jean Chrysostome BHG. 975, fournit à P. F. l'occasion de remarques vraiment précieuses (p. 167-200). Le célèbre prédicateur était né trop tard pour avoir pu connaître les deux martyrs de Julien l'Apostat ; mais il tenait ses renseignements de la tradition locale et de témoins encore vivants. Théodoret, au contraire, résume une Passion perdue, où l'attitude de l'empereur était déjà toute déformée. Quant au chroniqueur Jean Malalas (VI^e siècle), il métamorphose les deux héros chrétiens en rebelles insolents. Nous lui devons pourtant deux indications utiles : 1^o les dépouilles de Juventin et Maximin reposaient dans le sanctuaire appelé *Κοιμητήριον* ; 2^o le peuple d'Antioche les avait surnommés *Γεντίλιοι*. Cette épithète caractéristique permet à P. F. de conclure que les deux saints, officiers de la garde, faisaient partie du régiment des *Gentiles* ou « Étrangers ». Leur Passion grecque, d'autre part, a dû servir de modèle à l'hagiographe byzantin qui a fabriqué de toutes pièces la légende des SS. Serge et Bacchus.

« S. Cirillo vescovo di Gortina e martire » : tel est le titre de la dernière étude (p. 201-229). On y trouvera, avec l'édition du court *μαρτύριον* (BHG. 467), établie sur les deux seuls manuscrits connus, le Vatopedinus 84 et le Vaticanus 1667, un commentaire aussi neuf que perspicace de cette Passion oratoire et trop négligée. A la suite de P. F., on admettra dorénavant que l'auteur du panégyrique, comme aussi les abrégiateurs du synaxaire, ont eu sous les yeux un récit ancien et digne de foi, que S. Cyrille fut réellement évêque de Gortyne, qu'il souffrit le martyre le 9 juillet 304 et fut enseveli à Rhaxos, non loin de sa ville épiscopale. La date de sa mort est marquée avec toute la précision voulue au début du § 4 de la Passion : le 7 des ides de juillet, un dimanche, tandis que l'intitulé du morceau indique dans les deux manuscrits la date de culte : 15 juin. Si le P. Delehaye, au lieu de se laisser rebuter par la rhétorique du prologue, avait relu le document avec la même attention que son vieil ami romain, il aurait sans doute reconnu comme lui, au martyrologe hiéronymien, dans le Cyrille du 9 juillet, l'évêque martyr de Crète, qui est d'ailleurs inscrit à cette même date dans plusieurs synaxaires.

Bien qu'en terminant sa préface, P. F. « prenne congé pour toujours des études qui ont formé l'occupation principale de sa longue vie », nous voulons espérer qu'un dixième fascicule de ses incomparables *Note agiografiche* paraîtra bientôt. Il nous apportera, entre autres joyaux, l'édition princeps de la Passion grecque des SS. Xyste et Laurent (*BHG.* 976-977), dont le texte, basé sur quatre bons manuscrits du x^e siècle, est déjà prêt à paraître (p. 42, note 4) et sera inséré dans une recherche d'ensemble sur toutes les rédactions grecques et latines, y compris la légende de S. Polychronius et de ses compagnons.

F. HALKIN.

Angelo MERCATI. *Saggi di storia e letteratura*, t. I. Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1951, 436 pp.

Alberto VACCARI. *Scritti di erudizione e di filologia*, t. I. Ibid., 1952, XLVI-395 pp.

Parmi les ecclésiastiques érudits dont les recherches d'histoire et de philologie religieuses ont fait honneur à la science italienne au cours du dernier demi-siècle, il faut assurément placer au premier rang Mgr Ange Mercati, préfet des archives vaticanes, et le R. P. Vaccari, professeur d'exégèse et d'histoire de l'exégèse à l'Institut biblique pontifical. Aussi ne peut-on qu'applaudir sans réserve à l'initiative prise par Mgr Jos. De Luca d'offrir à ces deux vétérans de nos études un recueil de leurs articles dispersés de-ci de-là dans d'innombrables tomes de revues ou de mélanges. Les deux volumes parus font partie de la collection *Storia e letteratura*, où ils portent respectivement les numéros 34 et 42.

Les « essais » de Mgr A. Mercati ont été répartis en deux sections, l'une d'histoire régionale centrée sur Reggio Emilia, patrie de l'auteur, l'autre plus générale. La première, seule imprimée à ce jour, ne comprend pas moins de 36 titres ; de brèves notes s'y mêlent à d'amples dissertations. Partout, les documents d'archives ont permis à l'heureux fouilleur de préciser nos connaissances ou de redresser les erreurs de ses devanciers. Nous ne reviendrons pas ici sur deux mémoires qui ont déjà été recensés avec éloge dans nos *Analecta*, 46 (1928), 409-410, et 66 (1948), 356. Mais nous en signalerons six autres qui intéressent également l'hagiographie.

Dans les *Frammenti matildici* (p. 17-25) on trouvera, sur les relations entre S. Anselme et la comtesse Mathilde, des renseignements qui semblent avoir échappé aux historiens de l'archevêque de Cantorbéry. A propos de l'histoire littéraire de Reggio Emilia, l'attention est attirée (p. 90-91) sur des écrits interpolés, sinon inventés, par le faussaire Alphonse Ciccarelli († 1583) : Translation de S. Augustin (*BHL.* 800) et Vie des SS. Ptolémée et Romain martyrs de Nepi (*BHL.* 6984). Plus loin (p. 102), on remarquera une hypothèse plausible sur l'origine de la transformation de S. Maxime de Riez en un évêque de Reggio et d'utiles références sur le vol des reliques d'un autre homonyme, S. Maxime de Cittanova en Istrie. L'identité de *Βίσιαντρον*, dans l'opuscule de Georges de Chypre, et de Pietra Bismantova au sud de Reggio avait

été démontrée dès 1921 par Mgr M. (p. 125-132) ; elle a été redécouverte en 1939 par E. Honigsmann (*Le Synekdomos d'Hiéroklos*, p. 54), grâce au même passage de la *Vita Bertulfi*. Le pape Grégoire VII séjourna durant presque tout le premier semestre de l'année 1077 dans les environs de Reggio, notamment à Canossa et à Carpineti ; en venant de Rome, il dut faire un détour jusqu'à Lucques pour y soutenir l'évêque S. Anselme contre les chanoines de sa cathédrale (p. 249-255). A six lettres inédites de Muratori — la dernière s'en prend avec vivacité aux « fanatiques » promoteurs de l'Immaculée Conception, taxée d'hérésie comme contraire à l'Écriture et à la Tradition — est jointe une réédition, d'après la rédaction originale définitive, du commentaire de Muratori sur l'opuscule de Benoît XIV concernant la réduction des fêtes chômées ; on n'y relira pas sans profit ce que l'illustre historien modenais écrivait, en 1743, des quatre grandes « feste popolari » de Modène : celles des SS. Antoinne, Roch et Homobon, et la Translation de S. Géminien (p. 300).

Le premier recueil des *opere minori* du P. Vaccari ne contient qu'une quinzaine d'études, précédées de deux introductions signées par Mgr De Luca et par l'auteur (pp. VII-XIX et XXXV-XLVI) et d'une bibliographie qui va de 1910 à 1951 (p. XIX-XXXIV). Le sous-titre du volume en indique bien le contenu : *Filologia biblica e patristica*.

Nous y relevons 1° dans l'article consacré au didascalée d'Alexandrie, « première ébauche d'université catholique », les mentions de Pantène et de Grégoire le Thaumaturge (p. 73-96) ; 2° une note sur l'épithète d'ἐπιστήθιος réservée à S. Jean l'Apôtre (p. 97-98) ; 3° une importante dissertation sur Hésychius de Jérusalem (p. 165-206), exégète qui fut aussi hagiographe (cf. *BHG.*, p. 294) et qui est inscrit au 28 mars dans quelques synaxaires — mais non dans le « ménologe de Basile », comme il est affirmé p. 184 (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. XXIII-XXVI et 568) — ; 4° des recherches relatives à *La Bibbia nell' ambiente di S. Benedetto* (p. 257-281), où il est question de S. Germain de Capoue et de son successeur S. Victor, de l'abbé S. Ceolfrid et de son maître S. Benoît Biscop, et surtout de Cassiodore ; enfin 5° un beau travail inédit sur les traductions italiennes, principalement manuscrites, des fameuses *Meditationes de vita Christi* longtemps attribuées à S. Bonaventure (p. 341-378). De bonnes tables terminent ce tome I^{er}, sans attendre les suivants, où nous aurons le plaisir de retrouver — bientôt, espérons-le — les articles proprement hagiographiques du savant bibliste italien.

F. HALKIN.

Barnabé TZORTZATOS. Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἀποστόλου Βαρνάβα. Athènes, 1953, 55 pp., frontispice.

Mgr AGATHONIQUE, métropolitain de Calabryta. Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Ἀγαθονίκου. Athènes, 1953, 64 pp., frontispice.

Denys PSARIANOS. Ἀκολουθία καὶ βίος τῆς ὁσιομάρτυρος τοῦ Χριστοῦ μητρὸς ἡμῶν Φιλοθέης τῆς Ἀθηναίας. Athènes, 1953, 80 pp., illustrations.

Imprimées sur beau papier et présentées avec goût, ces trois acolouthies prouvent à l'évidence que le culte des saints, loin d'être

mort ou moribond dans l'Église de Grèce, y jouit actuellement d'une faveur nouvelle. On ne se contente plus de reproduire telles quelles, à l'usage d'un public populaire, les plaquettes bon marché du temps jadis. On s'ingénie à corriger les textes au point de vue de la langue et de la métrique ; on les retouche et les complète au besoin, en s'aidant de manuscrits anciens ; on se soucie même de la critique historique, sinon dans la teneur de l'office, du moins dans les introductions ou les notes biographiques.

Pour rédiger son acolouthie de S. Barnabé, l'archimandrite B. Tzortzatos n'a pas consulté moins de 23 manuscrits, s'échelonnant du ^x^e au ^{xvii}^e siècle. La Vie de l'apôtre qu'il a mise en tête de l'opuscule (p. 9-14) s'inspire d'abord — cela va de soi — du livre canonique des Actes. Mais les « traditions » invoquées ensuite pour raconter son martyre et l'invention de son corps ne méritent aucune créance ; cf. *Anal. Boll.* 26 (1907), 235-236 ; H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*² (1933), pp. 85 et 226.

L'acolouthie du martyr Agathonique (22 août) a été complétée, à la demande du métropolite de Calabryta, par le moine athonite Gerasime Micragiannanités, déjà connu par une série de travaux du même genre. L'éditeur y a ajouté une notice historique (p. 36-37), suivie de trois textes anciens : une recension inédite de la Passion, tirée du codex Ω 154 de Lavra (p. 39-45), l'éloge composé par Anastase Quaestor (*BHG.* 42) et le panégyrique dû à Philothée de Selymbria (*BHG.* 43). Au sujet de ce dernier document, que Mgr Agathonique a copié dans Migne, on regrettera que les lacunes des éditions existantes n'aient pas été comblées soit d'après le Nanianus 309 (auj. Marcianus II. 168, à Venise), qui avait servi à Mingarelli, soit d'après le n° 53 du fonds *της Παναγίας* de Halki (auj. au patriarchat du Phanar, à Istanbul).

La Vie et l'office de S^{te} Philothée d'Athènes († 1589), entièrement rajeunis et notablement améliorés par les soins de Mgr Psarianos, protosyncelle de l'archevêché, sont précédés d'une introduction (p. 7-11), où le professeur N. Tomadakis, byzantiniste distingué, indique la bibliographie du sujet, expose brièvement son avis sur les points controversés (notamment sur le martyre de la sainte) et souligne avec complaisance les mérites d'ordre social et patriotique de la pieuse fondatrice.

F. HALKIN.

G. CERIANI, A. CALDERINI, E. CATTANEO, A. ANNONI, E. ARSLAN, L. CREMA, E. TEA. *La Basilica di S. Babila (Concilium Sanctorum San Romano)*. Milan, 1952, gr. in-4°, 222 pp., 27 pl., dont une en couleurs, fig. et plans.

Alberto DE CAPITANI D'ARZAGO. *La « chiesa maggiore » di Milano : Santa Tecla*. Milan, Ceschina, 1952, xii-192 pp., 12 pl. et 52 fig. hors texte (= Istituto di studi romani, Sezione lombarda, *Ricerche della Commissione per la Forma Urbis Mediolani*, 6).

Richard KRAUTHEIMER. *Corpus basilicarum christianarum Romae*, vol. I, fasc. 4. Cité du Vatican, P. Istituto di archeologia cristiana,

1953, in-folio, p. 217-327, fig. 131-168, pl. xxx-xl (= *Monumenti dell' antichità cristiana*, 2^e série, t. II).

A l'occasion du dix-septième centenaire de S. Babylas, évêque d'Antioche et martyr sous Dèce, l'abbé G. Ceriani, professeur au séminaire de Milan et curé de San Babila, a eu l'heureuse idée de publier, avec une préface générale signée par lui, un ouvrage collectif sur le passé de sa paroisse, ainsi que sur le saint dont elle porte le nom. Le volume jubilaire, un grand in-quarto luxueusement illustré, est dû à six collaborateurs, dont cinq étudient respectivement le cadre archéologique, l'architecture, les chapiteaux, les chapelles latérales et les arts mineurs dans la basilique, tandis que le dernier, le chanoine Cattaneo, s'est réservé la part du lion : l'histoire du titulaire et celle du monument (p. 33-156). Son importante contribution — avouons-le tout de suite — nous a quelque peu déçu.

On y trouvera sans doute pas mal de renseignements utiles et parfois inédits, notamment sur les développements du culte, sur les mentions de l'église dans les documents d'archives et sur les confréries établies à San Babila. Mais les pages consacrées à la biographie du saint patron laissent à désirer : loin d'être analysées et classées avec soin, les pièces qui forment son dossier ne sont même pas énumérées. On peut se demander si l'auteur a lu les *Passions grecques* et pourquoi il n'a pas indiqué exactement de quel texte latin il publie une traduction « un peu libre » (p. 36). D'autre part, son hypothèse sur le sens des mots *Councilum Sanctorum*, par lesquels on désigna longtemps l'église Saint-Romain, nous paraît assez risquée : il s'agirait de la résidence principale des missionnaires orientaux qui auraient assuré l'administration religieuse de la ville après l'invasion des Lombards (p. 58). Et qui admettra, en dépit des parallèles bibliques et liturgiques invoqués en note (p. 64), qu'*habitaaculum* signifie « église » et non « habitation » dans le passage où le chroniqueur Landolfe rapporte les exploits du clerc Nazarius Muricula en 1096 : *ad ecclesiam sancti Babile et sancti Romani... volavit, ... ibi habitavit et novum habitaculum aedificavit* (éd. C. CASTIGLIONI, 1934, p. 25) ? Il est donc téméraire d'attribuer à Nazarius la fondation de Saint-Babylas, d'autant que le sanctuaire existait avant son arrivée. Dans son testament (reproduit p. 126), le personnage ne revendique d'ailleurs nullement le titre ou les droits d'un fondateur de l'église ; il s'en déclare simplement *officialis*.

La monographie posthume du marquis De A. Capitani d'Arzago († 1948) a pu voir le jour grâce aux soins pieux du professeur Bognetti et du chanoine Cattaneo. L'histoire de la basilique, qui en forme la première partie, avait été entièrement rédigée par l'auteur, tandis que la description des fouilles de 1943, à peine ébauchée dans le manuscrit, a dû être remplacée par une réédition des « Cenni introduttivi » publiés en 1944 dans les *Mélanges Giussani*. D'utiles appendices ont été ajoutés pour compléter l'ouvrage. C'est en creusant un abri sous la Piazza del Duomo qu'on découvrit — pour les démolir aussitôt — les restes d'une basilique paléochrétienne à cinq nefs, située à l'ouest de la cathédrale actuelle et presque dans le

même axe. Les archéologues milanais y ont reconnu l'*ecclesia maior* dont il est déjà question dans les écrits de S. Ambroise.

A l'aide de toutes les sources anciennes encore disponibles, le professeur De C. s'ingénie à montrer que cette *basilica nova, intramurana*, incendiée et reconstruite au milieu du v^e siècle, resta la seule église-mère du diocèse jusqu'à l'époque carolingienne. Ce n'est qu'en 836 qu'une seconde cathédrale fut élevée, plus à l'est, et appelée Sainte-Marie-Majeure; de proportions moins vastes, elle fut bientôt réservée aux offices des mois d'hiver et qualifiée d'*hiemalis*, en même temps que l'ancienne recevait l'appellation d'*aestiva*. Quant au titulaire de l'*ecclesia maior*, c'était d'abord et uniquement le Sauveur. Si l'on rencontre dès la fin du viii^e siècle le nom de Sainte-Thècle, associé parfois (à partir du x^e) à celui de Sainte-Pélagie, il n'en faut pas conclure avec l'auteur que la cathédrale fut dédiée à ces deux martyres; la présence de reliques au maître-autel suffit à expliquer la nouvelle dénomination populaire: *ecclesia Salvatoris que nunc dicitur Sancte Tegle* (M. MAGISTRETTI et U. MONNERET DE VILLARD, *Liber notitiae sanctorum Mediolani*, 1917, col. 338, 340; cf. 383).

Du *Corpus* des basiliques anciennes de la Rome chrétienne, entrepris en 1937 par R. Krautheimer (cf. *Anal. Boll.* 56, 383-385; 61, 258-259), le quatrième fascicule vient de paraître. Il clôt le premier volume et contient une notice archéologique sur les églises suivantes: Sainte-Françoise-Romaine (p. 219-241), Saint-Georges au Vélabre (p. 242-263), Saints-Jean-et-Paul (p. 265-300), Saint-Jean à la Porte Latine (p. 301-316) et Saint-Grégoire (p. 317-323), sans parler des quelques lignes consacrées au petit sanctuaire de Sainte-Félicité in Thermis (p. 218).

Il n'est pas nécessaire de répéter ici les éloges décernés précédemment aux fascicules 1 à 3. Mais on nous permettra de regretter une nouvelle fois que l'auteur, généralement si bien informé, n'ait pas pris la peine de lire l'*Étude* du P. Delehaye sur le *légendier romain* (Bruxelles, 1936). Il y aurait vu que les arguments par lesquels on démontre le caractère absolument légendaire de la Passion des SS. Jean et Paul sont indépendants des découvertes archéologiques et n'ont donc rien perdu de leur force ou de leur rigueur (cf. *Comm. martyr. rom.*, 1940, p. 256). D'autre part, il n'est pas exact qu'au synode de 499 il n'y ait eu qu'un prêtre du *titulus Byzantiae* (p. 298): Asellus et Agathon ont tous deux signé les actes en cette qualité (*M. G.*, Auct. antiq., t. XII, p. 413).

Deux autres volumes sont prévus pour achever la description des basiliques paléochrétiennes. On annonce en outre un quatrième volume de synthèse générale. Nous souhaitons de tout cœur à R. K. de pouvoir mener à bon terme son splendide recueil des *Basiliche cristiane antiche di Roma*.
F. HALKIN.

A. GRILLMEIER, H. BACHT. *Das Konzil von Chalkedon*, t. II: *Entscheidung um Chalkedon*. Wurzburg, Echter-Verlag, 1953, xiv-967 pp.

Le tome I^{er} de cette monumentale « Encyclopaedia Chalcedonensis » a paru en 1951, pour le quinzième centenaire du fameux concile (cf. *Anal. Boll.* 70, 351-354). Voici le tome II, plus volumineux

encore — il compte près de mille pages — et non moins intéressant. Des vingt-deux articles qui y sont réunis, quatre sont rédigés en français, un en anglais et un en espagnol. Tous ont pour auteurs des théologiens ou des historiens compétents. Citons, entre autres, le professeur A. Michel, de Freising, le chanoine G. Bardy, de Dijon, le P. E. Herman, ancien recteur de l'Institut oriental, à Rome.

A notre point de vue, la contribution la plus importante est sans doute celle d'un des deux directeurs de l'entreprise, le P. BACHT : *Die Rolle des orientalischen Mönchtums in den kirchenpolitischen Auseinandersetzungen um Chalkedon (431-519)*. Elle met en un relief saisissant (p. 193-314) le rôle souvent capital joué par les moines de Constantinople, de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte dans les luttes politico-religieuses des v^e et vi^e siècles ; ce phénomène étrange, elle s'efforce de le comprendre et de l'expliquer en soulignant 1° le nombre prodigieux des moines en Orient ; 2° leur cohésion relative soit autour d'exarques ou archimandrites chargés de leur direction générale, soit dans la dépendance immédiate du patriarche d'Alexandrie ; 3° leurs étroites relations avec la hiérarchie, beaucoup d'évêques étant sortis des monastères ; 4° leur attachement à l'Écriture et à l'orthodoxie ; enfin 5° l'étonnante popularité dont ils jouissaient en tant qu'hommes de Dieu, remplis de son Esprit et doués d'une puissance surnaturelle. Les éléments de ce tableau du monachisme oriental proviennent pour une large part de documents hagiographiques comme les Vies coptes et grecques de S. Pachôme, les Vies des SS. Euthyme et Sabas par Cyrille de Scythopolis, etc.

De son côté, le P. L. UEDING, spécialiste de l'histoire monastique mérovingienne (cf. *Anal. Boll.* 54, 1936, 187-188), étudie *Die Kanones von Chalkedon in ihrer Bedeutung für Mönchtum und Klerus* (p. 569-676). Il tâche de préciser quelle fut, de droit et de fait, avant et après le concile, l'attitude des moines en face des évêques diocésains. Ici aussi, et surtout dans la première partie du mémoire, les Vies de saints ont fourni bien des indications utiles, notamment celles de Pachôme et d'Hypace.

L'hagiographie monophysite n'a pas été négligée. Celle d'Égypte en particulier est examinée (p. 315-338) par M^{lle} M. CRAMER et le P. BACHT : *Der antichalkedonische Aspekt im historisch-biographischen Schrifttum der koptischen Monophysiten (6.-7. Jahrhundert)*. Un long passage de la Vie copte inédite de Samuel de Calamon y est reproduit en traduction allemande (p. 329-334).

Personne n'était mieux qualifié que le P. S. SALAVILLE pour parler de *La fête du concile de Chalcedoine dans le rite byzantin* (p. 677-695), puisqu'il avait dès 1925 publié une étude sur un sujet connexe, à l'occasion du seize-centième anniversaire du premier concile œcuménique : *La fête du concile de Nicée et les fêtes de conciles dans le rite byzantin (Échos d'Orient, t. 24, p. 445-470)*.

La synaxe du IV^e concile fut instituée en 518 par l'archevêque Jean II de Constantinople, à la suite d'une manifestation populaire dont le pittoresque

récit a été inséré dans les Actes du synode de Ménas, tenu en 536 (MANSI, t. VIII, col. 1058-1066 ; SCHWARTZ, t. III, 1940, p. 71-76). Parmi les documents qui attestent la tradition liturgique concernant cette fête, le P. S. cite le « ménologe de Basile » aux 11, 16 et 25 juillet ; or les mois d'été de ce synaxaire impérial ont disparu depuis longtemps et le texte qu'Assemani en a donné ne présente aucune garantie de fidélité ou d'ancienneté (cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. xxvi, sigle Bc). Par contre, on s'étonne de ne pas voir utilisés les manuscrits suivants : Marcianus 548, du x^e siècle (A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand*, t. I, 1937, p. 31) ; Carpentras 11, du x^e s. (C. R. GREGORY, *Textkritik des Neuen Testaments*, t. I, 1900, pp. 382 et 412 : évangélaire 292) ; Paris 1587, du XII^e s. (*Synax. Eccl. CP.*, col. 823-824, l. 42-48 : codex D) ; Berlin 219, du XII^e-XIII^e s., le fameux Sirmondianus, que le P. Delehaye a mis à la base de son édition ; enfin les trois synaxaires que nous avons analysés récemment (*Mélanges H. Grégoire*, t. II, 1950, p. 324). Ces quelques témoins supplémentaires n'auraient sans doute pas bouleversé les conclusions du savant auteur ; ils auraient cependant permis d'avancer d'un siècle l'apparition des *κυριακαὶ ἀλλακταί* (ms. de Carpentras) et la commémoration du VI^e concile (ms. de Paris) ; de plus, le groupe des trois derniers aurait fourni une date de fête nouvelle : le 17 juillet, au lieu du 16 ou du dimanche suivant.

Pour clore le volume, une excellente table chronologique, dressée par le P. A. SCHÖNMETZER, avec l'aide de notre savant et regretté ami E. Honigmann († 30 juillet 1954), permet de suivre la succession des événements de 422 à 564 (p. 941-967). F. HALKIN.

K. AMANTOS. *Σύντομος ιστορία τῆς ἱερᾶς μονῆς τοῦ Σινᾶ*. Thessalonique-Société d'études macédoniennes, 1953, η'-116 pp., 7 pl. (= *Ἑλληνικά*, supplément 3).

Il y a un quart de siècle, le professeur Amantos avait publié, comme 1^{er} supplément à la revue *Ἑλληνικά*, un recueil de documents grecs inédits concernant le monastère du Sinaï à l'époque moderne : *Σιναιτικὰ μνημεῖα ἀνέκδοτα* (Athènes, 1928). Le nouvel opuscule du même savant, paru dans la même série, se présente modestement comme une histoire sommaire du fameux couvent de Sainte-Catherine, dont l'église remonte, comme on sait, à l'empereur Justinien. D'innombrables pièces d'archives, surtout arabes, n'ont pas encore trouvé d'éditeur ; en attendant que ces trésors soient enfin divulgués, M. A. a jugé opportun de présenter en une synthèse provisoire les principaux résultats acquis par les recherches des érudits grecs et étrangers. Nous y relevons les passages consacrés aux moines martyrs du Sinaï et de Raïthou (p. 7-9), à S. Jean Climaque (p. 20-21), à S. Anastase le Sinaïte (p. 22-24) et à S^{te} Catherine (p. 29-31). A propos de cette dernière, il eût fallu citer, plutôt que la légende du Métaphraste, celle qui lui a servi de modèle (*BHG*. 31). Le culte de la martyre s'est répandu en Occident bien avant l'arrivée de S. Syméon de Trèves, puisque sa Passion se lisait déjà en traduction latine dans le fameux *codex Velsleri*, copié au VIII^e-IX^e siècle (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 543-544).

Nous profiterons de l'occasion pour signaler à M. A. un article peu accessible de W. Elert sur l'évêque Théodore de Pharan : *Die Kirche im Sinaigebiet zu Beginn der monotheletischen Streitigkeiten*, dans *Viva Vox Evangelii*, Festschrift für H. Meiser (Munich, 1951), p. 158-171 ; cf. id. dans *Theol. Literaturzeitung*, t. 76 (1951), col. 67-76.

F. HALKIN.

ARBEO. *Vita et Passio sancti Haimhrammi martyris. Leben und Leiden des hl. Emmeram*, lateinisch-deutsch ed. Bernhard Bischoff. Munich, E. Heimeran, 1953, in-12, 108 pp., ill. (= *Tusculum-Bücherei*).

Qu'on ne dise pas : Encore un petit ouvrage qui fait nombre dans une collection ; ne fera-t-il pas double emploi avec des éditions antérieures ? Ce serait se tromper singulièrement et passer à côté d'une utile acquisition. Nous y avons apprécié à la fois l'adroit effort de fidélité chez le traducteur, qui ne s'est pas laissé rebuter par un texte semé d'embûches, et, chez l'annotateur, une érudition aussi sûre que modeste et sobre. M. Bischoff, d'ailleurs, est assez connu pour sa particulière compétence en matière de transmission manuscrite et d'exégèse des œuvres du haut moyen âge.

La Vie de l'évêque martyr S. Emmeran paraît bien être le plus ancien écrit littéraire sorti de la plume d'un Bava-rois. M. B., s'appuyant sur un fait récemment établi, estime qu'Arbeo l'a composée avant sa *Vita Corbiniani*. Le récit, assez circonstancié, méritait d'être mis à la portée d'un plus large public, car il présente un miroir où se reflètent de nombreux aspects de la civilisation d'une lointaine époque. L'hagiographe, qui avait fait des séjours dans le nord de l'Italie, se piquait, certes, d'un grand amour pour les lettres ; malheureusement son langage est encore extrêmement rude et incorrect, influencé en outre par le parler roman vulgaire. C'est ainsi que la phrase évangélique : *qui vos audit, me audit...* (Luc. 10, 16) devient chez Arbeo : *qui vos odit, me odit, et reliqua*, entendue au sens de : « quiconque vous hait », d'après le contexte ; *testimonio* est employé comme première personne de l'indicatif présent, pour signifier : *testor*, « je témoigne » ; *gemalem* pour *hiemalem* ; *intulere* pour *inferre* ; *prosapia* se rapporte à la connaissance des choses futures (*pro-sapere*), etc.

Le texte latin de la Vie, qu'on lit sur les pages de gauche, est celui de la recension A de Krusch (*BHL*. 2539), d'après la réédition de 1920 *in usum scholarum*. Dans un appendice *Zur Textgestaltung* (p. 102-103), M. B. émet quelques conjectures qui méritent l'examen, notamment : p. 8, l. 5, on propose de lire *cantica Davitica* au lieu de *cuncta D.* ; p. 30, l. 2, *praesidis* au lieu de *praesulis* ; p. 44, l. 18, *sanctae praesentiae* au lieu de *suae p.* ; p. 52, l. 23, *exauditos esse cernebant* au lieu de *exauditos se c.* (le manuscrit A1 porte *exauditores se c.*) ; p. 72, l. 1, *vitae carnalis* au lieu de *autem c.* (le manuscrit A porte *vita c.*).

A propos de la forme *Altemaniam* (p. 10, l. 16), adoptée par Krusch (comparez *Vita Corbiniani*, c. 15), M. B. rappelle que le manuscrit A 1 porte *Altermaniam*, les autres *Germaniam* ; leur ancêtre, notait Krusch (p. 23), a dû présenter *Al-*

temaniam, avec, de main postérieure, la correction *Ger* inscrite au-dessus de *Alte-*. Dans une de ses notes (p. 103), M. B. déclare à ce propos : « Die Nebenform *Allemaniam* statt *Alemanien* ist vielleicht als Versuch gelehrter Etymologie anzusprechen. » On peut confirmer cette opinion, en alléguant avec Krusch, dans son annotation de la *Vita Corbiniani* (p. 202), un passage de Walafrid Strabon qui, au prologue de sa Vie de S. Gall, s'exprimait déjà dans ce sens (*inveni... terram quam nos Alamanni vel Suevi incolimus, Altimaniam sepius nominari...; nisi fallor enim, ab alto situ provinciae idem vocabulum a modernis confictum est*; cf. M. G., Script. rer. merov., IV, 281).

L'opuscule de M. B. contient aussi quelques indications sur l'iconographie de S. Emmeran, avec quatre clichés peu connus qui évoquent, aux yeux du lecteur, cette antique figure du christianisme en Bavière.

M. COENS.

Roger LECOTTÉ. *Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux*. Préface de Gabriel LE BRAS. Paris, 1953, in-4°, xvi-384 pp., ill., cartes (= *Mémoires de la Fédération folklorique d'Ile-de-France*, IV).

ID. *Le culte de S. Hubert en Ile-de-France*. Extrait de *Plaisir de la Chasse*, t. I (Paris, 1952), p. 21-25.

C'est à bon droit que, dans son élogieuse préface à l'ouvrage de M. Lecotté, le professeur G. Le Bras rend hommage à « la patience exemplaire » avec laquelle l'auteur a rassemblé le très riche matériel de son enquête et distribué sous des rubriques multiples les résultats commentés de son étude. Les recherches de M. L., notons-le aussitôt, « ont été entreprises moins sous un angle historique ou canonique que sous celui de l'ethnographie folklorique » (p. vii). Grâce à une investigation directe auprès de nombreux témoins qualifiés, grâce aussi à l'observation personnelle de l'auteur, la documentation réunie dans le mémoire reflète avant tout l'état actuel des cultes populaires dans le diocèse de Meaux. On n'a fait appel aux témoignages du passé que subsidiairement, pour mieux éclairer parfois les problèmes du présent.

Incontestablement, la masse importante des renseignements recueillis met en un singulier relief la pérennité des pratiques locales autour d'un reliquaie, d'une statue, d'une source, et montre bien que « le rôle en quelque sorte familier de Dieu, de la Vierge et des saints dans toutes les conjonctures de la vie populaire » n'est pas près de cesser. Pourtant, des facteurs nombreux ont contribué, depuis le xix^e siècle, à affaiblir dans les masses même rurales l'intensité et la pureté du sentiment religieux. Les modernes facilités de déplacement, qui mélangent les populations, tendent à relâcher l'attachement aux usages particuliers. Les guerres ont détruit, en même temps que certains monuments du culte, plus d'un objet longtemps vénéré. Enfin, la concurrence des pèlerinages nationaux ou mondiaux s'exerce auprès des fidèles, avec tous les attraits du tourisme lointain, leur faisant désertier les modestes sanctuaires de

leur voisinage. Ajoutons que les traditions et les coutumes d'autrefois, qui se continuent dans les croyances et les pratiques d'aujourd'hui, apparaissent trop souvent comme vidées en partie de leur sens proprement spirituel ; les manifestations profanes l'emportent, au cours de nombreuses fêtes et réjouissances locales, sur la véritable dévotion. Sans compter les gestes quasiment superstitieux qui doivent obtenir de tel ou tel protecteur céleste — ou plutôt de sa relique ou de son image — les bienfaits d'une thérapeutique salubre, plus ou moins spécialisée d'après les cas et les lieux. Une des conclusions de l'enquête de M. L. s'énonce dans les termes suivants, qui nous paraissent malgré tout bien sévères : « Le paysan briard, comme le beauceron et tous ceux de la glèbe française, est croyant dans la mesure où il a besoin d'une intervention supérieure pour sauvegarder son bien, sa santé. Le péril passé, il dit assez souvent adieu au saint invoqué... Ce que le paysan demande aux forces surnaturelles qui le dominent, c'est une sorte d'assurance tous-risques » (p. 329). Peut-être faudrait-il introduire dans ces lignes quelques distinctions ou réserves, là notamment où il est question de croyance et de pouvoir surnaturel, si cette conclusion ne s'inscrivait dans le bilan d'un folkloriste, qui connaît assurément les limites de son domaine propre.

Après quelques pages d'introduction sur le plan général et la méthode suivie par l'auteur, l'ouvrage comprend deux parties essentielles : les *Monographies paroissiales*, ou les « matériaux » (p. 1-193), et le *Mémoire* (p. 194-330), qui présente une analyse méthodique de l'enquête avec ses conclusions. La bibliographie, assez étendue (mais où les publications bollandiennes ne figurent pas), une table générale des cultes populaires, un index alphabétique des paroisses, une table des illustrations (le choix en a dû être fort restreint, par raison d'économie), un « index complémentaire des sujets non portés aux autres index » et la table générale complètent le volume et en facilitent l'usage. En outre, plusieurs cartes géographiques — elles sont, en effet, « parfois plus expressives que de longs commentaires » — ont été jointes.

Le territoire étudié par M. L. est celui de l'*actuel* diocèse de Meaux, que se partagent les archidiaconés de Brie et du Gâtinais, comptant, le premier, les archiprêtres de Meaux, de Coulommiers et de Provins, le second ceux de Fontainebleau et de Melun. Ce diocèse couvre exactement, comme on sait, le département de Seine-et-Marne. L'auteur a prévu les objections que, du point de vue de l'histoire, on pourrait faire à cette délimitation moderne de son enquête ; les usages locaux, en effet, ne se laissant guère influencer par les regroupements administratifs, il convient de les rattacher à leur ambiance traditionnelle. « Il ne sera jamais perdu de vue, écrit-il, que ce diocèse fut constitué en 1801 par des apports des diocèses limitrophes... La carte n° 1 permet de se rendre compte de ces apports et, comparée aux autres cartes particulières ou d'ensemble, de faire les constatations qui s'imposent quant à l'influence des anciennes divisions ecclésiastiques sur le culte populaire de la Vierge et des saints » (p. ix).

Notons que sur un total de 538 paroisses, 184 appartenaient à l'ancien diocèse de Meaux, 68 à Paris, 1 à Senlis, 270 à Sens, 6 à Soissons et 9 à Troyes. Des anciennes paroisses melloises, 81 ont été autrefois cédées à Beauvais et 3 à Soissons.

Entrons dans quelques détails. Le livre s'ouvre sur un frontispice représentant la légende de S. Fiacre, patron de la Brie, d'après une miniature de livre d'heures. Un bois gravé où figure le même saint, tenant sa bêche, orne le milieu de la page de titre. Plus loin, le pèlerinage à Saint-Fiacre (dans l'arr. de Meaux) est évoqué par une estampe troyenne du XVIII^e siècle. Sur le culte du fameux patron des jardiniers, invoqué aussi comme protecteur spécial contre les hémorroïdes ou « mal saint Fiacre », on trouvera dans ce volume une foule de renseignements variés : le patronage de nombreuses églises et chapelles, les reliques, les pratiques de pèlerinage, les sources et pierres à légendes, les fêtes corporatives en de nombreuses localités, les dictons en rapport avec l'épisode de la « Becnaude », une ennemie du saint, connue pour ses sots propos, etc. Nous savions que l'origine du mot « fiacre » pour désigner des voitures de louage s'explique par le fait, en somme assez fortuit, que les premiers carrosses de ce genre portaient, à Paris, de la rue Saint-Antoine, en face de l'enseigne *A l'image Saint Fiacre*. M. L. (p. 13) n'a-t-il pas forcé quelque peu la relation avec le patron de la Brie, en affirmant que ce fut la vogue du pèlerinage à Saint-Fiacre qui détermina l'institution des voitures de louage ? Nous posons la question.

Dans le *Mémoire*, p. 213 et suivantes, une série de cartes récapitulatives commence par celle du culte de S. Fiacre et se poursuit par celles de plusieurs saints particulièrement honorés dans le diocèse de Meaux. Citons : S^{te} Geneviève (pourquoi, à de nombreuses pages, a-t-on imprimé, une fois sur deux, Génèviève ?) ; S. Jean-Baptiste, avec une longue liste de « feux de la Saint-Jean » ; S. Leu, ou S. Loup (de Sens), patron très populaire, avec ses 18 églises, 8 chapelles et 24 lieux de pèlerinage, réputé pour guérir les enfants de la peur et des convulsions ; S. Martin, avec 64 églises et 9 chapelles, « le culte... jalonnant les voies anciennes, preuve de son antiquité » ; S. Roch, le plus vénéré en temps d'épidémie, notamment par des processions aux sanctuaires où l'on a de ses reliques et aux « Croix » des villages ; S. Sébastien, que 44 « compagnies du noble jeu de l'arc » ont pour patron et fêtent statutairement, avec éclat, le 20 janvier ; S. Vincent, l'antique patron national des vignerons, célébré comme tel dans de nombreuses paroisses, dont la liste se trouve jointe.

Mais plus encore que ces saints de grand renom, quelques autres, dont on est parfois surpris de voir survivre le culte, méritent d'être mentionnés. Une remarque à leur sujet. On peut regretter que M. L. n'ait pas, à l'intention des lecteurs moins familiarisés avec le pays mellois, facilité l'identification des saints personnages, en ajoutant d'une façon systématique, par exemple dans la table des cultes populaires, le nom latin sous lequel ces patrons sont honorés à leur date respective dans la liturgie ; en quoi les *Acta Sanctorum* auraient pu rendre service. Il est bien vrai qu'à certains endroits on trouve notée, entre parenthèses, une forme latine, comme *Edilburga*, pour Aubierge ; *Agilus*, pour Aile ; *Achericus* (est-ce bien exact ?), pour Agyre, patron d'une église et d'un prieuré « au lieu-dit Sainte-Assise » près de Melun ; *Aspasius*, pour Aspais ; *Domnolus*, pour Dome ; *Aigulfus*, pour Ayoul ; *Leonius*, pour Liesne, etc.

Mais ces indications sont occasionnelles et dispersées ; elles manquent malheureusement à des vocables tels que Aulde, Avoye, Géroche, Die, Dignatien, Parre, Frambourg, Hilier, Mode, Vivorien, Landebergue, Ozanne, Blin, Guilesinde, Yved, que nous citons un peu au hasard de la lecture. Traiter de chacun d'eux nous entraînerait trop loin.

A Meaux, la cathédrale est dédiée à S. Étienne. Parmi les cultes particuliers de cette église, M. L. énumère ceux des évêques locaux Saintin, Antonin, Rigomer, Faron, Hildevert et Gilbert ; S. Pathus et S. Ebrégisile sont aussi honorés comme anciens élus du même siège. Notons, en outre, deux saintes, natives du Mellois : Fare, sœur de S. Faron, abbesse de Faremoutiers, et Céline, compagne de S^{te} Geneviève. A Meaux encore, on signale, parmi les fêtes corporatives, celle des collégiens à la Saint-Charlemagne, le 28 janvier ; est-elle encore célébrée ?

A Jouarre, le mardi de la Pentecôte, on vient honorer les châsses et les reliquaires qui contiennent des restes de nombreux saints, tels que S. Potentien, évêque de Sens, la martyre S^{te} Jule, les abbesses locales Thelchide et Aguilberte, etc. De même, à Chelles, plusieurs châsses sont objet de pèlerinages ; les noms de S^{te} Bathilde, ou Bauteur, de S^{te} Bertille, de S^{te} Radegonde, de S. Éloi y rappellent la célèbre fondation mérovingienne. L'église paroissiale de Lagny est celle d'un ancien monastère, où S. Fursy fut abbé. Le culte de ce patron, jadis florissant, se réduit, de nos jours, à la fête religieuse. A Château-Landon, c'est S. Séverin, abbé d'Agaune, qu'on honore spécialement ; il s'y était retiré, y mourut, et une abbaye, qui conservait son corps, porta aussi son nom. Aujourd'hui, en l'église Notre-Dame, qui a de ses reliques, les fidèles l'invoquent contre les fièvres. Melun garde des traditions locales concernant S. Aspais et S. Liesne, regardés comme les deux patrons de la ville.

A Provins, où S. Ayoul, abbé de Lérins, né dans le Blésois, attirait surtout les pèlerins, on signale de nombreux cultes particuliers, parmi lesquels nous relevons notamment l'ermite S. Thibault, patron des charbonniers, S. Firmin, patron des boulangers, S. Edme (ou Edmond), la Sainte Larme, qui avait sa confrérie et son pèlerinage, S. Quiriace, titulaire de l'église dans la ville haute, et S^{te} Lucence, vierge, autrefois en grande vénération — ses reliques passaient pour être le palladium de la cité — mais dont le culte est à présent éteint. S. Clair est invoqué à Provins pour la guérison des maux d'yeux, S. Eutrope pour l'hydropisie, S^{te} Tanche pour « étancher » le sang des hémorragies, S. Marcoul pour les « scrofules », S. Nicolas pour obtenir un mari. En outre, il y a de nombreuses fêtes de corporations.

On connaît la curieuse légende de S^{te} Osmanne, princesse irlandaise qui pour fuir le mariage s'exila en France (*BHL*. 6354). Son culte est toujours vivace à Féricy, dans le doyenné de Châtelet-en-Brie, où l'on possède de ses reliques, reçues de Saint-Denis. La tradition locale situe à Féricy divers événements de la Vie de S^{te} Osmanne ; pour obtenir une nombreuse progéniture, les habitants buvaient l'eau d'une fontaine qui porte son nom.

Nous pourrions parcourir encore bien d'autres localités du diocèse, mais, en cette remarquable abondance de noms et de faits, il faut nous borner. Pour finir, voici deux observations qui concernent le culte de S. Martin. Au nombre des vocables « fantaisistes », qui ont cours parmi le peuple, M. L. mentionne S. Tourmentin ; dans le canton de Moret, on désigne par ce sobriquet l'évêque

de Tours, parce que « la Saint-Martin » était une date redoutée pour ceux qui devaient payer leurs fermages. Rencontrant le toponyme Dammartin-en-Goële (p. 28), l'auteur croit pouvoir le traduire : « maison du temple de Mars », tout en signalant « qu'aux XI^e et XII^e siècles, on trouve *Domus Martinus* ». Il convient de corriger cette dernière graphie en *Domnus Martinus*, forme qui est à l'origine de Dammartin, tout comme *Domnus Petrus* est à l'origine de Dampierre. M. L. aurait pu indiquer de même *Domnus Medardus* pour Dampmart (p. 47) et *Domna Maria* pour Dammarie (pp. 28, 171).

M. L. est secrétaire général de la Fédération folklorique de l'Ile-de-France ; en cette qualité, il collabore activement au *Bulletin* de cet organisme. Récemment, il a donné aussi une brève contribution, que nous annonçons ci-dessus, au nouveau périodique publié à Paris sous un titre aimable : *Plaisir de la Chasse*. Il y traite, bien entendu, du culte de S. Hubert.

Dans l'ouvrage que nous avons analysé ci-dessus, le patron des chasseurs est mentionné plusieurs fois. En Seine-et-Marne, en effet, il est titulaire de 7 églises, 1 prieuré, 4 chapelles, 5 pèlerinages et 8 fêtes corporatives, avec Sablonnières et Les Marets comme centres principaux du culte. Dans son article, M. L. a étendu son enquête à toute l'Ile-de-France, terre qui fut « sillonnée par les chasses seigneuriales et royales » et qui conserve encore de belles forêts. Dans l'Aisne, à part Évergnicourt, où le prieuré de ce nom dépendait de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, c'est Limé qui reste le sanctuaire le plus important. Dans l'Oise, Chantilly et Senlis célèbrent leur Messe de la Saint-Hubert devant les équipages de chasse en grand costume, avec bénédiction des meutes, etc. En Seine-et-Oise, La Celle-les-Bordes (Dourdan), Mantes et Versailles ont toujours leurs « rallies » du 3 novembre, où les coutumes religieuses sont observées.

Assurément, M. L. traite de tout cela en folkloriste ; il résume les récits traditionnels sans les soumettre à la critique : naissance du saint en Aquitaine, conversion du chasseur grâce à l'apparition du cerf crucifère, etc. Rectifions ici un détail, qui touche au culte du saint en Belgique. P. 22, on mentionne : « la ferme dite La Conserverie (lisez : La Converserie), où apparut le cerf » ; en fait, il s'agit là d'une fondation anciennement desservie par des frères « convers » (voir G. KURTH, *Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert*, t. I, p. 155-156).

L'auteur, en terminant, exprime un vœu : il espère qu'en 1956, un comité franco-belge organisera un cycle de manifestations religieuses et civiles pour commémorer dignement le XIII^e centenaire de la naissance de S. Hubert. Souhait sympathique, bien sûr ; mais sur quoi fondera-t-on, historiquement, la date présumée de cette naissance ? Tous les bons documents se taisent là-dessus. Rappelons, d'autre part, à M. L. qu'en 1927 notre pays a célébré avec éclat le XII^e centenaire, heureusement mieux attesté, de la mort de l'évêque de Liège. Voir *Anal. Boll.* XLV, 345-362, et LXIX, 169-173 (où nous avons analysé un ouvrage considérable de feu L. Huyghebaert sur S. Hubert, patron des chasseurs, que nous signalons à M. L.).

Deux beaux groupes sculptés de la Conversion de S. Hubert, se trouvant, l'un à l'église de Chalmaison, l'autre à celle de Montcetz, ornent l'article.

M. COENS,

E. G. BOWEN. *The Settlements of the Celtic Saints in Wales*. Cardiff, University of Wales Press, 1954, x-175 pp., 53 cartes et plans.

Nous avons signalé naguère (*Anal. Boll.* LXIX, 422-431) les remarquables travaux de M. Bowen, professeur de géographie et d'anthropologie à Aberystwyth, sur les dédicaces d'églises dans le Pays de Galles, et les conclusions importantes et nouvelles qu'il en tirait concernant le culte des saints celtiques et même leur chronologie. Ces esquisses n'étaient qu'un prélude à l'ouvrage que fait paraître le même savant, après avoir examiné chaque site (il y en a des centaines) sur le terrain et sur la carte. Il divise son exposé en deux parties, dont la première surtout nous intéresse parce qu'elle s'attache à l'étude des cultes individuels, ceux des saints les plus anciens d'abord, puis ceux du sud-est, ceux du sud-ouest, ceux du nord et les *peregrini*. Dans sa seconde partie, M. B. considère la distribution des églises celtiques à travers le pays, d'après leur répartition géographique, ensuite par rapport au choix du site, et enfin l'histoire des établissements humains, à des époques plus récentes, autour des églises primitives.

La méthode de M. B. est assez connue déjà de nos lecteurs pour que nous nous contentions de relever ici quelques-unes de ses conclusions et, sur de rares points, d'offrir quelques observations critiques. Il est curieux de constater que l'on n'a retrouvé jusqu'ici aucune trace des importantes fondations de Llanccarfan ou de Llanilltud Fawr, non plus que des quartiers généraux de saints comme David, Dubricius et Teilo, ou du fameux monastère de Bangor-is-Coed (p. 140). On ne cite guère, en ce genre, que ce qui a survécu du grand monastère de S. Seiriol à Penmon, dans l'île d'Anglesey. La raison profonde de cette sorte de disparition, c'est que ces établissements ont poursuivi longtemps leur existence, qu'ils ont été remplacés par des édifices et des cimetières médiévaux, beaucoup plus vastes et qui n'ont pu être fouillés. Pour S. Beuno, un des saints les plus célèbres dans le nord du Pays de Galles, un oratoire de pierre fut érigé sur son tombeau, à Clynnog Fawr ; quand fut construite l'église du moyen âge, les reliques furent transportées dans un nouvel édifice, Eglwys y Bedd (c'est-à-dire l'Église de la Tombe), et des miracles y sont signalés. A Llanilltud Fawr, le site primitif semble avoir été exactement déterminé par les recherches archéologiques : il est sous l'église actuelle ou juste à côté. Ces considérations soulignent la persistance du centre ancien et l'importance qui s'attache à la tradition toponymique. Les mieux conservés et par conséquent les plus connus des monastères celtiques sont les petits ermitages, établis presque toujours en des endroits d'accès difficile, et caractérisés, aujourd'hui encore, par leur isolement, leur séparation du monde (p. 146). Telle est même la conclusion générale du géographe (p. 160) : les églises n'ont pas commencé sous la forme d'un centre de population, fût-il des plus infimes. Celles qui ont donné naissance à un pareil centre ne le doivent pas aux raisons qui en avaient motivé le choix : il a fallu pour cela, le plus souvent, une transformation radicale de toute la région, du point de vue économique et social, et ces noyaux de population d'origine ecclésiastique ont dû lutter contre la concurrence d'autres centres, nés de tout autres circonstances et principalement nour-

ris de l'étranger, car les villes, en pays celtiques, sont un article d'importation : elles sont scandinaves, anglo-saxonnes ou normandes.

L'étude des voies de communication mène l'auteur à conclure qu'avec la conquête anglo-saxonne les contacts cessèrent entre le Pays de Galles du nord et l'Angleterre du sud et de l'est. Ce qui restait des routes romaines ne conduisait pas au delà de la frontière. Les voies de mer, alors, prennent toute leur importance, mais il est clair que les églises celtiques d'Irlande ont des rapports plus étroits avec le sud qu'avec le nord du territoire gallois. Les inscriptions en alphabet ogamique, ainsi que la direction générale des échanges commerciaux, donnent lieu à des observations analogues. En parfaite conformité avec ces faits démontrés, M. B. met en lumière que la partie septentrionale doit beaucoup plus aux saints celtiques venus, par mer, du nord et du sud, ou, par terre, de l'est, qu'aux *peregrini* arrivés d'Irlande. Une excellente remarque à ce propos encore (p. 87) : entre le nord et le sud du Pays de Galles, le contraste est frappant, du point de vue de la culture ecclésiastique ; on ne rencontre pas, dans le nord, de grandes abbayes célèbres comme centres d'études, telles que furent, dans le sud, Llanccarfan et Llanilltud Fawr, et ceci correspondrait assez bien à l'influence exercée, même après le départ des Romains, par leur civilisation, ou du moins par les souvenirs qu'elle avait laissés, exclusivement dans la plaine proche de la Severn.

La figure 27 révèle un ensemble de faits inattendu. Elle marque les différentes zones de certains cultes, divisées en deux sections bien tranchées et presque sans interférence : au nord, S. Chattan (comté d'Antrim en Irlande et ouest de l'Écosse), puis l'immense territoire de S. Kentigern, qui va de l'Écosse septentrionale jusqu'à la limite entre le Pays de Galles du nord et celui du sud ; dans ce domaine de S. Kentigern se place la petite province de S. Tysilio. Au sud, S^{te} Breaca (sud-ouest de l'Irlande avec les environs de Land's End, en Cornwall), S. Carannog (centre du Cornwall et sud-ouest du Pays de Galles), laissent libre, à l'ouest, au nord et au sud de la baie de Bristol, les régions que M. B. croit pouvoir assigner aux saints les plus anciens en date, S. Dubricius (Dyfrig), S. Cadoc et S. Illtud.

Un cas fort favorable et où la méthode de l'auteur donne d'excellents résultats, c'est celui de S. David (en gallois Dewi). Les dédicaces, très nombreuses, se répartissent de telle sorte qu'elles permettent de constater que le centre de propagation du culte fut bien Tyddewi (c'est-à-dire « la Maison de Dewi », maintenant en anglais St. Davids). C'était, à l'époque, par suite de la prédominance des routes maritimes, un vrai nœud de communications. S. David y était en contact avec les chrétientés celtiques de l'Irlande du sud, de l'Angleterre du sud-ouest et de la Bretagne armoricaine, tandis que les voies romaines, ou ce qu'il en restait, devaient faciliter l'expansion de son culte vers l'est, sur tout le sud du Pays de Galles. L'archéologie confirme ces vues. Les dédicaces, on peut ainsi mettre en lumière ce fait important, sont antérieures à la Vie la plus ancienne qui nous soit parvenue (BHL. 2107), écrite par Rhygyfarch après 1090. Un témoignage encore plus précieux, c'est celui du *Félire* d'Óengus, au 1^{er} mars : *Dauid Celle Muni* (c'est-à-dire « David de Cell Muni », en latin Menevia, en gallois Mynyw). Il permet d'atteindre les premières années du IX^e siècle. M. B., qui le cite (p. 60), aurait pu le confirmer par celui du martyrologe de Tallaght, dont le texte est sans doute l'original qu'Óengus avait

sous les yeux : *David Cille Mune*. Mais c'est à tort qu'il répète (p. 51), comme un fait bien connu, que S. David, seul parmi les saints celtiques, aurait été canonisé par l'Église romaine, vers 1120. Un excellent petit article de M. Silas M. Harris a fait justice de cette légende (*Was Saint David ever canonized ? dans Wales*, n° de juin 1944). Elle repose tout entière sur l'interprétation audacieuse qu'a donnée François Godwin (dans son ouvrage *De Praesulibus Angliae*, 1602) d'un passage de Guillaume de Malmesbury. Selon celui-ci, Calixte II aurait conseillé aux pèlerins anglais de se rendre à St. Davids plutôt qu'à Rome. On peut y voir, s'il mérite créance, une sorte de reconnaissance de culte. Au début du xii^e siècle, il ne fallait pas attendre davantage, ni espérer que l'on procédât à la canonisation régulière d'un saint mort depuis six cents ans.

Pour la date de S. Ninnian, sujet difficile sur lequel nous reviendrons ailleurs, il convient peut-être de noter que la fin du iv^e siècle, qu'admet M. B., semble reposer principalement sur la dédicace de son église de *Candida Casa* à S. Martin, immédiatement après la mort de ce dernier, en 397 ; mais cette indication est fort sujette à caution.

M. B. rangerait volontiers S. Cadoc et S. Samson parmi les saints les plus primitifs, ceux dont le caractère romain se discernerait encore. Pour le premier, en attendant qu'une solide étude critique ait distingué les divers éléments de documents rédigés ou réunis au xi^e siècle au plus tôt (*BHL*. 1491-1493), cela semble une conclusion assez hardie à tirer de sa généalogie (elle remonte sans interruption jusqu'à Auguste) et d'un passage où l'hagiographe médiéval le représente comme féru de Virgile. De même pour S. Samson, l'éloge, dans sa Vie (*BHL*. 7478), de S. Illtud comme d'un maître en toute branche de philosophie, poésie et rhétorique, grammaire et arithmétique, n'est peut-être qu'un lieu commun. Mais dans le cas de S. Dubricius, qui appartiendrait aussi à la première génération, M. B. note à bon droit que les documents écrits eux-mêmes le représentent plutôt comme un évêque que comme un reclus, « un évêque territorial romain », écrit-il, pour le distinguer des évêques « monastiques » qui se rencontrent plus tard en Irlande et ailleurs, où l'abbé jouit de la juridiction proprement dite. Nous dirions que Dubricius rappelle singulièrement des prélats gallo-romains comme S. Victrice ou S. Martin.

Le culte de S. Kentigern (en gallois Cyndeyrn), appelé aussi Mungo, est particulièrement intéressant par la localisation des dédicaces (p. 74-76). Ni Bède ni Adamnán, pourtant, ne le mentionnent. Mais faut-il, avec M. B., attribuer le silence de ces auteurs (auxquels il conviendrait de joindre les premiers biographes de S. Columba) à un préjugé défavorable contre S. Kentigern, lequel, appartenant à une « race » inférieure et hétérodoxe, n'aurait mérité aucune considération ? Cette explication serait, à notre avis, sans fondement réel. Le propos de Bède est bien apparent dans son titre même, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, et si, par exemple, il consacre quelques lignes à S. Ninnian, c'est parce que, comme il s'empresse de le noter, le siège épiscopal de *Candida Casa* avait fini par relever de la Northumbrie. Quant à Adamnán, c'est uniquement aux faits et gestes, aux vertus et aux miracles de son héros qu'il s'attache : les autres personnages, ecclésiastiques ou laïcs, de quelque « race » qu'ils soient, Irlandais, Pictes, Bretons de Strathclyde ou de Galles, n'entrent guère en scène que pour faire figure de comparses. Il semble bien, d'ailleurs,

que la *Vita Columbae* ait été composée avant que la controverse pascalle, qui seule motiverait des soupçons sur l'orthodoxie de S. Kentigern, eût pris une forme virulente. On sait qu'Adamnán adopta le comput romain et continental de Northombrie vers 688 seulement, alors que son œuvre hagiographique était quasi terminée. Comment, enfin, eût-il pu condamner de ce chef S. Kentigern sans réprouver par les mêmes considérants S. Columba lui-même, avec presque tous ses amis et contemporains? D'autre part, la Vie de S. Kentigern par Jocelyn (*BHL*. 4646) n'est pas fondée, comme le répète M. B., sur des matériaux découverts en Irlande. Une telle interprétation de son prologue serait forcée. Il dit, après avoir signalé une première Vie : *codiculum autem alium stilo scottico dictatum reperi, per totum soloecismis scatentem*, et, un peu plus loin, *sermone barbarico, barbarice*, avec d'autres épithètes peu louangeuses. Cela signifie simplement qu'aux yeux de Jocelyn, qui posait au raffiné, la vieille Vie était d'un mauvais style, de celui qu'on écrivait couramment en Écosse avant l'arrivée des Normands. Rien là-dedans qui assigne à la Vie perdue une origine spécifiquement irlandaise.

L'auteur insiste (p. 97) sur l'anomalie que présente la popularité de S^{te} Brigide de Kildare, fréquemment pourvue d'une dédicace, alors qu'évidemment cette abbesse n'a pas fondé en personne tant de monastères au Pays de Galles. Emboîtant le pas à quelques historiens dont l'imagination ne recule devant aucune audace, il en voit l'origine dans le culte ancien d'une déesse du même nom. Mais il semble qu'en fait ces dédicaces soient assez tardives. Ne s'agirait-il pas plutôt de l'influence d'une dévotion à l'abbesse de Kildare chez des moines qui avaient fui l'Irlande, à l'époque des Vikings, pour gagner d'abord la Grande-Bretagne, puis le continent? Certains de leurs manuscrits, qui survivent, gardent, en effet, des traces non équivoques d'une vénération particulière de S^{te} Brigide.

M. A. W. Wade-Evans a soutenu que la région appelée dans les Vies de saints *Letavia*, en gallois *Llydaw*, serait presque toujours, non pas en Armorique, comme on l'avait cru, mais bien un territoire situé en Grande-Bretagne, peut-être dans le sud-est du Pays de Galles. M. B. assène à cette hypothèse un coup de massue (p. 95-96) : aucune dédicace aux saints de *Letavia* ne se rencontre dans le sud-est ; si c'était là leur pays d'origine, ils l'auraient donc tous quitté avant de se faire moines et fondateurs d'églises. Trois d'entre eux, au contraire, jouissent d'un culte en Armorique (S. Cadfan, S. Sulien et S. Baglan), et le second pourrait être le patron de Luxulyan, en Cornwall, à mi-chemin. Est-ce un indice que ces *peregrini* sont arrivés d'Armorique en Galles? En effet, les saints bretons vénérés en pays gallois le sont rarement, pour ne pas dire jamais, en Bretagne même.

Quand un chef faisait don de sa forteresse à un saint, ainsi que les textes le rapportent souvent, il semblerait, d'après des études archéologiques assez poussées, qu'en Irlande comme dans l'île de Man, la communauté religieuse ait occupé une portion du fort, tandis que le chef gardait le reste. Cette opinion nous paraît bien s'accorder avec la notion générale du fort celtique, lieu de refuge de la population en temps troublé. Il devait y avoir pas mal d'espace libre à l'intérieur du fort, et le petit groupe de moines n'en requerrait guère. Au Pays de Galles, les circonstances étaient différentes, la population n'étant pas fixée (p. 120). M. B. n'a décelé aucun cas certain d'église établie à l'inté-

rieur des défenses d'un fort après la période romaine. Parfois pourtant, l'oratoire chrétien occupe un site romain abandonné : Caerhun, Caer-went, Caerlleon et surtout Caergybi, où la *Vita Kebii* (BHL. 4639) rapporte expressément que Maelgwn Gwynedd fit don au saint de son fort, destiné à devenir la ville de Holyhead (voir un excellent croquis de situation, p. 119). Caerlleon (transcription galloise de *Quadra Legionum*, « Ville des Légions ») est à noter. M. B. n'aurait-il pu conclure de cette circonstance, assez singulière, au caractère historique du souvenir des martyrs Aaron et Iulius, *Legionum urbis cives*, que mentionne le *De Excidio* (fin du VII^e siècle au plus tard), dans la même phrase qu'Albanus de Verulam, comme martyrs des temps romains ? Au XII^e siècle, le Livre de Llandaff place, à St. Julian's (Caerleon), un *Merthir Iŷn et Aaron*, situé dans le *territorium sanctorum martirum Iulii et Aaron* (*The Text of the Book of Llan Dŷv*, éd. J. Gwenogvryn EVANS et John RHYS, p. 225 ; cf. S. BARRING-GOULD et J. FISHER, *Lives of the British Saints*, t. I, p. 101-103). C'est donc un *Martyrium Iulii et Aaron*, et nous sommes tenté de croire que ce terme pourrait rappeler une petite basilique en l'honneur des martyrs. Le mot gallois *merthyr*, accompagné d'un nom de saint, dans des toponymes comme Merthyr Tudful ou Merthyr Cynog, est, d'après M. B., équivalent de « mémorial », un édifice en mémoire du saint. N'est-il pas plus exact de dire que *martyrium* est devenu, dans le haut moyen âge, en Galles comme ailleurs, un synonyme d'église ou de chapelle ?

La distribution des petites églises sur la carte n'est pas du tout conforme à celle de plusieurs séries de trouvailles archéologiques jalonnant une route bien définie à travers la péninsule : les églises ne sont donc pas des fondations de voyageurs, qui n'auraient fait que passer, ainsi qu'on se l'est parfois imaginé, mais bien de moines qui ont élu domicile pour un certain temps, à tel ou tel endroit, exactement comme le représentent les Vies de saints.

Les constantes géographiques se démontrent ainsi, par les faits, mais n'est-il pas un peu osé, parfois, de comparer, à mille ans de distance, la répartition de certains objets préhistoriques avec l'aire d'un culte déterminé ? La stricte théorie comporte, du reste, quelques adoucissements, où nous voyons en partie l'effet de remarques émises ici même : ainsi quand M. B. observe que certaines dédicaces peuvent être postérieures de plusieurs générations à l'activité du saint patron (p. 78). La géographie pure et simple ne mènerait pas loin. Souvent, M. B. est conduit à extrapoler. Il le fait avec beaucoup de bonheur, en tentant de contrôler ses suppositions à l'aide des documents ou des conclusions des historiens. Un double danger, contre lequel il a su souvent se garder, le menaçait dans cette adaptation : quand les opinions sont diverses, celui de choisir un peu précipitamment celle qui cadrerait avec son résultat à lui ; et, inversement, lorsque les documents ne signalent qu'un seul petit fait confirmant son hypothèse, le danger de lui accorder un peu plus de créance qu'il n'eût convenu. Dans l'appréciation des résultats de son enquête, M. B. n'oublie pas, cependant, qu'il y a toujours lieu de se demander, quand il existe une *Vita*, si c'est de celle-ci que provient la dénomination d'églises consacrées au souvenir du saint, ou si, au contraire, la *Vita* n'a pas été composée, en partie, du moins, pour expliquer des dédicaces antérieures. On verra, en particulier, ses réflexions aux pages 59-60. Une considération assez rassurante, c'est que l'aire des deux phénomènes a dû être à peu près identique, sauf erreurs palpables et faux caractérisés.

En dépit, pourtant, de difficultés indéniables, M. B. est parvenu, sur des problèmes de grande importance, à des conclusions fermes et qui semblent devoir être entérinées. Voici, par manière d'exemple, un cas où la géographie s'unit à l'archéologie pour fournir une hypothèse nouvelle, dont les conséquences mèneront loin. Les fondations de la petite église chrétienne exhumée à Caerwent sont au-dessus de débris de bains romains, et les sépultures découvertes près d'une *villa* non loin de Llanilltud Fawr ont été percées à travers un pavement en mosaïques, tandis que leur orientation prouve qu'elles sont bien chrétiennes. Les restes inhumés dans ce cimetière ne sont donc pas ceux de chrétiens de l'époque romaine massacrés par quelques barbares. Il s'agit d'un cimetière chrétien, dès la fin du IV^e siècle, sur le site d'une *villa* détruite. D'autres arguments montrent que ces communautés survivantes, au fur et à mesure qu'elles étaient plus isolées du monde romain, acquirent ou conservèrent des caractéristiques propres, destinées à fleurir, en fin de compte, dans les chrétientés celtiques que nous font connaître les sources littéraires, à une époque plus proche de nous, dans la partie montagneuse de la Grande-Bretagne et en Armorique (p. 15). Il est regrettable que fort peu de documents illustrent cette continuité de la tradition chrétienne. Quelques indices autorisent pourtant à supposer que, dans la plaine du sud-est, près de la Severn et du canal de Bristol, aussitôt après l'époque romaine, des réfugiés chrétiens de la région de Silchester et de Cirencester réussirent à se fixer. La continuité, en tout cas, difficile à prouver sur pièces, semble un fait acquis par l'archéologie. D'autres recherches récentes, celles de M. V. E. Nash-Williams en particulier, ont démontré qu'à la même époque, le christianisme entraît à nouveau dans le Pays de Galles par un tout autre chemin : les routes de mer de la côte occidentale. Des indices gallo-romains, dans les inscriptions de la période la plus ancienne, donnent à penser que les chrétiens dont ces pierres marquent la tombe étaient partis des rivages gaulois. En tout cas, le Pays de Galles regarde alors vers l'ouest. La séparation est très nette du côté du reste de l'île, devenu anglo-saxon. C'est donc avec raison que M. B., dans cette atmosphère chrétienne et romaine, dérivée de la Gaule, souligne la faveur que devaient rencontrer les légendes foisonnant autour de l'empereur romain Magnus Maximus (dont la femme Héléne aurait été galloise). Celui-ci était parti du Pays de Galles pour revêtir la pourpre et s'était montré l'ami de S. Martin de Tours, la plus grande figure de ce monachisme gaulois destiné à une si prodigieuse carrière en pays celtiques. Une extrême prudence est de règle, toutefois, en ce qui concerne les dédicaces d'églises en l'honneur de S^{te} Héléne : celle-ci, après la défaite et la mort de son mari, en 388, serait revenue au Pays de Galles et y aurait été rangée au nombre des saints. La chose n'a rien d'improbable, écrit M. B. (p. 21). Nous observerions plus volontiers que l'imagination s'est donné fort libre carrière à propos de Magnus Maximus (le *Maxen Wledig* du moyen âge gallois), d'Héléne et de Constantin, noms prestigieux, et qu'il est presque impossible de faire le départ entre la réalité et la littérature.

L'usage « celtique » est peut-être moins loin que ne le dit M. B. de celui qu'il appelle « romain » (p. 2). N'est-ce pas à Rome même que, pour distinguer entre eux les différents lieux de culte, il devint nécessaire de leur donner un nom ? Les « titres » primitifs, perpétués jusqu'à nos jours dans ceux des cardinaux, notamment, furent souvent, comme il était naturel, le nom du fondateur ou du

propriétaire. Il serait plus exact de dire qu'au ^v^e siècle, cette manière de désigner les églises commençait déjà à faire place à une autre, et c'est alors que l'Irlande, la Grande-Bretagne, et ensuite, par contre-coup, l'Armorique, héritèrent des us et coutumes de la Gaule, quitte à les transformer, et surtout à les durcir, pour en faire les usages que nous dénommons « celtiques ».

L'auteur écrit parfois comme si les mouvements ou les activités d'un missionnaire étaient en quelque sorte déterminés par les contingences, géographiques ou autres. Réserve-t-il assez de place à la volonté propre et au libre arbitre de ces hommes qui, pour entreprendre le genre de vie qui fut le leur, devaient en être pourvus plus que le commun? Un saint moine, par exemple, ne peut-il avoir été influencé surtout par le désir apostolique de se porter au secours de populations jusqu'alors privées de la foi ou de la facilité d'accéder aux sacrements?

Souvent un site, proche de la mer, était choisi de telle sorte qu'il fût invisible du large : un bon exemple est Llanilltud Fawr, étudié minutieusement avec un plan détaillé (p. 124). M. B. suggère que le but premier était de ne point attirer l'attention des pirates. Précaution illusoire : les fumées se voyaient de la mer, bien avant qu'à l'apparition de voiles suspectes, on pût songer à éteindre les feux. Plus probablement, ce que l'on recherchait avant tout, c'était un emplacement abrité, du moins pour une communauté importante.

A propos de l'origine et de la formation du recueil le plus considérable des Vies de saints gallois, le manuscrit Vespasien A. XIV de la collection Cottonienne, des travaux récents, dont nous rendrons compte quand la question sera un peu plus éclaircie, ont battu sérieusement en brèche les opinions formulées par Doble en 1941 et que reprend M. B. (p. 4, note 2).

On ne voit pas bien ce que l'auteur a en vue quand il parle de dédicaces « to Members of the Holy Family » (p. 106), et d'autant moins que les églises de Notre-Dame sont mentionnées à part, immédiatement après. Comme, à la période qui suivit la conquête normande dans le comté de Chester, il ne peut s'agir de S. Joseph ni de S^{te} Anne, la détermination est loin d'être limpide.

Sur la distinction entre S. Paterne de Vannes, S. Paterne d'Avranches et les autres saints homonymes (p. 55), nous pouvons renvoyer maintenant à un article paru ici même, *Anal. Boll.* LXVII, 384-400. — P. 104, en note, lire : *erectas quarum*, au lieu de *erectus quorum*.

En conclusion générale (p. 116), la majorité des établissements des saints se trouvent dans la partie la moins élevée d'une région, vers le bas des pentes ou dans le fond même des vallées, et spécialement à proximité de la mer et des eaux où se fait sentir la marée. Cela ne correspond guère à la distribution probable de la population à l'époque des fondateurs. Il faut, en effet, distinguer soigneusement, d'une part, les établissements érémitiques, dans le « désert », qui sont devenus plus tard seulement de petits centres d'habitation, et, d'autre part, les « églises-mères », dont un excellent croquis indique les principales (p. 117). Celles-ci étaient proches des centres habités, pour autant que l'expression ait un sens dans un pays sans villes. Elles peuvent avoir servi de base à des expéditions missionnaires, et c'est parmi elles seulement que l'on trouve des écoles monastiques bien attestées : Llancarfan, Llanilltud Fawr, Penmon ; les autres, non, mais leur petite église conserva le nom du fondateur, même lorsque celui-ci l'eut laissée entre les mains de disciples pour s'enfoncer dans

une retraite plus profonde encore. Si la répartition générale des églises fut fort influencée par cette recherche du « désert », il n'en est pas moins vrai que l'étude de chaque site particulier démontre le rôle prédominant des facteurs physiques de la localité. Dans une contrée aussi variée que le Pays de Galles, il était possible, très souvent, d'élire l'emplacement le mieux adapté au genre de vie des moines et ermites.

P. GROSJEAN.

Silas M. HARRIS. *A Llanbadarn Fawr Calendar*. Extr. de *Ceredigion*, t. II (1952), p. 18-26.

Dans un exemplaire du missel de Sarum imprimé à Paris par François Regnault en 1531 et maintenant conservé à la Bibliothèque nationale du Pays de Galles, à Aberystwyth, M. Harris relève certaines additions manuscrites au calendrier. Elles démontrent que cet exemplaire, utilisé à la paroisse de Llanbadarn Fawr, au comté de Cardigan, a été adapté à l'usage local, avant 1549, date où il fut remplacé par le Livre de la Prière commune. La plupart des calendriers médiévaux gallois ayant alors disparu sans laisser de traces, c'est donc un des cas, fort rares et dont le nombre ne pourrait être augmenté que par le plus imprévisible des hasards, où l'on atteint une liste de saints dont la fête était réellement célébrée. Il ne manque pas de calendriers composites, du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle, œuvres d'érudits, sans indication précise des sources et fondées sur une documentation hétéroclite. Deux feuillets, arrachés au missel et disparus, ne laissent intacts que les mois de mars à octobre.

Voici les saints celtiques ajoutés à ceux de Sarum (S. David au 1^{er} mars, S. Patrice au 17, S. Alban au 22 juin, S. Samson au 28 juillet et S. Germain au 31).

2 mars : *Vestiliani episcopi et confessoris*. Appelé ailleurs Guistilianus, Gistilianus, Gistillanus et, par assimilation, Iustianus, en gallois Goeslan, Gweslan ou Gwestlan, il est donné par Rhygyfarch pour oncle ou cousin de S. David (Dewi) dans la Vie de ce dernier (BHL. 2107).

3 mars : *Nonile matrone*. En latin souvent Nonnita, en gallois Non ou Nonn, elle est présentée ailleurs comme la mère de S. David.

5 mars : *Kiriani episcopi et confessoris*. C'est S. Cíarán de Saigir, identifié, au Pays de Galles, à S. Caron, éponyme de Tregaron, raison probable de sa présence ici et dans d'autres calendriers gallois ; cf. *Anal. Boll.* LIX, 217-271, et ci-dessus, p. 352-357.

9 mars : *Riani episcopi et confessoris*. On ne sait presque rien de S. Rhian, éponyme de Llanrhian, près de St. Davids, sauf sa date, généralement assignée au 8 mars ; *Riani episcopi* dans le calendrier du manuscrit Additional 22720 du British Museum ; *S. Rianus abbas die 8 martii* chez Guillaume de Worcester.

13 avril : *Cradoci episcopi et confessoris*. Le dernier en date des saints gallois, Caradoc, prêtre et ermite, mourut en 1124. Notre calendrier l'a sans doute confondu avec S. Cadoc, évêque, dont le nom s'écrit parfois Cradog. Jean de Tyne-mouth a conservé l'abrégé (BHL. 1561) d'une Vie perdue qu'écrivit Giraud de Cambrie et qui fut lue par l'auteur devant Innocent III ; celui-ci écrivit aux abbés de Strata Florida, de Whitland et de St. Dogmael's pour leur demander

un rapport sur le *vir venerabilis Caratocus* (8 mai 1200, POTHAST, n° 1047 ; le meilleur texte de la lettre est dans le *De Invectionibus* de Giraud, III, 7, éd. S. W. DAVIES, dans *Y Cymrodor*, t. XXX, 1920, p. 150-151 ; cf. p. 177). M. H. réunit quelques notes sur le culte de S. Caradoc, qui, à St. Davids, ne le cédait en importance qu'à celui du fondateur lui-même. Le calendrier du manuscrit Vespasien A. XIV indique la date du 14 avril, mais celle du 15 est confirmée par le texte *BHL*. 1561.

17 avril : *Paterni episcopi et confessoris*. Sur la fête du S. Paterne gallois, qui semble avoir été assimilé ou identifié à S. Paterne d'Avranches (15 ou 16 avril), voir *Anal. Boll.* LXVII, 390-393, en ajoutant, pour le 16, une demi-douzaine de calendriers en langue galloise dont M. H. dresse la liste, p. 26. L'abrégé du martyrologe hiéronymien transcrit par Rhygyfarch à Llanbadarn même, au XI^e siècle, le place au 15, tandis que le manuscrit Vespasien porte, comme le calendrier de Llanbadarn, le 17.

21 mai : *Translatio Paterni episcopi et confessoris*. C'est la seule mention de cette fête dans un calendrier gallois. On pourrait en déduire qu'elle ne se célébrait qu'à Llanbadarn. Elle est attestée en Bretagne (*Anal. Boll.*, t. c., 391). M. H. note en passant que, dans le manuscrit Vespasien, on lit seulement, au 20 juin (avec une erreur d'un mois) : *Sancti Paterni episcopi et confessoris* ; cette date fautive est prise au texte même de la Vita *BHL*. 6480, que renferme le même manuscrit, ainsi que M. H. l'a montré dans un autre travail, sur lequel nous reviendrons. Dans le même calendrier, au 23 septembre, on lit : *Sancti Paterni episcopi*, avec l'addition postérieure du mot *Ordinatio*.

15 juillet : *Dedicatio S. Paterni* (la mention est en partie illisible).

On voit que, sauf les trois dernières, restées purement locales, il s'agit de fêtes du diocèse de St. Davids. Pour S. Ciarán, sa présence est motivée, à notre avis, par son patronage supposé à Tregaron. M. H. fait ressortir l'étroite ressemblance du manuscrit Additional 22720 (XV^e siècle, Sarum, avec additions) : David, Guistilian, Nonnita, Ciarán et Rhian au mois de mars, par exemple. C'est à tort qu'Edmond Bishop croyait pouvoir localiser ce témoin à Haroldston, au comté de Pembroke ; il peut provenir de n'importe où dans le diocèse de St. Davids. Trois autres fêtes ajoutées au missel de Llanbadarn sont universelles : S. Thomas d'Aquin, S. Dominique et S. François d'Assise.

P. GROSJEAN.

Edmund CRASTER. *The Patrimony of St. Cuthbert*. Dans *The English Historical Review*, t. LXIX (1954), p. 177-199.

Nul ne connaît mieux que Sir Edmund Craster la Northumbrie anglo-saxonne, avec ses généalogies aussi compliquées que la succession épiscopale de ses divers diocèses, dont le siège fut plus d'une fois déplacé ; nul non plus ne s'intéresse davantage à S. Cuthbert (*Anal. Boll.* LXX, 5-19, et ci-dessus, p. 365-366). Avec autant de patience que d'érudition, l'auteur s'est appliqué à l'étude des possessions anciennes de Durham, formant le patrimoine de S. Cuthbert. Le seul document qui nous renseigne *ex professo* à ce sujet est l'*Historia de Sancto Cuthberto et de commemoratione locorum regionumque eius priscae possessionis a primordio usque nunc temporis* (*BHL*. 2024-2025), du milieu du X^e siècle. Après en avoir examiné tous

les manuscrits, M. C. soumet à une investigation critique les détails que contient l'opuscule, grâce à la comparaison détaillée des chartes qui concernent les terres de S. Cuthbert et leurs possesseurs ou occupants successifs, dont il retrace la généalogie, en s'aidant aussi de la toponymie.

Nous noterons en particulier (p. 179), pour le monastère de St. Balther's, que, quoique subordonné à Lindisfarne, il continua d'exister jusqu'en 941, date où il fut détruit par Anlaf, ex-roi scandinave d'York. Mais plus importantes encore, de notre point de vue, sont les réflexions de M. C. (p. 187-188) à propos d'Egred, évêque de 830 à 845 : celui-ci, d'après l'*Historia*, transporta à Norham l'église de bois que S. Aidan avait élevée à Lindisfarne, l'y reconstruisit et y transféra les corps de S. Cuthbert et du roi Ceolwulf. L'église actuelle de Norham est postérieure à la conquête normande, mais des fragments de sculptures anglo-saxonnes ont été retrouvés non loin. La translation de S. Cuthbert implique un déplacement du siège épiscopal de Lindisfarne à Norham, resté inaperçu jusqu'ici, car les historiens médiévaux de Durham ont jugé opportun de le laisser tomber dans l'oubli : ainsi Syméon de Durham (*BHL*. 2030), qui transcrit ce passage de l'*Historia*, supprime la mention de S. Cuthbert, et cette omission ne saurait avoir été que volontaire. Du fait lui-même M. C. découvre une autre preuve dans le petit traité, publié par F. Liebermann, sur les endroits où reposent les saints anglais. Cet opuscule, écrit peu après l'an mil, donne, pour le fond, un état des choses plus ancien. Or, on y lit que les reliques de S. Cuthbert reposaient « à Ubbanford, sur la rivière Tweed », et Syméon nous apprend qu'Ubbanford est le nom primitif de Norham. Fort probablement, cette translation de Lindisfarne à Norham est l'objet propre de la seconde fête de S. Cuthbert, au 4 septembre : sa *depositio*, comme on sait, se célébrait le 20 mars. La fête d'automne se rencontre, sans explication, dans un calendrier du ix^e siècle peu avancé, où il ne peut être question déjà de la seconde translation (à Chester-le-Street, en 883) ; au début du xi^e siècle, elle est expressément qualifiée de Translation. On aurait tort, pensons-nous, d'imaginer qu'à cette époque reculée une date ait été arbitrairement choisie, dans la belle saison, pour y mettre une seconde fête de S. Cuthbert, tout en gardant la première, qui tombait à la fin de l'hiver, dans le carême et la veille de la Saint-Benoît.

Relevons au passage un exemple ancien de l'appropriation au saint patron des biens de l'église : une charte du roi Cynewulf, en 766, pour le monastère de Saint-André de Wells est rédigée en faveur de Dieu et de S. André (p. 185). L'expression deviendra courante dans les siècles suivants : « biens de S. Cuthbert, patrimoine de S. Cuthbert ».

Le premier patron de Lindisfarne était S. Pierre et la dédicace, par S. Théodore de Cantorbéry (Bède, *Hist. eccl.*, III, 17 et 25), daterait de 678 (d'après les calculs de Plummer, *Venerabilis Baedae Opera historica*, t. II, p. 188). Lindisfarne fut, peu après, souvent appelé « St. Cuthbert's Stowe », mais il ne nous paraît pas nécessaire de supposer, avec M. C. (p. 184), qu'une nouvelle dédicace ait été célébrée, dans le cours du viii^e siècle. Il arrive couramment, en effet, que le temple qui gardait les reliques principales d'un saint finisse par porter son nom dans l'usage populaire, sans qu'il y ait eu de seconde consécration. L'église du prieuré de Lindisfarne, fondée en 1093, fut, elle, dédiée dès l'origine en l'honneur de S. Cuthbert.

A. BOUTON. *Le Trésor de saint Calais*. Étude historique et archéologique sur la découverte des reliques et du suaire de Carilephus. Le Mans, 1954, 124 pp., ill.

Comme le dit feu Léon Levillain dans la préface de l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs, « la réputation de savant de M. André Bouton était déjà consacrée par son beau livre *Les Voies antiques du Haut-Maine* » (p. 8). Le présent travail sur le trésor de S. Calais est le fruit de nombreuses années de recherches. Dès juillet 1947, l'auteur en lisait un chapitre (sur le Suaire de S. Calais) à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'était peu après l'événement qui, sans doute, fut à l'origine des recherches de M. Bouton.

Le 12 novembre 1946, nous raconte-t-il en effet, « dans un coin de placard de la sacristie du petit village de La Boissière-l'École (Seine-et-Oise), on découvrit un gros tube de verre contenant les reliques de S. Calais et de S. Siviard, attestées par leurs authentiques » (p. 45). Cette découverte, assez surprenante en notre temps, fut signalée au clergé de l'église Notre-Dame de Saint-Calais (Sarthe). Grâce à l'autorisation de l'évêque de Versailles et de l'archiprêtre de Rambouillet, dont dépend la paroisse de La Boissière, le trésor fut solennellement rendu à Notre-Dame de Saint-Calais, le 11 mai 1947. Il revenait ainsi à l'endroit d'où, vers 865-866, on l'avait emporté pour le sauver du péril normand.

Ce n'était cependant pas tout ce qui avait été conservé de S. Calais qu'on retrouvait de la sorte, mais seulement la relique dite « le Chef de S. Calais ». Outre celle-ci, on possède encore, à l'église paroissiale de Saint-Calais, quelques ossements du saint, qui furent déposés dans une grande châsse, construite au ^{xvii}^e siècle et restaurée au début du ^{xix}^e.

Avant d'être placées dans leur châsse, ces reliques avaient été enfermées dans des sacs en cuir. On en conserve un, remontant au ^{xiii}^e siècle. Il ne sera pas sans intérêt de mentionner ici un cas analogue, étudié par Pio FRANCHI DE' CAVALIERI, *Le reliquie dei martiri greci nella chiesa di S. Agata alla Suburra*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, t. X (1933), p. 235-260.

A l'occasion de la découverte du Chef de S. Calais, la châsse fut rouverte (l'auteur étant présent) et on procéda à un nouvel inventaire de son contenu. M. B. donne la liste et l'histoire de ces ossements. Car son but est précisément de « suivre méticuleusement les pérégrinations des reliques de S. Calais » (de son Chef, d'une part, et, d'autre part, de son Corps, séparés l'un de l'autre pendant des siècles), « parce qu'elles constituent un cas exceptionnel d'authenticité en pareille matière et qu'il est fort rare de rencontrer une documentation qui permette une semblable démonstration » (p. 74). Cette documentation, il nous la donne en annexe (vingt pièces justificatives) et aussi, en partie, au cours de son exposé où maints extraits d'archives inédits sont cités. Ce n'est pas le moindre intérêt du volume.

M. B. rappelle que « dès le ^{iv}^e siècle, il était d'usage d'envelopper les reliques des saints dans des tissus précieux. Bientôt ces *suaire*s,

nom donné à ces étoffes en raison de leur caractère funéraire, furent considérés comme des reliques elles-mêmes... » (p. 76). Une partie de la soie avec laquelle on avait entouré les restes de S. Calais a été retrouvée dans la chasse. M. B. étudie, dans un chapitre spécial, ce Suaire de S. Calais, le décrivant en détail et résolvant avec compétence les problèmes historiques et économiques posés par la présence, dans nos régions, de ce tissu persan. C'est ce chapitre qui, sous forme abrégée, fut lu, nous l'avons dit plus haut, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*Comptes rendus des séances*, 1947, p. 468-473 ; cf. p. 462).

Au début de son travail, M. B. résume l'histoire de S. Calais, d'après les sources : la Vie du saint et quelques diplômes royaux. Sa critique est modérée et ne dédaigne pas, à l'occasion, un brin d'humour. Bien qu'il ait connu l'étude de notre prédécesseur, le P. Poncelet, sur les *Saints de Micy* (dans *Anal. Boll.* XXIV, 1905, 5-104), il n'a pas distingué les trois recensions de la *Vita* : les recensions A (selon la classification de B. Krusch dans les *M. G., Script. rer. merov.*, t. III, p. 388 = *BHL.* 1568), B (*BHL.* 1569) et C (*BHL.* 1571). Les quelques manuscrits qu'il cite à la p. 14 sont tous de la recension B, même les deux copies du *xiii^e* siècle indiquées sous le 2^o, comme on peut s'en convaincre grâce à la planche II, p. 9 (*Incipit prologus in vita sancti Karilepphi. Constat veterum fuisse morem*). Pour le fond du sujet, la chose n'est que secondaire, bien sûr, mais la recension A, la plus ancienne, aurait mérité au moins une mention.

Quant à la question d'authenticité des diplômes royaux, M. B. s'en tient à l'étude de Julien Havet, comme le faisait déjà le P. Poncelet. Le bollandiste avait fait remarquer que « dans aucun des diplômes authentiques la construction de l'abbaye (d'Anisole) n'est attribuée à Calais ; au contraire, on dit qu'elle a été bâtie en son honneur » (*Anal. Boll.*, t. c., p. 34). M. B., par contre, attribue la fondation de la dite abbaye au confesseur Carilephus en s'appuyant, semble-t-il, sur les mêmes chartes que notre prédécesseur. Les termes de celles-ci, à proprement parler, ne permettent pas semblable conclusion. Ajoutons, d'ailleurs, qu'il n'est pas encore prouvé que l'expression *casa sancti Karilephi*, attestée en 752, existait dès les origines.

Le livre de M. B. est une contribution importante à l'histoire de S. Calais. Il témoigne d'une enquête assez poussée, et dans des documents de première main. Nous devons cependant regretter, dans la reproduction de ceux-ci et ailleurs aussi, plus d'une incorrection, imputable soit à une faute de lecture, soit à une trop rapide correction des épreuves. Ainsi à la p. 18, la référence à Grégoire de Tours se lira : V, 14 ; aux pp. 57 et 60, il faut renvoyer aux pièces justificatives XIII, XV et XVI, et non pas XIV, XV et XVII. P. 91 : corriger *sedificavit* en *aedificavit*, *scripsii* en *scripsit*, *insique* en *insigne* ; p. 103 : *ego inpascriptus* en *e. infrascriptus*, etc.

Pourquoi M. B. ne nous a-t-il pas donné la reproduction de ce qui reste du Chef de S. Calais (dans son nouveau reliquaire, par exemple, qu'il décrit p. 47), alors qu'il nous présente les photographies des autres reliques ?

J. VAN DER STRAETEN.

M. P. VAN BUIJTENEN. *De grondslag van de Friese Vrijheid*. Assen, Van Gorcum & Comp., Hak & Prakke, 1953, 240 pp., ill.

Durant des siècles, les Frisons se sont glorifiés de leur indépendance et l'ont ardemment défendue. Mais qui la leur accorda et à quelle époque ? Des documents la faisaient remonter à Charlemagne ; dès le *xvi^e* siècle, cependant, ils furent rejetés comme étant des faux. Plusieurs historiens se sont attaqués au problème et les hypothèses ne manquaient pas. Personne, toutefois, n'a cru que le sphinx avait livré son secret ; M. van Buijtenen moins que personne. Il a consacré sa thèse de doctorat à un nouvel examen de la question. C'est une étude fouillée, bien documentée, d'une critique avisée et serrée, mais d'une allure parfois un peu lente. A-t-il enfin trouvé la réponse ? Les spécialistes en histoire du droit et en histoire frisonne sont seuls compétents pour nous le dire. Son travail ne pourra passer inaperçu ni des uns, ni des autres, non plus que des historiens de l'Église.

L'histoire des libertés frisonnes, en effet, est intimement liée à la légende de S. Magnus, évêque de Trani en Apulie (fête le 19 août), et à l'évolution des établissements de Frisons, Saxons et Francs, situés sur l'emplacement actuel, ou presque, de la cité du Vatican. Chacun de ces peuples y avait construit une église et un *hospitium* où les nombreux pèlerins de ces régions, qui venaient prier, surtout aux *viii^e* et *ix^e* siècles, sur la tombe du Prince des Apôtres, trouvaient un toit hospitalier et, éventuellement, des soins appropriés. Certains s'y fixèrent même à demeure (*in statu peregrinationis perpetuae*). L'église des Frisons était dédiée à S. Michel et à S. Magnus. — Elle existe encore, tout contre la colonnade du Bernin ; cf. C. HUELSEN, *Le Chiese di Roma nel medio evo* (Florence, 1927), p. 388.

Il y a dans cette église une célèbre inscription fort précieuse pour l'histoire du culte de S. Magnus et des libertés frisonnes. Cette longue inscription, telle que nous la connaissons actuellement, ne serait pas antérieure au *xiii^e* siècle, mais les éléments qu'elle contient pourraient ériger de sources plus anciennes, probablement écrites. En ce qui concerne la légende de Magnus, elle relate la découverte à Fondi des reliques du saint évêque et leur ensevelissement dans la crypte de l'église Saint-Michel, après qu'on eut permis aux Frisons de détacher un bras du corps pour l'emporter chez eux. Ces données pourraient remonter au début du *xi^e* siècle. La légende évolua encore par la suite jusqu'au *xv^e* siècle, M. v. B. le prouve clairement.

L'authenticité de l'inscription fut âprement contestée dès le *xvi^e* siècle. Les difficultés proviennent d'une incohérence chronologique (*Tempore Leonis IIII papae, imperante Carulo Magno imperatore*) et d'un nom propre assez problématique (*Hiaro... de Slinga*). Au lieu de Charlemagne, il faudrait Lothaire ; M. v. B. n'est pas le premier à le dire, mais à la différence des autres, il explique comment il advint que Charlemagne fut mis en compagnie de Léon IV. Dans un ouvrage paru peu avant celui que nous analysons, M. Alistair Campbell croit pouvoir identifier le Magnus de la légende avec l'empereur Charlemagne (*Thet Freske Riim*, La Haye, 1952, p. 15). Il ne semble pas que l'argumentation de M. v. B. permette encore pareille hypothèse. Pour *Slinga*, M. v. B.

propose de lire *Harlinga* (la source aurait eu *H̄linga*). Cette conjecture est ingénieuse et se révèle fort féconde. Reste à expliquer la vraisemblance de l'erreur lors de la transcription.

L'histoire des reliques de S. Magnus est un écheveau difficile à démêler. Le bollandiste Cuperus, dans son commentaire sur les Actes de S. Magnus (*Act. SS.*, Aug. III, 701-713), désespérait d'y jamais voir clair. M. v. B. apporte quelques précieuses indications. Distinguons, dit-il (p. 59), la tradition romaine au sujet de ces reliques et la tradition frisonne. La seconde a toujours prétendu qu'un bras de S. Magnus, *ep. Tranensis*, était conservé à *Almenum* (l'ancien nom de Harlingen). Encore au xvi^e siècle on en retrouve la trace. Puis on la perd. Au xvii^e, on signale la présence d'une semblable relique à Anderlecht (près de Bruxelles), dans la collégiale Saint-Pierre (cf. A. RAYSSIUS, *Hierogazophylacium belgicum*, Douai, 1628, p. 53). Est-ce celle d'*Almenum* qu'on y mit en sûreté? L'auteur le suppose. Toujours est-il que, de nos jours, le clergé de cette collégiale constate que celle-ci ne la possède plus dans son trésor.

Les difficultés soulevées par Cuperus demeurent entières. Mais la datation et l'interprétation de l'inscription de l'église Saint-Michel des Frisons sont des éléments positifs dans la voie de la solution. Pour hâter cette dernière et pour éclairer la légende de S. Magnus en général, le travail de M. v. B. sera d'un grand secours.

Un résumé en français (p. 183-197) aidera plus d'un lecteur à prendre connaissance des principaux jalons de l'argumentation de l'auteur.

J. VAN DER STRAETEN.

David KNOWLES. *The Religious Orders in England*. Cambridge, University Press, 1948, xvi-348 pp.

David KNOWLES et R. Neville HADCOCK. *Medieval Religious Houses. England and Wales*. Londres, Longmans, 1953, xxiii-388 pp., 6 cartes.

David KNOWLES et J. K. S. ST JOSEPH. *Monastic Sites from the Air*. Cambridge, University Press, 1952, in-4°, xxviii-283 pp., 138 pl. (= *Cambridge Air Surveys*, t. I).

La maîtrise de Dom David Knowles, aujourd'hui professeur d'histoire du moyen âge à Cambridge, dans le sujet qu'il a choisi, s'était affirmée, dès 1940, par la publication de son ouvrage : *The Monastic Order in England* (seconde édition corrigée, aux presses universitaires, en 1949), qui conduisait l'étude de l'Ordre bénédictin en Angleterre de 943 à 1216. Sous un titre opportunément modifié, l'auteur retrace l'histoire de tous les ordres religieux dans son pays depuis le quatrième concile de Latran jusqu'en 1340, à la veille de la grande peste qui allait presque renverser l'ancien état des choses. Chanoines réguliers et Frères mendiants ont ici leur large part, et les Cisterciens font l'objet de chapitres séparés. Des aperçus plus généraux touchent divers aspects de la vie religieuse au xiii^e siècle

et dans la première moitié du xiv^e. On n'y trouvera pas seulement un guide à travers les essais et articles dispersés dans de multiples publications locales. Dom K. excelle à brosser de larges esquisses, corrigeant ainsi, pour une bonne partie, les fausses perspectives de son prédécesseur à la direction des *Cambridge Medieval Studies*, feu G. G. Coulton.

La rédaction d'une telle chronique de l'Angleterre monastique et religieuse suppose des relevés très complets. En 1940 déjà, Dom K. avait donné une première liste des établissements religieux du moyen âge en Angleterre, sous le titre de *Religious Houses of Medieval England*. Il y avait apporté de substantielles corrections et de nombreuses additions dans *The English Historical Review*, en 1945. En voici l'édition définitive, qui, nous annonce-t-on, sera suivie d'un volume semblable pour l'Écosse et d'un autre pour l'Irlande. L'auteur a pu profiter de la précieuse collaboration de M. R. N. Hadcock, à qui nous devons la carte *Monastic Britain* publiée en 1950 par l'Ordnance Survey de Sa Majesté Britannique. C'est, dans l'ordre alphabétique des lieux où ils étaient situés, le catalogue de tous les établissements religieux, ainsi que des hôpitaux et des collèges universitaires, depuis la conquête normande jusqu'à leur suppression ou à leur sécularisation au xvi^e siècle. Comme les maisons existant en 1066 ou fondées à nouveau vers cette époque sont pourvues de leur date originale de fondation, nous possédons ainsi pratiquement la liste la plus complète à partir de 943 environ, soit depuis la réforme de S. Dunstan à Glastonbury. Pour chaque établissement, les auteurs marquent au moins la date de fondation et de suppression, le revenu net à la suppression, et éventuellement la maison dont il dépendait. L'indication du saint patron n'est fournie méthodiquement que pour les hôpitaux. Une notice historique succincte accompagne chaque mention et en justifie les éléments. Les résultats de longues et minutieuses recherches sont ainsi mis à la disposition des historiens, avec d'excellents index et une bonne introduction générale.

En choisissant, pour frontispice des deux premiers volumes de son *magnum opus*, une photographie aérienne de Glastonbury et une de Cantorbéry, Dom K. soulignait assez l'importance qu'il attache à cette manière nouvelle de faire voir le passé. M. St Joseph, conservateur des photographies aériennes à l'Université de Cambridge, est un des pionniers de cette exploration, dont l'initiateur fut l'archéologue anglais O. G. S. Crawford et qui ne compte plus ses succès, tant dans son pays d'origine que dans des régions éloignées. Parmi des centaines de vues, une sélection a été faite, qui constitue un magnifique album et donne une idée excellente et assez inattendue de ce que l'on pourrait appeler l'occupation du sol anglais par les moines. Les Cisterciens peuvent revendiquer la plus grande part ; viennent ensuite les moines noirs, les Augustins et les Prémontrés. Les Grandmontins, Clunisiens, Tironiens, Chartreux, Gilbertins, Franciscains et Carmes sont représentés ; en outre quelques maisons de moniales. Enfin Wells et Cambridge, deux cités marquées par les établissements

religieux qui s'y installèrent. Un commentaire est donné de chaque vue, avec une brève bibliographie et, en appendice, la liste complète des clichés conservés à Cambridge.

P. GROSJEAN.

René-Jean HESBERT, O.S.B. *Le prosaire de la Sainte-Chapelle*. Mâcon, Protat, 1952, gr. in-4°, 112 pp., 152 phototypies (= *Monumenta musicae sacrae*, I).

C'est par un morceau de choix que dom Hesbert a inauguré sa nouvelle collection des monuments de la musique sacrée. Spécialisé depuis longtemps dans l'étude et le classement des livres du chant liturgique, l'auteur s'était occupé déjà du graduel, de l'antiphonaire et du responsorial. Il poursuivait ses recherches en inventoriant les manuscrits du prosaire et du séquentiaire, lorsqu'il identifia dans la bibliothèque capitulaire de Bari un graduel doublé d'un prosaire dont le sanctoral présentait toutes les caractéristiques de la Sainte-Chapelle. Découverte du plus haut intérêt — car on tient là le plus ancien témoin de cette liturgie parisienne — et garantie par des arguments irrécusables.

La surprise éprouvée au premier abord cesse d'ailleurs bientôt, lorsqu'on étudie d'un peu près la fondation de la collégiale Saint-Nicolas de Bari sous Charles II d'Anjou. Couronné roi de Naples par le pape Honorius III, ce prince, qui était le propre neveu de S. Louis, régna sur toute l'Italie méridionale, de 1284 à 1309. Or, par l'acte de fondation de la collégiale, daté du 20 juillet 1304 et que dom H. reproduit *in extenso*, Charles arrêta des mesures minutieuses pour organiser le personnel et le culte dans la célèbre basilique, qu'il entendait soustraire à toute autorité différente de la sienne. Un passage de ce document mérite une attention particulière : ... *ordinamus, décrète le roi de Naples, et volumus quod in ipsa deinceps ecclesia secundum ordinem Parisiorum Ecclesiae per libros quos eidem ecclesiae dedimus divinum officium celebretur*. Le graduel-prosaire, qui fait l'objet de la présente publication, est, à n'en pas douter, un de ces livres liturgiques donnés à Bari par Charles d'Anjou. S'appuyant sur divers indices, dom H. le date du milieu du XIII^e siècle, peu après le 26 avril 1248 ; ce jour, en effet, marqué par la dédicace de la Sainte-Chapelle, est déjà commémoré dans le prosaire.

L'auteur accumule les raisonnements pour démontrer sa thèse, laquelle, en vérité, n'a pas besoin de tant de preuves. Un de ses arguments, qu'il déclare « lumineux », nous paraît même manquer son but. Il est tiré d'une stipulation de la charte précitée, concernant l'anniversaire des défunts : *Anniversaria vero fidelium defunctorum iuxta ritum capellae nostrae regiae recolantur*. Dom H. y reconnaît à nouveau la Sainte-Chapelle de Paris : *Capella Regia* ! Pourtant, à cet endroit, le roi de Naples désigne assez nettement le rit de sa propre chapelle (*nostrae*). Les usages de celle-ci — nous n'entendons nullement le nier — coïncidaient sans doute avec ceux de la fondation parisienne de S. Louis. Mais

le texte invoqué n'oriente pas directement vers la Sainte-Chapelle et ne peut donc être regardé comme une preuve décisive.

Considérant l'ouvrage sous l'angle de nos études — le point de vue musicologique n'est pas le nôtre — nous sommes heureux d'y trouver, reconstitué et sobrement commenté, le sanctoral du manuscrit de Bari, qui est celui de la Sainte-Chapelle à ses origines. Un tableau d'ensemble (p. 48-49) le reprend sous forme de calendrier.

On y relève notamment : S. Denys et ses compagnons (et leur Invention, au 22 avril) ; S^{te} Geneviève (avec le « Miracle des Ardents », le 26 novembre) ; S^{te} Aure ; S. Germain de Paris ; S. Marcel (et sa Translation, au 26 juillet) ; S. Victor, S. Landry, S. Séverin, S. Gengulphe, S. Magloire, S. Cloud, S. Lucain ; S. Leufroy et S. Turiau (de Dol), dont les reliques furent abritées à Saint-Germain-des-Prés, au temps des Normands ; les SS. Georges et Aurèle, dont les restes, apportés d'Espagne par le moine Usuard, étaient honorés à Paris ; S. Guillaume de Bourges († 1209), qui fut canonisé en 1218 ; la Sainte Couronne du Sauveur, avec son octave ; la Translation des grandes Reliques à la Sainte-Chapelle, le 30 septembre, et, au 4 décembre, une autre Translation de reliques à la cathédrale Notre-Dame.

Parmi les proses du manuscrit de Bari, vingt-neuf étaient inédites. On les trouvera imprimées ici. Plusieurs d'entre elles ont pour objet les reliques de la Sainte-Chapelle, qu'elles énumèrent parfois avec une telle précision qu'on y possède l'équivalent d'un véritable inventaire.

La parfaite tenue typographique du volume, ainsi que la reproduction, en belle phototypie, du prosaire entier, font le plus grand honneur aux presses des frères Protat. M. COENS.

Paul DONCŒUR. *La minute française des interrogatoires de Jeanne la Pucelle, d'après le réquisitoire de Jean d'Estivet et les manuscrits de d'Urfé et d'Orléans*. Melun, d'Argences, 1952, 314 pp., 3 planches (= *Bibliothèque Elzévirienne*, N. S.).

Le beau volume du Père Doncœur nous apporte un instrument de travail sans pareil pour l'étude scientifique du procès de Jeanne d'Arc. Le titre pourrait faire croire à un lecteur distrait que le Révérend Père lui offre des textes inédits. Il n'en est rien : tous les textes du procès sont publiés depuis cent ans, d'après les instruments authentiques et officiels, grâce à l'admirable labeur de Jules Quicherat, *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle* (5 vol., Paris, 1841-1849).

Ce que le P. D. nous présente, c'est une édition critique des *interrogatoires* de Jeanne d'Arc, en trois colonnes : le texte latin d'une part, deux textes français de l'autre. J'ajoute que l'auteur a recouru aux manuscrits pour vérifier, éventuellement pour corriger les leçons de ses devanciers, Quicherat, déjà cité, et Pierre Champion, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc. Texte, traduction et notes* (2 vol., Paris, 1920-1921).

La première colonne de l'édition nouvelle reproduit le réqui-

sitoire de Jean d'Estivet, promoteur du procès. Notre auteur ne republie pas ces fameux soixante-dix articles dans l'ordre des éditions Quicherat et Champion. Il a très adroitement découpé ce réquisitoire suivant l'ordre chronologique des audiences, de façon à obtenir un parallélisme visible avec le compte rendu du procès.

Ce qui fait la valeur du réquisitoire de d'Estivet, c'est qu'il a été rédigé évidemment avant la conclusion du procès et, par conséquent, avant la rédaction de l'instrument officiel latin. Sur quoi se fondait le promoteur sinon sur les interrogatoires? Et ces interrogatoires étaient faits en français, puisque Jeanne ne connaissait pas le latin. Des greffiers prenaient note, *verbis gallicis*, des réponses de l'accusée.

Or, la minute française des interrogatoires, presque illisible (comme nous l'apprend le second procès) tant elle était chargée de corrections, est perdue. Il faut le déplorer, certes, mais ce serait manquer de sens historique que de s'en étonner. Le moyen âge, pour ne rien dire de notre temps, préférerait les actes authentiques aux actes originaux, et les autorités responsables adoptaient le plus souvent un point de vue plus juridique que critique.

La valeur des propres paroles de la Pucelle ne frappait ni les ennemis de Jeanne ni peut-être même ses amis. Il a fallu le développement du goût de l'histoire pour faire apprécier les documents « pris sur le vif », malgré leurs ratures, à cause de leurs ratures.

Nous possédons toutefois un texte français du procès (je ne parle pas des traductions, dont la plus récente, une édition pour bibliophiles, est due à M. Raymond Oursel, *Le procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, Paris, 1953). Le manuscrit lat. 8838 de la Bibliothèque nationale conserve un texte célèbre, dit de d'Urfé, du xv^e siècle, avec les interrogatoires à partir du 3 mars 1431. Ce texte, déjà publié par Quicherat et par Champion, est reproduit par le P. D. dans la deuxième colonne de son édition. On s'accorde à reconnaître dans cette version une copie partielle de la minute perdue. J'en doute, après avoir relu ce texte dans sa nouvelle édition. Cette relation française présente trop souvent les interrogatoires en style indirect et, surtout, elle a les caractères d'une rédaction faite *après* la minute et d'après la minute, supprimant nombre de sous-questions et faisant un tout de plusieurs réponses. Ce n'est plus un procès-verbal, mais déjà un compte rendu. Ce n'est plus le naturel de la sténographie, mais la densité d'un « condensé » mis en forme. Le manuscrit de d'Urfé s'inspire de la minute ; il ne peut être cette minute.

Soit le texte suivant : « Interroguee quel est ce peril ou danger, respond que sainte Katherine luy a dit qu'elle auroit secours, et qu'elle ne sçait se ce sera a estre delivree de la prison, ou quant elle seroit au jugement, s'il y vendroit aucun trouble, par quel moien elle pourroit estre delivree ; et pense que ce soit ou l'un ou l'autre. Et le plus luy dient ses voix qu'elle sera delivree par grant victoire » (p. 174).

A la question unique qui ouvre ce paragraphe, nous pouvons en ajouter

quatre autres, aussi vraisemblables. Le procès-verbal primitif doit avoir été à peu près ce qui suit : « Qu. Quel est ce péril ou danger? — R. Sainte Catherine m'a dit que je serai secourue. — Qu. Ce secours serait-il de vous faire sortir de prison? — R. Je ne sais. — Qu. Consisterait-il en une libération au moment du jugement? — R. Je ne sais. — Qu. Croyez-vous à l'une de ces deux solutions? — R. Je pense voir se réaliser l'une ou l'autre. — Qu. Vos voix vous promettent-elles la libération grâce à une victoire de votre parti? — R. Oui, le plus souvent, elles me la promettent par le moyen d'une grande victoire. »

Je ne peux prouver que Jeanne a prononcé les réponses que je reconstitue. Il est vrai, mais j'estime cette reconstitution plus proche de la réalité que le résumé, français ou latin, du manuscrit de d'Urfé ou de l'instrument authentique.

Nous savons, par le procès de réhabilitation, que les greffiers notaient, à l'audience, *responsa et excusationes dictae Johannaë*. Ensuite, l'après-midi, les greffiers réunis chez Cauchon collationnaient leurs écritures (pp. 19 et 20). Il me paraît naturel que le notaire principal du procès, Manchon, ait pris son propre texte comme base. Il y inscrivait les variantes et les notes jugées nécessaires. C'est sans doute son manuscrit raturé qui parut inutilisable aux juges du second procès. Servit-il à d'Estivet pour établir le réquisitoire? Je croirais plutôt que d'Estivet a utilisé une mise au net plus présentable, dont le manuscrit de d'Urfé serait le témoin.

Le texte préféré du P. D. n'est cependant pas celui de d'Urfé, bien qu'il le considère comme une copie de la minute. L'auteur estime davantage encore un manuscrit plus récent, le n° 518 (ancien 411) de la Bibliothèque municipale d'Orléans. Ce texte, reproduit sur les pages de droite de l'édition nouvelle, n'est pas plus inédit que les précédents, si j'ose ainsi m'exprimer. Un certain abbé Dubois le tenait déjà pour une copie de la minute française. En 1827, Buchon publiait, au tome IX des *Chroniques d'Enguerand de Monstrelet*, la partie du manuscrit relative au procès, ainsi que la dissertation de Dubois. Ce qui fait l'incontestable intérêt de ce texte, c'est qu'il donne les interrogatoires presque complets à partir du 21 février 1431. Quicherat, lui, réfutant Dubois, croyait que le ms. d'Orléans n'était qu'une traduction de l'instrument latin. Pour certains passages, Champion y reconnaissait, en outre, la copie du ms. de d'Urfé. Le P. D., reprenant la thèse de l'abbé Dubois, avec des arguments nouveaux, affirme que les mss. de d'Urfé et d'Orléans dérivent du même original perdu, qu'ils ne sont pas traduits du latin, enfin que le ms. d'Orléans permet de compléter le ms. de d'Urfé et de reconstituer l'essentiel de la minute française des interrogatoires (sauf une lacune énorme, p. 115-129).

Le P. D. a raison lorsqu'il nie que le ms. d'Orléans puisse être une banale traduction du latin : sa parenté avec le ms. de d'Urfé l'indique suffisamment. Mais le ms. d'Orléans ne me paraît pas pouvoir être tenu pour une copie pure et simple de la minute disparue.

Tout ce que j'ai dit plus haut des rapports du manuscrit de d'Urfé avec cette minute s'applique *a fortiori* au ms. d'Orléans, qui est plus éloigné encore du mot à mot d'un procès-verbal. Certaines erreurs sont communes aux mss. de d'Urfé et d'Orléans (p. 32 et *passim*). Parfois, le ms. de d'Urfé est meilleur (p. 181, 2^e ligne). On remarque, en plusieurs endroits du texte, que le ms. d'Orléans s'inspire de l'instrument définitif latin, œuvre relativement tardive de Courcelles et de Manchon. Le P. D. l'admet : le ms. d'Orléans connaît l'instrument latin, il le traduit parfois « assez défectueusement » (p. 31, note 3 ; p. 301, note 59), il le résume dans une rédaction « sommaire et incorrecte » (p. 302, notes 64 et 66). Sans doute, l'auteur du ms. d'Orléans connaît-il aussi le réquisitoire de d'Estivet, puisqu'il est reproduit dans l'instrument authentique. Ce réquisitoire, le ms. d'Orléans l'abrège, comme il abrège le ms. de d'Urfé (pp. 64, 65, 91, 129).

Le récit du procès de Jeanne, tel que nous le trouvons dans le ms. d'Orléans, dépend aussi du procès de réhabilitation. Son auteur, qui en fait un résumé d'autre part, s'en est servi plus d'une fois pour étoffer le narré du premier procès (pp. 29, 39, 77, 95, 271, 291, 297). La liberté de sa rédaction est plus visible encore dans la reproduction vraiment déformée des documents capitaux du procès : décision des juges du 29 mai (p. 281), sentences du 24 et du 30 mai (pp. 273 et 291), citation du 30 mai (p. 289), enfin cédule d'abjuration (p. 271). La présentation de cette dernière pièce est importante, car elle nous fait voir comment travaillait l'auteur du ms. d'Orléans.

Le P. D. nous donne la photographie et la transcription des pp. 192 et 193 du ms. d'Orléans. Sa lecture est irréprochable, mais la disposition typographique de l'édition (p. 271) ne correspond pas à l'aspect du manuscrit, qui ignore les différences de caractères et qui n'isole pas du contexte le paragraphe suivant : « Ensuit le teneur de la cedulle que ledit evesque de Beauvoys et aultres juges dyent avoir esté faicte par ladicte Jhenne et signee de sa main. Ce que je ne croys pas. Et n'est a croire actendu ce qui sera icy apprez. » (Suit l'abjuration.) Le paragraphe reproduit montre et démontre que l'auteur du ms. d'Orléans n'est pas un copiste. C'est un biographe, hélas, en ceci qu'il commente et interprète, avec la même liberté qu'il prend pour traduire et abréger (voir aussi le texte italique de la p. 293).

Le récit de l'abjuration en est un exemple, non seulement par le commentaire qui précède la formule prêtée à Jeanne, mais par le contenu même de cette formule d'abjuration.

L'instrument définitif donne un acte d'abjuration très long, alors que nous savons par des témoins que la cédule signée par Jeanne ne comportait que quelques lignes, aujourd'hui perdues. D'autre part, le ms. de d'Urfé omet l'acte d'abjuration. Le P. D. estime que le ms. d'Orléans restitue enfin le texte de la cédule signée par Jeanne, car ce texte enferme en quelques lignes l'essentiel de l'abjuration. Cette conjecture ingénieuse séduit, mais elle ne peut nous convaincre. Le ms. d'Orléans comprend trop de textes mutilés par leur « translateur » pour que nous soyons sûrs qu'il n'en est pas de même de la cédule d'abjuration. Dans l'état actuel de nos connaissances — sans être aussi affirmatif que M. Oursel (p. XL de sa traduction) — je pense que le doute subsiste. Le P. D., entraîné par l'enthousiasme de sa redécouverte du ms. d'Orléans, semble perdre de vue parfois que ce texte si riche est, par

endroits, une copie inexacte, interpolée, utilisant à la fois le texte latin et la minute française du procès de condamnation, et puisant même des renseignements complémentaires dans le procès de réhabilitation.

L'édition critique qui nous est offerte abonde en observations intéressantes, que les historiens de Jeanne d'Arc devront étudier avec soin pour faire avancer tant de questions qui en sont toujours au point où Quicherat les a laissées, il y a un siècle. Dans l'immense floraison d'écrits les plus divers dont la Pucelle est le prétexte, le livre du P. D. est un de ceux qui resteront ¹.

LÉON-E. HALKIN.

Antonio CISTELLINI. *Figure della riforma pretridentina*. Brescia, Morcelliana, 1948, 354 pp. (= *Studi e documenti di storia religiosa*).

Quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Italie durant les premières décades du Cinquecento lira avec le plus vif plaisir l'ouvrage du P. Cistellini, oratorien. Il y trouvera l'évocation de plusieurs personnages qui exercèrent une influence religieuse profonde dans le nord de la péninsule et plus spécialement à Brescia. La simple énumération des chapitres révélera la richesse de ce travail clair et bien documenté, qui touche de très près aux études hagiographiques. Après avoir décrit la situation du catholicisme à Brescia à l'aurore des temps modernes (p. 11-35), l'auteur esquisse le portrait de la B^{se} Stefana Quinzani (1457-1530), de St^e Angèle Merici (1474-1540), de la religieuse augustinienne Laura Mignani (1482-1525), inspiratrice du mouvement de la réforme catholique à Brescia, de Barthélemy Stella (1480-1554), de plusieurs pieux ecclésiastiques qui vécurent ou séjournèrent dans la petite cité de Salò, sur le lac de Garde, tel, par exemple, S. Jérôme Émilien, enfin de deux saints prêtres, François Cabrini (1510-1570) et François Santabona (1508-1590), fondateurs des *Padri della Pace*, association qui se joindra plus tard à l'oratoire de S. Philippe Neri.

La seconde partie de l'ouvrage, réservée aux documents, est tout aussi importante. Chacun des chapitres de la première partie est

¹ Nous souhaitons la publication prochaine des volumes annoncés par le P. D. et surtout de ses *Recherches relatives au procès de Jeanne la Pucelle*. — Parmi les ouvrages historiques parus après celui du P. D., citons deux travaux remarquables : D. Th. ENKLAAR, *Was Jeanne d'Arc een duivelvereerster ?* dans les *Mededelingen der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, Afd. Letterkunde*, nouv. série, vol. 16 (1953), p. 527-556 ; et Sven STOLPE, *Das Mädchen von Orléans* (trad. du suédois), Francfort, 1954. — Du procès de réhabilitation, deux traductions françaises ont été publiées : l'une, très libre et incomplète, par Régine PERNOUD, *Vie et mort de Jeanne d'Arc. Les témoignages du procès de réhabilitation (1450-1456)*, Paris, 1953 ; l'autre, à l'usage des bibliophiles, par R. OURSEL, *Le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, Paris, 1953.

illustré par la publication de nombreuses pièces, qui, savamment annotées et commentées, permettent au lecteur d'entrer directement en contact avec les divers personnages qui lui ont été présentés.

En rendant compte ici même (L, 1932, 216-218) d'un article de Mgr P. Guerini sur la B^{se} Stefana Quinzani, nous signalions diverses lettres de cette religieuse conservées dans les Archives des Gonzague à Mantoue. Le diligent historien de Brescia, répondant à notre suggestion, les publia en 1937 et 1938 dans les *Memorie Domenicane* (t. 54 et 55) sous le titre : *Carteggi mistici domenicani del cinquecento*. Parmi les correspondantes de la pieuse moniale de Soncino, nous rencontrons Isabelle d'Este (1474-1539), François II de Gonzague (1466-1519), son époux, et leur fils Frédéric, qui perdit son père alors qu'il n'avait pas encore vingt ans. Des 26 lettres de la bienheureuse, le P. C. en republie ici treize. Dans la missive de 1502, il est fait mention de « la madre sore Usana », qu'il faut identifier avec la B^{se} Osanna Andreasi (1449-1505), « mère spirituelle de la cour de Mantoue ». C'est sans doute par cette vénérable tertiaire dominicaine que Stefana fut mise en relation avec la famille des Gonzague. Toute proportion gardée, on pourrait redire de Stefana ce qu'écrivait le P. Van Ortroj à propos d'Osanna de Mantoue : « Sa vie offre un nouvel exemple de cette puissante activité extérieure que l'on rencontre jointe, chez tant de mystiques, à de sublimes élévations de pensées » (*Anal. Boll.* XXVIII, 1909, 242).

Dans la bibliographie de S^{te} Angèle Merici (p. 54-55), l'auteur signale une importante biographie écrite en 1935 par la Sœur Cecylja Łubienska, *Świeta Aniela Merici i jej Dzielo* (Cracovie, 1935), dont seul le premier volume a paru. Il est à craindre que la suite ne paraisse jamais, car C. Łubienska est morte (1937) et ses notes semblent avoir été détruites dans la tourmente de 1939. Aucune des diverses traductions qui avaient été annoncées en 1935 (*S. Angela Merici e la Compagnia di S. Orsola nel IV centenario della fondazione*, Brescia, 1936, p. xv) n'a été réalisée. Il n'est pas inutile de mentionner également une bibliographie très abondante publiée il y a quelques années par les Ursulines de Berlin dans les *Beiträge zur Darstellung und zur Geschichte des Ursulinenordens* sous le titre *Schrifttum zur Geschichte der heiligen Mutter Angela und ihrer Stiftung* (t. VIII, 1934, p. 60-89 ; t. X, 1937, p. 87-102).

Laura Magnani, augustine de Santa Croce à Brescia, a reçu parfois le titre de bienheureuse, mais il n'y eut jamais d'approbation de culte (cf. p. 88-90). Elle a exercé une influence considérable bien au delà des murs de son monastère. Correspondante d'Isabelle d'Este, d'Élisabeth de Gonzague, de Lucrèce Borgia, elle a soutenu et guidé Barthélemy Stella et S. Gaétan de Thienne. Comme elle est moins connue du grand public, le P. C. s'étend assez longuement sur sa vie et son apostolat. Mais ce qui donne un intérêt tout particulier à ce chapitre, ce sont les documents, provenant de la famille Stella, que le savant historien a retrouvés à Bergame et qui apportent des renseignements très précieux sur la Compagnie du divin Amour à Rome.

On sait combien ces pieuses confraternités ont joué un rôle discret mais important dans la restauration religieuse de l'Italie du xvi^e siècle. Les études du P. Tacchi Venturi (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 1913, 481-484 ; XLIX, 1931 460-462), de Mgr P. Paschini (cf. *ibid.*

LVII, 1939, 198), de G. M. Monti (cf. *ibid.* XLVII, 1929, 177 ; LV, 1937, 189) reçoivent grâce à ces pièces d'archives un supplément d'information fort appréciable. Voici les principales : *Capitoli della confraternità del Divino Amore di Roma* ; *Capitoli della confraternità del Divino Amore di Brescia* ; *Elenco dei confratelli del Divino Amore di Roma, 1524*.

Dans une annotation très soignée, l'auteur identifie la plupart des quelque soixante personnages inscrits dans cet *elenco*, où *Gaietanus De Thienis, scriptor apostolicus*, voisine avec *Bartolomeus Stella, laicus Brixienis*. Ainsi que le remarque le P. C., B. Stella était déjà prêtre en 1524 et il est surprenant qu'il soit simplement désigné comme laïc. Très lié avec le cardinal Pole, il accompagna celui-ci lors de son voyage vers l'Angleterre en 1553, où il se rendait en qualité de légat du pape. Les membres de la délégation s'arrêtèrent à l'abbaye norbertine de Dielegem, près de Bruxelles, et c'est là que la mort surprit Stella, le 6 septembre 1554. Sanderus n'a pas manqué de signaler dans sa *Chorographia sacra Brabantiae* (t. I, 1726, p. 387-388) la tombe du zélé et pieux ecclésiastique.

Plus loin, on rencontre *R. D. Jo. Petrus Caraffa, episcopus Theatinus*, fondateur des Théatins, qui devint pape sous le nom de Paul IV, et aussi *D. Hieronymus De La Lama, hispaniensis*. Il s'agit du confesseur de S. Gaétan, Jérôme l'Espagnol. Cette mention écarte l'hypothèse de J. Salvadori, qui croyait que *de La Lama* était une graphie incorrecte pour *de Solana* (R. DE MAULDE-SALVADORI, *San Gaetano Da Thiene*, pp. 77, 163). Le P. C. n'a pas cherché à identifier *D. Petrus Iustinianus, laicus*. Le scribe a écrit très distinctement *Petrus* (pl. V, p. 112), mais a-t-il copié fidèlement le document ? En effet, d'une part, il n'y a aucune trace de ce personnage dans la correspondance de Paolo Giustiniani (cf. J. LECLERCQ, *Le bienheureux Paul Giustiniani* ; voir *Anal. Boll.* LXXI, 1953, 496) et, par ailleurs, en 1524, les relations de celui-ci étaient étroites avec Gaétan de Thienne. Le livre du P. C., s'il paraît en seconde édition, pourra s'enrichir grâce aux lettres du pieux Camaldule, dont J. Leclercq a donné l'inventaire (op. c., p. 147-176). On y trouve deux lettres de Paul Justinien à Jérôme l'Espagnol (pp. 169, 173).

Une des principales familles de Saló, celle des Scaino ou Scaini, était très liée avec S. Jérôme Émilien. Dans sa récente biographie, parue peu de temps après sa mort, le P. Joseph Landini, Somasque, remarquait que nous ne possédions que six lettres du saint (*S. Girolamo Miani*, Rome, 1947, p. 208-238). Le P. C. en a retrouvé une septième, « interamente autografa » et non datée. Elle est adressée à « Zoan Batista Scaino » et écrite en dialecte vénitien. Son contenu intéresse surtout l'histoire de la médecine, car elle décrit en détail une recette pour les maladies des yeux.

De la correspondance de S. Gaétan de Thienne, il nous reste 32 lettres. Le P. C. en reproduit quelques-unes, 8 lettres envoyées à Laura Mignani (p. 243-253) et 5 lettres aux frères Scaino (p. 299-305). Les premières ont été souvent publiées et J. Salvadori les avait insérées avec un commentaire dans sa traduction italienne de la biographie rédigée par R. de Maulde la Clavière. Quant aux dernières, elles sont reproduites d'après la récente édition qu'en a donnée le

théatin espagnol Francesco Andreu (*Lettere inedite di san Gaetano Thiene*, extrait de *Regnum Dei*, n° 8, Rome, 1946), qui avait découvert dans les archives de Saint-André della Valle à Rome, parmi les volumes du procès de canonisation de S. Gaétan, une copie authentique de 22 lettres, en grande partie inédites.

Pour éviter au lecteur qui s'intéresse à S. Gaétan de longues recherches, il eût été souhaitable de dresser un bref regeste de cette correspondance et de signaler les manuscrits et les éditions. Dans sa volumineuse biographie : *San Gaetano Thiene, cuore della riforma cattolica* (Vicence, 1948), Pierre Chiminelli ne nous le donne pas davantage ; il se contente d'une note bibliographique et d'une description assez imprécise des lettres (p. 237-243).

Dans une missive du 28 janvier 1518, Gaétan fait part à Laura Mignani des sentiments de vive piété qu'il éprouva tandis qu'il célébrait les mystères de la nuit de Noël dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. « Et con questa confidentia del Vegiarello (S. Joseph), de man della timida Vergenella novella madre, patrona mia, pilgai quello tenero fanciullo, carne et vestimento del Eterno Verbo » (p. 245). Historiens et artistes se sont emparés de ce bref passage, dont ils ont fortement majoré le sens. Gaétan aurait tenu dans ses bras l'enfant Jésus. Le P. C., après avoir rappelé la diffusion de cette interprétation, ajoute : « I Bollandisti, commentando questa lettera, aggiangono : " Haec ille (Caietanus). Quo non obscure quidem innuit, se ad veros ipsos recentis pueri amplexus, raro quodam favore numinis, admissum ea nocte. " ... È irrispettoso verso l'autorità di tanti biografi interpretare diversamente il testo ? » (p. 76). En fait, ce n'est pas le P. Pinius, auteur du commentaire de S. Gaétan, qui a écrit cette phrase et celles qui suivent, mais le biographe Giuseppe Silos dans sa *Vita di S. Gaetano Thiene* (Rome, 1671, p. 10), dont Pinius traduit en latin quelques lignes. Nous sommes tout à fait d'accord avec le P. C. sur le sens qu'il donne à la lettre du saint : il s'agit, non d'une vision, mais « d'una colorita descrizione d'una autentica composizione di luogo, e una vivace rappresentazione drammatica ». De son côté, P. Chiminelli s'attarde assez longuement sur cet épisode de la vie du saint fondateur (p. 263-274). Les sobres et justes réflexions du P. C. auraient avantageusement remplacé ces considérations assez diffuses.

S. Gaétan semble avoir eu, comme plusieurs de ses contemporains, une profonde dévotion à S. Roch, ainsi qu'il ressort de la lettre envoyée en 1520 à Laura Mignani (cf. pp. 76, 251). Sur S. Roch, l'auteur aurait pu signaler l'étude de Mgr P. Guerrini (cf. *Anal. Boll.* XLI, 1923, 213-216), qui vient d'être republiée dans le t. XLIII (1953) des *Monografie di storia bresciana* (p. 117-132). Dans le même volume des *Monografie* (p. 139-142), Mgr Guerrini analyse l'article d'A. Fliche, paru ici même (LXVIII, 1950, 343-361), et souligne, avec raison, croyons-nous, le caractère hypothétique de quelques points de l'exposé. Il annonce qu'une étude documentée sur le culte de S. Roch dans le diocèse de Brescia « potrebbe costituire un curioso volume, per il quale ho già raccolto un copioso materiale che attende di essere soltanto coordinato » (ibid., p. 138).

A plusieurs reprises, le P. C. parle de Lucrèce Borgia et tient à noter le redressement moral des dernières années de sa vie. Ce n'est pas en vain que des âmes pieuses avaient tâché de la rapprocher de

Dieu. Parmi les preuves de ce redressement, le savant historien mentionne un livre de Méditations imprimé à Brescia en 1527 sous le nom du religieux augustin G.-A. Meli de Crema. Tant la lettre-préface de Jean Orsini Gonzague que l'auteur lui-même affirment que la duchesse de Ferrare a été l'inspiratrice de cette pieuse compilation (p. 59-61).

En terminant, nous attirons l'attention sur un recueil qui intéresse les relations des Bollandistes avec un des écrivains les plus féconds de Brescia, Bernard Faino († 1673), auquel le P. C. se réfère à plusieurs reprises. Il s'agit des *Collectanea Bollandiana* 8194-99 de la Bibliothèque royale de Bruxelles (cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, 1905, p. 450-453). Il contient non seulement quelques lettres de Faino au P. Henschenius, mais de nombreuses copies de documents que l'historien de Brescia avait fait faire pour les hagiographes d'Anvers. Il y aurait peut-être lieu d'en donner une analyse plus détaillée que celle du Catalogue de Van den Gheyn. Le 2 janvier 1669, Faino annonce aux Bollandistes qu'il a terminé la rédaction de la Vie d'Angèle Merici : « Vitam B. Angele Brixie Virginum Ursolinarum institutricis nuper a me claviori uberiorique stilo compositam et a multis mendis purgatam, et in multis veritati restitutam, cum exscripta fuerit, ad Ursulinas Parisiensis monasterii mittam, unde illam habere facilius vobis erit : nullum tamen ecclesiasticum cultum habet hec virgo, nisi popularem, cum negligentes fuerint predecessores nostri erga illam » (fol. 101). Le 25 février de la même année, il pouvait annoncer qu'il envoyait à Paris la copie de sa biographie. Celle-ci ne fut publiée, à Brescia, qu'en 1672.

Le quatrième centenaire de la mort de S. Gaétan de Thienne (7 août 1547) a provoqué l'apparition de quelques biographies destinées au grand public, telles que celles du P. L. Ruiz de Cardenas, *San Gaetano Thiene. Il santo della Provvidenza* (Vicence, 1947), et du P. U. Santuzzi, *Il santo della Provvidenza. Gaetano Thiene* (Milan, 1948).

B. DE GAIFFIER.

Giuseppe LANDINI. *S. Girolamo Miani dalle testimonianze processuali, dai biograf, dai documenti editi e inediti fino ad oggi*. Rome, Curia generalizia dei Chierici regolari Somaschi, 1947, 515 pp.

Des 515 pages de typographie serrée que contient le livre du P. Landini, Somasque, 200 seulement sont consacrées au récit de la vie de S. Jérôme Émilien ; tout le reste est rempli par la description des sources, par des dissertations sur des points controversés et par la publication de documents. C'est une véritable somme que l'auteur a voulu composer, soucieux de ne rien laisser dans l'ombre. « Ne è venuta così un' opera piuttosto greve e congestionata nel suo complesso » (p. 14). On ne peut le nier, mais l'historien sera reconnaissant à l'auteur d'avoir réuni cette riche documentation, que des tables détaillées permettent d'exploiter aisément. Nous retrouvons ici les personnages étudiés par le P. Cistellini : Gaétan de Thienne,

Jean-Pierre Carafa, Laura Mignani, Barthélemy Stella, les frères Scaini ; mais l'auteur ignorait les recherches que le savant oratorien poursuivait dans un secteur tout proche du sien.

Parmi les vingt-six dissertations qui s'efforcent de faire la clarté sur des points controversés, nous n'en rappellerons qu'une : *Le Lettere autentiche di Girolamo*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler plus haut (p. 476). Non seulement on trouve ici le texte des lettres, mais chacune est accompagnée d'une annotation extrêmement abondante. Celle-ci ne vise pas uniquement à identifier les différents noms qui s'y rencontrent, mais à interpréter des passages ou des expressions obscurs. Malgré ce consciencieux effort, des phrases demeurent incertaines et des personnages enveloppés d'une ombre impénétrable.

B. DE GAIFFIER.

P. TACCHI VENTURI. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, t. II, 1 : Dalla nascita del fondatore alla solenne approvazione dell' Ordine (1491-1540). 2^e éd. Rome, Civiltà Cattolica, 1950, LXIII-414 pp. ; t. II, 2 : Dalla solenne approvazione dell' Ordine alla morte del Fondatore (1540-1556). Ibid., 1951, XL-719 pp.

IGNACIO DE LOYOLA. *Obras completas*, t. I : *Autobiografía. Diario espiritual*. Introducciones y comentarios del R. P. Victoriano LARRAÑAGA, S. J. Madrid, 1947, XI-884 pp. (= *Biblioteca de Autores cristianos*, n^o 24).

En 1910, le P. Tacchi Venturi publiait, en guise de préface à la biographie de S. Ignace de Loyola, une imposante synthèse historique de la vie morale et religieuse en Italie au xvi^e siècle (cf. *Anal. Boll.* XXXII, 1913, 482-484). Douze ans plus tard, il faisait paraître la première partie de la Vie du fondateur (ibid. XL, 1922, 460-462). En 1931, il rééditait son premier volume. Patiemment, il avait retravaillé son exposé en tenant compte des nombreux travaux parus et en y ajoutant le fruit de ses propres recherches dans les bibliothèques et les archives (ibid. XLIX, 1931, 460-462). Malgré de multiples difficultés, le vénéré doyen des historiens de la Compagnie a remis sur le métier la première partie de sa Vie de S. Ignace et réussi à conduire sa monumentale histoire de la Compagnie de Jésus en Italie jusqu'en 1556, date de la mort du saint. Entre 1921 et 1951, les études ignatiennes ont fait des progrès considérables. Il faut en attribuer surtout le mérite à la savante et laborieuse équipe qui publie les *Monumenta historica Societatis Iesu*. Nos *Analecta* ont signalé quelques-uns de ces remarquables recueils de sources (voir en dernier lieu : LXIV, 1946, 312-317 ; LXIX, 1951, 438-440). Qu'il suffise de rappeler aussi les ouvrages du P. Dudon (*Anal. Boll.* LVI, 220), du P. Leturia (ibid. LIX, 1941, 354-355), du P. Brodrick, pour ne citer que quelques noms.

Le lecteur qui voudrait trouver un aperçu clair et pertinent sur le progrès des études ignatiennes se référera à l'exposé du P. Hugo Rahner, paru d'abord dans les *Stimmen der Zeit* (t. CXXXVIII, 1940, p. 94-100) et repris dans IGNA-TIUS VON LOYOLA, *Geistliche Briefe* (éd. O. KARRER et H. RAHNER, S. J. Ein-

siedeln, 1942, p. 32-44), volume qui constitue le tome II de la collection *Menschen der Kirche in Zeugnis und Urkunde*. Des travaux du P. Rahner, qui a étudié avec beaucoup de pénétration certains aspects de la vie d'Ignace ou certains épisodes, tel que celui de la vision de la Storta, par lequel le P. T. commence son récit, aucun n'est mentionné. Notons également que, si la biographie de S. Ignace par le P. Dudon est citée plusieurs fois, on ne trouve nulle part le titre complet de cet ouvrage.

Toute la reconstitution du P. T. repose sur une lecture directe des documents fondamentaux ; certes il connaît les écrits de ses devanciers et en discute parfois les points de vue, mais, sans se laisser entraîner dans les broussailles bibliographiques, il présente, en une langue claire et noble, la vie de S. Ignace telle qu'elle lui est apparue dans l'étude attentive des sources. De ce contact persévérant avec les sources est née une profonde admiration pour son héros ; toutefois, elle ne se traduit jamais en termes de panégyrique et l'exposé reste toujours sereinement impartial. Les quatre volumes du P. T., luxueusement imprimés, constituent une œuvre exceptionnellement bien élaborée et seront longtemps le meilleur guide de ceux qui veulent connaître les débuts de la Compagnie de Jésus.

De 1536 à 1556, Ignace a vécu en Italie ; dans quelle mesure l'historien de l'Assistance italienne devait-il centrer son récit sur la personne du fondateur ? On a parfois l'impression que l'auteur est un peu écartelé entre ces deux sujets. Toutefois, sans se perdre dans des digressions sur des points qui relèvent soit de l'origine de l'Ordre, soit de la vie intime du saint, il a réussi à donner l'essentiel, par exemple sur la formation des Constitutions, sur l'enseignement des humanités. Le rôle d'Ignace n'éclipse jamais celui de ses collaborateurs dans la péninsule.

On s'est souvent demandé dans quelle proportion Polanco avait secondé Ignace dans la rédaction des Constitutions. Cette question préoccupait déjà les contemporains du saint. Un jour, s'adressant au P. Nadal, le Général lui aurait dit : « Dixit (Ignatius) nihil esse in Constitutionibus quod sit Polanci, quantum ad rerum substantiam, nisi in re collegiorum aliquid et universitatum, quod tamen est de eius mente » (*Mon. hist. S. I.*, t. 64, p. CLXIV). Les mots « ad rerum substantiam » ont-ils bien traduit la réponse d'Ignace et comment faut-il les interpréter ? Problème délicat, mais, quoi qu'il en soit, ce terme philosophique, en apparence clair, n'apporte pas grande lumière dans ce genre de débat. Vu l'étroite collaboration des deux religieux, arrivera-t-on jamais à préciser ce qui revient à chacun d'eux ? Ils se complétaient parfaitement. Avec raison, le P. T. écrit : « Polanco... collaborò notevolmente alla grand' opera ignaziana » (t. II, 2, p. 117), et plus loin : « Perciò l'accurata imparziale critica storica saluta in Giovanni Alfonso de Polanco il valente collaboratore delle *Costituzioni* della Compagnia di Gesù, come in Ignazio di Loyola ne venera l'unico santo autore » (ibid., p. 118). Seul le mot *unico* est, semble-t-il, trop exclusif. Sur le même sujet, on peut

lire maintenant les excellentes pages du P. de Guibert (*La Spiritualité de la Compagnie de Jésus*, Rome, 1953, pp. 133-134, 149-150).

Dans la formation de ses religieux, Ignace n'était-il pas parfois trop rigide et un peu autoritaire (t. II, 2, p. 60-69)? Des divers témoignages qui nous sont parvenus on pourrait dégager une physiologie aux composantes assez contradictoires. Pour harmoniser dans l'unité ces multiples aspects, ne faut-il pas rappeler ce qu'écrivait le P. H. Rahner : « Wie zart versteht er es, sich jedem anzupassen um einen jeden zu seinem Besten zu vermögen » (op. c., p. 55-56)? Je ne sais si, en écrivant cette phrase, le P. Rahner avait sous les yeux la réflexion du P. Luis da Camara : « Dans les réprimandes, on voit clairement que le Père (S. Ignace) induit *personam quam vult, aut ut iudex severam, aut ut pater benignam*. » Parallèlement aux remarques faites par le P. T., à propos de la bonté et de la sévérité d'Ignace, on peut lire maintenant les observations nuancées du P. de Guibert (op. c., pp. 78-95, 131-132). Avec patience et perspicacité, le saint s'efforçait d'ajuster l'idéal entrevu à la taille de chaque âme. Son attitude à la fois charitable et ferme à l'égard de Simon Rodriguez est très révélatrice de son caractère (t. II, 2, p. 549-556 ; cf. J. DE GUIBERT, op. c., p. 208-209).

Au sujet des premiers vœux à Montmartre, on avait rappelé ici (LVI, 1938, 221-222) l'affirmation suivante de Simon Rodriguez : « Certis quibusdam de causis, Pater Ignatius non interfuit ». Commentant ce passage, le P. T. écrit : « La presenza d'Ignacio, chiarissimamente affermata dal Fabro, sembra negata dal Rodriguez, riuscito in questo luogo assai infelice nell'esprimere il suo pensiero » (t. II, 1, p. 64). Peut-on dire « sembra negata » sans édulcorer la phrase? Plus haut (t. II, 1, p. xxvii-xxviii), le P. T. avait laissé entrevoir que le *Commentarium de origine et progressu Societatis Iesu* de S. Rodriguez n'est pas exempt d'inexactitudes ; il aurait pu le souligner ici.

Depuis que le vénéré historien a mis la dernière main à son œuvre, quelques travaux ont apporté d'utiles compléments sur le milieu parisien où vécut Ignace et plus particulièrement sur la dynastie des Gouveia. Voir, par exemple, H. BERNARD-MAITRE, *Un grand serviteur du Portugal en France, Diogo de Gouveia l'Ancien, et le Collège de Sainte-Barbe* (*Bulletin des études portugaises*, t. XV, 1951, p. 3-75) ; LUIS DE MATOS, *Les Portugais en France au XVI^e siècle* (Coïmbre, 1952) ; Marcel BATAILLON, *Études sur le Portugal au temps de l'humanisme* (Coïmbre, 1952).

Le P. V. Larrañaga voudra bien nous excuser de parler si tardivement de son édition annotée de l'autobiographie et du journal spirituel de S. Ignace. Depuis plusieurs années, il préparait ce travail et avait déjà présenté une analyse très fouillée du journal (voir *Anal. Boll.* LXIV, 1945, 313). Il reproduit le texte des deux documents d'après l'édition des *Monumenta historica Societatis Iesu* (t. LXI, Rome, 1943, p. 353-507 ; t. LXIII, 1934, p. 86-158). Rien n'a été omis, ni dans les introductions, ni dans les notes, pour éclairer jusque dans leurs plus petits détails les souvenirs du saint fondateur. Cette surabondance menace même d'être un peu écrasante pour le lecteur et de disperser son attention. On aurait toutefois mauvaise grâce

de la reprocher à l'auteur, car son livre rendra service à tout le monde. Aux historiens d'abord, grâce à d'excellentes tables des matières, qui permettent de retrouver les principaux sujets et de bénéficier de toutes les informations accumulées dans ce commentaire exhaustif ; au grand public ensuite, qui pourra sans effort replacer dans le cadre du xvi^e siècle les renseignements parfois très laconiques laissés par S. Ignace. Le P. L. a eu en vue non seulement la science historique, mais aussi le bien spirituel des âmes. C'est ce qui explique certaines réflexions d'un caractère plus personnel où se mêlent parfois des souvenirs de l'auteur. Trois volumes étaient prévus ; le second devait contenir les *Exercices* et les *Constitutions*, le troisième les lettres et les Instructions. Au moment de mettre sous presse, le P. L. nous fait savoir que le tome II, qui sera réservé aux *Exercices*, ne paraîtra qu'en 1956, à l'occasion du quatrième centenaire de la mort du saint. Par ailleurs, dans la même collection, les PP. I. Iparraguirre et C. de Dalmases ont republié, en 1952, l'autobiographie et les œuvres complètes de S. Ignace, ainsi que nous l'apprend l'*Archivum historicum Societatis Iesu* (t. XXI, 1952, p. 452). B. DE GAFFIER.

Raimundo TELLERIA. *San Alfonso Ma de Ligorio, fundador, obispo y doctor*. Madrid, Editorial El Perpetuo Socorro, 1950-1951, deux volumes, xxiii-888, 1024 pp., nombreuses illustrations.

Giuseppe CACCIATORE. *S. Alfonso De' Liguori e il Giansenismo*. Le ultime fortune del moto giansenista e la restituzione del pensiero cattolico nel secolo XVIII. Florence, Libreria editrice fiorentina, 1944, 623 pp. (= *Biblioteca di cultura religiosa*, n° 1).

Maurice DE MEULEMEESTER, C. SS. R. *Origines de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur*. Études et documents. Louvain, Imprimerie S. Alphonse, 1953, xii-322 pp.

En 1900 paraissaient à Paris les deux forts volumes de la Vie de S. Alphonse de Liguori par le P. A. Berthe, C. SS. R. Dans la recension des *Analecta* (XIX, 1900, 375), on ne lisait pas uniquement des éloges, et il est assez surprenant que cet ouvrage ait pu être qualifié de « Vie définitive » (*Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 920). Depuis, personne ne s'était hasardé à remplacer l'œuvre du P. Berthe. Un rédemptoriste espagnol, le P. R. Telleria, chassé de sa patrie par la révolution et séjournant à Rome, vient d'inventorier les archives de sa Congrégation, ainsi que de nombreux dépôts où se cachaient des documents qui n'avaient pas encore été exploités. Il a composé une œuvre monumentale — 2000 pages — où il n'a laissé dans l'ombre aucun aspect de la vie, du caractère, de l'apostolat et des écrits du saint. Cette massive compilation aura-t-elle beaucoup de lecteurs ? Peut-être, mais il est certain qu'elle sera consultée. N'eût-il pas été toutefois préférable de constituer un registre, dans lequel, à propos de chaque fait plus ou moins important, auraient été méthodiquement indiquées les sources principales. Tant dans le texte que dans les notes, on trouve une documentation fort

riche, dont il est possible de bénéficier aisément grâce aux tables, mais qu'il faut parfois extraire des longs exposés de l'auteur.

Voici un exemple. Au moment de la mort de Clément XIV (1774), S. Alphonse, demeurant à Arienzo, resta longtemps dans une espèce d'état léthargique. Revenu à lui, il aurait affirmé : « Je ne dormais pas, mais j'ai assisté aux derniers moments du pape, qui vient de mourir ». Certains parlèrent de bilocation (cf. p. 500-504). Une brève note aurait suffi pour relater ce fait et montrer qu'il repose uniquement sur des témoignages de l'entourage du saint qui n'ont jamais reçu la moindre confirmation des rapports relatifs à la mort de Clément XIV. Les lettres très circonstanciées de Gaétan Centomani au ministre du roi de Naples, le marquis Bernard Tanucci, qui fut en relation avec S. Alphonse (PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. XVI, 2, 1932, p. 425-436), ne soufflent mot d'une présence miraculeuse du saint au chevet du moribond.

De la lecture de ces innombrables pages, parvient-on à dégager, en quelques traits nets et précis, la physionomie de S. Alphonse? Elle reste, nous semble-t-il, enveloppée de brumes. On peut, par exemple, se demander si le saint prélat n'était pas bon et bienveillant au point de devenir parfois débonnaire. A Tanucci il dédie son *Triomphe de l'Eglise* (1772); entre autres choses il le félicite « de n'avoir cessé de travailler avec zèle aux intérêts de notre sainte religion ». Voilà bien de l'indulgence! Pour expliquer ces paroles, qui, à force d'être flatteuses, ne sont plus vraies, le P. T. fait plusieurs considérations qui ont un peu trop l'allure d'un plaidoyer (t. II, p. 486-488; cf. *Anal. Boll.* XXII, 1903, 371). N'est-il pas plus simple et plus exact de reconnaître dans le vénérable vieillard une certaine faiblesse de caractère, trop encline à passer l'éponge sur les fautes des puissants de ce monde? Dans son dernier livre, le P. M. De Meulemeester ne parlait-il pas de la « nature craintive » (p. 26) du saint?

Les rapports de S. Alphonse avec Mgr Thomas Falcoia, évêque de Castellamare († 1743), ont-ils été présentés sous leur vrai jour par le P. T.? Celui-ci ne ménage certes pas ses éloges au distingué prélat, mais il minimise son action pour majorer celle de S. Alphonse pendant la période des origines. N'est-il pas tendancieux de qualifier le rôle de l'évêque simplement par les mots : guide des consciences, conseiller, directeur spirituel (voir, par exemple, pp. 186, 187, 207, 250, 294, 317, 318)? Quelques points de suspension paraissent un peu trop intentionnels. Dans la lettre du saint au P. J. Marocco, datée du 24 juillet 1740 (t. I, p. 292), la phrase, où S. Alphonse rappelle les directives de Falcoia, a été laissée de côté : « mentre il Padre (Mgr Falcoia) già glie l'ha espresso, e credo che in quella altra sua glielo confermi » (*Lettere di S. Alfonso*, t. I, 1887, p. 78). De même, plus loin, les mots que nous imprimons en italiques ont été précisément omis : « Per carità, non pigliate consiglio in Napoli, nè altrove *perchè, se sapesse questo Monsignor Falcoia, non vi riceverebbe più* ». Ayant rapporté (p. 304) que l'évêque avait admis quelques recrues, le P. T. ajoute en note : « Probabilmente intervino Falcoia porque se halaba Alfonso sumergido en sus haceres apostolicos. Además la « obla-ción » tenía aún carácter privado ». Ces derniers mots trahissent la thèse que veut défendre l'auteur. A cette attitude contournée et réti-

cente, nous préférons la ferme et nette position du P. M. De Meulemeester, qui écrit : « L'opinion qui veut réduire le rôle de Falcoia à celui de directeur spirituel d'Alphonse et de ses compagnons semble insoutenable. Le prélat pose en effet continuellement des actes ne relevant pas du for intérieur de la conscience, mais du gouvernement » (*Histoire sommaire*, p. 31 ; *Origines*, p. 71-72). Tout le chapitre V de ce dernier ouvrage : *Régime provisoire* (p. 65-90) est à lire si l'on veut replacer dans leur véritable perspective les relations de Falcoia et d'A. de Liguori. Il se termine par ces mots : « Il n'y a pas lieu de fermer les yeux sur l'importance réelle de cette tâche de l'évêque pour garder intégralement à Alphonse le titre de fondateur » (p. 90).

Le volume du P. Joseph Cacciatore, rédemptoriste, ne nous est parvenu qu'après la guerre ; c'est ce qui explique, en partie, le retard de cette recension. Dans l'avertissement préliminaire, l'auteur nous dit qu'il n'a pas eu l'intention d'écrire l'histoire du Jansénisme en Italie, ni une biographie de S. Alphonse. Il a surtout voulu montrer combien l'œuvre théologique et ascétique du saint docteur ne se comprend pleinement que si l'on y découvre la préoccupation constante de s'opposer au courant janséniste dans le domaine des dogmes et des pratiques religieuses. Dès lors, ce travail consciencieux ne relève guère de nos disciplines. Dans un bulletin consacré aux *Recenti studi sul Giansenismo italiano* (*Scuola cattolica*, t. LXXIV, 1946, p. 339-354), M. C. Marcora a analysé le travail du P. C.

Un des meilleurs spécialistes de l'histoire de la Congrégation du Saint Rédempteur, le P. M. De Meulemeester, déjà nommé ci-dessus, a publié en 1950 une *Histoire sommaire* de cet Institut. Afin de justifier ou de préciser quelques points importants des origines de la fondation de S. Alphonse, il est revenu sur le sujet et a consacré douze études à la période des premiers tâtonnements jusqu'en 1749, date de l'approbation par Benoît XIV. Destiné principalement aux confrères de l'auteur, cet ouvrage bien informé cherche à faire mieux comprendre l'esprit et la nature de l'institution qu'a lentement façonnée le saint. Le P. De M. a consulté des sources manuscrites et, en appendice, il donne une série de documents inédits qui concernent la fondation de la société de missionnaires, le miracle eucharistique de Scala, en 1732, les premiers essais d'expansion et d'apostolat. Au sujet des faits miraculeux de Scala, l'auteur écrit : « La qualité des témoins, le fond et la forme de leurs dépositions, leur concordance dans les points essentiels et leur indépendance attestée par les variantes relativement aux détails, enfin l'authenticité indiscutable des documents, permettent d'admettre la réalité de faits merveilleux » (p. 56 ; cf. p. 64). La phrase laisse malgré tout percer sinon un certain malaise, du moins quelques doutes. Il en va de même à propos de l'influence qu'a pu exercer la Sœur Crostarosa lors de la fondation de la Congrégation : « Il reste que l'on ne peut nier que les idées proposées par la vénérable sœur Crostarosa eurent une influence considérable » (p. 41).

On saura gré au P. De M. d'avoir posé loyalement tous ces problèmes et de s'être efforcé de leur donner une solution qui, si elle n'est pas définitive, vise du moins à tenir compte des exigences de la critique historique.

B. DE GAIFFIER.

Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique. Doctrine et histoire. Fasc. XI-XVII. Paris, Beauchesne, 1948-1953, col. 1009-2708 (fin du tome II).

Après la mort du P. J. de Guibert (1942), le poids de l'élaboration du *Dictionnaire* reposait principalement sur le P. Marcel Viller. L'état de santé de celui-ci laissant de plus en plus à désirer, il fut décidé en 1952 (fascicule XIV) que désormais le répertoire serait continué par la faculté théologique d'Enghien, sous la direction du P. Charles Baumgartner, S. J., assisté du P. M. Olphe-Galliard, S. J. Le P. Viller, auquel la *Revue d'Ascétique et de mystique* et le *Dictionnaire de Spiritualité* doivent tant, a eu la joie, avant de mourir (8 octobre 1952), de savoir que son œuvre était en bonnes mains et serait poursuivie dans l'esprit qu'il lui avait insufflé. Le P. Cavallera, qui s'intéressait toujours au *Dictionnaire*, est mort il y a quelques mois, le 10 mars 1954. Avec lui s'éteignait le dernier des trois fondateurs.

Une des tâches les plus ardues de cette compilation, la première du genre, est de déterminer les sujets qui doivent être traités. Dans les fascicules que nous avons sous les yeux, ce sont les matières doctrinales qui ont la plus large part : *Colère, Communion, Connaissance de soi, Conscience, Consolation spirituelle, Contemplation* (col. 1645-2193), *Conversion, Crainte, Culpabilité*, pour ne citer que quelques articles particulièrement importants. Les saints sont cette fois peu représentés. Outre un bref, peut-être trop bref, article sur S. Colomban, encore signé par dom Gougau, nous trouvons les notices de S. Cyrille d'Alexandrie et de S. Cyrille de Jérusalem. Elles ont été rédigées la première par le P. H. du Manoir, auquel nous devons la consciencieuse monographie : *Dogme et spiritualité chez saint Cyrille d'Alexandrie* (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 1945, 260-262), la seconde par un des maîtres de la patristique, M. le chanoine Bardy. Le B. Jean Colombini n'aurait-il pas mérité d'être brièvement mentionné ?

L'hagiographie est aussi directement ou indirectement intéressée par plusieurs autres articles. Le P. J. de Ghellinck a réuni, sous le titre : *Collections spirituelles*, de très utiles indications. Grâce à sa longue expérience bibliographique, il a su dépister de nombreux ouvrages qui contiennent des documents concernant la vie spirituelle. Il a réservé une analyse spéciale à la collection de Bernard Pez, O.S.B., où sont publiées des œuvres qui ne se trouvent pas ailleurs. L'article du P. Ph. Schmitz, O.S.B. : *Conversatio (conversio) morum* est important pour l'interprétation d'une expression fréquente dans les Vies de saints. M. A. Guillaumont donne un aperçu succinct mais dense de la *Littérature spirituelle copte*. Dans les références bibliographiques relatives aux Actes des martyrs et aux Vies de saints, on s'étonne de ne pas rencontrer la *Bibliotheca hagiographica orientalis*, qui indique pour chaque pièce les éditions antérieures à 1910.

L'étude du regretté P. Alamo, O.S.B., sur les *Coutumiers monastiques et religieux* présente strictement l'essentiel. Le gros ouvrage de R. Molitor, O.S.B., *Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände* (3 vol., 1928-1933), qui n'est pas cité, contient de nombreux renseignements et un chapitre spécial intitulé : *Monastische Gewöhnheit und Observanz* (I, 39-55). L'histoire des Croisiers est encore assez mal connue. Un religieux belge de cette congrégation, le P. Vincken, a écrit quelques pages fort bien informées sur ce sujet et il annonce un travail plus développé qui paraîtra bientôt dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. La fondatrice des Rédemptoristes, Marie-Céleste Crostarosa (1696-1755), a laissé de nombreux écrits, restés jusqu'ici inédits. Le P. De Meulemeester, C.S.S.R., dans la notice qu'il lui consacre, remarque que la lecture des œuvres de la vénérable religieuse, dont la cause a été introduite en 1901, est souvent fort pénible et qu'il est malaisé d'en présenter une synthèse. Le tome II se termine par la biographie de Cyrille de Scythopolis (vi^e siècle), un des meilleurs hagiographes grecs, ainsi que le note le P. I. Haus-herr. On peut se demander pourquoi une si vaste matière, toute la lettre C, a été réunie en un seul volume de 2708 colonnes, plutôt que répartie en deux tomes. Pour l'usage comme pour la reliure, c'eût été plus commode ; mais ce petit inconvénient d'ordre pratique n'empêchera pas ce bon instrument de travail de rendre à de nombreux lecteurs les meilleurs services.

B. DE GAIFFIER.

Alfred THIERBACH. *Untersuchungen zur Benennung der Kirchenfeste in den romanischen Sprachen*. Berlin, Akademie-Verlag, 1951, 135 pp. (= *Veröffentlichungen des Instituts für Romanische Sprachwissenschaft*, n° 26).

Historiens, philologues, folkloristes, liturgistes auront intérêt à lire et à consulter ce volume très dense, qui est bourré de renseignements précis. Avec modestie, M. Thierbach remarque qu'il n'est pas le premier à traiter ce sujet. Parmi les travaux antérieurs, il cite ceux de trois romanistes, C. Merlo, J. Jud, H. Rheinfelder, qui ont étudié, chacun avec des préoccupations différentes, l'évolution des noms des fêtes ecclésiastiques. Merlo s'est principalement attaché à résoudre les problèmes phonétiques ; Jud a examiné l'influence des circonstances politiques et des juridictions territoriales sur la diffusion des vocables ; enfin Rheinfelder a déterminé l'origine et les transformations de la terminologie chrétienne par l'étude des coutumes religieuses et des usages liturgiques. M. T., tenant compte simultanément des trois lignes de recherche de ses prédécesseurs, a limité son enquête à quelques dénominations de l'année ecclésiastique depuis l'Épiphanie jusqu'à la Toussaint et à la commémoration des fidèles défunts. Si nous exceptons ces deux dernières, toutes se rapportent au cycle temporel. Une solennité peut être désignée par de multiples termes, par exemple : épiphanie, théophanie, *apparitio*, *manifestatio*, *festum* (ou *dies*) *trium regum*, *festum magorum*, *festum stellae*, *festum baptismi*, pour ne citer que les principaux. A propos de chaque appellation, l'auteur énumère les diverses métamorphoses que le nom grec ou latin a subies dans le do-

maine des idiomes romans. Les notices se terminent par des considérations générales sur l'origine et les modifications de la fête au cours des siècles et suivant les régions.

Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, illustrer par des exemples la méthode de l'auteur ; disons cependant que ce livre, en apparence austère et technique, réserve au lecteur des découvertes savoureuses. Sous les variations des formes verbales, ce sont les coutumes religieuses et populaires du passé qui apparaissent avec leurs infinies modalités. Il suffit de parcourir la liste des vieux almanachs consultés par M. T. pour deviner la richesse d'information folklorique qu'il a pu y puiser.

Durant les dernières années, le mot *Osanna* employé pour désigner le dimanche des Rameaux a retenu particulièrement l'attention. Le *capitulaire de villis* dit expressément : *dominica in palmis quae Osanna dicitur*. Or, le mot *osanne*, dans l'acception de buis, ayant eu comme aire de diffusion le Poitou et les régions avoisinantes, M. von Wartburg s'était cru en droit de conclure que le célèbre capitulaire avait été rédigé dans cette région. Sans prendre position sur ce point spécial, M. T. écrit : « *Osanne* ist auf den Raum zwischen Loire und Gironde beschränkt, wurde also offensichtlich im Mittelalter von den Erzbistümern Bordeaux, Tours und Bourges bevorzugt. Ein bestimmtes Bistum als Ausgangspunkt festzulegen ist unmöglich » (p. 76). Il n'a pas pu avoir connaissance de l'étude détaillée que M. Fr.-L. Ganshof a consacrée à ce sujet : *Observations sur la localisation du Capitulaire de Villis*, dans *Le Moyen âge*, 1949, p. 201-223, et dont voici la conclusion : « L'argument tiré de la localisation actuelle d'*ozanne* dans les parlers romans, en faveur de la rédaction du *capitulaire de villis* en Poitou, s'est révélé sans portée » (p. 222).

Pour retracer l'histoire des solennités liturgiques, par exemple de la fête de Toussaint, l'auteur aurait été aidé dans ses recherches par le Commentaire du martyrologe romain, publié en 1940 en guise de *Propylaeum* aux *Acta SS. Decembris*. Si le succès de son livre amène M. T. à envisager une seconde édition, nous lui demanderions d'être plus parcimonieux dans l'usage des sigles et de donner une liste plus complète des abréviations ; le lecteur lui en saura gré.

B. DE GAIFFIER.

Un des meilleurs moyens de montrer comment s'est formée l'Europe chrétienne, c'est de faire lire, en traduction à tout le moins, les biographies de ceux qui en furent les artisans. Telle est l'idée qui inspire à M. Christopher Dawson de lancer une série intitulée *The Makers of Christendom*. Ce sont presque exclusivement des Vies de saints, avec une brève bibliographie et quelques pages d'introduction. Deux volumes ont paru : *The Western Fathers*, par M. F. R. HOARE (Londres, Sheed & Ward, 1954, xxxii-320 pp.), où nous rencontrons S. Martin de Tours (l'ensemble des écrits de Sulpice Sévère), S. Ambroise, S. Augustin, S. Honoré d'Arles et S. Germain d'Auxerre ; et *The Anglo-Saxon Missionaries in Germany*, par M. C. H. TALBOT (mêmes éditeurs, xx-234 pp.), qui présente S. Willibrord, S. Sturm, S^{te} Lioba, S. Lébuin, S. Boniface,

avec de larges extraits de sa correspondance, et l'*Hodoeporicon* de S. Willibald.
P. G.

Le sous-diacre Arator n'est pas un hagiographe, bien qu'il ait choisi pour thème de son poème les Actes des apôtres et que les versificateurs du moyen âge, dans leurs *Vitae metricae*, l'aient imité souvent, parfois démarqué. Ce texte manquait au *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*. Il y a paru naguère, édité par M. Arthur Patch McKINLAY (*ARATORIS subdiaconi De Actibus Apostolorum*. Vienne, Holder-Pichler-Tempsky, 1951, LXIX-363 pp.). Parmi les manuscrits, extrêmement nombreux, M. McK. a fait un choix sévère : les témoins de basse classe ne sont représentés que par quelques variantes. De très bons index fournissent tous les détails souhaitables non seulement sur la langue et le vocabulaire, les citations et les imitations, mais encore sur la symbolique d'Arator (antithèse entre la lumière et l'ombre, figures du baptême, mystique, numérogie). On y trouve aussi le relevé des allusions ou jeux de mots qu'il introduit dans son œuvre.
P. G.

M. le chanoine R. Aigrain a bien mérité de S^{te} Radegonde. Déjà en 1910, il avait publié une traduction fort soignée et bien annotée de la Vie de la sainte par Fortunat (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 1910, 329) ; en 1918, il donnait dans la collection *Les Saints* une biographie qui sans conteste était une des meilleures de la série (ibid. XXXIX, 1921, 192-194). A l'occasion des journées commémoratives du xiv^e centenaire de la fondation de l'abbaye de Sainte-Croix à Poitiers par S^{te} Radegonde en 552, il a republié cet ouvrage (*Sainte Radegonde*. Poitiers, Éditions des Cordeliers, 1952, x-214 pp.). Cette seconde édition « revue et corrigée » n'a guère dû corriger grand-chose, car la première était excellente. Parmi les additions signalons la note de la page ix, où l'auteur mentionne *The Lyfe of saynt Radegunde*, curieux poème anglais composé vers 1500, probablement par Henry Bradshaw, dont M. Fred Brittain a fait connaître le texte en 1926 (cf. *Anal. Boll.* XLV, 1927, 419-420). C'est à ce poème que M. le chanoine A. a consacré la communication qu'il a lue au congrès d'études mérovingiennes qui se tint à Poitiers en 1952, et qui a paru dans le volume contenant les actes du congrès (*Études mérovingiennes*, Paris, 1953, p. 1-7 : *Un ancien poème anglais sur la vie de sainte Radegonde et le culte de sainte Radegonde en Angleterre*).
B. G.

Heureuse chance pour un paléographe que d'identifier un texte de première valeur sous la description, maladroite et en partie fausse, d'un catalogue de vente et de réussir à s'en rendre acquéreur pour sa collection personnelle ! C'est ce qui advint naguère à M. Francis WORMALD et qu'il raconte, dans une note érudite, *The Pontifical of Apamea* (dans *Het Nederlands Kunsthistorisch Jaarboek*, 1954, p. 271-279). Il s'agit bien de l'original, très complet, dont Martène

utilisa une copie (aujourd'hui à Lyon, Bibliothèque de la Ville, n° 570) que lui avait communiquée Jean Deslions, doyen de Senlis, et c'est un des très rares manuscrits latins provenant du royaume de Jérusalem. M. W. n'en a relevé que deux autres (Londres, British Museum, Egerton 2902, sacramentaire d'une église de Jérusalem, très probablement le Saint-Sépulcre ; et Florence, Riccardianus 323, psautier copié vraisemblablement pour une religieuse), plus deux fragments où se reconnaît une écriture identique. Les trois pièces principales sortent certainement du même scriptorium, sans doute établi à Jérusalem, et pourraient être de la même main, entre 1228 et 1244, seule période où la ville sainte fut occupée par les Latins dans la première moitié du XIII^e siècle, marquée clairement par l'écriture et la décoration. Martène avait cru pouvoir placer ce pontifical en 1214 exactement, à cause d'une profession d'obédience de l'évêque élu de Valania à l'archevêque d'Apamée, du 6 décembre de cette année, mais il n'atteignait pas le manuscrit directement. L'examen du codex lui-même fait voir que cette profession d'obédience est une formule ajoutée postérieurement, afin de servir de modèle pour des cas semblables. Elle paraît être de première main, mais sur une page laissée libre, et ne peut aider à dater le manuscrit. D'autre part, M. W. montre que son pontifical, assez archaïque, n'a pas nécessairement été écrit de prime abord pour un archevêque d'Apamée, mais plutôt adapté à l'usage de cette église peu après sa transcription. L'histoire en est inconnue jusqu'à ce qu'on le retrouve chez les Cisterciens de Chaalis, au XVII^e siècle. P. G.

Richard Aungervyle ou d'Aungerville, plus connu sous le nom de RICHARD DE BURY, fut évêque de Durham pendant les douze dernières années de sa vie. Il termina le 24 janvier 1344 son charmant opuscule sur l'amour des livres et le soin qu'il faut en prendre. On en connaît trois éditions incunables, et les bibliophiles, pour qui il avait été écrit, le lisaient volontiers dans la belle typographie d'Axel Nelson (Stockholm, 1922), mais il manquait toujours un texte soigneusement établi. C'est à quoi s'est attaché M. Antoine ALTAMURA (*Philobiblon*. Naples, Fausto Florentino, 1954, 160 pp., 8 pl.). Il énumère tous les manuscrits connus, les éditions et les traductions, et fournit une bonne étude de l'auteur, qui rectifie sur plus d'un point les notices biographiques courantes. Le *Philobiblon* a parfois été attribué au dominicain Robert Holkot (mort en 1349), mais à tort : celui-ci fut seulement chargé par l'évêque, dont il était chapelain, de le faire copier et de le mettre en circulation. La bibliothèque personnelle de Richard de Bury, assez importante pour charger cinq chariots, fut léguée par lui au Collège de Durham, à Oxford (aujourd'hui Trinity College). Il n'en reste presque rien. La publication de M. A. aidera peut-être à en retrouver quelques débris. P. G.

Le Journal du P. Mathieu Ricci (de 1583 à 1610) méritait d'être présenté au public de langue anglaise soucieux de connaître, dans

une de ses meilleures sources, l'histoire de la pénétration chrétienne en Chine. Le P. Louis J. GALLAGHER, S. J., l'a traduit, sous le titre : *China in the Sixteenth Century* (New-York, Random House, 1953, xxii-617 pp., ill.), en partant de la version latine du P. Nicolas Trigault, jésuite de Douai (1615), déjà arrangée et complétée de diverses façons, plutôt que de l'original italien publié successivement par le P. Pierre Tacchi Venturi (cf. *Anal. Boll.* XXXIX, 232) et de nouveau, avec un abondant commentaire, par le P. Pascal M. D'Elia (*Fonti Ricciane*, t. I-III, Rome, 1942-1949). P. G.

Une vingtaine de saints d'Amérique forment le sujet d'essais très vivants que M. Donald ATTWATER réunit sous le titre de *Saints Westward* (New-York, Kennedy, 1953, x-130 pp., ill.). Ils appartiennent aux deux hémisphères : ce sont les martyrs du Canada et de l'État de New-York, avec ceux du Paraguay, S^{te} Rose de Lima, S^{te} Marie-Anne de Quito, Catherine Tekakwitha et la B^{se} Marie de l'Incarnation, S. Toribio de Lima, S. François Solano, S. Louis Bertrand, les BB. Sébastien Aparicio et Jean Massias, la B^{se} Marguerite Bourgeoys, le B. Grégoire Lopez, le F. Junipère Serra, apôtre de la Californie, S. Pierre Claver, la B^{se} Philippine Duchesne et S^{te} Françoise-Xavière Cabrini, le B. Martin de Porres et la Mère Élisabeth-Anne Seton. P. G.

L'infatigable P. Canice MOONEY, O. F. M., a publié une édition très soignée, avec introduction, du Miroir de la Pénitence, œuvre de l'archevêque franciscain d'Armagh, Aodh MAC AINGIL, dont le nom est latinisé d'ordinaire Hugo Cavellus, anglicisé Cawell ou Mac Caghwell (*Scáthán Shacramuinte na hAithridhe*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1952, XLVII-257 pp., 1 pl.). Ce livre, devenu rarissime, avait paru pour la première fois à Louvain, en 1618, sous les yeux de l'auteur, qui enseignait la théologie au collège des Franciscains irlandais.

Un autre ouvrage introuvable, publié à Saint-Malo en 1669, a été reproduit en fac-similé par la Commission des manuscrits irlandais, sous la direction de M. R. I. BEST : la biographie latine de François Kirwan, évêque de Killala, par l'historien et controversiste Jean LYNCH (*Pii Antistitis Icon*. Dublin, Stationery Office, 1951, in-16, vi-xvi-140 pp.). Cette œuvre, rédigée comme une Vie de saint et précédée de la protestation requise par Urbain VIII, est dédiée à un chanoine irlandais de Sainte-Gudule à Bruxelles, Grégoire Joyce, chapelain du marquis de Caracena, gouverneur des Pays-Bas.

C'est également comme un panégyrique que fut donné au public, en 1609, le discours consacré par Richard SMITH, évêque in partibus de Chalcédoine, au souvenir et aux vertus de Lady Magdalen, vicomtesse Montague (1538-1608). Le texte latin en parut à Rome, sous le titre de *Vita illustrissimae ac piissimae dominae Magdalenae Montis-Acuti in Anglia Vicecomitissae*. Il fut traduit en anglais, en 1627, par le bénédictin Cuthbert Fursdon : *The Life of the Most*

honourable and Vertuous Lady, the La(dy) Magdalen Viscountesse Montague ; le lieu d'impression n'est pas indiqué et le traducteur donne seulement ses initiales : C. F. Cette version, intéressante par sa langue comme par son sujet, vient d'être soigneusement réimprimée par M. A. C. SOUTHERN (*An Elizabethan Recusant House*. Londres, Sands, 1954, xvi-88 pp., ill.), avec une introduction et quelques notes. L'évêque Richard Smith est aussi l'auteur du Catalogue des martyrs anglais dit « de Chalcédoine », auquel le P. C. A. Newdigate a consacré une étude critique dans nos *Analecta*, LVI (1938), 308-333.

P. G.

Soucieux d'une bonne méthode autant que de l'exacte observation des faits, M. Louis DUMONT a publié, sous le patronage du Musée des arts et des traditions populaires, une monographie très complète sur le célèbre animal légendaire, dompté par S^{te} Marthe et dont l'effigie traditionnelle a toujours occupé le centre des fameuses « courses » de Tarascon (*La Tarasque*. Paris, Gallimard, 1951, 252 pp., ill.). L'auteur, assistant des Musées nationaux, présente le résultat de ses recherches comme un « essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique ». Il entend bien par là dépasser, en profondeur, les analyses sommaires de nombreux folkloristes, qui s'arrêtent souvent à une considération trop extérieure de faits hâtivement groupés et comparés. M. D. souligne à bon droit l'importance des disciplines historiques, « les textes et les documents qui nous renseignent sur des états passés complétant la connaissance de l'état actuel ». On ne peut négliger non plus « la relation des faits dits populaires avec la civilisation supérieure, savante ». Le monstre tarasconnais est étudié successivement sous trois aspects principaux : I. *Le rite* de la double procession (Pentecôte et fête de S^{te} Marthe), où la « grande » et la « petite » Tarasque jouent un rôle à la fois maléfique et bénéfique ; II. *La légende*, ou les sources écrites des traditions de Provence concernant l'animal fabuleux et symbolique, maîtrisé par celle qui devint la patronne de la petite cité rhodanienne (*BHL*. 5545-5549, 5508) ; III. *L'iconographie*, ou la figuration, en matières diverses, d'abord de la sainte avec la bête, puis de la bête seule. Une conclusion générale résume « les composantes de la Tarasque », critique plusieurs essais d'explication et tente d'interpréter « les valeurs chrétiennes et les valeurs locales » qui se combinent si curieusement, après tant de siècles, dans les fastes du populaire dragon provençal.

M. C.

Nos lecteurs se souviendront sans doute d'avoir lu ici même plus d'une contribution du regretté Dom Wilmart († 1941). On vient de publier une bibliographie sommaire de ses travaux : J. BIGNAMI ODIER, L. BROU et A. VERNET, *Bibliographie sommaire des travaux du Père André Wilmart O.S.B., 1876-1941* (Rome, Ed. di Storia e Letteratura, 1953, 144 pp. ; = *Sussidi eruditi*, 5). Les 368 numéros sont classés par ordre chronologique, de 1900 à 1953, avec, chaque

fois, l'indication des principaux comptes rendus à leur sujet. Les recensions faites par Dom Wilmart lui-même figurent dans une liste à part (80 numéros). Les tables seront particulièrement bien-venues : répertoire alphabétique des titres des articles, index des matières traitées, liste des principaux manuscrits étudiés. Espérons que, dans un assez bref délai, paraîtra la seconde édition promise, avec les corrections nécessaires, mais surtout avec les compléments d'information sur la biographie du savant liturgiste et sur quelques travaux qu'on aura encore repérés ou publiés. On annonce en outre des index complets et définitifs.

v. d. S.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ABADAL I DE VINYALS (R.). *Com neix i com creix un gran monestir pirinenc abans de l'any mil*; Eixalada Cuixà. Montserrat, Abadia, 1954, 225 pp., 2 cartes. Extr. des *Analecta Montserratensia*, t. VIII.
- ABATE (G.), O.F.M. *Nuovi studi sull' ubicazione della casa paterna di S. Chiara d'Assisi*. Assisi, 1954, 37 pp. Extr. du *Bollettino della Deputazione di storia patria per l'Umbria*, t. L (1953).
- ACOCCELLA (N.). *La traslazione di S. Matteo*. Salerno, 1954, 63 pp.
- Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Τίτου. Héraclée de Crète, 1951, 23 pp.
- ALIVISATOS. *Πανηγυρικός Τόμος ἑορτασμοῦ τῆς 1900ῆς ἐπετείου τῆς ἐλευθέρως τοῦ Ἀποστόλου Παύλου εἰς Ἑλλάδα*. Athènes, 1953, 645 pp., 61 pl.
- ALTMANN (O.), O. F. M. *Dr. Klara Rosa Fietz*. Graz, J. Regner, s. a., 40 pp.
- ARTELT (W.). *Kosmas und Damian, die Schutzpatrone der Ärzte und Apotheker. Eine Bildfolge*. Cahiers X et XI. Darmstadt, Chemische Fabrik E. Merk, 1953-1954, in-4°, 4 et 4 pp., 7 et 5 ill.
- AUDA (A.). *Les « motels wallons » du ms. de Turin Vari 42*. Texte établi par R. LEJEUNE. Woluwe-Saint-Pierre, Centrale Don Bosco, 1953, 2 vol., 95, 139 pp., 90 pl.
- Aufsätze (Gesammelte) zur Kulturgeschichte Spaniens*. T. IX. Münster i. W., Aschendorff, 1954, 276 pp. 2 pl.
- AUW (L. VON). *Quelques notes sur Angelo Clareno*. Extr. du *Bullettino dell' Istituto storico italiano*, t. LXI (1954), p. 115-128.
- BAKER (A.), O. S. B. *La Sainte Sapience*, t. I. Introduction et notes de J. JUGLAR, O. S. B. Paris, Plon, 1954, xxxi-351 pp.
- BEYERLE (F.), BUCHNER (R.). *Lex Ribvaria*. Hanovre, Hahn, 1954, in-4°, 217 pp. (= *Monumenta Germaniae historica*, Legum sectio I, t. III, 2).
- BIRCHLER (L.). *Zur karolingischen Architektur und Malerei in Münster-Müstair*. Extr. de *Frühmittelalterliche Kunst* (Olten-Lausanne, 1954), p. 167-252, 10 pl.
- BLANCHARD (P.). *Sainteté d'aujourd'hui*. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1954, 194 pp. (= *Études carmélitaines*).

- BLOUET (L.). *Le Chrismale de Mortain*. Coutances, Éd. N.-D., s. a., 63 pp.
- BOECKLER (A.). *Deutsche Buchmalerei vorgotischer Zeit*. Königstein im Taunus, K. R. Langewiesche, 1953, in-4°, 80 pp., dont 67 pl.
- BRUNO DE JÉSUS-MARIE, O. C. D. *Le Sang du Carmel, ou la véritable Passion des Seize Carmélites de Compiègne*. Paris, Plon, 1954, viii-557 pp., 21 pl.
- CAMBELL (J.), O. F. M. *Les écrits de S. François d'Assise devant la critique*. Extr. des *Franziskanische Studien*, t. XXXVI (1954), 91 pp.
- Camino (El) de Santiago a través de Navarra*. Pamplona, Diputación foral, 1954, 57 pp., 15 pl., 1 carte.
- CAVALLIN (S.). *La question franciscaine comme problème philologique*. Extr. de *Eranos*, t. LII (Uppsala, 1954), p. 239-270.
- CECCHELLI (C.). *Mater Christi*, t. III-IV. Roma, F. Ferrari, 1954, 2 vol., viii-xxx, x-519 pp., ill.
- CHITTY (D. J.). *Pachomian Sources reconsidered*. Extr. de *The Journal of Ecclesiastical History*, t. V (1954), p. 38-77.
- CLORIVIÈRE (P. DE), S. J. *Vie intérieure de la Vierge. Les quinze mystères du Rosaire*. Textes inédits présentés par A. RAYEZ, S. J. Paris, Éditions de l'Orante, 1954, 203 pp.
- COENEN (J.). *Een onbekende limburgse heilige : Ida van Boolen*. Maaseik, Van der Donck, 1952, 100 p.
- COMINÈS (A. D.). *Ἡ ἐκδόσις τοῦ Α' τόμου τῶν Ὑμνων Ῥωμανοῦ τοῦ Μελωδοῦ*. Extr. de *Ἀθηνᾶ*, t. LVII (1953), p. 377-389.
- CONANT (K. J.). *Mediaeval Academy Excavations at Cluny*, VIII. Extr. de *Speculum*, t. XXIX (1954), p. 1-43, 17 pl.
- CORBIN (S.). *Le fonds manuscrit de Cadouin*. Supplément au *Bulletin de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, t. LXXXI (1954), 32 pp.
- *Liturgie de Bourges : un fragment de coutumier du XII^e siècle*. Extr. des *Mémoires de l'Union des Sociétés savantes de Bourges*, 1951-1952 (1953), p. 31-44.
- COUSIN (P.), O. S. B. *Abbon de Fleury-sur-Loire*. Paris, Lethielleux, 1954, 240 pp.
- CRAWFORD (O. G. S.). *Castles and Churches in the Middle Nile Region*. Khartoum, Sudan Antiquities Service, 1953, in-4°, 47 pp., 30 pl.
- DEBONGNIE (P.), C. SS. R. *Les classes de textes de l'Imitation*. Extr. des *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. XX (1953), p. 272-301.
- DE CLERCQ (V. C.), C. I. C. M. *Ossius of Cordova...* Dissertation. Washington, Catholic University of America Press, 1954, xxxi-561 pp. (= *Studies in Christian Antiquity*, 13).
- DEL ALAMO (J.). *Vida histórico-crítica del taumaturgo español S. Domingo de Silos*. Madrid, 1953, 462 pp.
- DELATTE (A.). *Une clochette magique antique*. Extr. du *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Acad. roy. de Belgique*, 1954, p. 254-276, 3 pl.
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fasc. 75 : *Consalvi-Constantinople*. Paris, Letouzey, 1954, in-4°, col. 513-768.
- DOLD (A.), O. S. B. *Lehrreiche Basler Brevier-Fragmente des 10. Jahrhunderts*. Beuron, Erzabtei, 1954, viii-67 pp., 2 pl.
- DOWNEY (G.). *A Processional Cross*, dans *The Metropolitan Museum of Art Bulletin*, t. XII, fasc. 9 (New-York, 1954), p. 276-280.
- DOYÈRE (P.), O. S. B. *Le Mémorial spirituel de S^{te} Gertrude*. Paris, Plon, 1954, 129 pp.

- DU MANOIR (H.), S. J. *Maria. Études sur la Sainte Vierge*, t. III. Paris, Beauchesne, 1954, 821 pp.
- DURAN (R. M.), O. Cist. *Iconografía española de S. Bernardo*. Poblet, Monastero, 1953, in-4°, 77 pp., 100 pl.
- ENGLISH (M.). *Op beevaart naar Sint Maurus te Bavikhove*. Brugge, 1954, 40 pp.
- FROLOW (A.). *Un nouveau reliquaire byzantin*. Extr. de la *Revue des études grecques*, 1953, p. 100-110.
- FRUIONI (A.). *Celestiniana*. Roma, Istituto storico italiano, 1954, VIII-191 pp. (= *Studi storici*, 6-7).
- GELLING (M.). *The Place-Names of Oxfordshire*, based on material collected by D. M. STENTON. Cambridge, University Press, 1953-1954, 2 vol., LIII-517 pp. (= *English Place-Name Society*, t. 23-24).
- GREGOIRE (H.). *Du nouveau sur Nicéphore Phocas, aïeul de l'empereur de ce nom*. Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions*, 1953, p. 11-18.
- HADJINICOLAOU (A.). *Μετάλλωα μαγικά εικονίδια Κωνσταντίνου και Έλένης*. Extr. du *Κανίσκιον Φ. Ί. Κουκουλέ* (Athènes, 1953), p. 508-518.
- HALKIN (F.). *S. Léonide et ses sept compagnes martyrs à Corinthe*. Extr. du *Κανίσκιον Φ. Ί. Κουκουλέ* (Athènes, 1953), p. 217-223.
- HALKIN (L.-E.). *De l'excommunication au bâcher*. Extr. de l'*Hommage à Lucien Febvre* (Paris, 1954), p. 219-225.
- Harvard Slavic Studies*, t. I-II. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953-1954, 2 vol., IV-396, VI-390 pp.
- HENRY-COÜANNIER (M.). *S. François de Sales et ses amitiés*. 3^e éd. Paris, Per Orbem, 1954, XIII-384 pp.
- HONIGMANN (E.). *Gélase de Césarée et Rufin d'Aquilée*. Extr. du *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Acad. roy. de Belgique*, 1954, p. 122-161.
- HONIGMANN (E.), MARICQ (A.). *Recherches sur les « Res gestae divi Saporis »*. Bruxelles, Académie royale, 1953, 204 pp., 5 pl. (= *Mémoires de la Classe des Lettres*, t. XLVII, fasc. 4).
- HUDLESTON (R.), O. S. B. *The Little Flowers of St. Francis of Assisi*. London, Burns Oates and Washbourne, 1953, XXII-245 pp.
- HUYGHEBAERT (N.), O. S. B. *Le Nécrologe de l'ancienne abbaye de Saint-André-lez-Bruges*. Extr. des *Tablettes de Flandre*, t. V (1953), p. 249-280.
- JAGIĆ (V.). *Kiril i Metodi i ninnite učenci*. Skopje, Institut na nacionalna istorija, 1954, 59 pp.
- JENNINGS (B.), O. F. M. *Wadding Papers (1614-38)*. Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1953, XVI-700 pp.
- JOANNOU (P.). *Das Haus Lusignan von Kypros*. Extr. des *Ostkirchliche Studien*, t. III (Würzburg, 1954), p. 42-51.
- KAHLE (P. E.). *Bala'izah. Coptic Texts from Deir el-Bala'izah*. London, Oxford University Press, 1954, 2 vol. in-4°, XX-890 pp., 5 pl.
- Κανίσκιον Φαίδωνι Ί. Κουκουλέ*. Athènes, 1953, 35-730 pp. (= *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XXIII).
- KIRCH (K.), RODEWYK (A.), S. J. *Helden des Christentums*. Paderborn, Verlag Bonifacius-Druckerei, 1953, 2 vol., 454 et 584 pp., ill.
- KLÄUI (P.). *Von der Ausbreitung des Christentums zwischen Untersee und oberem Zürichsee im 7. Jahrhundert*. Zürich, H. Rohr, 1954, 32 pp.

- KOLIAS (G. T.). *Βιογραφικά Στεφάνου Α' οίκουμενικοῦ πατριάρχου*. Extr. de 'Ελληνικά, suppl. 4. (Thessaloniki, 1953), p. 358-363.
- KOUKOULÉS (Ph. I.). *Βυζαντινά τινα παρωνύμια*. Extr. de 'Επιστημονική 'Επετηρίς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, 1953-1954, p. 60-98.
- Kultur und Volk. Beiträge zur Volkskunde aus Oesterreich, Bayern und der Schweiz. Festschrift für Gustav Gugitz*. Herausg. von L. SCHMIDT. Wien, Museum für Volkskunde, 1954, ix-423 pp., 33 pl.
- LAMBRECHTS (P.). *L'exaltation de la tête dans la pensée et dans l'art des Celtes*. Brugge, De Tempel, 1954, 128 pp., 17 pl.
- LAMPEN (W.). O. F. M. *Brabantia sacra*, 3 : S. Nicasius van Heeze; 4. *Vier andere Brabantse Martelaren van Gorcum*. Dans *Brabantia*, t. III ('s Hertogenbosch, 1954), pp. 14-26, 178-185.
- *Franziskanische Reisefrüchte*. Extr. des *Franziskanische Studien*, t. XXXVI (1954), p. 298-305.
- LAMPSIDÈS (O.). *Ἅγιος Εὐγένιος ὁ Τραπεζούντιος*. Extr. de *Ἀρχαίων Πόντον*, t. XVIII (Athènes, 1953), p. 129-201.
- LAROSE (L^t-colonel). *Étude sur les origines du pape S. Léon IX (1002-1054)*. Dabo, 1954, 47 pp.
- LAURENT (M.-H.). O. P. *Le culte de S. Louis d'Anjou à Marseille au XIV^e siècle*. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1954, 155 pp.
- LAURENT (V.). A. A. *Un théologien unioniste de la fin du XIII^e siècle : le métropolitain d'Andrinople Théoctiste*. Extr. des *Mélanges Martin Jugie* (Paris, 1953), p. 187-196.
- LAURENTIN (R.). *Court traité de théologie mariale*. Paris, Lethielieux, 1953, in-4^o, 189 pp.
- LAZZATI (G.). *Gli Atti di S. Giustino martire*. Extr. de *Aevum*, t. XXVII (1953), p. 473-497.
- LECLERC (J.). *Ermites et ermitages mosellans*. Extr. de la *Revue ecclésiastique du diocèse de Metz*, t. LIV (1954), pp. 12-24, 136-142, 242-248.
- LEFEBVRE (G.). O. S. B. *Prière pure et pureté du coeur*. Textes de S. Grégoire et S. Jean de la Croix. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1953, 156 pp.
- LEFORT (L.-Th.). *La chasse aux reliques des martyrs en Égypte au IV^e siècle*. Extr. de *La Nouvelle Clío*, 1954, p. 225-230.
- *Notice sur Mgr Paulin Ladeuze (1807-1940)*. Extr. de *l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1954, 35 pp., portrait.
- LELOTTE (F.). S. J. *Convertis du XX^e siècle*, t. II. Paris-Tournai, Casterman, 1954, 248 pp.
- LEMERLE (P.). *Invasions dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIII^e s.* Extr. de la *Revue historique*, t. CCI (1954), p. 265-308.
- MANELLI (R.). *Studi sulle eresie del secolo XII*. Roma, Istituto storico italiano, 1953, vii-125 pp. (= *Studi storici*, fasc. 5).
- MASSERON (A.). *La Légende franciscaine*. Paris, A. Fayard, 1954, 374 pp.
- MÉCÉRIAN (J.). S. J. *Bulletin arménologique*, cahier 2. Extr. des *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XXX, fasc. 4 (Beyrouth, 1953), p. 63-310.
- *La Vierge Marie dans la littérature médiévale de l'Arménie*. Grégoire de Narek et Nersès de Lampron. Beyrouth, Université Saint-Joseph, 1954, 47 pp.

- Mémorial Jean Sauvaget*, t. I. Damas, Institut français, 1954, xxxv-313 pp.
- MENÉNDEZ PIDAL (G.). *Mozarabes y Asturianos en la cultura de la alta edad media...* Madrid, 1954. Extr. du *Boletín de la R. Academia de la historia*, p. 137-291, 10 pl.
- MERCATI (S. G.). *Alfabeti intromessi nelle versioni greche di S. Efrem Siro*. Extr. du *Καρίσκιον Φ. 'Ι. Κονκουλέ* (1953), p. 41-44.
- MILLET (G.). *La peinture du moyen âge en Yougoslavie*, fasc. 1, présenté par A. FROLOW. Paris, de Boccard, 1954, in-4°, 15 pp., 94 pl.
- MORHAIN (E.). *Découvertes archéologiques dans l'église de Cheminot*. Extr. de l'*Annuaire de la Soc. d'hist. et d'archéol. de la Lorraine*, t. LIII (Metz, 1954), p. 87-101.
- MUSURILLO (H. A.), S. J. *The Acts of the Pagan Martyrs. Acta Alexandrinorum*. Oxford, University Press, 1954, xiii-299 pp.
- NIERMEYER (J. F.). *Mediae latinitatis lexicon minus*, fasc. 1: *ab-bereuicus*. Leiden, Brill, 1954, xi-96 pp.
- OLIVAR (A.), O. S. B. *El Sacramentario de Vich*. Estudio y edición. Madrid, Barcelona, 1953, cxv-336 pp., 2 pl. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, ser. litúrgica, 4).
- O'MALLEY (E. A.). *Tello and Theotonio, the Twelfthcentury Founders of the Monastery of Santa Cruz in Coimbra*. Dissertation. Washington, The Catholic University of America Press, 1954, vii-178 pp. (= *Studies in Mediaeval History*, N. S., t. XIV).
- ONASCH (K.). *König des Alls. Bildmeditationen über das Leben Christi*. 2° éd. Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1954, 127 pp., 7 pl.
- ORIGÈNE. *Homélie sur le Cantique des Cantiques*. Introd., trad. et notes de O. ROUSSEAU, O. S. B. Paris, Éd. du Cerf, 1954, 113 pp. (= *Sources chrétiennes*, 37).
- OSTROGORSKIJ (G.). *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*. Traduction de H. GRÉGOIRE et P. LEMERLE. Bruxelles, Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves, 1954, xvi-388 pp. (= *Corpus Bruzellense historiae byzantinae*, Subsidia, 1).
- PALLAS (D. I.). 'Ο ἐπισκοπικὸς ἔξω θρόνος καὶ τὸ ἀσπαστικὸν τῶν ἐκκλησιῶν. Extr. du *Καρίσκιον Φ. 'Ι. Κονκουλέ* (Athènes, 1953), p. 577-592.
- PAULUS (H.). *Die ikonographischen Besonderheiten in der spätmittelalterlichen Passionsdarstellung Frankens*. Würzburg, 1952, 32 pp., 13 pl.
- PETERSON (E.). *Le Livre des Anges*. Texte français de C. CHAMPOLLION. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1954, 138 pp.
- PIAT (St.-J.), O. F. M. *Marie Guérin, cousine et novice de S^{te} Thérèse de l'Enfant-Jésus (1870-1905)*. Lisieux, Carmel, 1953, 131 pp., 1 pl.
- POGHOSSIAN (E.). *Die Familien Oskian und Missirlian [en arménien]*. Wien, Mechitharisten, 1953, 120 pp.
- PUCHAS (F.). *Ein Sonnenschein. Leben und Streben des Jungmädchens Maria Lichtenegger*. 4° éd. Graz, J. Regner, 1953, 32 pp.
- ROBERT (J. et L.). *Bulletin épigraphique*. Extr. de la *Revue des études grecques*, t. LXVI (1953), 100 pp.
- ROCHAIS (H.), O. S. B. *Liste sommaire des manuscrits de l'abbaye de Ligugé*. Extr. de la *Revue Mabillon*, 1953, p. 138-146.

- RUIZ BUENO (D.). *Padres apologistas griegos (s. II)*. Madrid, Editorial católica, 1954, VIII-1006 pp. (= *Biblioteca de autores cristianos*, 116).
- RUNCIMAN (S.). *A History of the Crusades*, t. III. London, Cambridge University Press, 1954, XII-530 pp.
- SAGGI (L.), O. Carm. *La Congregazione Mantovana dei Carmelitani sino alla morte del B. Battista Spagnoli (1516)*. Roma, Institutum Carmelitanum, 1954, LVIII-348 pp.
- SALAMANGAS (D. S.). *Ὁ νεομάρτυρας ἅγιος Γεώργιος Ἰωαννίνων*. Athènes, 1954, 126 pp.
- SCHAACK (J.), S. J. S. José Pignatelli, S. J. Extr. de la *Nouvelle Revue théologique*, 1954, p. 673-688.
- SCHEEERMAN (H. J.), O. S. B. *De nagedachtenis van St. Bonifatius in Nederland*. Extr. de *Benedictijns Tijdschrift*, t. XV (Egmond, 1954), p. 72-78.
- SCHURHAMMER (G.), S. J. *Die Königstaufer des hl. Franz Xaver*. Extr. de *Analecta Gregoriana*, t. LXXII (Roma, 1954), p. 89-108.
- SEVESI (P. M.), O. M. I. *Francescani Amedei nella città di Lodi*. Dans *Archivio storico Lodigiano*, 1953, p. 33-53.
- *I monasteri delle Clarisse in Lodi*. Ibid., 1954, p. 3-18.
- SMET (J.), O. Carm. *The Life of St. Peter Thomas by Philippe de Mézières*. Roma, Institutum Carmelitanum, 1954, 242 pp.
- SPYRIDAKÈS (G. K.). *Τὰ κατὰ τὴν γέννησιν, τὴν βάπτισιν καὶ τὸν γάμον ἔθμα τῶν Βυζαντινῶν ἐκ τῶν ἀγιολογικῶν πηγῶν*. Extr. de *Ἐπετηρὶς τοῦ λαογραφικοῦ Ἀρχείου*, t. VII (1952), p. 102-147.
- SURIN (J.-J.), S. J. *Les voies de l'Amour divin*. Textes choisis et présentés par M. DANÉLOU. Paris, Éd. de l'Orante, 1954, 220 pp.
- TARCHNISVILI (M.). *Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros*. Extr. de *Oriens christianus*, t. XXXVIII (1954), p. 113-124.
- THADEOSSIAN (J.). *Geschichte der Lazareffs und des Lazareffischen Institutes der orientalischen Sprachen zu Moskau [en arménien]*. Wien, Mechitharisten, 1953, 516 pp.
- THEURILLAT (J.-M.). *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Des origines à la réforme canoniale (515-830)*. Sion, 1954, 128 pp. Extr. de *Vallesia*, t. IX.
- TORSY (J.). *Studien zur Frühgeschichte der Kölner Kirche*. Extr. de *Kölner Domblatt*, VIII-IX (1954), p. 9-32.
- TROCHU (F.). *Sainte Bernadette Soubirous (1844-1879)*. Lyon et Paris, E. Vitte, 1953, 585 pp., 23 pl.
- VALLI (F.). *Gioviniano*. Urbino, Università, 1954, 143 pp.
- VAN DODEWAARD (J. A. E.), KAT (A. I. M.), STEUR (K.). *Met de Heer der Heiligen het jaar rond*. Hasselt, Heideland, 1954, 496 pp., 8 pl.
- VERBIST (H.), C. J. *Le Suaire de Turin devant la science*. Bruxelles et Paris, Éditions universitaires, 1954, 99 pp., 2 pl.
- VISSER (A. J.). *Het Kümmernisproblem*. Extr. de *Nederlands theologisch Tijdschrift*, t. VIII (1953-1954), p. 26-39.
- Wallfahrten (Marianische) in Österreich. Ausstellung. Katalog*. Wien, Österreichisches Museum für Volkskunde, 1954, 62 pp.
- WEITZMANN (K.). *The Constantinopolitan Lectionary, Morgan 639*. Extr. des *Studies in Art and Literature for Belle da Costa Greene* (Princeton, 1954), p. 358-373, 8 pl.

INDEX SANCTORUM

- Aaël. *Vid.* Seniores.
 Aaron frater Moysis 194, 196-197, 205, 208.
 Aaron m. *Vid.* Iulius.
 Abacuk = Habacuc.
 Abel iustus 196-197, 207-208.
 Abia (Abiab Dilectus). *Vid.* Seniores.
 Abraham patr. 194, 196-197, 205, 208.
 Abundius m. Hierosol. *Vid.* Iustus.
 Abya. *Vid.* Seniores.
 Acacius sub Decio 27.
 Acacius ep. Melitenae 26-27.
 Achaël. *Vid.* Seniores.
 Achibi. *Vid.* Seniores.
 Achyen Victor. *Vid.* Seniores.
 Acnasib. *Vid.* Seniores.
 Adalbertus ep. Prag. m. 419, 430, 436-437.
 Adalheidis abb. Vilic. 418.
 Adam 197.
 Adamnanus ab. Hiensis 456.
 Adatibaôth. *Vid.* Seniores.
 Adela mater S. Trudonis 397.
 Adolphius (an Adulfus cum Botulfo cultus?) 438.
 Adrianus = Hadrianus.
 Aecaterina = Catharina v. m. Alex.
 Aedesius m. Caesar. *Vid.* Apphianus.
 Aemilianus Cucullatus 153, 164.
 Afabilis. *Vid.* Seniores.
 Affessor. *Vid.* Seniores.
 Agabus ap. *Vid.* Herodion.
 Agape, Chionia et Irene vv. mm. 26.
 Agapitus m. Praeneste 258.
 Agatha v. m. Catan. 380.
 Agatha Hildegardis palatina Carinthiae 258.
 Agathangelus m. Ancyr. 7.
 Agathonicus m. 442-443.
 Agaunenses abbates 369.
 Aggaeus proph. 335.
 Agilberta abb. Iotr. 452.
 Agrappart (Agrapau) 258.
 Aidus (Aidanus) ep. Lindisfarn. 463.
 Aigulfus ab. Lirin. 452.
 Albanus m. Mogunt. 420.
 Albanus Roe m. 301.
 Albanus m. Verulam. 269, 458, 461.
 Albertus Magnus O.P. 324.
 Aldegundis abb. Malbod. 119-120, 354, 418.
 Alexander p., Eventius et Theodulus mm. Romae 332.
 Alexander m. Thessalon. 322.
 Alexius conf. 327, 348-349, 421, 437.
 Alexius Falconerius 296.
 Alphonsus Maria de Ligorio 482-485.
 Alta Benignus. *Vid.* Seniores.
 Altmannus ep. Patav. 289.
 Alto ab. in Bavaria 289.
 Alypius stylita 223.
 Amandus ep. Traiect. 113-114, 119-120, 418.
 Amator ep. Autisiodor. 268-269.
 Ambrosius ep. Mediol. 53, 445, 487.
 Amicabilis. *Vid.* Seniores.
 Amicus ab. Rambon. 320.
 Amicus et Amelius 319.
 Amiël. *Vid.* Seniores.
 Amor conf. cultus Belisiae 405, 423.
 Amos propheta 194.
 Ananias ap. m. 332.
 Ananias, Azarias, Misael 196-197.
 Anasep (Anasyp). *Vid.* Seniores.
 Anastasia Romana v. m. 335.
 Anastasia m. Sirmii 430.
 Anastasius m. (= Iacobus Intercisus) 226, 250.
 Anastasius Persa m. 226.
 Anastasius Sinaita 447.

- Andreas ap. 194, 204, 291, 308, 463.
 Angela Merici 474-475, 478.
 Angelramnus ep. Mett. 90.
 Anna mater B. M. V. 262, 317, 421.
 Ano[...]èl. *Vid. Seniores.*
 Anselmus ep. Cantuar. 313-314, 441.
 Anselmus ep. Luc. 442.
 Anthelmus ep. Bellic. 287.
 Anthimus ep. Nicomed. m. 334.
 Antipas ep. m. Pergami 24.
 Antipater m. Cyzici. *Vid. Rufus.*
 Antoninus ep. Meld. 452.
 Antonius de Padua 420.
 Antonius ab. in Theb. 442.
 Apollinaris ep. Ravenn. m. 112, 430.
 Apostoli et discipuli Domini 336.
 Apphianus et Aedesius mm. 20.
 Arim. *Vid. Seniores.*
 Aristarchus ap. 25.
 Armagilus conf. in Armorica 317.
 Arnulfus ep. Mett. 421.
 Arnulfus ep. Sussion. 421.
 Artemas m. Cyzici. *Vid. Rufus.*
 Arthmael = Armagilus.
 Aspasius conf. cultus Meloduni 452.
 Assessor Laudabilis. *Vid. Seniores.*
 Athanasius ep. Alex. 322.
 Athelwoldus = Ethelwoldus.
 Audoenus ep. Rotomag. 43, 62.
 Augustinus ep. Cantuar. 301-302.
 Augustinus ep. Hippon. 53, 143-144, 275, 441, 487.
 Aunarius ep. Autisiodor. 267.
 Aurea abb. Paris. 470.
 Aurelianus ep. Arelat. 146.
 Aurelius m. Cordub. *Vid. Georgius.*
 Austregesilus ep. Bituric. 369.
 Avitus Aurelian. seu Miciac. 145.
 Babylas ep. Antioch. m. 444.
 Baèl. *Vid. Seniores.*
 Baglanus conf. in Armorica 457.
 Balea. *Vid. Seniores.*
 Baltherus presb. in Scotia et Anglia 463.
 Balthildis regina 98, 452.
 Bamièl. *Vid. Seniores.*
 Bane (Banne). *Vid. Seniores.*
 Banouèl. *Vid. Seniores.*
 Baradatus mon. in Syria 265.
 Barbara v. m. 122, 323, 329-330, 340, 424.
 Barnabas ap. 442-443.
 Bartholomaeus ap. 133, 194, 204, 261-262.
 Bartholomaeus erem. Farn. 365-366.
 Barym (Harym). *Vid. Seniores.*
 Basileus ep. Amaseae m. 31, 34, 264.
 Basilissa m. Antinoi. *Vid. Iulianus.*
 Basilissa m. cum Leonida 28.
 Basilius ep. Caesar. 341.
 Bavo 113-114, 127, 324, 422.
 Beatrix priorissa in Nazareth prope Liram 413.
 Bedea. *Vid. Seniores.*
 Bèltios. *Vid. Seniores.*
 Benedictus ab. Casin. 114, 119-120, 127, 133, 287, 301, 322, 354, 426, 431, 437.
 Benedictus Biscopus ab. 442.
 Benedictus, Iohannes et soc. mm. in Polonia 438.
 Beniamin (B. Viator). *Vid. Seniores.*
 Benignus. *Vid. Seniores.*
 Beregisus ab. Andagin. 97, 423.
 Bernardinus Senensis 298, 323.
 Bernardus ab. Clarevall. 43, 287, 421, 426.
 Bertila abb. Kalensis 452.
 Bertinus ab. Sithiv. 422.
 Bertulfus ab. Bob. 442.
 Besa ab. 322.
 Beuno ab. in Cambria 454.
 Bibianus (Vivianus) ep. Sancton. 369.
 Bidea. *Vid. Seniores.*
 Birinus ep. Dorcestr. 182.
 Blan[n]dus. *Vid. Seniores.*
 Blasius ep. Sebast. m. 418.
 Bonaventura card. 442.
 Bonifatius ep. Mogunt. m. 320, 420, 426, 487, 497.
 Bonifatius m. Tarsi 431, 437.
 Boos (Roos, Wos). *Vid. Seniores.*
 Boris et Gleb mm. in Russia 432-433, 436, 438.
 Botulfus ab. 437.
 Braulio ep. Caesaraug. 153, 161.

- Breaca v. in Cornubia 455.
 Bregwinus ep. Cantuar. **366-368**.
 Briccius ep. Turon. 117, 127.
 Brigida v. Kildar. 353, 457.
 Bruno fund. O. Cartus. 287-288.
 Burchardus ep. Wirziburg. 355.
 Burgundofara seu Fara abb. 452.
 Bydea. *Vid.* Seniores.
 Cadfan = Catmanus.
 Cadocus ab. in Llancarfan 283, 313, 455-456, 461.
 Caesaraugustani mm. 162, 382-396.
 Caesarius ep. Arelat. 146, 369, 373.
 Caesarius m. Terracinae 340.
 Cahos. *Vid.* Seniores.
 Caietanus Thien. 475-478.
 Callinicus m. 331.
 Callis m. cum Leonida 28.
 Candida = Vita.
 Caprasius m. Aginni. *Vid.* Fides.
 Caprasius ab. Lirin. 376.
 Caradocus (Caratocus) presb. erem. in Cambria 461-462.
 Carantocus (Carannog) ab. in Hibernia 455.
 Carileffus ab. Anisol. 464.
 Carissimus. *Vid.* Seniores.
 Carolus Magnus imp. 278, 452.
 Caron cultus in Cambria 461.
 Cartusiani mm. Londinii 302.
 Cassius m. *Vid.* Gereon.
 Cathanus ep. in insula Buta 455.
 Catharina v. m. Alex. 8, 122-123, 424, 447.
 Catharina Tekakwitha 490.
 Catmanus conf. in Armorica 457.
 Celinia v. Meldensis 452.
 Ceolfridus ab. Wiremuth. 442.
 Cerbonius ep. Populonii 323.
 Chaesier (Chaesur). *Vid.* Seniores.
 Chariessa m. cum Leonida 28.
 Charitina v. m. Coryci **5-14**.
 Charitina filia Philippi diac. 5.
 Charito (Charitana, Charitina) et Chariton mm. cum S. Iustino 6.
 Chasier. *Vid.* Seniores.
 Cherir (Chezir). *Vid.* Seniores.
 Chilenus (Chillenus) = Kilianus.
 Chionia v. m. *Vid.* Agape.
 Chiriël. *Vid.* Seniores.
 Chlodovaldus presb. 470.
 Chlodulfus ep. Mett. 91, 127, 420.
 Chobra. *Vid.* Seniores.
 Choes (Choos). *Vid.* Seniores.
 Chore (Choreb). *Vid.* Seniores.
 Christeta m. *Vid.* Vincentius Abul.
 Christina Mirabilis v. Trudonopoli 122, 307, 399-402.
 Christina v. m. Vulsinii 122, 421.
 Christophorus m. 43, 112-114, 331.
 Christouël. *Vid.* Seniores.
 Chrodegangus ep. Mett. 93.
 Chrysanthus et Daria mm. 424.
 Chrysogonus m. Aquileiae 430.
 Chusès. *Vid.* Seniores.
 Cíaranus ab. (25 feb.) 356.
 Cíaranus ep. de Dalm Liacc 356.
 Cíarán = Kíaranus.
 Cíaranus = Cíaranus.
 Círianus presb. (8 dec.) 356.
 Círycus et Iulitta mm. 353.
 Clarus erem. m. Vulcassin. 452.
 Claudius (Claudianus) et soc. mm. 21.
 Claudius ep. Vesont. ab. Iur. 262.
 Clemens I papa m. 430-431, 438.
 Clemens ep. Ancyr. m. 7.
 Cobra (Codra). *Vid.* Seniores.
 Columba ab. Hiensis 456-457.
 Columba ab. de Tír Dá Glas **343-347**.
 Columbanus ab. Luxov. et Bob. 119-120, 485.
 Comendabilis. *Vid.* Seniores.
 Conantius ep. Palent. 161.
 Conciliorum commemoratio 446-447.
 Conon et filius mm. Iconii 333.
 Conradus de Herlesheim O. Cist. 410.
 Constantinus in Cambria cultus 459.
 Constantinus imp. 323, 494.
 Constan[t]s. *Vid.* Seniores.
 Corbinianus ep. Frising. 448-449.
 Corcodomus 268-269.
 Corehus. *Vid.* Seniores.
 Cornelius p. m. 61.
 Cosmas et Damianus mm. 156, 338, 340, 492.
 Cradog = Cadocus.

- Crescens (Crescentius) m. Myrae 26.
 Crispina m. Thebest. 379, 387.
 Crispinus et Crispinianus mm. 380.
 Ctesiphon. *Vid.* Torquatus.
 Cucufas m. Barcinone 162, 382-396.
 Cunibertus ep. Colon. 423.
 Custos. *Vid.* Seniores.
 Cuthbertus ep. Cantuar. 367.
 Cuthbertus ep. Lindisfarn. **365-366**,
 462-463.
 Cyndeyrn = Kentigernus.
 Cynog m. filius Brychani 458.
 Cyprianus m. 327.
 Cyriacus anach. in Palaestina 80-82.
 Cyriacus et Paula mm. 379.
 Cyriacus ep. m. = Quiriacus.
 Cyriacus (Cyricus) = Ciryus.
 Cyrillus ep. Alex. 265, 485.
 Cyrillus ep. Gortyn. m. 440.
 Cyrillus ep. Hierosol. 485.
 Cyrillus et Methodius epp. Slavorum
 app. 427-434, 494.
 Daël. *Vid.* Seniores.
 Dalea (Talea). *Vid.* Seniores.
 Dama (Dame, Danie). *Vid.* Seniores.
 Daniel propheta 194, 196-197.
 Darerca v. in Hibernia 299.
 Dathiël. *Vid.* Seniores.
 David proph. 194, 196-197, 205, 208.
 David (Dewi) ep. Menev. 454-456, 461.
 David, Symeon et Georgius conf.
 Mytilenae 23.
 Delea. *Vid.* Seniores.
 Demetrios. *Vid.* Seniores.
 Demetrius m. Thessalon. 319, 322.
 Dentlinus puer 420.
 Desiderius ep. Lingon. 150.
 Desiderius ep. Vienn. 374.
 Dewi = David ep. Menev.
 Didaktikos. *Vid.* Seniores.
 Diodorus m. 21.
 Dionysius Areopagita m. 264.
 Dionysius ep. Mediol. 394.
 Dionysius ep., Rusticus et Eleu-
 therius mm. Paris. 41, 127, 470.
 Domaxileos. *Vid.* Seniores.
 Dominabilis. *Vid.* Seniores.
 Dominicus fund. O. P. 294, 399, 421.
 Domitianus ep. Melitenae 266.
 Domitianus ep. Traiect. 419, 426.
 Donatilla v. m. *Vid.* Maxima.
 Donator. *Vid.* Seniores.
 Donatus ep. Euroeae 331.
 Dormientes Septem Ephesi 265-266.
 Dositheus mon. 328.
 Dubricius ep. Landav. 454-456.
 Dunstanus ep. Cantuar. 299, 468.
 Dya. *Vid.* Seniores.
 Dympha v. m. Gelae 426.
 Eaël. *Vid.* Seniores.
 Eamilamithiël. *Vid.* Seniores.
 Ebdeël. *Vid.* Seniores.
 Ebrigisilus ep. Meld. 452.
 Echaesier = Chaesier.
 Echëmôn. *Vid.* Seniores.
 Echil (Echyel, Ethiel). *Vid.* Seniores.
 Edmundus rex Angl. Orient. m. 283.
 Edmundus Campion S.I. m. 301.
 Edmundus Rich ep. Cantuar. 187,
 310, 312, 452.
 Eduardus Confessor rex Angl. 311.
 Édymos. *Vid.* Seniores.
 Éleleël. *Vid.* Seniores.
 Elea Affabilis. *Vid.* Seniores.
 Elias propheta 194, 208.
 Eliavus = Meliavus.
 Eligius ep. Noviom. 59, 65, 67, 424,
 426, 452.
 Elisabeth mon. Erkenrod. 409-410.
 Elisabeth abb. Schonaug. 407.
 Elisabeth Thuring. 122, 258, 399.
 Elisaeus propheta 208.
 Eliud ep. = Teliavus.
 Emiël. *Vid.* Seniores.
 Emmerammus ep. m. 448-449.
 Enasib = Ezechiel.
 Engratia v. m. Caesaraug. 382-396.
 Ennoch = Henoch.
 Eo Iab Prudens. *Vid.* Seniores.
 Eoch Comendabilis. *Vid.* Seniores.
 Ephecier (Ephysur, Ephisut) =
 Chaesier.
 Ephraem Syrus 496.
 Erasmus ep. m. 258.
 Eroib. *Vid.* Seniores.
 Esechiel = Echil.

- Esmel. *Vid.* Seniores.
 Esnar (Esner). *Vid.* Seniores.
 Ethelwoldus ep. Winton. 182, 299, 307.
 Ethiel = Echil.
 Eucharius ep. Trever. 424.
 Eucherius ep. Aurelian. **85-133, 397-426.**
 Eugenia, Protus et Hyacinthus mm. Rom. 395.
 Eugenius ep. Tolet. 161.
 Eulalia v. m. Barcinone 162, 382-396.
 Eulalia v. m. Emerit. 161, 382-396.
 Eulogius presb. Cordub. m. 322.
 Euniël. *Vid.* Seniores.
 Euplus m. Catanae 333.
 Eupsyichius m. Caesareae Capp. 24.
 Eusebius ep. Caesareae Pal. 265.
 Eusebius, Pontianus, Peregrinus et Vincentius mm. Romae 49.
 Eusebius mon. Sangall. m. 262.
 Eustachius et soc. mm. 122, 127, 422.
 Euthymius Hiberus 497.
 Euthymius ab. in eremo Iordanis 80-81, 338, 342, 446.
 Eutropius ep. Sancton. 452.
 Eutychiana filia Philippi diac. 5.
 Eutychis m. (filia Philippi ap.) 5.
 Eutychius ep. CP. 19, 21-22.
 Excelsus. *Vid.* Seniores.
 Exuperius m. Thebaeus 420.
 Ezechias 194, 196.
 Ezechiel (Ez. Karissimus). *Vid.* Seniores.
 Ezechiel propheta 194, 197, 205, 208.
 Faner. *Vid.* Seniores.
 Fara = Burgundofara.
 Faro ep. Meld. 94, 452.
 Felix m. Gerund. 162, 382-396.
 Felix ep. Thibiuc. m. 379, 387.
 Felix et Regula mm. 395.
 Felix. *Vid.* Seniores.
 Ferreolus ep. Ucc. 146.
 Ffessor. *Vid.* Seniores.
 Fiacrius erem. 451.
 Fides et Caprasius mm. Aginni 395.
 Findanus reclusus Rhenaug. 351.
 Finnianus ab. Clonard. **347-352.**
 Fintán Rhenaug. = Findanus.
 Fintanus ab. Clonenagh. 344-345.
 Firminus ep. Ambian. 113-114, 452.
 Firmus et Rusticus mm. Veron. 379.
 Florentius m. *Vid.* Gereon.
 Foillanus m. Fossis 119-120, 357, 423.
 Fortunatus (an m. Aquil.?) 438.
 Francisca Xaveria Cabrini 490.
 Franciscus Assis. 122, 315, 323-324, 399, 423, 494.
 Franciscus Solanus O. M. 490.
 Franciscus Xaver. 302-304, 324, 497.
 Fredegandus ab. Turnini 421.
 Fridericus ep. Leod. 116.
 Fridolinus conf. 323.
 Fructuosus ep. Bracar. 321.
 Fructuosus ep. Tarracon. m. 161.
 Furseus ab. Latiniac. **352-357, 452.**
 Fusca et Maura mm. Ravenn. 380.
 Fuscianus, Victoricus et Gentianus mm. Ambian. 41, 380.
 Gabriel archang. 339.
 Gaël. *Vid.* Seniores.
 Galaad. *Vid.* Seniores.
 Galena m. cum Leonida 28.
 Gallus ab. in Alamannia 449.
 Ganaël. *Vid.* Seniores.
 Garie (Gene, Sene). *Vid.* Seniores.
 Gechendel Pu[p]gil. *Vid.* Seniores.
 Geminianus ep. Mutin. 442.
 Gene = Garie.
 Genesis m. 49, 155.
 Gengulfus m. Varennis 105, 419, 470.
 Genovefa filia ducis Brabantiae 258.
 Genovefa v. Paris. 93, 369, 451, 470.
 Gentianus m. *Vid.* Fuscianus.
 Georgius m. Diospoli 30, 34, 112-113, 381, 430, 438.
 Georgius neom. Ioannin. 497.
 Georgius ep. Mytilenae 19, 22-23.
 Georgius conf. Mytilenae. *Vid.* David.
 Georgius et Aurelius mm. Cordub. 470.
 Gereon, Victor, Cassius, Florentius et soc. mm. Theb. 114, 117, 127.
 Germanus ep. Autisiodor. 127, 267-268, 373, 422, 461, 487.

- Germanus ep. Capuae 442.
 Germanus ep. Paris. 61, 148, 352, 470.
 Germanus, Paulinus, Iustus et Sci-
 cius mm. Gerund. 395.
 Gertrudis abb. Nivial. 113-114, 119-
 120, 353-354, 357, 361, 406, 419, 426.
 Geruntius ep. Ital. 49.
 Gesir Locupletabilis. *Vid. Seniores.*
 Gesy Perseverabilis. *Vid. Seniores.*
 Gezir (Ghezir). *Vid. Seniores.*
 Gilbertus ep. Meld. 452.
 Gildas Sapiens ab. Ruiensis 313.
 Gislenus ab. in Hannonia 57, 61.
 Gleb. *Vid. Boris.*
 Gloriosus. *Vid. Seniores.*
 Gobb Modestus. *Vid. Seniores.*
 Godefridus ep. Ambian. 287.
 Godricus erem. Finchal. 283.
 Goueszou = Guesnoveus.
 Gratosus. *Vid. Seniores.*
 Gregorius Magnus p. 139, 301, 328,
 339, 354, 359.
 Gregorius VII p. 429, 442.
 Gregorius López 490.
 Gregorius Nazianz. ep. CP. 341.
 Gregorius Thaumaturgus 442.
 Gregorius (19 mart.) 359.
 Gudila v. 426.
 Guesnoveus ep. Leon. 317.
 Guigo I Cartus. 286-287.
 Guistilianus ep. in Cambria 461.
 Gundulfus ep. Traiect. 421.
 Gyosip Placidus. *Vid. Seniores.*
 Habacuc propheta 196-197.
 Habendenses abbates 369.
 Hadrianus m. 112.
 Haimhrammus = Emmerammus.
 Harym = Barym.
 Hedda ep. Winton. 182.
 Hedwigis ducissa Silesiae 321.
 Helena imp. 459, 494.
 Henoeh 194, 208.
 Henricus VI Angliae rex 302, 310.
 Herais = Irais.
 Heribertus ep. Colon. 118.
 Herluca v. Bernried. 289.
 Hermes m. Romae 332.
 Hermet. *Vid. Seniores.*
 Hermiona m. (filia Philippi) 5.
 Hermogenes, Donatus et soc. XXII
 mm. 348.
 Herodion, Agabus, Rufus app. 19, 32.
 Heruier. *Vid. Seniores.*
 Hesmer. *Vid. Seniores.*
 Hesyehius mon. presb. Hierosol. 442.
 Hierarchae tres 341.
 Hieronymus presb. 287.
 Hieronymus Aemiliani 474, 476, 478.
 Hilarius ep. Arelat. 373.
 Hilarius ep. Pictav. 127.
 Hildefonsus ep. Tolet. 158, 161.
 Hildegardis = Agatha Hildegardis.
 Hildevertus ep. Meld. 452.
 Hippolytus Romanus 113.
 Hisba. *Vid. Seniores.*
 Homobonus Cremon. 442.
 Honorabilis. *Vid. Seniores.*
 Honoratus ep. Arelat. 373, 487.
 Hosanna Andreassi 475.
 Huchbertus ep. 119-120, 416, 423,
 426, 449, 453.
 Hugo ab. Cluniac. 285, 313-314.
 Hugo ep. Gratianopol. 287.
 Hunegundis v. Humolariensis **39-74**.
 Hyléthur. *Vid. Seniores.*
 Hypatius hegum. in Rufinianis 446.
 Iachib. *Vid. Seniores.*
 Iacob patr. 194, 196-197, 205, 208.
 Iacobus Maior ap. 33-34, 113, 133,
 194, 204, 208, 262, 280, 314.
 Iacobus Minor ap. 133, 194, 204, 280.
 Iacobus ap., frater Domini 208, 341.
 Iacobus Intercisus m. Persa **213-256**.
 Iacobus de Marchia O. M. 323.
 Iacobus mon. in Syria 265.
 Iamiël. *Vid. Seniores.*
 Ianuarius ep. m. 29, 329, 422.
 Iarim (Iarun). *Vid. Seniores.*
 Ida Bolon. 493.
 Ida de Lewis mon. 402.
 Ida de Nivella mon. in Rameia 402.
 Ida de Toggenburg 258.
 Iechener (Iechomoi). *Vid. Seniores.*
 Iehib. *Vid. Seniores.*
 Iene = Garie.
 Ieremias proph. 194, 196-197, 205, 208.

- Iesim (Iesu, Iesus). *Vid.* Seniores.
 Iesus Christus. — Nativitas 337. —
 Transfiguratio 338. — Corona spi-
 nea 470. — Crux 321. — Crucis
 inventio 155, 157. — Epistula de
 caelo missa 328. — Lacrimae 452.
 — Lancea 290-292. — Sindon 497.
 — De gestis in Perside 337.
 Iesus Nave 208.
 Ignatius ep. Antioch. m. 340.
 Ignatius de Loyola 479-482.
 Iltutus ab. in Wallia 455-456.
 Inasib. *Vid.* Seniores.
 Innocentes mm. 113, 340.
 Innocentius m. Agaun. 113-114.
 Ioachim pater B. M. V. 194, 196-197.
 Ioachim Placabilis. *Vid.* Seniores.
 Ioarim. *Vid.* Seniores.
 Iob proph. 196, 208.
 Iochaël. *Vid.* Seniores.
 Iocundus. *Vid.* Seniores.
 Iôdêmelaos. *Vid.* Seniores.
 Iohanna ab Arce 470-474.
 Iohanna v. Signae 320.
 Iohannes Baptista 61, 113-114, 196-
 197, 208, 329, 341-342, 451.
 Iohannes ap. 61, 87-88, 113-114,
 194, 204, 442.
 Iohannes mon. in Armenia 84.
 Iohannes de Brébeuf S. I. m. 304-305.
 Iohannes Calybita 83.
 Iohannes O. Cartus. 287.
 Iohannes Chrysost. 33, 327, 341, 440.
 Iohannes Climacus 84, 447.
 Iohannes Columbini 485.
 Iohannes Fisher ep. m. 302, 312.
 Iohannes Gabriel Perboyre m. 320.
 Iohannes Massias 490.
 Iohannes ep. hesych. Sab. **75-84**.
 Iohannes et Paulus mm. 438, 445.
 Ionas propheta 194, 196-197, 338.
 Ioos. *Vid.* Seniores.
 Ioseph patriarcha 194, 205.
 Ioseph sponsus B. M. V. 194, 196-
 197, 308-309, 315, 354, **357-362**.
 Ioseph m. Antioch. 358-359, 361.
 Iosephus Pignatelli S. I. 497.
 Iosue propheta 194, 196-197, 205.
 Irais filia Philippi diac. 5.
 Irenaeus ep. Sirm. m. 378.
 Irene v. m. *Vid.* Agape.
 Isaac patr. 194, 196-197, 205, 208.
 Isaias proph. 194, 196-197, 205, 208.
 Isba (Ischa). *Vid.* Seniores.
 Isidorus agricola 262.
 Isidorus ep. Hispal. 161.
 Isidorus ep. Pelusii 341.
 Isse. *Vid.* Seniores.
 Iubebea. *Vid.* Seniores.
 Iucundus. *Vid.* Seniores.
 Iudas (Thaddaeus) ap. 194, 280. —
 Vid. Simon et Iudas.
 Iudas ep. m. Hierosol. = Quiriacus.
 Iulia v. m. Emeritae 396.
 Iulia v. m. Trec. 452.
 Iuliana prior. Montis Corneli 407.
 Iulianus hospitator 324.
 Iulianus ep. Tolet. 161.
 Iulianus et Basilissa mm. 149, 378.
 Iulitta m. *Vid.* Ciryceus.
 Iulius et Aaron mm. in Britannia
 458.
 Iurenses patres 369.
 Iusta et Rufina mm. Hispali 394.
 Iustinus philosophus m. 6.
 Iustus puer Autisiodor. m. Bello-
 vacii 118, 269, 380, 423.
 Iustus et Abundius mm. 381.
 Iustus et Pastor mm. 162, 382-396.
 Iutta inclusa = Ivetta.
 Iuvenalis ep. Hierosol. 265.
 Iuventinus et Maximinus mm. 440.
 Ivetta seu Iutta inclusa Hoi 402.
 Ivo presb. Trecor. 317.
 Kardiël. *Vid.* Seniores.
 Karissimus. *Vid.* Seniores.
 Kathaël. *Vid.* Seniores.
 Kebius ep. in Wallia 458.
 Kentigernus ep. Glasc. 455-457.
 Kesapolitos. *Vid.* Seniores.
 Kiaranus ep. Sagir. 352, 461-462.
 Kilianus erem. Albinac. 354.
 Kilianus ep. m. Herbipoli **352-357**.
 Korep. *Vid.* Seniores.
 Koryphoblepôn. *Vid.* Seniores.
 Kosmianos. *Vid.* Seniores.

- Kybokômatos. *Vid.* Seniores.
 Kyrianus m. Nivigellae cultus 352.
 Labdaël (Labdiël). *Vid.* Seniores.
 Lachip. *Vid.* Seniores.
 Lambertus ep. Traiect. m. 87-88, 98,
 113-114, 119-120, 127, 406, 419,
 426.
 Lamech. *Vid.* Seniores.
 Lamiël. *Vid.* Seniores.
 Landericus ep. Paris. 470.
 Landoaldus archipresb. Wintersho-
 ven. 103, 113-114, 419, 424.
 Landrada abb. Belisien. 100, 103.
 Landuinus O. Cartus. 287.
 Lasyn. *Vid.* Seniores.
 Laudabilis. *Vid.* Seniores.
 Laurentius ep. Dublin. 314.
 Laurentius m. Rom. 118, 127, 441.
 Lazarus amicus Christi 438.
 Lebuinus pr. Daventriae 306, 487.
 Leo I p. 53.
 Leo IX p. 283, 495.
 Leoba (Lioba) abb. 487.
 Leocadia v. m. Toleti 162, 382-396.
 Leodegarius ep. m. 119-120, 422.
 Leonardus conf. 113, 405, 423.
 Leonides m. Corinthi cum mulieri-
 bus VII 28, 494.
 Leonius presb. cultus Meloduni 452.
 Lesyn. *Vid.* Seniores.
 Leutfridus ab. in Normannia 470.
 Liafwinus presb. = Lebuinus.
 Libertinus ep. Agrigent. m. 380.
 Libertus m. Mechlin. 100-103, 122,
 127, 129, 397-426.
 Liborius ep. Cenomann. 324.
 Lioba abb. = Leoba.
 Litine Gloriosus. *Vid.* Seniores.
 Liutgardis mon. Aquir. 399, 402-403.
 Liutrudis v. in dioec. Catalaun. 61.
 Locupletabilis. *Vid.* Seniores.
 Longinus centurio m. 307.
 Loscia v. m. soc. S. Ursulae 409.
 Lucanus m. in dioec. Carnut. 470.
 Lucas Notaras m. 322.
 Lucentia v. Pruvini 452.
 Lucianus ep. m. Bellovac. 269.
 Lucretia v. m. Emeritae 394.
 Ludmilla ducissa Bohemiae 430-431,
 433-434, 436.
 Ludovicus Bertrandus O. P. 490.
 Ludovicus IX rex Franc. 45, 469.
 Ludovicus Maria Grignon de Mont-
 fort 321.
 Ludovicus ep. Tolosan. 43.
 Lupus ep. Senon. 451.
 Maël. *Vid.* Seniores.
 Maginus m. Tarracone 261.
 Maglorius ep. Dol. 470.
 Magnus m. Cyzici. *Vid.* Rufus.
 Magnus ab. Fauc. 437.
 Magnus ep. Tran. m. 466-467.
 Mahim. *Vid.* Seniores.
 Mammarius presb. et soc. mm. 379.
 Manasse. *Vid.* Seniores.
 Marcellinus et Petrus mm. Romae
 113.
 Marcellus ep. Paris. 470.
 Marcianus ep. Syracus. m. 380.
 Marculfus ab. Nant. 452.
 Marcus evang. 31, 34, 338.
 Margarita v. m. 127, 381, 420.
 Margarita Bourgeoys 490.
 Margarita de Ipris 402.
 Margarita contracta Magdeburg. 402.
 Margarita reg. Scotiae 312.
 Maria Deipara 87-88, 95, 97, 105,
 278, 307, 315, 317, 349, 493, 495.
 — Conceptio 359, 424, 442. —
 Nativitas 289. — Visitatio 420. —
 Dormitio 322. — Assumptio 320,
 336. — Reliquiae 289. — Capilli
 113. — Miracula 323, 331, 337.
 Maria Aegyptiaca 20, 34.
 Maria Anna a Iesu de Paredes 490.
 Maria Bernarda Soubirous 306.
 Maria Goretti v. m. 307.
 Maria ab Incarnatione, Ursulina 490.
 Maria Magdalena 53, 111, 119-120,
 127, 421.
 Maria Oigniac. 118, 400, 402.
 Maria (Mazia). *Vid.* Seniores.
 Marianus m. in Numidia 359.
 Marina v. m. = Margarita.
 Martha v. hospita Christi 491.
 Martialis ep. Lemovic. 420.

- Martinus I p. m. 15, 25, 54, 59-60, 62, 67.
 Martinus de Porres 490.
 Martinus ep. Turon. 93, 113-114, 117, 127, 156, 164, 270-272, 321, 437-438, 451-452, 456, 459, 487.
 Martyres VII = Claudius et soc.
 Martyres IX = Rufus et soc.
 Martyres XVIII seu innumerabiles = Caesaraugustani.
 Martyres XXXV (22-23 dec.) 350.
 Martyres Aegyptii 495.
 Martyres Angli 167, 300, 312, 491.
 Martyres Canadenses 304-305, 490.
 Martyres Gorkumienses 495.
 Martyres Mauri 115.
 Martyres Paraquarienses 490.
 Marus = Maurus.
 Maternus ep. Colon. seu Trever. 422.
 Mathan 197.
 Mathea Constans. *Vid.* Seniores.
 Mathia. *Vid.* Seniores.
 Mathildis regina 57.
 Mathildis praeposita Diess. 289.
 Matthaeus ap. 133, 194, 204, 280, 492.
 Matthias ap. 133, 194.
 Mauri mm. Colon. 115.
 Mauritius et soc. mm. Agaun. 113-114.
 Maurus ab. disc. S. Benedicti 119-120, 127, 494.
 Maurus (Marus) filius S. Claudii tribuni m. Romae 424.
 Maxellendis v. m. 112.
 Maxima. *Vid.* Seniores.
 Maxima, Secunda et Donatilla vv. mm. Tuburbi 379.
 Maximus Aemon. in Istria 441.
 Maximus ep. Regiensis 441.
 Maximus ep. Reiensis 441.
 Mazia (Maria). *Vid.* Seniores.
 Mazim. *Vid.* Seniores.
 Mechtildis Diess. = Mathildis.
 Medardus ep. Noviom. 127, 150, 164, 262, 352.
 Melania iunior 265.
 Melchisedech 196-197, 208. — *Vid.* Seniores.
 Meliavus m. in Armorica 317.
 Memorius presb. 270.
 Menas m. 204, 322.
 Menas, Hermogenes et Eugraphus mm. 83.
 Menias. *Vid.* Seniores.
 Mercurius m. Caesareae 330.
 Mermètiōs. *Vid.* Seniores.
 Metaros. *Vid.* Seniores.
 Methodius ep. CP. 22.
 Metrios. *Vid.* Seniores.
 Mevennus ab. in Armorica 317.
 Michadōn. *Vid.* Seniores.
 Michaeas propheta 19, 377.
 Michael archang. 156, 339, 466.
 Michael Carcano 323.
 Miche. *Vid.* Seniores.
 Mnèstès. *Vid.* Seniores.
 Modestus. *Vid.* Seniores.
 Monachi in Sina et Raithu 340, 447.
 Monenna = Darerca.
 Monulfus ep. Traiect. 421.
 Moyses proph. 194, 196-197, 205, 208.
 Mungo = Kentigernus.
 Murophaël. *Vid.* Seniores.
 Myae Felix. *Vid.* Seniores.
 Nabor et Felix mm. Mediol. 379.
 Nahum proph. 337.
 Narratio de milite redivivo 340.
 Nazarius et Celsus mm. 112, 379.
 Nehemias 204.
 Nicasius ep. Rotomag., Quirinus et Scubiculus mm. Vulcassin. 118.
 Nice m. cum Leonida 28.
 Nicephorus m. cum Claudio 21.
 Nicephorus ep. CP. 22.
 Nicephorus Sebazenus 15, 19, 32-33, 322.
 Nicetas Gothus m. 339.
 Nicetas iun. m. 335.
 Nicetius ep. Trever. 127, 422.
 Nicolaus ep. Myr. 83, 114, 119-120, 127, 330, 339, 452.
 Nicolaus Steno 318.
 Nicolaus Tolentinas 422.
 Nicon Iordanita ab. S. Gerasimi 15, 31-32.
 Nicon ep. m. Tauromen. 380.

- Ninianus ep. apost. Pict. 456.
 Nino v. in Hiberia 324.
 Noe 194, 196-197, 205, 208.
 Noithurgis = Notburga.
 Nonna (*al.* Non, Nonnita) mater S. Davidis seu Dewi 461.
 Notburga ancilla 262.
 Nunechia m. cum Leonida 28.
 Oalamouël. *Vid.* Seniores.
 Óamiël. *Vid.* Seniores.
 Obin (Robra, Robia). *Vid.* Seniores.
 Ochaël. *Vid.* Seniores.
 Oda vid. Aman. 423.
 Odrada v. in Campinia 119-122, 127-128, 404, 412-417, 423.
 Odulfus presb. Ultraiect. 420.
 Olavus rex Norveg. m. 262.
 Olga ducissa Kiov. 433, 436.
 Ólithiël. *Vid.* Seniores.
 Oliverius Plunket ep. m. 320.
 Olympias diaconissa CP. 265.
 Olympius m. in Aegypto 308.
 Onuphrius erem. Aegypt. 310.
 Optatus ep. Autisiodor. 270.
 Orthodoxiae festum 336.
 Osmanna v. 452.
 Oswaldus ep. Wigorn. Eborac. 299.
 Otmarus conf. Sangall. 423.
 Pachomius ab. 339, 446, 493.
 Pacificus. *Vid.* Seniores.
 Pancratius m. Rom. 113, 115.
 Pannor Honorabilis. *Vid.* Seniores.
 Pantaenus presb. Alex. 442.
 Pantaleon (Panteleemon, Pantoleon) m. Nicomed. 122, 308, 438.
 Papias et soc. mm. 21.
 Pappius (seu Pappianus) m. 394.
 Paramonus m. 225-226, 229, 249.
 Partenus = Paternus.
 Paternus ep. Abrinc. 350, 460, 462.
 Paternus ep. in Cambria cultus 462.
 Paternus ep. Veneticus 350, 460.
 Patouël. *Vid.* Seniores.
 Patres Aegyptii : Hist. Lausiaca 265.
 Patres Sinaitae 340.
 Patricius ep. apost. Hibern. 273, 351, 353, 361, 461.
 Patusius ep. Meld. 452.
 Paulinus ep. Luc. et soc. mm. 379.
 Paulus ap. 204, 311, 492. — *Conversio* 133. — *Vid.* Petrus.
 Paulus Heath O. M. m. 302.
 Paulus Iustinianus 476.
 Pelagia m. Antioch. 445.
 Pelagius m. Cordub. 156.
 Peregrinus ep. Autisiod. m. 268, 270.
 Peregrinus, Herculani et Flaviani mm. Ancon. 379.
 Perseverabilis. *Vid.* Seniores.
 Pervigil. *Vid.* Seniores.
 Petronius m. cum Charitina 5.
 Petrus ap. 87-88, 95, 194, 311, 439, 463. — *Cathedra* 133 ; *Vincula* 133.
 Petrus et Paulus app. 113, 149, 182, 204, 208.
 Petrus Canisius S. I. 303.
 Petrus O. Cartus. 287.
 Petrus Claver S. I. 490.
 Petrus Damianus 287.
 Petrus Hiberus ep. Maium. 264.
 Petrus Martyr O. P. 293-298, 419.
 Petrus Venerabilis ab. Cluniac. 287.
 Phaner (Phanes). *Vid.* Seniores.
 Phanouël. *Vid.* Seniores.
 Philemon m. Cyzici. *Vid.* Rufus.
 Philibertus ab. Gemmet. 119-120, 421.
 Philippina Duchesne 490.
 Philippus ap. 5, 133, 194, 204.
 Philippus diac. 5.
 Philippus Benitius 296.
 Philippus ep. Heracl. m. 439.
 Philomenus m. 225-226, 229, 249.
 Philothea v. m. Athen. 442-443.
 Phluros. *Vid.* Seniores.
 Phone. *Vid.* Seniores.
 Piatius seu Piato presb. m. 127, 422.
 Pionius m. Smyrn. 440.
 Pirminius ep. 320.
 Pithiël. *Vid.* Seniores.
 Pius X p. 307.
 Placabilis. *Vid.* Seniores.
 Placidus. *Vid.* Seniores.
 Placidus et soc. mm. Messanae 423.
 Platon hegumenus Studii 19, 28.
 Polychronius ep. et soc. mm. 441.
 Potentianus ep. Senon. 452.

- Praecordius erem. Valliac. 41.
 Processus et Martinianus mm. 439.
 Procopius m. Caesareae 321.
 Procopius ab. Zazavensis 437.
 Prophetae 18, 337.
 Protus et Hyacinthus mm. Rom. 395.
 Prudens. *Vid.* Seniores.
 Psal<1>ymatikos. *Vid.* Seniores.
 Pserathaël. *Vid.* Seniores.
 Ptolomaeus et Romanus epp. mm. 441.
 Pudens ap. 25.
 Quintinus m. Viromand. 92, 96,
 112, 114, 119-120, 127, 133, 352,
 380, 405, 423.
 Quiriacus (Iudas) ep. m. Hierosol. 452.
 Quirinus tribunus m. Romae 332.
 Radegundis reg. 372-373, 452, 488.
 Regina v. m. Alesiae 381.
 Remaclus ep. ab. 91, 119-120, 422.
 Remigius ep. Rem. 92, 96, 111-112,
 114, 119-120, 127, 133, 277-279,
 405, 418, 422, 426.
 Reticius ep. Augustodun. 268.
 Rianus ep. cultus in Cambria 461.
 Richardus Rolle Hampol. erem. 310.
 Rigomerus ep. Meld. 452.
 Rioc (Riec) mon. Landevennec. 317.
 Robertus Bellarminus S. I. 303.
 Robertus Southwell S. I. m. 301.
 Robra (Robia) = Obin.
 Rochus Montepessul. 442, 451, 477.
 Rochus Gonzalez de S. Cruz et soc.
 mm. Paraquarienses 490.
 Rodulfus erem. Camald. 287.
 Romanus Melodus 493.
 Ronanus ep. erem. in Armorica 362.
 Roos = Boos.
 Rorep. *Vid.* Seniores.
 Rosa v. Limana 490.
 Rouël. *Vid.* Seniores.
 Roya Amicabilis. *Vid.* Seniores.
 Rufinus et Valerius mm. in agro
 Suession. 380.
 Rufus ap. *Vid.* Herodion.
 Rufus, Philemon, Antipater, Magnus,
 Theodotus, Theostyches, Artemas,
 Thaumasius et Theognis mm. Cy-
 zici 20.
 Rumoldus ep. m. Mechlin. 100, 113,
 114, 420.
 Rusticula abb. Arelat. **369-377.**
 Sabas Gothus m. 30.
 Sabas ab. in Palaestina 80, 82, 84,
 434, 446.
 Sabas stratelates m. 30-31.
 Sabina m. Abulae. *Vid.* Vincentius.
 Sabinus ab. in agro Pictav. 269-270.
 Sabinus m. in agro Pictav. 270.
 Salea = Dalea.
 Salsa v. m. Tipas. 388.
 Same. *Vid.* Seniores.
 Samson ab. ep. Dol. 456, 461.
 Samuel. *Vid.* Seniores.
 Samuel propheta 208.
 Samuel ab. Kalamun. 446.
 Sanctianus presb. 270.
 Sanctinus ep. Meld. 452.
 Sarithiël. *Vid.* Seniores.
 Saturninus ep. Tolos. m. 145, 384.
 Saturninus et soc. mm. Abitin. 379.
 Scholastica v. 119-120, 127.
 Scubiculus m. *Vid.* Nicasius.
 Sebastianus Apparizio 490.
 Sebastianus m. Romae 451.
 Secobi. *Vid.* Seniores.
 Secunda v. m. *Vid.* Maxima.
 Sèdekeneos. *Vid.* Seniores.
 Seiriol ab. in Cambria 454.
 Sèmakeneos. *Vid.* Seniores.
 Sene = Garie.
 Seniores XXIV in Apocalypsi **192-
 212.**
 Seraib. *Vid.* Seniores.
 Serapion Arsenoita ab. 261.
 Serapion m. cum Claudio 21.
 Sergius et Bacchus mm. 440.
 Seroaël. *Vid.* Seniores.
 Serobi (Seroyp). *Vid.* Seniores.
 Servatius ep. Tungr. 87-88, 118-120,
 127, 419, 426.
 Seth 197.
 Severinus ab. Agaun. 452.
 Severinus ep. Colon. 110-111, 117,
 122, 127, 406, 423.
 Severinus erem. 470.
 Severus ep. Barcinon. m. 393.

- Silvanos. *Vid.* Seniores.
 Silvester I p. 150, 164.
 Simon ap. 194.
 Simon et Iudas (Thaddaeus) app. 133, 204. — *Vid.* Iudas.
 Simon Stock 312.
 Simplicius ep. Augustodun. 268.
 Siviardus ab. Anisol. 464.
 Sixtus (Xystus) II p. m. 441.
 Sobebps Pacificus. *Vid.* Seniores.
 Soomiel Iocundus. *Vid.* Seniores.
 Sophias ep. m. = Cadocus.
 Sophonias propheta 335.
 Sophôtatos. *Vid.* Seniores.
 Sos[...]maël. *Vid.* Seniores.
 Spekulatoran. *Vid.* Seniores.
 Speusippus, Eleusippus et Meleusippus tergemini mm. 150.
 Spyridon ep. Trimith. 263.
 Stephana Quinzani 474-475.
 Stephanus protomartyr 95-96, 109, 114, 118-120, 127, 155, 208, 330, 430, 438.
 Stephanus I p. m. 430.
 Stephanus I patr. CP. 495.
 Stephanus ep. Meld. 452.
 Stephanus ab. Obazin. 287.
 Stephanus mon. Sabaita 321.
 Sturmianus ab. Fuld. 487.
 Sulinus (Tysilio) ab. 455, 457.
 Sulpitius Pius ep. Bituric. 426.
 Swithunus ep. Winton. 182.
 Symeon salus Emesae 32.
 Symeon ep. Hierosol. m. 23.
 Symeon stylita iun. 264.
 Symeon stylita senior 265.
 Symeon iun. Theologus CP. 322.
 Symeon reclusus Trever. 447.
 Symon = Simon.
 Symphorianus m. 110-111, 422.
 Synadolitès. *Vid.* Seniores.
 Synippos. *Vid.* Seniores.
 Syrus ep. Ticin. 379.
 Talea = Dalea.
 Tancha v. m. in dioec. Trec. 452.
 Tatwinus ep. Cantuar. 367.
 Tauriël. *Vid.* Seniores.
 Tellavus (*al.* Eliud) ep. Landav. 454.
 Terentius, Africanus et soc. mm. 24.
 Teresia a Iesu Infante 496.
 Thamiël. *Vid.* Seniores.
 Thaumasiaus m. Cyzici. *Vid.* Rufus.
 Thecla v. disc. S. Pauli m. 333, 445.
 Thelchildis = Theodolecheldis.
 Theldaïos. *Vid.* Seniores.
 Theobaldus erem. Vicent. 452.
 Theodardus ep. m. 98, 119-120, 422.
 Theodolecheldis abb. Iotr. 452.
 Theodora m. cum Leonida 28.
 Theodorus m. 112, 335.
 Theodorus ep. Cantuar. 463.
 Theodorus m. Pergae 15, 29.
 Theodorus Studita 323.
 Theodorus Syceota 15-16, 19, 29-30, 34.
 Theodosia m. Caesareae 20.
 Theodosius coenobiarcha 81.
 Theodosius hegum. Kievocrypt. 428, 433-435.
 Theodotus m. Cyzici. *Vid.* Rufus.
 Theognis m. Cyzici. *Vid.* Rufus.
 Theognius ep. Beteliae 81-82.
 Theostyches m. Cyzici. *Vid.* Rufus.
 Thidaël. *Vid.* Seniores.
 Thobra. *Vid.* Seniores.
 Thomas ap. 113, 115, 133, 194, 204, 280.
 Thomas ep. Cantuar. m. 183, 186, 285, 312.
 Thomas de la Hale mon. m. Doro-berniae **167-191, 368**.
 Thomas dictus Dunensis m. 167-168, 188-189.
 Thomas Gabytus mon. Dun. 168, 189.
 Thomas Morus m. 300, 302, 312.
 Thoreu. *Vid.* Seniores.
 Tiburtius m. Romae 438.
 Timotheus m. Romae 422.
 Tirannus presb. = Cirianus.
 Tobias 194.
 Torquatus, Ctesiphon et soc. epp. in Hispania 281.
 Triphyllius ep. in Cypro 263.
 Trophimus ap. 25.
 Trudo ab. in Hasbania **85-133, 397-426**.

- Tryphaena m. Cyzici 25.
 Tudful = Tydfyl.
 Turiavus ep. Dol. 470.
 Turibius ep. Limanus 490.
 Tydfyl v. filia Brychani 458.
 Tysylio ab. = Sulinus.
 Udalricus ep. August. 113-114, 438.
 Uranus presb. = Cirianus.
 Ursmarus ep. ab. Lob. 426.
 Ursula et soc. vv. mm. 113-115,
 117, 127, 309, 406-412, 423, 426.
 Valea = Dalea.
 Valentinus m. Rom. 113.
 Valerius ep. Caesaraug. 386.
 Vedastus ep. Atrebat. 127, 422.
 Vestilianus = Guistilianus.
 Viator. *Vid.* Seniores.
 Victor. *Vid.* Seniores.
 Victor ep. Capuan. 442.
 Victor m. cum Claudio (Claudio)
 21.
 Victor Maurus m. Mediol. 379.
 Victor m. cultus Paris. 470.
 Victor m. Xantis. *Vid.* Gereon.
 Victoricus m. *Vid.* Fuscianus.
 Victorinus m. cum Claudio (Claudio)
 21.
 Victricius ep. Rotomag. 456.
 Vincentius diac. m. Caesaraug. 133,
 154, 161, 381-396, 451.
 Vincentius m. Caucoliberi 393, 395.
 Vincentius ep. m. 113.
 Vincentius, Sabina et Christeta mm.
 Abulae 382-396.
 Vita culta in Whitchurch 301.
 Vitus et soc. mm. 333, 430-432.
 Vivianus = Bibianus.
 Vladimirus dux Russorum 436.
 Vulstanus ep. Wigorn. 312.
 Waldburgis abb. 119-120, 419, 437.
 Wandregisilus ab. Fontanell. 127, 421.
 Wenceslaus dux m. 428, 430-436.
 White = Vita.
 Wicboldus pater S. Trudonis 397.
 Wigbertus fund. Gemblac. 420, 422.
 Wilgefortis v. m. 497.
 Willelmus ep. Bituric. 470.
 Willibaldus ep. Eichstet. 488.
 Willibrordus ep. Traiect. 423, 487.
 Wolbodo ep. Leod. 106.
 Wos = Boos.
 Xenophon, uxor et filii 334.
 Xystus p. = Sixtus.
 Yospa Custos. *Vid.* Seniores.
 Ysgrudo Minabilis. *Vid.* Seniores.
 Yslaia (Yssba). *Vid.* Seniores.
 Zacharias propheta 194, 196-197,
 208, 335.
 Zardiël. *Vid.* Seniores.
 Zechen. *Vid.* Seniores.
 Zosimus m. Anazarbi 8.
-

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- Agathonique*, Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Ἀγαθονίκου 442.
- Aigrain*, Poème anglais sur S^{te} Radegonde 488.
- S^{te} Radegonde 488.
- Altamura*. Vid. *Riccardo da Bury*.
- Amantos*, Ἱστορία τῆς μονῆς τοῦ Σινᾶ 447.
- Andrén*, Nattvardsberedelsen 316.
- Anstruther*, Vaux of Harrowden 300.
- Arbeo*, Vita et Passio S. Haimhrammi (ed. *Bischoff*) 448.
- Arngart*, The Leningrad Bede 310.
- Arvastson*, Psalmboksarbetet 316.
- Attwater*, Saints Westward 490.
- Augustinović*, Gerico e dintorni 307.
- Bacht*, Oriental. Mönchtum 446.
- Vid. *Cramer*; *Grillmeier*.
- Bald*. Vid. *Southwell*.
- Beiträge (Burgenländische) zur Volkskunde 260.
- Best*. Vid. *Lynch*.
- Bignami Odier*, *Brou*, *Vernet*, Bibliographie d'André Wilmart 491.
- Bischoff*. Vid. *Arbeo*.
- Blarer (von)*, Briefe des Sir Thomas More 300.
- Bodkin*, Port of Tears. Fr. John Sullivan 319.
- Bouton*, Le Trésor de S. Calais 464.
- Bowen*, Settlements of the Celtic Saints in Wales 454.
- Bradner*, *Lynch*, Latin Epigrams of Thomas More 300.
- Briemle*, Unsere Heiligen 305.
- Brodrick*, St. Francis Xavier 302.
- Brou*. Vid. *Bignami Odier*.
- Brown*, *Smithers*, Religious Lyrics 315.
- Browning*, English Historical Documents 283.
- Bywgraffiadur Cymreig* 312.
- Cacciatore*, S. Alfonso e il Gianseismo 482.
- Calvet*, *Martin*, Calendrier catholique 306.
- Caraman*, John Gerard 300.
- Carpentier*, S. Laurent O'Toole 314.
- Carr*, Fisher of Men : P. Donders 318.
- Carthusians* (The) 286.
- Cary-Elwes*. Vid. *MacCann*.
- Cattaneo*. Vid. *Ceriani*.
- Ceriani*, *Calderini*, *Cattaneo*, *Annoni*, *Arslan*, *Crema*, *Tea*, Basilica di S. Babila 443.
- Chartreuse* (La Grande) 286.
- Cistellini*, Figure della riforma pretridentina 474.
- Čiževsky*, Anklänge an die Gumpoldslegende des hl. Václav in der altrussischen Legende 428.
- Cohen*, Clarté du moyen âge 313.
- Scènes de la vie en France 313.
- Cramer*, *Bacht*, Antichalkedonischer Aspekt im Schrifttum der koptischen Monophysiten 446.
- Craster*, The Patrimony of St. Cuthbert 462.
- Crehan*, Father Thurston 259.
- Cross*, Motif-Index of Early Irish Literature 311.
- Dahmen*, Kölner Ursula-Problem 309.
- Dahmus*, Visitations of William Courtney 315.
- David*, Notes compostellanes 280.
- Davies*. Vid. *Bywgraffiadur Cymreig*.
- Dawson*, Makers of Christendom 487.
- De Capitani d'Arzago*, La « chiesa maggiore » di Milano : S. Tecla 443.
- De Meulemeester*, Origines de la Congrégation du T. S. Rédempteur 482.

- De Meyer, De Smet*, Guigo's Consuetudines 286.
- — Sources littéraires relatives à Guigue 1^{er} 286.
- Devotions (Ancient) to the Sacred Heart of Jesus 286.
- Dickinson, Donaldson, Milne*, Source Book of Scottish History 283.
- Dictionnaire de spiritualité 485.
- Dillon*. Vid. *Flower*.
- Donaldson*. Vid. *Dickinson*.
- Doncoeur*, La minute des interrogatoires de Jeanne la Pucelle 470.
- Dondaine*, S. Pierre martyr 293.
- Douglas, Greenaway*, English Historical Documents 283.
- Dumont*, La Tarasque 491.
- Dvornik*, Les Bénédictins et la christianisation de la Russie 428.
- Eudes de Deuil*, Croisade de Louis VII (ed. *Waquet*) 289.
- Flower, Dillon*, Catalogue of Irish Mss. in the British Museum 276.
- Franchi de' Cavalieri*, Note agiografiche 439.
- Fursdon*. Vid. *Smith*.
- Gallagher*. Vid. *Ricci*.
- Giles*. Vid. *Wormald*.
- Greenaway*. Vid. *Douglas*.
- Grillmeier*, *Bacht*, Das Konzil von Chalkedon 445.
- Guigo*. Vid. *Schlüter*.
- Gustaffson*, Socialdemokratien och Kyrkan 316.
- Hadcock*. Vid. *Knowles*.
- Harmer*, Anglo-Saxon Writs 311.
- Harris*, A Llanbadarn Fawr Calendar 461.
- Harvard Slavic Studies 427.
- Hesbert*, Prosaire de la Sainte-Chapelle 469.
- Hoare*, The Western Fathers 487.
- Holtzmann*, Papsturkunden in England 281.
- Honigmann*, Patristic Studies 264.
- Hughes*, A MS of Sir James Ware 299.
- Hyllén*, Studien zu Sulpicius Severus 270.
- Jacob*, Essays in the Conciliar Epoch 316.
- Jakobson*, Kernel of Comparative Slavic Literature 427.
- Minor Native Sources for the Early History of the Slavic Church 427.
- Jenkins*. Vid. *Bywgraffiadur Cymreig*.
- Knowles*, Religious Orders in England 467.
- Knowles, Hadcock*, Religious Houses. England and Wales 467.
- Knowles, St Joseph*, Monastic Sites from the Air 467.
- Koep*, Himmlisches Buch 257.
- Krautheimer*, Corpus basilicarum christianarum Romae 443.
- Kretzenbacher*, Weihnachtskrippen in Steiermark 260.
- Landini*, S. Girolamo Miani 478.
- Larrañaga*, Ignacio de Loyola. Obras completas 479.
- Latourelle*, Écrits de S. Jean de Brébeuf 304.
- Lecotté*, Culte de S. Hubert en Ile-de-France 449.
- Recherches sur les cultes populaires de Meaux 449.
- Lefèvre*, Saints familiers de Wallonie 307.
- Lefort*, Histoire de Joseph le Charpentier 308.
- S. Olympios 308.
- Léon-Dufour*, S. François Xavier 302.
- Levron*, Saints du pays angevin 307.
- Little*, Franciscan Papers 315.
- Little, Moorman*, Tractatus de adventu FF. MM. in Angliam 315.
- Lloyd*. Vid. *Bywgraffiadur Cymreig*.
- Louis*, Autessiodorum christianum 267.
- L'Église d'Auxerre avant S. Germain 267.
- Lynch*. Vid. *Bradner*.
- Lynch, Best*, Pii Antistitis Icon 490.
- Mac Aingil, Mooney*, Scáthán Shacramuinte na hAithridhe 490.

- MacCann, Cary-Elwes, Ampleforth* 300.
- MacGrath, Father John Sullivan* 319.
- Mackie, Earlier Tudors* 300.
- McKinlay, Aratoris subdiaconi De Actibus Apostolorum* 488.
- Martin. Vid. Calvet.*
- Mercati, Saggi di storia e letteratura* 441.
- Merton, Stiénon du Pré, Aux sources du silence* 314.
- Met de Heiligen het jaar rond* 306.
- Meyer, Self-Communings of a Martyr* 300.
- Milne. Vid. Dickinson.*
- Mois, Das Stift Rottenbuch* 288.
- Montevecchi, Papyri Bononienses* 307.
- Mooney, Devotional Writings of the Irish Franciscans* 312.
- *Franciscan Library, Killiney* 312.
- *Vid. MacAingil; O'Donnel.*
- Moorman, Vid. Little.*
- Morris, Commonitories of Vincent of Lerins* 270.
- Neuss, Rheinische Kirchen* 310.
- Nicetas Remesian. Vid. Walsh.*
- Nygren, Svenskt Diplomatarium* 313.
- O'Callaghan, Franciscan Cork* 318.
- O'Donnel, Grace and Free Will by Prosper of Aquitaine* 270.
- O'Donnel, Mooney, Franciscan Donegal* 317.
- Oppenheimer, Frankish Themes and Problems* 277.
- *The Sainte Ampoule* 277.
- Orlandini, VII^o Centenario di S. Pietro Martire in Firenze* 293.
- *S. Pietro martire da Verona* 293.
- Peebles, Writings of Sulpicius Severus* 270.
- Pelliot, Mélanges sur l'époque des Croisades* 289.
- Pouliot, Jésuites de la Nouvelle France* 304.
- Psarianos, Ἀκολουθία Φιλοθέης τῆς Ἀθηναίας* 442.
- Reynolds, St. Thomas More* 300.
- Riccardo da Bury, Philobiblon* (ed. Altamura) 489.
- Ricci, China in the Sixteenth Century* (ed. Gallagher) 490.
- Roche, Bedside Book of Saints* 312.
- *Bedside Book of English Saints* 312.
- Ruiz de Cardenas, San Gaetano Thiene* 478.
- Runciman, History of the Crusades* 289.
- St Joseph. Vid. Knowles.*
- Salaville, La fête du Concile de Chalcédoine* 446.
- Santuzzi, S. Gaetano Thiene* 478.
- Schauerte, Volkstümliche Heiligenverehrung* 257.
- Scherz, Im Rufe der Heiligkeit* 318.
- Schlüter, Tagebuch eines Mönches* 286.
- Schmidt, Gestaltheiligkeit im bäuerlichen Arbeitsmythos* 260.
- *Vid. Beiträge.*
- Schmitt, S. Anselmi Opera* 313.
- Schönmetzer, Zeittafel zur Geschichte des Konzils von Chalkedon* 447.
- Sculptures populaires bretonnes* 317.
- Sheppard, Barbe Acarie* 318.
- Smith, Fursdon, Southern, An Elizabethan Recusant House* 491.
- Southern (A. C.). Vid. Smith.*
- Southern (R. W.), Making of the Middle Ages* 314.
- Southwell, Humble Supplication to Her Maestie* (ed. Bald) 300.
- Stiénon du Pré. Vid. Merton.*
- Tacchi Venturi, Storia della Compagnia di Gesù in Italia* 479.
- Talbot, Anglo-Saxon Missionaries in Germany* 487.
- Telleria, S. Alfonso de Ligorio* 482.
- Thierbach, Kirchenfeste in den romanischen Sprachen* 486.
- Thurston, Ghosts and Poltergeists* 259.
- *Physical Phenomena of Mysticism* 259.
- *Familiar Prayers* 259.
- Tomadakis. Vid. Psarianos.*

- Tzortzatos*, Ἀκολουθία ἁγίου Βα-
νάβα 442.
- Ueding*, Die Kanones von Chalke-
don 446.
- Vaccari*, Scritti di erudizione e di
filologia 441.
- van Buijtenen*, De grondslag van de
Friese vrijheid 466.
- van den Ven*, Légende de S. Spy-
ridon 263.
- Vernet*. Vid. *Bignami Odier*.
- Walsh*, Writings of Niceta of Re-
mesiana 270.
- Waquet*. Vid. *Eudes de Deuil*.
- Watkin*, Great Chartulary of Glas-
tonbury 298.
- Wormald*, English Drawings of the
Tenth and Eleventh Centuries 275.
— Miniatures in the Gospels of St.
Augustine 275.
- The Pontifical of Apamea 488.
- Wormald, Giles*, Mss. in the Fitz-
william Museum 310.
- Yelverton*, Manual of Olavus Petri
317.

TABLE DES MATIÈRES

Hippolyte DELEHAYE (†). Les Actes inédits de S ^{te} Charitine, martyre à Corycos en Cilicie	5
François HALKIN. Un ménologe de Patmos (ms. 254) et ses légendes inédites	15
Alban DOLD. Ein kleines, aber beachtliches Fragment aus dem Martyrologium Hieronymianum	35
Joseph VAN DER STRAETEN. Sainte Hunégonde d'Homblières. Son culte et sa Vie rythmique	39
Gérard GARITTE. La mort de S. Jean l'Hésychaste d'après un texte géorgien inédit	75
Maurice COENS. Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond	
I. Jusqu'à la fin du XII ^e siècle	85
II. Après le XII ^e siècle	397
Baudouin DE GAIFFIER. La lecture des Actes des martyrs dans la prière liturgique en Occident. A propos du passionnaire hispanique	134
Paul GROSJEAN. Thomas de la Hale, moine et martyr à Douvres en 1295	167, 368
Paul GROSJEAN. Les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. A propos d'une liste galloise	192
Paul DEVOS. Le dossier hagiographique de S. Jacques l'Intercis	
I. La Passion grecque inédite. Recensions γ et δ	213
François HALKIN. Suppléments ambrosiens à la <i>Bibliotheca hagiographica graeca</i>	325

Paul GROSJEAN. Notes d'hagiographie celtique

- 23. Les Vies de S. Columba de Tír Dá Glas . . . 343
- 24. Mention de S. Finnián de Clúain Iraid dans un martyrologe visigotique du début du ix^e siècle . . 347
- 25. Une translation à Nivelles de S. Fursy et de S. Kilian au 25 février? 352
- 26. La prétendue origine irlandaise du culte de S. Joseph en Occident 357
- 27. Le roi Idida 362

Paul GROSJEAN. Notes brèves

- 1. Sancti Caelibes et non : Sancti Caelites . . . 364
- 2. Les Miracles de S. Cuthbert à Farne . . . 365
- 3. Un fragment de la *Vita Bregwini* d'Eadmer . . 366
- 4. Thomas de la Hale : supplément 368

Pierre RICHÉ. Note d'hagiographie mérovingienne. La

Vita S. Rusticulae 369

Baudouin DE GAIFFIER. *Sub Daciano praeside*. Étude

de quelques Passions espagnoles 378

Paul DEVOS. Chronique d'hagiographie slave

- I. La Bohême, plaque tournante 427

Bulletin des publications hagiographiques . . 257, 439

(Chèques postaux 1415.59)

3. *Anecdota ex codicibus hagiogr. Iohannis Gielemans*. 1895.
fr. b. 225 ou \$4.50

4. U. CHEVALIER. *Repertorium hymnologicum*.
 Vol. 4 (1912). Presque épuisé. fr. b. 400 ou \$8.00
 Vol. 6 (1920). Préface et Tables. fr. b. 225 ou \$4.50
 6. *Bibliotheca hagiographica latina*. 1898-1901. Réimpression 1949.
 2 volumes. fr. b. 800 ou \$16.00
 9. PONCELET. *Catalogus codicum hagiogr. lat. bibliothecarum Romanarum*. 1909. Presque épuisé. fr. b. 400 ou \$8.00
 11. PONCELET. *Catalogus codicum hagiogr. lat. Bibliothecae Vaticanae*. 1910. Presque épuisé. fr. b. 400 ou \$8.00
 13. VAN DE VORST et DELEHAYE. *Catalogus codicum hagiogr. graec. Germaniae Belgii Angliae*. 1913. fr. b. 225 ou \$4.50
 - 13b. DELEHAYE. *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*. 1921. fr. b. 125 ou \$2.50
 15. PLUMMER. *Miscellanea hagiographica Hibernica. Accedit Catalogus hagiographicus Hiberniae*. 1925. fr. b. 400 ou \$8.00
 16. L. PETIT. *Bibliographie des Acolouthies grecques*. 1926. fr. b. 225 ou \$4.50
 18. DELEHAYE. *Les Légendes hagiographiques*³. 1927. fr. b. 125 ou \$2.50
 19. HALKIN. *Sancti Pachomii Vitae graecae*. 1932. fr. b. 225 ou \$4.50
 20. DELEHAYE. *Les origines du culte des martyrs*². 1933. fr. b. 200 ou \$4.00
 21. DELEHAYE. *Cinq leçons sur la méthode hagiographique*. 1934. fr. b. 100 ou \$2.00
 22. GRÔSJEAN. *Henrici VI Angliae regis Miracula postuma*. 1935. fr. b. 225 ou \$4.50
 23. DELEHAYE. *Étude sur le légendier romain : les Saints de novembre et de décembre*. 1936. fr. b. 125 ou \$2.50
 24. PEETERS. *L'Œuvre des Bollandistes* (Mémoire de l'Académie de Belgique). 1942. fr. b. 125 ou \$2.50
 26. PEETERS. *Le Tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*. 1950. fr. b. 150 ou \$3.00
 27. PEETERS. *Recherches d'histoire et de philologie orientales*. 1951. 2 volumes. fr. b. 400 ou \$8.00
- Le n° 28 est sous presse. D'autres n°s sont en préparation.

HORS SÉRIE.

- PEETERS. *Figures bollandiennes contemporaines*. 1948. fr. b. 50 ou \$1.00

ABRÉVIATIONS

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendator. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibidem, 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Graec. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Graec. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Graec. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).
- Mir. BVM.* = *Index Miraculorum B. V. Mariae*, ed. A. PONCELET in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

VIENNENT DE PARAÎTRE (OCTOBRE 1954)

deux réimpressions anastatiques :

Paul PEETERS

BIBLIOTHECA HAGIOGRAPHICA ORIENTALIS.

Bruxelles, 1910, xxiii-288 pp.

(= *Subsidia hagiographica*, n° 10) Fr. b. 300 ou \$ 6.00

Hippolyte DELEHAYE

SANCTUS. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité.

Bruxelles, 1927, viii-266 pp.

(= *Subsidia hagiographica*, n° 17) Fr. b. 150 ou \$ 3.00

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT (DÉCEMBRE 1954)

en réimpression anastatique :

Hippolyte DELEHAYE

SYNAXARIUM

ECCLESIAE CONSTANTINOPOLITANAE.

Bruxelles, 1902, in-folio, lxxx-1184 col.

(= *ACTA SANCTORUM*, Propylaeum Novembris)

Fr. b. 600 ou \$ 12.00

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES, 24, boulevard Saint-Michel,

BRUXELLES 4

GTU Library



3 2400 00253 1576

DATE DUE

APR 24 2000

APR 26 2000

JUN - 1 2017

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

v. 72
1954

~~THREE DAY~~

41984

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

